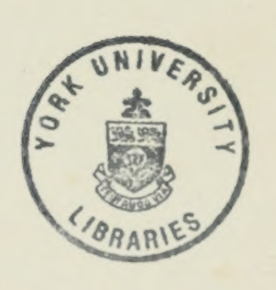





YORK UNIVERSITY LIBRARIES
3 9007 0458 4187 1

LAUSANNE — IMP. GEORGES BRIDEL

ŒUVRES CHOISIES

DE

JUSTE OLIVIER

PUBLIÉES PAR SES AMIS

AVEC LA PHOTOGRAPHIE

D'UN PORTRAIT DESSINÉ PAR GLEYRE

Tome I

PROSE

LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1879

Des amis de Juste Olivier se sont réunis pour offrir à ses concitoyens un choix de ses écrits, en deux volumes, l'un de prose et l'autre de vers.

Le volume de prose a été composé d'une *biographie* d'Olivier; de ses pages sur *Sainte-Beuve à Lausanne*, dans lesquelles l'intérêt auto-biographique s'unit à bien des détails touchant à l'histoire du pays; enfin de ce que renferme de plus excellent son livre sur le *Canton de Vaud, sa vie et son histoire.*

Les romans ont été mis de côté, par la difficulté d'y faire des coupures, et les *Etudes d'histoire nationale*, parce que ce livre, tout entier d'un vif intérêt, reparaîtra dans une nouvelle édition.

Dans le choix des poésies, les éditeurs se sont laissé guider par le désir de renfermer dans un espace

limité ce que l'œuvre d'Olivier contient de plus parfait et de plus populaire. Ils y ont fait entrer une vingtaine de morceaux inédits. Ils se sont surtout attachés à faire pénétrer le lecteur à toutes les sources d'inspiration auxquelles Olivier a puisé.

Pour répondre au vœu de plusieurs, ils eussent désiré joindre à quelques-unes des chansons de notre poète la musique dont les a accompagnées le talent de M. Gustave Roux. Nous avons lieu de croire que ces pièces feront l'objet d'une prochaine publication.

L'intention des éditeurs n'était pas de donner un portrait de l'auteur. Aussi les amis de Juste Olivier seront-ils agréablement surpris de trouver en tête du premier volume une photographie, reproduction d'un excellent portrait dû au crayon de Gleyre. Souvenir d'Olivier et souvenir de Gleyre, c'est une double surprise que nos souscripteurs devront à la générosité d'un ami du poète.

L. Vulliemin.

JUSTE OLIVIER

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

JUSTE OLIVIER

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

I

« Rien ne dure, disait Juste Olivier dans une lettre écrite vers la fin de sa vie, rien ne dure, et j'aurais fait mieux, que cela ne durerait pas davantage. Il y a de ma faute, mais aussi de celle d'un public indifférent et froid qui ne nous soutient pas. C'est une triste histoire que celle de notre cher pays. Il n'a aidé ni Viret ni Vinet, et quoique fort au-dessous d'eux, j'en sais quelque chose aussi. « Allons boire un verre, » c'est la fin finale et le résumé de tout ici. Ou bien, comme le trouvait à sa grande déconvenue quelqu'un qui, voulant faire une histoire de Lausanne et feuilletant les anciens manuaux, n'y rencontrait d'autre note un peu saillante que celle-ci : Tel jour, à tel dîner municipal, *potenter potatum est.* Un beau latin bachique, n'est-ce pas ? Sans dédaigner ce latin-là, j'avais espéré mieux. Oh ! quel beau rêve ! du moins j'y ai été fidèle, si je n'ai pas fait, je crois, tout ce

que j'aurais pu faire. Depuis le jour où dans un de mes premiers morceaux imprimés, je disais :

Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime,

j'ai cherché obstinément ce génie et tâché de le faire parler. Il m'a encore plus répondu, ce me semble, qu'on ne l'a écouté. Vous et quelques amis avez bien et sympatiquement soutenu sa voix. Mais ne nous faisons pas d'illusion ! il s'évanouira, il rentrera dans sa grotte comme ses prédécesseurs. »

Voilà tout Olivier, le voilà raconté par lui-même, dans l'abandon de l'intimité.

Jeune homme, il s'éprend d'une idée et en fait le but de sa vie ; homme d'âge mûr, il s'efforce, au milieu des vicissitudes d'une existence laborieuse, de réaliser la pensée de sa jeunesse ; puis, la vieillesse venue, voyant l'indifférence du public, et mesurant son œuvre à l'idéal que d'abord il s'était fait, il jette un regard désenchanté sur une carrière qui n'a plus qu'un point lumineux, ce rêve premier, auquel, en dépit de tout, il demeure fidèle.

Ce rêve était donc de faire parler *le génie caché dans tous ces lieux qu'il aimait.*

Quels sont ces lieux ?

« C'est la Suisse, nous répond une voix autorisée : Olivier — je cite librement — était si foncièrement suisse que rien n'a pu le franciser, ni son intérêt littéraire, ni sa longue fréquentation des littérateurs parisiens, ni son séjour de cinq lustres sur les bords de la Seine ; c'est même moins que la Suisse, c'est la patrie de Vaud ; c'est même moins que la patrie de Vaud, c'est ce petit coin de terre, aux aspects romantiques, qui des grèves de Clarens monte aux gazons d'Enzeindaz entre les remparts des Diablerets et les escarpements de l'Argentine. Gryon, le haut village, voilà le plus aimé de tous ces lieux aimés ;

voilà le berceau et la capitale de cette poésie vaudoise dont le *génie caché* devait lui révéler les secrets[1]. »

Eh bien oui, c'est à Gryon que l'imagination se transporte quand on parle d'Olivier. C'est là que vont le chercher en pensée tous ceux qui ont reçu l'hospitalité de son chalet. Mais il faut se garder d'y emprisonner le *génie*.

De la colline où s'adosse Gryon, on commande un vaste paysage : la vallée du Rhône, le lac Léman, Lavaux, La Côte, le Jorat, le Jura ; et de quelque côté que se porte le regard, vers les villes ou vers les villages, vers les vallons ou vers les coteaux, vers le pied des Alpes ou vers le pied du Jura, partout il rencontre quelqu'un de ces lieux aimés. C'est tout ce pays qui est le lieu aimé.

Olivier ne s'isole point, là-haut, du reste du monde. L'air qu'on respire à Gryon n'est pas un air renfermé; le vent des Alpes le renouvelle. Gryon, c'est la patrie vaudoise ; Gryon, c'est la Suisse ; Gryon, c'est la montagne ; Gryon, c'est le nid haut perché qui voit se dérouler de lointaines perspectives, et parmi les pensées du *génie* qui l'habite, il pourrait bien s'en trouver d'aussi vastes que l'horizon où se perd son regard.

Parlons sans métaphore : il y a une manière d'être, de penser, de sentir, qui est vaudoise et qui a sa poésie, mais une poésie encore enveloppée, à laquelle a manqué la force ou l'occasion de se dégager. Cette poésie a sa physionomie particulière, ses traits caractéristiques, qu'elle tient de la nature ou de l'histoire. Elle est empreinte de la gravité religieuse propre aux populations qui ont conservé la tradition réformée du XVIe siècle, et cela suffit

---

[1] Discours de M. le professeur Amiel à la séance générale (15 juin 1876) de l'Institut national de Genève.

à la distinguer de celle dont les échos nous viennent de France : elle est née au village, elle est campagnarde et montagnarde, ce qui la distingue non-seulement de celle de Paris, mais aussi de celle de Genève ; elle est timide, modeste, et même un peu honteuse ; elle sait que les railleurs sont nombreux, et elle s'en cache ; mais elle sait aussi fort bien, quand elle s'oublie ou prend courage, faire sonner sa petite voix argentine. Il arrive souvent qu'on se demande si elle rit ou si elle pleure. Il y a de la grâce et de la bienveillance dans ses malices, souvent aussi de la malice sous ses airs les plus accueillants ; elle n'aime pas l'esprit tout uni ; elle aime ce qui fait penser, rêver, chercher ; elle se plaît aux traits enveloppés qui disent deux choses à la fois ; elle a des gaietés mélancoliques et des mélancolies qui la font sourire elle-même ; elle a ce bon sens sournois qui intervient dans les questions par un mot inattendu ; elle a horreur des pédants, horreur du pathos ; elle a l'inspiration plus vraie que facile, et quand elle ne se traîne pas terre à terre, ce qui lui arrive trop souvent, c'est moins pour s'élancer que pour creuser et fouiller ; elle a plus de profondeur que de jet. Que dirai-je enfin ? Elle n'est ni française, ni allemande, ni italienne ; elle n'est ni savoyarde, ni franc-comtoise, ni fribourgeoise, ni valaisanne ; elle est vaudoise. Les Alpes et le Jura lui sont également familiers ; le ciel qu'elle connaît est celui qui se mire dans le Léman ; elle sait le goût de la châtaigne et du raisin ; elle sait aussi combien l'ombre est fraîche sous les sapins des grandes *joux*. A ces contrastes, qui sont du pays, s'ajoutent ceux que présente le peuple dont elle est l'image : peuple jeune et vieux, qui a de l'expérience et qui n'en a pas, qui depuis longtemps aspirait à être lui-même, et n'y a que tardivement réussi, peuple dont l'histoire se confond avec celle de tous ses voisins, qui a trop reçu et de trop de

côtés pour que son caractère ait pu facilement se démêler, qui a gardé jusque dans l'ivresse de sa liberté quelques traces des habitudes de la sujétion, et qui associe aux ardeurs de l'enthousiasme les tiédeurs et les mollesses du scepticisme.

C'est de cette poésie vaudoise que Juste Olivier a voulu devenir l'interprète. Mais il y a plus. Ce peuple si lent à se former, Olivier ne l'a pas vu dans le passé seulement, il l'a vu aussi dans l'avenir, et le *génie du lieu* lui a révélé à la fois ce qu'est et ce que pourrait être, ce que devrait être la poésie vaudoise.

C'est une prédestination pour un peuple que de se voir logé comme nous au carrefour des nations, entre les plus grandes et les plus intelligentes parmi celles qui se disputent la palme du progrès, et c'en est une aussi, non moins significative, que de parler la langue française en étant libre du joug romain.

Genève a largement et brillamment profité d'une position aussi exceptionnelle; nous pourrions en profiter comme elle, et mieux en un certain sens. Genève, boulevard de la Réforme, a eu par là une vocation spéciale. Elle a toujours été, elle est encore, moralement, une place de guerre. C'est une ville de discipline. Les partis s'y organisent comme des armées. Cette façon de prendre la vie a donné une énergie particulière au caractère national, mais aux dépens quelquefois de l'originalité des physionomies individuelles. Il y a un type genevois. Dans nos campagnes règne une plus grande liberté. Chacun y est plus soi. La pensée, moins batailleuse, y est plus méditative, et fait plus de chemin avec moins de bruit.

Voilà, si j'ose le dire, des appels, des invitations, qui résultent de notre position même, et auxquels nous n'avons jamais répondu que très faiblement. Il y en a d'autres, plus éloquents encore, plus visibles, dans les magni-

ficences de la nature. Un pays pareil doit réfléchir sa beauté dans l'âme de ses enfants. Le fait-il? Hélas! il est bien à craindre que le voyageur ne soit encore trop fondé à trouver avec Rousseau que ce peuple n'est pas né pour ce pays, ou que ce pays n'a pas été fait pour ce peuple. Cependant ce pays et ce peuple sont mariés l'un à l'autre, et comme le pays ne peut pas descendre au niveau du peuple, il faut que le peuple s'élève au niveau du pays. C'est un appel encore, un appel de tous les instants, qui ne cesse de retentir dans les âmes d'élite. Ces appels, tant de l'histoire que de la nature, constituent aussi *le génie du lieu;* on dirait des vertus latentes que nous portons et refoulons en nous, des germes qui demandent à éclore, qui appellent la séve, et qui se flétrissent, faute de soins. Ils n'en sont pas moins une partie de nous-mêmes: nous nous mutilons en les négligeant, et le caractère national ne pourra se dire formé que lorsqu'il sera à la hauteur de la tâche que lui ont dévolue la nature et l'histoire.

Poésie de notre lac, de nos campagnes et de nos montagnes, poésie de nos mœurs et de nos aspirations: voilà ce que Juste Olivier veut traduire en vers.

Cette ambition est-elle nouvelle?

Pas absolument.

S'il suffisait pour constituer une littérature vaudoise qu'il existât des écrivains vaudois, il y en aurait une depuis longtemps. Elle aurait même, à certains moments, jeté un assez vif éclat. Au XVIe siècle, par exemple, un des écrivains les plus éminents de la Réforme est un Vaudois. Il ne l'est pas par la naissance seulement, il l'est par le caractère et le tour d'esprit. Le génie vaudois l'inspire, comme il inspire aussi quelques-uns de ses adversaires. C'est ce que Juste Olivier a fait ressortir avec autant de finesse que de justesse en racontant dans son *Canton de Vaud* les phases successives de la *Dispute* de

Lausanne [1]. Mais ni Viret ni ses contradicteurs ne paraissent s'en douter. Ce n'était ni d'un lieu, ni d'un homme, ni de rien qui fût sur la terre que le grand réformateur croyait entendre l'appel. La voix qui lui parlait venait de plus haut, et pour lui la question nationale disparaissait dans la question religieuse.

Plus tard, au XVIIIe siècle, lorsque brille la société de Lausanne, ce ne sont pas, non plus, les écrivains qui manquent pour constituer une littérature vaudoise. Ce qui manque, c'est un lien entre eux, un centre, une impulsion commune. Ils n'ont plus la foi qui inspirait les réformateurs et les faisait se serrer en un groupe compacte, et ils n'ont pas encore le sentiment national. Ils attendent du dehors l'impulsion, ou vont l'y chercher. Les uns papillonnent autour des hôtes illustres qu'attire la beauté du pays. C'est le moment où Voltaire voit jouer *Zaïre* à Lausanne « mieux qu'on ne la joue à Paris, » et se glorifie de l'entendre applaudir par « deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y ait en Europe; c'est le moment où Gibbon annonce à ses amis son mariage avec « Fanny Lausanne, » personne « du caractère le plus gai et le plus sociable, » qui a « du goût et du bon sens, » sans être précisément « très instruite, » et à qui la « simplicité de son éducation » tient lieu de richesse. C'est le moment où le ministre Polier écrit pour l'*Encyclopédie* des articles que Voltaire reçoit avec force compliments, sauf à s'en moquer en les envoyant à d'Alembert; le moment où Deyverdun, devenu l'*alter ego* de Gibbon, songe à le traduire et lui prépare, en attendant, une retraite où il trouvera, selon son désir, « beaucoup de sensualité et peu de luxe. » D'autres se jettent d'eux-mêmes ou sont jetés

---

[1] Voir plus loin, pag. 292 et suiv.

par les circonstances dans le tourbillon du siècle. Mlle Suzanne Curchod, après avoir enseigné le latin et le grec aux étudiants de Lausanne, après avoir vu un trône rustique élevé en son honneur dans le vallon des Eaux, épouse le banquier Necker, et, transportée à Paris, s'occupe aussitôt à « refaire son esprit tout à neuf. » Benjamin Constant, grand homme si son caractère eût été à la hauteur de son esprit, déserte sa ville natale pour aller éclipser, à Paris même, tout ce que la France a de publicistes, et pour y oublier, au milieu des fumées de la gloire, sa première et modeste patrie.

Quelques-uns, toutefois, paraissent avoir entendu, au moins par moments, la voix du *génie du lieu*. Ce Deyverdun, l'ami de Gibbon, fonde une société littéraire où l'on agite en plein XVIIIe siècle des questions comme celle-ci : « Pourquoi le pays de Vaud n'a-t-il pas de poetes? » A défaut de poetes, il avait des conteurs. Mme de Montolieu a le goût trop sentimental pour l'avoir pur ; mais cette disposition romanesque qui, selon Sainte-Beuve, « s'exaltait de Rousseau, tout en se troublant de l'Allemagne, » est bien celle d'une partie du public vaudois, surtout féminin. Et Mme de Charrière, si française, quoique fille de la Hollande, à l'esprit si délicat, au goût si net et si pur, ne semble-t-elle pas, en épousant un Vaudois, avoir épousé avec lui cette patrie de Vaud si bien rendue dans ses romans? Quand elle dépeint cette aimable Cécile, sa fraîcheur, ses yeux bruns, son teint satiné comme celui de la fleur rouge des pois odoriférants, son petit air de joli jeune homme savoyard, et tout ce charme naturel et piquant, malgré quelques défauts, entre autres le cou un peu gros, on ne peut s'empêcher de dire comme Juste Olivier à propos des héros de la fameuse *Dispute* : Chacun de nous ne pourrait-il pas nommer une Cécile?

Mais le vrai prédécesseur d'Olivier, celui qui a le mieux prêté l'oreille au *génie du lieu*, est Philippe Bridel. C'est lui, Bridel, qui, dès l'année 1772, posait dans la société littéraire de Deyverdun la question de savoir pourquoi le canton de Vaud n'avait pas de poëtes. A la manière dont il y répond, on voit assez qu'il aspire à combler une lacune d'autant plus singulière à ses yeux que le pays est plus inspirateur. Et il l'essaie, en effet. Les vers coulent nombreux sous sa plume. Aux vers s'ajoute la prose, le poëte se double d'un historien, et bientôt une vaste publication, le *Conservateur suisse*, doit servir de point de départ, de premier monument à cette littérature vaudoise dont on salue les heureux débuts. Le nom de Bridel, je l'écrivais ailleurs dernièrement, ouvre la série de nos auteurs nationaux; il marque l'éveil, encore confus, de notre conscience littéraire. Une chose manque à Bridel pour remplir toute l'étendue de la tâche qu'il semble se proposer : il n'est pas assez poëte; chez lui, l'inspiration flotte, incertaine, sans se dégager du lieu commun, sans se fixer dans une conception originale. Il tourne joliment le vers, mais comme beaucoup de gens le tournaient alors. Il traite à la française des sujets du pays, et il arrive que la mollesse du style et un certain laisser-aller, mêlé de négligence autant que de bonhomie, trahissent seuls l'origine de l'auteur. Il y a là une grave lacune pour une littérature qui en est à ses commencements. C'est par la poésie qu'on prend les peuples, en elle qu'ils se reconnaissent; tant qu'ils n'ont pas leur poésie à eux, ils ne se sont encore éveillés qu'à demi. Et puis, la voix du *génie du lieu* n'arrivait pas à l'oreille du doyen suffisamment isolée ou distincte. Parfois, il confondait entre littérature vaudoise, littérature romande, ou même littérature suisse. Il estimait à haut prix notre indépendance en tant que Suisses, et ne désirait pas notre

indépendance en tant que Vaudois. En 1798, il ne regretta pas seulement l'ancienne Suisse, il regretta la tutelle de Berne. Il s'effrayait à la pensée de nous voir engagés dans le combat de la vie, sans autre guide que nous-mêmes. Il avait un certain idéal patriarcal, que les révolutions dérangeaient fort, et qu'il appliquait aux choses qui le comportent le moins. Esprit curieux, ingénieux, plein de grâce, de verve, de vive et joviale malice, il est plus conteur que poëte, et plus causeur qu'écrivain ; il a des pages descriptives charmantes ; et peut-être ne réussit-il jamais mieux que lorsque l'histoire et la description viennent à se rencontrer ; ses chefs-d'œuvre sont des pastorales légendaires, des idylles dérobées au moyen âge, comme l'histoire du combat des mariés et des non-mariés et celle de la grande coquille du comte de Gruyère. Ce qui, d'ailleurs, a pu lui manquer, a laissé subsister jusque dans ses derniers écrits je ne sais quel charme d'adolescence, qui a une grâce particulière. Nul n'a plus contribué que Bridel, et c'est là son grand mérite, à nous faire aimer, à nous faire comprendre cette patrie où l'on dit que réside un *génie*. Aussi devait-il lui naître des successeurs, capables de reprendre l'œuvre avec plus de vigueur et de précision. Encore quelques années, pendant lesquelles le canton de Vaud aura eu le temps de se faire au régime de son indépendance, de prendre assurance en lui-même, et parmi les jeunes gens qui auront vu la grande lutte émancipatrice, qui auront assisté à la victoire définitive, dont l'enfance aura entendu chaque jour retentir les noms des magistrats libérateurs, les la Harpe, les Monod, les Pidou, les Muret, il s'en trouvera qui tressailleront intérieurement à l'idée qu'ils pourraient bercer de belles chansons cette jeune mère-patrie, et qui, à l'âge où une résolution enthousiaste fixe les destinées incertaines, se diront dans leur cœur : je serai ce poëte qui man-

que au pays de Vaud, je ne veux d'autre muse que le *génie* de ces lieux aimés. La nature leur aura distribué ses dons avec une ingrate parcimonie s'il n'y en a pas un dans le nombre un au moins, capable non-seulement de se proposer la tâche, mais de la remplir. Il y en a un, en effet : Juste Olivier.

II

Juste-Daniel Olivier est né le 18 octobre 1807, à Eysins, joli village situé sur l'une des terrasses qui s'élèvent en gradins successifs de Nyon jusqu'au Jura. La campagne est belle tout autour et bien cultivée. La vigne prospère encore sur les coteaux les mieux exposés; les esplanades où le sol est uni voient mûrir de riches moissons, et des arbres fruitiers, de fort belle venue, encadrent de leur feuillage les groupes de maisons. A peu de distance, coule le Boiron, dans un joli vallon, bien vert. Quelques bouquets de bois accidentent le paysage, dont le sombre Jura, debout à l'arrière-plan, fait ressortir la grâce rustique. Mais ce n'est pas du côté du Jura que le regard se porte de préférence; il cherche plutôt les perspectives du lac, qui se prolongent jusqu'au pied des Alpes resplendissantes. Pour le berceau d'un poëte, le lieu n'était point mal choisi.

La famille de Juste Olivier était une simple famille de paysans, mais dans laquelle régnaient certaines traditions de culture, et où l'on savait ce que c'est qu'un livre. Sa première enfance fut ce qu'est l'enfance à la campagne : il connut les jeux au grand air et les libres ébats, se plaisant surtout à garder les bœufs dans les champs. Elle ne se distingua de beaucoup d'autres que par les soins

d'une mère attentive et pieuse, et par les fermes directions d'un père qui aimait tendrement ses enfants, mais qui avait le sang un peu prompt, et auquel il était prudent de ne pas désobéir. J'ai dit ses enfants : il en eut cinq, trois filles et deux garçons. L'une des filles, Mme Julie Olivier-Olivier, habite encore la maison paternelle à Eysins. C'est le portrait vivant de son frère, avec lequel elle était liée par la plus étroite amitié. Sa ressemblance n'est pas du visage seulement, mais de l'âme. Le cadet des garçons, Urbain, avait l'humeur espiègle et vive; mais il était faible et craintif; Juste, plus âgé de trois ans, était plus grave, plus réfléchi. — il y eut de bonne heure chez lui quelque chose de l'homme mûr; — il avait du courage pour deux. Quand les deux frères revenaient ensemble de l'école et qu'il pleuvait, ils partagaient leur unique manteau ; venait-il à tonner, Urbain se blottissait tremblant contre Juste, qui le réconfortait de son mieux : « Entre l'éclair et le tonnerre, disait Juste, il faut toujours prier Dieu de nous garder, et aller ainsi avec confiance. »

En 1815, la famille Olivier quitta Eysins pour s'établir à Bois-Bougy, dans un assez vaste domaine, appartenant à la ville de Nyon, qui l'affermait. La spéculation fut malheureuse. Jean-Michel-Louis Olivier, c'est le nom du père, y perdit une grande partie de son avoir, à cause des sacrifices qu'il dut faire pour remettre le domaine en état, et des années de disette, 1816 et 1817, qui vinrent à la traverse. Quand il quitta Bois-Bougy, après neuf ans, il était appauvri. C'est cependant à ce séjour qu'on doit que Juste Olivier ait reçu une autre éducation que celle du village. Bois-Bougy est assez près de Nyon pour qu'on puisse, de là, envoyer un enfant au collége ; on en profita pour Juste. Ses succès attirerent l'attention d'un des pasteurs de la ville, qui encouragea fortement son père

à le pousser aux études. Ce fut le sujet de longues et graves délibérations. L'enfant était fort et souple, il excellait dans certains exercices corporels, il sautait presque sa hauteur à pieds joints; mais il était maladroit aux travaux de l'agriculture; jamais il ne sut bêcher un carreau de jardin, ni *accorder* avec le fléau quand on battait le blé dans la grange. En revanche, il avait la passion des livres. Cette passion pour les livres lui fit même faire une escapade d'écolier dont il a recueilli le souvenir dans un récit charmant, et qui le peint trop bien pour que nous ne le donnions pas tout au long :

« Il m'arriva bien aussi un jour, — un seul jour qui en comprit, il est vrai, trois ou quatre, mais qui s'envolèrent pour moi comme un seul, — il m'arriva bien, dis-je, de les dérober à l'école pour les passer sur les berges à lire des ouvrages du temps enfantinement romanesques, et me reposer de mes lectures en me baignant et rebaignant dans le lac. Cette manière de prendre des leçons finit toujours par être découverte, si secrète et si bien cachée qu'on la croie. La mienne ne manqua pas de l'être. Ce fut ma mère qui me l'annonça par ces seuls mots: « Juste, qu'as-tu fait? » simple et maternel reproche que j'ai encore dans le cœur et dans les oreilles. Avec mon père ce fut bien pis. Lui, il ne me dit pas un traître mot. J'allais le trouver aux champs, où il fanait et entassait le foin en petites buttes. Je tournai et retournai autour de lui et des meules. Rien. Je dus m'en aller comme cela, ayant certainement préféré qu'il m'eût battu. Mais le soir, après le souper qui s'était aussi passé dans le même silence, mon père me dit tout à coup en riant: « Eh bien, tu as fait une belle escapade! tire-t'en comme tu pourras. » Ce fut tout, mais cela me soulagea, quoique j'eusse encore mieux aimé la battue. Restait la commission d'école qui devait juger de mon méfait et m'apprendre à ne plus lire d'histoires

imaginaires ni à me plonger et replonger dans le lac. Je m'attendais, pour le moins, à ce qu'elle me condamnât au cachot. Comme j'étais à méditer dans la cour du collége sur ce que serait la sentence, y réfléchissant beaucoup plus qu'à la belle et patriotique suscription du portail : *Juventuti patria*, on m'appela, j'entrai, je comparus..... et je fus absous. Non point par grâce, s'il vous plaît ! mais ensuite d'une disposition formelle du réglement, disposition que j'ignorais et qui statuait qu'une première faute ne serait point punie, mais seulement la seconde et bien entendu les suivantes. Malgré l'énormité de la mienne — trois ou quatre jours de baignades et d'école buissonnière, — il n'y avait pas à dire, le règlement était pour moi. Que mes juges en fussent fâchés ou non, le règlement les avait pris dans ses lacs. C'est peut-être l'unique fois de ma vie que j'ai trouvé qu'un règlement pouvait avoir du bon. Je fis aussi en sorte de ne pas me remettre sous sa jurisprudence, sachant de quoi il retournait, et en ayant d'ailleurs largement usé et abusé d'un seul coup. Le plus fort était donc passé, ma mère, mon père et la commission d'école : mais il y avait une dernière chose qui ne laissait pas de me chatouiller désagréablement. Le livre qui m'avait induit en tentation, je l'avais loué dans un cabinet de lecture. Ne voulant pas risquer qu'il fût vu et me trahît, le soir en rentrant, car je revenais régulièrement à la maison comme si de rien n'était, je le déposais au fond d'un buisson d'épine bien fourré et feuillé, le croyant là parfaitement à l'abri des regards, comme il y était en effet. Mais je n'avais pas pensé à un autre genre d'accident. Même à cet âge, si rusé qu'il soit, on ne pense pas à tout. Le temps, autre séducteur, avait été magnifique ; mais la nuit qui suivit mon dernier jour d'aventures, voilà qu'il tombe une si belle pluie qu'il n'y a buisson qui tienne, même le mien si épais qu'il soit :

goutte à goutte, de branche en branche, elle le perce et le transperce jusqu'au fond. Le livre que je lui avais confié est trempé, abîmé, perdu. Nombre de pages — je les vois encore — ne peuvent plus se décoller l'une de l'autre. Impossible de rendre le livre au libraire dans cet état. Comment le lui remplacer? Un ouvrage si intéressant devait coûter horriblement cher. J'avais alors une grande vénération pour les livres, n'en ayant jamais fait, et ne me doutant guère que j'en ferais jamais. — Ce fut encore ma bonne mère qui, allant une ou deux fois de plus au marché, arrangea l'affaire au moyen de son pauvre argent. »

Le jeune écolier racheta cette escapade par une conduite exemplaire, qui lui valut, comme nous l'avons dit, l'attention de ses supérieurs. Enfin, après bien des incertitudes, bien des débats, il fut décidé que Juste continuerait à étudier et qu'Urbain suivrait la vocation de son père.

Ainsi tombent les dés de la fortune. Je parle humainement, sans vouloir méconnaître la sagesse qui se dérobe derrière le caprice des apparences. Voici deux frères qui ont l'un et l'autre le don littéraire. Il est dans la famille. On sait aujourd'hui, grâce à une publication toute récente [1], qu'il se manifesta chez Urbain d'assez bonne heure aussi. Lorsque Sainte-Beuve vint passer une semaine chez les Olivier, il dit un jour, après le dîner: « Nous voulons lire quelque chose aujourd'hui, n'est-ce pas? quelque chose de monsieur Urbain. » Urbain avait vingt-huit ans alors, et quoique son nom ne fût pas encore connu, il écrivait depuis un certain temps déjà, puisque, dans la famille, on lui savait une provision où il

---

[1] Voir dans le journal de M. Vulliet: *La Famille*, Nos 22 et 23, année 1877, les articles de M. Urbain Olivier intitulés: *Souvenirs de jeunesse.*

n'y avait qu'à puiser. Ces deux frères, ces deux enfants, sont-ils égaux par le talent ? Je n'en sais rien : ces choses-là sont d'une mesure difficile ; je sais seulement qu'ils en ont l'un et l'autre, mais qu'il doit y avoir entre eux une inégalité d'éducation : pourquoi l'élu est-il Juste et non Urbain ? pourquoi aurait-il été Urbain et non Juste ?

Et ceci m'amène à quelques petites réflexions que je demande la permission d'insinuer en passant. Nous n'avons pas de grandes villes dans le canton de Vaud ; mais nous en avons plusieurs petites, qui suffisent à partager la population en deux classes assez distinctes, et entre lesquelles il y a eu parfois quelques rivalités : celle des bourgeois et celle des campagnards. Or, si l'on veut bien faire le compte, on trouvera que cette dernière a donné au canton un nombre considérable d'hommes supérieurs. Comme quantité et comme qualité, surtout comme qualité, elle semble avoir fourni au delà de son contingent. Je n'ai pas à aller chercher bien loin pour trouver d'illustres exemples. Gleyre commence par être un petit paysan, qui court, pieds nus, dans les rues de son village, comme Olivier. Peu s'en faut qu'il n'en soit de même de Vinet. Il vient aussi de la campagne, et c'est pur hasard s'il essaie ses premiers pas à Ouchy, puis à Lausanne, plutôt qu'à Crassier ou à Veytaux. Il y a dans nos campagnes des familles où se transmet de génération en génération, avec la rectitude des mœurs d'autrefois, une certaine finesse naturelle, qui est de race, et qui se dissimule aux yeux de l'observateur distrait, sous la simplicité des mœurs. Ces nids cachés de rustique distinction sont la meilleure, peut-être, de nos pépinières d'hommes de valeur, celle qui donne les produits les plus originaux. Mais encore faut-il que ces produits viennent au jour, et reçoivent l'indispensable éducation. A la ville, chacun a le collége sous la main, et rien n'est plus simple que de

commencer des études; une fois commencées, pour peu qu'on ait donné de promesses, on trouve moyen de les finir. Mais à la campagne, il faut quelque hasard pour tirer de l'ombre un mérite naissant. On commence par l'école primaire et par elle on finit, sauf tel supplément qu'on y ajoute parfois dans les familles aisées, au moyen d'un séjour dans la Suisse allemande ou de telle autre manière. Il arrive, en plus d'un cas, que les talents ainsi refoulés ou maintenus dans l'ombre se font jour plus tard, et M. Urbain Olivier en est un exemple remarquable; mais il saute aux yeux, et lui-même en conviendra, que les lacunes de son éducation ne lui ont point facilité la tâche. Il y a une certaine acuité de goût qui s'acquiert malaisément quand on s'y prend trop tard. Combien, d'ailleurs, qui ne réussissent pas à réagir et restent ensevelis! Il doit se faire ainsi dans nos campagnes des pertes considérables de capital intellectuel. Les talents n'y sont évidemment pas rares; mais pour qu'ils n'y meurent pas obscurs, comme ils y naissent, il faut le coup de dé.

Et à ce propos, le lecteur ne sera point fâché, je suppose, de jeter un regard à la dérobée sur ce nid de distinction rustique d'où sont sortis Juste et Urbain Olivier. Ce qu'en laissent entrevoir les poésies de l'un et les romans de l'autre en fait désirer davantage. Ce sont deux sources auxquelles tout le monde peut puiser, et qui se sont enrichies pour nous de notes abondantes que nous devons à l'obligeance du frère survivant. Nous y avons fait déjà plus d'un emprunt. Pour en remercier l'auteur comme il conviendrait, nous devrions ne rien négliger. Mais ceci n'est pas une biographie, ce n'est qu'une esquisse essentiellement littéraire; quelques mots suffiront.

Les Olivier passent pour une famille d'origine française rejetée en Suisse par les persécutions religieuses. Si cette tradition est exacte, et nous n'avons pas de raison d'en

douter, c'est jusqu'au XVIe siècle qu'il faut remonter, ou au moins jusqu'au commencement du XVIIe, pour trouver la date de la transplantation. Un arbre généalogique, conservé dans la famille, mentionne un Olivier fixé à Eysins dès ces temps reculés. Deux frères doivent s'y être établis, et c'est d'eux qu'on fait descendre toutes les familles Olivier, — elles sont nombreuses, — qui y habitent aujourd'hui. Celle qui a donné le jour à Juste et à Urbain n'a pas attendu jusqu'à la génération actuelle pour se distinguer. Un de ses membres siégeait dans le premier Grand Conseil vaudois. C'était le grand-père de Juste, Jean-Marc-Etienne Olivier. Homme de haute taille et au corps de fer, il avait une de ces volontés qui n'admettent pas de résistance. Il eut nombreuse famille, neuf enfants, qui lui disaient *vous*, comme la mère. Il était encore du Grand Conseil lorsque Juste fut envoyé à Lausanne pour ses études. La veille d'une séance, il arrivait à pied d'Eysins, demandait à son petit-fils de lui faire une place pour la nuit, puis, la séance terminée, il s'en retournait à pied comme il était venu ; le tout par pur dévouement, car il était nommé par ce qu'on appelait alors la commission électorale et ne recevait pas d'indemnité. Il lisait beaucoup, le soir, devant le foyer, tenant d'une main sa lampe, — un crésu, — et de l'autre son livre ou son cahier : un tome de Voltaire ou de Raynal, ses auteurs favoris, ou quelque rapport au Grand Conseil.

L'aîné des neuf enfants fut le père de Juste. Il avait une fort belle prestance, quoiqu'il boitât un peu, à la suite d'un accident : il avait été enseveli sous un éboulement de terre. C'était un homme de grand jugement, ferme, instruit, lisant aussi beaucoup. M. Urbain Olivier en a tracé le portrait dans l'*Ouvrier*, sous le nom de Michel Dombre : il paraissait plus vieux que son âge,

ayant les cheveux noirs déjà blanchissants : une belle et noble figure, « les yeux bleus, grands, ouverts et limpides; le front élevé avec un développement très prononcé de cette région du cerveau où l'idéal établit sa demeure. »

Du côté maternel, — la mère était aussi une Olivier, — les types remarquables ne sont point rares non plus, comme on peut s'en assurer en lisant un autre récit d'Urbain, celui qui a pour titre : *Les deux générations*[1]. Rien n'y est de fiction, sauf les noms propres. Le vieil amodieur, cet homme antique, était l'arrière-grand-père maternel de nos Olivier: Jacques — celui qui fut jeté dans les cachots de la Terreur, d'où il ne sortit qu'à la chute de Robespierre — et sa femme, Madeleine, étaient les grands-parents. Ils furent enterrés le même jour et dans la même tombe. Leur fille cadette fut la mère d'Olivier. C'était une brune, pas très grande, jolie plutôt que belle, très vive, très impressionnable, d'une sensibilité exquise et d'une activité que rien ne lassait. Elle aimait à lire et à chanter ; elle avait une jolie voix et savait une quantité de vieux airs. Elle était adorée de ses enfants. Juste n'en parlait jamais sans attendrissement. Quand on lui demandait où il avait pris tel air adapté à telle de ses chansons, il répondait souvent qu'il l'avait entendu dans sa jeunesse chanter à sa mère. C'est elle qui figure dans le *Messager ;* elle y figure dans sa cuisine d'Eysins : tous les détails descriptifs sont pris de là. On se rappelle ces beaux vers, au moment où le messager arrive :

> Lorsqu'il ouvrit la porte un bon fagot d'épine
> D'un feu clair et léger égayait la cuisine ;
> Assise auprès, la mère avait l'œil au dîner,
> Aux marmites qu'il faut tourner et retourner,

---

[1] Voir l'*Hiver*, *récits populaires*.

Secouer, retirer de la braise trop haute,
Afin que tout soit cuit bien à point et sans faute.
Mais cependant on voit, sur ce front triste et doux,
Où la vie a laissé des marques de ses coups,
Dans le calme sourire et la lèvre inclinée
D'une bouche tremblante et pourtant résignée,
Dans ce regard aimant que rien n'a fait vieillir
Une âme en de vils soins qui n'a pu s'enfouir.

Et plus loin, quand elle suit le messager pour lui demander si la cousine est morte en paix, c'est elle encore, elle plus que jamais : « Bonne et tendre mère, dit M. Urbain dans les notes que j'ai sous les yeux, c'est bien elle qui nous apprenait à *croire en Dieu !* »

« On ne pouvait oublier cet intérieur après y avoir été admis, nous écrit, de son côté, un camarade encore vivant de Juste Olivier. Le père était un type de paysan vaudois, il imposait le respect ; la mère surtout faisait une vive impression : tout était chez elle dignité simple, intelligente bonté, amabilité, distinction. »

Voilà, sans doute, un milieu d'où il n'est pas étonnant qu'un poete soit sorti, et il nous semble déjà, pour avoir fait connaissance avec les parents d'Olivier, mieux comprendre certains traits de son caractère et de son œuvre. Mais reprenons notre récit. Il fut donc décidé que Juste continuerait à Lausanne les études commencées à Nyon. C'était un sacrifice. On le fit courageusement. D'ailleurs il ne tarda pas à etre fort allégé par les ressources que se créa le jeune étudiant. Dès la seconde année, Olivier eut un élève, à qui il consacrait quelques heures chaque jour en échange du logement et de la table. Mais il était mal tombé. Au bout d'un an, il quitta une maison peu respectable, et se mit à faire des leçons particulières. Il eut la chance d'en trouver de fort bien rétribuées, entre autres à un Prussien, de la plus

haute aristocratie, qui avait écrit un assez long poëme, et qui faisait venir Juste Olivier pour le traduire avec lui en vers français. Bref, deux ans s'étaient à peine écoulés qu'il se suffisait entièrement à lui-même : dès lors, il a payé seul toutes ses études. Il ne faisait pas grande chère, il est vrai ; il achetait du pain et du lait, dont il faisait son repas du matin et son repas du soir ; on lui apportait à midi, en guise de dîner, une portion de viande et de légume, qu'il partageait avec un ami, à raison de cinq batz (soixante-quinze centimes) pour les deux. Néanmoins il n'eut pas de privations réelles à s'imposer, et sa santé robuste ne s'accommoda point mal de la sobriété de ce régime.

Malgré le temps qu'il était obligé de distraire de ses études pour gagner sa vie, Juste Olivier se distingua dans tous ses examens, non sans passer, au moment de les subir, par de cruelles perplexités. Il était trop impressionnable et se défiait trop de lui-même. Son frère, Urbain, en séjour à Lausanne, où il faisait une école militaire, entre un soir chez lui, et lui trouve l'air sombre et préoccupé. Il s'était décidé à renoncer à ses études, certain, disait-il, d'échouer le lendemain dans un examen important. Il ne voulait pas s'exposer à un pareil affront, ni causer une si grande peine à ses parents. Il leur avait déjà écrit, mais la lettre n'était pas encore partie. Il la lut à son frère, qui le supplia d'attendre au matin et de bien réfléchir encore. Il y consentit, mais sans espoir de succès. « J'essaierai de travailler cette nuit, dit-il ; mais c'est égal, je suis sûr d'échouer. » Ce fut son dernier mot.

Le lendemain, au premier moment de libre, voici le jeune militaire, avec ses épaulettes jaunes :

— Eh bien, qu'as-tu fait ?

— J'ai fait l'examen.

— Et ?

— Passé le premier, avec un prix de deux louis.

— Tu vois bien, mâtin!

— Allons boire un verre!

Ainsi finit toute chose — Olivier nous l'a bien dit — dans ce bon pays de Vaud.

III

Lorsqu'un certain nombre de jeunes gens poursuivent ensemble leurs études et vivent en quelque sorte en famille, il est impossible qu'il ne se produise pas parmi eux un courant de vie littéraire et politique. Il en a toujours été ainsi à Lausanne parmi les étudiants, mais surtout dans les années 1820 à 1830, et plus tard. La poésie était partout alors; elle était dans l'air. La discussion des questions littéraires ne captivait pas moins l'attention, ne passionnait pas moins que celle des questions politiques. Chacun prenait parti, et au milieu des luttes de la critique retentissaient les voix encore jeunes des poetes nouveaux. Celle de Béranger entonnait chaque jour un refrain, gracieux ou railleur; celle de Lamartine montait en ondes sonores vers les espaces éthérés, et celle de Victor Hugo, soutenue par tout un chœur, s'enflait pour dominer. Comment, en un temps pareil, ne pas être poete? Tout le monde l'était. Si tout le monde ne faisait pas des vers, tout le monde s'intéressait aux vers qui se faisaient; on les achetait, on les lisait, on les relisait, on les apprenait par cœur. Qui donc aujourd'hui apprend des vers par cœur?

La jeunesse vaudoise n'échappa point à l'entraînement général. Juste Olivier ne fut pas le seul atteint, mais il fut le mieux atteint.

Dès les années 1822 ou 1823, on trouve dans la mémoire de ses amis, ou dans les papiers qu'il a laissés, la trace de diverses compositions poétiques. Parfois c'est une chanson, parfois une lettre qui se transforme en une épître rimée. « Il lisait très bien, surtout Molière, son poëte favori, nous écrit un de ses anciens camarades. Lui-même rimait déjà, mais en secret, très discrètement. C'était à grand'peine qu'il consentait à réciter ses vers. » Les meilleures, parmi ces poésies d'enfance, sont inspirées par le souvenir de la maison paternelle.

De Lausanne bientôt quittant les trois collines,
Je pourrai vous rejoindre, ô campagnes divines ;
Je verrai la cabane où j'ai reçu le jour ;
Et vous, objets chéris de mon plus tendre amour,
O mes meilleurs amis, ô mon père, ô ma mère,
Je serai dans vos bras.

Ces vers, qui sentent les vacances, devaient devancer à Eysins le jeune étudiant, et son imagination, flattée par cette douce perspective, rêvait de tous les plaisirs dont les poëtes ont coutume d'embellir le séjour des champs. Il rêvait de flûtes amoureuses, de bergères gentilles, et de danses sur la bruyère. Lisette, peut-être,

O voluptés suprêmes,
Ineffables plaisirs dignes des dieux eux-mêmes !

Lisette lui sourirait. Il ne se peut rien de plus innocent que ce rêve idyllique dans une pièce de vers qu'on adresse à ses parents. Cependant le poëte est pris de quelque scrupule, et il ajoute un précieux commentaire.

« Vous voyez, dit-il, que depuis quelque temps je suis saisi du démon des vers, et vous devez être bien reconnaissants de la bonté

que j'ai eue de ne vous assassiner que deux fois avec de la poésie, ou soi-disant : mais peut-être que cette pièce vous fera plaisir ; retranchez-en seulement hardiment certaines peintures. Vous savez que les habitants du Parnasse, ou tout simplement les poëtes, ont certain privilége qui les autorise à dire ce qui n'est pas. Je sais que mon père, avec son cœur droit et franc, n'a jamais pu bien comprendre cela ; mais enfin, il sait que cela est passé en usage. Aussi excusera-t-il son fils. »

On voit apparaitre ici les douces relations de poésie qu'Olivier n'a cessé d'entretenir avec ses parents. Elles n'étaient pas nouvelles. Olivier attribuait à sa mère l'éveil de sa vocation poétique : « Un soir, dit-il, étant venue à ma rencontre à mon sortir de l'école, elle me dit : « C'est demain la fête de ton père, si tu faisais une chanson pour lui ! » Et quoique je n'eusse jamais rien essayé de pareil, comme il faut bien commencer une fois, je la fis. Pauvre et bonne mère, elle croyait que c'est une grande chose que d'être poete. Elle ne savait pas le mot de Malherbe, « qu'un poete est bien aussi utile à l'état qu'un joueur de » quilles. » C'est ainsi que je fus, de par elle, joueur de rimes[1]. » — J'ai sous les yeux ce premier essai d'Olivier. La mesure n'y est guère ; mais l'intention d'écrire des vers est évidente. Le futur poete avait alors treize ans.

Membre de la Société de *Zofingue* à partir de 1824, Olivier y trouva une occasion de donner essor à son talent. La même année, il était nommé *censeur* de sa classe[2], et il attribuait cet honneur à l'espèce de popularité qu'alors déjà lui avaient faite ses chansons. Elles sont restées inédites les chansons de ce temps-là, et elles ne méritent guère d'être ressuscitées aujourd'hui. Le refrain est ordi-

[1] Conférence faite à Nyon.

[2] Les étudiants faisaient eux-mêmes la discipline des auditoires, chaque classe avait un *censeur*.

nairement ce qu'elles ont de mieux, et c'est de bon augure, car le refrain est l'âme de la chanson. En voici un qui a de l'ampleur et du souffle :

Couronne-toi de chênes verts,
O Liberté, respire dans mes vers.

Cependant une nouvelle arène allait s'ouvrir devant lui et le conduire à la publicité. L'académie avait coutume de proposer aux étudiants des sujets de concours, et des prix modestes encourageaient les meilleurs travaux qui répondaient à cet appel. Les questions à traiter étaient prises dans tous les domaines de la science. En 1825. sur le vœu exprimé par M. Monnard, on y ajouta un concours d'éloquence et un de poésie. Le sujet de poésie fut naturellement : *La Grèce régénérée ;* pour celui d'éloquence, on avait choisi les *Devoirs de la jeunesse studieuse envers la patrie.* Olivier présenta au concours de poésie une pièce intitulée *Marco Botzaris*, à laquelle on reprocha, de même qu'à une autre pièce, l'*Hellène*, envoyée par M. Fréd. Chavannes, de ne pas embrasser le sujet dans son ensemble, de chanter « une victoire des Grecs, » plutôt que « la Grèce régénérée; » mais on en loua le style, et l'on se plut à signaler certaines strophes qui annonçaient un vrai talent; une entre autres qui passe et repasse au travers de la pièce comme un refrain chantant et mobile :

O mère des héros, ô Grèce des vieux temps,
Soulève ton linceul et brise enfin ta tombe !
Ils ne sont pas finis tes destins éclatants.
Il faut, il faut encor que le grand roi succombe...
O Grèce des vieux temps,
Soulève ton linceul et brise enfin ta tombe.

Le résultat du concours fut proclamé avec une solennité jusqu'alors inconnue. On convoqua non-seulement

les étudiants, mais aussi le public, dans la grande salle dite de la *Bibliothèque*, et le professeur Monnard se chargea de lire un rapport développé sur les pièces couronnées. Cette lecture achevée, on ouvrit les plis cachetés qui renfermaient les noms des auteurs. Profonde fut l'émotion de Juste Olivier : « Ce jour, écrit-il à ses parents, pourrait avoir une grande influence sur ma destinée ; il pourrait être le commencement d'une destinée plus brillante, mais moins heureuse. » Que craint-il ? Il n'en sait rien, et il supplie ses parents de n'en parler à personne ; ce sont des mots qui lui échappent, et qu'il n'est pas le maître de garder pour lui ; il ne saurait véritablement pas en donner une explication précise. En même temps, il faisait cadeau à son père de l'argent de son prix, cent francs anciens (150 fr. de France). « Cet argent était sacré, disait-il, et s'il le lui donnait, c'est qu'il voulait en faire un bon usage. » Sa mère reçut en dépôt la couronne de laurier qu'on lui avait, dit-il, « plantée sur la tête en pleine séance académique. » A quarante ans de là, après la mort de cette excellente femme, Olivier en retrouva quelques feuilles qu'elle avait religieusement conservées.

En 1828, une nouvelle occasion se présenta ; l'académie proposa *Julia Alpinula* pour sujet du concours de poésie, et maintint pour prix d'éloquence la question précédemment posée. Olivier se présenta cette fois aux deux concours : il remporta le prix de poésie, et obtint pour l'éloquence un très honorable accessit. C'est peut-être le moment le plus brillant dans la vie d'étudiant de Juste Olivier. Il remportera encore une couronne, mais disputée, et dont la critique aura déchiré quelques feuilles. Celle-ci est intacte. La pièce, sans doute, n'est pas sans défauts, et le rapporteur, M. Monnard, les voit fort bien ; mais il voit mieux encore les beautés ; il se réjouit à la pensée d'un talent dont les promesses sont déjà

si riches ; il lit les vers d'Olivier en homme désireux de les faire valoir, et les camarades du jeune poëte sont fiers de le voir compris par ses maîtres comme il l'est par eux-mêmes.

Il y avait un progrès considérable de *Marco Botzaris* à *Julia Alpinula*. Dans le premier de ces deux poëmes, tout se réduit à une certaine effervescence poétique servie par un talent de versification déjà facile. Dans le second, nous avons un poëme, un vrai poëme, et des pages entières belles de pensée, de style et de mouvement.

La scène du début, qui comprend à elle seule la plus grande partie du premier chant, est d'une simplicité vraiment épique. Alpinus, assis devant l'antique et large cheminée, annonce au vieux barde Hélik son prochain départ. A la tête des guerriers helvétiens, il prendra en main la cause de Galba, et marchera contre Cécina, le féroce lieutenant de Vitellius. Le barde l'écoute d'un air sombre. En vain Alpinus lui expose ses motifs et lui recommande Julia, sa fille bien-aimée, Hélik ne voit que la honte et l'esclavage de l'Helvétie. Que lui importent Galba ou Vitellius? Il fut un temps où les Helvétiens n'avaient point de maître et vivaient libres dans leurs forêts et sur leurs montagnes. Il répond fièrement à Alpinus, et les deux vieillards demeurent l'un à côté de l'autre, silencieux et froids, roulant dans leur cœur de sombres pensées de colère.

Soudain l'on entendit, au milieu du silence,
Un bruit léger, le long du corridor immense,
Où semblait se glisser un pied jeune et furtif.
D'un voile aux vastes plis le frôlement plaintif
Effleurait par moments le marbre noir des dalles ;
Mais les pas s'approchaient. Des voûtes colossales
Une faible clarté blanchissait les parois.
— « Mon père, je suis là, » dit une douce voix,

heures de découragement et ses tristesses amollissantes. Ici apparaît cette nature de poëte, inquiète, impressionnable, agitée de sourds pressentiments, soumise à de mystérieuses influences. On la voit percer dans ses lettres les plus anciennes, dès l'âge de quinze ou seize ans. Il a le mal du pays en songeant à Eysins, et il se sent pris de terreur en voyant s'ouvrir devant lui une autre carrière que celle qui a fait le bonheur de ses ancêtres : « Ah ! mes parents, s'écrie-t-il, pourquoi l'avez-vous fait ? » Et le père de répondre par des encouragements et des exhortations : « Dès qu'on prend un état, quel qu'il soit, il faut y aller de cœur et de joie. » Le fils tâche de suivre le conseil de la sagesse paternelle ; mais sa nature est la plus forte. Les accès de noir, les appréhensions, les tourments intérieurs redoublent lorsque s'engage, dans le secret de sa conscience, un conflit entre sa vocation ecclésiastique, but où tendent les vœux des parents, surtout d'une mère tendrement aimée, et sa vocation littéraire, la seule vraie, celle de la nature. Un de ses professeurs, auquel il fit part de ses craintes, crut qu'il ne s'agissait que de quelques doutes, et l'engagea à persévérer. Juste répondit que c'était précisément parce qu'il croyait, parce qu'il était chrétien, qu'il s'effrayait à l'idée d'avoir charge d'âmes. Ces scrupules, bien loin de se dissiper, devinrent de plus en plus vifs. Cependant il ne considérait pas d'un œil plus tranquille la vocation littéraire, vers laquelle tout le poussait. Elle lui causait de même une sorte d'effroi. Aussi ne peut-il assez conseiller à son frère Urbain de prendre garde à l'abîme qui borde le sentier fleuri de la poésie. Qu'il lise des vers, mais qu'il ne se laisse pas aller à la manie d'en faire ! C'est un conseil d'ami et de frère aîné, qui regrette bien de n'avoir eu personne, dans le temps, pour l'avertir.

Soudain un rayon de lumière perce et dissipe ces mé-

lancolies précoces. Le poëte a rencontré une âme digne et capable de le comprendre ; il a une sœur en poésie. Cette sœur se nommait Mlle Caroline Ruchet. Elle appartenait à une des meilleures familles de la partie orientale du canton, d'Aigle et de Bex, et avait rapidement acquis, grâce à d'heureux essais poétiques, une réputation de talent, que rehaussait l'éclat de sa rare beauté.

Mlle Caroline Ruchet est devenue Mme Olivier, elle a survécu à son mari, et, dans son deuil, elle n'a d'autre ambition que d'être oubliée. Il faut bien cependant dire le nécessaire. Ce qui, chez elle, frappa et du premier coup gagna Juste Olivier, ce fut le charme d'une nature ouverte, qui s'abandonnait avec confiance à toutes les inspirations généreuses et n'avait pas de ces retours sur elle-même, craintifs et douloureux. La franchise du mouvement faisait le mérite de la plupart des vers déjà connus de Mlle Ruchet ; ce n'était pas cherché, travaillé, étudié ; c'était venu, et l'on voyait clair tout au travers de l'âme d'où ils semblaient s'échapper aussi naturellement que le parfum s'échappe des fleurs. Elle en avait composé de fort beaux, entre autres ceux-ci sur la première communion.

O souvenir de paix, de bonheur et d'amour !
Ramène dans mon cœur le calme de ce jour,
Où, consacrant à Dieu ma timide jeunesse,
Contre tous les dangers j'implorais sa tendresse !
Ces dangers, mon amour les bravait sans effort.
Au bras de l'Eternel je confiais mon sort.
« Dieu tout bon, lui disais-je en mon humble prière,
» Remplis de ton amour mon existence entière,
» Que toujours de mon cœur, pour toi seul enflammé,
» Le plus doux souvenir soit de t'avoir aimé ! »

Ce qu'elle était dans ses vers, elle l'était aussi dans la conversation et dans le détail de la vie. Olivier reconnut

en elle cette joie qui lui manquait, cette joie qui est une force, et son cœur fut fixé. Pourtant il ne crut d'abord qu'à une amitié toute poétique, née de la sympathie des âmes, et c'est bien par la poésie, en effet, qu'avaient commencé leurs relations. Passant à Bex et la sachant malade, J. Olivier s'était enhardi jusqu'à lui envoyer des fleurs et des vers, et elle avait répondu. Longtemps il n'y eut entre eux aucun autre sentiment avoué ; Olivier se défend même, en écrivant à sa mère, de toute pensée d'amour pour cette belle personne dont il lui parle dans chaque lettre ; il n'en est pas moins vrai que, dès le jour où il la connaît, la vie change d'aspect à ses yeux. Il lui dit bien, dès le début de leur correspondance, qu'il a des moments où il est triste à tout rembrunir, et ces moments sont plus nombreux lorsque, en sa qualité d'étudiant en théologie, il a quelque sermon à rendre à l'auditoire. Mais il n'a plus pour longtemps à traîner ce souci. La lumière tout à coup se fait dans son âme.

« Lausanne, jour de la Pentecôte 1829.

» Oui, oui, je suis poëte ! Et il faut que je vous l'écrive, Caroline. A quelle autre personne qu'à vous pourrais-je le dire ? Depuis plusieurs jours cette idée me poursuit comme jamais elle ne l'avait encore fait. Je suis poëte ! vainement voudrait-on m'arrêter, me contrecarrer dans ma route ; je suis, je resterai poëte.

» J'ai formé un vaste plan ; je mourrai bien promptement si je ne l'exécute pas. Voyez ! il est en moi quelque chose qui n'existe pas chez les autres. Pourquoi cette agitation intérieure, ce frémissement que j'ai peine à maîtriser, et qui me ferait faire des folies si je ne me raidissais pas contre lui. Peu s'en est fallu que je ne criasse : « Je suis poëte ! » il y a un instant au milieu du *Cercle littéraire*, d'où je vous trace ces quelques lignes. Si cela était arrivé, jugez si je n'étais pas déclaré fou à enfermer. Aussi

suis-je sorti promptement, et en chancelant, je crois, comme un homme ivre. Au milieu des degrés, toujours poursuivi par la conviction qui me pressait et par le besoin de dire ma pensée unique, je suis rentré précipitamment, et voilà le motif de ma lettre expliqué. Oui, Caroline, depuis que mes sermons ne m'obsèdent plus, je n'ai rêvé que poésie. J'ai inventé..... Vous saurez tout cela..... Je viens de lire la biographie de plusieurs poëtes distingués ; j'ai terminé par celle de Burns, et voilà ce qui m'a mis dans l'état où je suis. — Mais tout s'affaiblit déjà. Cependant la conviction reste. C'est un moment remarquable de ma vie. Vous deviez en être la première instruite. Adieu. »

Dès cet instant la lutte est finie entre les deux vocations. Olivier fera des vers, il ne fera pas de sermons. Sa mère en versa bien des larmes, à Eysins, tout en ayant « l'œil au dîner ; » mais elle se consola en lui voyant une peine de moins. Ce n'est pas qu'il en eût fini avec les frémissements intérieurs, les pensées noires, les défaillances. Alors même qu'il a trouvé sa voie, il reste « l'homme orageux, » comme l'appelait Mlle Ruchet. Chez lui tout tourne en passion, « même l'amitié, » ce qui ne l'empêche pas d'avoir dans le caractère un « malheureux coin moqueur, » qui lui gâte ses enthousiasmes. C'est lui-même qui se juge ainsi. Peu s'en faut que le coin moqueur ne prévale jusque sur l'ivresse de cette Pentecôte où lui est apparue la vérité: « Je n'ai peut-être jamais mieux senti, écrit-il peu de jours après, combien votre amitié m'est précieuse que quand j'eus ma *révélation*, le jour de la Pentecôte. Si cela m'était arrivé l'année passée, j'aurais été bien malheureux, bien attristé. J'aurais succombé sous cette agitation intérieure ; j'aurais eu la conviction de n'être pas compris, et j'aurais cherché peut-être à éteindre ou à flétrir ma pensée en la maudissant. » Mais non, il ne la maudira pas: « L'amitié, s'écrie-t-il dans une autre lettre, l'amitié, ou, pour prendre votre langage, l'illusion que

j'en ai, l'illusion de la poésie, l'illusion de la liberté, l'illusion d'un monde plus beau que celui-ci, où je trouverais l'illusion de l'amour : voilà tout autant de choses qui sont et qui vivent en moi, et qui ne mourront point... Jamais je ne renoncerai à cette vie idéale..... Si je vaux quelque chose, humainement parlant, ce n'est que par là. Le feu qui vit en moi ne s'éteindra point. »

Il ne s'éteint pas, en effet, mais il le tourmente, et l'on dirait à certains moments qu'Olivier devient inhabile à la société des hommes. Jamais Werther, cet autre homme orageux, ne broya de plus noires pensées que Juste Olivier dans une certaine soirée, à Nyon, où on l'avait contraint d'assister :

« Vous dire ce que j'ai souffert, je ne le pourrais pas..... La soirée était charmante, gaie, aimable. Eh bien, elle me tuait. Il y avait longtemps que je ne m'étais trouvé dans le monde. Et je sentis alors, au milieu de tout ce mouvement, de tout ce bruit, un si grand isolement, une si complète séparation de tout ce qui m'entourait, un tel manque et en même temps un tel besoin d'harmonie avec les personnes qui étaient dans cette salle, que les larmes m'en venaient aux yeux comme à un lâche que je suis. Mon Dieu, où en suis-je venu ?... Je ne me suis jamais senti si tristement seul que ce soir, et vous savez que la solitude est affreuse, quand on s'en aperçoit. Sans votre pensée, sans le doux sentiment de votre amitié, sans la persuasion qu'un être au moins sous cette voûte céleste, d'où nous avons été chassés, sent et partage ma misère, le poids qui m'accable et la folie de mes douleurs, sans cela je ne sais ce que je serais devenu. Car voyez ! l'écorce est dure, mais le cœur est délicat, un rien le froisse. Et le monde me froisse cruellement ! Goûts, habitudes, éducation (la mienne a été toute sauvage) : rien ne m'y porte. Eh bien, fou que je suis, je le regrette quelquefois. Quand j'y suis, je n'y ai jamais ma place, et j'en frémis, quand je ne suis pas assez bien disposé pour en rire. Sans vous, disais-je, je ne sais ce que je serais devenu. Oh ! que je suis ingrat ! Car j'ai trouvé

ma bonne mère qui m'attendait ; elle espérait quelques détails agréables de ma soirée, et je l'ai fait pleurer. Mon Dieu, pardonne-le-moi ; je pleurais avec elle. Oui ! oui ! je le dis à vous, à vous seule ! Cette âme de poëte qui tressaille en moi est un fardeau pesant. J'y succomberai !

En revanche, il avait des moments d'intimes délices lorsque, seul avec la nature, il s'abandonnait à ses rêves et en peuplait sa solitude, preuve en soit une matinée de dimanche qu'il passa sur le haut rocher de la Dôle, en août 1829.

« Je me mêlai aux groupes qui, étant venus longtemps avant moi, se dispersèrent peu à peu. Je n'avais rien mangé, et il était impossible de rien se procurer : nos chalets ne sont pas munis comme les vôtres. Je vis un homme, avec deux enfants, s'asseoir sur un bloc de rocher, et sortir d'un petit sac blanc des provisions qui durent me faire envie ; vous le comprenez, vous qui savez ce que c'est que l'air vif des montagnes. J'étais appuyé sur ma canne, tantôt regardant la vue, tantôt lorgnant le petit sac. Ce brave homme me regardait aussi de temps en temps. Tout d'un coup j'entends ces mots :

» — Monsieur veut-il prendre une *croustille ?*

» — Ma foi, vous me ferez plaisir, si cela ne vous dérange pas.

» — Oh ! vous ferez au partage avec nous.

» Et moi, d'un saut je fus auprès de lui. Nous fîmes connaissance (il avait connu mon grand-père, que tout le monde, au reste, connaissait, et dont le nom m'a souvent été utile). Je me restaurai bien avec son pain, son bon saucisson et son vin, et il partit. J'étais alors tout seul sur ce vaste rocher de la Dôle, où il n'y a point d'arbre, rien que du roc et quelque herbe. Eh bien, de tout ma journée d'hier, ce fut le plus beau, le plus doux moment. J'errais au hasard, je descendais, je montais ; je me mis à cueillir de la vanille, j'en fis un gros bouquet. Il me semblait que vous étiez avec moi, Caroline ! Je le mis à ma casquette, je mis encore des fleurs à mes boutonnières ; je me promenai, je

chantai des couplets de toutes sortes de chansons, je m'assis sur le gazon, j'y restai longtemps ; j'attachai à ma canne mon mouchoir jaune, je l'élevai en l'air, sans savoir pourquoi, car je ne faisais de signal à personne ; je m'amusais à voir le vent agiter rapidement ce petit mouchoir ; cela m'avertissait, pour ainsi dire, de mon existence. Je reconnus alors (ce que, du reste, j'avais déjà souvent remarqué) combien je suis fait pour la solitude et combien j'ai de puissance pour l'animer. »

Voilà l'homme, dans ses bons et dans ses mauvais moments. C'est son caractère, c'est le fonds primitif de sa nature qui se donne ici pleinement à connaître. « Il y avait en lui, nous dit quelqu'un qui l'a beaucoup vu, beaucoup pratiqué, et cela dès sa première jeunesse, il y avait en lui une goutte du breuvage amer qui inondait l'âme de Rousseau. » Prédestiné à vivement jouir et à vivement souffrir, Olivier n'était pas de ceux dont on fait les gens heureux.

On s'attend peut-être à voir cette « révélation » suivie de quelque progrès saillant dans l'œuvre du poëte. Il y aura progrès, et nous ne tarderons pas à nous en convaincre ; mais on ne peut pas dire qu'entre les vers qui ont immédiatement précédé cette grande journée de Pentecôte et ceux qui l'ont immédiatement suivie, il y ait une différence bien sensible. L'académie de Lausanne venait de proposer la *bataille de Grandson* pour sujet de poésie. On voit qu'elle se plaisait à choisir des sujets nationaux ; elle ne le faisait point pour être agréable à Olivier et lui préparer des triomphes ; mais elle se laissait guider, elle aussi, par cette pensée, qui était dans l'air, d'une poésie nationale possible, désirée, prochainement attendue. Olivier se mit aussitôt à l'œuvre, et écrivit le poëme en quatre chants qu'on a réédité, il y a trois ans, pour le quatrième jubilé séculaire de la fameuse bataille. Ce sujet avait ses difficultés, toutefois. Il offre peu d'élé-

ments épiques, peu de ressources dramatiques, à moins qu'on ne trace tout un tableau d'histoire, dont la bataille ne soit plus qu'un épisode. C'est à peu près ce qu'a fait Olivier. Il emprunte à l'histoire le motif des développements nécessaires. Le chant deuxième, intitulé la *Comédie*, nous transporte dans le camp des Suisses, et nous peint les dispositions de l'armée. Olivier ne l'a sûrement pas écrit sans songer à la première partie de *Wallenstein*, qui est née d'une intention toute semblable. Les scènes auxquelles le poëte nous fait assister lui permettent d'esquisser la physionomie des principaux personnages qui, au commencement des guerres de Bourgogne, tiennent les fils de cette belliqueuse intrigue. Les soldats ont fabriqué des poupées, dont l'une représente Charles le Hardi,

> Beau sire, qui voudrait dominer en tous lieux,
> Si faire se pouvait commander dans les cieux.

une autre le comte de Romont,

> Moins vaillant de la main que hardi de la langue,

une autre le comte Campo-Basso, « beau muguet d'Italie, » etc., etc. Et tous ces mannequins, pendus aux branches d'un vaste tilleul, se balancent sous les coups de plat de sabre que leur administrent les soldats. Il va sans dire que Louis XI n'est point oublié. Il est pendu solennellement, avec les malédictions d'un vieux guerrier, nommé Ulric, le sage de la troupe.

Le sujet ainsi présenté avait un inconvénient majeur: le poëte ne pouvait oublier que ses ancêtres, les bons Vaudois de ce temps-là, avaient figuré non parmi les vainqueurs, mais parmi les vaincus, côte à côte avec les Bourguignons. Comment sauver ce détail fâcheux? L'auteur y réussit en introduisant dans son œuvre un person-

nage de pure fantaisie, qui vient des bords du lac Léman et qui a nom Isolier Davel. Un Davel, c'est cela! Il est bien de la race de l'autre; il en est tellement qu'on le prendrait pour lui. C'est le même amour de son pays, la même haine de la servitude, la même élévation de pensée et de courage, parfois aussi les mêmes visions: Isolier Davel a déjà son inconnue. Il représente le génie de la future patrie vaudoise, mariée de cœur à la vieille Suisse. S'il ne tombait pas dans la bataille, il irait à Bürglen, chez les Fridlinn; il épouserait Lisbeth, leur sœur, et engendrerait des enfants à Guillaume Tell.

Tout cela est très ingénieux, trop ingénieux. Le défaut du poëme est de flotter entre deux inspirations qui n'ont pas coutume de s'accorder: l'une purement romanesque, l'autre sévèrement historique. Comme ensemble, il ne vaut pas le premier chant de *Julia Alpinula*. Toutefois Olivier n'a point baissé. Les belles scènes, les beaux vers abondent dans la *Bataille de Grandson*. Et puis, il a trouvé moyen d'y enchâsser une de ses perles, la simple et ravissante chanson d'Isolier, qui devint aussitôt populaire.

Il y avait là, sans doute, de quoi mériter une nouvelle couronne, et l'on attendait avec impatience le verdict du jury. On le désirait d'autant plus favorable qu'une carrière semblait sur le point de s'ouvrir pour l'auteur, une carrière telle qu'il la pouvait souhaiter. On cherchait un professeur de belles-lettres et d'histoire pour le gymnase de Neuchâtel. Un concours déjà était ouvert. Fortement encouragé par M. Monnard, qui ne cessa de lui témoigner le plus bienveillant intérêt, Olivier se présenta. Il était jeune, à peine vingt-trois ans; mais ce défaut est de ceux qui passent vite, et il avait ce que l'expérience ne donne ni ne remplace: le zèle et le talent. Il n'avait pas achevé ses études; mais il était bien décidé à ne pas se

vouer au saint ministère, et puis, l'occasion était trop belle pour la manquer. Les premiers succès d'Olivier le recommandaient à l'attention de ses juges, et l'on espérait qu'une troisième couronne lui ferait encore un bon point pour les examens à subir. Cet espoir ne se réalisa qu'en partie. L'académie, plus sévère cette fois, n'accorda qu'un accessit, et le rapporteur, M. Porchat, ne ménagea pas les critiques au poëte; il l'accusa de romantisme, et le chicana sur ses rimes et sur les familiarités de son style. Il ne réussit qu'à se faire soupçonner de nourrir quelque jalousie contre son jeune rival. Certaines notes écrites de sa main sur les marges du manuscrit d'Olivier, et qu'il eut l'imprudence de ne pas effacer, trahissent, à n'en pas douter, un premier moment d'humeur. Il faut le lui pardonner. Il est toujours dur de se voir naître un successeur, de le voir accueilli, porté par la faveur populaire. Et puis, c'étaient deux écoles qui se rencontraient. Talent pur, ingénieux et fin, Porchat était classique de nature, même académique. Olivier, beaucoup plus poëte, mais écrivain moins correct, ne pouvait manquer, en se heurtant à lui, de recevoir quelques coups de férule.

Les étudiants furent très irrités de ce qu'ils envisageaient comme une injustice faite à leur poëte. Ils l'en vengèrent par une ovation retentissante. Souper, cadeaux, couronne de laurier, vers en l'honneur du poëte, épigrammes contre les jaloux : rien n'y manqua. Si la gloire consiste à se sentir vivre dans autrui, Olivier, ce jour-là, en connut les délices, non toutefois sans quelque pointe d'humiliation encore inavouée. Il y avait eu deux *Bataille de Grandson* présentées au concours, et celle dont l'auteur restait inconnu avait été jugée « trop faible à tous égards: » il avait aussi été écrit un discours sur la question proposée pour le prix d'éloquence, « des liaisons d'amitié formées pendant le cours des études ; » mais ce

discours n'avait point été couronné, l'auteur « ayant manqué le but entièrement, » disent les procès-verbaux académiques. A quelques jours de là, le recteur recevait une lettre de J. Olivier, qui se déclarait l'auteur de ces deux pièces ; il croyait devoir cet aveu à ses camarades, afin de leur éviter tout soupçon fâcheux. On n'a pas retrouvé la seconde *Bataille de Grandson*, mais oui bien le discours sur les amitiés, et il ne serait pas difficile d'en tirer des preuves à l'appui du témoignage qu'Olivier se rendait à lui-même en disant qu'il portait la passion jusque dans l'amitié.

Ces échecs et ce demi-succès n'empêchèrent pas Olivier de réussir fort bien dans ses examens à Neuchâtel. Il fut nommé, mais à la condition d'aller passer six mois à Paris avant d'entrer en fonctions. Les prix des concours, soigneusement mis en réserve par le père, trouvèrent là leur meilleur emploi. Le reste fut fait, en partie, par les autorités académiques de Neuchâtel, qui avancèrent le terme à partir duquel devait courir le traitement du nouveau professeur.

IV

Voici donc Olivier à Paris. Nous pouvons l'y suivre, grâce à un journal adressé à celle qui allait devenir sa fiancée et bientôt sa femme, et où il déposait chaque soir le récit de ce qu'il avait fait et pensé pendant la journée. Olivier en a déjà cité quelques fragments dans son étude sur Sainte-Beuve. Aussi nous bornerons-nous aux citations indispensables pour le suivre dans le tourbillon de la grande ville.

Olivier n'était jamais sorti de son pays, et ce voyage

prit à ses yeux des proportions inquiétantes. Ses adieux à ses parents sont presque aussi émouvants que s'ils devaient être définitifs. Comment revenir de si loin ? Comment se revoir quand on a mis entre soi tant de montagnes et tant de plaines ? Ses premiers pas, à Paris, sont gauches et timides. On l'a muni des meilleures recommandations; mais il a peur de trouver les personnes chez qui il se présente: « J'éprouve une sorte de joie quand le portier me répond: *Monsieur est sorti.* — Juste Olivier ne sera toute sa vie qu'un rustique et sauvage bourgeois d'Eysins, cercle de Gingins, district de Nyon. » Cependant il fait connaissance avec Paris; il se promène; il regarde les monuments, les équipages, les devantures de magasin, mais il est plus ébloui que satisfait. « C'est le riche, dit-il, bien plus que le beau, qu'il faut chercher à Paris. » Ce n'est point à dire que le beau y soit introuvable; mais il y est rare relativement. Parmi les belles choses de Paris, Olivier n'oublie pas la colonne Vendôme; il n'a pas su résister à la tentation d'y monter; mais il a été pris de vertige quand il a vu de là-haut la ville tout entière: « Juste Olivier, regagne bien vite ton village. »

On lui dit qu'il en est des hommes comme des choses. Des compatriotes ne cessent de lui parler de la légèreté parisienne, de la faconde parisienne, de la corruption parisienne, du charlatanisme parisien ; il prend note de tout, et réserve son jugement. Ce qu'il voit de plus clair, dès le premier jour, c'est que l'esprit parisien est bien autrement éveillé que celui des populations qui vivent tranquilles sur les bords du Léman.

« A Paris, dit-il, il est absolement nécessaire de savoir bien le nom de chaque chose, et chaque chose a son nom particulier, bien différencié.... Entrez-vous dans un magasin, vous avez un

air épouvantablement niais si vous ne nommez pas tout de suite, et en le désignant d'une manière précise, ce que vous désirez. Tout est divisé ici, subdivisé à l'infini ; tout a un nom, tout est casé, numéroté. C'est là, selon moi, une des circonstances où se montre le plus vivement l'esprit singulièrement délié du Parisien. »

Il va beaucoup au théâtre, et n'y observe pas seulement les acteurs, mais le public. Ce qu'il y voit est trop souvent de nature à justifier ce que lui ont dit ses amis. Le public ne sait pas jouir. Il est trop mobile, trop agité, trop babillard. Il faut qu'il analyse son plaisir, qu'il l'explique et le démontre. On ne sait si ces bons bourgeois pensent tout ce qu'ils disent; il ont souvent l'air de réciter une leçon; on sent que c'est le journal qui leur a fait une opinion ; mais au moins ne pensent-ils rien qu'ils ne le disent aussitôt. Ils ne savent pas ce que c'est qu'admirer en silence, et l'on a peine à concevoir un auditoire moins capable de recueillement.

Mais peu importe le public. Ce n'est pas pour le parterre des *Variétés*, ni même des *Français*, qu'Olivier est venu à Paris. Qu'il prenne la peine de porter à leur adresse les lettres qu'on lui a données, et il fera connaissance avec des hommes distingués. M. Monnard lui en a remis pour les principaux rédacteurs du *Globe*, entre autres pour MM. Dubois et Magnin. On l'a chargé en outre d'aller voir M. Abel de Rémusat, et de le consulter au sujet d'un manuscrit chinois que possède la bibliothèque de Lausanne. Voilà des portes qui vont s'ouvrir, et qui en feront ouvrir d'autres. Olivier s'exécute; mais, soit gaucherie, soit qu'il ait mal choisi son moment, M. Dubois est le seul avec lequel il réussisse à nouer un commencement de relations, le seul qui s'intéresse à lui et lui fasse passer sa timidité. Il le captive par sa conversation

nourrie de faits et d'observations originales, et par la franchise et la liberté de ses jugements :

« Nous avons parlé du *Constitutionnel*, et de la faveur dont il jouit, bien qu'il comprenne si peu encore les véritables doctrines constitutionnelles. — Le *Constitutionnel*, m'a dit M. Dubois, est un abécédaire politique ; c'est le journal auquel s'adressent chez nous tous ceux qui acquièrent l'art de lire, et qui, dès qu'ils l'ont acquis, veulent un journal. Le *Constitutionnel* est là ; il se fait comprendre d'eux facilement, c'est un abécédaire politique, et sans lequel *nous autres*, nous ne ferions rien : le pays n'est pas encore assez avancé. — En parlant du *National*, il l'a signalé comme s'occupant uniquement des choses de fait, d'utilité, et point de principes, et par conséquent, dans le cas d'une lutte suivie de la victoire, non douteuse, du parti libéral, comme prêt à se rattacher à ce parti, à moitié éduqué, et à soutenir les lois d'exception qui ne manqueront pas d'être proposées, et que le *National* approuvera comme des faits utiles, sans s'embarrasser beaucoup des principes. »

Ces jugements paraissent à Olivier d'autant plus frappants qu'il s'agit d'hommes plus en faveur, de Thiers, de Mignet, et il en prend note, ainsi que de beaucoup d'autres, en vue de l'avenir. Quant à M. Dubois, voilà un homme qui pense, et sur lequel on peut compter ! lui, au moins, doit échapper au charlatanisme universel.

Mais les grandeurs politiques ne sont pas celles qui attirent surtout Olivier. Il est poëte, et ce sont les poëtes qu'il demande à connaître. Il en est deux dont le talent lui est surtout sympathique : Victor Hugo et Sainte-Beuve.

« J'ai cherché plusieurs adresses dans l'*Almanach*, écrit-il à la date du 30 avril, quinze jours après son arrivée, et je n'ai pu trouver ni celle de Lamartine, ni celle de Sainte-Beuve. J'ai celle de V. Hugo, et en la cherchant j'ai appris qu'il était baron. Il demeure rue *Notre-Dame-des-Champs*, et je sais, par un journal, que Sainte-Beuve habite la même rue. Après mon dîner, j'ai

dessein de diriger ma promenade du côté du faubourg Saint-Germain et d'aller me camper dans la rue où les deux amis ont choisi leur retraite. Ce sera ce moment du soir où il est doux de sortir; peut-être verrai-je les deux artistes et je saurai bien les reconnaître. Eux du moins, parmi cette foule de beaux esprits parisiens, ont une pensée forte, une conviction profonde de l'art. Dieu leur donne la croyance à salut !... »

Et le lendemain.

« Eh bien, je suis allé à la rue *Notre-Dame-des-Champs*. J'ai passé trois ou quatre fois devant le N° 11. (La maison est de chétive et vulgaire apparence, par parenthèse. Il est vrai que Victor Hugo habite probablement une autre maison, au fond de l'allée.) Personne n'est sorti. Je n'ai rien vu. Du courage ! me disais-je. Entre ! Et je sentais que j'aurais pu me tirer de l'entrevue, en la brusquant, et je n'ai pas osé ! J'ai préféré le parti d'écrire à V. Hugo, pour lui demander l'adresse de Sainte-Beuve, à qui, dis-je, j'ai quelque chose à remettre (comme c'est vrai). En revenant chez moi, j'ai composé de verve cette lettre ; et je suis persuadé qu'elle aurait eu une réponse. Mais quelques airs, quelques chansons de mon pays que j'ai fredonnées chez J..., à la nuit tombante, m'ont fait oublier ma lettre et mes projets. A quoi bon ? Je suis un pauvre Suisse et dois rester tel. Cependant quelque chose me dit que j'ai droit à voir ces gens-là. »

Olivier resta quelque temps avant de pénétrer dans la société littéraire de Paris. Un jour enfin, jour mémorable, il fut présenté à Alfred de Vigny, qui le reçut de la manière la plus amicale et l'invita à ses *mercredis*. Puis, ayant appris que Sainte-Beuve, qui avait été absent, était de retour, il va s'acquitter enfin de la commission dont on l'a chargé, et il n'en est pas moins bien reçu que du chantre d'*Eloa*. Dès lors, Olivier se trouve introduit dans le monde littéraire, et ses relations se multiplient. Il rencontre Antony et Emile Deschamps, Gustave Planche, Alfred de Musset, et parvient jusqu'à V. Hugo.

En même temps, il est accueilli dans un certain nombre de familles qui tiennent à la Suisse par leur origine et leurs relations ; il y est reçu à titre de poëte, de poëte national ; on lui fait lire tantôt sa *Julia*, tantôt sa *Bataille de Grandson*, et on l'encourage à les publier. Il s'y résout, et c'est sa principale occupation, pendant ce premier séjour à Paris, de revoir ces deux poëmes, de les polir, de les achever, de les mettre au net et d'en surveiller l'impression. La *Bataille de Grandson* lui donne le plus de peine ; il ne peut s'empêcher de la trouver ennuyeuse, comme toute bataille, et puis il ne sent plus si bien, « dans ce froid Paris, » le personnage d'Isolier Davel, ou Olivier Davel, comme il le nomme aussi : « Ce n'est plus si bien moi, » dit-il. Et l'on voit, en effet, le pauvre Isolier subir plus d'une métamorphose, parfois laborieuse.

Pour le reste, Olivier ne se livre à aucune étude suivie ; il profite de son séjour à Paris pour voir et pour entendre. Chaque jour, il suit quelque cours à la Sorbonne ; il manque rarement Villemain ; il est assidu à Guizot, à Cousin, à Andrieux ; il va presque tous les soirs au théâtre ; il visite les collections, les bibliothèques, les curiosités de toute nature, et puis il cultive ses anciens et nouveaux amis. Chez les nouveaux, les illustres, il parle moins qu'il n'écoute. Ce qu'il entend ne l'édifie pas toujours, et il voit tomber plusieurs de ses illusions ; mais il apprend à connaître les choses et les hommes, il gagne en maturité, en étendue et en liberté de jugement. Il faut dire qu'il assiste à des conversations faites pour ouvrir les yeux.

En voici, d'après les notes qu'il se hâtait de jeter sur le papier en rentrant chez lui, un curieux échantillon. Alfred de Vigny et Gustave Planche sont les principaux interlocuteurs ; un M. Dittmer, l'un des auteurs des *Soi-*

rées de Neuilly, qui faisait bruit alors, place de temps en temps un mot, ainsi qu'un Anglais, grand ami de Lamartine, mais dont J. Olivier n'a pas retenu le nom. La conversation tombe sur un certain illuminé, lequel n'était intéressant, disait-on, que comme représentant d'une idée et non par lui-même.

« — M. de la Fayette aussi, s'écrie Alfred de Vigny, n'est que le représentant d'une idée ; ce n'est certes pas un grand homme. — Oui, ce n'est qu'un niais illustre, réplique G. Planche, un niais grand homme, mais enfin, il est propre ; on peut le toucher, tandis que... Oh ! ne me parlez pas de cette pourriture du peuple !... »

Du peuple, on passe à ses représentants. La gauche est fort maltraitée.

« — *A. de Vigny :* Il est sûr que ce côté gauche va être bien ridicule. — *Planche :* Je vous demande un peu : M. Lafitte qui parle, qui disserte à la tribune et qui va ensuite à la cour... *Encore Planche :* Ces messieurs les députés libéraux mettent leur gloire à faire quelque retranchement au budget ; mais ils ne recherchent pas ceux qu'il y aurait vraiment profit et grand profit à faire, parce qu'il faudrait étudier la matière et qu'il faudrait la comprendre. Tenez, j'ai un cousin, tanneur ; il est presque toujours nommé député : c'est une bête... »

De l'ignorance des députés, on passe à celle des hommes de lettres.

« — *Planche :* V. Hugo n'étudie pas. Il croit tout savoir par intuition. Je les trouvai un jour, lui et les amis qui lui lisent des vers, bâtissant des théories sur les fossiles : Il ne peut pas y avoir d'homme fossile, disaient-ils, parce qu'il ne se peut pas faire qu'un corps qu'une âme a habité se pétrifie. »

Mais Gustave Planche, qui se moque d'eux, n'a pas des théories beaucoup moins singulières.

« Je leur dis qu'il n'y a pas d'homme fossile, parce que l'homme est un corps plus composé et, par là, plus vite décomposé, et que la pétrification n'a pas le temps de s'opérer. Un corps d'homme se décompose plus vite qu'un corps de chien, et l'âme humaine n'a rien à faire là. Ils me répondirent que ce n'était pas une raison. Je répliquai : Oui, ce sont des raisons, mais des raisons raisonnables ! — *A. de Vigny :* Oui, ils sont étonnants !... »

De V. Hugo on passe à Mérimée, qui étudie, lui, et qui part justement pour l'Espagne avec quatre-vingts lettres pour les archevêques, les évêques et « tout ce qu'il y a de mieux. » — « Il se les est procurées ici, il connaît tout Paris. » — Puis à MM. Villemain, Guizot et aux « bas bleus ; » puis à M. Martinez la Rosa, qui va donner un drame à la Porte Saint-Martin.

« — *A. de Vigny :* Comment est-il ce drame ? — *Dittmer:* Oh ! comme le *Télémaque!* — *A. de Vigny :* Oui, c'est ainsi qu'écrivent toujours les étrangers ; ils veulent faire du beau français tout de suite et pas du français tout simple : les épithètes à droite et à gauche, où l'idée se trouve comme entre le bon et le mauvais larron. — *Dittmer :* Il y a de la passion dans quelques scènes. Le mot simple, le mot propre s'y trouve. — *Planche :* MM. Guizot et Villemain le lui feront bien vite corriger, pour employer le beau langage... »

Ensuite, vient le tour de Lamartine. L'Anglais, l'ami particulier de l'auteur des *Harmonies* (elles venaient de paraître), dit que Lamartine lit admirablement les vers, et qu'il n'a jamais éprouvé d'émotion plus poétique qu'en l'entendant lire la *Pensée des morts*. A. de Vigny note avec plaisir dans les *Harmonies* quelques vers à enjambements ; d'ailleurs, on se moque un peu de la puissance d'imagination de l'auteur. On cite en témoignage une pièce dans laquelle Lamartine parle à un ami de leurs souvenirs communs. Quand l'ami la lut, il n'y comprit

rien ; il ne savait de quoi il pouvait être question. Cependant A. de Vigny admire beaucoup Lamartine, et le défend en toute occasion, surtout contre Musset, qui cette fois est absent. Puis on retombe sur V. Hugo et ses méprises, à propos d'un roman, *Notre-Dame de Paris*, qu'il n'a pas encore commencé à écrire et qu'il a promis au libraire pour la fin de l'année.

« — *A de Vigny :* Nous nous promenions un jour sur les quais, V. Hugo et moi, et nous regardions la gravure anglaise du *Festin de Balthazar*. Je lui faisais admirer la lumière. Oh ! vous ne savez pas ce qui me frappe là-dedans, dit-il, c'est dans le fond la tour de Babel. — Non, mon ami, il s'agit ici du temps du prophète Daniel ; la tour de Babel est détruite, il n'en existe plus vestige. — *Planche :* Oui, ces messieurs veulent juger de tout par intuition. Il faut savoir, et pour savoir il faut étudier ; mais c'est long. Je suis sûr que V. Hugo s'imagine découvrir les propositions d'Euclide par intuition. Quant à moi, je ne crois pas que Pascal les ait jamais devinées... »

Une transition quelconque jette l'entretien sur la statuaire et l'architecture. Planche admire la Vénus de Milo, nouvellement découverte ; il la préfère à la Vénus de Médicis, à l'Apollon, au Laocoon. Il n'admire pas moins les bas-reliefs du Parthénon ; mais il faut les comprendre, c'est-à-dire étudier. Ce que fait l'art moderne est bien loin de ces modèles.

« — *Planche :* Il y a au Louvre un plafond dont la peinture est tout ce qu'il y a de plus ridicule : Louis XVIII donnant la Charte, qu'il a l'air de laisser tomber comme une jeune fille son mouchoir. Et Montesquieu qui s'avance avec l'*Esprit des lois* sous le bras, comme un laquais de grande maison qui demande si l'on veut une assiette. — *Dittmer :* Il faut voir le monument élevé à Malesherbes dans la salle des Pas-perdus. — *Planche :* Oh ! oui, on ne perdra pas ses pas. — *Dittmer :* Il paraît que la

famille de Malesherbes en possède un buste assez ressemblant; on l'a fiché sur un corps de prêtre, d'évêque, de Bossuet, qui était sans tête. Et voilà Malesherbes.... »

On voit qu'Olivier était à bonne école, et qu'il y avait de quoi écouter, de quoi se déniaiser rapidement. Nul doute qu'il n'y ait beaucoup profité, et que tous ces libres jugements, tombant d'aplomb sur le prochain, ami ou ennemi, peu importe, ne l'aient promptement dégagé des illusions de la province et des tentations de l'esprit systématique. Avant d'avoir quitté Paris, où il ne devait rester que cinq mois, il avait assis un jugement individuel, bien à lui et raisonné, sur la révolution romantique et les écueils contre lesquels elle allait échouer.

« On a souvent demandé : Béranger est-il classique ou romantique? Il n'est ni l'un ni l'autre, et c'est précisément là sa gloire. Je soutiens qu'il en est de même de Lamartine. Le genre classique est un système, le genre romantique aussi. Ce n'est pas que je condamne les systèmes. Au contraire, je crois avec M. A. de Vigny (voir la préface d'*Othello*) que toute tête bien organisée se forme un système, c'est-à-dire qu'elle embrasse ses idées et qu'elle sait en rendre raison ; je crois de plus qu'un grand poëte a son système à lui, qu'il n'exprime pas toujours en termes scientifiques, mais qui existe bien lié dans son esprit. Au besoin, on retrouverait ainsi un système dans Horace, dans Béranger, dans Lamartine, dans Shakespeare, dans Sophocle. Qui ne sait que Racine avait le sien, sur lequel il médita longtemps. Mais ce que je condamne, ce sont les systèmes de toute une école, les systèmes que l'on fait *rois*, en quelque sorte, pour qu'ils dirigent une foule d'esprits qui naturellement sont divers. Voilà quelle a été la ruine du genre classique, voilà ce qui ruine déjà le romantisme ou plutôt la nouvelle école, les novateurs; ils ont tracé à leur tour un cercle où ils se sont tous enfermés. Qu'ils se hâtent d'en sortir, autrement ils ne vivront pas longtemps. »

On ne pouvait, à ce moment, ni mieux voir, ni mieux dire. En prenant ainsi la défense des systèmes individuels, Olivier n'ignorait pas qu'il y en avait un en germe dans l'idée poétique dont il se sentait le représentant et le porteur. Il n'en parla guère à ceux de ses brillants amis, terribles juges du prochain, qu'il ne vit qu'en société; mais avec ceux qu'il vit plus souvent et de plus près, tels que Emile Deschamps et Sainte-Beuve, ou avec lesquels il eut quelque occasion de s'entretenir plus librement, il s'ouvrit davantage, non pour leur lire sa *Julia* et sa *Bataille de Grandson*, mais pour leur confier son rêve d'une poésie suisse, bien suisse, vaudoise, fille du Léman.

« Je ne suis qu'un Suisse, je fais des vers suisses, disait-il à Sainte-Beuve dès sa première visite. — Oui, mais ce sont des vers français; votre langue est le français. — Sans doute..... Et alors je lui expliquai mon idée de rester suisse dans mes poésies. » Il va plus loin encore avec Victor Hugo, qui ne connaissait guère que des Genevois en fait de poëtes suisses, et qui devine aussitôt, toujours par intuition, que cette ambition d'être suisse en poésie devait venir de quelque autre milieu.

Ainsi, dès ce moment, Olivier est bien au clair sur sa voie. L'influence que peut avoir exercée sur lui le mouvement romantique de Paris n'est que secondaire. Avant de la subir, il avait son idée, son but; il avait conscience de son originalité, et il maintient cette originalité au milieu de toutes les sociétés qu'il traverse. Le sentiment religieux, grave, sérieux, comme on l'a dans les pays de la Réforme, n'en est pas, à ses yeux, la partie la moins considérable, et il s'y attache avec force, non point dans le vain but de se faire par là une originalité littéraire, mais par conscience et conviction. Il lit sa Bible, il prie, il veille; il ne veille pas uniquement sur ses croyances; il veille sur sa conduite, et toujours plus sévèrement, car,

plus il observe, et plus il se persuade que c'est dans les passions, disons le mot, dans le péché, que sont les grands obstacles à la foi. La sienne est humble, mais ferme. Il ne la cache, ni ne l'affiche; mais il se demande toujours, à part lui, quelle est celle des personnages qu'il rencontre, surtout des personnages célèbres. « Que croit-il ? » Telle est sa première question. Et le plus souvent il est obligé de répondre comme faisait Sainte-Beuve à propos de Lamartine, en levant les bras : « Il croit comme ça, comme ça... »

Peut-être Olivier aurait-il prolongé quelque temps encore son séjour à Paris; mais la soudaine révolution de juillet y coupa court. Son journal permet de suivre les événements autant qu'un jeune homme, demeurant sur le quai, a pu les suivre de sa fenêtre ou en se promenant. On voit les fluctuations diverses de ces trois journées, et l'étonnement, le saisissement de la victoire. Elle lui semble miraculeuse. Des raisons humaines ne suffisent pas à l'expliquer. Il y faut le doigt de Dieu. Une seule pensée douloureuse trouble sa joie, celle des Suisses qui, par honneur, défendent encore une fois la cause d'un roi impopulaire, et qu'on insulte, qu'on conspue, qu'on massacre. Son imprimeur, M. Everat, qui allait remettre des ouvriers à la *Bataille de Grandson*, lui donnait à ce sujet des détails navrants : « C'est toujours à regret, disait-il, que des citoyens paisibles tirent le fusil. On en a tué plus de quatre-vingts, tout près de notre rue. Des hommes superbes, des colosses! J'en ai vu un qui était blessé et qu'on a achevé. Il est tombé sur le nez. Il avait des mollets aussi gros que votre cuisse. Il me semblait qu'on n'aurait pas dû pouvoir se décider à tuer de si beaux hommes. »

A quelques jours de là, Olivier quittait Paris, non sans lui donner dans son journal une pensée de regret en même

temps que d'adieu : « C'est une chose singulière que ce Paris. On dirait qu'il est sous la puissance de quelque démon qui d'abord vous repousse, et qui finit par vous enlacer de mille liens, qu'on a peine à rompre. »

V

Après quelque séjour dans le canton de Vaud, Olivier se rendit à Neuchâtel, où ses cours ne devaient pas tarder à commencer. Son journal nous l'y montre peu disposé à la gaieté : « Arrivé tout craintif à Neuchâtel, la première chose que j'y ai rencontrée, c'est un enterrement. » Il s'effrayait de tout : de la tâche qu'il allait entreprendre, de ses études incomplètes, de ses collègues, de ses élèves, et surtout de sa timidité, de son incapacité, dont le sentiment lui était d'autant plus cruel qu'il arrivait précédé d'une réputation naissante et qu'on attendait de lui davantage. Aussi se plonge et se replonge-t-il dans ses plus noires méditations : « Quelle triste journée! quelle triste vie! J'ai voulu commencer mon cours de littérature. Au bout de deux pages, je me suis trouvé arrêté. Peu de secours en moi-même, et point de livres. J'ai voulu me mettre à l'histoire. Hélas! j'ai éprouvé pour la vingtième fois que je ne suis qu'un ignorant. On ne veut pas le croire; mais il est pourtant vrai que je suis dans une position tout à fait semblable à celle de J.-J. Rousseau donnant un concert de musique à Lausanne. J'ai passé un moment affreux... Que faire? A cette question je ne trouvais d'autre réponse que la certitude de ma mort; la mort seule me tirera d'affaire; je ne la chercherai point; non, mon esprit ne se laisse pas

aller à cette criminelle pensée; mais il me semblait que c'était une chose *conséquente* avec tout mon passé que la mort vînt terminer tout, que le moment était venu. »

Malgré ces perplexités, il travailla énergiquement et réussit. L'attention sympathique de ses élèves, les relations qu'il noua avec quelques collègues, le bienveillant accueil qui lui fut fait dans plusieurs familles, lui aplanirent la voie; mais rien ne contribua à lui rendre le courage autant que la perspective de son prochain mariage. Ce fut, en effet, au plus fort de la crise, et du plus profond de son accablement, qu'il leva les yeux vers la seule personne qui pût le relever. Sa prière ne fut point repoussée, et le mariage suivit de près les fiançailles. Dès lors, le journal s'interrompt, pour ne recommencer que par fragments et longtemps après; mais nous en savons assez pour juger quel événement ce dut être dans la vie d'Olivier. Personne n'était moins fait pour vivre seul.

Nous avons entendu les plaintes d'Olivier sur le peu de secours qu'il trouvait en lui-même en préparant ses premières leçons de littérature. Il en trouva beaucoup, au contraire, et ses cahiers l'attestent suffisamment. Nous avons sous les yeux son cours de 1830 à 1831, celui-là même dont les commencements lui coûtèrent tant de peine. Il s'agit de rhétorique spéciale, de théorie des genres, et peut-être y a-t-il, en effet, dans les premières pages, quelque trace d'embarras. Ces considérations générales par lesquelles s'ouvrent la plupart des cours sont la croix des jeunes professeurs, et cela est vrai surtout dans l'enseignement littéraire. Il faut dire ce que c'est que la littérature, il faut définir le beau. On se casserait la tête à moins. C'est par la question du beau qu'Olivier débute. Remontant jusqu'à l'apparition de l'homme sur la terre, il nous le montre dominé d'abord par les réalités positives de la vie. Le beau ne viendra qu'après : « Rien

n'est si réel, rien si positif que la nécessité. » Et à ce propos, faisant retour sur lui, il se hâte d'écrire en marge : « Je sais bien qui n'en doute pas en ce moment même ! » Mais une fois hors de ces préliminaires, le cours prend une allure nette, dégagée. Il forme un bel ensemble, savamment distribué, et l'on a peine à comprendre qu'un jeune homme de 23 ans ait pu, du premier coup, dominer à ce point un sujet aussi riche et l'embrasser aussi exactement. A peine est-il nécessaire de dire que, du premier coup aussi, Olivier rompt avec les routines formalistes, alors fort en crédit, de la plupart des traités de rhétorique, et donne à cet enseignement un attrait nouveau de vie et de vérité. Dans la partie consacrée à la théorie des genres, il remonte jusqu'à l'origine commune de tous les genres, l'épopée primitive ; et ce n'est qu'après avoir bien établi les caractères essentiels des anciens chants populaires, premier dépôt de toute littérature, qu'il descend le cours des siècles et nous montre les genres particuliers — ode, épopée, drame, histoire, éloquence — se dégageant peu à peu de la vaste et naïve synthèse dans laquelle, à l'état embryonnaire, ils étaient tous confondus. La loi de la spécialisation croissante est, en littérature aussi, la loi du progrès. Cette idée n'était point alors absolument nouvelle ; mais il était nouveau de l'introduire dans l'enseignement de la rhétorique, et d'en tirer, en partie, le plan d'un cours. Olivier obéissait en cela aux instincts et aux besoins les plus impérieux du génie moderne, qui est, par excellence, le génie de l'histoire. Peut-être, si l'on voulait achever de renouveler l'enseignement de la rhétorique, et d'en faire ce qu'il devrait être aujourd'hui, n'y aurait-il qu'à pousser jusqu'au bout les applications de cette méthode.

Ce cours est d'un esprit déjà très mûr, qui a réfléchi sur tout, et encore très jeune, qui se montre et se livre.

Le style en est simple et tout à fait didactique ; il n'a rien de personnel, et cependant, à chaque page de ces vieux cahiers, on voit reluire la physionomie de celui dont ils gardent fidèlement la pensée. Olivier, le patriote, s'y montre dans un chapitre épisodique consacré à la littérature suisse ; Olivier, le chrétien, dans les pages où, pour expliquer l'origine de la poésie, il remonte jusqu'aux souvenirs de l'Eden ; Olivier, le poëte, l'homme d'esprit et de goût, l'âme tendre, dans une foule de mots et d'aperçus qui ne viennent d'aucun manuel. C'est bien lui qui, parlant de ces gracieuses chansons françaises où l'esprit est accompagné de sensibilité, les explique par le caractère même du Français, « dont les pleurs, dit-il, ont toujours quelque chose de souriant. » Et cette raison « qui prend une sorte d'accroissement dans l'enthousiasme, » et cette clarté qui n'est pas seulement une des qualités nécessaires du style, qui n'en est pas une beauté vulgaire, mais « une beauté délicate, » et tant d'autres mots heureux qu'on ne s'étonnerait point de trouver sous la plume d'un La Bruyère ou d'un Vauvenargues, mais qui sont à Olivier et qui le peignent !

Pendant qu'il était amené par la nature de son enseignement à réfléchir sur l'art du poëte, il profitait, pour le pratiquer, de rares moments de loisir. *Julia Alpinula* et *la Bataille de Grandson*, réunis sous le titre de *Poëmes helvétiques*, avaient paru aussitôt après son retour en Suisse, et avaient fait concevoir, non plus seulement aux amis du poëte, mais à tout le public littéraire, les plus belles espérances. On sentait, on savait que ce n'était qu'un commencement, qu'il ferait plus et mieux, et dans plus d'un cercle on parlait de lui comme ne craignait pas de le faire un de ses plus familiers camarades, homme froid, cependant, et de jugement rassis : « Je le mets au-dessus de M. Emile Deschamps et de Sainte-Beuve

et de la plupart des autres, non pas pour ce qu'il a fait jusqu'ici, mais pour ce que je sais qu'il peut faire. J'attends beaucoup de lui. Son talent est vrai et profond, et il ne nous en a pas donné la mesure. » Il ne la donna pas encore, cette mesure, dans le poëme de *l'Avenir*, qui parut en mars 1831, et dont la pensée, essentiellement politique, offre un mélange singulier, même obscur, de défiance et d'enthousiasme : ce sont encore les illusions du lendemain de 1830, et ce sont déjà les déceptions du surlendemain. Olivier approche davantage de ce qu'on devait attendre de lui dans un autre poëme, *le Canton de Vaud*, qui suivit d'assez près *l'Avenir*. C'est là qu'apparaît pour la première fois, formellement exprimée, cette idée d'une poésie suisse et vaudoise, dont il avait entretenu Sainte-Beuve, Hugo, Deschamps et ses autres amis de Paris. C'est là qu'il s'écrie dans son enthousiasme :

Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime.

Mais qui le fera parler, ce génie?

Pour le passé, les poëtes. Pour l'avenir, tous les citoyens, tous les Vaudois :

Vivons de notre vie! Assez longtemps esclaves,
Maintenant que nos pieds sont déchargés d'entraves,
Marchons dans une route à nous.

Un an plus tard paraissait un autre opuscule renfermant deux pièces de vers, l'une de Juste Olivier, intitulée l'*Evocation*, l'autre de Mme Caroline Olivier, *le Drapeau rouge*. C'étaient les « deux voix » qui s'annonçaient. Celle qui chante le drapeau rouge, par quoi il faut entendre le drapeau suisse, est peut-être celle des deux qui a le plus de sonorité.

Suisse, réveille-toi, réveille-toi guerrière!
Prends ce rouge drapeau victorieux cent fois,
Et, déroulant ses plis au vent de la frontière,
Qu'aujourd'hui l'on te voie encore, pieuse et fière,
A genoux devant Dieu, debout devant les rois!

Les strophes saillantes du morceau sont adressées aux « hommes des trois cantons, » qui venaient de se séparer de leurs frères pour fonder la ligue dite de Sarnen. C'était un moment difficile. Entraînés par l'élan que la révolution de 1830 avait imprimé aux idées libérales, plusieurs cantons s'étaient donné une constitution nouvelle et demandaient une révision du pacte fédéral, tandis que les cantons du centre, les anciens cantons forestiers, s'isolaient, rêvaient des réactions impossibles, et semblaient appeler de leurs vœux l'intervention des rois. Ailleurs, à Bâle, à Neuchâtel, la lutte se poursuivait, passionnée, violente, parfois sanglante, et avec des succès divers. C'est au milieu de ce désordre, de ces convulsions, de ces déchirements, de ces haines inapaisables, que les « deux voix » essaient de se faire entendre. Celle du *Drapeau rouge* chante l'union, celle de l'*Evocation* célèbre la liberté, la vraie liberté. Hélas! elle a fui la terre, « la fière déesse, » elle a pris refuge dans les cieux. A sa recherche s'élancent les nations, poussant le même cri, faisant entendre le même appel. Mais elles ont beau interroger l'horizon, la liberté ne vient de nulle part. Cependant une voix leur répond :

Dans les airs resplendit la majesté de Dieu.
De la nue il sortit une voix éclatante,
Comme un subit orage aux soirs brûlants d'été,
Disant aux nations à genoux dans l'attente :
« Je suis, moi l'Eternel, Sagesse et Liberté! »

Inutile de dire qu'il en fut de cet avertissement comme de tous ceux que la poésie essaie de faire entendre aux peuples en révolution :

> Que sert ta chanson, ô poëte ?
> Ces chants que ton génie émiette
> Tombent à la vague inquiète
> Qui n'a jamais rien entendu.

A Neuchâtel, moins que partout ailleurs, on était disposé à entendre. Les deux tentatives de révolution de Bourquin venaient d'être réprimées ; quelques-uns des chefs du parti suisse gémissaient en prison ; d'autres n'avaient dû leur salut qu'à la fuite. Dans le parti royaliste, exalté par la victoire, on ne songeait à rien moins qu'à rompre le lien qui unissait Neuchâtel à la Confédération. Non-seulement le lieu n'était guère propice à la poésie, surtout à celle que rêvait Juste Olivier ; mais la vie elle-même, la simple et tranquille existence, y devenait malaisée, tant les passions étaient déchaînées. La méfiance et le fanatisme rendaient impossibles les relations de société. Les actes les plus innocents étaient transformés en délits. Juste Olivier en fit l'expérience. Il possédait un essuie-plumes aux couleurs fédérales, dont sa belle-sœur, Mlle Ruchet, lui avait fait cadeau. Un jour, par un beau soleil, il le mit sécher à la fenêtre en le hissant au bout d'un crayon. On y vit un insigne révolutionnaire. Rapport fut fait à qui de droit, et le lendemain Olivier reçut la visite d'un agent de police, qui eut lieu, sans doute, de se rassurer entièrement, mais qui n'en fit pas moins disparaître l'insigne provocateur [1].

---

[1] Olivier a très agréablement raconté cette aventure dans une improvisation en vers publiée plus tard.

Dans de telles circonstances, Neuchâtel n'était pas fait pour séduire et retenir Olivier; aussi, malgré le succès croissant de ses cours, le vit-on bientôt tourner les yeux du côté de son cher canton de Vaud. Il lui vint à l'idée que l'histoire n'était pas représentée à l'académie de Lausanne, qu'elle pouvait, qu'elle devait l'être, et surmontant sa timidité ordinaire, il offrit ses services pour un cours provisoire. Ils furent agréés, et dès l'automne 1833, Olivier prit le chemin de Lausanne, suivi des regrets de ses élèves, qui avaient vainement tenté de le retenir.

VI

En rentrant à Lausanne, Olivier rentrait chez lui. Il allait y trouver de nombreux amis, dont quelques-uns encore sur les bancs de l'école. Aussi y fut-il chaleureusement accueilli. Bientôt sa modeste demeure — rue d'Etraz, puis rue Martheray — devint le centre le plus actif de tout ce qu'il pouvait y avoir à Lausanne de vie et de préoccupations littéraires.

Mais ici la carrière d'Olivier se dédouble. A côté du poëte apparaît l'historien, professeur ou écrivain. Nous dirons plus tard ce que fut le poëte, et quelle influence il exerça ; pour le moment, attachons-nous à l'historien, et tout d'abord au professeur.

La tâche d'Olivier à l'académie de Lausanne était certainement plus difficile que celle qu'il avait eu à remplir au collége de Neuchâtel. Il avait bien encore un enseignement élémentaire pour une classe inférieure ; mais devant les auditoires supérieurs, réunis pour l'entendre, son enseignement devait revêtir un caractère franchement

académique. La première épreuve ne lui fut point défavorable, comme le prouve un rapport officiel, daté du 12 mai 1834 et signé André Gindroz.

« L'introduction du cours, dit ce document, a produit une très grande sensation : la profondeur, la portée et souvent la nouveauté des idées ont vivement frappé les auditeurs; un inexprimable intérêt ou plutôt une sincère admiration fixait les élèves sur les éloquentes paroles du professeur. »

La suite, toutefois, n'avait pas entièrement répondu à cette brillante entrée en matière. Olivier avait divisé son cours en deux parties : une introduction développée, riche de considérations générales et de tableaux tracés à grands traits, puis le cours proprement dit, entrant dans le détail des faits et des dates. Aussi longtemps qu'avait duré l'introduction, l'auditoire était resté nombreux et attentif, composé d'étudiants et de quelques personnes de la ville; mais quand le professeur avait abordé l'histoire positive, les étudiants décidés à étudier, au nombre de trente environ, lui étaient seuls restés fidèles. Le rapport constate le fait et signale même dans la seconde partie du cours quelques chapitres « secs et fastidieux, » mais sans en prendre occasion d'adresser un blâme au jeune professeur. On vante, au contraire, son exactitude, ses vastes et consciencieuses recherches, et on le loue d'avoir pris une méthode propre à mettre en fuite les étudiants peu sérieux, et à instruire sérieusement les autres.

Quant au débit, le rapport fait des réserves. Olivier n'a pas encore surmonté une certaine timidité en présence de son auditoire; il éprouve parfois quelque embarras, le mot propre tarde à venir; mais ces défauts, que l'âge et l'expérience corrigeront, sont « magnifiquement compensés. »

Le lecteur a déjà compris, sans doute, qu'il ne s'agissait pas seulement ici des mérites ou des démérites d'Olivier ; il s'agissait de savoir si l'enseignement de l'histoire aurait sa chaire spéciale. Plusieurs n'en voyaient pas l'utilité. L'histoire, disait-on, s'apprend en lisant, en se jouant. L'expérience, cependant, paraissait favorable, et le rapport concluait à ce que le cours fût continué. Olivier avait gagné, à la fois, sa cause personnelle et celle de l'histoire à l'académie à Lausanne.

Dès lors la nomination d'Olivier fut renouvelée d'année en année jusqu'en 1838, où le moment parut venu de lui faire une position définitive, la chaire d'histoire ayant été régulièrement instituée. Mais des difficultés surgirent. On était en pleine réorganisation académique. On voulait du nouveau, du profond, des maîtres versés dans la science allemande. Quelques-uns se demandèrent si Olivier était réellement à la hauteur de la tâche. Tel autre n'avait-il pas plus de titres? M. Vulliemin, par exemple, était connu par de nombreuses publications historiques. Il ne posait pas sa candidature ; mais on la posait pour lui, peut-être à son insu. Plus âgé qu'Olivier, plus mûr, il avait traduit Hottinger, publié le *Chroniqueur*, édité Ruchat, et on le savait tout absorbé, de concert avec M. Monnard, dans la continuation de Jean de Muller. Naguère encore, il venait de rendre un service éminent par la fondation, due à son initiative, de la Société d'histoire de la Suisse romande. Olivier, lui aussi, était occupé d'un grand ouvrage : un volume venait justement d'en paraître; mais c'était de la description, de la poésie, autant ou plus que de l'histoire. Au fond, Olivier n'avait qu'un titre, mais considérable : cette chaire était à lui, il l'avait en quelque sorte créée, et l'affection croissante de ses élèves prouvait qu'il était de plus en plus digne de la remplir. Cependant le gouvernement hésitait, flottant entre les

courants d'opinion qui se formaient autour des noms rivaux. Olivier et Vulliemin avaient de nombreux amis communs, et ne nourrissaient l'un contre l'autre aucun sentiment de mesquine jalousie; mais il suffit que deux noms soient ainsi en présence pour donner lieu ou prétexte à des cabales plus ou moins remuantes. Nul doute qu'en cette occasion les vers publiés par Olivier, déjà nombreux, ne lui aient fait du tort dans l'opinion. C'est un poëte! disait-on, et il était jugé. Bref, en 1838, Olivier ne fut encore renommé que provisoirement, et l'année suivante, sa nomination définitive n'eut point lieu à l'unanimité, mais simplement à la majorité des voix.

Solennellement installé dans sa chaire nouvelle, le 23 février 1839, il l'occupa sans interruption jusqu'à ce que les circonstances politiques vinssent le chasser du canton de Vaud, comme elles l'avaient chassé de celui de Neuchâtel, ce qui arriva un an après la révolution de 1845. Sa carrière professorale à Lausanne comprend donc une période de douze ans et demi, depuis l'automne 1833 au printemps 1846.

Pendant ces vingt-cinq semestres, Olivier aborda toutes les parties de l'histoire, et compléta son enseignement général par un enseignement spécial sur l'histoire suisse. Tous ces cours sont entièrement écrits, quelques-uns deux fois au lieu d'une, et il suffit d'y jeter les yeux pour s'assurer qu'il s'agit bien d'un enseignement universitaire, et digne de l'être, substantiel, exact, approfondi, et puisé aux sources. Olivier prit sa vocation de professeur non moins au sérieux que celle de poëte, et s'en acquitta en homme de labeur.

Il suffit également d'un premier coup d'œil pour comprendre ce qui, dans l'étude de l'histoire, intéressait Olivier, ce qui du poëte a fait un historien. Il n'est pas historien quoique poëte, mais parce qu'il est poete. Ce n'est

plus ce style tranquille, simplement didactique, des cours de Neuchâtel ; c'est un style où tout parle, où tout s'anime, semé d'images hardies, inattendues, qui dessinent dans la mémoire les faits et les personnages. Ce n'est pas seulement le style de quelqu'un qui sait l'histoire, mais de quelqu'un qui la *voit*, d'une vue intérieure. Olivier ne semble pas regarder au dehors, mais au dedans; c'est dans sa conscience qu'il a contemplé ses héros, c'est sa conscience qui les lui a expliqués.

Les tendances fatalistes de l'histoire moderne, disposée à voir les masses plus que le détail, et les forces latentes qui agissent dans les événements plus que les acteurs sur la scène, ont en Olivier un adversaire convaincu. Non que, chez lui, les considérations générales fassent défaut, bien au contraire ; non que, derrière les hommes, on ne discerne point l'impitoyable logique des faits; mais cette logique n'est aux yeux d'Olivier que celle de la vie morale, celle du bien et du mal, produisant leurs conséquences, et son nom véritable est Justice.

Un de mes correspondants, auquel je dois des indications précieuses, me signale l'enseignement d'Olivier comme *romantique* au premier chef, et cette épithète lui a été, si je ne me trompe, assez souvent appliquée dans une intention peu louangeuse. L'enseignement d'Olivier est très romantique, si l'on veut dire par là qu'on y sent, dans les leçons sur le moyen âge, par exemple, ou sur le XVIe siècle, ou sur telle autre période favorite, les puissances nouvelles de l'imagination qui, faisant invasion dans la poésie, y ont enfanté le romantisme. Mais il faut se garder de lui supposer rien qui ressemble au parti pris, à l'exagération systématique et au goût des couleurs voyantes. Nous avons vu Olivier, pendant son séjour à Paris, résister à tous les entraînements, et juger avec une grande indépendance ceux dont on l'accuse d'avoir pris

la manière. Le romantisme d'Olivier n'est pas celui de l'école; il n'est qu'à lui et procède soit de sa nature d'artiste, soit de son sentiment chrétien, qui non-seulement se fait jour dans de libres épanchements, mais qui se glisse et se trahit partout, qui seul explique cette façon de chercher dans le cœur de l'homme le centre et le vrai foyer de l'histoire. Le goût chez Olivier, comme chez tous les artistes vraiment sincères, semble n'avoir été qu'une forme de la conscience. Et ceci peut faire comprendre une certaine timidité à se produire en public qu'il ne surmonta jamais entièrement. C'était une sorte de pudeur : ses leçons étaient trop lui-même.

Au reste, si l'on veut se faire une juste idée de sa méthode, il suffit de lire son discours d'installation, auquel on ne peut faire qu'un reproche, celui d'être trop plein, trop dense : les faits, les idées, les aperçus s'y pressent et s'y étouffent. « Ce qui nous frappe dans l'histoire, dit-il, c'est l'homme, et dans les études historiques faites en nos temps, c'est de le voir si souvent oublié, méconnu. » Aussi s'est-il proposé d'entretenir ses auditeurs *du portrait ou de la figure et de la vérité humaines en histoire.* Il ne faut point prendre ce mot de *portrait* dans un sens trop étroit; Olivier n'a pas uniquement en vue ces portraits en titre dont les historiens d'autrefois semaient leurs récits, et qui sont jetés, tout encadrés, dans les *Mémoires* du cardinal de Retz, par exemple. C'est le XVII[e] siècle qui détache ainsi les figures et les dispose dans un livre comme des tableaux. Le portrait historique n'est point borné à cette forme; il peut se diversifier à l'infini, et l'on conçoit parfaitement un ouvrage qui en soit rempli, mais où il n'y en ait pas un seul à part. « J'appelle portrait, dit Olivier, tout ce qui dans un sujet d'histoire tend à montrer l'homme, et non pas seulement la nature et le fait. » Il ne faut pas non plus confondre le portrait avec

ces analyses illimitées qui, dans nombre d'ouvrages modernes, en tiennent lieu. Le portrait est affaire du peintre. Il rend l'homme au vif et n'est point une dissection. Le véritable historien ne fait pas de l'homme un sujet à dissertation; il ne raisonne pas la vie, du moins explicitement : il la sait, il la sent, il l'exprime. Mais c'est là, justement, l'art simple et grand dont l'histoire semble avoir perdu le secret. « Elle fait le plus volontiers ressortir, elle exagère souvent les nécessités physiques et morales ; elle fond le plus possible l'individu dans la masse, dont il semble n'être qu'un détail, un trait, une ombre fugitive. » Elle prononce encore des noms parce qu'il le faut bien : mais elle n'esquisse pas de figure humaine : tout est général et désert, comme dans le monde vaporeux conçu par le panthéisme de notre âge, dont cette façon d'histoire n'est qu'une image, comme lui vide et fausse.

A vrai dire, cet excès s'explique par un autre excès, antérieur, et contre lequel il fallait bien réagir. Autrefois, l'histoire semblait ignorer les grandes masses, les effets d'ensemble, pour ne s'attacher qu'aux individualités précises. On ne voyait le peuple nulle part, on ne voyait que ses chefs; on faisait de l'histoire monarchique, et l'on y transportait l'esprit de flatterie et de cour.

Evitons ces deux tendances extrêmes, et ne prenons de l'une et de l'autre que ce qu'elles ont de légitime. Attachons-nous aux individus parce qu'ils sont « significatifs » dans l'ensemble, parce qu'ils y ont une place marquée, qu'on ne peut leur ôter sans manquer essentiellement au vrai. L'humanité se résoud en individus. « Les grands hommes ne font pas l'histoire, mais ils l'expliquent. » D'ailleurs, ne perdons pas de vue l'ensemble, les masses, le fond; mais disons-nous bien que ce fond ne consiste ni en idées abstraites, ni en forces aveugles, ni en purs événements : ce fond, c'est l'homme encore, c'est la nature

humaine, c'est la vérité humaine, plus facile et plus importante à saisir que les accidents mobiles des faits, et qu'on reconnaît même au travers du tissu de fables et de légendes dont les peuples ont coutume de revêtir les souvenirs de leur enfance.

« L'homme, l'homme donc, s'écrie Olivier, l'étude de l'homme dans l'histoire, le portrait ou la figure humaine, et non pas seulement le paysage ou le calque, d'ailleurs impossible, de l'événement. »

Telle est la pensée mère de ce discours. Je ne l'examine ni ne la discute ; je la prends telle qu'elle est, et je dis qu'elle explique admirablement l'impression produite par Olivier sur tous ceux qui l'ont entendu. Les témoignages surabondent. Les lettres collectives qu'en diverses occasions lui ont adressées ses élèves, pour le remercier ou prévenir si possible un départ, insistent toutes sur ce point que dans son enseignement le sentiment moral s'empare du fait matériel, donné par la science, et y fait circuler la vie. C'est ce que disent déjà ses disciples de Neuchâtel, en 1833. C'est ce que disent encore les étudiants de Lausanne, en 1846, en lui faisant de derniers et tristes adieux. Et quand on demande aujourd'hui aux anciens auditeurs d'Olivier, ce qu'ils se rappellent de ces leçons, tous voient se dresser aussitôt dans leurs souvenirs quelque figure originale, aux traits énergiquement accusés, que la parole du maître y a gravée pour la vie. Pour l'un, c'est Henri IV. Pour un autre, Gustave-Adolphe. « Sa leçon sur Gustave-Adolphe, m'écrit-on, fut une des plus belles choses que j'aie entendues à l'académie. » Pour un autre, c'est Wallenstein, le grand et triste Wallenstein, qui semble avoir été de la part d'Olivier l'objet d'études approfondies. Elles ont dû être bien frappantes, en effet, ces leçons sur Wallenstein, et en général sur la guerre de trente ans, car le souvenir s'en est immédiate-

ment réveillé, lorsque, vers l'an 1870, Olivier étant rentré en Suisse, il fut question de lui demander un cours pour l'académie de Lausanne. « Redonnez-nous du Wallenstein, » lui disait le membre du gouvernement chargé des premières ouvertures. Et comme il s'excusait, alléguant les longues années remplies par d'autres préoccupations, la nécessité de se remettre au courant, les travaux de la critique, et enfin ses notes perdues : « Je vous prêterai mes extraits, reprit son interlocuteur ; je les ai précieusement conservés. Redonnez-nous du Wallenstein ! » — « Les leçons d'Olivier sur cette période si intéressante et si dramatique, m'écrit le même magistrat, m'avaient laissé une vive impression. C'était comme une série de tableaux qui représentaient successivement les événements principaux, et au premier plan desquels se détachaient les grandes figures de Wallenstein, Tilly, Gustave-Adolphe, Richelieu et Mazarin. Et cependant, malgré ce caractère un peu plastique, car ces portraits étaient admirablement vivants, la partie philosophique et *intérieure*, si je puis m'exprimer ainsi, était fort bien traitée. Les négociations qui ont précédé la paix de Westphalie, et dans lesquelles Mazarin a joué un si grand rôle, étaient racontées d'une manière si intéressante que, bien que je fusse à l'âge où l'on préfère naturellement le récit des batailles et des grands coups de sabre, elles étaient restées gravées profondément dans ma mémoire. Je ne puis me rappeler à quelles sources Olivier avait puisé pour ses récits et ses portraits ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne s'était pas borné à lire Schiller, et qu'il avait dû consulter beaucoup d'écrits et de mémoires du temps. »

Les renseignements que j'ai recueillis, quoique venant tous de bon lieu, ne sont pas entièrement d'accord sur la manière dont Olivier professait. D'un côté, l'on parle de certains défauts de diction, d'éclats de voix, et de la

pénible obligation où il était de suivre de trop près, pour l'ordinaire, ce qui était écrit sur son cahier. D'un autre côté, on le représente le front penché sur son manuscrit, mais ne lisant pas, ou lisant dans sa pensée plutôt que dans son cahier, parlant librement, avec une chaleur communicative. Les deux versions peuvent être vraies, selon les moments. La seconde rappelle ce que nous avons dit de ce regard en dedans. Une esquisse de Henri Euler, le peintre, doit avoir rendu cette attitude, ce vaste front penché et cet œil qui semblait se dérober, mais où brillait sous les sourcils l'éclair de la flamme intérieure. Euler n'avait que trop bien réussi : l'esquisse plut et fut volée, et il n'y a guère de chance qu'on la retrouve jamais.

Mais tous les témoignages sont d'accord sur l'effet produit par cet enseignement. Tous tendent à établir qu'avant Vinet, aucun professeur ne remua et ne fit remuer autour de lui autant d'idées nouvelles. « Il nous étonnait quelquefois, nous dit celui de nos correspondants qui insiste le plus sur les défauts de diction ; mais il nous donnait à penser, et souvent, en sortant de son cours, nous avions pour longtemps à discourir et à discuter. Il communiquait le feu sacré à tous ceux qui avaient le sens et le goût de l'histoire. » Cet effet fut d'autant plus sensible qu'auparavant l'histoire était plus négligée. « Quant à l'histoire, écrit un autre des élèves d'Olivier, nous étions presque table rase. Pas de plan ni de gradation dans les colléges communaux. En seconde latine, à Vevey, un cours très abrégé d'histoire-bataille qu'on apprenait par cœur ; en première, le manuel de M. Monney, et des extraits de l'*Histoire ancienne* de Ségur. Je suppose qu'ailleurs cet enseignement dépendait de la bonne volonté des maîtres. En tout cas, on ne subissait aucun examen d'histoire pour passer du collége de Lausanne à l'a-

cadémie. Lorsque notre cher Olivier commença son cours libre, en novembre 1833 (si je ne fais erreur), ce fut un enchantement. Tout de suite on comprit la beauté et la poésie de l'histoire. La salle était toujours pleine, la même où Sainte-Beuve entendit Vinet.... Je ne crains pas d'affirmer que les treize années d'enseignement d'Olivier ont contribué dans une large mesure à raviver chez les étudiants l'activité littéraire. On s'en aperçut immédiatement à *Zofingue*. Je ne citerai que pour mémoire les travaux historiques de Louis Durand sur Zwingli, de Vulliet sur Alexandre le Grand (point de départ de ses ouvrages d'histoire), de Meille sur les Vaudois du Piémont, d'Aeppli sur Aloïs Reding, de Blumer sur Jean de Muller, de Troyon sur les antiquités, etc. » Ces lignes sont de M. A.-L. Herminjard, le modeste et aussi savant que consciencieux éditeur de la *Correspondance des réformateurs ;* il n'oublie que son nom dans cette liste de jeunes gens que stimula l'enseignement d'Olivier.

VII

Tous ces cours, malgré les hautes piles de cahiers, ne représentent qu'une partie des travaux historiques de J. Olivier pendant son professorat. Il avait une idée, que depuis longtemps il caressait, celle d'écrire une histoire du canton de Vaud. Cette idée avait pénétré déjà dans son esprit lorsque, en 1831, il disait aux poëtes vaudois que c'était à eux

à porter la lumière
Dans ce passé qui dort sans âme et sans couleurs.

Dès lors, elle était devenue son idée favorite, et l'espoir de la réaliser avait contribué à lui faire quitter Neuchâtel. « J'ai eu, dit Olivier, une très ancienne et très vive ambition d'élever, fût-ce dans la solitude, un monument à ma patrie. » Il ne put pas cependant, à Lausanne, y travailler tout de suite. Il lui fallut vaincre les premières difficultés de son enseignement, et pousser assez loin ses préparations pour n'avoir plus toujours présente à l'esprit la leçon du lendemain; mais aussitôt qu'il y vit jour, il se mit à l'œuvre. Dès 1834 ou 1835, cet ouvrage était celui sur lequel se concentrait l'effort de ses études, celui auquel il rapportait toutes ses pensées et consacrait presque tous ses loisirs. S'il est un livre où il ait répandu son âme, c'est bien celui-ci. Plus de trente ans après l'avoir achevé, passant en revue ses divers ouvrages, dans des notes écrites pour servir à quelque édition future, il a peine, en en parlant, à se défendre de quelque émotion. « Ouvrage plein de défauts, dit-il, mais aussi de flamme et de jeunesse, qui m'a coûté cinq ans d'un travail acharné. » Ailleurs, il parle de six ans, et ce dernier chiffre est plus juste.

Une histoire du canton de Vaud! Je ne crois pas qu'il y ait un canton en Suisse, ni, peut-être, un pays au monde, dont l'histoire soit plus malaisée à écrire. Ce n'est que depuis soixante-quinze ans qu'il existe un canton de Vaud; il n'existait auparavant qu'un pays de Vaud, et il n'est pas besoin de remonter bien loin dans le moyen âge pour en voir l'image se perdre dans celle de l'Helvétie. Passe encore si, depuis qu'il apparaît, ce pays de Vaud avait eu une existence distincte, s'il avait été lui-même. Mais c'est à quoi il réussit le moins. Toujours absorbé par ses voisins, toujours sujet, son histoire se confond tantôt avec celle d'un royaume de Bourgogne, tantôt avec celle de l'empire germanique, tantôt avec

celle de la Savoie, tantôt avec celle de Berne. L'histoire de Berne, voilà une histoire! Celle de Genève, non moins. Mais celle du pays de Vaud? Où en chercher le centre, l'unité, l'intérêt. Quand donc ce peuple a-t-il fait autre chose que de jouer un rôle passif? Il n'agit pas, il subit. A Grandson, à Morat, il combat contre les Suisses; un siècle s'écoule, et Berne n'a pas de plus fidèles sujets. Il est catholique; on lui ordonne de se réformer, et il se réforme. Il produit d'excellents officiers, d'excellentes milices, mais qui ne se battent jamais pour lui; c'est à ces milices que Berne doit la victoire de Villmergen, et elles ne se plaignent pas de ce que Berne seule en retire le profit et la gloire. Il trahit, il désavoue, il demande à juger lui-même ceux qui tentent de l'affranchir, sauf à en faire des héros cinquante ou quatre-vingts ans après leur mort. Et cependant, ce pays dont l'histoire est si ingrate est un de ceux qui sont le mieux aimés de ses enfants. Il y a longtemps déjà, bien longtemps, qu'on l'appelle d'un nom qui parle au cœur, la patrie de Vaud, *patria Vaudi*. Mais cette affection même qu'on lui porte est pour l'historien patriote une souffrance de plus. Comment faire pour élever un monument à un peuple qui, semble-t-il, le mérite si peu?

Il est touchant, il est presque tragique de voir Olivier aux prises avec ce problème. La préface trahit des alternatives de courage et d'abattement: « J'aurais dû, dit-il, au lieu de quelques années que ce travail m'aura coûté, lui consacrer ma vie. Mais quand un travail de cette espèce s'applique à un objet qui, aux yeux de bien des gens, n'en paraîtra pas valoir la peine, il faut, pour le soutenir, un enthousiasme de jeunesse, un courage enfantin et un certain ombrage de printemps dont je ne sens plus les feuilles que sous mes pieds. On trouvera peut-être qu'il en est trop resté encore, surtout dans la première partie,

où, en ce cas, on me reprocherait ce qui seul faisait ma force; il est vrai que tout ce qui ne vient pas en son lieu mérite d'être retranché. Quoi qu'il en soit, c'est déjà trop de veilles et de sacrifices pour un sujet que je ne saurais pas complétement défendre de petitesse ni de puérilité. »

Ces excuses, ces demi-aveux deviennent d'une clarté douloureuse quand on lit certaines lettres ou certains fragments de journal. « J'ai passé six années de ma vie à peindre des fourmis, » écrit Olivier à la date du 5 octobre 1841. Et plus loin: « La Suisse romande! On devrait dire plutôt la Suisse gourmande! » Et encore: « Nous sommes tous si fins dans le canton de Vaud que nous en sommes bêtes. » Ce sont là des boutades, dira-t-on. Peut-être, mais il y en aurait bien d'autres à citer; et il est curieux de les voir abonder sous sa plume au moment même où il a fini. Voici, d'ailleurs, qui n'est pas une boutade. « Je ne puis ne pas voir, ne pas sentir, ne pas rouler perpétuellement en moi-même que je mène une pauvre vie.... Je le vois surtout bien à présent que je suis au cœur de l'arbre. Je veux parler de mon *Histoire du canton de Vaud;* elle est le nœud de tout ce que j'ai fait et voulu faire. Elle m'aura du moins servi en ceci, de me montrer combien est vide, et creux, et étroit, et vermoulu, et sans racines, ce tronc dont j'avais rêvé de faire fleurir les rameaux. Combien nous sommes petits et le serons toujours, je l'ai appris en voyant combien nous l'avons toujours été. » Voilà des aveux complets; mais il a beau se dégoûter, il est vite regagné; le charme opère jusque dans les heures du plus amer désenchantement. « Si je devenais quelque chose, je voudrais l'être pour mon pays. J'ai beau savoir ses défauts par cœur, je ne puis m'en défendre: ce que je voudrais faire, je le voudrais faire pour lui. S'il y a quelque chose de constant en moi depuis vingt ans, c'est cela! »

D'où vient-elle, cette séduction dont Olivier ne se peut défendre? De la nature? En partie. Aussi lui a-t-il fait une grande place dans son livre. « Notre patrie n'ayant jamais eu ce qui s'appelle un rôle, parmi les nations, si j'eusse voulu ne m'occuper que de son histoire proprement dite, je me serais vu réduit ou à une maigre récolte d'événements de quelque importance, ou à une abondante moisson de petites choses à peu près sans valeur. Je me suis donc adressé à tout ce qui est de nous et à nous; j'ai appelé les monts, le lac, les rochers et la terre, les fleurs des vallées, les oiseaux des bois et toutes les créatures, à mettre leur son dans le bruit triste ou gai de notre petite existence qui s'en va aussi bourdonnant au soleil. »

Toutefois, le peuple lui-même, malgré sa pauvre histoire, a bien quelques côtés attachants. Forcé de s'accommoder de tous les régimes, il a pris les qualités des gens accommodants. La vie avec lui est facile. Il n'a pas de morgue. Sa finesse se cache sous un air tranquille; il est ou paraît bon enfant; quelquefois même il est bon. Et puis, il a la résistance des souples: il se prête et ne se donne pas. Sous tous les régimes, à travers tous les changements de fortune, il conserve ses goûts, ses instincts, et une certaine allure qui n'est qu'à lui. On le mène où il ne voudrait pas aller; mais encore n'y va-t-il qu'à sa manière. C'est un caractère complexe, qui a plus d'originalité qu'il ne paraît tout d'abord. Il faut, pour le connaître, l'étudier de très près. Aussi Olivier consacre-t-il les deux tiers d'un gros volume à mille détails de physionomie et de mœurs; il dit le langage du peuple vaudois, ses patois, sa religion et ses supertitions: les servants, les fées, les nains, les géants; il dit ses traditions, ses légendes, ses us et coutumes, ses arts, son industrie, ses fêtes, ses chants, ses danses, ses coraules: en un mot, il n'oublie

rien. « L'histoire, pense-t-il, n'atteint pas sa perfection en se bornant à raconter ce qui arrive : elle doit donner la description de tout l'être, le relevé de toute la vie, l'exposé des faits permanents aussi bien que des faits passagers. »

Ces deux parties, *la Nature* et *le Peuple*, forment le premier volume, et il est facile de comprendre que nombre de lecteurs aient eu des doutes lorsque, en 1838, un an après sa publication, on voulut en faire un titre pour la chaire d'histoire. L'histoire n'a pas coutume de prendre ces allures. J'ignore si la suite, publiée quatre ans plus tard, réussit à les rassurer. C'est bien de l'histoire, mais toujours doublée de poésie. L'historien a évidemment les yeux fixés sur l'avenir autant que sur le passé. En voyant s'élaborer peu à peu le caractère vaudois, Olivier songe à ce qu'il deviendra ou à ce qu'il pourrait devenir, par la pratique et l'éducation de la liberté. C'est ce caractère futur, possible, virtuel, formé par une série d'émancipations, ayant enfin pleine conscience de lui-même, qui est le héros du drame et qu'on entrevoit toujours derrière les ébauches manquées qui en passent successivement sous les yeux. C'est lui qui sauve le poëte des dégoûts de la réalité. L'histoire qu'il nous raconte a une sorte de complément prophétique, et l'on n'en achève pas la lecture sans la voir se prolonger dans l'avenir.

Je ne saurais entrer dans le détail de ce long ouvrage. Bornons-nous à signaler l'application, on ne peut plus frappante, qu'y fait Olivier de ses théories. L'âme est partout dans cette histoire, et il le faut bien, « car, dit-il, si elle n'est partout, on peut douter qu'elle soit nulle part. » La géographie elle-même y devient *humaine*. Les lieux préfigurent ceux qui doivent les habiter. Les Alpes et le Jura n'ont jamais inspiré des pages plus belles,

d'une analyse plus pénétrante, que celles où Olivier les décrit et les oppose, et recherche l'effet que doit, à la longue, produire la contemplation journalière de ces deux types de nature. Et cet humble et pauvre Jorat, fait de « mollasse vaudoise, sans élasticité ni ressort, » et qui n'est « ni terre ni rocher. » Olivier n'en méconnaît point la poésie cachée, ou plutôt couverte; mais il sent mieux encore, si possible, le rapport de ses formes incertaines avec le caractère du peuple. et il peint celui-ci en dessinant celles-là. « Notre plateau nous tient généralement un langage de laisser-aller et de nonchalance. On dirait, dans certaines de ses parties, qu'il l'ait voulu écrire à sa surface. Dominé par les Alpes, muré par le Jura, il obéit à deux maîtres: le Rhône et le Rhin. Ici, on le voit, il est vrai, se prononcer hautement pour l'un ou pour l'autre, descendre brusquement au lac ou s'incliner de l'autre côté sans regarder en arrière. Mais ne cherchez pas ailleurs ce caractère précis et ferme; dans ces lieux que les aventuriers aux larges turbans, aux ronds cimeterres, ont marqués des traces de leurs courses vagabondes, un ruisseau[1] vous offrira l'image de l'insouciance. en laissant couler ses eaux, comme sans volonté propre, à la fois vers la Méditerranée et vers l'océan. »

L'effet que produit une page pareille est un effet de surprise. On n'attendait que de la description, on croyait qu'il n'allait être question que de certaines formes géographiques, et voici tout à coup qu'on se sent pris et touché; on a devant les yeux son portrait.

Personne n'a poussé plus loin qu'Olivier ce talent d'interprétation et de personnification de la nature. Peut-être en abuse-t-il. On éprouve parfois une sorte de fatigue. A

---

[1] Le Nozon.

force de se dresser devant nous, les objets prennent un air de spectres, de fantômes, et l'on finit par soupirer après un paysage qui ne soit qu'un paysage et ne vous poursuive pas de ses regards. Le programme est exécuté trop à la lettre, et il y a exubérance de création. Rare défaut, dont peu de poëtes sont capables.

Je ne me sens guère compétent pour marquer la place d'Olivier dans la littérature historique vaudoise ; mais il est clair qu'on lui doit beaucoup. Avant lui, il n'y avait pas d'histoire du canton de Vaud ; il n'y avait que des collections de matériaux, bruts ou travaillés, tels qu'on en trouve dans Ruchat et dans Bridel. Après lui, on voit les ouvrages se multiplier, plus ou moins méritoires, quelques-uns excellents, ayant tous une visée spéciale : ce sont des précis à l'usage des écoles, des traités plus étendus, des tableaux, des descriptions géographiques ou pittoresques. En même temps, grâce à l'activité croissante de la Société d'histoire de la Suisse romande, abondent les mémoires érudits sur toutes les questions difficiles. La division du travail s'est introduite dans le champ qu'Olivier défrichait. Les genres se distinguent, se prononcent. Un tel veut être historien d'une façon, un tel d'une autre. Lui, il l'est de toutes les façons à la fois, et, de plus, il est poëte. Il occupe dans la série une place analogue à celle de ces épopées primitives, dont il nous parlait lui-même, qui préexistent à la division des genres. Il est encore dans la période où l'on veut, où l'on peut tout dire, tout embrasser, et c'est bien son ambition. Œuvre de poésie et de savoir, d'exacte recherche et d'intuition puissante, le *Canton de Vaud* est surtout une œuvre d'amour. « Je me sens le droit de dire avec vérité, déclare-t-il dans une note destinée à préparer le lecteur à la franchise de quelques observations, que, quoi qu'il arrive, quoi que je pense, je ne cesse pas un instant d'aimer ma

patrie, que le plus petit coin de sa petite terre m'est cher et sacré. Je la trouve, en chaque endroit, douce et belle. Si je ne détourne pas mes regards de ce qui manque à sa destinée, s'il m'a semblé que c'était un devoir d'y en attirer d'autres que les miens, car je ne suis pas de ceux qui ont la fureur dangereuse de blanchir bon gré mal gré l'histoire nationale; si, au contraire, j'ai ce ferme avis qu'il vaut mieux savoir où branle l'édifice, que de se faire illusion sur la foi d'un vernis menteur; je n'en aime pas moins cette patrie tout entière, on voudra bien le croire: hélas! je l'aime trop, sans doute, elle et ses défauts; et nul ne sait plus que moi tout ce qu'il y a dans cet examen de cruel et de douloureux. » Celui qui parle ainsi n'a rien à redouter de sa franchise. Il sera sévère sans paraître dur, car on sait que s'il châtie, c'est qu'il aime, et que malgré tout, il espère beaucoup de ce peuple dont il parle parfois comme s'il en désespérait.

Le *Canton de Vaud* est le principal des ouvrages d'histoire nationale que nous devions à Olivier; mais il n'est pas le seul. A peine en avait-il achevé la publication, qu'il commençait celle d'un volume intitulé *Etudes d'histoire nationale*, comprenant trois morceaux distincts: *Le Major Davel*, *Voltaire à Lausanne*, et *l'Histoire de la révolution helvétique dans le canton de Vaud ou du Léman*. Le rapport de ces trois opuscules avec le grand ouvrage central est facile à saisir : ce sont trois moments qui se détachent sur le fond terne de nos annales, et qu'Olivier veut faire ressortir en pleine lumière. On en voit tout de suite l'intérêt. Le second nous montre la société lausannoise dans un de ses jours les plus brillants; le troisième nous apprend à connaître quelques-uns des hommes les plus éminents qu'ait produits le canton de Vaud, ceux qui ont présidé à l'œuvre de son émancipation: les Monod, les Muret, les Pidou, et surtout Laharpe,

pour lequel, malgré ses fautes, Olivier ne cesse de professer une estime mêlée de reconnaissance et de sincère admiration. Le premier, enfin, nous met en présence du héros vaudois, de l'homme dans lequel il est permis de voir la plus haute personnification du caractère national. De ces trois études, celle-ci, sans nul doute, tenait de plus près au cœur d'Olivier. Il y avait longtemps que cette figure de Davel l'intéressait, le captivait, et qu'il se promettait d'en faire le portrait à loisir. Elle l'attirait d'autant plus qu'il se sentait avec lui comme une sorte de parenté. Sans être précisément superstitieux, il avait cette sensibilité, cette irritabilité d'imagination qui fait voir des fantômes à ceux mêmes qui n'y croient pas, et qui leur explique les visions d'autrui. Il s'en fallait de bien peu qu'il ne crût aux présages. Nous l'avons vu noter cet enterrement qu'il croise à Neuchâtel, en arrivant. La rencontre inopinée du nombre 13 le faisait tressaillir. Il ressemblait aussi à Davel par de plus grands côtés. Il était comme lui porté aux choses intérieures, de nature un peu mystique, mettant de la religion dans le patriotisme et du patriotisme dans la religion ; incapable d'intrigues et de cabales, vivant à l'écart, mais observant, souffrant au fond de son cœur de tous les malheurs, de toutes les misères, de toutes les fautes du peuple. Si quelqu'un, dans nos générations, a jamais mérité l'honneur de poser pour Davel, de lui prêter quelques traits de soi-même, c'est Olivier, et l'on peut tenir pour une juste fortune qu'il se soit trouvé à Paris le jour où Gleyre eut besoin d'un modèle pour représenter le major de Cully, et qu'il ait été choisi pour cet office d'honneur.

Il y a, dans le peu qu'on sait de Davel, trop de particularités extraordinaires pour qu'un écrivain puisse espérer de répondre à toutes les objections et de dissiper toutes les obscurités. L'étude d'Olivier n'a point eu cette

fortune impossible. Le scepticisme critique a maintenu ses doutes, et les chercheurs d'explications physiologiques, mystiques, romanesques, ont encore le champ libre et peuvent continuer à chercher. Néanmoins, Olivier n'a rien écrit — en prose — de plus fin, de plus complet, de plus heureux. Rien n'y manque de ce que peut donner l'attention, la sagacité, l'étude patiente, amoureuse de son sujet, la souplesse d'un art délicat, les rapides et profondes intuitions d'une intelligence de poëte et la secrète sympathie des âmes. Et même ce qu'on appelle le romantisme d'Olivier, se trouve ici en son lieu, et n'est qu'un charme, une convenance de plus. Quand Olivier parle de nos paysans, quand il nous transporte en plein *Gros de Vaud*, on trouve parfois quelque disparate entre sa manière trop ingénieuse et la gaucherie, la pesanteur d'esprit, souvent trop réelles, des sujets qu'il s'exerce à peindre. Mais lorsqu'il s'agit de Davel, l'harmonie est aussitôt rétablie, et l'est d'autant mieux que dans les détours de cet art ingénieux, on démêle l'effort d'une âme sincère, inquiète de ne pas saisir toute la vérité.

Quel accueil fit à cet ensemble de travaux le public vaudois ? Un accueil vaudois. On ne sut pas d'abord ce qu'on devait en penser. La manière était nouvelle, le sujet bien vieux. Ecrire deux volumes sur le canton de Vaud! On fait des chansons sur le canton de Vaud ; parfois même on détourne à sa louange les chansons faites pour d'autres. On dit :

Canton de Vaud,
Si beau ! !

Mais deux volumes ! Où en serions-nous si chacun se mêlait d'écrire deux volumes sur son père ou sur sa mère ? Pauvre Olivier, vous radotiez assurément.

Quel fruit de ce labeur pouviez-vous recueillir ?

Il en recueillit, en effet, un fruit assez mince. Le profit fut nul, le succès douteux. Aujourd'hui qu'Olivier est mort, le moment du succès est peut-être venu. J'ai vu des jeunes gens tout surpris de ce qu'ils avaient trouvé dans ces vieux volumes passés de mode. Ils en sortaient émerveillés, comme on revient d'un voyage de découvertes, et l'accent de l'étonnement se mêlait dans leurs récits à celui de l'admiration. Cela est de bon augure. Espérons qu'on s'étonnera toujours plus. Quoi qu'il arrive, Olivier peut être assuré d'avoir pour lui les suffrages qui comptent. Et il faut dire qu'il les a toujours eus. A peine *le Canton de Vaud* avait-il paru, que Félix Chavannes, poëte lui aussi, voyant la froideur du public, entendant les chuchotements de cette critique en dessous, se donnait le plaisir de lui adresser une épître en vers, comme Boileau à Racine, pour le consoler et le venger :

Ami, j'ai lu ton livre, et mon cœur satisfait
Pour le Vaudois jouit de ce nouveau bienfait...
Il vivra, sois-en sûr.

Il vivra parce qu'il est vrai ; il vivra en dépit des envieux et des esprits dénigrants, chez nous si nombreux.

Nous jugeons, mais toujours dans une humeur narquoise.
Au mérite, au talent, nous aimons chercher noise ;
Et la main qui devrait applaudir mille fois
Sait bien mieux, pour siffler, se faire un porte-voix.

L'injustice n'aura qu'un temps :

Courage donc, ami ! Que ta muse qui veille
Aux vains discours des sots te ferme bien l'oreille !
Et que des bons esprits le cortége nombreux
Accompagne ta lyre et te contemple heureux.

Peu de témoignages ont dû faire à l'auteur un plus vif plaisir. Cependant j'en trouve de bien précieux en-

core, et aussi bien curieux. Voici, par exemple, une lettre du doyen Bridel, du 15 juillet 1838, que je ne résiste pas au plaisir de citer tout entière, à cause de son intérêt historique. Et puis, c'est si bien lui! Que de grâce dans ces conseils d'un vieillard, et comme il porte légèrement son bagage d'érudit! Que de loyauté, de bonhomie, et quelle agréable pointe de malice quand il indique d'un mot une erreur ou un oubli! Il venait d'achever la lecture du tome premier du *Canton de Vaud*.

« Monsieur le professeur,

» Il y a déjà plusieurs jours que j'aurais dû vous remercier de votre aimable cadeau; mais je voulais vous avoir lu auparavant. Maintenant je dois vous féliciter de la *suite* comme je l'ai fait du *commencement*. J'admire avec quelle sagacité et quelle patience vous avez mis à contribution toutes nos sources historiques, tant imprimées que manuscrites, et avec quel art vous les avez coordonnées pour servir à votre plan. Sans doute, votre champ était circonscrit et géographiquement et historiquement! mais on vous appliquera en toute vérité ce mot: *in tenui labore non tenuis gloria*. Si j'avais eu le plaisir de vous voir et de vous entretenir, j'aurais pu vous fournir plusieurs anecdotes sur le dernier comte de Gruyères, dont j'ai habité dix ans l'ancien domaine, et dont quelques-unes n'auraient pu servir à son apothéose littéraire, car il s'est ruiné autant par ses débauches effrénées que par son entreprise militaire, lorsqu'il fournit à la France trois mille hommes, dont à peine deux cents étaient gruvériens, dont on peut voir la couardise dans les mémoires de du Bellay, témoin de la bataille de Cérisolles, où les Gruets se couvrirent de honte.

» J'aurais pu aussi vous parler au long du major Davel, dont j'ai eu tous les papiers en main. Un de ses petits neveux, lieutenant d'artillerie, ayant logé chez moi à Château-d'Œx en 1802, me dit avoir deux ou trois cahiers de son oncle; je le priai de me les communiquer: à son retour à Cully, il me les fit passer. Peut-être sont-ils encore dans la famille. Et il serait bon, monsieur, que vous les vissiez avant de commencer son histoire, —

c'est une source que vous ne devez pas négliger. — Ce neveu en parlait avec respect : mais il ne l'excusait pas sur ce point-ci : c'est qu'ayant prêté deux fois le serment de *fidélité* à ce qui était alors *son souverain*, il ne devait pas agir comme il avait fait, car ce M. Davel tenait à la sainteté des serments et ne s'en moquait pas selon le système moderne.

» Vous dites un mot de *Dutoit-Membrini*, notre *Fénelon*. Pendant trois ans, j'ai été intimement lié avec lui, et sans admettre tout son mysticisme, j'ai vu en lui un théologien qui, aux premiers siècles de l'église, aurait pris place parmi ceux que nous appelons les *Pères*. J'en ai conservé plusieurs anecdotes aussi singulières que peu connues. — Vous voyez, monsieur, que je date de loin. En effet, à 81 ans on n'est pas de ce siècle.

» Je me flatte quand vous irez à Aigle que vous vous arrêterez chez un de vos admirateurs, et qu'il pourra, monsieur, vous indiquer quelques documents utiles à vos travaux, et vous rappeler que le cardinal *du Perron* était né à Orbe, dont son père était bourgeois, et qu'il y a été élevé jusqu'à l'âge de 16 ans.

» Recevez, mon cher professeur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma considération et de mon dévouement.

» Bridel, *pasteur*.

» Montreux, 15 juillet.

» *N.B.* Je trouve dans mon *Glossaire du patois roman*, *arcossei*, s. m. nerprun : *Rhamnus catharticus*. Je tiens de feu M. le doyen *Decoppet* que cette localité était jadis couverte de nerpruns et qu'elle en a gardé le nom. »

Citons aussi quelques fragments d'une lettre écrite par un vieillard plus âgé encore, le landammann Muret, qui allait entrer dans sa quatre-vingt-quatrième année. Olivier lui avait envoyé ses *Études d'histoire nationale*.

« J'ai reçu avec reconnaissance l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Ce cadeau m'est précieux et par le livre lui-même et par la personne qui me l'envoie. J'ai lu votre précédent ouvrage qui m'a profondément ému. Comme il est *vaudois*, l'au-

teur de ce livre ; comme il a bien su le voir, le sentir, le décrire, ce pays de Vaud, auquel nul autre ne ressemble! Comme il a bien su saisir les traits, la physionomie, le caractère des habitants de ce beau pays ! Ce premier ouvrage m'assure le plaisir que j'aurai à lire celui que je viens de recevoir ; mais, hélas ! ma mauvaise vue et l'état de ma vieille tête[1] retarderont beaucoup cette jouissance. Je l'ai commencée, cette lecture. L'histoire de Davel m'intéresse vivement. J'aime le rapprochement que vous faites entre Davel et Jeanne d'Arc. Que j'aimerais à lire l'histoire de Jeanne traitée de la même manière que vous avez écrite celle de Davel !....

» Je n'ai pas pu encore commencer la lecture de la *Révolution helvétique*, mais, excité par une curiosité intéressée, je l'ai feuilletée. J'y ai vu dans plusieurs articles mon nom cité d'une manière trop favorable ; je le dois à votre bienveillance. Dans ma carrière politique, je n'ai jamais aspiré à la célébrité, ni à rien qui en approche. L'amour de mon pays fut mon seul mobile, et le sentiment d'avoir pu lui être de quelque utilité, la seule récompense que j'en attendais ; mais ce n'est pas sans plaisir que j'ai vu dans votre ouvrage mon nom associé d'une manière honorable au souvenir des grands événements de la patrie. »

Après les vieillards les jeunes gens. Olivier avait dédié son *Canton de Vaud* à « Messieurs les étudiants de l'académie de Lausanne[2]. » « Ce livre, leur avait-il dit, est à vous comme à sa meilleure espérance. » Ils lui répondirent par l'organe de leur Sénat, et d'une manière qui le toucha sûrement, malgré l'inexpérience visible du langage et du style. Ils le remerciaient surtout de les avoir révélés à eux-mêmes, et se promettaient de trouver dans

---

[1] Il avait eu une attaque et souffrait de vertiges continuels.

[2] On a souvent parlé de cet ouvrage comme s'il avait fait l'objet d'un cours à l'académie. Ce n'est pas exact. Le germe seulement en a été déposé dans quelques leçons à l'ouverture du cours de 1834. Voir préface, pag. IX.

une plus claire conscience de leur propre nature le principe d'une activité plus féconde.

« L'amour du pays que ce livre respire, ajoutent-ils, réchauffe, le cœur, relève le courage. C'est pour ce grand amour que doivent avant tout vous remercier ceux qu'un sentiment pareil attache au canton de Vaud. Votre ouvrage, d'ailleurs, est bien à nous.... Aussi l'idée de nous l'adresser nous a-t-elle bien moins surpris que touchés. Nous y voyons une assurance publique de cet attachement que vous nous portez, et dont les étudiants vaudois ont déjà reçu tant de marques précieuses. Vous savez combien il augmente encore à nos yeux la valeur de votre présent et comment nous voudrions pouvoir y répondre. Vous ne doutez point de notre reconnaissance ; mais si vive qu'elle soit, qu'ajouterait-elle à l'affection et au respect de vos élèves....

» LOUIS BRIDEL, consul. »

De l'étranger les témoignages sont nuls ou rares. Les poésies d'Olivier ne furent pas sans y attirer l'attention de quelques bons juges ; mais qui donc à Paris aurait pu lire *le Canton de Vaud?* Sainte-Beuve en parla cependant en plus d'une rencontre, en société ; il parla surtout de l'étude sur Davel, sujet intéressant pour un amateur si délicat de fine psychologie. Chateaubriand, qui l'entendit, parut s'y intéresser, et demanda à voir l'ouvrage. On le lui fit parvenir, et il remercia aussitôt par un billet que ses douleurs de goutte le forcèrent de dicter à son secrétaire, et dans lequel je remarque cette phrase significative: « Au moins il résultera de vos travaux qu'il a existé de nos temps un homme de religion, de conviction et de courage: vous aurez empêché la prescription contre la vertu. » Si l'on veut se faire une juste idée de la portée qu'a dans la bouche de ce grand sceptique cet hommage au héros de notre indépendance, il faut se rappeler ce qu'il écrivait à Vinet, peu d'années auparavant : « J'ai

perdu toute foi sur la terre. Je ne crois plus à rien en politique, en littérature, en renommée, en affections humaines; tout cela me semble les plus vaines, comme les plus déplorables des chimères. »

VIII

« Je te recommande à Lausanne M. et Mme Olivier, ménage de poëtes très distingués, très bons, et qui ont fait à eux deux des vers souvent admirables. » Ainsi écrivait Georges Sand à un ami qui devait passer quelques jours sur les bords du lac Léman. A Lausanne aussi, on avait l'œil sur ce ménage de poëtes, objet de curiosité pour tous, et de sympathie pour plusieurs. Jamais dans les bosquets du pays de Vaud, on n'avait vu nid de rossignol plus retentissant de chansons. Les deux poëtes, en vrais rossignols, en laissèrent quelques-unes mourir dans les airs; néanmoins, celles dont ils notèrent les paroles furent bientôt assez nombreuses pour former le recueil des *Deux Voix*, dont le titre indique déjà la poétique origine.

Il faut pour un duo de cette nature ou bien deux voix si parfaitement semblables qu'on ne les distingue pas l'une de l'autre, ou bien deux voix franchement différentes, mais non dissonnantes, qui se fassent valoir et se marient en s'opposant. C'est le second cas qui se présente ici, et la différence est assez frappante pour qu'on puisse, sans se tromper, faire le départ de ce qui revient à chacune. La voix féminine paraît au premier abord la plus virile. A elle le haut lyrisme, l'alexandrin puissant, l'alléluia qui retentit. L'autre, la voix masculine, aime à chan-

ter dans l'ombre, à l'oreille. A elle la romance et la chanson ; à elle la timide élégie et les accents rustiques. L'harmonie cependant ne cesse pas de présider à leur concert. Elles ne semblent s'éloigner l'une de l'autre, celle-ci pour aborder des tons de plus en plus graves, celle-là pour perler ses gracieuses notes flûtées, qu'afin de se procurer ensuite le plaisir de se rapprocher ; elles se cherchent en ayant l'air de se fuir, et l'on sent chez l'une et chez l'autre, quels que soient le mode et le rhythme, le sujet et l'occasion, certain motif qui demande toujours à revenir. Les talents varient, les âmes vibrent à l'unisson.

On pourrait faire, à ce propos, de jolis rapprochements. Voyez, par exemple, les deux morceaux intitulés *le Muveran* et *Promenade*, le premier de Mme Olivier, le second de son mari. Pendant qu'il escalade, lui, les pics des Alpes, elle ne cesse de suivre des yeux le sentier qu'il doit gravir, et quand c'est elle qui bocage en sa promenade, cueillant fraises ou fleurettes, il ne la quitte pas du regard. Puis, lorsqu'elle le suppose parvenu au sommet du Muveran, qu'elle le voit contemplant de là-haut la grande houle des montagnes,

Comme un océan des vieux âges
Paralysé dans sa fureur,

elle ne forme pour lui qu'un vœu, savoir que son plaisir ne soit pas des yeux seulement :

Oh ! que l'âme se joigne à la vue éblouie,
Et de ces grands tableaux soit aussi réjouie,
Car la beauté parle de Dieu !

Et lui, de même, quand elle a tout bocagé et que la promenade est finie, c'est vers Dieu qu'il adresse ses pensées, pensées de reconnaissance et d'amour.

Ces heures sans mélange et ces fraîches couronnes,
Cette félicité, c'est Toi qui nous les donnes ;
Moi, je viens, à mon tour,
T'en faire un doux récit, ô Seigneur qui nous aime !
Comme à son père un fils raconte le soir même
Tous ses plaisirs du jour.

Le succès, j'entends le succès de popularité, ne se partagea pas d'une manière égale entre les deux voix. On aurait pu le prédire. Rien de plus avenant, rien de plus accessible que certaines chansons d'Olivier, entre autres celle du jeune homme qui passe et repasse par là:

Là-bas, au détour de la rue,
Où si nombreux sont les passants,
A sa fenêtre est apparue,
J'en ai l'âme encore tout émue,
Jeune fille simple, ingénue,
Jeune fillette de quinze ans.
Douce et rosée est sa figure ;
Noirs, ses grands yeux ; noire, sa chevelure.
Voilà ! voilà !
Pourquoi je passe et repasse par là.

Mme Olivier n'a pas de ces notes familières. Elle chante le sapin qui se marie à la foudre, le grand aigle qui plane sur l'abîme, le Dieu qui a fait l'aigle et le sapin, et qui a fait l'homme aussi ; elle chante les puissances humaines et surhumaines, amies ou ennemies de la divinité :

L'enfer, tout mugissant de rages éternelles,
Qui sous la main de Dieu se plie en blasphémant.
L'homme, tombé d'Eden, orgueilleuse poussière,
Gardant, comme un rayon de céleste lumière,
L'intelligence avide, et le remords vengeur
Qui creuse, à chaque pas, son front de voyageur.

Il n'y a rien dans les chants de Mme Olivier qui s'adresse à la foule ; aussi la foule demeura-t-elle dans son indifférence, ou, si elle en secoua la torpeur, ce ne fut que pour s'étonner de cette femme qui se permettait d'être poëte, et qui ne songeait pas même à se le faire pardonner par la modestie de petits vers anodins. La malignité s'en mêla, et quelque mauvais plaisant, jouant sur les noms, s'avisa de proclamer qu'une des deux voix n'était pas *juste*. Dès lors, pour le gros du public, ce fut chose jugée. Comment un calembour réussi pourrait-il n'être pas juste lui-même ? Le fait est que si l'on veut s'accorder le plaisir de chercher dans les pièces qu'on peut légitimement attribuer à Mme Olivier, des vers qui ne soient pas irréprochables, on en trouvera. Et où n'en trouve-t-on pas ? Qui donc a la voix toujours juste ? Mais ni les sottes critiques, ni les méchants calembours n'empêchèrent les bons juges de reconnaître et de saluer en elle un vrai poëte, poëte d'inspiration, capable de *trouver* des vers que nul autre n'eût trouvés. Ces vers qui appartiennent en propre à Mme Olivier se distinguent par leur mouvement, comme si quelque chose du naturel d'Alfred de Musset s'ajoutait à la religieuse gravité de Lamartine :

Que ne puis-je, ô mon Dieu ! d'un cœur simple et pieux,
Accepter les ennuis que ton amour m'envoie,
Me consoler en toi, me redire avec joie
Que nos maux d'ici-bas font nos biens dans les cieux.

Voilà le ton, qui peut s'élever et gagner en puissance lyrique, comme dans le morceau du *Sapin*.

L'arbre a grandi, fier et sublime,
Sur son piédestal glorieux,
N'aimant que l'aigle de l'abîme,
Le soleil, la neige et les cieux.

Il buvait la tiède rosée,
Les parfums qu'à l'herbe embrasée
Enlève un souffle humide et frais;
Et d'air pur baignant ses feuillages,
Il s'enveloppait de nuages
Afin de s'endormir en paix.

Ce ne fut pas à Lausanne seulement qu'on se douta de la beauté de ces vers, on la sentit fort bien à Paris :

« Chez Marmier l'autre jour, nous avons eu le petit punch, écrit Sainte-Beuve... Nous avons dit des vers, petits, courts, vifs, comme le punch qu'à petits coups nous buvions. Brizeux en a dit de jolis, pareils à des fleurettes franches et sauvages qu'une chèvre d'Arcadie irait mordre aux fentes des rochers. En qualité de *grec* par le goût, il est, à un certain moment, entré dans une violente colère contre le nord et contre les *sapins.* Un Russe qui était là, M. de Tourgueneff, a répondu ; nous avons plaidé pour le nord, et tout d'un coup Marmier allant à un rayon de sa bibliothèque y prit le livre des *Deux Voix :* alors j'ai lu le *Sapin* à Brizeux, qui s'est déclaré désarmé. »

J'insiste sur la part de Mme Olivier dans ce premier recueil. Elle est considérable, et pour la qualité aussi bien que pour la quantité. Plus tard, les occupations, les soucis, la prose envahissante de la vie, les épreuves et les deuils l'éloigneront de la poésie ; sa présence dans les volumes de vers de son mari ne se trahira plus que par ses initiales au bas de rares morceaux. Néanmoins, sa place est marquée dans l'histoire de notre littérature nationale, non-seulement par la réputation de son modeste salon de la rue Martheray, — un intérieur plus encore qu'un salon, — non-seulement par ses relations au dehors et l'amitié de personnages illustres, mais aussi par quelques-uns des meilleurs vers qui aient été écrits

dans notre pays, par quelques-uns de ceux où il y a le plus d'âme et de souffle.

Quant à Juste Olivier, on trouve dans le recueil des *Deux Voix* plusieurs de ses anciens essais. Le choix aurait pu en être plus sévère. Il y a quelques morceaux faibles, par exemple dans la série des *Chansons à mon père*, qui s'étend de 1828 à 1834. Mais on comprend ici l'indulgence du poëte pour son œuvre. C'était l'habitude, chez les Olivier, de célébrer en famille la fête du père ; enfants et petits-enfants y assistaient, et Juste ne manquait jamais d'apporter une chanson en l'honneur de celui qui fut, dit-il, « sa première poésie. » Tableau digne des temps antiques, que celui de ce laboureur qui, le soir, voit les siens réunis autour de la table commune et lui chantant leurs vœux dans des vers toujours touchants, quelquefois admirables. D'autres pièces n'ont pas la même excuse. Le recueil des *Deux Voix* n'en fait pas moins date dans la carrière d'Olivier, parce qu'il renferme les premiers morceaux dans lesquels il ait enfin donné la mesure de son talent. Il faut citer en première ligne *le Messager*, qui n'est qu'un épisode du poëme des *Campagnes*, mais qui s'en détache avec tant de relief qu'il efface et rejette dans l'ombre tout le reste. Ce reste touche cependant à une idée chère à Olivier, à une de celles qui l'attireront le plus dans la suite, celle de la pauvre paysanne, condamnée aux durs travaux des champs, mais à qui la force manque, triste, mélancolique, toujours pâle, que ronge un mal sans nom, et qui s'éteint comme une lampe sans huile. En y revenant plus tard, il donnera à ce type tout son caractère ; il l'achèvera en l'idéalisant : mais quant au messager, c'est une de ces bonnes figures que le crayon doit saisir du premier coup, dans toute leur réalité, et où il n'y a rien à idéaliser. Aussi la ressemblance a-t-elle été enlevée d'un trait. Nous l'avons tous vu passer,

dans nos campagnes vaudoises, cet honnête messager, indifférent sous sa nouvelle de mort. Et quel type heureux que celui de cette mère, regardant à la dérobée ses filles pour chercher sur leur front des gages de santé ! Nous savons où Olivier en a trouvé le modèle. Et quel sérieux, quelle gravité dans l'impression finale, sans que rien sorte du ton simple que réclame le sujet ! Mais j'ai tort de m'arrêter sur une œuvre si connue. Pour nous, elle est classique. La nommer c'est la louer.

D'autres morceaux, d'un tour plus lyrique, tels que *Pressentiment* et le *Chant de paix*, sont aussi parmi les meilleurs que nous ayons d'Olivier. Mais la perle, en ce genre, est le chant connu de tous les Vaudois, de tous les Suisses français :

Il est, amis ! une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir.

Ceci, c'est le triomphe de la simplicité et de l'accent patriotique. Quand on a fait à son pays un legs pareil, on ne peut plus être tout à fait oublié. Dès ce moment, Olivier a mérité et décidément conquis son titre de poëte populaire et national.

Le succès fut donc plus grand, dans le canton de Vaud, pour Olivier que pour sa femme ; mais pour lui, non plus, il ne fut pas sans réserves. On continuait à l'opposer à Porchat, et Porchat continuait à avoir ses partisans : ce qui rappelait à Sainte-Beuve certaines injustices dont il souffrait de son côté.

« Voyez-vous, écrivait-il, la gloire n'est pas de ce monde. Le succès est au sot comme au fin, il est à tout le monde et c'est pour cela qu'il est fait. On me dit qu'il y a dans la *Gazette d'Augsbourg* un article où je suis comparé à Planche et à Janin :

quoi que je fasse en critique, c'est le comble de la gloire où j'atteindrai. Vos *Deux Voix* et les fables de M. Porchat seront appareillées tout de même, et cela par les mains les plus habiles et les plus délicates; après quoi il n'y a qu'à se tourner vers Dieu, la seule gloire, ou vers l'ironie, la seule vérité après Dieu. »

Voilà qui est fier, piquant et profond. Et cependant, l'injustice dont on accuse ici le succès se comprend, et n'est peut-être pas aussi absolument injuste qu'il le semble au grand critique. On n'en avait pas encore fini, en 1835, avec la lutte des romantiques et des classiques, et c'était cette lutte qui se retrouvait dans l'opposition établie entre les deux poëtes vaudois. Les romantiques avaient certainement plus raison que les classiques; mais ceux-ci, battus en gros, se rattrapaient dans le détail. Nul doute qu'il n'y ait plus de puissance créatrice, d'imagination, de poésie, dans les *Deux Voix* que dans les *Fables* de Valamont. Mais il est plusieurs de ces fables qui tiennent tout ce qu'elles promettent, tandis que cela n'arrive qu'à un petit nombre des morceaux d'Olivier. S'il y a plus d'inspiration dans le travail de celui-ci, il y a plus de soin dans le travail de celui-là. Porchat achève plus exactement ses bagatelles; il les pousse plus près de la perfection dont elles sont susceptibles, et il ne faut point en appeler à Dieu si de fort bons esprits, que choquent les fautes et les dissonnances, préfèrent la correction dans une œuvre modeste à l'ambition dans une œuvre incorrecte, car Dieu, cet ouvrier de perfection, pourrait bien leur donner gain de cause, et quant à l'ironie, il y a refuge en elle pour les uns comme pour les autres. On aura beau se trémousser, le bon sens restera le bon sens, c'est-à-dire une chose plus nécessaire que le génie, et il en sera de même du bon goût, lequel n'est qu'une des formes du bon sens. C'est lui qui réclame la

perfection, lui qui nous dit que rien de ce qui est parfait n'est petit, et que les romantiques, malgré toute leur imagination, n'auront entièrement raison des classiques que lorsqu'ils auront appris à faire aussi bien tout en faisant autrement. Et voilà dans quel sens on pouvait opposer Porchat à Olivier : à quoi les partisans d'Olivier auraient pu répondre qu'il y avait déjà dans les *Deux Voix* plus d'une strophe, peut-être même plus d'un morceau où cette perfection relative semblait atteinte, et il faut convenir qu'il n'y aurait eu qu'à s'incliner s'ils avaient cité comme exemple le *Messager*. Avec le *Messager*, Olivier prend son rang supérieur. En poésie, notre pays n'avait encore rien produit de pareil.

Aussitôt après avoir publié les *Deux Voix*, Olivier se mit à son *Canton de Vaud*, qui l'absorba. Toutefois, il ne déserta pas entièrement la poésie ; c'eût été se déserter lui-même. Des chansons, des sonnets se glissent dans les intervalles de moindre labeur ; mille projets hantent encore son imagination, il les caresse aux heures de rêverie ; parfois même il arrive que la muse espiègle se sentant négligée, se venge en se glissant au pied même de sa chaire :

« Cessez de hanter ma demeure,
Lui dis-je, on m'attend à mon cours ;
Laissez-moi passer, voici l'heure,
Passer, mes anciennes amours. »

Elle ôte son chapeau de bergère et part en riant ;

Mais en chaire, ah ! piéges indignes !
Je la vois, aux bancs les plus sourds,
Qui s'assied et me fait des signes ;
Des signes d'anciennes amours.

La sollicitude d'Olivier ne s'étend pas seulement aux vers qu'il écrit ou qu'il voudrait pouvoir écrire, mais à tous ceux qui s'écrivent autour de lui. Olivier est un centre. Il a trouvé à Lausanne, en y rentrant, d'anciens camarades, qui ont aussi leur veine de poétique talent, et que l'affinité des natures rapproche de lui, entre autres Félix Chavannes, celui qui devait lui adresser cette épître d'encouragement à propos du *Canton de Vaud*, bien connu lui-même par de gracieuses et naïves romances, dont plusieurs aussi, par exemple celle de Berthe, la bonne reine, sont devenues populaires. Il fut des premiers à aller jaser poésie au coin du feu de son ami, ressuscitant une vieille coutume du temps où ils étudiaient ensemble :

Le feu luit, la porte est close,
Et le moût piquant arrose
La châtaigne qui se fend....
Ranimons la souvenance
Des beaux jours qui nous ont lui.
Félix dira sa romance :
Jamais troubadour de France
Ne chanta si bien que lui.

C'était néanmoins sur les générations nouvelles que s'exerçait principalement l'attraction d'Olivier. Parmi les jeunes gens auxquels il enseignait l'histoire de leur patrie et du monde, il voyait grandir de vrais et nombreux talents, et il ne pensait pas que ses occupations, si absorbantes qu'elles fussent, le dispensassent de leur donner des soins. Le moment était remarquable pour l'académie de Lausanne, un de ces moments de séve surabondante et de printanière effervescence. Elle n'a pas encore tous les maîtres qui ne tarderont pas à l'illustrer; mais il se fait, comme pour leur préparer le terrain, un mouvement

au sein de la jeunesse, qui semble prise d'un zèle nouveau, d'une haute ambition studieuse et d'une sorte d'ivresse poétique. Jamais les sociétés littéraires entre lesquelles se partage l'activité des étudiants, — celle de Zofingen surtout, alors dominante, — n'avaient eu des séances plus animées; jamais les corridors académiques, jamais les vieux tilleuls de la cour n'avaient été les confidents de plus avides espérances; jamais esprits mieux doués, jamais talents plus riches de promesses n'avaient pris la tête de la jeune colonne et montré le chemin de l'avenir. Au premier rang se distinguait Frédéric Monneron, vraie nature de poëte, fort bien caractérisée dans quelques vers de Juste Olivier qui sont une sorte d'épitaphe.

Et Monneron, tout air, tout flammes,
Dont l'œil en haut toujours montait,
A revu son pays des âmes
Qu'ici-bas même il habitait.

D'un an plus jeune, Adolphe Lèbre ne promettait pas beaucoup moins, quoiqu'il ne fît pas de vers. « Organisation délicate, élevée, timide, harmonieuse, » il apportait à l'étude des plus graves problèmes de la science et de la philosophie une intelligence dégagée de tout préjugé et l'ardeur dévorante d'une sainte curiosité. Charles Secrétan, leur contemporain et leur émule, semblait flotter encore entre la poésie et la philosophie, et la hardiesse de sa pensée effrayait parfois ses amis. Une pièce de vers que lui adresse Mme Caroline Olivier, dans les *Deux Voix*, nous le représente comme un esprit curieux, bouillonnant, encore « fasciné par la terre, » et prêtant l'oreille à toutes les rumeurs, à toutes les voix de l'univers. Après eux, enfin, de quelques années leur cadet, venait Henri Durand, le doux ménestrel, à la voix argentine, si jeune et si fraîche. Ce ne sont là que les chefs, ceux qui étaient le plus en

vue. Combien d'autres, malgré des débuts moins brillants, promettaient de contribuer à entretenir dans le canton de Vaud ce feu sacré qui est la vie de l'esprit ! Olivier se considérait comme chargé d'une mission envers ces jeunes intelligences. Il ne cherchait point à exercer sur elles une influence indiscrète ; il n'entendait point présider à leur développement ; il ne se laissait pas non plus abuser par l'éclat de promesses souvent trompeuses ; il discernait fort bien, avec une pénétration presque maladive, les côtés faibles de chacun ; mais il était placé de manière à leur servir de centre à tous, à les rapprocher, à empêcher les rivalités, les frottements douloureux, et à faire converger leurs efforts vers un but commun, à l'honneur de la commune patrie. Il était une sorte de frère aîné, protecteur naturel des frères cadets. Adolphe Lèbre, orphelin, logeait chez lui. C'était presque un fils adoptif. « Il aimait, dit Olivier, la vie de famille qu'il avait trouvée à notre foyer, et à laquelle il s'était associé dans ses moindres détails, berçant un enfant d'aussi bon cœur que s'il se fût agi d'une étude philosophique, se laissant gronder avec soumission quand la fièvre intellectuelle, qui l'a dévoré toute sa vie, s'exaltait au point de faire de son travail une véritable maladie. » Les enfants l'appelaient l'*oncle Lèbre.* Frédéric Monneron, qui demeurait dans le voisinage, venait à peu près tous les jours ; il venait respirer quelques bouffées de poésie, avant de se mettre à son travail du soir, et de se donner, selon sa coutume, une indigestion de grec ou d'hébreu ; quelquefois il venait après, pour se la faire passer. Charles Secrétan et Henri Durand — celui-ci un peu plus tard — faisaient aussi de fréquentes apparitions, quoique moins régulières. Une fois par semaine, le samedi, les Olivier recevaient ; tout se passait avec une entière simplicité ; on venait avant ou après le thé, auquel rien n'était changé. Ces réunions, plus ou moins nom-

breuses, étaient souvent fort animées. Etudiants et professeurs s'y rencontraient. C'était là qu'il fallait aller si l'on voulait savoir la nouvelle littéraire du jour. Il ne régnait dans ce modeste salon, ni fausse élégance, ni ton provincial. L'accueil tout cordial du maître du logis, sa bonhomie et la grâce naturelle de sa belle compagne chassaient bien loin les airs prétentieux. On n'était pas le moins du monde *bas bleu* dans cette maison où mari et femme faisaient des vers, et quoiqu'on y fût en pleine ville, on y respirait je ne sais quel air de campagne, une senteur d'herbe fleurie, de forêts, et de rhododendron. L'antique simplicité villageoise s'y associait à l'urbanité des mœurs et aux agitations de la pensée moderne. Au reste, ce salon n'était guère que pour la saison d'hiver, saison de plaine, et il arriva plus d'une fois à ceux qui s'y rencontraient le soir de se donner rendez-vous pour l'été dans quelque chalet de la montagne. Les échos des Agites, d'Anzeindaz, des Plans et de Gryon ont retenti des refrains de leurs chansons.

Olivier ne se bornait pas à attirer à lui l'élite des étudiants, il allait à eux, il assistait aux séances de leurs sociétés, il partageait leurs plaisirs et leurs fêtes; il vivait de leur vie, s'y mêlant assez pour la relever et l'embellir à leurs propres yeux, pas assez pour porter atteinte à son prestige et à sa dignité. Il n'y a pas de plus beau souvenir pour les étudiants de ces temps-là que celui des soirées de la Société de Zofingen qu'Olivier venait animer de sa présence. Elles brillent pour eux comme ces étoiles de la jeunesse, dont le rayon prolongé éclaire encore le sentier de l'homme fait.

« Olivier nous a initiés à tant de choses, m'écrit un de ses meilleurs élèves, un de ceux que j'ai déjà cités, M. Herminjard; il nous les a si bien fait comprendre comme il les comprenait lui-

même, que nous le retrouvons à chaque instant au fond de notre pensée. Je ne parle pas du sentiment, car nous l'aimions comme peu d'élèves ont aimé un maître quelconque. Nous aimions aussi, et beaucoup, d'autres professeurs, mais pas de la même manière. Ils n'étaient pas au même degré descendus jusqu'à nous. Olivier se faisait volontiers notre égal, et ses relations avec nous comportèrent d'assez bonne heure une certaine familiarité cordiale. Chaque année, il assistait une ou deux fois à nos séances zofingiennes : c'était alors une véritable fête de famille, car il ne manquait jamais, au second acte, de nous donner la primeur d'une de ses chansons. Ces moments-là comptent parmi les plus beaux de notre jeunesse. Je n'oublierai jamais, pour ma part, la soirée où il nous chanta *les Vieux Chênes*, ni le sentiment passionné qui éclata parmi nous à l'ouïe de ces beaux vers :

> Avant d'entrer dans les sombres domaines
> Du noir faucheur dont nous sommes les blés ;
> Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes,
> Le souvenir des beaux jours envolés. »

Ils n'avaient point si mauvais goût les Zofingiens de cette génération, et peut-être ceux qui vivent encore auront-ils plaisir à voir comment d'autres juges appréciaient la chanson des *Vieux Chênes*.

« Le dîner avec Mme Dudevant (Georges Sand) s'est bien passé, écrit Sainte-Beuve à Mme Olivier, en date du 6 mars 1840.... Je lui ai parlé de mes voyages en Suisse, de Lausanne : « Oh ! je » connais là, m'a-t-elle dit (textuel), un jeune *pasteur* fort aima- » ble, appelé Olivier, qui m'a un jour apporté des fleurs d'une » manière charmante, de ces fleurs bleues qui croissent au haut » des montagnes : il avait su, je ne sais comment, que je les » aimais, et il m'a beaucoup parlé de sa femme aussi. » Je n'ajoute rien ; mais alors j'ai ajouté beaucoup, comme vous pouvez croire : je lui ai parlé du *Sapin* et de la chanson sur *les beaux jours envolés :* c'est mon refrain quand je parle d'Olivier, parce qu'en deux mots cela le déclare grand poëte. Je lui ai cité la dernière

strophe. Elle m'a dit qu'elle voudrait avoir le tout. J'ai répondu que je vous demanderais toute la chanson. Ainsi, M. Olivier me l'adressera à son intention, et non sans une fleur bleue, s'il vous plaît. »

Et huit jours après, le 13 mars :

« Mme Dudevant doit me donner une lettre pour vous la prochaine fois que je la verrai. Les *fleurs bleues* l'ont charmée, et elle a admiré *les Vieux Chênes*. Elle a lu ceux-ci à M. de Lamennais, qui était chez elle lorsqu'elle les a reçus, et l'austère banni du sanctuaire a répété avec émotion et application à lui-même la dernière strophe :

Aux nouveaux dieux, ivres de l'encensoir....

Voilà des fortunes auxquelles les feuilles envolées de Rovéréa ne s'attendaient pas [1]. »

Les *Vieux Chênes* ne sont pas la seule chanson d'Olivier qui ait enthousiasmé ses élèves. M. Herminjard m'en cite plusieurs; puis s'excusant de faire trop long : « Ne vous

---

[1] Comme on était au commencement de mars, Olivier ne put envoyer à Georges Sand que des gentianes en vers. Ce fut alors qu'il écrivit pour elle *La fleur bleue :*

Vous êtes riante et légère,
Avec des yeux profonds et doux.
N'ayez pas peur d'être bergère,
Les Alpes sont faites pour vous.

Et pour l'engager plus efficacement à venir en respirer le bon air, il lui raconte l'histoire de la fleur bleue semée sur la montagne par les Immortels eux-mêmes. Il y a des strophes bien gracieuses dans ce morceau, celle-ci entre autres :

Le ciel, un jour, descendit sur la terre
Dans sa grandeur et sa simplicité.
Le ciel est bon malgré son voile austère,
Le ciel n'est que bonté.

en étonnez pas, me dit-il. Toucher à Olivier, c'est toute notre vie de jeunesse qu'on ressuscite d'un mot. Amour, patrie, poésie, mystères du cœur humain, beautés de l'histoire et de la nature, nous avons tout entrevu et plus ou moins pénétré et saisi, grâce à Olivier. Nous provenons de lui et nous serons à lui tant que nous vivrons. »

Voilà, dans toute sa vivacité, l'émotion de reconnaissance et d'admiration qui persiste au cœur de ses anciens disciples. Elle nous reporte au moment de l'ardeur intellectuelle la plus généreuse chez les étudiants de l'académie de Lausanne. « Nos entretiens étaient de flamme, » disait Adolphe Lèbre. Nul doute que l'ébranlement politique de 1830, et son retentissement prolongé, ne fussent pour beaucoup dans cette disposition des esprits. Les deux premières révolutions françaises, celle de 1789 et celle de 1830, ont enivré d'enthousiasme jusqu'aux esprits les plus sceptiques. On croyait aller au-devant d'un avenir glorieux. Le vieux monde devait faire place à un monde tout neuf, resplendissant de vertus et de lumière. La jeunesse était jeune alors. Elle vivait d'illusions, mais elle vivait. Vit-elle encore ? Il faut le croire ; mais telle que je la vois, elle me semble mal préparée à comprendre ces temps de fiévreuse espérance et de poétique aspiration. Au reste, ce ne fut qu'un moment. Le glorieux avenir du monde se fit attendre, et le réveil après le songe fut douloureux pour plusieurs. Il le fut surtout pour Olivier et ses jeunes amis. Toute cette société se dispersa. Frédéric Monneron prit le chemin de Gœttingen, Lèbre celui de Munich, puis de Paris. La mort acheva ce que la dispersion avait commencé. Monneron mourut le premier, à vingt-quatre ans, en 1837. Lèbre et Durand ne devaient pas tarder à le suivre. Cependant la jeunesse nouvelle qui, chaque année, affluait à l'académie, n'avait déjà plus la même ferveur. Les dons aussi paraissaient moins riche-

ment partagés. L'heure favorable était passée ; mais l'académie n'en paraissait pas moins prospère, regagnant du côté des professeurs ce qu'elle perdait du côté des élèves. Vinet, Sainte-Beuve et bientôt Mickiéwicz attiraient sur elle les regards de l'Europe, et faisaient à Juste Olivier un nouvel et non moins poétique entourage.

IX

Les relations d'étroite amitié qui s'établirent en 1837 entre Sainte-Beuve et Olivier sont un des événements considérables de la vie de notre poëte vaudois, et nous devrions nous y arrêter longuement, s'il ne nous avait pas devancé en en racontant les phases successives dans un mémoire fort intéressant, qu'on trouvera plus loin. Nous nous bornerons ici à résumer le récit d'Olivier, tout en le complétant sur quelques points essentiels, auxquels il nous sera permis de toucher plus librement qu'il ne pouvait le faire lui-même.

Leurs relations datent du séjour d'Olivier à Paris ; on a pu voir qu'ils y avaient fait fort bonne connaissance, mais pas encore intime. Dans une lettre de 1835, la plus ancienne de leur correspondance, ils en sont toujours au *monsieur*, et à tout le cérémonial dont se passe l'amitié. En 1837, un voyage de Sainte-Beuve en Suisse fut l'occasion d'une connaissance plus particulière. Il manqua Olivier à Lausanne et fut le chercher à Aigle, où il fit un séjour. « Il se montra aimable et sans prétention, point trop parisien, et ne parut pas mécontent de la manière de vivre de l'endroit, de sa cordiale, mais à demi rustique hospitalité. » Ainsi parle Olivier. Sainte-Beuve,

plus explicite, nous fait mieux voir, dans la première lettre qui suivit son départ, ce qu'étaient les rapports qui venaient de s'établir entre eux, et qui, sauf une interruption, devaient durer jusqu'à la mort :

« Ce qui m'est plus essentiel à vous dire que tout cela, lui écrit-il après être entré dans quelques détails d'affaires, c'est le profond sentiment de reconnaissance et d'amitié bien touchée que j'emporte du séjour d'Aigle et de cette hospitalité si cordiale et si bonne que monsieur votre frère, mademoiselle votre sœur et vous m'avez donnée. C'est le souvenir que je garde et garderai à jamais de cette douce et simple vie dont les exemples m'étaient si peu connus et qui m'ont rendu tout le parfum des impressions de famille. »

On voit dans quel sens Olivier a besoin d'être complété.

« En *vous* remerciant, ajoute Sainte-Beuve, je ne remercie pas moins directement Mme Olivier pour tout ce qu'elle y a mis de délicat et d'indulgent. Je vais, dès mon arrivée à Paris, régler cette grande affaire dont la plus difficile partie est l'affermissement de ma volonté. »

La grande affaire pour laquelle il avait besoin d'une volonté plus ferme était le cours de Lausanne sur Port-Royal. Il songeait depuis longtemps déjà à aborder ce sujet. La lettre de 1835 que nous avons mentionnée plus haut en parle très expressément, comme d'un projet qui lui tenait fort au cœur ; mais le temps lui manquait à Paris ; sa vie, trop dispersée, ne lui laissait pas des loisirs assez suivis pour un travail qui exigeait une concentration soutenue d'études et d'attention. Cette volonté vacillante ne tarda pas à s'affermir, et bientôt la seule crainte de Sainte-Beuve fut que quelque circonstance imprévue ne vînt à la traverse.

« Je me suis plus que jamais dirigé vers vous, écrivait-il le 27 septembre, de toutes mes pensées et de tous mes désirs : c'est au point que j'irais, même quand le conseil n'approuverait pas. Vous avez en ce moment en Suisse un de nos amis voyageurs que je redoute un peu : Cousin. Si on l'écoute, il me nuira, quoique ami. Mais c'est un des amis d'*ici*, voyez-vous ? il me louera de manière à me déprécier, sans malveillance ; mais il est ainsi, et il ne faut pas lui en vouloir. Je l'entends d'ici s'étonner et faire mon oraison funèbre. Si quelque obstacle venait de ce côté, il y aurait peut-être lieu à le prévenir. Ses paroles, si spirituelles d'ailleurs, n'ont plus cours sur la place ici. Mais j'espère qu'il arrivera à Lausanne trop tard pour influer en rien. »

Nous ne savons si Cousin fit, en effet, l'oraison funèbre de son ami Sainte-Beuve ; mais tout marcha au gré du jeune professeur en Port-Royal. Il reçut du conseil d'état l'appel attendu, et y répondit en arrivant à Lausanne dès la mi-octobre. Il devait, dans l'origine, loger chez Olivier, et ce fut chez lui, en effet, qu'il descendit. Mais au bout de peu de jours, il trouva plus prudent de se faire deux domiciles ; l'un pour le travail, inviolable, inavoué, à l'hôtel d'Angleterre ; l'autre, pour le public, chez Olivier. C'était chez Olivier qu'il recevait. Il s'y rendait vers les trois ou quatre heures, selon qu'il y avait cours ou non, et s'y établissait, comme de la famille. Et vraiment, l'on peut dire qu'il en était, tant ses lettres, après ce long séjour, sont d'un homme qui en a partagé toutes les peines et toutes les joies, et les a faites siennes :

« Je voudrais avoir grande joie au cœur, écrit-il le 26 décembre 1838, pour vous offrir quelque bouquet de jour de l'an. Si j'étais près de vous, comme l'an dernier, je ne serais pas embarrassé. Votre joie serait la mienne, et je vous porterais le bouquet cueilli chez vous. Mais ici, dans cette vie de fatigues et de dispersion, ou de retraite hargneuse, dans cette vie sans solennité domestique, surtout pour les gens qui errent comme moi, où sont les

fleurs ? où sont les sourires, sinon ceux que vous donnent les amis heureux ? Et pour cela, il faudrait les voir, et être à portée de leur journée radieuse. Ainsi donc placez-moi auprès de vous dans cette journée de l'an, au milieu des *Billou* et *Billon*[1] joyeux et de moins en moins bégayants ; placez-moi dans un coin du cercle, comme une légère ombre, attentive à tout et silencieuse, qui n'attriste, ni n'obscurcit, mais qui voile un peu, léger nuage que Billou et Billon traversent dans leurs jeux sans s'en apercevoir, mais qui se reforme après et que n'a cessé de voir l'œil des parents. Vous me raconterez comment tout cela s'est passé, et l'effet sur vous de l'*ombre*. »

L'amitié, cette fois, la vraie amitié, s'est mise de la partie, et non-seulement l'amitié, mais la douce habitude des préoccupations partagées et d'une vie en commun. Ils savent leurs soucis, leurs misères, leurs embarras ; et dans les moments difficiles, dans ces périodes de languissante sécheresse qui, pour la gent professorale, attristent trop souvent la fin des trimestres, il leur est arrivé de faire ensemble à mauvaise fortune bon cœur, comme le témoigne assez éloquemment ce billet de Sainte-Beuve, que je m'enhardis à citer :

« Vous avez un louis d'or : vous me dites : — Mettons nos louis d'or ensemble. Je sais que je n'ai pas un louis d'or, mais seulement une pièce de trois baches *(sic)*, et je dis non. Vous vous attristez et vous blessez un peu. Je vous dis : — Eh bien, mettons ensemble votre louis d'or et ma pièce de trois baches, si vous y consentez ; j'apporterai moins que vous dans cette amitié ; mais du moins j'y apporterai d'abord le consentement et le bonheur de recevoir plus que je ne donne, ce qui est un des premiers caractères de l'amitié. »

A partir de ces années 1837 et 1838, commence, entre la famille Olivier et Sainte-Beuve, une longue et pré-

[1] Surnom des enfants, corruption de *Bijou*.

cieuse correspondance, qui dure jusqu'au moment où les Olivier s'établissent à Paris, sans autre interruption que celle d'un nouveau séjour de Sainte-Beuve à Lausanne, à Aigle et à Eysins, lors de son voyage en Italie, en 1839. Il arriva cette dernière fois, plus épris que jamais, quoique l'œil encore ébloui des splendeurs de l'Italie :

« J'ai quitté Rome dans la nuit du 18, écrit-il le 22 juin, après y avoir excédé de bien peu le temps que j'avais marqué. Je vous reviens bien fatigué, mais d'un autre genre de fatigue que celui dont je souffrais auparavant : la poitrine m'a l'air d'être très bien, autant que je la puis distinguer dans la fatigue générale. J'ai assez bien vu Rome et dans le sens où je la voulais voir : Je comprends ce que c'est maintenant. On y devient aisément dévot, chacun a son saint : l'un à l'Apollon du Belvédère et au grec, l'autre à Raphaël, un autre aux chapelets. J'ai vu des dévots de toutes les sortes et qui chacun ne croyaient que leur objet. Rome et son séjour prolongé sont le plus grand prétexte à la paresse de l'âme et au parti pris : on y penche tout d'un côté, et rien ne vous y contrarie dans ce grand silence. Au fond, tout cela est mort ; Rome n'est qu'une grande ville de province, traversée d'étrangers : ce qui y vit ou qui achève d'y mourir (et achèvera longtemps) a le petit pouls d'un vieillard : ce qu'était le ministère Fleury en France. C'est mon impression, gardez-la pour vous, mes chers amis ; n'en dites rien surtout à Mickiewicz.... Je vous reviens plus épris du Léman que jamais : je suis bien content d'avoir vu l'Italie, Naples et son beau ciel, pour savoir que le bleu ciel est le même quasi partout, que le rayon est le rayon, et le Léman un de ses plus beaux miroirs, que nulle comparaison ne ternit. Il faut que j'y vive, que j'y passe régulièrement cinq mois d'été, à l'étude libre, à la pensée, à la poésie, à la solitude, à la tristesse, à l'amitié. Je reviendrai passer l'hiver de sept mois à Paris et y faire le *condottiere*, le pirate critique infatigable et, autant que possible, équitable. Mais j'aurai mes étés, et je les aurai près de vous. Nous verrons à arranger tout cela. »

Il en fut de ce beau projet comme de tant d'autres ;

toujours caressé, et plusieurs fois sur le point de se réaliser, il ne se réalisa cependant jamais. A partir de cette dernière visite sur les bords du Léman, Sainte-Beuve n'y reparaît que par ses lettres. Elles sont fréquentes. Il ne se passe guère de quinzaine sans une longue missive qui apprend aux Olivier les nouvelles de Paris, les entretient des souvenirs religieusement conservés, et de tout ce à quoi l'amitié peut prendre intérêt. Les lettres sont adressées indifféremment à madame ou à monsieur, en plus grand nombre à madame, qui est censée avoir plus de temps, et vers laquelle — pourquoi ne le dirions-nous pas? — Sainte-Beuve est attiré par un sentiment particulièrement vif d'affection, de reconnaissance et de respect. C'est elle d'ailleurs, évidemment, qui est chargée du département des affaires extérieures. Mais aucune lettre ne va à l'un sans être aussi pour l'autre. Elles sont pour la famille, et il y a un mot pour tous. Les Billou-Billon ne sont jamais oubliés, non plus que Lèbre, ni Mme Isaline Ruchet, ni son mari, le futur conseiller d'état, ni personne des anciennes connaissances et amis. Ce sont des litanies de salutations et de gracieusetés à distribuer. Eysins en a sa grande part. Cette nature douce, ces coteaux, ces vallons, ces campagnes, avec la scène du lac et des monts, ce nid d'antique et religieuse honnêteté, tout cela est vivant dans les souvenirs de Sainte-Beuve. En aucun autre lieu, semble-t-il, il n'a mieux joui de la liberté rustique, et de ce calme bienfaisant qui chasse les vaines passions.

Paix et douceur des champs, simplicité sacrée !
Je ne suis que d'hier dans ce repos d'Eysins,
Et déjà des pensers plus salubres et sains
M'ont pris l'âme au réveil et me l'ont pénétrée.

J'ai eu le privilége de lire toute cette correspondance,

qu'on ne saurait publier maintenant, mais qui doit l'être, et qui le sera en son temps. Elle est complétement disdincte des chroniques écrites pour la *Revue suisse*, et publiées récemment sous le titre de *Chroniques parisiennes*, et il n'y a pas de doute, à mes yeux, qu'elle ne doive former un des volumes les plus intéressants — il y en aura bien pour un volume — de la correspondance de Sainte-Beuve. Ces lettres ont trop de prix, et la publication en est encore trop lointaine, pour que je ne m'y arrête pas quelques moments.

Et d'abord, elles m'ont donné la solution d'un problème que plus d'un critique s'est posé. Comment Sainte-Beuve, si recherché, si précieux parfois dans ses premiers portraits littéraires, dont la phrase tourne et se replie sur elle-même, se chargeant d'incidentes, de parenthèses, de correctifs, dont le style inquiet, perplexe, se trouble dans la perpétuelle combinaison des nuances et des chatoiements, comment a-t-il pu, quand la nécessité lui en a fait une loi, devenir simple tout à coup? Comment sa phrase s'est-elle dégagée à ce point, pour courir légèrement vers le but? Où a-t-il pris cette aisance de tour et cette limpidité d'expression? Il n'y a pas d'exemple, ou il y en a bien peu, d'un progrès pareil. On en faisait honneur à la souplesse d'esprit du grand critique. On disait qu'obligé enfin d'écrire pour tout le monde et d'écrire en quelque sorte au pied levé, il avait, à force d'art, acquis cet heureux naturel. Ce n'est point cela. Le second Sainte-Beuve a de tout temps été le vrai. Sainte-Beuve n'a eu qu'à être lui-même pour déployer aux yeux étonnés cette facilité de talent et charmer le public par la grâce de sa *causerie*. Il n'a eu qu'à être pour tous ce qu'il était pour ses amis, à écrire dans les journaux comme il écrivait dans ses lettres. On ne devient que ce qu'on est, et Sainte-Beuve, après tant

d'autres, en est une preuve de plus. Le faux Sainte-Beuve est celui qui se complique et s'alambique, celui des *Portraits*. Celui-là n'écrit pas, il compose. Sa faute est celle des écoliers, celle même qu'il a, plus tard, reprochée à Rigault. Habile, ingénieux écolier, il sait qu'il est fort sur les touches et les retouches, et il veut montrer son petit talent. Ce ne sont point des tâtonnements, c'est une recherche, c'est un art. Mais il n'y a pas d'art qui vaille l'absence de l'art, et Sainte-Beuve doit un beau cierge à ceux qui l'ont obligé d'y renoncer.

Mais c'est l'homme surtout que cette correspondance donne à connaître, et l'on verra bien, quand une fois elle paraîtra, le tort que lui font ceux qui envisagent son séjour à Lausanne comme un accident fâcheux survenu dans sa carrière, et tout ce qu'il a déployé, à propos de Port-Royal, de poétique et religieuse sensibilité, comme une complaisance ou l'effet d'une surexcitation passagère. On verra aussi combien on est loin de compte quand on ne sait voir en lui qu'un esprit délié, rompu à toutes les métamorphoses, qui se prête sans se donner et qui, sous le nom d'affections, n'a jamais eu que des engouements, des surprises de l'imagination ou des caprices d'homme blasé. Il lui est arrivé ce qui arrive toujours à ces natures mobiles, impressionnables, multiples, qui comprennent tout et ne se fixent nulle part : on l'a fort calomnié, et il n'aurait guère le droit de s'en plaindre, parce qu'il y a largement prêté, et que, lui-même, il en a donné l'exemple le premier. Il y a tout un Sainte-Beuve, peu connu de la plupart des critiques et des biographes, entre autres de M. Othenin d'Haussonville, un Sainte-Beuve qui savait être le plus aimable des hommes, aimable par nature, facile à vivre, complaisant, dévoué, bon. A côté du critique, du pirate, c'est son mot, il y a l'homme simple, et si je l'ose dire, le bon enfant. Nous

l'avons vu, à propos de Cousin, distinguer entre les amis d'*ici*, c'est-à-dire de Paris, du Paris littéraire, et ceux de là-bas, du pays d'Olivier. On peut distinguer de même entre le Sainte-Beuve d'ici et le Sainte-Beuve de là-bas. Ce dernier ne sera peut-être pas celui qui occupera le plus de place dans la mémoire des hommes ; il n'en a pas moins existé, il n'en a pas moins fait les délices, parfois aussi le désespoir, de ceux qui l'ont connu. C'est ce Sainte-Beuve qui vient de m'apparaître et de se révéler tout entier dans cette précieuse correspondance. Je demande pardon si j'en parle trop vivement. Cela tient, sans doute, au plaisir de la découverte, plaisir d'autant plus grand qu'elle a été pour moi, non une surprise, mais une confirmation. L'autre Sainte-Beuve est curieux à suivre dans ses évolutions ; il intéresse comme un phénomène. Celui-ci est attachant.

De bonne heure orphelin de père, vivant seul à Paris avec sa mère, jeté tout jeune encore dans le mouvant tourbillon du quartier latin, de l'école de médecine et de la littérature, Sainte-Beuve a peu connu dans sa jeunesse la vie de famille. Il l'a entrevue chez Hugo, mais le tourbillon l'y poursuivait. C'est chez Olivier, à Aigle, à Eysins, à Lausanne, que lui est apparu dans sa simplicité touchante, sans rien qui détonât, le monde des joies intimes et des paisibles contentements. Les Olivier lui ont tenu lieu de famille, et il s'est plu dès lors à rattacher aux souvenirs de Lausanne tout ce qu'il y avait en lui d'instincts innocents, et de rêves ou de regrets de bonheur domestique. Il a chez les Olivier, et chez eux seulement, une place à un foyer. Il le sait, et le répète, avec grâce, avec reconnaissance, et il y ajoute le sel de mille charmantes malices :

« Quand je vois tous vos heureux et romanesques mariages du canton de Vaud, il me prend vraiment regret (par moments)

de ne pas m'être laissé marier aussi pour vivre là parmi vous à demi quart-d'heure de Lausanne, sans jamais remettre les pieds à Paris ; mais on ne m'aurait épousé que pour venir à Paris, et pas si bête ! »

Ce pays où il a un foyer lui devient presque une seconde patrie ; du moins garde-t-il en son cœur le fidèle souvenir des lieux qu'il y a connus. Il a quelque chose de ce patriotisme vaudois qui tient à la terre, qui est une religion du lieu. Les litanies d'amitiés et de salutations qui allongent ses lettres se terminent souvent par un mot pour le lac, ou pour l'étang de Chamblande, ou pour les « reines des prés d'Eysins » et « le grand orme de Rovéréa, loin desquels on n'a pas d'inspiration profonde. » Il n'entend point d'ailleurs qu'on l'insulte, ce pays, et il faut voir avec quelle vivacité il en prend la défense :

« Je suis ces quatre jours-ci (la lettre est du 15 août 1838) tout irrité, et devinez pourquoi ; je le suis à cause de la question suisse, de cette demande avec menace au sujet de M. Louis Bonaparte ; on a ici débité de telles insultes à des noms que je connais et j'honore ! Hier, en lisant *les Débats* sur M. Monnard, je n'ai pu me retenir et j'ai écrit une lettre, pour relever un peu le faquin qui l'insultait : la lettre a paru ce matin dans *le Siècle ;* car *la Revue* [1] est trop compromise pour se brouiller avec les puissances. Ainsi, madame, vous voyez que j'ai un peu de sang suisse dans les veines, et que je ne cesse à aucun moment d'être des vôtres par le cœur. »

Il ne faut pas se figurer que la pointe de sa plume s'émousse dans ces lettres tout affectueuses. Loin de là, il n'est nulle part plus incisif ; nulle part il n'a un plus grand nombre de ces mots trouvés, pittoresques, de ces comparaisons qui vous démolissent un homme en le définis-

[1] *Revue des deux mondes.*

sant. Il en a d'autant plus qu'il se sent plus en sûreté : il sait que personne n'écoute à la porte. — « Ce Leroux écrit philosophie comme un buffle qui patauge dans un marais. » — « Je viens de dire aussi mon mot (ô douleur) sur Lamartine à propos de ses *recueillements* qui sont des *débordements*. » — Le discours de réception de Victor Hugo à l'Académie, n'est qu'un « pathos long et lourd, » « très bon à mugir dans un colysée devant des Romains, des Thraces et des bêtes. » Nulle part, pour le dire en passant, on ne voit mieux combien ce qu'il y a dans Hugo de désordonné lui devenait antipathique. Il compare un de ses drames, *Ruy-Blas*, à une « omelette battue par Polyphème. » En revanche, il continue à goûter vivement les parties de son talent restées pures d'exagération, et il a des mots charmants sur quelques-unes des personnes qui touchent de plus près au grand poëte, sur Mlle Léopoldine Hugo, par exemple, « la plus charmante et la plus perlée des ballades de son père. »

Ses nouveaux compatriotes, si on ose les appeler ainsi, les habitants du bon pays du Vaud, n'échappent pas toujours à la malignité de ses critiques, et il sait aussi, au besoin, les peindre et les juger d'un mot. Ce qu'il dit de M. Porchat aurait fait plaisir à Olivier s'il avait eu la moindre jalousie contre le rival qu'on avait coutume de lui opposer. « M. Porchat a réussi assez bien ici ; il a une fadeur assez spirituelle. Il s'en retournera content de Paris.... et oublié. » Mais rien, dans le canton de Vaud, n'agace Sainte-Beuve autant que les manques de clairvoyance où la préoccupation religieuse fait tomber les hommes les plus distingués, les Lèbre, les Vinet. C'est alors qu'il a de belles impatiences. La *Revue suisse*, par exemple, attribuait une pensée religieuse à la *Lucrèce Borgia*, de Hugo. C'est de Lèbre que lui était venue

cette idée, qui se mêlait, dans un article de chronique, à d'autres impressions venant de Saint-Beuve lui même :

« Lèbre, écrit ce dernier, vous a induit en erreur comme aurait fait M. Vinet. La pièce est purement ridicule, un drame à orgie et à régence. Il faut avoir de la religion de reste pour en voir là. *Il n'est pas un de nos spectateurs, gens du monde, qui n'ait été purement et simplement* REPOUSSÉ : voilà l'impression vraie, incontestable. Le reste est affaire de journaux et de camaraderie. Lèbre a les yeux trop grands ouverts et trop remplis du soleil des montagnes pour voir juste à nos quinquets. Il a fait du mysticisme là-dessus, comme d'autres ont fait de la philanthropie sur Eugène Sue. Ne donnons pas dans l'écueil au moment où nous nous en moquons. En amalgamant les deux impressions, il résulte un jugement faux et contradictoire. — Mille pardons : mais j'aime le vrai, et toute cette page alambiquée m'a fait mal aux nerfs. Au diable les mystiques ! »

Pendant ce temps, le bon Lèbre, qui ne se doute de rien, félicite Olivier. « L'acticle sur *Lucrèce*, dit-il, est charmant. »

Mais la plus belle, la plus *rageuse* de ses sorties, remonte droit à Vinet. Sainte-Beuve ne cessait de lui reprocher de ne pas faire, par charité, le discernement des esprits, de s'occuper d'œuvres qui ne le méritaient pas, de se commettre avec les « sots. » La coupe déborda le jour où le *Semeur* apporta à Sainte-Beuve un article flatteur sur Michiels et ses *Idées littéraires* :

« Je suis furieux contre Vinet, ou pour mieux dire blessé. Quoi ? c'est lui qui dans *le Semeur* a osé louer et recommander et dire qu'il *aimait* un livre ou libelle d'un M. Michiels qui nous insulte tous et nous calomnie. Il a osé écrire qu'*il aimait* le livre et la manière et l'auteur quand même. Décidément l'optimisme ne mène à rien, qu'à tout confondre. Moi, je suis plus que jamais pour la grâce prise au sens grossier et dès ici-bas, les bons et les mauvais, les honnêtes gens et les méchants. Ce Michiels est

des derniers, fou et grossier, n'ayant répondu que par des insultes à nos désirs et à nos efforts stériles pour le servir. Sérieusement je ne passerai jamais cela à Vinet, et si je lui reparle ou lui écris jamais, ce sera pour débuter par ce que je vous dis là. La charité est une bêtise. — Vous pouvez le lui dire. »

Voilà bien Sainte-Beuve, et son bons sens et ses impatiences et ses mémorables boutades. Inutile d'ajouter que le temps eut bientôt effacé cette impression qui devait durer toujours, et que le nom de Michiels n'est pas même prononcé dans les rares lettres que Sainte-Beuve eut dès lors l'occasion d'écrire à Vinet. Mais on peut voir par cette citation qu'il ne se fait ni plus dévot ni meilleur qu'il n'est pour complaire à ses amis Olivier. Il se montre au naturel, n'entrant point dans des confessions qu'on ne lui demande pas, mais laissant fort bien deviner ses faiblesses, ses inconséquences, ses bonnes résolutions suivies de peu d'effet, tous les accidents de sa vie morale et intellectuelle, et toutes les difficultés, toutes les misères de sa vie matérielle, de sa lutte pour l'existence, car il eut à lutter, lui aussi, et s'il faut l'en croire, l'absence d'une position assurée, indépendante, le manque et le besoin d'argent, pour tout dire en deux mots, furent pour beaucoup dans le décousu de sa carrière et la dispersion de ses efforts.

Il ne faut pas croire, non plus, qu'il parle toujours mal de Paris dans ces lettres où il se fait Suisse avec ses amis de Suisse. Ce qui lui paraît rare à Paris, dans son Paris, le Paris littéraire, souvent un peu bohême, c'est une chaude et sympathique atmosphère: « Le cœur ici est supprimé, dit-il, on est plus heureux dans le canton de Vaud, même quand on souffre. » D'ailleurs, il jouit plus que personne des ressources et de la société de Paris, et de tout ce mouvement d'esprit, de conversation et de

publicité. Il aime aussi Paris pour lui-même, et il se plaît à en décrire les pittoresques aspects :

« Paris est beau ; l'autre soir, passant sur le pont des Arts, j'admirais cette Seine souveraine, cette cité et sa Notre-Dame, tant de silhouettes et de flèches nettement dessinées, les lignes du Louvre, mais surtout le couchant qui n'a rien ici à envier à ceux des Alpes. Dès que le ciel s'en mêle, il sait bien égaliser les grandeurs. Le couchant donc était chaud, magnifique et glorieux. Par delà, par-dessus les Champs-Elysées, s'apercevait, dominant et détaché, l'arc de triomphe de l'Etoile, qui faisait nuage noir dans l'or du ciel, et par son ouverture empourprée, semblait la porte des archanges triomphateurs. J'aurais voulu qu'il fût du côté de Lausanne, mais c'eût été trop beau ; il était juste du côté opposé, de ce côté des grandes mers et des Atlantiques immenses, orageuses ou pacifiques, où bon gré mal gré, nous irons tous, faibles ruisseaux ou fleuves, nous perdre un jour dans le couchant ou dans la nuit. »

La lettre à laquelle j'emprunte cette page est du 20 juin 1838. Que ne puis-je la citer tout entière, pour donner un échantillon, un seul, mais complet, de cette correspondance unique! Il y faudrait dix pages, et nous avons déjà multiplié les citations et dépassé les bornes. C'est plein, c'est savoureux, comme les meilleures lettres de Mme de Sévigné. Prose et vers, amitiés, détails intimes, bagatelles familières, graves réflexions : rien n'y manque. Et les nouvelles, quelle gerbe!.... Cette pauvre Mme Valmore, dont la destinée est de nouveau anéantie, attendu que l'Odéon ferme, et « les voilà cinq dans la barque sans boussole, à la garde du vent : » — et les *Pauvres fleurs* de la même Mme Desbordes-Valmore, qui vont paraître ; — et l'édition de Fontanes à laquelle Sainte-Beuve travaille : « Je souris parfois de mon zèle si naturel d'ailleurs pour ce charmant poëte ; mais je pense à l'air de converti que j'aurais si je mourais là-dessus : il a com-

mencé par Ronsard pour finir par Fontanes; » — et le travail d'Olivier sur *Davel* qu'on attend pour la *Revue des deux mondes*; — et ce Granier-Cassagnac.... passons sur cet article; — et l'*Ange déchu* que vient de publier Lamartine: « J'ai lu votre dernier.... » essaie de lui dire un ami. « Ah! vous êtes plus avancé que moi, interrompt le poëte, car je ne l'ai pas lu encore; » — et les articles de Vinet sur ce même *Ange déchu :* « Comme c'est la charité chrétienne dans la critique littéraire! et penser que probablement Lamartine ne prendra jamais la peine de lire sérieusement cela; et qu'il dira négligemment peut-être en jetant les feuilles: *Ils sont furieux contre moi !*.... sans leur en vouloir. »

Il faut finir. Cependant il est un point que je me reprocherais de ne pas noter encore.

On a beaucoup dit que ce qui manquait le plus à Sainte-Beuve, c'était l'âme, la passion. Il en savait pourtant bien le prix, car il se demande, à la veille d'une représentation de *Phèdre* par Mlle Rachel, si la passion, « cette *grâce* suprême, » lui viendra. Je n'ai point l'intention de m'inscrire en faux contre le jugement universel; il est trop évident que l'œuvre de Sainte-Beuve, à la prendre dans son ensemble, révèle plus de vivacité d'intelligence que de chaleur d'âme; mais pour celui qui a lu la correspondance de Sainte-Beuve avec les Olivier, il y a un moment dans sa vie où brille le sombre éclair de la passion. On ne se le figure que critique et vieux garçon, parce que c'est ainsi qu'on l'a vu vieillir. Il n'en a pas moins eu son rêve de bonheur à deux; non-seulement il a voulu se marier, mais il a aimé, il a espéré, et il a vu son rêve emporté.

« La douleur que j'en ai éprouvée, écrit-il (1er septembre 1840), et que j'en éprouve est inexprimable; imaginez que j'y

suis retourné malgré moi dès le surlendemain du refus ; j'y retournerai, qui sait ? ce soir même… Ainsi, cher ami, au moment où vous êtes inquiet ou heureux (les Olivier attendaient une augmentation de famille), je ne suis plus ni l'un ni l'autre, mais abattu net. J'ai erré ces trois jours durant comme un chien sous le soleil : *haeret lateri lethalis arundo.* »

Et à trois mois de là, le 1er décembre :

« Il s'est opéré et il s'opère en moi des révolutions bien tristes : la joie du cœur a sombré, et le cœur aussi, je le crains, au moins pour un moment. Il existe encore, mais au fond de l'abîme, et je n'ai pas toujours le temps et le courage d'y plonger. — Ma nouvelle position [1], au lieu de me procurer plus de loisir, comme il serait raisonnable d'en prendre, ne fait que m'exciter à des travaux les plus divers : et je m'y livre pour m'étourdir, comme d'autres au jeu ou à la boisson. Je fais des articles coup sur coup. Je me jette en pleine eau dans le gribouillage. Au moins, pendant ces courtes et fréquentes fièvres, le reste pour moi n'existe plus. »

Un dernier détail : La pensée de la mort a de bonne heure et souvent préoccupé Sainte-Beuve. Plusieurs lettres à Olivier ont rapport à ses dernières volontés. Il se trouvait entre autres, dans le nombre, un pli qui est demeuré cacheté jusqu'à ces derniers temps, et sur l'adresse duquel on lisait : « Ceci est mon testament. » Ce testament, écrit tout entier de la main de Sainte-Beuve, sur papier timbré, le 20 avril 1844, a été annulé par d'autres, postérieurs ; mais il est intéressant pour nous en ce qu'il montre combien était grande la confiance de Sainte-Beuve en Olivier, combien sincère son amitié. Il lui lègue

[1] Il était bibliothécaire à la *Mazarine*, et il avait brigué cette place afin d'avoir une position et de pouvoir faire sa demande en mariage.

sa bibliothèque, il le nomme son exécuteur testamentaire, et il l'institue, pour le cas où sa mère serait morte, son *légataire universel*. « Je lui lègue, dit-il, tout ce qui m'appartient en maisons, rentes ou autres propriétés, y compris mes *œuvres littéraires*. »

Ce document a encore un autre intérêt. On y voit Sainte-Beuve songeant déjà aux derniers devoirs qui lui seront rendus, et prenant dès cette date des dispositions toutes semblables à celles qu'il devait prendre plus tard, avec cette différence toutefois, qu'il demande à être porté à l'église, au lieu de l'interdire. Voici l'article :

« Je désire expressément qu'il ne soit fait à ma mort ni cérémonie aucune, ni discours funéraire, ni rien de solennel, aucune convocation même ; qu'on me porte à l'église, puis au cimetière de grand matin, et seulement accompagné des amis qui se trouveront par hasard informés et qui viendront me donner ce dernier témoignage. »

X

Le recueil des *Deux voix*, le *Canton de Vaud* et les *Etudes d'histoire nationale* sont les principaux fruits du travail d'Olivier pendant les dix premières années de son séjour à Lausanne, de 1833 à 1842. A partir de 1842, tout le temps qu'il ne réserve pas pour son enseignement est consacré à la *Revue suisse*.

La *Revue suisse*, dont la fondation remonte à l'année 1838, est née de la recrudescence de vie littéraire qui se faisait sentir à Lausanne et dans le canton de Vaud. De rares écrivains avaient essayé auparavant quelque publication plus ou moins périodique, telle que les *Etrennes*

helvétiennes du doyen Bridel ; mais un recueil ouvert à tous, une revue destinée à vivre de la vie intellectuelle du pays, à en être le produit et l'exacte expression, cela était nouveau pour le public vaudois. Je dis pour le public vaudois, et non pour la Suisse romande, car il existait à Genève, depuis quarante-quatre ans déjà, une publication analogue, qui, sous les titres de *Revue britannique*, puis de *Bibliothèque universelle*, n'a cessé de jouer son rôle, parfois même un rôle important, dans l'histoire littéraire de notre pays, et qui était destinée à se fondre plus tard avec la *Revue suisse*, à la naissance de laquelle nous assistons. L'exemple de la *Bibliothèque universelle* ne contribua pas peu à faire sentir à Lausanne le besoin d'une revue vaudoise, que celle de Genève eût pu rendre inutile, si elle avait su, dès ce temps-là, rallier les écrivains et les lecteurs des diverses parties de la Suisse française. Mais Genève était Genève, et Lausanne était Lausanne. Chacun allait de son côté. Ce fut à Marc Ducloux, l'imprimeur, homme d'esprit, actif, entreprenant, que vint l'idée de ce recueil. Il s'en fit l'éditeur, et en confia la direction à Charles Secrétan, qui venait à peine d'achever ses études, mais que — à défaut d'Olivier, alors absorbé par le tableau du *Canton de Vaud* — son zèle, son activité, son talent, sa jeunesse même, désignaient pour une œuvre où il s'agissait d'enlever un succès. La nouvelle revue débuta modestement. La livraison n'avait guère que trois feuilles ou trois feuilles et demie (48 à 56 pages) ; mais, comme dit le proverbe, aux petites boîtes les bons onguents. Historiquement, il n'est pas de publication plus importante parmi celles qui ont vu le jour dans notre pays à partir de 1830, parce qu'il n'en est pas qui prouve mieux que le canton de Vaud avait fini par atteindre l'âge de sa majorité littéraire. Toutes les autres sont individuelles ; on peut les

soupçonner de ne devoir leur origine qu'au hasard de quelque heureux génie. Ceci est la *revue*, c'est-à-dire l'œuvre collective sans laquelle il n'y a pas de vie en commun, de foyer d'activité. Aussi quiconque est né Vaudois, à moins d'être entièrement dépourvu de sens et d'intérêt pour les choses littéraires, éprouve-t-il une secrète émotion en retrouvant dans la poudre des biblothèques ces vieux et minces cahiers jaunes, dont la couverture porte ce simple titre : *Revue suisse*. C'est de là que nous datons. Quel plaisir de les feuilleter et de se sentir dès l'abord en plein courant ! Un excellent article de Vinet, qui a paru plus tard, sous forme de lettre, en tête du tome IIIe de sa *Chrestomathie*, ouvre la première livraison ; puis vient une pièce de Frédéric Monneron, *l'Alouette*, qui est encore aujourd'hui ce que la poésie a produit chez nous, je ne dirai pas de plus parfait, mais de plus éthéré, de plus vif, de plus enlevant. Une revue qui débute par des vers pareils et par une pareille prose établit son droit à l'existence. Aussi le succès désiré fut-il obtenu. Le premier exercice prouva que la *Revue suisse* pouvait vivre et se suffire à elle-même.

Juste Olivier et sa femme comptèrent dès le commencement parmi les principaux collaborateurs, et bientôt, voyant poindre enfin l'espoir de quelque loisir, ils se dirent l'un à l'autre que cette revue devait devenir leur revue, cette œuvre leur œuvre. Cette pensée s'enracina plus profondément dans leur esprit lorsque, en 1839, Charles Secrétan, appelé à enseigner la philosophie à l'académie de Lausanne, résigna ses fonctions de directeur de la *Revue suisse* entre les mains de l'éditeur, Marc Ducloux, qui s'en chargea provisoirement. Aussi ne fût-ce pas sans regret qu'ils virent ce dernier les confier à MM. Frédéric Chavannes et Frédéric Espérandieu. C'étaient deux choix excellents, deux vrais amis des bonnes

et belles lettres, amis d'Olivier, dont l'un, poëte aussi, avait été le rival dans un concours académique. Mais Olivier se sentait placé de manière à faire plus qu'ils ne pouvaient faire. Ce n'était point assez, pensait-il, de reproduire les divers aspects de la vie intellectuelle du canton de Vaud et de publier des correspondances de Berne, de Bâle, de Zurich ; il fallait encore donner à la *Revue* un intérêt plus général, en faire un petit miroir du vaste monde. Olivier comptait pour y réussir sur ses relations à Paris. Il eut un moment l'idée de fonder une autre revue, à ses risques et périls ; mais le pays n'offrait pas assez de ressources pour les diviser ainsi, et la concurrence ne pouvait qu'être fatale aux uns et aux autres. Tous les intéressés le comprirent. A la suite de pourparlers et d'amicales négociations, un arrangement consenti par les deux parties fit de Juste Olivier non-seulement le directeur, mais le propriétaire de la *Revue suisse*, dont il fut seul chargé dès le mois de janvier 1843.

Sainte-Beuve prit feu à l'idée de cette publication, non qu'il en attendît pour sa réputation quelque accroissement prochain, non qu'il comptât sur un succès en France, c'est-à-dire à Paris, mais au contraire, parce qu'il savait bien, connaissant son public, que la *Revue* resterait une revue suisse, qu'il n'en parviendrait pas un exemplaire dans le monde qui l'entourait, de telle sorte qu'il pourrait y dire toute sa pensée et la dire en paix. C'était un de ses tourments de se sentir enlacé par mille obligations, et jeté si avant dans le courant de la vie parisienne qu'il ne lui était plus possible, rentré dans son cabinet, d'exercer son métier de critique en n'ayant en vue que la vérité vraie et sans acception de personnes. Comment dire tout ce qu'on pense de quelqu'un qu'on a rencontré la veille dans un salon et qu'on rencontrera le soir même dans un autre salon ? L'adresse n'y suffit pas ; on

biaise, on fléchit. Et dans les temps de crise politique ou religieuse, quand la société est divisée en deux camps acharnés à se nuire, comment être juste envers ses ennemis, comment surtout être vrai envers ses amis? On loue ou l'on bafoue, et il s'établit une critique de convention, qui étouffe la critique indépendante. Ce n'est pas que celle-ci ne prenne sa revanche, mais en secret, dans les cercles intimes. A Paris, la vraie critique s'écrit moins qu'elle ne se parle. Ainsi en jugeait Sainte-Beuve, et l'un de ses titres aux yeux de la postérité sera de n'avoir jamais senti sans impatience sa plume ainsi enchaînée. Plus d'une fois il a voulu secouer le joug, et il lui est rarement arrivé de se laisser entraîner à quelque complaisance sans que sa malice profitât de la première occasion pour se donner la satisfaction d'une revanche. Il a pris soin d'ailleurs de nous mettre lui-même en garde, en faisant à diverses reprises l'aveu de ses petits péchés. Sainte-Beuve n'est pas homme à se contenir longtemps; il faut chez lui que la vérité se fasse des issues. Et voilà pourquoi, dès le premier jour, il s'éprend de la *Revue suisse.*

« Tâchez, écrit-il à Olivier, de fonder là-bas quelque chose, un point d'appui quelconque, un organe à la vérité ; je serai tout à vous. Ici il n'y a rien, rien de possible ; il faut le point d'appui ailleurs, indépendant : ce que Voltaire a fait à Ferney avec son génie et ses passions, pourquoi ne le fonderait-on pas à Lausanne avec de la probité et du concert entre trois? Pour moi, je me sens de plus en plus ici comme étranger... Faites-nous là-bas bien vite une patrie d'intelligence et de vérité; je vous aiderai d'ici de tout mon pouvoir, et peut-être un jour de plus près. Durez seulement. »

Ces lignes étaient jointes à une lettre-chronique du 18 février 1843, celle où il se moque si agréablement des

génies persans de Lamennais, des *Amschaspands* et des *Darvands*. Peu auparavant, dans une lettre du 28 décembre 1842, Sainte-Beuve expliquait les raisons particulières qui, dans ce moment-là, rendaient la presse française moins accessible que jamais à la critique indépendante. C'étaient d'abord les écrivains romanciers, les auteurs de feuilletons, qui étaient devenus collaborateurs de tous les journaux, et dès lors « inviolables. » Ensuite, c'était l'excessive concurrence, qui avait fait baisser les prix d'abonnement, en sorte que les journaux, ne vivant plus que par les annonces, étaient sous la dépendance des libraires qu'ils servaient. « Complaisance et vénalité, dit-il, c'est là toute l'histoire. » Il ne voyait pas de remède prochain à cet état de choses, pas plus qu'il ne croyait à la possibilité d'écrire en Suisse en vue de Paris : aussi ne cessait-il de recommander à ses amis de tourner leurs yeux et leurs visées d'un autre côté, du seul côté où il y eût de l'avenir.

« Le public de la *Revue*, écrivait-il, celui auquel elle doit viser de plus en plus, c'est le dehors, c'est la Suisse et l'Allemagne : Suisse allemande et française et ce qui s'en suit. Conquérons ce champ, s'il se peut. L'étranger c'est, on l'a dit, à beaucoup d'égards, une province et la dernière de toutes ; oui, mais, à d'autres égards, c'est un commencement de postérité : écrivons pour ce dernier aspect. »

Et plus loin, dans la même lettre (12 décembre 1843) :

« Encore un coup, c'est là la pente, c'est là le courant possible, et aussi nécessaire que celui de l'Autriche par le Danube. Vouloir faire d'ici un centre, c'est une chimère. Laissons Paris et visons Appenzell. La gloire au bout du compte s'y retrouverait[1]. »

---

[1] La lettre dont nous détachons ce fragment est citée presque au complet dans la troisième partie du travail d'Olivier sur *Sainte-Beuve à Lausanne et dans sa jeunesse*.

Non-seulement Sainte-Beuve se montra bien disposé, mais aussi longtemps qu'Olivier fut propriétaire et directeur de la *Revue suisse*, il lui envoya régulièrement de longues et piquantes lettres destinées à ses chroniques. Son zèle ne se démentit pas un instant. Les lettres arrivaient, trois, quatre par mois, se corrigeant, se complétant. Il faisait de la *Revue suisse* son affaire et ne se rebutait point de prêcher dans ce désert. Il savait bien que le désert se peuplerait tôt ou tard, et qu'aucune de ses paroles n'y resterait perdue. Il les mettait là, en dépôt pour les générations futures; c'était une issue pour la vérité. Maintenant que toutes ces correspondances ont été publiées, non telles que les donnait Olivier, qui arrangeait, déguisait, choisissait et souvent ajoutait, — car il avait d'autres sources encore; — maintenant qu'on les a telles que les envoyait Sainte-Beuve, on peut juger combien l'intérêt en est grand. Pour le détail et la richesse des informations, ces lettres sont d'un contemporain, et d'un contemporain qui est au courant de tout: pour la justesse des appréciations, on dirait la voix de l'avenir. Ce n'est pas qu'on ne puisse jamais le prendre en défaut. Avec son esprit désabusé, il ne voit pas tout de suite la portée de certains entraînements où il soupçonne plus de charlatanerie que d'enthousiasme; sceptique, il croit l'humanité sceptique, et ne fait pas assez la part du romanesque dans les choses de ce monde, même dans les plus positives. Il ne sent pas assez, pour en citer un exemple frappant, ce qu'il peut y avoir de puissance morale et d'action sur les masses dans une politique de poésie comme celle de Lamartine. Mais cette illusion à part, illusion du désillusionnement, quelle pénétration de coup d'œil, et avec quelle sûreté de main il arrache les masques et met à nu les visages. Comme il sait être et rester lui-même au milieu de ce tourbillon

changeant qui donne le vertige aux raisons les plus fermes, et quel ressort, quelle capacité de résistance, quelle vitalité dans ce bon sens qui lui vient de la nature, qui survit à ses engouements et perce encore dans ses impatiences !

Le succès de cette chronique fut très grand en Suisse ; il fit à la *Revue* un rôle et une position. On a aujourd'hui, dans les revues et journaux, des correspondances de partout. Alors, c'était chose déjà remarquable que d'avoir une chronique de Paris, et quant à en avoir une de cette qualité, ce sera toujours une fortune exceptionnelle. Les lecteurs ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Quoiqu'ils ne fussent pas dans le secret, ils sentirent qu'Olivier puisait ses renseignements en bon lieu, et s'étonnèrent d'être souvent mieux au fait de ce qui se passait à Paris, dans le Paris littéraire, que beaucoup de gens qui y vivaient ou en revenaient. Cependant la chronique ne fut pas seule à obtenir les suffrages. Les morceaux, de nature diverse, qui formaient le corps de la *Revue*, étaient souvent fort distingués, et l'on eut entre autres l'agréable surprise d'y voir se succéder des œuvres d'imagination dignes et capables de plaire. Déjà dans les années précédentes, on avait attribué à Mme Olivier un certain nombre de nouvelles qui n'étaient point signées. On en avait remarqué une surtout, qui avait paru en 1838, *l'Honneur de famille*, faite pour saisir et se graver dans la mémoire. Bientôt on vit apparaître un nouveau collaborateur, nommé Charles Autigny, le plus actif, le plus fécond de tous les auteurs de nouvelles qui prêtaient leur concours à la *Revue*. Il ne fallut pas longtemps pour percer le mystère de ce pseudonyme. C'étaient encore les deux voix, ou plutôt les deux plumes, Juste et Caroline Olivier. L'opposition de leurs talents est la même ici que dans la poésie ; chez l'une, la préoccupation tragi-

que et le jet hardi de la création; chez l'autre, plus d'art, plus de patience, et l'amour des combinaisons gracieuses, des idylles doucement mélancoliques, aux senteurs de rose ou de violette. Nous ne saurions entrer dans le détail de chacune de ces compositions; mais au moins devons-nous mentionner un récit très intéressant, pour l'époque très nouveau, d'une excursion à Zermatt, et un petit roman intitulé *Malessert*, l'un et l'autre de J. Olivier. Ce dernier morceau, très oublié des générations actuelles et qui le serait moins, sans doute, s'il avait été réimprimé, eut dans le temps un succès local assez vif. La scène est à Lausanne, et l'action débute par la rencontre, nullement fortuite, de la belle Madeline, l'espiègle aux cheveux d'or, et du bon Sylvestre Malessert, l'amoureux maladroit, qui serait moins gauche s'il était moins épris, sur le grand escalier dit du Marché, lequel des bas-fonds de la Palud gravit jusqu'à la cathédrale. Nous avons vu Olivier poëte ou historien, souvent poëte et historien tout ensemble, le voici romancier. Le récit pourrait être plus simple; l'auteur s'y mêle trop, il prend trop souvent le lecteur à partie; il discute les situations et analyse les personnages; on pourrait aussi lui reprocher de n'être ni assez réaliste, ni assez fantaisiste, de n'être ni dans le monde des rêves, ni dans celui des choses; — il n'en réussit pas moins à faire aimer les héros de son histoire, et cela parce qu'il les aime lui-même. Il est épris de Madeline autant que Sylvestre Malessert, et il se sent au fond de l'âme, comme Madeline, un faible pour ce pauvre Sylvestre, qui, à vrai dire, lui ressemble un peu, malgré ses gaucheries, et dont la physionomie honnête ressort à côté de celle de son rival, Fernand, jeune homme adroit et blasé, égoïste et brillant. Une certaine dame de Préverenges, veuve, mais encore jeune et jolie, mélange de sagesse et de coquetterie, figure heureusement auprès de Madeline. Le tuteur

de celle-ci, le chevalier, comme on l'appelle, vraie nature de gentilhomme, malgré ses dada de généalogie, d'équilibre et de haute métaphysique, domine de ses cheveux blancs tout le groupe joyeux, que complète Josué, fils de Nun, le serviteur taciturne et fidèle, et la belle Lise, naïve enfant de la montagne. C'est à Lausanne d'abord, puis à *Fontaine-seulette* sur le penchant des monts, au-dessus de la plaine du Rhône; puis au bord d'un certain lac des Alpes, un lac dont on ne dit pas le nom, qui se vide en automne pour se remplir au printemps et se couvrir de fleurs comme une coupe enchantée, que se passent les scènes successives de cette gracieuse idylle, qui aboutit au triomphe de l'amour vrai, non toutefois sans quelque consolation pour Fernand, dont l'âme, après tout, n'est pas aussi noire qu'il semble, et qui trouve en Mme de Préverenges une femme propre à faire l'éducation de son cœur. Il n'est pas besoin d'être sorcier, pour peu qu'on connaisse ce bon pays de Vaud, pour découvrir la maison du chevalier à Lausanne, ainsi que les ombrages où se cache Fontaine-seulette, voire le joli lac qui fleurit au printemps, et pour mettre ainsi l'histoire dans son cadre véritable, ce qui ajoute à son charme et à sa grâce naturelle, car il semble qu'ici encore Olivier ait vu la scène où devaient se mouvoir ses personnages avant de les voir eux-mêmes, et qu'ils soient nés de fantaisies inspirées par la poésie des sites. Toujours le génie des lieux.

Juste Olivier et sa femme mirent à la *Revue suisse* tout ce qu'il y avait en eux d'ardeur et de capacité de travail. Ils étaient à la fois propriétaires, directeurs, collaborateurs, administrateurs, expéditeurs; ils se chargeaient de tout, ils faisaient tout eux-mêmes, n'admettant d'autre secours que celui de l'imprimerie, strictement renfermée dans ses fonctions. Que de nuits ils passèrent à mettre sous bande et à préparer les paquets! Mais il le fallait

ainsi, si l'on ne voulait pas y perdre sa peine et son argent. Le public vaudois, sur lequel on faisait fonds, n'était point assez considérable, même renforcé d'un modeste contingent d'abonnés neuchâtelois ou genevois, pour permettre un budget chargé de frais généraux. Il fallait viser à l'économie, travailler, s'ingénier, se dévouer, et faire revivre dans le domaine de la littérature les traditions de la vieille simplicité helvétique. Cependant on vivait, on *durait*, et peut-être, avec de la patience, aurait-on vu se réaliser en partie les espérances et les vœux de Sainte-Beuve ; peut-être eût-on pris pied dans la Suisse allemande ; peut-être, en passant par Appenzell, eût-on fini pour atteindre l'Allemagne, l'étranger, la postérité ; mais une bourrasque politique emporta ce rêve d'un moment. Dès le mois de juillet 1845, c'est-à-dire deux ans et demi après avoir pris la direction de la *Revue suisse*. Juste Olivier l'abandonnait à un éditeur neuchâtelois, et se préparait à quitter le pays natal, pour aller, avec sa famille chercher un refuge à Paris.

XI

« Pourquoi cette vie littéraire d'ici vous a-t-elle inspiré un mélange d'attrait et d'effroi ? Vous avez besoin de Paris, vous vous en êtes sevré de peur de l'aimer. » C'est encore Sainte-Beuve qui parle ainsi à Olivier, lui démontrant qu'il n'y a pour lui que deux séjours possibles et désirables : Lausanne ou Paris. Ce qu'il en dit est fort juste et d'un homme qui, il s'en vante, avait bien observé. Mélange d'attrait et de peur ! La peur se conçoit, surtout pour quelqu'un qui voulait, comme Olivier, préserver de toute injure le trésor virginal de sa muse champêtre. L'attrait

ne se conçoit pas moins : qui donc tient une plume, qui donc est écrivain et poëte français sans avoir quelquefois, surtout dans sa jeunesse, tourné les yeux vers Paris? Paris ou Lausanne! Lausanne d'abord, car c'est là qu'est le *home* d'Olivier, le *home* de sa pensée. Paris, si Lausanne devient impossible. Toutes les fois que sa position se trouve menacée et que l'éventualité d'un départ se présente à son esprit, c'est de Paris que lui vient la première tentation. Déjà en 1838, lorsqu'il n'était pas certain d'être définitivement appelé à la chaire d'histoire, il songea très sérieusement à prendre le chemin de la France et de sa capitale. Le bruit en courut, et quelques-uns de ses amis, justement alarmés, lui adressèrent une lettre collective, le conjurant de ne pas donner suite à ce projet.

« Partout où vous irez, lui disaient-ils, vous honorerez votre pays, et l'honorer c'est le servir ; mais nous ne pouvons nous représenter M. Olivier séparé, éloigné de son cher canton de Vaud. Il nous semble que vous lui avez été destiné et que vous n'êtes pas absolument libre de vous enlever à nous... Personne ne veut s'accoutumer à la pensée de vous voir transplanté sur un autre sol. Les élèves à qui vous avez communiqué votre ferveur intellectuelle et votre amour du travail, et qui ont appris en vous écoutant à mieux aimer leur patrie et tout ce qui peut l'honorer, vous retiendront comme leur appartenant en propre ; et combien d'hommes dont vous avez rajeuni l'imagination et le cœur en leur présentant les plus pures images de la famille et de la vie des champs, et qui, grâces à vous, ont trouvé autour d'eux, dans les détails les plus familiers et dans les objets les plus rapprochés un trésor de douce et bonne poésie, souffriront à voir s'éloigner du pays son poëte et l'un de ses meilleurs fils. Il faut, Monsieur, que vous nous restiez, à un titre ou à un autre ; nous nions aux circonstances le droit de nous priver de vous ; nous ne voulons pas admettre que la patrie de Vaud puisse jamais cesser d'être hospitalière à celui qui l'aime tant, qui la sert avec tant de zèle et l'a si bien chantée. »

Cette lettre n'était guère signée que d'une douzaine de noms, mais des noms choisis, et parmi lesquels figurait, à peine est-il besoin de le dire, celui de l'historien, M. Vulliemin, que, dans certains cercles, on se plaisait à opposer à Olivier, et qui, sans le vouloir, peut-être sans le savoir, se trouvait être son concurrent. Olivier avait donc des amis, et de chauds amis. Il n'en avait pas seulement parmi ses élèves et dans le monde académique ou dans le public lettré; il en avait jusque dans les campagnes, et si l'adresse dont nous venons de citer un fragment avait pu circuler de village en village, elle eût recueilli plus d'une signature qui, pour lui être moins connue, ne lui eût pas été moins précieuse. Je n'en citerai pour preuve qu'une petite anecdote, racontée par lui-même, et qui fera sentir combien pouvait être délicat le parfum de cette fleur de poésie qui semblait prête alors à s'épanouir sur les rives du bleu Léman. Il s'agit d'une visite faite pendant un séjour à Aigle, en octobre 1841, à la famille de M. Marquis, dans son hospitalière résidence du Châtelard, au-dessus de Clarens. Olivier écrit à sa femme :

« Je partis samedi matin par la *Dame du lac*[1], qui me conduisit jusqu'à Villeneuve. De là, par les sentiers; il me semble que jamais je ne les avais trouvés si beaux. Je fis une longue visite au vieux doyen[2], et trouvai les Marquis à dîner. Je croyais leurs vendanges finies, tandis qu'elles commençaient à peine; j'étais bien un peu confus de mon inopportune arrivée, mais ils me reçurent si bien et ils me l'ont si bien dit de tant de manières que je crois véritablement que je leur ai fait grand plaisir. Nous passâmes le reste du samedi à jaser de l'un à l'autre... Le lendemain, nous commençâmes la journée par le sermon de M. Vinet. Il prêchait à Montreux, et devait venir dîner au Châte-

[1] Nom d'une voiture-omnibus.

[2] Le doyen Bridel, à Montreux.

lard. M. Marquis avait bien voulu me faire la cheville ouvrière de l'invitation, en sorte que si cela n'avait pas été fort heureux, je dirais que j'étais pris. Ce sermon de M. Vinet, très long, mais très beau, jamais ennuyeux, très développé, très simple et très riche, est certainement son chef-d'œuvre. C'est magnifique. Il a pour sujet *la vie cachée en Dieu*. Nous n'étions pas beaucoup d'auditeurs, mais étrangers et campagnards de l'endroit, à ce qu'il paraît, gens de choix. Il a fait grande sensation. Le dîner et l'après-midi se passèrent fort bien. M. Vinet fut très bon et très gai; j'ai eu un grand plaisir à causer à mon aise avec lui. Ce matin, qu'ai-je fait ? Des visites... En passant et repassant devant certaine vigne où j'avais avisé des vendangeuses auxquelles M. Marquis avait adressé quelques mots devant moi, je les ai saluées; elles m'ont offert du raisin sur le mur; je suis revenu; elles m'ont engagé à venir en prendre moi-même, et me voilà de l'autre côté du mur, dans les ceps. Nous causions, moi le plus innocemment du monde, parlant des vendanges, de la beauté du pays, combien je l'aimais. « Aussi monsieur l'a si bien dépeint, » m'entends-je dire tout d'un coup, avec une voix si fine, si riante et si douce que, ma foi ! je ne pus m'empêcher de savourer assez bien ce que cette voix disait. En bonne foi, j'avais la plus complète illusion sur mon incognito, et je suis sûr que Marquis ne les avait pas revues. Elles me firent encore, et avec détail, sur le *Canton de Vaud*, sur les *Deux voix*, sur toi, plusieurs compliments les mieux tournés du monde, d'une manière si imprévue, si simple, si cordiale et si charmante que je serais un ingrat, comme je le leur ai dit, si je n'étais pas content d'avoir fait un livre qui a remporté un pareil prix. Mais conçoit-on quelque chose de pareil ? Des paysannes, puisqu'on les appelle ainsi, qui vendangent, qui foulent le raisin, qui chargent la brante, je l'ai vu, qui fossoient au printemps, tout le monde me l'assure et d'ailleurs elles me l'ont dit, et qui lisent, qui lisent si bien, qui se rappellent si à propos, qui vous disent des choses si aimables qu'on est tenté de les trouver justes. Et avec cela belles, dignes, Durand dit sévères... L'une d'elles te ressemble un peu, et je le lui ai dit : ce fut là toute ma galanterie. Il est vrai qu'elle voyait bien ce que cela voulait dire, et elle le savait très bien aussi, qu'elle était la plus jolie. »

Ainsi Olivier était retenu au canton de Vaud non-seulement parce qu'il l'aimait, mais parce qu'il y était aimé. Sa popularité y avait des racines cachées et profondes. Mais ce n'est pas le tout que d'aimer un pays et d'y être aimé ; il faut encore y pouvoir vivre. La prose de la vie a ses nécessités, et les signataires de l'adresse à Olivier en parlaient à leur aise quand ils le conjuraient de rester « à un titre ou à un autre. » En s'exprimant ainsi, ils passaient un peu légèrement sur un point délicat. La famille s'était augmentée et allait s'augmenter encore. Elle était riche déjà de deux enfants : un troisième, un quatrième ne devaient pas tarder. Il y régnait la plus grande simplicité ; mais encore attendait-on d'Olivier qu'il fît honneur aux exigences d'une position fort en vue, exigences d'autant plus considérables qu'il prenait sa tâche plus au sérieux. Il n'était pas précisément bouquiniste, mais il lui fallait des livres, des outils, et puis il avait à cœur de combler, si possible, les lacunes de ses études premières, et il s'imposa dans ce but d'assez lourds sacrifices, entre autres, en 1842, un séjour de trois mois à Zurich, toutes ses vacances, pour achever d'apprendre l'allemand. Pourquoi ne pas parler aussi de ses courses alpestres, soit dans les montagnes du canton de Vaud, dont il sut bientôt tous les sentiers, soit dans le Valais, dans l'Oberland et dans les petits cantons ? Il ne lui arriva pas souvent de pousser ainsi jusqu'au cœur de la Suisse ; il y fit cependant un ou deux beaux voyages, un surtout en compagnie d'Adolphe Lèbre, avec lequel il passa une nuit dans la cabane d'Agassiz, au glacier de l'Aar. Peu s'en fallut qu'il ne prît part à l'ascension de la Jungfrau. Ce n'étaient point pour lui des plaisirs dispendieux et de luxe ; c'était la récréation nécessaire après les excès de travail ; c'étaient les heures sacrées, réservées chaque été à la grande muse favorite, la nature, mère de toute poésie. Le poëte et

l'historien en avaient un égal besoin. Voilà le budget des charges. Celui des ressources ne comptait guère que deux articles : le pauvre traitement que recevaient alors les professeurs de Lausanne, et les revenus, très modestes, de la fortune de Mme Olivier. Il y avait tout juste de quoi suffire, et bientôt, la petite famille grandissant, il n'y eut point assez. Nul doute qu'Olivier n'ait caressé l'espérance de trouver le surplus indispensable dans la juste rémunération de son travail, c'est-à-dire dans la vente de ses ouvrages. Mais il fit à ce sujet les plus pénibles expériences. Son *Canton de Vaud*, auquel il avait donné six années d'un labeur acharné, ne se plaça que très lentement; il en était lui-même l'éditeur, et il eut toutes les peines du monde à rentrer dans les avances qu'il avait dû faire pour payer l'impression. Les *Etudes d'histoire nationale* donnèrent lieu à des règlements de compte tout aussi peu réjouissants. Les *Deux voix*, sur lesquelles il n'y avait qu'une voix, disait Emile Deschamps, eurent un succès d'éloges plus que d'argent. Olivier, sans doute, n'écrivait ni ne chantait par spéculation ; cependant il est dur de ne pas vendre ses livres ou de les vendre si mal, et il y a quelque dérision à s'entendre acclamer comme le poëte ou l'auteur national, à recevoir des adresses dans lesquelles on parle de la reconnaissance de la patrie, quand on sort de chez son libraire et qu'on a pu voir la triste balance des vendus et des invendus. Olivier, aux prises avec les difficultés de la vie, emprisonné par la force des choses dans une sphère trop étroite, connut toutes les ingratitudes de la gloire, et sa disposition naturelle à ne pas voir le monde en beau n'en fut guère diminuée.

Dans son désir de se créer des ressources, il songea de nouveau à Paris, et fit des démarches pour obtenir l'accès à quelque revue. Il souhaitait vivement les voir

réussir non-seulement à cause de lui, mais en vue de Mme Olivier, qui avait commencé à écrire des nouvelles, et moins pour pénétrer dans le monde littéraire de Paris qu'afin de mieux pénétrer en Suisse même. Il nous faut la garantie et l'estampille de l'étranger. La *Revue des deux mondes* semblait le recueil indiqué. Mais il fallait se rendre favorable le cerbère qui en gardait l'entrée, M. Buloz. Ce n'était point impossible, comme le prouvait l'exemple d'Adolphe Lèbre, qui, à peine établi à Paris, venait d'y débuter brillamment. Sa recommandation serait puissante ; celle de Sainte-Beuve plus encore, car Sainte-Beuve était alors entièrement dévoué à la *Revue des deux mondes*. « Il faut avoir quelque fidélité en sa vie et selon son ordre, écrivait-il à propos d'une autre publication pour laquelle on avait voulu le gagner. A Buloz, sinon à son roi et à son supérieur. On ne choisit pas toujours les objets de sa fidélité ; mais il y faut tenir, dût-on crever. » Ce n'est pas que Sainte-Beuve ne trouvât dur parfois le sceptre que M. Buloz tenait d'une main si ferme. Il souffrait dans sa dignité d'homme de lettres quand il l'entendait se moquer de la mauvaise humeur de ses confrères, certain qu'il était de les voir revenir à lui, car, disait le terrible directeur, « il y a de l'argent dans la mangeoire. » Mais il lui savait gré de ce que sa revue était la seule à Paris qui gardât quelque indépendance et où la vraie critique pût trouver un refuge. Aussi M. Buloz, charmé de son concours, ne faisait-il rien sans lui. Sainte-Beuve était le plus écouté des conseillers du maître, et aucune recommandation ne pouvait valoir la sienne. Déjà il avait préparé les voies. Un séjour que fit Mme Olivier à Paris, dans l'hiver de 1841 à 1842, — son mari ne tarda pas à l'y rejoindre, — devait aplanir les dernières difficultés. L'accueil qu'ils reçurent fut excellent, et ils quittèrent Paris emportant quelque espérance.

Mais ils purent bientôt mesurer la distance qu'il y a des paroles aux effets. A chaque article naissait une difficulté. C'était trop long, c'était trop court ; c'était trop tragique, c'était trop anodin. Peut-être, parmi les nouvelles ainsi refusées, y en eut-il qui prêtaient le flanc à de justes critiques ; mais combien la *Revue des deux mondes* en avait-elle publié d'inférieures, et fort inférieures, à *Madame de Flers*, par exemple, qui parut plus tard dans la *Revue suisse*. « J'en suis furieux, » s'écrie Sainte-Beuve en annonçant tel de ces échecs répétés, qui en était un pour lui, car il avait pris le succès à cœur et avait cru le tenir. « Les paroles ici ne ratifient rien, ajoute-t-il ; en politique, qui est un pays de mensonges, passe encore, mais en littérature, c'est la décadence même. » Lèbre n'a pas de moins vives indignations : « Je n'y comprends rien. C'est vraiment l'originalité qui leur fait peur sur toutes choses ; il faut pour se faire ouvrir la porte, je le crains, un talent devenu banal par la vogue, quand il n'a pas l'heureux don de l'être par lui-même. » Les morceaux historiques n'avaient pas beaucoup plus de chance que les nouvelles. L'étude d'Olivier sur Davel, c'est-à-dire une des meilleures choses qu'il ait écrites, sur un sujet alors complétement nouveau pour la France, fut repoussée malgré les efforts redoublés de Sainte-Beuve. M. Buloz ne comprenait rien à l'héroïsme de cet homme qui « se laisse prendre comme un sot. » Le mot est de lui. Le morceau sur Voltaire à Lausanne ne fut pas plus heureux, malgré ce qu'il a de piquant et d'original. « Voltaire n'a fait qu'une idylle en sa vie, dit Sainte-Beuve, et c'est à Lausanne qu'il l'a faite. » Cette idylle, Olivier l'avait on ne peut mieux racontée ; mais pour la *Revue des deux mondes*, il avait trop parlé de Lausanne. « Il aurait fallu absolument, dit Sainte-Beuve, insister plus sur Voltaire et moins sur Lausanne, » Je ne crois pas que M. Buloz

y mît de la mauvaise volonté, et la suite va le prouver; mais sur chaque sujet éclatait la différence des goûts et des points de vue. Cependant un article sur Guillaume Tell et la légende dont il est le héros finit par trouver grâce, non sans avoir dû subir une refonte totale pour être mis au point de vue de Paris. Il fut remarqué. « L'article d'Olivier, écrit Sainte-Beuve, est très bien et lui a fait ici beaucoup d'honneur... Son style si fin, si ingénieux, si artiste, n'a besoin pour nous que d'une chose, un peu plus d'espace et un tissu moins *dur*, étendre, éclaircir. Il aura tout dès lors. — Qu'il passe vite à quelque autre chose. » M. Buloz, mis en goût, demandait aussi à Olivier d'aiguiser sa plume et de donner promptement une suite à cet heureux début. Auparavant déjà, il lui avait demandé de se constituer son correspondant informateur pour la Suisse, chargé de le renseigner sur tout ce qui s'y passerait d'intéressant en politique et en littérature. Olivier avait accepté, et il s'acquittait de ces fonctions au plus près de sa conscience; mais il ne tarda pas à être médiocrement édifié de l'usage qu'on faisait de ses lettres, souvent négligées ou interprétées à contre-sens. Il prenait pied, néanmoins, peu à peu. Déjà il avait réussi à faire agréer quelques vers, et M. Buloz lui exprimait avec une insistance nouvelle le désir qu'il devînt tout à fait son représentant, son lieutenant pour la Suisse. Cette position, s'ajoutant à celle qu'il occupait à Lausanne, lui eût fourni les moyens de sortir des embarras contre lesquels il ne cessait de lutter, sans parler de ce qu'il y eût gagné du côté de la considération. « Cette collaboration et la *Revue suisse!* » répétait Sainte-Beuve. Et il est vrai que si l'on pouvait refaire la vie d'Olivier et la rendre aussi heureuse qu'on l'eût désirée, on ne chercherait pas une autre combinaison. A Lausanne son centre, son point d'appui, et, si je l'ose dire, son principal établissement littéraire. C'est

là que l'imagination aime à se le représenter, entouré de ses élèves et de ses collègues, moins connu au dehors que Vinet, non moins aimé au dedans, faisant une œuvre à quelques égards plus modeste, ne travaillant point pour le monde chrétien, quoiqu'il fût, lui aussi, un membre fidèle de l'église, mais seulement pour son canton, mettant sa gloire et son ambition à en faire, selon le vœu de Sainte-Beuve, une patrie d'intelligence, de vérité, de poésie. On aime à le voir avec ses jeunes amis, leur montrant le but, leur communiquant son enthousiasme, et leur fournissant dans la revue qu'il dirige l'occasion de tenter leurs premières armes. A Lausanne, c'est lui qui est le Buloz, mais un Buloz tout paternel, quoique ayant aussi sa sévérité, heureux de servir de centre aux divers courants de l'opinion, heureux de contribuer à la former et à l'éclairer, mais ne cherchant point à peser sur elle, et n'ayant pas de plus vive jouissance que de voir se répandre et se propager la vie et le mouvement. Toutefois ce Buloz ne doit pas être isolé dans sa province, par plus que sa province n'est isolée dans l'univers. Il reste en communication de tous les instants avec les grands centres du travail humain, et c'est pourquoi il a une succursale à Paris, où il est connu, où il descend quand bon lui semble, sans se faire prier ni annoncer, où il représente cette patrie de vérité qui s'est constituée là-bas. C'est par Olivier qu'arrive à la *Revue des deux mondes* le contingent du pays où s'écrit la *Revue suisse*.

Il s'en faut de peu que cet idéal ne se réalise. Retardez de quelques années la révolution qui menace le canton de Vaud, prolongez d'autant la période de son essor littéraire, faites taire, assourdissez autour de la *Revue suisse* le bruit absorbant de la politique et de la théologie, faites encore, si possible, que la *Revue des deux mondes* appartienne un peu plus aux deux mondes et un peu

moins au seul tourbillon parisien, et l'idéal un instant entrevu n'est plus un idéal; il prend un corps, il est une réalité. Ce fut le rêve d'Olivier, qui, le suivant des yeux, le voyait s'approcher et s'éloigner tour à tour de la sphère des choses possibles. Jamais il ne l'en vit plus près que vers les années 1843 à 1844. Littérairement, c'est le moment le plus heureux de sa vie. Il travaille énormément. « Quand je demande à Olivier, écrit sa femme : Que faut-il acheter pour les étrennes de Doudou? il me répond : Ma chère, la première division de mon article est décidément trop longue, » Et encore : « Je ne comprends pas comment Olivier résiste à la vie qu'il mène. Il lui arrive souvent de travailler quatorze heures par jour sur dix-huit qu'il veille. » Mais ce travail n'est plus en pure perte; on commence à en voir les fruits. Olivier pénètre à la *Revue des deux mondes*, et quant à celle dont il est le Buloz, quoique toujours modeste, elle fait mieux que « durer, » elle progresse et grandit.

Il était temps vraiment, car les expériences des années précédentes l'avaient obligé déjà à de durs sacrifices, entre autres à la vente d'une maison toute peuplée de souvenirs, celle où Mme Olivier avait passé la plus grande partie de sa jeunesse à Aigle.

« Nous avons vendu notre pauvre vieille maison, écrit-elle à Adolphe Lèbre le 31 juillet 1841. Vous comprenez trop bien tout ce qui se cache d'impressions pénibles sous cette seule parole pour que j'y appuie. J'ose dire même que vous prenez votre part de cœur à ce déchirement ordonné par la raison et les circonstances. Nous avons donc vidé, mon frère, ma sœur et moi, de la cave au grenier cette demeure qui se ferme derrière nous comme les jeunes années. Puis, cela fait, et quand elle a été propre, rangée et tranquille, nous l'avons visitée religieusement, pour la dernière fois, sans mot dire, comme on embrasse un mort, et fermant les contrevents à mesure que nous quittions une pièce, nous l'avons ainsi recueillie en nous jusqu'à la fin. »

Mais au moment où les perspectives de l'avenir apparaissaient plus riantes, la roue de la Fortune tourna court, et la série des fatalités recommença, inexorable cette fois.

Les sévérités de la destinée s'annoncèrent par un coup aussi terrible qu'imprévu, la mort presque soudaine de celui à qui Mme Olivier écrivait les lignes émues qu'on vient de lire, de cet Adolphe Lèbre qui avait été un enfant de la maison, qui était devenu un ami, un tendre et fidèle ami, et qui déjà était presque un appui. Mais il n'était pas de ceux qui sont destinés à mener longue vie ici-bas. Il avait pris trop au sérieux, disait M. Verny, ce qui pour tant d'autres n'est qu'un jeu misérable : « c'est le *Weltschmerz* qui l'a tué. »

Cette plaie saignait encore quand un des enfants d'Olivier, Arnold, filleul de Sainte-Beuve et de Mickiéwicz, fut atteint d'un mal très grave et dont les suites ne pouvaient guère qu'être fatales. Il s'agissait d'une tumeur logée derrière l'œil droit. Elle avait grandi suffisamment déjà pour projeter l'œil en avant, hors des paupières. Une opération était-elle utile ? Etait-elle possible ? Les médecins suisses n'osèrent décider. Olivier et sa femme vinrent consulter à Paris, où ils restèrent plusieurs mois, la fatale question toujours suspendue sur leur tête. Il y a de cette époque des lettres d'Olivier qui sont déchirantes. Il s'était monté un ménage et avait essayé de travailler, mais sans réussir à se distraire.

« Je ne sais ce qui m'arrive, écrivait-il à son frère ; mais tout est si triste en moi que je ne trouve que des choses tristes à te dire, et que je n'ai pas même la force de te les dire. Ecrire, même à toi, me coûte extrêmement. Peut-être cela vient-il de ce que je suis assez fatigué. J'ai beaucoup travaillé ici et, comme de coutume, je n'ai rien avancé. Nous sortons toujours très peu ; nous ne sommes pas encore entrés dans un café ni dans un res-

taurant. Notre petit ménage continue d'aller bien. Nous sommes allés quelquefois au théâtre, mais très peu et moi sans beaucoup de plaisir. Toute ma consolation est de fumer force cigarettes et de faire ce que j'aurais bien juré une fois que je ne ferais de ma vie, c'est-à-dire des sonnets. Mais cela m'est venu tout à coup. Il y a dans le sonnet quelque chose de profond et de court qui va bien à la souffrance et à la douleur. Voici, puisque je ne sais rien te dire de mieux, mes deux moins mauvais. »

Et il transcrit ici les sonnets VIIIe et VIe du second livre des *Chansons lointaines*[1], l'un et l'autre d'une amère tristesse, le second presque désespéré.

De l'espoir, de l'espoir ! — oh! ténébreux orage
Qui va s'épaississant autour de mon chemin !
Qui me cache le ciel et, comme un lourd ombrage,
Me fait toujours la nuit, la nuit sans lendemain !

J'ai marché vaillamment, j'ai tendu mon courage
Comme un archer son arc, sans relâcher ma main :
De flèches en tout sens j'ai percé le nuage;
J'ai vidé mon carquois, mais je l'ai fait en vain.

Oh ! le jour ! — une étoile, une petite étoile
Qui de ma route obscure entr'ouvre au moins le voile!
Qui me dise : C'est là, quoiqu'il fasse encor noir !

Mais rien ne peut lever, pas même la tempête,
Ce couvercle d'airain qui pèse sur ma tête,
Et j'étouffe... oh! de l'air, de l'espoir ! de l'espoir !

Enfin, on tenta l'opération, et sauf l'œil, qu'on n'espérait pas sauver, elle parut avoir réussi. Olivier reprit le chemin de Lausanne, déchargé sans doute d'un poids

---

[1] On trouvera au tome II, pag. 218, celui que nous ne citons pas.

douloureux, mais ayant encore, pour s'en ronger le cœur, assez d'amers soucis, anciens et nouveaux. Avant de partir pour Paris, il avait dû vendre la *Revue suisse*, et il savait fort bien, en rentrant à Lausanne, qu'il n'avait plus que pour quelques semaines ou quelques mois à y demeurer. La vie n'y était plus possible, du moins pour lui, grâce à la révolution politique qui avait éclaté en février 1845 et renversé le gouvernement, ce même gouvernement qui, en 1838, avait mis l'académie sur un pied universitaire et institué la chaire d'histoire. Quoique Olivier fût très attaché à quelques-uns des hommes qui en faisaient partie, — son beau-frère, M. Louis Ruchet, en avait alors la présidence, — il était plus dévoué encore à la patrie vaudoise, et il n'eût pas eu d'objections à la servir sous le nouveau régime si on lui en eût laissé la liberté. Mais le mouvement populaire s'était accompli en grande partie contre l'académie, qu'on envisageait comme une des forteresses du méthodisme et du doctrinarisme. Juste Olivier avait, comme tout le monde, vu la crise se préparer, et d'avance il avait fait son deuil de tout ce qui l'attachait à Lausanne, les amis exceptés. L'avenir lui apparaissait sous les couleurs les plus sombres. Ce n'était pas tant la lutte ouverte sur les questions générales et de principe qui le frappait et l'affligeait : c'était bien plutôt le sourd travail de la médisance et de l'intrigue autour du gouvernement qu'on voulait renverser. Il voyait les meilleures intentions méconnues, les hommes les plus honnêtes suspectés, et ne pouvait assez admirer la facilité avec laquelle les tribuns de cabaret séduisaient le peuple, en flattant ses instincts d'intolérance et en semant l'injure ou la calomnie. Et rapprochant dans sa pensée le spectacle qu'il avait sous les yeux de ceux que lui avaient offerts ses études historiques sur notre pays, il se persuadait de plus en plus que nous n'étions rien et que nous ne se-

rions jamais rien. Cette révolution, qui s'intitulait *glorieuse*, lui paraissait odieusement mesquine. Il en parle dans une lettre comme n'ayant été qu'un vaste *cancan*, qui a monté la tête du peuple. Plus elle était mesquine, moins il voyait les moyens de résister à l'entraînement général, et cependant il résistait à sa manière, estimant que chacun, en cas pareil, doit faire ce qu'il peut. Plus d'une chanson politique courait le pays, signée de son nom. Plusieurs eurent un vrai succès d'à-propos ; aucune n'en eut plus que celle sur l'académie, ancienne et vénérable institution, qui, comme le baudet de la fable, payait pour les fautes d'autrui. Tout ce qui se fait de mal dans le pays, c'est l'académie ; tout ce qui arrive de fâcheux, c'est encore l'académie ; et il n'y a pas jusqu'à la disette dont on se plaint qui ne lui soit évidemment imputable, comme le dit fort bien une dernière strophe, où, pour plus de mordant, le patois vient au secours du français :

« Messieurs, dit un bon campagnard,
» Toutes les vignes sont gelées ;
» Les blés furent semés trop tard ;
» Nos forêts se sont envolées.
» *De la Dôlaz quanqu'à Dzaman,*
» *Ecutâ-vei cel' infamia !*
» *No n'ain meins eu de tçous sti an...*
» *C'è, Messieurs, c'è l'académia*[1]. »

Mais l'esprit et l'ironie sont impuissants à désarmer la passion. Le coup devait être porté, il le fut. Tous les professeurs de l'académie, un seul excepté, furent destitués.

---

[1] De la Dôle jusqu'à Jaman,
Ecoutez donc cette infamie !
Nous n'avons point eu de choux cette année !
C'est, Messieurs, c'est l'académie.

Plusieurs, devançant la sentence qui devait les frapper, avaient déjà donné leur démission. Olivier fut de ce nombre. Voyant sa position perdue, il avait agité la question de son avenir, et faisant de nécessité vertu, malgré toutes les répugnances, malgré toutes les chances défavorables, malgré le juste effroi que lui inspirait cette Babylone, comme il l'entendait appeler, effroi que n'avait pas diminué son dernier séjour, il avait pris le parti d'aller se fixer à Paris. Paris ou Lausanne : c'était toujours le dilemme. Une fois affermi dans cette décision, il choisit le moment qui lui parut le plus convenable pour son nouvel établissement, et donna sa démission dès le mois de mars 1846.

Il prit congé de ses élèves et des membres de la Société de Zofingue par une lettre dans laquelle il leur rappelait les belles soirées passées ensemble, ainsi que l'idée fondamentale autour de laquelle n'avait cessé de graviter son enseignement historique, l'idée de la responsabilité morale régnant sur les peuples comme sur les individus.

« Voilà la vie, leur disait-il, chers amis ; œuvre à la fois humaine et divine ; création morale incessante, qui, ainsi que la création physique, a ses lois et, pour loi première, la liberté, laquelle reparaît toujours infinie au moment décisif ; la vie, belle ainsi et sublime, mais grave, mais sévère et avec laquelle on ne joue pas plus qu'avec Dieu ! Que les temps difficiles vous en fassent toujours mieux voir le caractère et le but. Ne craignez point la lutte, quand elle viendra vous l'offrir ; acceptez-la, au contraire, comme nécessaire et utile. Méprisez l'injure, supportez l'injustice, surmontez le mal. »

En même temps, il leur adressait un poëme intitulé l'*Avenir*, faisant suite à celui qu'il avait composé sous le même titre quatorze ou quinze ans auparavant. Quel-

ques strophes y donnaient une expression saisissante aux pensées qui l'occupaient en voyant tomber à la fois, comme une ruine déjà caduque, son avenir et son passé.

Consolez-vous, âmes tristes et fières,
Qui refusez de vous joindre aux faux dieux,
Consolez-vous, la Vérité demeure,
Gardant l'abîme et la porte des cieux.

Quelques jours après, Olivier écrivait à sa mère une dernière lettre d'adieu.

« Paris, lui disait-il, n'est pas l'Amérique. Nous serons là encore à portée les uns des autres, et je te promets de faire tous mes efforts pour tâcher de revenir, au moins moi, le printemps prochain. Ainsi, aie bon courage, chère mère, pour m'en donner ; prends ton parti pour que je prenne le mien, et console-toi pour que je me console. J'ai besoin de toutes mes forces pour lutter. »

Le soir même du jour où il traçait ces lignes, le 4 mai 1846, à minuit, Juste Olivier s'arrachait aux embrassements de ses amis, venus pour le saluer encore une fois, et prenait la route de Paris.

XII

Avant de partir, Juste Olivier avait promis de publier un nouveau recueil de poésies, de vider son portefeuille. Il tint parole, et les *Chansons lointaines* ne tardèrent pas à paraître. Elles sont datées de Paris 1847 ; mais toutes ou presque toutes venaient de Suisse. « Ces chants, disait l'introduction, ont été composés au souffle du pays natal, du pays des montagnes et des lacs, vers lequel ils re-

tournent, que le vent des passions les tolère ou les repousse. ET NOLENTI PATRIÆ. »

Olivier est tout entier dans les *Chansons lointaines*, il y est dans la maturité de son talent poétique. Ce n'est pas que tout y soit parfait. Il a et il aura toujours des inégalités, des obscurités. Mais les inspirations fortes abondent, et se font valoir mutuellement par la variété des rhythmes et des motifs.

Il ne faut pas se laisser tromper par ce titre de *Chansons*, qui est beaucoup moins vrai pour Olivier qu'il ne l'est pour Béranger. Jusque dans ses morceaux les plus sérieux, les plus lyriques, Béranger observe les formes de la chanson. La plupart des poésies d'Olivier peuvent et doivent être chantées ; mais elles ne sont pas nécessairement pour cela des chansons. Plusieurs morceaux, si on voulait les classer, rentreraient plutôt dans le genre de l'élégie, de la ballade ou de la romance. Plusieurs échappent à toute classification. Quelques-uns inaugurent un genre jusqu'alors inconnu dans la poésie française.

Nous avons nommé Béranger. Les chansons politiques d'Olivier reportent la pensée vers celles du chansonnier français. Il n'y a pas imitation, mais ressemblance et influence de l'aîné sur le cadet. Voici, par exemple, un couplet d'Olivier :

Est-ce trop tôt pour dire : Plus de haine,
Plus de défis, plus d'injustes clameurs ?
Non, non, j'en crois cet esprit qui m'entraîne
Et qui demande à rapprocher les cœurs.
Vents ! soutenez, de vos ailes contraires,
Mes chants de paix encor mal affermis !
Pardonnons-nous : Plus de guerre entre frères !
Guerre aux seuls ennemis !

La ressemblance est évidente. L'air est le même que celui de la *Sainte alliance des peuples* et l'idée s'en rap-

proche fort; le rôle et le bonheur du refrain, le mouvement et la coupe des vers rappellent aussi Béranger. Béranger a été l'un des maîtres de la jeunesse d'Olivier. Dans ses cours de rhétorique, il invoque sans cesse son autorité, et, trompé par la candeur de son enthousiasme, il lui arrive de le citer de pair avec Racine, Virgile, même avec Homère. Il devait en rabattre plus tard; mais il est bien naturel que, jeté par les circonstances dans une voie qui n'était point sans analogie avec celle du poëte français, et la mémoire pleine encore et comme enchantée de ses refrains, il ait de loin suivi ses traces. Les différences toutefois sont considérables; différences de rôle et de talent. Béranger est un poëte agressif, Olivier est un poëte conservateur. Le premier a la liberté de l'offensive; il frappe où bon lui semble, et renouvelle à son gré les armes de l'ironie. Le second se borne à répondre; il se porte où s'est portée l'attaque, et dans ses plus heureuses ripostes, dans la fougue même de ses sorties, on sent la circonspection du soldat sur la défensive. A ce rôle plus modeste, plus contenu, correspond un talent moins fécond en saillies, plus grave et plus concentré. Ne cherchez rien chez Olivier qui ressemble à ces caricatures mordantes, à ces charges bouffonnes contre les ventrus, les Myrmidons, les marquis de Carabas, les barbons ou les ministres de Nabuchodonosor. Béranger a l'ironie parlante, comme l'aime le peuple. Olivier, dans ses chansons politiques, n'a guère que le sel de l'esprit et du bons sens, et s'il fait preuve de quelque supériorité sur Béranger, c'est moins par le talent que par l'honnêteté et la conscience. Quelquefois aussi, chez l'un comme chez l'autre, l'inspiration s'élève; alors le vers d'Olivier ne vibre pas moins que celui de Béranger, et les horizons que nous ouvrent ses modestes couplets n'ont pas moins de grandeur. Voyez entre autres la pièce intitulée: *A bas!*

Il en est des chansons politiques de Juste Olivier comme de toute poésie inspirée par les circonstances; elles ont perdu une partie de leur intérêt, et déjà pour la génération actuelle il y faudrait un commentaire. Ceux-là seuls qui ont été mêlés à nos débats politiques d'il y a trente ans savent qui était cet ami Euler, qui n'avait rien

Que de l'esprit et du courage,

et par quels mordants articles il avait mérité le titre que lui donne Olivier de « peintre.... du gouvernement; » eux seuls comprendront entièrement la chanson de l'*académie*, et même celle de ce *ristou* qui n'est bon qu'à pendre

Ou, tout au moins, à *grelotter*.

Il n'en est pas ainsi des chansons purement patriotiques, comme celle dont nous avons déjà cité une strophe: *Pardonnons-nous*. Celles-ci n'ont besoin d'aucune explication. C'est par ce mot: « pardonnons-nous, » qu'Olivier termine « le Livre helvétique, » comme il l'appelle, et ce refrain est bien le plus heureux de tous les heureux refrains qu'il y a semés en abondance; il couvre les autres et retentit dans la mémoire comme le dernier accord de la symphonie.

Quelle que soit l'habileté d'Olivier à aiguiser et à lancer, au besoin, le trait satirique, il n'est, ce nous semble, complétement lui-même que lorsqu'il se dégage des luttes et des passions du moment, pour s'abandonner à la pente de son génie et rêver en philosophe ou en poëte. Il n'a pas toujours la rêverie gaie, preuve en soit les morceaux réunis sous le titre de *Livre morose*, et dont quelques-uns pourraient avoir pour épigraphe ce mot que j'emprunte à une de ses lettres: « La vie, même la plus douce en apparence, est un enfer ici-bas. » Plusieurs, il convient de

ne pas l'oublier, ont été écrits pendant ce terrible séjour à Paris où sa première pensée, en s'éveillant le matin, était de se demander s'il devait ou ne devait pas remettre son enfant entre les mains de chirurgiens qui ne répondaient point de le lui rendre vivant. « O mon Dieu, s'écrie-t-il, comment faire pour ne pas blasphémer ! Je crois quelquefois que la raison me sera enlevée pour ne pas arriver là. » Et cependant, si profond que soit l'abîme, il y pénètre toujours un rayon d'espérance, toujours un regard de la Muse, qui ne le laisse jamais seul, toujours un regard de ce « parfait ami » vers qui le ramènent également les joies et les douleurs et à qui il peut dire :

Malgré la mort, malgré la vie,
Je veux te suivre et t'adorer.

Olivier est une vraie nature de poëte ; je veux dire par là qu'il a des *moments*, et qu'il est tout entier dans chacun de ces moments, qu'il s'y oublie et s'y perd. Pour la plupart des hommes, les moments ne sont que les ondulations du temps ; leurs pensées passent de l'une à l'autre, doucement portées par le cours des flots. Joyeux aujourd'hui, ils seront tristes demain, mais sans être jamais ni tout à fait joyeux ni tout à fait tristes. La disposition de la veille se retrouve dans celle du lendemain ; les effets se prolongent, les influences contraires se font équilibre, et la puissance de la réflexion, toujours agissante, reliant les unes aux autres les sensations successives, en forme le tissu complexe de la vie. Le poëte, lui, a des moments dans lesquels il s'absorbe tout entier, et qui se détachent en force, sombres ou lumineux, sur la teinte plus pâle du fond de l'existence. Toute son âme est pour un certain temps prisonnière dans une impression, tout son génie dans une idée. De là vient qu'il y a toujours chez lui des

contradictions. Si sa vie est en proie au dérèglement de la pensée et des mœurs, ces contradictions prennent un caractère violent, tandis qu'elles se fondent dans l'harmonie générale d'une vie réglée non par le hasard, mais par la raison, et consacrée à quelque œuvre féconde. Néanmoins, elles existent toujours, et celui-là ne serait pas poëte dont les vers n'en offriraient aucune trace. Elles sont nombreuses chez Olivier, et accusent une puissance particulière de jouir et de souffrir. Cet homme dont la pensée générale tend à la tristesse, et à qui la vie laisse le plus souvent un arrière-goût d'amertune, a des heures d'extase et de délicieuse ivresse. Qu'on relise *Amour simple et pur*, une des perles du volume.

La poésie d'Olivier passe ainsi du cri d'angoisse, aigu, déchirant, au doux frémissement d'une âme inondée de bonheur et d'amour. L'opposition ressort d'autant mieux que c'est une poésie plus simple, plus immédiatement inspirée par les incidents de chaque jour, réfléchissant de plus près la vie et ses événements. La famille, les enfants et la maison en sont le principal sujet. Plus d'une strophe émue fut encore composée pour les fêtes rustiques d'Eysins, entre autres celles qui ont ce magnifique refrain:

> Le temps s'en va, mais l'Eternité reste,
> L'Eternité ! L'Eternité !

Rien dans les vers d'Olivier ne ressemble à une composition sur un *thème* choisi; ce n'est jamais qu'une émotion qui se traduit, c'est un moment qui livre sa poésie. De là vient ce qu'ils ont de particulièrement saisissant. L'art disparaît, et l'on se trouve en présence de la vie même. Les femmes, les mères ont des mouvements semblables quand elles sont poëtes. Aussi n'est-on point

étonné de rencontrer Mme Desbordes-Valmore parmi les plus chaudes admiratrices des *Chansons lointaines.* Elle n'ouvrait pas le volume sans vouloir aller à l'auteur.

« C'est toujours après la lecture d'une chanson lointaine, écrit-elle à Mme Olivier, que je veux me rapprocher du toit d'où elles montent si haut. Alors je m'habille et je prends mon mantelet ; puis viennent les obstacles, les *barres,* — cette vie triste et décousue de Paris qui coule sans rien laisser sur le passage. Je reste pénétrée de tout ce livre charmant, qui est une bonne action quoiqu'il me fasse souvent pleurer et par cela même peut-être. Cette grâce poignante est le partage de bien peu. Elle ne s'invente pas plus qu'elle ne s'oublie... Il y a là-dedans des images qui m'ont fait ouvrir les bras pour les saisir. Quel père et quel sérieux amour ! »

Elle a raison, Mme Valmore ; la poésie d'Olivier a une grâce poignante, un charme pénétrant. Ce n'est pas de la poésie de poëte, c'est de la poésie d'homme. Prenez, je suppose, les *Enfantines* de Victor Hugo et comparez-les avec telle pièce analogue de Juste Olivier. Victor Hugo a le vers plus souple, plus riche, plus ample, plus transparent ; mais il n'est pas absolument rare qu'on y sente l'art du poëte autant que l'âme du père, et quand on le quitte pour tomber sur ce refrain d'Olivier :

Coquins d'enfants !... chers petits bien-aimés !

on ne peut s'empêcher de s'écrier : Voilà, voilà l'accent ! Sainte-Beuve en faisait bien la différence, lui qui avait vu les deux pères et les deux poëtes. Il croyait aux enfantines d'Olivier ; il adorait le refrain des « coquins d'enfants, » tandis qu'il hochait la tête quand on lui parlait de celles de Hugo. On en peut dire autant des quatre

strophes d'*Amour simple et pur*. C'est la même situation que celle du morceau fameux:

Hier la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles...

avec cette différence qu'Olivier n'a pas à s'envelopper de mystère et qu'il pourrait avouer le jour, l'heure, le nom. Mais les amours légitimes ne sont pas toujours les moins poétiques. Victor Hugo se regarde, lui et celle qu'il aime; il trouve le groupe à son gré et il le décrit. Olivier s'oublie. Toutes les images que prodigue Hugo, ses théories sur le lieu cher et choisi propre à chaque espèce vivante, sont d'un éclat bien pâle, surtout bien faux, en comparaison des quatre petits vers qui, chez Olivier, associent la nature au bonheur du couple ému:

Ce chêne où tu t'appuies,
Cette onde, ces prairies,
Ne sont-ils pas heureux,
Heureux avec nous deux?

On peut poursuivre le parallèle, en prenant les deux poëtes dans les différentes relations de la vie: toujours Victor Hugo l'emporte par le déploiement d'un art plus puissant, toujours Olivier a quelque cri plus profond.

Cependant tous les vers d'Olivier ne se rattachent pas d'une manière aussi directe à une émotion ressentie; il leur arrive de se dégager de l'étreinte de la vie et de s'envoler vers le pays des rêves. Et c'est ici que la poésie des *Chansons lointaines* se présente sous son aspect le plus original, le plus nouveau, ici qu'elle échappe aux classifications antérieures. Olivier en avait bien le sentiment.

« Le quatrième livre, dit-il, contient des morceaux d'un genre à part et nouveau, mais basés sur d'anciennes formes de poésie

populaire qui se sont longtemps conservées dans la Suisse française. Ces formes ont un fond d'inspiration et des effets qui leur sont propres; elles offrent surtout l'avantage, éminemment poétique à notre avis, de parler à l'âme sans lui tout dire, de susciter des pensées et des tableaux que l'imagination, essentiellement rêveuse et libre de sa nature, peut achever ou poursuivre à son gré. »

Il n'y a rien à ajouter à ce que vient de dire Olivier, sinon qu'en tirant de l'oubli, dérouillant et renouvelant ces vieux refrains, il a mis la première main à une œuvre qui est dans l'esprit des temps actuels et qui s'achèvera sûrement quand un vent de renouveau soufflera sur la littérature française, je veux parler de la réconciliation de la poésie des lettrés et de la poésie du peuple, de ces deux poésies indispensables l'une à l'autre, et qui en France, ont si longtemps vécu côte à côte sans se connaître. Il ne semble guère, à voir ce qui se passe en cet instant, qu'elles soient près de se tendre la main et de s'embrasser. La poésie des lettrés s'alambique, et celle du peuple s'en va avec l'antique naïveté; mais plus on s'éloigne du but et plus on s'en rapproche, car on ne fuit la simplicité que pour y être ramené plus vivement, et le jour où l'on y reviendra, les poëtes ne négligeront plus le trésor des poésies populaires, maintenant recueillies, source inépuisable de fraîches et fécondes inspirations.

Parmi les pièces les mieux réussies de ce livre IVe, il faut citer d'abord le *Servant*, qui n'a point trouvé son origine dans quelque refrain, mais bien dans une superstition populaire. Chacun le connaît, ce lutin familier qui chemine sans cesse, la nuit,

> De la grand'salle à la cuisine,
> De la laiterie au cellier.
> Du fond de la cave au grenier;

qui tantôt fait plier l'escalier sous ses pas, tantôt se glisse de rampe en rampe ; qui va taquiner les servantes dans leur lit, ou s'asseoir au chevet de la châtelaine. La poésie toute légère, toute divine, de cette capricieuse existence, ne saurait être plus intimement sentie et rendue. Jamais Olivier n'a trouvé des vers plus heureux, plus flexibles, plus purs, plus pénétrés, plus animés de poésie. Ce n'est plus de la grâce poignante, mais de la grâce étincelante. Il atteint ici à la perfection de son art, et cela d'autant mieux, peut-être, qu'il s'agit d'une poésie plus impersonnelle. Dans ses chansons tragiques, si l'on ose les appeller ainsi, tragiques ou trop intimes, il arrive que l'émotion lui coupe la voix et qu'il bégaie au lieu de chanter.

Les juges les plus délicats rangent aussi *la Belle passant au soir* et *le Voile de neige* parmi les chefs-d'œuvre d'Olivier. La chanson s'y transforme en une mystérieuse ballade, dont les strophes vont s'enroulant autour d'un refrain sans cesse répété :

> Oh ! qui me donnera, donnera
> Voile de neige, et qui me l'ôtera ?

Ces vers, tirés de quelque vieille ronde, sont l'âme de la ballade. Ce n'était qu'un germe, un simple refrain ; mais sous le souffle du poëte le germe a fleuri, le refrain s'est épanoui en poëme. Cette belle aux yeux bleus qui soupire après le voile de neige, et qui, malade, seule en sa rêverie, s'en va se perdre sur les montagnes, où l'attend un autre voile de neige que celui dont elle voudrait se ceindre la tête, nous l'avons déjà rencontrée quelque part ; c'est encore la pauvre fille souffrant d'un mal inconnu, c'est l'héroïne du poëme des *Campagnes*, mais transfigurée par la fantaisie. Douce et triste figure, pour être

tout à fait vraie, pour revêtir toute son expression, elle avait besoin de s'idéaliser ainsi et de se placer dans un cadre qui, par l'harmonie même, en fît ressortir la pâle beauté.

Mais la perle dans ce genre est, croyons-nous, le morceau des *Marionnettes*, dont le charme tient en partie à la facilité avec laquelle le refrain s'est développé en un poëme. Ailleurs, on peut soupçonner quelque arbitraire dans ces sortes d'interprétations et de paraphrases. Ce qu'Olivier y trouve n'est pas toujours ce qu'un autre y aurait trouvé. Mais cette fois, il n'y a pas deux interprétations possibles ; tout coule de source, tout est naturel, tout semble nécessaire. Eh ! qui donc à ce seul mot de *marionnettes* ne voit pas apparaître toute la comédie humaine? Le thème est simple; mais quel bonheur, quelle richesse, quel imprévu dans les développements, et quelle grandeur quand après les marionnettes humaines commencent à danser dans l'espace les marionnettes éternelles, les terres et les soleils !

Terre qui gémis
Dans l'espace
Où tout passe,
Terre qui gémis
Un moment, comme tes fils ;

Soleil radieux
Qui nous traînes
Dans tes chaînes,
Soleil radieux
Trois p'tits tours de cieux en cieux !

Ce morceau-là, du premier coup, conquit tous les suffrages. Chacun sentit que c'était l'œuvre d'un poëte, d'un grand poëte, et plus d'un critique autorisé n'hésita pas

à le proclamer. « Sous une forme tout enfantine, disait Vinet dans le *Semeur*, cela est plein de grandeur et de mélancolie ; cela est nouveau en France, nouveau en Allemagne, nouveau partout. » Il n'y a rien aujourd'hui, après trente ans, à changer à ce jugement.

XIII

« Je me perds dans la frayeur que je ressens pour vous, car Paris sans la certitude de son hospitalité me semble l'enfer où l'on a froid. » C'est ainsi que Mme Desbordes-Valmore saluait l'arrivée de ses amis Olivier. Peut-être l'événement lui aurait-il donné raison s'ils étaient venus chercher l'occasion d'une fortune littéraire. Mais le dernier séjour qu'ils avaient fait à Paris, à propos de la maladie de leur fils Arnold, les avait à peu près guéris de toute vaine ambition, en leur faisant sentir de plus en plus distinctement, à l'un et à l'autre, cette incompatibilité secrète de goûts et de croyances, qui, dès le début, avait semé de difficultés leurs relations avec les grandes revues parisiennes. Sainte-Beuve en fit plus d'une fois des reproches à Olivier; plus d'une fois il répéta ce qu'il lui avait écrit dès 1845 : « La destinée vous rapproche de Paris, et vous ne l'avez abordé que sur la défensive, vous faisant à vous-même des difficultés au lieu d'y entrer franchement comme vous le pouviez, plume en main. » Plus d'une fois, il insista sur la nécessité de « se serrer littérairement, et de faire groupe ensemble, » soit en s'appuyant sur la *Revue des deux mondes*, soit en fondant une sorte de *Revue suisse* à Paris. Cette idée d'une revue suisse à Paris revenait ordinairement sur l'eau quand

Sainte-Beuve croyait avoir à se plaindre de son terrible directeur, qui, sujet à des engouements, ne faisait plus du spirituel critique le plus gâté de ses enfants gâtés. « Que ne pouvons-nous refaire un centre ! s'écrie-t-il dans une lettre où il complimente Olivier sur ses *Chansons lointaines*.... Si je n'étais pas un gueux, ce serait déjà fait. Mais enfin voyez si vous et *vos* amis ne pourriez pas faire ici sous autre uniforme le pendant de la *Revue suisse*, et le jour où c'est fait, j'en suis, donnant de temps en temps un bout d'article, en attendant que je puisse y entrer tout à fait. Et alors nous irions de l'avant. » Il ne sortit rien de ce projet, qui n'eût été réalisable qu'à la condition qu'on eût trouvé tout d'abord des fonds à y consacrer.

Quant à la *Revue des deux mondes*, Olivier n'eût pas désiré mieux que d'y collaborer encore de temps en temps ; mais le courage lui manquait à la pensée de ce milieu de moins en moins sympathique. Et puis, — ceci était sa grande raison, — il fallait avant tout pourvoir à la nécessité première, c'est-à-dire gagner son pain et celui de sa famille.

C'était, en effet, dans l'espoir d'y gagner sa vie plus facilement qu'ailleurs qu'Olivier était venu se fixer à Paris. Il avait loué un appartement assez considérable pour recevoir chez lui quelques jeunes gens ; il ne voulait ni d'une simple pension alimentaire, ni d'une institution pédagogique ; son idée était d'élargir le cercle de sa famille, et de traiter les nouveaux membres qui allaient l'augmenter selon leurs besoins, donnant aux cadets tous les soins que peut réclamer l'enfance, accordant aux aînés toute la liberté que comporte la jeunesse. Il avait entendu plus d'une fois, à Lausanne, à Genève et ailleurs, des parents, obligés d'envoyer leurs enfants étudier à Paris, se plaindre de ce qu'ils ne trouvaient pas de famille sûre à qui les confier ; il espérait, en comblant cette la-

cune, être encore utile au pays qu'il venait de quitter et qu'il n'en aimait que davantage. Si les pensionnaires arrivaient en nombre, peut-être y aurait-il dans la maison même un champ d'activité suffisant pour lui. Que s'il fallait chercher au dehors, pour s'assurer quelque supplément, il ferait des leçons particulières, écrirait, traduirait, travaillerait. Les débuts furent malaisés; les pensionnaires n'étaient point encore nombreux, et les frais de premier établissement pesaient de tout leur poids sur un budget déjà lourd. Heureusement, dès son arrivée, Olivier eut une chance, celle d'être chargé provisoirement, et dans des conditions assez favorables, de la rédaction de l'*Espérance*, journal religieux, avec lequel il resta en fort bons rapports. Un peu plus tard, vers la fin de l'année, il eut à faire un cours de littérature à quelques jeunes demoiselles de bonne famille. Il continua aussi à entretenir avec le *Semeur* des relations commencées à Lausanne, mais qui ne devinrent jamais intimes. Là, non plus, il ne se sentait pas chez lui. Il lui arriva même de devoir faire rentrer en portefeuille des morceaux déjà écrits, entre autres une étude sur le procès de Michel Servet. « Nous avons dans le *Semeur* certaines convenances à garder sur le choix des sujets, » lit-on dans une lettre qu'il reçut à ce propos.

Cependant la situation s'éclaircissait peu à peu; la maison commençait à attirer des jeunes gens, et l'on pouvait espérer avoir franchi le pas difficile, lorsque tout fut remis en question par l'ébranlement politique de 1848 et la commotion des journées de juin. Il y eut un moment où chacun sentit trembler le sol sous ses pieds et chercha, de côté ou d'autre, un refuge éventuel. Sainte-Beuve, selon son habitude, tourna les yeux vers le canton de Vaud; il écrivit à M. Urbain Olivier, pour lui demander de le recevoir chez lui, tout simplement, comme un mem-

bre de la famille. Juste Olivier ne pensa pas à rentrer en Suisse, bien qu'on eût parlé de lui comme d'un professeur tout désigné pour une chaire de littérature française vacante à l'académie de Neuchâtel; en revanche, il songea très sérieusement à émigrer pour l'Amérique. Il en écrivit à Agassiz, qui y était depuis peu et y faisait événement. L'illustre savant, encore plein de l'accueil qu'il venait de recevoir, s'émut à l'idée de ces amis qui parlaient de venir le rejoindre; il se les figura prenant part au grand mouvement américain, et s'engageant auprès de lui dans une facile et triomphante carrière. La littérature et la science marcheraient côte à côte et s'entr'aideraient mutuellement. Olivier ferait des cours, madame aussi. Bref, en un instant, son imagination eut aplani toutes les difficultés.

« Depuis les dernières nouvelles d'Europe, répondit-il à Olivier, je réfléchissais aux moyens de vous peindre l'Amérique sous d'assez belles couleurs pour vous engager à venir vous y établir pendant quelque temps, lorsque j'ai reçu votre lettre. Autant je suis peiné d'apprendre que les événements vous menacent de si près, autant je me suis réjoui en entrevoyant la possibilité de réaliser ce qui me paraissait encore un rêve il y a quelques jours. Les grandes choses qui s'accomplissent en Europe ne peuvent manquer d'exciter les sympathies les plus généreuses, même lorsque nous voyons l'existence de ceux qui nous sont chers plus ou moins compromise. Tout ce qu'il y a de viable dans ce flot humain débordé finira par trouver une ancre de salut, et lorsque le calme sera rétabli, nous pourrons contempler un monde nouveau aussi différent du passé que les temps modernes qui ont succédé au moyen âge. La question pour nous, qui avons mission d'élever la génération naissante et de la préparer à vivre de ces éléments nouveaux, est de comprendre qu'il faut nous-mêmes nous préparer à cette grande tâche, et le théâtre même où la scène se déroule aujourd'hui n'est pas, il me semble, le séjour le plus propre dans ce but. Venez donc ici de confiance;

croyez-en l'expérience que j'ai acquise. On vit ici, et l'on apprend à y vivre de toutes ses facultés. Ne regardez ni en arrière, ni à côté de vous ; les ruines qui vous entourent pourraient troubler la perspective. Venez prendre part à l'élan qu'ont reçu dans ce pays les sciences, les lettres et les arts. En y apportant votre tribut, vous recueillerez des fruits dont on sème seulement les germes en Europe; vous apprendrez à les cultiver, et rassuré dans votre marche vous retournerez dans la patrie riche des dépouilles d'un autre monde; j'y retournerai alors avec vous, et le temps qui s'écoulera d'ici là nous le passerons ensemble. Je puis vous offrir pour le moment un asile; arrivez avec armes et bagages tout droit chez moi à Cambridge. »

Puis, craignant que les frais du voyage n'arrêtent Olivier, il prend d'ingénieuses mesures pour mettre à sa disposition, sans autre formalité ni écriture, une somme d'argent suffisante. Cette lettre, où se peint la nature ouverte et chaude d'Agassiz, ses élans, son imagination, sa naïveté d'enthousiasme et sa générosité, était faite pour toucher ceux à qui elle était adressée plus que pour les convaincre. Olivier n'avait pas coutume de considérer les choses des hauteurs d'un avenir que se créait ainsi un optimisme complaisant; il aimait à les voir de plus près, plus en dedans, et il se méfiait des Américains autant que des Européens. On voit son sourire à la lecture de ces mots: « Croyez-en mon expérience. » Quant à lui, il ne demandait que deux choses: un refuge et le pain quotidien; il les eût trouvées en Amérique, sans aucun doute! mais les circonstances changèrent; le ciel européen parut se rasséréner et l'ordre social se raffermir; les ressources, au lieu de s'épuiser, se présentèrent plus abondantes, et tout projet d'émigration fut abandonné.

Vers ce temps-là, Olivier put se bercer de l'espoir de prendre pied, à Paris même, dans le corps enseignant officiel. On venait d'adjoindre au Collége de France une

école dite d'administration. La chaire de langue et de littérature française y fut confiée à Emile Souvestre, qui, devant avoir sous ses ordres des maîtres de conférences, jeta les yeux sur Juste Olivier. « C'était pour lui-même qu'il le faisait, disait-il, attendu que s'il lui fallait en choisir un autre, il se le laisserait plutôt imposer, ne sachant où trouver ailleurs quelqu'un qui lui convînt. » Comme on lui en avait imposé un déjà, qui, au lieu de seconder son enseignement, se faisait un plaisir de le contrecarrer, il ne recula devant aucune démarche pour arriver à ses fins, et Olivier fut nommé. C'était un commencement. Peut-être, avec le temps, Olivier eût-il vu sa position grandir. Telle pièce officielle prouve qu'il avait conquis l'estime et la bienveillance. non-seulement de son ami et supérieur immédiat, Emile Souvestre, mais aussi de hauts personnages, ayant voix au ministère. Malheureusement, l'étrier lui manqua au moment où il y mettait le pied. L'existence de l'école d'administration fut des plus éphémères. Olivier put à peine y achever sa première année d'enseignement.

Peu de temps après, on se souvint de lui dans une autre occasion. On avait imaginé de faire pour les ouvriers des lectures du soir. C'était une sorte de mission, humaine et de pure civilisation, qu'on tentait au sein des classes laborieuses. Il ne s'agissait pas de les endoctriner, mais simplement de les familiariser avec les plus belles productions de l'esprit français. On ne faisait guère que lire. Cependant quelques cours sommaires, de langue et de littérature, y furent adjoints. Olivier, sans l'avoir cherché, fut nommé l'un des « lecteurs titulaires » et chargé, en outre, d'un de ces cours adjoints. Il prit intérêt à cette œuvre conçue dans un but de véritable utilité publique, et dont les résultats furent intéressants à tous égards, même au point de vue du goût, comme on peut

s'en convaincre en lisant ce qu'en a dit Sainte-Beuve dans une de ses meilleures *Causeries*. Mais, uniquement soutenue par quelques hommes éclairés, elle avait contre elle le gros de tous les partis. L'université, d'accord en principe, aurait voulu diriger elle-même ces lectures ; le clergé les eût faites, mais il n'entendait pas qu'elles fussent faites par d'autres. Nombreux aussi étaient ceux qui redoutaient que ces séances du soir ne dégénérassent en clubs, et qui n'attendaient qu'un moment favorable pour biffer d'un trait de plume tout ce qui était né de la révolution de février. La coalition de tant d'intérêts et de passions l'emporta, et les lectures du soir eurent une existence plus éphémère encore que l'école d'administration.

Dès cet instant, la sphère d'activité d'Olivier n'aborde plus les régions officielles. Il réalise à la lettre son programme, de gagner son pain comme il pourrait. Il fait des leçons particulières, il court le cachet, il se fait même prote d'imprimerie chez Marc Ducloux, qui, chassé aussi par la révolution vaudoise, avait, comme Olivier, pris son refuge à Paris. Il mit sa conscience à remplir ces humbles devoirs; mais il ne retrouva d'occupation où il pût mettre son cœur que lorsqu'il fut chargé, en 1858, de l'enseignement de la langue et du style à l'école de la Chaussée d'Antin. C'était une institution particulière, un ensemble de « cours gradués, » formant une sorte d'école supérieure à l'usage des jeunes demoiselles protestantes. Olivier trouva là une tache qui convenait à son tempérament de poëte. Le tour d'esprit naturel aux jeunes filles bien douées, vif, léger, gracieux, innocent, avec une pointe d'imagination et déjà de sentiment, lui parut toujours ce qu'il y a au monde de plus charmant. C'était, à ses yeux, la fleur de la création. Avoir à soigner cette fleur, à en cultiver le parfum, à en préparer le fruit, ne

pouvait être pour lui que la plus attachante des vocations. « J'ai épousé mon enseignement, dit-il; je l'ai mis au premier rang de mes occupations. » Il ne pensait pas, d'ailleurs, que l'étude de la grammaire fût chose nécessairement ingrate ; il savait ce que c'est que la grammaire, et quoiqu'il fût lié, par l'autorité d'un long usage, à l'aride *Noël et Chapsal*, il s'ingéniait pour donner à cet enseignement, par les applications et les interrrogations, tout ce qu'il peut avoir d'intérêt et de valeur. Il n'oublia qu'un point, de faire apprendre par cœur les règles proprement dites. Les parents s'émurent d'une si dangereuse innovation, et leurs plaintes retentirent jusqu'au comité, qui parut les faire siennes. Ainsi rappelé à la routine, Olivier répondit par sa démission; mais la lettre qu'il écrivit à ce sujet était si fortement motivée qu'elle donna à réfléchir. « Ce qu'on ne fait pas avec foi, écrivait-il à la directrice, est mauvais, même en grammaire. J'ai bien peu de foi là où il faudrait le plus en avoir; mais dans les petites choses du moins il est absolument contraire à ma nature de m'en passer. J'avais foi dans mon enseignement. » Le cas fut examiné de plus près; on vit que les critiques avaient été faites à la légère, et Olivier, cédant à d'instantes prières, retira sa démission.

« Notre vie, écrit-il à sa mère après lui avoir fait une description de l'emploi quotidien de son temps, notre vie est très assujettie et sévère.... La vie de Paris, pour tout le monde, au reste, est une vie très dure, dont ailleurs on ne peut avoir d'idée. » Mais si la peine était grande, le but du moins était atteint. Les jeunes gens faisaient rarement défaut dans cette famille qui s'ouvrait à eux. Ils furent bientôt assez nombreux pour obliger Olivier à louer un second appartement; plus tard, il loua la maison tout entière, afin d'être le maître d'en choisir les habitants; puis il l'acheta. Avec sa nature inquiète et timide,

il sentit lourdement le poids des soucis dont le chargeait une pareille acquisition; mais pendant de longues années les jours se succédèrent, chacun suffisant à sa peine. C'était une de ces maisons de la *Place Royale*, ou *Place des Vosges*, dont la construction remonte à Henri IV, et qui ont si bien conservé leur cachet primitif. Olivier y a passé près de vingt ans, un tiers de sa vie. C'est là que vont le chercher en pensée tous ceux qui l'ont connu à Paris. Il y devint peu à peu le centre d'une société distinguée. Si l'on voulait en évoquer tous les souvenirs, les noms se présenteraient en foule. Celui de Sainte-Beuve, qui revient sans cesse, nous rappelle ce qu'a dit Olivier des vicissitudes de leur amitié, d'abord si étroite, mais qui fut plus ou moins orageuse vers l'époque où nous sommes parvenus, et qui après quelques années de silence et d'éloignement, se termina par un dernier et fidèle retour. Malgré ces péripéties, et quoique Sainte-Beuve fût de plus en plus homme public, de plus en plus surchargé, on le vit souvent à la Place Royale. Il n'est pas seul illustre parmi ceux qui en ont pratiqué le chemin. Au nombre des familles les plus tendrement, les plus étroitement attachées aux Olivier, il faut citer, des premiers, les Valmore. Il y avait de tout dans cette amitié : prose et poésie, idéal et réalité; mais rien, peut-être, n'en avait plus serré le nœud que le sentiment de souffrances communes. Ceux qui bataillent pour l'existence, les naufragés de la vie, ont parfois une façon de s'aimer qui est la plus tendre, la plus émue, toute pénétrée de poignante sympathie. Ainsi aimait, ses lettres le témoignent à chaque page, cette Mme Desbordes-Valmore, qui, malgré son talent et un obstiné labeur, ne réussissait pas à suffire aux nécessités de chaque jour, et dont le nid, — c'est d'elle que vient cette gracieuse image, — soutenu seulement par des fils de la Vierge, flottait toujours entre

ciel et terre. Les Souvestre, plus heureux, grâce à la vogue dont jouissaient les écrits du père, n'étaient pas des amis moins sincères, moins bons à voir. Dans la société religieuse, Olivier avait des relations variées, mais discrètes et choisies ; les fonctions de diacre, dont il avait été chargé et qu'il remplissait avec un zèle dont il existe de nombreux témoignages, l'avaient mis en rapport avec toutes les sommités de l'église réformée. Il était fort apprécié, fort distingué d'Adolphe Monod. Quant au pasteur Louis Bridel, c'était un de ses plus anciens amis. Sa liaison, de plus en plus étroite, avec le peintre Gleyre, lui ouvrait des jours sur un autre milieu, celui des artistes. Chez Gleyre et par Gleyre, il voyait fréquemment Gustave Planche. Clément, le critique des *Débats*, était un ami du foyer, un des plus familiers et des plus précieux. Michelet appelait aussi Olivier son ami, voire son « illustre ami. » Marc-Monnier l'appelait « son père en marionnettes. » Champfleury, frappé de la franchise du sentiment rustique dans les vers d'Olivier, cherchait à se rapprocher de lui. « Après Burns et Hebel, lui écrivait-il, je n'ai trouvé que vous. » M. Fritz Berthoud, qui a si bien parlé d'Olivier dans quelques feuilletons de la *Gazette de Lausanne*, apportait à la Place Royale les parfums des coteaux de Neuchâtel et des grandes sapinières jurassiques ; M. Porchat, encore un émigré vaudois, rappelait à son ancien collègue Lausanne et la patrie, bien plus que de mesquines rivalités ; Aimé Steinlen, précepteur dans la famille de Rougemont, le faisait ressouvenir du groupe de ses élèves ; Gustave Roux et quelquefois l'auteur de ces lignes lui représentaient le respectueux et traditionnel attachement que, dès ce temps-là, lui avait voué la jeunesse vaudoise, même celle qui n'avait pas eu le privilége de l'entendre ; enfin, une colonie nombreuse, la colonie polonaise, Mickiévicz et Towiansky en tête, lui

ouvrait sur les horizons slaves de lointaines et gigantesques perspectives. Voilà bien des noms déjà, et il en manque plus d'un, entre autres celui de M. L. Ruchet, l'ancien président du conseil d'état du canton de Vaud, qui avait cherché un asile à Paris, avec sa famille, en même temps que les Olivier. C'était le pays en abrégé que cette maison de la Place Royale, le pays avec ses amis du dehors. Gardons-nous d'oublier, comme fond de tableau, la Société suisse de bienfaisance et ses belles séances annuelles, où assistaient régulièrement les chefs de la légation, M. Barmann d'abord, puis M. Kern, ainsi que leurs principaux employés, et tous les Suisses connus établis à Paris. Olivier avait coutume d'y apporter son couplet, Il y venait respirer l'air natal, il y venait chanter la patrie:

Pays des monts et des libres pensées........
Dans l'œil d'un frère il est doux de te voir.

Olivier n'était donc point seul dans cette grande ville; il y avait son salon, comme à Lausanne, mieux qu'à Lausanne peut-être. C'était le dimanche que la porte s'en ouvrait à tous les habitués. Quiconque y a passé quelques soirées en a sûrement emporté de précieux souvenirs. On y faisait parfois de la musique; on y a chanté, entre autres, plusieurs chansons d'Olivier sur des airs composés par M. Roux. Le plus souvent on se bornait à causer. Quand les jeunes gens s'étaient retirés, les amis se serraient autour de la grande cheminée. Les échos les plus divers arrivaient à ce coin de feu, et l'on s'y trouvait, somme toute, assez bien placé pour observer l'éternel spectacle de l'humaine comédie.

Il reste un monument de la vie intellectuelle où Olivier se trouva ainsi plongé, la *Chronique de la Revue suisse.*

« Depuis août 1845, dit-il, elle fut entièrement rédigée par moi jusqu'à sa fin, en 1860, sauf pendant quelques courts voyages en Suisse où Mme Olivier voulait bien me remplacer. » Cette chronique n'eut guère moins de succès que celle des années précédentes, rédigée en grande partie par Sainte-Beuve ou sur des notes envoyées par lui. La plupart des abonnés ne remarquèrent aucune différence; ils se trouvèrent tout aussi bien et tout aussi spirituellement renseignés ; et ils l'étaient, en effet. Cependant la chronique antérieure a des traits plus vifs, plus osés. qui sont la griffe du maître, et qu'Olivier, dans sa timidité provinciale, n'eût jamais risqués. Ce que dit Sainte-Beuve des *Mystères de Paris*, par exemple, dont « l'inspiration essentielle est un fond de crapule, » Olivier eût pu le donner à entendre; mais le coup de cravache sifflant ainsi est du pur Sainte-Beuve. Au reste, Sainte-Beuve continuait à s'intéresser vivement à cette chronique. C'était toujours pour lui une issue à la vérité. Il a signalé l'année 1848 à 1849, si féconde en événements, comme « particulièrement bien traitée, d'une manière véridique et piquante. » Il y prit à ce moment une part active. La lettre suivante, du 2 mars 1849, adressée à Mme Olivier, offre un exemple curieux de la manière dont il procédait.

« Chère Madame et amie,

» Que de tristesse ! La vie est vraiment un peu plus dure qu'il n'est besoin, même à ceux qui l'acceptent pour telle ! Embrassez pour moi le cher Arnold. — J'ai trouvé dans la dernière chronique d'Olivier de bien doux ressouvenirs de lui à moi. Le soir où j'ai reçu votre lettre, j'avais passé une partie de la journée à feuilleter les *Revues suisses* de 1843 à 1844, pour y chercher quelque note sur Chateaubriand : et il en était sorti des bouffées de souvenirs. — A propos de *Raphaël*, il y aurait, même après ce

qu'Olivier a dit d'excellent, une jolie critique à faire, par ce biais-ci :

» On m'assure que dans ce cadre de *Raphaël*, sous prétexte de peindre *Elvire*, Lamartine n'a fait autre chose que prêter à celle-ci les conversations de l'hiver dernier qu'il a eues avec Mme d'Agoult (un peu athée ou panthéiste, vous le savez). — C'est bien cela : un canevas de vingt ans et pour broderie des pensées de cinquante. Composez donc un charme avec un pareil assortiment ! — Les conversations et opinions sur Cicéron sont de Mme d'Agoult, qui elle-même n'a fait que répéter ce qu'elle a entendu dire à une personne estimable et docte (Mme Hortense A........)[1], qui lit en latin Cicéron et en parle à merveille. Sans nommer, il y aurait moyen par supposition d'expliquer ainsi le désaccord de la vraie Elvire avec Julie, et le manque de réalité qui se sent sous les phrases (« on dirait vraiment que l'auteur a fait, etc., comme si, etc. ») et dire alors le vrai en pénétrant dans le vif par le défaut de la cuirasse.

» Chère amie, je cherche à distraire avec ces dires ma triste pensée et la vôtre. Aimez-moi toujours et faites-moi aimer des vôtres. Amitiés à M. Ruchet, que je n'oublie pas. — Adieu, cher Olivier, et vous, chère madame, de cœur. — A Pâques ! »

Olivier cite encore parmi ses collaborateurs, si l'on peut leur donner ce nom, Charles Clément et Gleyre, Gleyre surtout, « le grand peintre, dit-il, très bon juge aussi, très au courant des hommes et des choses et à même de les voir de près. » Ces deux noms sont sans doute les deux principaux parmi ceux qu'il pouvait ajouter à celui de Sainte-Beuve ; mais il aurait fort bien pu y en ajouter d'autres encore. Les éléments de cette chronique étaient puisés dans tout le cercle de ses relations, et elle exprime avec autant de finesse que de justesse tout ce qu'Olivier a pu voir et savoir de Paris pendant les quinze premières années de son séjour. Une grande par-

[1] Sainte-Beuve donne le nom au complet.

tie de ce qu'elle dit s'était dit d'abord au coin du feu de la *Place Royale*. Si le coup de verge n'y est pas sanglé comme dans la chronique antérieure, peut-être a-t-elle, par compensation, l'avantage d'être plus calme. Elle n'est pas d'un acteur jeté lui-même dans la mêlée; elle porte moins le cachet d'une individualité dominante; elle est d'un observateur, placé plus en dehors des événements, à l'abri des coups et plus libre dans sa justice. Les sujets abordés ont plus de variété, la réflexion se mêle plus souvent à l'anecdote, et quoique moins piqué au vif, peut-être, on se sent, somme toute, tout aussi bien et, à quelques égards, plus complétement informé. Pour l'histoire littéraire de ces quinze années, — pas rien que littéraire, — cette chronique est une des sources les plus sûres et les plus précieuses, et c'est dommage vraiment, grand dommage qu'elle reste ensevelie dans une collection qui ne se trouve plus guère que dans les bibliothèques publiques.

Le succès de cette chronique ne se démentit pas un instant, et ce fut à elle, en très grande partie, que la *Revue* dut de se soutenir à flot, en passant d'une rédaction à l'autre, jusqu'au moment où, revenue entre les mains de son premier directeur, M. Charles Secrétan, pilote trop hardi pour les jours de tempête, elle fut à peu près coulée bas en deux coups de vent. M. Secrétan a lui-même raconté comment, après la prise d'armes de 1856, à Neuchâtel, tous les royalistes se désabonnèrent pour punir l'audacieuse *Revue* d'avoir conseillé la transaction qui devait, peu de temps après, terminer le différend entre la Suisse et la Prusse, et comment, dès le mois suivant, les républicains répétèrent la même manœuvre pour la punir d'avoir cité deux lignes d'un rapport officiel, lesquelles n'étaient pas, semble-t-il, trop à leur avantage. La *Revue* ne se releva pas de ce double

coup; malgré les chroniques d'Olivier et d'excellents articles qui ne lui firent jamais défaut, elle végéta encore pendant quelques années, jusqu'à ce qu'elle vînt chercher un refuge dans la *Bibliothèque universelle*, qui, de son côté, avait grand besoin de renfort.

Olivier mit tout son cœur à cette œuvre, comme aux leçons de la Chaussée d'Antin. Petite était la rétribution. Jamais elle n'atteignit mille francs par an ; longtemps elle descendit près de cinq cents. Aussi Olivier n'écrivait-il point cette chronique pour le peu qu'il en tirait, mais pour la *Revue* et pour le canton de Vaud, afin d'être encore en communication régulière avec ce pays dont, par le cœur, il était moins séparé que jamais. L'assujettissement était grand, non sans profit toutefois pour Olivier lui-même, qui se trouvait ainsi arraché de temps en temps à sa vie terre à terre, distrait de sa triste pensée, forcé de se mêler au mouvement des esprits et de tenir l'œil ouvert sur ce qui se produisait autour de lui, sinon de grand et de beau, du moins d'intéressant. Le beau et le grand n'y faisaient point d'ailleurs absolument défaut. Ils ne manquent jamais dans une ville telle que Paris, où, même dans les temps de stérilité, certains arts demeurent fidèles à de hautes traditions. Un concert du Conservatoire était pour lui une de ces distractions divines qui rachètent de longues heures de dur et ingrat labeur. Et quel plaisir aussi lorsque la présence de quelque artiste supérieur l'attirait invinciblement au théâtre ! On en peut juger par la manière touchante dont il raconte à sa mère, la bonne paysanne d'Eysins, ce qu'il a éprouvé en entendant la Ristori : « Hier, ayant beaucoup travaillé pendant la journée, et voyant qu'à rigueur ma soirée était libre,... je suis allé au théâtre où, sauf pour entendre quelquefois un peu de musique, je n'avais pas mis les pieds depuis des années. Cette fois-ci, c'était pour une tragédienne

italienne, Mme Ristori, qui en ce moment fait courir tout Paris. On la met à côté, pour le moins, de Mlle Rachel, et moi je la préfère. Elle a plus de variété, plus de mouvement et plus d'âme. Sans manquer d'énergie, ni être précisément plus belle, elle a plus d'idéal, plus de poésie et de grâce. C'est un très vif plaisir de l'esprit de l'entendre et de la voir. Ce plaisir, je l'ai eu à un très haut degré, et comme je pensais presque qu'il ne m'arriverait plus de le ressentir. Voilà pourquoi je te le dis, comme à une bonne et tendre mère que tu es, et qui comprend tout et doit tout savoir de son fils. »

Si donc on fait abstraction de ce qui pouvait lui rester d'ambition littéraire et de désirs irréalisés, l'existence d'Olivier à Paris ne saurait être envisagée comme une de ces existences ingrates, nues, vouées à la prose, sans joie ni essor, et l'on comprend ce qu'il écrivait un jour, qu'il regretterait cette « vie dure » s'il devait jamais la quitter. Si dure qu'elle fût, elle était riche à sa manière, et l'événement n'avait pas justifié le sinistre horoscope de Mme Desbordes-Valmore. Paris ne fut point sans hospitalité pour Olivier ; il ne fut point pour lui l'enfer où l'on a froid. Et cependant, cette période de sa vie est celle qui se dérobe le plus sous le voile épais de la mélancolie, de cette mélancolie qu'il tenait, dit-il, de sa mère. Malgré tout, il est triste, amèrement triste, et il le devient, semble-t-il, tous les jours davantage. Nul doute que cette tristesse n'ait été causée en grande partie par des souffrances morales qui avaient une cause précise. Parmi les jeunes gens qu'Olivier reçut et soigna chez lui, plusieurs lui vouèrent une longue reconnaissance ; mais il y en eut aussi avec lesquels il fallut rompre et qui, rentrés en Suisse, se vengèrent en semant la calomnie. Trop au-dessus des vains et faux bruits pour y prêter une oreille attentive, Olivier fut atteint plus profondément dans sa

famille proprement dite. Ce « cher Arnold, » que son parrain faisait embrasser, n'avait recouvré une apparence de santé que pour traîner plus longtemps le poids de sa maladie. C'était une de ces natures aimantes comme on en trouve parmi les enfants destinés à souffrir et à mourir avant l'âge. « Il aime sa maman d'un grand cœur, disait Olivier; et je crois aussi son papa. » Il n'en était que mieux aimé, d'autant mieux qu'il avait donné déjà trop de sujets d'appréhension. On eut beau lui prodiguer encore les soins de l'art et de la tendresse, il fut bientôt évident que le cerveau lui-même était atteint; on le vit décliner, végéter, puis s'éteindre. Il mourut en 1852. Vers le même temps, entrait à l'Ecole centrale l'aîné des frères, Aloys, destiné à être pour son père l'occasion d'épreuves plus douloureuses encore. « Aloys, disait Olivier dans une lettre où il trace le portrait de chacun de ses enfants, pourrait être presque toujours le premier, ou des premiers.... C'est un enfant qui a tout ce qu'il faut pour réussir s'il le veut; j'espère que l'âge de raison, dont il n'est plus bien éloigné, fera pencher tout à fait la balance du bon côté. » Cette espérance ne devait pas se réaliser. Par étourderie, par folle tête de jeunesse, il réussit mal dans ses premiers essais de carrière, et, dégoûté, partit pour l'Amérique. Trois années durant, il laissa les siens sans nouvelles. On n'en eut qu'indirectement. Enfin, une lettre affectueuse rompit ce dur silence. C'était pendant la guerre de la sécession. Il allait partir pour l'armée. Dès lors, il n'écrivit plus, et les recherches les plus actives n'ont pu faire découvrir sa trace ni parmi les morts, ni parmi les vivants.

A des coups pareils, il faut pouvoir opposer la résignation chrétienne, et se dire à soi-même ce qu'Olivier disait à une de ses sœurs en deuil : « Voilà des dipensations terribles, incompréhensibles, qui confondent et qui

font frémir. On s'y perd, et cependant une chose est certaine, c'est que Dieu est juste, tout bon et tout saint, ce qui est être encore la bonté même! »

Mais on a beau se résigner, la blessure saigne, saigne éternellement. Il faudrait, pour s'en distraire, avoir en soi quelque énergie expansive qui donne à la vie intérieure un but et un intérêt toujours nouveaux. Or, c'est là précisément ce qui manquait à Olivier, ou plutôt aux Olivier. Depuis le moment où ils ont quitté Lausanne, il y a en eux quelque chose de brisé et d'irréparable. Ils ne sont plus, il ne pourront plus être ce qu'on aurait voulu qu'ils fussent. Ils étaient de ceux qui portent au front le signe d'une vocation, et cette vocation ne peut plus être remplie.

Mme Olivier écrivait bien encore quelque peu, surtout pendant les premières années de son séjour à Paris. Mais la maison s'emplissant, et les devoirs s'enchaînant aux devoirs, elle ne tarda pas à être complétement absorbée par les soins domestiques. Quand elle se retirait, le soir, elle était lasse, et la fatigue étouffait jusqu'aux regrets du passé. Olivier, moins fort en apparence, qui, après vingt ans de mariage, répétait à sa femme ce qu'il n'avait cessé de lui dire du temps de leurs fiançailles, savoir qu'il n'avait de courage et de confiance humaine que par elle, était au fond une nature plus souple et par là-même mieux armée pour la résistance. Faisant tête à la prose envahissante, il lui disputa victorieusement une dernière part de sa vie. Il s'était réservé une chambre sous les toits, un atelier de peintre en mansarde, où il passait chaque soir quelques heures tardives avec sa pensée et ses rêves. L'ameublement en était des plus simples. Les planchers et les étagères pliaient sous le poids des livres et des papiers. Une porte bâtarde s'ouvrait sur le toit, à peu près comme un sabord de navire, et donnait accès

à une sorte d'échafaudage, consistant en deux ou trois planches posées sur des barres de fer qui reliaient une cheminée à la charpente du toit. La vue était fort belle de là-haut, mais vertigineuse : on était au septième, et l'œil plongeait à pic dans la rue. On y avait installé deux caisses remplies de terre, destinées à des plantations. Le vent se chargea de les ensemencer. Il y poussa des campanules, de petits gramens, de la folle avoine et aussi des capucines et des liserons, qui réussirent parfois à s'enrouler autour du balustre, une simple barre de fer. Il est souvent question de ce jardin aérien dans la correspondance d'Olivier avec sa mère. On en suit les événements. C'était dans cette haute mansarde, son observatoire, comme il l'appelait, qu'Olivier se donnait rendez-vous à lui-même. Le plus souvent on l'eût trouvé devant sa table à écrire, ou bien se promenant en long et en large, fumant force cigarettes et faisant la chasse à la rime rebelle. Souvent aussi, dans les belles nuits, on l'eût surpris à son balcon. Nul doute qu'on eût pu l'y entendre fredonner les refrains de ses chansons populaires, de celle du chevalier du guet qui passe là-bas si tard, au grand effroi des compagnons de la marjolaine, ou de celle de frère Jacques, qu'on éveille pour sonner matines :

La vie et son rêve
En trois mots s'achève.
Dig din don
Dig din don.

Le lieu était propice aux longues rêveries. Au-dessous de lui, cette place Royale construite sur l'emplacement de l'hôtel des Tournelles, où avaient résidé les rois de France, œuvre de Henri IV et de Louis XIII, rendez-vous du grand monde, aujourd'hui déserte, mais toujours

peuplée de souvenirs. Tout à l'entour, ces toits et cette forêt de cheminées et ces milles mansardes, où brillaient aussi de tremblantes lumières, et les dômes gigantesques et les faîtes des palais et les flèches des basiliques: Paris, en un mot. O poëte, où s'arrête ta pensée? Jouis-tu du calme des quartiers voisins ? Ecoutes-tu le murmure des rues lointaines et bruyantes? Cherches-tu, plus loin encore, parmi les collines qui font ceinture à la ville, celle où reposent les morts? Evoques-tu dans les brumes de l'horizon quelque vague image de la patrie ? Regardes-tu passer les nuages ? Interroges-tu les étoiles du ciel, ou bien ta pensée plongeant

Au delà du ciel de la terre,

jette-t-elle dans l'infini un de ces regards qui sont des soupirs:

Quand aurons-nous enfin des ailes,
Que nous puissions nous poser là,
Au delà,
Au delà ! ?

XIV

C'est donc dans ce sanctuaire et à ces heures réservées qu'Olivier a écrit les ouvrages publiés depuis son départ du canton de Vaud, en 1846, jusqu'au moment où il y rentra en 1870. Les *Chansons lointaines*, sur lesquelles nous n'avons pas à revenir, et le petit roman de *Luze-Léonard*, font seuls exception. Ce dernier parut en 1856; mais il se rattache aux études d'Olivier sur le canton de

Vaud, et avait été écrit tout entier à Lausanne. On lit dans le journal de l'auteur, à la date du 14 août 1842 : « Terminé mon roman de la *Belle Luze*, commencé vers le milieu de mai.... Je ne sais à la lettre ce que cela peut valoir, quoique je n'aie aucun doute que cela ne va à aucun but pratique pour nous en ce moment. » En écrivant ces lignes, Olivier songeait à ses enfants et aux ressources qu'il eût voulu pouvoir leur assurer : mais il avait beau être poursuivi par les soucis domestiques, sa fantaisie était la plus forte, et toujours il écrivait au gré de son imagination, jamais au gré de son intérêt. Il avait raison : cela n'allait à aucun but pratique. *Luze-Léonard* est une espèce de rêve historique, dont le motif est emprunté à un récit qu'on peut lire dans l'*Histoire de la Réformation* de Ruchat. « C'est, remarque Olivier, la seule perle poétique qui s'y trouve. » Le roman ne paraît être d'abord qu'une simple pastorale. On est en plein village, on assiste au *coterd*, on va faucher et faner : tout cela se passait alors comme aujourd'hui, et sans une scène de prédicant, qui rappelle les temps de la Réforme, on se croirait à peine transporté à quelques printemps en arrière. Mais bientôt s'accuse la rigidité des mœurs du siècle, mélange d'antique rudesse et de chrétienne sévérité. Un bal champêtre suffit à dechaîner l'orage ; on sent que le second titre, *Idylle tragique*, va devenir une vérité, et comme le dit Olivier, on croit suivre « un de ces sentiers des Alpes qui serpentent d'abord dans des prés fleuris, mais pour gravir ensuite parmi les rochers et plonger de là sur de dangereux abîmes. »

Pendant son séjour à Paris, Olivier publia successivement trois romans. Le premier parut en 1850, sous le titre de *M. Argant et ses compagnons d'aventures*. Dans une deuxième édition, qui est de 1854, le titre en est emprunté au surnom d'un des principaux personnages.

Le dernier Tircis[1]. Dans l'une et l'autre édition, on trouve un second titre qui semble indiquer qu'Olivier s'attendait à certaines critiques: *Histoire périlleuse*. Ensuite, en 1861 et 1863, il donna *le Batelier de Clarens* et *le Pré aux Noisettes*. A ces romans en prose, il ajouta deux nouvelles en vers: *Héléna* (1861) et *Donald* (1865). Enfin, en 1867, les *Chansons du soir* vinrent enrichir la collection de ses recueils lyriques.

Quelques-uns des romans d'Olivier, y compris les nouvelles en vers, ont effectivement soulevé les objections qu'il avait en vue, lorsqu'il prévenait le lecteur qu'une de ces histoires pouvait bien être périlleuse. On a été surpris, et même scandalisé, de la franchise avec laquelle, dans son *Pré aux Noisettes*, il traite le rôle d'un certain gentilhomme campagnard, libertin dissimulé, cousin éloigné de Tartufe. Un de ses plus sincères et plus proches admirateurs me répétait, il y a peu de temps encore, et lui avait écrit à lui-même, que *Luze-Léonard* était une erreur morale, une « œuvre de la chair. » *Héléna*, nous y reviendrons, donna lieu à des critiques analogues, et quant à l'*Histoire périlleuse*, il est bien clair qu'elle n'avait que trop paru justifier son titre, puisque, dans la seconde édition, Olivier a cru devoir expliquer son dessein et prendre ouvertement sa propre défense.

Disons-le, dans l'immense majorité des cas, le coupable n'est pas Olivier, mais le public, j'entends le public d'un certain pays, situé devers le Léman, entre Alpes et Jura. Ce public a l'habitude de voir en toute chose la fin religieuse, et ce n'est pas le calomnier de dire qu'il a quel-

[1] *Le Dernier Tircis* est accompagné dans cette seconde édition d'une nouvelle publiée dans la *Revue suisse*, en 1844. *Dans cent ans*.

que peine à comprendre l'art vrai, étranger à toute idée d'édification et de conversion. Nombre de personnes trouvèrent mauvais qu'Olivier eût introduit dans *Luze-Léonard* un de ces prédicants, comme il y en avait beaucoup au XVIe siècle, qui rendaient aux papistes injures pour injures et qui prêchaient l'Evangile comme ils le comprenaient, grossièrement. Ce rôle, Olivier ne l'a pas créé ; il l'a trouvé dans l'histoire et l'a traité sans l'ombre d'une intention satirique, mais avec vérité. C'était justement cette vérité qui déplaisait. On lui tint le même langage que lui avait tenu le *Semeur* à propos de Servet : « Quand on a l'honneur d'appartenir à la religion que vous professez, on a des convenances à garder dans le choix des sujets. » A cette étroitesse, fille de l'esprit sectaire, s'ajoute celle du rigorisme calviniste, ennemi de tout abandon, et qui oblige l'artiste à calculer chacun de ses mouvements. Enfin, depuis qu'on s'est particulièrement voué, dans la Suisse française, à l'industrie des pensionnats, il s'y est répandu un certain goût timoré, dont la trace est sensible dans nos mœurs, dans nos idées et dans notre littérature. Peut-être est-il plus funeste encore à la franchise de l'inspiration que le rigorisme calviniste le plus exagéré. Au moins dans celui-ci y a-t-il quelque chose qui tient de la conviction et procède de l'âme, tandis que dans l'autre il n'y a guère que de la pédanterie. Ce n'est pas de la pudeur, mais de la pruderie. Jamais Olivier ne donna dans ces petitesses ni dans ces affadissements. Il n'était pas de ceux qui font dire à Lafontaine :

> *Amis*, heureux *amis*, voulez-vous voyager ?
> Que ce soit aux rives prochaines…

Il était artiste, et ne connaissait qu'un modèle, la nature :

« Pourquoi n'avouerais-je pas, dit-il, qu'en voyant et me rappelant ce qui s'agite dans de jeunes et nobles têtes, au début des ardentes années, j'aurais voulu faire aussi de tout cela ma symphonie de printemps, avec ses fleurs, d'autant plus riantes quand elles sont mouillées, et dont le parfum s'échappe d'autant mieux quand elles le livrent à un premier souffle d'orage. Je n'ai pas voulu peindre l'amour sensuel et grossier, mais l'amour cependant. »

Olivier sait fort bien qu'en pratiquant l'art ainsi, il risque de ne pas être lu à haute voix dans les comités de dames charitables, qui aiment à s'édifier en cousant pour les pauvres; mais il ne pense point faillir à la mission civilisatrice — non d'enseignement, mais de culture — qui reste à l'art pur, dégagé de toute cause à servir. Il ne pense pas même se mettre dans l'impossibilité de rendre à l'éducation de la jeunesse les services que l'art peut lui rendre. Bien au contraire.

« Un amour légitime et pur, dit-il, mais un amour où l'on soit réellement épris, n'est-il pas, à cet âge, la garantie humaine la plus efficace, comme plus tard, en toutes choses, l'amour saint et seul véritable est la force suprême et le suprême soutien? C'est encore cet amour qui sanctifie, rehausse, explique le mariage, qui lui donne une valeur et un sens profond, qui lui rend l'idéal sous son apparence de réalité et de conclusion banale. »

Il faut en prendre son parti : la véritable littérature, celle qui se lit, fera toujours du sujet périlleux son sujet favori. C'est le plus inépuisable des motifs littéraires, parce que c'est la plus grande des affaires de la vie. Tout en dérive. Tous les arts, toutes les poésies gravitent autour de l'amour comme les planètes autour du soleil. Que si parfois on a l'air de s'en fatiguer, c'est qu'un faux dieu a pris la place du véritable, et qu'on a rendu à la galanterie, ou à telle idole sujette à vieillir, des hommages qui

n'étaient dûs qu'à l'amour lui-même. Il peut alors arriver à des écrivains fort mondains, à un Voltaire, de protester contre ce sujet toujours le même, et de l'accuser de monotonie et de fadeur ; mais que le langage du véritable amour se fasse entendre, et le charme recommence aussitôt. Il n'y a pas de grand poëte, pas de grande poésie qui n'ait tiré de l'amour sa principale inspiration et ses plus puissants effets. Tous les poëtes, tous les romanciers sont des prêtres du petit dieu souverain. Il en est, toutefois, qui semblent voués plus particulièrement à ce culte universel, et qui s'en font, si on l'ose dire, une spécialité. De ce nombre était Racine, plus tard Marivaux. Une élite d'artistes, des plus fins, forme ainsi groupe à part. Ils ont dans l'imagination une sensibilité qui leur fait chercher la note tendre. Olivier était de cette élite. C'est toujours du côté de l'amour qu'on le voit aborder ses personnages. Il ne croit pas pouvoir rien trouver en eux de plus intéressant, de plus intime, de plus à eux que la manière dont ils aiment. Dis-moi comment tu aimes, et je te dirai qui tu es.

Jusqu'ici rien que de légitime. Mais il y a plus : Olivier peint l'amour plus encore que des amoureux. Tel de ses héros n'est que la personnification d'une certaine manière d'aimer. Il en résulte je ne sais quoi d'artificiel, d'*irréel*. Olivier compose ses caractères et leur fait un monde à part, arrangé pour eux. Il ne s'impose pas à nous, comme font les artistes essentiellement observateurs, Bitzius, par exemple ; il a besoin que nous nous prêtions à lui. Ce n'est pas qu'il soit incapable de dessiner d'après nature. Il l'a fait, au contraire, plus d'une fois. Tous ceux qui ont connu cet ami Euler, qui n'avait que « de l'esprit et du courage, » artiste et évangéliste, l'homme le plus inoffensif, capable de devenir un satirique redoutable, humble, simple, courageux, ne cherchant ni ne fuyant l'occasion de

parler, le meilleur enfant du monde, avec des illuminations mystiques et des coins réservés de haut enthousiasme ; artiste ébauché, honnête homme accompli, admirable dans une esquisse, incapable du moindre tableau, parfait seulement dans l'accomplissement du devoir : tous ceux, dis-je, qui l'ont connu, l'ont retrouvé dans le *Simplice* du *Batelier de Clarens*. Ici, et ailleurs encore, Olivier est un artiste observateur ; mais les personnages ainsi portraités ne figurent au premier plan dans aucun de ses romans ; ce n'est pas autour d'eux et pour eux que l'œuvre s'est formée ; ils y ont une niche, rien de plus. Les héros véritables sont de pure imagination ; on dirait des songes que l'auteur s'est plu à embellir. Olivier est un romancier idéaliste, à la façon de ce J.-J. Rousseau qui passait des journées entières dans les bois de la *Chevrette*, avec Julie, Claire et Saint-Preux, se donnant à peine le temps de manger, tant il était pressé de les rejoindre. Olivier passait de même chaque soir quelques moments avec les créations de sa fantaisie ; il les retrouvait dans sa mansarde. Ce balcon, avec ses folles herbes, était son bois de la Chevrette. Il y a, sans doute, bien de la différence entre les personnages de l'un et ceux de l'autre. Ceux d'Olivier sont moins discoureurs, surtout moins discuteurs ; ils ont un costume plus marqué ; ils ont ce qu'on appelle de la couleur locale ; ils ne sont embarrassés de produire ni leur acte d'origine, ni leur extrait de baptême ; ce ne sont pas des philosophes amoureux qui auraient pu trouver des bosquets à Pékin aussi bien qu'à Clarens ; ce sont des Vaudois, comme l'auteur, et comme lui fils du XIX[e] siècle, c'est-à-dire d'un siècle curieux, savant, et qui assujettit le rêve lui-même à une discipline de précision ; mais, tous ces points réservés, la ressemblance subsiste et l'emporte sur les différences. Le procédé créateur est le même : enfants de l'imagination du poëte, il leur a par-

tagé son âme, de telle sorte qu'en vivant avec eux on vit encore avec lui.

Ainsi s'expliquent les véritables défauts des romans d'Olivier, non ceux qu'on lui a reprochés, mais ceux qui font comprendre qu'on ait pu lui adresser certaines critiques. Olivier aime trop ses personnages ; il les caresse, il les couve du regard; il les suit dans chacune de leurs attitudes. S'agit-il de quelque belle jeune fille, de quelque « gracieuse, » comme on les appelle dans plusieurs de nos patois, il sait trop, à tout moment, ce que font les nœuds de son fichu ou les guipures de sa collerette, et comment jouent ses cheveux bouclés sur ses épaules ou sur sa poitrine. Il semble même y mettre parfois je ne sais quoi de systématique. Ces artistes idéalistes s'appliquent ainsi à donner le change par une certaine rigueur minutieuse ; ils arrêtent, d'un trait dur, les contours du nuage flottant. De là ces détails qui ont choqué. Ils tiennent à un principe général. Olivier est moins un dessinateur qu'un rêveur de caractères.

Ce que nous disons ici pourrait s'appliquer à tous les romans d'Olivier, mais non à tous également. Il y a eu progrès, et le meilleur est le dernier, le *Pré aux Noisettes*. Pour écrire son *Batelier de Clarens*, Olivier avait dû vivre longtemps, en pensée, sur les rives orientales du lac; le *Pré aux Noisettes* nous ramène vers les coteaux d'Eysins. C'est toujours le même voyage : les Alpes et le Jura sont les deux pôles entre lesquels flotte sa fantaisie. Si, en cette occasion, le Jura l'a mieux inspiré, cela tient, sans doute, au moins en partie, à l'expérience de quelques années de plus, à la magie des souvenirs de l'enfance, qui se renouvellent et deviennent plus distincts avec l'âge, et au fait que le cadre du roman est pris dans l'histoire contemporaine du canton du Vaud, dans celle qu'Olivier savait pour l'avoir vue et vécue. Le *Pré aux Noisettes*

nous transporte au temps de la « glorieuse » révolution de 1845. L'attitude des partis et l'influence de la politique sur les mœurs y sont très bien observées. Dans ce cadre donné par la réalité se place le rêve, l'idylle des tendres amours du régent Fabrice et de Marthe sa femme. Ils sont nés pour s'aimer, mais non pour se tirer d'affaire en ce monde, pas plus que l'hermine pour chercher sa pitance dans les boues et les égouts. Aussi sont-ils obligés de fuir, et c'est ici que le romancier-poëte use, selon sa coutume, et peut-être abuse de notre complaisance. De ce pré bordé de noisetiers, qui, pour le dire en passant' ressemble à un pré très véritable qu'Olivier possédait à Eysins, et où il ne permettait pas qu'on coupât la moindre branche, il fait un petit monde à part, une sorte d'oasis inabordable, d'île de Robinson. Une grotte, si bien cachée que personne ne la connaît, y devient le refuge où disparaissent les deux époux. On le voit, Olivier compte sur le bon vouloir de notre imagination. Mais, ce point accordé, avec tout ce qu'il entraîne de conséquences, le rêve se fait accepter, parce qu'il y a une harmonie secrète, très réelle, non-seulement entre le lieu et les ermites qui vont l'habiter, mais entre eux et la population même dont la grossièreté les oblige à cette fuite. En d'autres termes, ce rêve est bien dans le caractère vaudois. Ce régent est l'idéal du « bon enfant, » idéal supérieur, réalisant dans sa plénitude le sens de chacun de ces deux mots : bon, tout bon; enfant, tout enfant. Et Marthe! Cette physionomie aussi a été entrevue dans les campagnes vaudoises. Il y a là du Davel, de même que dans le *Simplice*. Quand on regarde bien au fond de ces natures vaudoises, à les prendre dans leurs types les meilleurs, on y retrouve toujours quelque chose du héros de Cully. Par là se rejoignent l'œuvre historique de Juste Olivier et son œuvre de romancier; elles tendent au même idéal. A Lausanne,

Olivier l'étudiait dans un type unique et bien authentique; à Paris, il le varie et le nuance en mille rêves charmants.

Ce Fabrice-Philémon et cette Marthe-Baucis devraient rendre indulgents les censeurs d'Olivier. Combien y a-t-il d'artistes auxquels les imaginations avides de beaux souvenirs en doivent un plus charmant? On n'oublie pas un couple pareil. Flanqué de Jacques Balalarme, le « patifou, » — un portrait et l'un des meilleurs qu'ait tracés Olivier, — il plaide éloquemment la cause du romancier, non-seulement auprès des rigoristes de la morale, mais aussi bien auprès des rigoristes de l'art. L'artiste complet n'existe pas. Les uns, plus réalistes, commencent par l'observation; les autres, les idéalistes, débutent par le rêve; mais encore faut-il que le rêve féconde l'observation et que l'observation nourrisse le rêve. Ainsi, quel que soit le point de départ, l'essentiel est qu'on se rapproche de ce point central où s'unissent les contraires et où se réalise la perfection. Olivier s'en approchait.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les romans d'Olivier; il suffit d'en avoir esquissé le caractère général. Mais ses nouvelles en vers, *Héléna* et *Donald*, demandent que nous nous y arrêtions quelques instants. Elles soulèvent une question théorique, indiquée par Sainte-Beuve dans une de ses *Causeries du lundi*, celle du récit revêtant la forme du vers et de la strophe. C'est sur ce dernier point que porte la difficulté. Le récit en vers est chose commune. Il y en a des exemples dans toutes les littératures où l'élément épique a sa part. A défaut d'épopées indiscutables, la littérature française de tous les âges est riche en contes versifiés. Mais la nouvelle, mise en strophes? L'éminent critique paraît croire qu'il y a contradiction dans les termes, la nouvelle appartenant au genre narratif, tandis que la strophe est essentiellement lyrique.

Si, pour en juger par des exemples, nous n'avions que la seule nouvelle d'*Héléna*, la réponse pourrait être douteuse. Mais l'exemple ne serait pas bien choisi. La question s'y complique de trop d'éléments divers. On a dit qu'il y a dans les œuvres de chaque écrivain un morceau au moins, souvent plus d'un, où ses défauts se donnent rendez-vous. Laissons ce mot de défaut, lourd à prononcer, et bornons-nous à dire que chaque talent a des moments où se révèle mieux ce qu'il peut avoir de personnel et de singulier, ce qu'il a de moins assimilable. C'est dans un de ces moments que Juste Olivier doit avoir écrit *Héléna*. Jamais il n'a plus compté sur la complaisance du lecteur. Trois personnages sont en promenade à la montagne. L'un est le mari, l'autre la femme; le troisième ferait mieux d'être ailleurs. Plus ils montent, plus ils y prennent goût. L'air est si pur, les fleurs si belles! Enfin, ils atteignent les régions supérieures et s'aventurent sur le glacier. La légèreté de la jeune femme égale sa curiosité. Le danger n'est pour elle qu'un attrait de plus. Soudain une crevasse voilée s'ouvre sous ses pas, et elle y tombe. Son mari s'y laisse choir, peu après, pour la rejoindre. Une masse de neige, serrée entre les parois de l'abîme, se trouve là tout à point pour les recevoir. Ils ne se sont fait de mal ni l'un ni l'autre; mais comment sortir de cette froide prison? Ils y mourront, à moins que le secours ne vienne bientôt. Le secours tarde; la nuit le devance, et ils se préparent à la mort. La femme a un secret sur la conscience, un terrible secret : celui qui les accompagnait, et qui n'est pas tombé, est autre chose qu'un ami. Avant de mourir, elle veut être pardonnée; elle avoue tout. Elle était folle, dit-elle. Mais les excuses sont vaines. Elle ne fait qu'ajouter l'horreur à l'horreur; le mari trompé la maudit, et elle meurt sans pardon.

Cette nouvelle fut assez mal accueillie des amis vau-

dois d'Olivier. Les uns se demandèrent quelle étrange préoccupation pouvait l'amener à choisir des sujets aussi insolites. D'autres furent plutôt frappés de ce que la donnée a de commun. Le mari, la femme, l'amant : c'est l'éternel trio. On ne sort pas de là dans une certaine littérature. Paris, évidemment, déteignait sur Olivier. Deux de ses amis, de ceux pour lesquels il avait toujours eu le plus d'estime et de déférence, remplirent auprès de lui le triste devoir de la sincérité. Ils crurent nécessaire de frapper fort, comme s'ils avaient affaire à une conscience déjà faussée. La réponse d'Olivier, digne et belle, dut leur montrer qu'ils se trompaient. L'erreur, en effet, était complète. Il ne s'agissait ni de préoccupation d'aucune sorte, ni d'influence de Paris. Le plan du poëme — j'en ai la preuve dans un des fragments du journal d'Olivier — était déjà arrêté, à Lausanne, dès l'année 1842. C'était un ancien rêve auquel il venait de donner des paroles, un rêve tel qu'il les aimait. Son imagination, en effet, avait procédé comme de coutume; elle s'était attachée à deux espèces d'amour, l'amour repentant et l'amour implacable; elle les avait personnifiées dans ses deux héros, puis avait cherché pour cadre une scène aussi tragique que possible, afin d'augmenter l'effet de la rencontre. Il n'y a rien là qui sorte de la ligne d'Olivier; c'est lui, c'est bien lui, ce l'est même trop. Il a, pour le coup, trop exigé; il n'a pas compris que l'invraisemblance de l'aventure nuisait au tragique de la situation, et que cette mort sans pardon ferait plus d'effet partout ailleurs que dans une crevasse de glacier.

Mais il n'en est pas de même de *Donald ;* ici la question se pose dans sa simplicité, et j'ose croire, malgré les doutes du grand critique, que la lecture de l'œuvre du poëte suffit à le justifier. Il y a longtemps que la poésie allemande connait le récit en strophes. Il s'y rencontre à

l'ordinaire sous forme de ballade, et l'on sait combien ce genre est richement représenté, non-seulement dans la poésie populaire, mais dans les œuvres des plus grands poëtes. S'il n'a pas réussi à s'acclimater en France dans la littérature des classes cultivées, c'est que cette littérature s'est formée trop exclusivement dans les salons. Car, en France comme ailleurs, le peuple chante ses histoires. Et pourquoi ne les chanterait-il pas? Pourquoi le drame d'une vie ne se prêterait-il pas à être célébré par la ballade? L'action est-elle donc si distincte de la pensée? Est-elle autre chose que de la pensée traduite en fait? Et n'y a-t-il pas dans certaines existences une note dominante qui revient, comme un refrain, avec une persistance toute poétique, et les soumet en quelque sorte aux lois du rhythme et de l'harmonie? Si la réponse à ces questions pouvait paraître douteuse, quelques œuvres dans le genre de *Donald* auraient bientôt dissipé les scrupules. On y trouvera sûrement, si on le veut, des détails à critiquer; mais l'ensemble est des plus remarquables, et l'on ne peut que s'étonner de voir ce poëme si peu connu, même chez nous. La première scène, la rencontre de l'écolier Donald avec la vieille mendiante à qui il veut faire l'aumône d'un morceau de sa poire et qui la lui prend tout entière, donne justement la note dominante. On se demande qui peut bien être cette singulière mendiante:

Bah! dit le père, cette vieille,
Je la connais depuis longtemps.

On l'appelle la Conscience, ajoute-t-il, et il raconte comment il a eu de tout temps maille à partir avec elle. Elle a exigé de lui sacrifice sur sacrifice; elle lui a interdit mille chemins qu'il eût bien voulu suivre : aussi n'est-il ni riche,

ni fort, ni craint, ni même sûr de n'avoir pas été leurré par « cette vieille avare et chiche. »

Ainsi parla, lèvre plissée,
Le père, esprit triste et moqueur.

L'enfant l'écoute et jure d'être vainqueur, non pas vainqueur de la vieille, mais vainqueur avec elle et par elle ; il jure de la satisfaire si bien qu'à bout de prêche elle dise *amen*. Toute sa vie est dans cette résolution, où il entre quelque orgueil, en même temps que beaucoup de force, et l'intérêt du poëme gît dans les épreuves répétées que lui fait subir l'impérieuse mendiante. Hélas! c'est toujours à recommencer. Position, amour, ambition, il faut tout lui abandonner. Il y a un moment où, meurtri, vaincu, le pauvre Donald n'a plus qu'une pensée :

Un désir,
Un désir,
Un désir,
Finir.

Peu s'en faut que ce désir ne reçoive son accomplissement; mais tout est bien qui finit bien, et le fils, plus heureux que le père, rencontre enfin, en épousant Espérance la blonde, un bonheur innocent que ne lui dispute plus la vieille et terrible mégère. Toute cette histoire, divisée en chapitres, dont chacun est un poëme à part, ayant son rhythme, est d'un grand charme poétique et d'une haute et franche beauté morale.

Donald serait, à mes yeux du moins, la perle des œuvres d'Olivier datées de Paris, le meilleur des rêves de la chambre haute, si de là ne venaient aussi les *Chansons du soir*. M. Amiel l'a dit, et il a eu raison : Avant tout, Olivier est lyrique. Il y a des strophes charmantes

dans *Donald ;* mais y en a-t-il qui dépassent, y en a-t-il qui vaillent celles qui ouvrent le nouveau recueil?

Le soir quand on est seul dans l'ombre qui s'amasse
Et monte à la fenêtre où l'on aime à s'asseoir,
Il nous revient des airs qu'on se chante à voix basse
Le soir.

Le soir, quand on est vieux dans l'ombre qui s'avance
Pour nous conduire au terme où l'on ne peut rien voir,
Il nous revient des airs que chantait notre enfance
Le soir.

Voilà le véritable Olivier, le voilà dans son fort, dans sa note. On pourrait bien encore signaler dans ces deux strophes, et dans les suivantes, tel vers qu'on voudrait plus facile de tour et plus limpide d'expression; mais la critique s'arrête, désarmée, devant la profondeur et l'intimité du sentiment. Ces vers ont un charme pénétrant, qui tire les larmes des yeux. Combien de fois en a-t-on vu rouler sur les joues d'Olivier lui-même, quand on les lui chantait sur un air admirablement approprié aux paroles, composé par M. Roux [1]! Ceci, c'est le lyrisme du souvenir, le lyrisme de la seconde moitié de la vie, bien

---

[1] M. Roux a composé des airs pour un grand nombre de chansons d'Olivier. S'il était moins mon ami, je les louerais ici comme je crois qu'ils le méritent. Il ferait un grand plaisir, en les publiant, non-seulement à tous ceux qui ont connu Olivier, mais à quiconque aime la poésie et le chant. Il n'y a sur ce point qu'une voix parmi les personnes qui ont eu l'occasion d'entendre quelques-uns de ces airs. M. Roux, seul, se refuse à y croire. Aussi peut-on craindre qu'ils ne restent encore longtemps ensevelis dans son portefeuille, à moins qu'une douce violence n'obtienne de lui ce que les prières n'ont pas encore obtenu.

autrement touchant et divers que celui de la folle jeunesse. La muse de l'espérance ne connaît pas l'objet qu'elle chante, aussi n'en parle-elle que vaguement; tandis que celle du souvenir a la précision et la vérité de l'expérience, même quand elle idéalise. Elle sait ce qu'elle regrette. Il vient un âge où l'on se désintéresse des vagues désirs de la première; les tristesses de la seconde intéressent jusqu'à la mort.

Il n'y a rien dans les *Chansons du soir* dont le commencement ne se trouve dans les recueils précédents; mais partout une note plus intime, plus pénétrante, qui donne à d'anciens motifs plus de force et plus d'accent. Les chants patriotiques, soit qu'ils doivent endormir les regrets de l'absence ou célébrer les joies du retour, sont plus tendres, plus émus que jamais. Il en est de même des chansons narquoises, auxquelles se mêle toujours une pensée de plus en plus sérieuse.

Les ombres évidemment se sont allongées, la poésie d'Olivier est bien une poésie du soir; mais un rayon qui vient de l'aurore éternelle traverse et illumine ce mélancolique coucher de soleil. Et la nuit et le rayon s'unissent et se marient de telle façon qu'on ne peut dire, parfois, si c'est l'un ou si c'est l'autre!

O gaîté! joyeuse cime
Du cœur qui va s'élevant,
O don vulgaire ou sublime!
Vulgaire le plus souvent;
Oui, malgré tout, oui, je t'aime;
Malgré le sombre anathème
Du sort contre nous ligué,
Soyons gai!

Mais la principale richesse du recueil est dans les morceaux dont le thème a été pris de quelque ancienne ronde

populaire : *la Fille du vigneron*, *le Chevalier du guet*, *le Coq du réveil*, *Frère Jacques*, *Trois beaux garçons*, *la Chanson de l'Alouette*, etc. Olivier est décidement devenu maître de ce genre créé par lui, et quelques-unes des pièces dont nous venons de citer les titres sont, à leur manière de véritables chefs-d'œuvre, des chefs-d'œuvre dont, sans Olivier, nous n'aurions aucun équivalent ; nous n'en aurions pas même l'idée. A vrai dire, ce n'est pas une poésie faite pour être comprise de tout le monde. La plupart des gens n'aiment que la poésie étendue de prose, assaisonnée d'esprit ou d'éloquence. Rares sont ceux qui goûtent la pure poésie. Celle d'Olivier, dans ces vieux refrains rajeunis, est si dégagée de toute prose qu'elle ne peut plus se lire. Elle demande à être chantée. J'ai précédemment déjà insisté sur ce point. Les *Chansons du soir* sont le premier volume d'Olivier dont j'aie eu le plaisir de saluer l'apparition. C'était en 1867. Je les avais beaucoup entendu critiquer. On se demandait ce que cela voulait dire :

Dig, din, don,
Dig, din, don ;

ou bien :

Il ne fera plus cocola, cocola.

Je m'efforçai d'expliquer ce qu'on ne comprenait pas, et j'y réussis assez pour recevoir de l'auteur même une lettre qui, parmi bien des témoignages touchants, est le plus précieux : « Si cette fois on ne me comprend pas, me disait-il, on ne me comprendra jamais. » Ce témoignage m'autorise, peut-être, à rappeler ce que je disais alors. Il s'agissait de *Frère Jacques*, pris comme exemple. Une première lecture, rapide, ne m'avait laissé qu'une impression nuageuse, sur laquelle se détachaient quelques vers seulement, plus heureux ou plus frappants. Ce ne

fut qu'à une seconde lecture que je compris réellement de quoi il s'agissait : Frère Jacques, c'est vous, c'est moi, c'est chacun. Chacun sonne ses matines, chacun fait son tour de ronde ; puis, pour chacun, l'on sonne vêpres, et les danseurs qui tombent sont remplacés par ceux qui arrivent à la file. Jamais la danse ne s'arrête; elle va son chemin, foulant la poussière des trépassés. Cette poussière elle-même n'est point inanimée ; le poëte la voit qui se réveille, et une nouvelle ronde commence au son des matines éternelles. Voilà l'idée, grande et et simple ; une idée sœur de celle qui a inspiré les *Marionnettes*. C'est encore la ronde de l'humanité, qui tourne, tourne, tourne sans trêve ni fin. Ce motif est de ceux qu'aime Olivier ; c'est l'un des thèmes les plus anciens de toute grande poésie.

Cependant, l'idée générale comprise, tout ne m'était pas clair encore. Il restait des traits singuliers, des mots dont l'intention m'échappait, et le dessin des groupes me semblait insuffisant et confus. Si cette seconde impression avait dû se traduire par un jugement, je n'aurais pas manqué de dire qu'Olivier avait de bonnes idées, mais qu'il péchait par l'exécution. C'est la formule. Bientôt je lus une troisième fois *Frère Jacques*, en essayant de me le chanter à moi-même. Cette fois, les écailles me tombèrent des yeux. Cette chanson, je le répète, n'a pas été écrite : elle s'est réellement chantée dans l'imagination du poëte, et la seule manière de la lire est de la chanter après lui. L'air a une lenteur grave qui permet à chaque mot de s'accuser, à chaque intention de se faire sentir. L'idée conserve sa grandeur mystérieuse : mais les scènes se détachent, les groupes ne se confondent plus, les générations se distinguent ; on les voit, on entend le bruit de leurs pas. Ces *dig din don*, qui reviennent fatalement terminer une si longue série de couplets, vous paraîtraient-ils mono-

tones? « Ah! que vous en jugez mal! disais-je, gardez-vous d'en manquer un seul. Il y a celui de la naissance. celui de l'amour, celui de la gloire, celui de la jeunesse et celui de la vieillesse, celui des matines et celui de vêpres, et ils passent l'un après l'autre, plus rapides ou plus lents, gais, sonores, voilés ou tristes, jusqu'à ce que retentisse dans le lointain le plus grave et le plus solennel, le *dig din don* de l'éternité. Il en est de même de ce cri d'appel :

Frère Jacques,
Frère Jacques.

Mettez-y chaque fois l'accent voulu, l'intonation sympathique, que ce soit tour à tour et dans chacune de leurs nuances l'appel joyeux du matin et l'appel funèbre du soir, et vous verrez quelle variété se cache sous son apparente monotonie. Que ne puis-je entendre chanter *Frère Jacques* comme il a dû se chanter dans l'âme du poëte !... Ce serait bien l'une des émotions les plus pénétrantes que puisse donner la poésie. Seulement, il faudrait que ce fût le soir, dans une demi-obscurité, — une telle poésie ne veut ni jeux de physionomie, ni gestes, ni mimique d'aucune sorte, rien que la mélodie, comme si le chant intérieur dont on l'accompagne en lisant trouvait dans l'ombre une voix, — et puis, il faudrait encore quelques amis, en très petit nombre, afin que l'impression, tout en restant intime, fût néanmoins partagée, et que la voix du chanteur pût à certains moments s'appuyer sur un écho, écho discret, semblable au retentissement prolongé des volées de la cloche, surtout de la cloche funèbre aux sons graves et lents. »

XV

Le temps était venu pour Olivier de recueillir quelque fruit de sa longue patience et de son labeur acharné. Les deux enfants qui lui restaient s'appliquaient à le consoler de l'absence des deux autres. Une des *Chansons du soir* nous apprend que sa fille s'était mariée. Elle était fort bien établie. Son dernier fils, Edouard, avait débuté dans les affaires avec intelligence et bonheur. La tâche du père de famille se trouvant ainsi simplifiée, il pouvait espérer de passer dans une tranquillité relative, avec sa femme, les dernières saisons de la vie. Paris, d'ailleurs, lui était plus hospitalier que jamais. Inconnu du grand public français, que ses livres ne réussirent pas à atteindre, il était de plus en plus distingué et recherché par une certaine élite de bons esprits. Il fut invité à prendre part à ces fameux dîners du lundi, institués et présidés par Sainte-Beuve, où se rencontraient chaque semaine des écrivains tels que George Sand, seule femme qui y fût admise, Renan, Théophile Gautier, Schérer, Paul de Saint-Victor, Taine, Nefftzer, etc. Une pareille fortune lui était due comme une sorte de réparation. Olivier jouissait vivement de ces réunions familières, dont il a recueilli quelques souvenirs dans son étude sur Sainte-Beuve ; il en avait conservé bien d'autres, qu'il se plaisait à retracer plus tard, dans son chalet de Gryon ; il les rappelait en toute simplicité et modestie, ne cherchant point à se faire valoir ; mais on pouvait deviner, malgré lui, que l'auteur des *Marionnettes* n'avait paru déplacé à personne en si haute société, et qu'il y avait fait aussi sa partie.

Mais il était écrit que la fortune lui tiendrait encore rigueur. A peine quelques rayons de soleil viennent-ils à briller sur son chemin qu'un nuage jaloux se hâte de l'assombrir. Cette fois ce fut plus qu'un nuage, ce fut un orage, aussi terrible qu'inattendu. La guerre de 1870 chassa Olivier de Paris, ou plutôt l'empêcha d'y rentrer, car elle le surprit dans le temps où il faisait au pays un séjour de vacances. Les conséquences en furent graves pour lui et les siens. Son fils vit sa carrière brusquement et violemment interrompue, et quant à lui, il se trouva enveloppé dans la disgrâce d'une multitude de propriétaires de maisons. Parmi les diverses classes de la population, aucune, à Paris, ne fut atteinte plus directement. C'était un immeuble de valeur que cette maison de la Place Royale. Olivier n'avait pu en faire l'acquisition qu'en se chargeant d'une dette considérable. Cette dette subsistait ; il fallait pourvoir au service des intérêts, sans loyers à toucher, et la valeur de l'immeuble diminuée de moitié. C'est ainsi qu'au moment où Olivier pouvait se flatter d'en avoir fini avec les difficultés matérielles de l'existence, il s'y vit replongé plus avant que jamais. Il avait soixante-trois ans, et il lui fallait recommencer une carrière, non-seulement pour gagner son pain, mais pour suffire à des obligations écrasantes, seule fortune qui lui restât de toute une vie de travail.

L'ébranlement causé par la guerre, et plus encore par la Commune, fut suivi d'une perturbation trop longue et trop intense pour qu'Olivier pût songer, du moins dans les premières années, à rentrer à Paris. La jeunesse studieuse de Genève ou de Lausanne prenait un autre chemin ; les pensionnaires eussent été malaisés à trouver. Ce fut dans la Suisse française qu'il chercha les ressources dont il avait besoin, et il les demanda à l'enseignement.

A partir de ce moment jusqu'à celui où la maladie vint

couper court à son incessante activité, la vie d'Olivier se partage en deux moitiés qui alternent comme les saisons. Il passe les étés à la montagne, où, dans sa détresse, il lui reste deux refuges. L'un était un chalet que son fils avait acheté à Gryon peu d'années auparavant, pour y faire de temps en temps un séjour. Ce chalet, aujourd'hui historique, est facile à trouver. C'est le premier qu'on rencontre en abordant le village par l'ancien chemin, montant et raboteux. La vue en est bien dégagée sur les profondeurs de la vallée de l'Avançon et les sommets qui surgissent en face, hardis et variés. Grâce à d'intelligentes réparations, entreprises par les enfants d'Olivier, c'est maintenant un joli petit chalet, qui a un air de confort avec ses jardins étagés, cultivés par des mains soigneuses. Il était plus rustique alors, à l'ancienne mode, et noir sur toutes ses faces. Le second refuge qui restait au poëte relégué dans son pays comme dans un autre exil, était encore un chalet, qui avait appartenu à la famille de sa femme et qu'on avait conservé comme un dernier débris, particulièrement sacré, d'un antique patrimoine. Ce second chalet, qui a été aussi dès lors fort embelli, était situé dans le même vallon que le précédent, mais une lieue plus loin, par delà les derniers hameaux, *en Cergniemin*, comme on dit dans la contrée. La vue en est moins dégagée, moins dominante ; on est en pays relativement plat, dans une de ces oasis où serpente l'Avançon avant de s'encaisser dans les profondeurs d'une vallée de plus en plus étroite. Le lieu est charmant. C'est une idylle pastorale que ce pâturage entouré de vieilles forêts moussues, et placé sous la protection immédiate des blancs sommets de l'Argentine et des sombres tours des Diablerets.

Olivier fit du chalet de Gryon son principal domicile : là fut installé son ménage, et, dès que les circonstances

le permirent, sa bibliothèque. Sa femme y passait toute l'année, même l'hiver, sans trop s'effrayer d'une solitude à laquelle l'avait habituée les hivers de son enfance. Pour lui, il y montait, sans même attendre les beaux jours, dès le premier printemps, aussitôt qu'il était libre. Il y travaillait beaucoup, peu dérangé par les voisins et par les rares voyageurs qui devançaient la saison pour aller le surprendre dans son ermitage. Il ne s'accordait guère de loisirs que dans les mois du plein été. Alors la montagne se peuplait, et il paraissait jouir vivement des amis qui venaient en grand nombre s'établir en villégiature dans les pensions des environs, aux Plans de Frenières, à Chesières, à Villars et à Gryon même. C'était alors aussi qu'il avait coutume de passer quelques semaines dans son oasis de Cergniemin. Le temps des vacances fini, il revenait à Gryon et travaillait de nouveau jusque vers l'arrière-automne. En novembre, commençait pour lui la saison d'hiver; il prenait le chemin de la plaine, y apportant les fruits de son labeur, c'est-à-dire des cours consciencieusement préparés, des séries de conférences, qu'il répétait dans les principales villes de la Suisse française, à Genève, à Neuchâtel, à Lausanne; parfois aussi à Vevey, à Morges et ailleurs. Une fois, il poussa jusqu'à Bâle. C'était son gagne-pain. Puis, quand il avait terminé sa tournée, il se hâtait de remonter à Gryon, moins pour jouir d'un repos laborieusement mérité que pour préparer une nouvelle campagne.

C'est ainsi qu'Olivier fit face à une situation créée par les événements. Ce fut une fatalité qu'il subit, non sans regimber. L'idée de demander à sa plume quelque ressource supplémentaire avait pu, jadis, se présenter à son esprit, et il avait plus d'une fois souffert en voyant combien était lourde la vente de ses ouvrages; néanmoins, lorsqu'il se mettait à l'œuvre, lorsqu'il travaillait, plume

en main, toutes ces questions matérielles reculaient à l'arrière-plan ou disparaissaient. Il n'était alors que ce qu'il fut toujours, même dans les temps de plus extrême servitude, un libre artiste, n'obéissant qu'à son inspiration. Maintenant, il s'agissait de quitter les hauteurs où règne l'art indépendant, et de descendre au rang d'un manœuvre littéraire. Cela lui fut cruel, et il se vengea de cette fatalité en l'avouant, en la proclamant à haute voix, en toute circonstance, afin que nul ne pût s'y tromper. Peut-être oublia-t-il que les personnes incapables de comprendre la délicatesse de sentiment, la pudeur d'artiste, qui le faisait souffrir à la seule pensée de battre monnaie de son talent, de ses souvenirs, de son passé, seraient également incapables de comprendre cet autre sentiment de pudeur qui lui faisait déclarer et déplorer la nécessité où il se trouvait. On lui reprocha de se plaindre, d'initier des indifférents à ses affaires personnelles, et, s'il faut le dire, de mendier le pain qu'il gagnait à la sueur de son front. S'il avait eu besoin de faire encore quelque expérience sur l'éternel égoïsme du cœur humain, les occasions ne lui en auraient pas manqué. Il y a longtemps qu'on le sait: le malheureux a tort. S'il ne se plaint pas et qu'on ne vienne pas à son aide, c'est sa faute. Pourquoi n'a-t-il rien dit? S'il se plaint et qu'on se détourne ou qu'on lui fasse sentir le service rendu, c'est encore sa faute. Y a-t-il rien de plus indiscret qu'un homme qui se plaint? Ainsi raisonne l'égoïsme; ainsi, du moins, agit-il, avec ou sans raisonnement. Et si cela est vrai des malheureux ordinaires, combien est-ce plus vrai de ces malheureux privilégiés, dont les souffrances ne sont pas faites pour être senties de tous? L'industrie du conférencier est, disait-on, une industrie comme une autre: il faut y réussir, et la condition du succès est de régler l'offre sur la demande. De quoi donc Olivier se plaignait-il, et en

vertu de quoi aurait-il été fait pour lui une exception à la loi commune? Combien de fois ce langage a-t-il été entendu des amis d'Olivier! Nul doute que l'écho n'en ait retenti jusqu'à lui.

Peut-être, avec un peu d'adresse, en faisant agir habilement certaines influences, eût-il pu reconquérir à l'académie de Lausanne une partie de sa position perdue. Les temps étaient changés. L'interdit ne pesait plus sur les professeurs de l'ancien régime. L'un des plus distingués, Charles Secrétan, le philosophe, avait été réintégré dans sa chaire. Olivier n'y songea pas. Son nom cependant fut prononcé, et d'honorables ouvertures lui furent faites par un membre du gouvernement, un de ses anciens disciples, celui-là même qui avait gardé un souvenir si vivant de ses leçons sur Wallenstein. Mais, pendant les vingt-cinq ans qu'Olivier venait de passer à Paris, il n'avait pu reprendre que par moments, dans de rares occasions, ses anciens travaux historiques. Comment en renouer le fil, à l'âge où il était, après une si longue interruption? C'eût été une vie à recommencer. Que lui proposait-on d'ailleurs? Que pouvait-on lui proposer? Un de ces cours extraordinaires auxquels on affecte une subvention qui atteint à peine à la moitié du traitement, déjà si modique, d'un professeur en titre. Il eût dû pour cela quitter son chalet et venir s'établir chèrement à Lausanne. C'eût été une ruine complète. Il n'y avait de salut pour lui qu'à la condition de dépenser deux fois moins et de gagner deux fois plus: en été, l'ermitage de Gryon; en hiver, des cours réussis.

Bien convaincu que là, et pas ailleurs, était sa seule planche de salut, Olivier voulut au moins donner à ces cours le cachet d'originalité sans lequel il n'y a pas d'œuvre d'art véritable. Il puisa la substance du premier en grande partie dans ses souvenirs; il y mit la fleur et le

fruit de son expérience ; ce furent des conférences sur la littérature française contemporaine. Sainte-Beuve y occupa une grande place. Plusieurs leçons eurent un vif succès, et le nombre des auditeurs, partout considérable, lui fut, pour l'avenir, d'un grand encouragement. Cependant, dès la seconde année, et plus encore la suivante, il put constater une diminution notable. A quoi cela tenait-il ? Je n'ai jamais eu l'occasion d'entendre Olivier dans une de ces conférences, de sorte que je ne puis en juger par moi-même. On m'assure cependant, et je le crois sans peine, qu'Olivier y était moins à son aise qu'autrefois, lorsqu'il professait à l'académie, au milieu d'élèves qu'il connaissait tous individuellement. Tantôt il se sentait gêné et l'abandon lui manquait ; tantôt il s'efforçait d'être familier et l'était trop ; il dépassait le but de peur de le manquer. D'ailleurs, fidèle à son système d'art original, il s'appliquait à ne parler que des choses qu'il savait le mieux, des questions littéraires qui l'avaient plus vivement intéressé et préoccupé. C'était l'artiste encore, c'était le poëte qui se livrait. Il parlait de tout ce qu'il aimait, même de la montagne. Un jour, il faisait une conférence en vers, où il s'amusait à moraliser sur le caractère et l'esprit féminin. Un autre jour, ô pudeur ! il s'oubliait jusqu'à chanter lui-même une de ses chansons. Ce n'était pas ce qu'on lui demandait ; surtout, ce n'était pas ce que demandait le public dont la présence devait assurer le succès matériel, le public des pensionnats. Dans ce monde-là, on ne parut pas se douter de l'influence éducatrice que pouvait avoir la libre causerie d'un esprit aussi distingué. Ce qu'on voulait, c'était un enseignement positif sur un sujet déterminé, un cours de littérature régulier, comme les autres en font, afin que chaque année on pût faire la balance de ce qu'on avait appris et de ce que cela avait coûté. Le hasard me ren-

dit confident de ces plaintes. Elles venaient d'amis d'Olivier, qui craignaient que ses cours ne fussent de moins en moins suivis. On m'engagea vivement à profiter de quelque occasion favorable pour lui en parler à lui-même. Je crus devoir, en effet, lui en toucher quelques mots, à titre de renseignement. Je ne lui appris rien. D'autres, déjà, lui avaient tenu semblables discours. Mais je l'en vis profondément affligé. C'était le même esprit contre lequel il avait eu à lutter à Paris, aux cours de la Chaussée d'Antin, le même goût de banalité s'insurgeant contre toute originalité, la même méconnaissance du principe de tout art, qui consiste à ne faire que ce à quoi l'on peut mettre son âme. Néanmoins il se résigna; il annonça pour l'année suivante un cours de littérature comme en font les autres, et manifesta l'intention de traiter successivement les principales périodes de l'histoire de la littérature française. C'était le manuel demandé. Mais le succès n'en fut point augmenté. Si la phalange des jeunes pensionnaires se présenta compacte, les vrais amis d'Olivier s'éloignèrent, et, tout compte fait, il n'y eut rien de gagné. Nul doute que dans chacun de ces cours, même dans les derniers, il n'y ait eu des parties tout à fait dignes d'Olivier. Les témoignages que j'ai recueillis de la bouche d'auditeurs, tous bons juges, sont unanimes à cet égard. On me cite plus d'un sujet fort rebattu qu'il doit avoir rajeuni d'une manière aussi piquante qu'inattendue. Mais il faut bien le reconnaître, Olivier, dans ces conférences, s'est vu condamné à un emploi inférieur de son talent, et il n'y a jamais été complétement lui-même; ceux qui ne l'ont connu que là, ne l'ont pas connu, et pour lui, la question pécuniaire mise à part, le résultat le plus net de ces campagnes périodiques fut une extrême lassitude, d'année en année plus sensible, et des souffrances morales qui ont sûrement

abrégé ses jours. Il eût pu, sans doute, se les épargner en partie. Plus d'une fois ses enfants le supplièrent de renoncer à un genre de vie aussi fatigant et de venir vivre auprès d'eux. Mais il mettait son point d'honneur à n'être une charge pour personne, et il voulut lutter jusqu'au bout.

Un de ses moindres chagrins ne fut pas de se sentir devenu presque étranger dans son pays. J'ai pesé le mot avant de l'écrire. Si l'on fait abstraction d'un groupe d'amis, anciens ou nouveaux, qui ne lui manqua jamais, je ne le crois pas trop fort. Il avait, comme on dit, passé de l'eau sous les ponts pendant ces vingt-cinq ans. Olivier avait vieilli, mais n'avait pas changé ; le public au contraire, avait beaucoup changé. De cet ancien canton de Vaud idéal, rêvé et chanté par Olivier, bien peu se souvenaient. La politique et la prédominance croissante des intérêts matériels avaient éteint cet enthousiasme d'un pays jeune, dans la première ferveur de son indépendance. En cela, le canton de Vaud avait subi l'influence, non-seulement de circonstances à lui particulières, mais de circonstances générales. Où est aujourd'hui la poésie ? où sont les études et la curiosité désintéressée ? Le monde s'est fait pratique, on veut à la vie un but précis. Avec ce positivisme, s'est développé un scepticisme de plus en plus général, de plus en plus précoce. On croit ce qu'on voit et ce qu'on palpe. L'utile a pris la place du beau. La république n'a plus de place pour les rêveurs. Aussi la réputation de Juste Olivier avait-elle perdu de son prestige. Elle ne reposait plus sur une base solide, sur la connaissance de l'homme et de ses œuvres. Pour la génération nouvelle, son nom n'était guère qu'un nom. Du professeur d'autrefois, elle ne savait rien. De l'historien, à peine davantage. On ne lisait plus *le Canton de Vaud*, réputé bizarre, produit de l'effervescence ro-

mantique. Les romans proprement dits d'Olivier, publiés à Paris, avaient peu pénétré. En fait de romans, on connaissait ceux de son frère, dont le rapide succès contrastait avec la carrière laborieuse et les efforts stériles de l'auteur du *Pré aux Noisettes*. On en faisait la comparaison, et l'avantage était du côté d'Urbain. Lui, du moins, peignait des gens connus, des paysans tels quels ; les plus simples histoires lui suffisaient pour intéresser ; il ne se risquait point du côté du fruit défendu ; il avait un but, il voulait instruire, moraliser, convertir. Restait le poëte, un peu moins ignoré que l'historien et le romancier. Quelques-unes de ses chansons continuaient à être populaires. Mais rares, bien rares, même dans les cercles cultivés, étaient les personnes qui pouvaient parler en connaissance de cause de son œuvre poétique. Son dernier recueil, les *Chansons du soir*, avait piqué la curiosité, ce qui est bien naturel, car il n'arrive pas tous les jours qu'on publie un volume de vers dans le canton de Vaud ; mais l'opinion générale flottait indécise, avec une nuance plutôt défavorable. C'était encore du romantisme. De bons vers, comme en font les autres, eussent mieux répondu aux vœux du grand public. Les amis qui restaient fidèles au poëte avaient beau se multiplier autour de lui ; il sentit, par delà, le vide et le froid de l'indifférence. Il sut qu'il avait fallu les plus actives démarches pour attirer du monde à ses cours ; il devina que plusieurs y assistaient par devoir, par intérêt pour lui, autant que par désir de l'entendre, et il en souffrit cruellement.

A vrai dire, il aurait pu le prévoir. Le peu de succès de ses dernières publications, surtout de ses romans en prose et en vers, était un signe des temps. Et puis, vers la fin de son séjour à Paris, il avait entrepris une correspondance régulière au *Journal de Genève*. C'était une sorte de résurrection de la chronique de la *Revue suisse*.

Mais, soit pour piquer la curiosité du public, soit pour être au bénéfice d'un genre plus familier, il avait adopté un pseudonyme, Georges Brun, et envoyait ses articles sous la forme de lettres adressées non point au journal, mais à tels de ses amis. C'était encore pour lui une manière de rester en relations avec eux. Malheureusement, il y en eut dans le nombre qui ne se prêtèrent point à cet innocent artifice, et qui réclamèrent auprès du *Journal*. Olivier se nomma, s'excusa et rompit. De tels incidents étaient bien de nature à le faire réfléchir; mais la vérité ne lui apparut dans tout son jour que lorsqu'il fut dans le canton de Vaud. La plupart des éditeurs le fuyaient, ou ne lui donnaient que des réponses évasives. Un jour, voulant faire hommage à quelqu'un d'un de ses livres, un des derniers publiés, il alla chez le libraire qui l'avait édité; le titre du volume y était si peu connu des commis préposés à la vente qu'il fallut des recherches pour savoir de quoi il parlait. D'autres aventures, quelques-unes plus que mortifiantes, se chargèrent de lui apprendre combien, pour plusieurs, étaient vagues et légendaires les souvenirs qui se rattachaient à son nom.

Ainsi la solitude se faisait autour de lui. La mort y contribua. Deux ans avant son retour au pays, elle lui avait enlevé la personne qu'il y aimait le plus tendrement, sa bonne et vieille mère; bientôt elle lui enleva les deux amis les plus chers qu'il eût laissés à Paris, Sainte-Beuve et Gleyre. En les voyant partir, il fit réflexion sur lui-même et se dit qu'il ne tarderait pas à les suivre.

Cependant Olivier travaillait avec énergie : il ne se bornait pas, à Gryon, à préparer les cours de l'année suivante; il écrivait des chansons, et donnait une partie de son temps à divers ouvrages, rêvés ou commencés. Mais les loisirs se faisaient rares; hautes étaient les ambitions du poëte, et le peu de temps qu'il eut encore à vivre

ne lui permit pas de les réaliser. A part quelques pièces de vers, je ne sais au juste ce qu'on pourra tirer, pour le public, des manuscrits qu'il a laissés: comédies, romans, poëmes. Bornons-nous à mentionner les deux volumes publiés par lui pendant ces cinq dernières années d'activité littéraire: son *Théâtre de société* et ses *Sentiers de montagne*. Pour celui-ci, il dut recourir à une souscription, non sans faire en pensée de tristes retours à une espèce de chanson-satire qu'il avait composée dans sa jeunesse contre les lanceurs de souscriptions littéraires. Le *Théâtre de société*, écrit en partie à Paris, en partie à Gryon, comprend trois pièces: *Les Fleurs*, *Chapeau de grésil* et *le Nuage*. Il souleva des objections semblables à celles contre lesquelles Olivier s'était déjà heurté tant de fois. Qu'étaient-ce que ces fleurs qui se transformaient en personnages de comédie? Qu'étaient-ce que ce chapeau de grésil et ce nuage au bord d'argent? Quand on veut faire une comédie de société, on arrange une petite intrigue honnête entre deux amoureux que sépare un obstacle, dont ils triomphent. Voilà qui se comprend et qui se joue. Quand donc Olivier cesserait-il de courir après l'originalité? Le grand public veut qu'on lui ressemble. Néanmoins, il me paraît impossible que, dans ce grand public, les comédies d'Olivier ne trouvent pas quelque part un petit public à leur usage. Je sais qu'on a joué *Chapeau de grésil* à Paris, dans un salon, avec infiniment de plaisir, et qu'on a été tout surpris de voir comme cette rêverie rendait sur la scène. Mais il faut entrer dans l'esprit de l'œuvre. Rêverie, avons-nous dit; c'en est bien une, c'est le songe au théâtre. Shakespeare déjà l'avait tenté. Mais Shakespeare est Shakespeare; malheur au téméraire qui hasarde sa nacelle sur les traces de ce hardi navigateur! Olivier, cependant, dans son genre toujours idyllique, plus tran-

quille, plus modeste, nous semble avoir réalisé ce qu'il avait en vue. La comédie des *Fleurs* est charmante. Elles sont si bien métamorphosées en jeunes âmes, si bien elles-mêmes sous leur déguisement. *Chapeau de grésil* est une création des plus gracieuses, et quant au *Nuage*, il cache dans le plis de son bord d'argent quelques-uns des vers les plus beaux qu'Olivier ait jamais écrits.

Les *Sentiers de montagne*, dernière publication d'Olivier, sont ce qu'on appelle dans les environs de Gryon un « bouquet de mélange. » On y trouvera quelques fragments des leçons d'Olivier, entre autres sa leçon en vers, gageure piquante et bien gagnée, sans compter qu'à tel moment la pensée s'anime et s'élève, et que la poésie, la vraie poésie, éclate dans le jeu d'esprit. On y trouvera aussi une nouvelle dont, si je ne me trompe, la composition est plus ancienne et qui est tout à fait dans le genre d'Olivier : le groupe, la scène, l'action, tout en est imaginé, finement imaginé ; les descriptions sont vivantes ; partout abondent les motifs qui appelleraient le crayon du dessinateur, et la pittoresque vallée des Fins-Hauts ne cesse de sourire au travers du récit, émaillée de fleurs et de rayons. Nous avons remarqué dans le même volume un poëme, *Jean Wysshaupt*, à côté duquel plus d'un aura passé sans le comprendre. La singularité apparente du rhythme, la familiarité hardie avec laquelle le vers est manié et brisé, étonnent et écartent les lecteurs qui ne font que glisser à la surface des pages ; mais j'ai vu ce poëme, bien lu, produire un effet saisissant. C'est une œuvre forte et sérieuse, travaillée, très travaillée, sous un faux air de négligence, et dont la pensée finale demeure dans la mémoire. Elle est du même ordre que celle de *Donald*, toute morale, sauf que l'insatiable mendiante s'est transformée en une belle enfant, un lis rose à la main, qui garde les portes de l'autre vie, et avertit tous ceux

qui passent le seuil que le moment est venu de « rendre compte. » N'oublions pas, enfin, quelques couplets dignes de faire suite aux *Chansons du soir*. Le poëte est devenu philosophe, philosophe comme on l'est à cet âge; assis devant son feu, il rêve, les pieds aux chenets, pendant qu'à côté de lui sa chatte et son chien

Dorment ensemble
Et dorment bien.

Ainsi serpentent les *Sentiers de montagne*, offrant à chaque détour une échappée nouvelle sur les aspects variés et les mélancoliques paysages de la vie humaine. Ils ont un charme particulier pour ceux qui ont vu le poëte à Gryon; ils l'y retrouvent. Toutefois, quand nous allons l'y chercher en pensée, nous le voyons de préférence dans ces moments de vie et d'abandon où, au milieu de ses amis, il retrouvait sa verve pittoresque et, se laissant doucement faire violence, leur chantait de sa voix émue et toujours sympathique, quoique un peu cassée, les derniers nés de ses vers. Il est tel chalet des Plans où son souvenir ne s'effacera jamais, entre autres celui dont il a payé la généreuse hospitalité par la jolie chanson du *Cœur qui a les bras longs*. Olivier avait le jarret bon, la tête aussi, et c'était d'un pas léger que, pour aller voir ses amis,

Il prenait le hardi sentier
Qui tourne autour du roc de l'aigle
Et plane, dans son vol altier,
Sur les prés verts, les champs de seigle.

Il se plaisait aussi à aller avec les gens du pays célébrer la *mi-août* ou *mi-été* à Taveyannaz ou à Anzeindaz. Cette fête des bergers, reste des anciennes mœurs pastorales, lui plaisait mieux que celles qui appellent la foule,

beaucoup mieux que ces tirs, dits nationaux, où déborde une éloquence de commande, vague et retentissante. On s'informait à l'avance de l'alpe qu'il avait choisie pour y monter avec les siens; on y allait, et bientôt, au premier moment favorable, il se formait autour de lui un cercle d'amis et de montagnards, car on savait bien qu'il n'était pas venu sans apporter une chanson de circonstance. Il la chantait sans se faire prier; la journée se passait rarement sans qu'on la lui eût fait répéter plusieurs fois, et quand, le soir, on redescendait vers la vallée, on l'entonnait en marchant dans les groupes joyeux.

Voici la mi-été, bergers de nos montagnes,
Compagnons et compagnes,
Que ce jour soit fêté!
Voici la mi-été...

Allons, jeunesse, allons, la danse nous appelle,
Que chacun ait sa belle,
Sa rose des vallons,
Allons, jeunesse, allons!

Je n'ai eu qu'une fois le plaisir d'accompagner Olivier dans une de ces parties. C'était à Taveyannaz. Il y eut sermon le matin; ensuite on dîna sur l'herbette. Au dessert, il entonna sa chanson; puis on lui fit répéter toutes celles des autres années. Il m'est resté de cette scène alpestre un profond souvenir. La poésie de nos jours apparaît si rarement sous une forme vivante; elle se cache, de peur ou de honte. Le poëte n'est plus qu'un écrivain; il confie ses vers à des livres. Le barde, l'aëde, le troubadour ont disparu de ce monde. Il nous semblait les retrouver en entendant Olivier chanter au milieu des pâtres de Taveyannaz. Volontiers, nous nous serions cru transporté au temps des mœurs homériques. C'était la poésie

se produisant elle-même, sans intermédiaire, remplissant ses hautes fonctions sociales. Il n'y manquait qu'un chef de tribu, pour faire asseoir le poëte à sa droite, lui tendre la coupe d'or et lui servir, par honneur, double portion des viandes du sacrifice.

Ce fut en 1874 qu'Olivier assista, pour la dernière fois, à la fête de la mi-été. C'était encore à Taveyannaz. Il eut le plaisir de s'y voir entouré de toute sa famille. Le ciel était pur, la montagne verte et fleurie. La fête fut charmante; il le fut lui aussi, aimable, souriant, doucement ému. Sa chanson eut plus de succès que jamais. Il semblait jouir plus encore que les années précédentes. Peut-être une voix intérieure lui disait-elle que c'était la dernière. Il commençait, alors déjà, à sentir les premières atteintes d'un mal qui, s'aggravant rapidement, devait bientôt le confiner dans sa chambre et, de progrès en progrès, le rendre incapable de toute autre occupation que de se préparer à mourir.

XVI

Nous touchons au terme de notre travail. Nous avons devant nous cette carrière, qui ne fut qu'une longue suite de batailles, plus souvent perdues que gagnées. Le moment est venu d'en considérer l'ensemble; mais que pourrions-nous en dire qu'Olivier n'ait dit avant nous et mieux que nous? Il s'est peint lui-même; il a résumé son œuvre et sa vie dans les lignes mémorables par lesquelles nous avons commencé cette série d'études, afin de faire, si possible, saisir dès l'abord au lecteur, indifférent ou prévenu, l'intérêt du drame intérieur dont nous avions à lui

raconter les péripéties. Oui, la première et la dernière pensée d'Olivier, la pensée de toute sa vie, a été celle d'un poëte qui sent vivre en lui le génie d'un pays et qui veut lui arracher son secret, qui veut en être l'interprète, toujours docile, toujours fidèle. Il a eu sa mission, son apostolat : mission de poésie, apostolat de vérité. Mais, ainsi que beaucoup d'autres révélateurs, il a parlé sans toujours être compris. Ce génie qui devait être celui des rivages que le Léman baigne de ses eaux, le peuple vaudois n'a guère paru l'avouer pour le sien.

Le poëte s'est-il donc trompé? A-t-il été séduit par quelque fausse apparition? A-t-il pris un fantôme pour une réalité?

Il faudrait entrer dans de longs développements pour que la réponse fût complète. Nous ne toucherons que quelques points essentiels.

Si Olivier s'est trompé, c'est en croyant trop à ce génie dont il voulut être l'interprète, ou plutôt, car il ne pouvait trop y croire, en se le figurant trop spécial, en voyant trop le peuple à travers le pays.

Cette erreur ne lui appartient pas en propre. On la retrouve, du plus au moins, chez la plupart des hommes marquants de sa génération. Elle est frappante chez les politiques, réputés *doctrinaires*, qui, pendant quelque temps, à partir de 1830, ont gouverné le canton de Vaud. Idéalistes plus encore que doctrinaires, ils ont eu la prétention de ne connaître que la loi, de n'agir que par elle, et ils ont oublié de faire entrer dans leurs calculs soit les passion de la multitude revêche, soit celles de leurs propres adhérents. La même erreur éclate chez les moralistes. Ils prêchent la loi de perfection, et ils ont raison lorsqu'ils s'adressent à l'homme en général, à l'*individu* de tous les lieux et de tous les temps. La morale n'a pas d'autre loi que celle de la perfection, et l'incomparable grandeur

de Vinet est de l'avoir senti plus énergiquement et proclamé plus hautement que personne. Mais leur erreur pratique consistait à se figurer, ou à agir comme s'ils se figuraient, que cette loi pouvait, à leur commandement, s'incarner dans l'âme du peuple et devenir la règle de ses mœurs et de ses institutions religieuses. Passe encore s'il se fût agi de la perfection parfaite; mais chacun dans ce monde conçoit la perfection selon la mesure de son esprit, et l'on sait assez combien souvent celle qu'on nous prêchait alors se compliquait et se troublait de formalisme et de petitesses.

Olivier, sous ce dernier rapport, était infiniment supérieur à la plupart de ses amis et compatriotes. Moraliste lui aussi, moraliste original et profond, jamais on ne le vit appauvrir l'idéal de la perfection jusqu'à mutiler la nature humaine sous prétexte de la réformer. Jeté dans une société où le grand art n'était que trop souvent suspect, il en saisit tout d'abord, par l'instinct du génie, les conditions éternelles ; il le comprit et le pratiqua dans la plénitude de sa liberté, sans jamais en faire un instrument. Mais il ne vit pas tout d'abord qu'en le pratiquant ainsi, il se condamnait à suivre un chemin solitaire. A vrai dire, il ne se berça pas de longues illusions sur certains traits essentiels du caractère vaudois, et nous en avons eu la preuve dans les aveux poignants qu'il se faisait à lui-même, lorsqu'il étudiait l'histoire de son pays, et la trouvait si dénuée d'intérêt, si mesquine, si ingrate. Mais tout en se laissant instruire par la triste réalité, il s'obstinait dans son rêve de poëte, et continuait à écrire comme si le génie dont il suivait les inspirations était aussi familier aux autres qu'à lui-même. Au lieu de traduire pour le peuple les paroles sacrées, il se bornait à les lui répéter ; au lieu de descendre jusqu'à ses lecteurs, il les supposait s'élevant jusqu'à lui.

Il a trop présumé de son public; il a rêvé un canton de Vaud trop beau. L'humanité est la même partout; partout elle a les mêmes besoins et les mêmes faiblesses. Et si les circonstances font que, chez un peuple, certaines qualités s'accusent davantage, elles font aussi ressortir certains défauts correspondants; or, parmi les défauts que l'histoire a rendus chez nous plus saillants, il en faut compter un qui ne pouvait que doubler les difficultés de la tâche que se proposait Olivier, savoir la peur d'être soi-même, de l'être ouvertement. On a, dans le canton de Vaud, de l'imagination et de la sensibilité autant qu'ailleurs; mais on ne les avoue pas, et rien n'y est plus mal porté que le renom de poésie. Je ne sais s'il est de lieu au monde où la poésie doive se dissimuler avec plus de soin sous la simplicité de la forme et la bonhomie du ton. Il faut qu'elle se fasse pardonner.

C'est à quoi Olivier a rarement voulu condescendre. Peut-être cela tient-il en partie à un principe respectable. Il lui répugnait de se faire, par son exemple, le complice d'une faiblesse trop répandue; mais cela tient aussi, en grande partie, à cette habitude prise d'envisager le pays où il vivait, et qu'il aimait à chanter, comme marqué d'un sceau particulier, comme un pays d'élection. Là est le principe secret, la cause morale et profonde de la recherche de pensée et d'expression que la critique, même la plus bienveillante, lui a de tout temps reprochée. Il n'est pas le seul à tomber dans cette faute. Les écrivains vaudois ont, sous ce rapport, une réputation acquise. Un Français, homme d'esprit et de goût, m'assurait, dernièrement, que c'était défaut de naissance. « Vous ne seriez pas Vaudois, me disait-il, si vous n'aviez pas de la recherche dans le style. » Il se trompait, non en ce qui pouvait me concerner dans ses critiques, mais bien en leur donnant une forme et une application aussi géné-

rales. Il y a recherche et recherche. L'une n'est que maladresse. On prend une expression détournée faute de trouver la plus directe. Ceci est un défaut provincial, fréquent chez la plupart des écrivains qui n'ont qu'une demi-éducation littéraire. Ce n'est pas de la recherche, mais de l'embarras. La vraie recherche consiste à choisir l'expression détournée de préférence à l'expression simple et directe. Qu'on me permette, pour plus de précision, d'en citer un exemple. Il m'est personnel, et j'aurais mauvaise grâce à le choisir si j'en savais un meilleur. J'avais écrit dans le temps quelques couplets, sans importance, mais qui ont eu la bonne fortune de faire plaisir à Olivier. Il voulut les entendre plusieurs fois. Jamais suffrage, on peut le croire, ne me toucha plus vivement. Un jour cependant, il me proposa d'y faire une correction. Il s'agissait d'une voile sur le Léman. Quelqu'un demande à cette voile où elle va ; elle répond que ce n'est pas à elle de le savoir :

Le gouvernail, sans doute,
Cherche un port, cherche un lieu ;
Moi, je n'ai point de route,
Sinon le grand lac bleu.

« Ah! me dit Olivier, si vous disiez « mon chemin » bleu. »

« Moi, je n'ai point de route,
» Sinon *mon chemin bleu !* »

Et voilà justement l'image détournée qui se glisse à la place de l'expression directe. La poésie d'Olivier est pleine de chemins bleus. Quand elle hésite entre le mot qui miroite et celui qui n'est que transparent, elle finit ordinairement par choisir le premier. Mais cette recherche, qui est la vraie recherche, n'est pas nécessairement vaudoise.

Il n'y en a point dans nos chansons en patois; il n'y en a pas davantage chez le doyen Bridel. Tout ce qui est vraiment du cru en est franc. En revanche, il y en a des traces plus ou moins marquées chez presque tous les écrivains du groupe auquel appartenait Olivier, à commencer par Vinet. C'est de là que nous vient ce défaut. Il trahit une éducation à part, un idéal caressé en famille. C'est dans les petites sociétés de choix, où l'on se contemple et se complimente mutuellement, qu'on enchérit ainsi.

Il serait facile de pousser plus loin l'analyse et d'expliquer de la même manière certaines parties confuses et troubles, certaines singularités d'imagination qui déparent la poésie d'Olivier. Les longueurs qu'on lui reproche sont un autre effet de la même cause. Ceci, il est vrai, est un défaut bien vaudois, qui tient à notre lenteur naturelle, à notre maladresse de parole; mais Olivier sait être concis quand il le veut. Ses longueurs, à lui, sont d'un poëte qui aime trop son sujet; il s'y complaît, il s'y délecte, il ne peut plus en sortir. Dans chacun des motifs de ses chants, il retrouve l'objet de son culte, et il n'a pas la force de s'en détacher.

Mais est-ce bien à nous qu'il appartient de lui reprocher ses longueurs? Ce qui lui arrive, n'est-ce pas justement ce qui doit nous être arrivé en mainte occasion, et principalement dans ces pages que nous lui consacrons? Eh bien, oui, nous avons peine à nous détacher de lui. Mais serait-il vrai, comme on nous le dit à voix haute et à voix basse, que nous ayons accumulé les détails dans un sujet qui n'en demandait point, que nous ayons secoué la poussière d'ouvrages qu'il eût mieux valu laisser dormir dans la paix de l'oubli? Ah! je retrouve ici l'ennemi qui n'a cessé de poursuivre Olivier dans sa vie, et qui le poursuit encore dans sa tombe. Cet ennemi, ne le cherchons pas ailleurs qu'en nous-mêmes. Pour la première

fois, le canton de Vaud a eu un poëte, non un poëte par fait, mais un grand poëte, et il ne s'est pas reconnu dans son enfant.

Il s'y reconnaîtra sûrement tôt ou tard, mais il y faudra quelque temps. Ne lui a-t-il pas fallu plus d'un siècle pour se reconnaître dans Davel? A cette fausse honte dont nous parlions tout à l'heure, s'associe un esprit de défiance, inquiet, soupçonneux, qui nuit à la franchise des impressions. Dans chaque fruit qu'on nous présente, nous commençons par chercher le ver au dedans. Un jour, dans une société qui se piquait de littérature, un ami d'Olivier cita la seconde strophe d'*Helvétie:*

La Liberté depuis les anciens âges,
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent nos sapins.
Là, sa voix forte éclate et s'associe
Avec la foudre et ses roulements sourds...
Nous qui t'aimons, Helvétie, Helvétie,
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours!

« Ces vers, disait-il, sont au nombre des plus beaux qui aient été écrits dans ce siècle. » Il ne s'aventurait guère en en jugeant ainsi. Du moins aurait-il pu citer à l'appui de son dire de hautes autorités. Sainte-Beuve ne les admirait pas moins. Il nous souvient de les lui avoir entendu déclamer, chez lui, avec une émotion qu'il pouvait à peine contenir. « Ah! que cela est beau! disait-il. Tout le monde chez vous doit savoir ces vers par cœur. » On les sait par cœur, en effet, sauf à y chercher matière à chicane. Dans la compagnie où on les citait, quelqu'un haussa les épaules. « Qu'est-ce, dit-il, que des pieds sauvages? » Et un rire malin courut sur toutes les lèvres. Voilà un mot qui est de notre pays; on y épluche tout, et particulièrement

la poésie, non pas avec l'attention d'une critique respectueuse jusque dans ses sévérités, mais parfois avec une espèce de malice, presque de jalousie, qui aime à voir se dissoudre un objet d'admiration.

C'est dans cet esprit qu'ont été accueillis sur les rivages du Léman, par une notable partie du public, les volumes d'Olivier. Dans les comptes rendus de journaux l'éloge abondait ; dans les occasions solennelles on l'appelait le poëte national ; mais on le démolissait en détail, par la petite critique, la seule sincère, celle des conversations, des coins de cheminée, des salons et des cabarets. Cela est vrai de tous ses ouvrages, mais surtout du *Canton de Vaud*. Au moment où il parut, la plupart des lecteurs ne furent frappés que des nouveautés et des hardiesses du style ; on s'en divertit à loisir, et le livre fut tué à coups d'épingle. Il ne s'en est pas encore relevé. « Comment faites-vous, m'écrivait-on nagère, pour accorder tant de place à un livre inférieur ? » Je vous demande pardon, mon cher correspondant, *inférieur* n'est pas le mot propre. Si vous voulez savoir le mot propre, Olivier vous l'apprendra. Dans un petit cahier de notes, que j'ai sous les yeux et que j'ai déjà cité, il appelle le *Canton de Vaud* « un livre plein de défauts, mais aussi de flamme et de jeunesse. » Un ouvrage plein de défauts peut encore être un ouvrage supérieur. Le côté faible de celui-ci est de n'être point assez calme, point assez froid. Il est d'un amant autant que d'un savant. Mais cette passion même, qui n'a pas permis à l'auteur d'en distribuer exactement la matière, qui l'a rendu parfois trop expansif, trop abondant, trop lyrique, trop curieux du détail, trop ingénieux dans ses commentaires, a inspiré des pages que lui seul pouvait écrire, et qui, dès lors, n'ont pas été surpassées. Il y a mieux que du talent dans ce livre inférieur, et si nous avions plus de souci de nous-mêmes et de notre fortune intellectuelle,

nous envisagerions le jour où il parut comme une des dates de notre histoire littéraire.

Mais que parlé-je d'histoire littéraire ? Le peuple vaudois croit-il sérieusement au génie dont Olivier écoutait la voix mystérieuse ? Il semble parfois ne demander qu'à vivre et à goûter les biens que Dieu lui donne, sans se fatiguer à la poursuite de chimères. On l'a vu agir, en plus d'une occasion, comme s'il se figurait qu'un peuple libre peut jouir de sa liberté sans en rien faire de particulier, comme s'il croyait sa tâche accomplie quand il a exercé ses milices, administré la justice, construit des routes et pourvu au strict nécessaire pour l'église et pour l'école. En fait de littérature, il demande des almanachs, des journaux, des livres de classe, des chansons pour ses fêtes et quelques récits populaires à l'usage des bonnes âmes, des femmes et des enfants. Pour le reste, l'étranger y pourvoira. Rares sont encore les Vaudois qui ont compris, réellement compris que l'indépendance politique n'a toute sa valeur qu'autant qu'elle protége et sollicite un développement intellectuel original. En principe, on l'accorde : on est , en paroles, plein de bonne volonté ; mais quand il s'agit de consentir à des sacrifices d'ordre matériel ou moral, quand il faut se déranger, user d'initiative, voir par delà les intérêts de son clocher ou les ambitions de son parti, alors les difficultés surgissent, la bonne volonté s'évanouit, et mille voix criardes étouffent la grande voix du génie national.

Là est, à nos yeux, la beauté propre de l'œuvre d'Olivier ; là en est l'intérêt vital. Il a proclamé et surtout prouvé, par des morceaux hors ligne, que notre pays peut et doit avoir sa poésie, franchement vaudoise de sentiment, de jet et d'inspiration, et ne le cédant à aucune autre pour la perfection de l'art, la portée des œuvres et l'étendue des horizons. Cela seul faisait de lui un homme à

part, auquel tout Vaudois, né intelligent, avait obligation de reconnaissance. On ne l'a pas senti, ou on ne l'a senti que mollement. Il n'y a pas eu, si l'on veut, ingratitude, mais négligence, insouciance. Il eût fallu se déranger, et l'on ne s'est point dérangé. N'est-ce donc pas une honte de voir un homme pareil incapable d'écouler de pauvres éditions d'un millier ou d'un demi-millier d'exemplaires et devenir l'effroi des éditeurs ? Je pourrais entrer ici dans des détails précis et tristement curieux. A quoi bon ? Le fait est patent. La patrie vaudoise s'est donné peu de peine pour faciliter la tâche de son poëte, et comme pour mieux accuser la tiédeur de sa reconnaissance, elle a traité son frère cadet en véritable enfant gâté. Je ne veux pas revenir sur des critiques formulées jadis avec quelque excès de vivacité. Elles seraient d'autant plus déplacées que M. Urbain Olivier n'a cessé de m'aider dans ce travail, avec une obligeance toute amicale. Juste Olivier se relèverait dans la tombe, pour arrêter ma plume, s'il devait en tomber un mot qui pût être pénible à un frère qu'il aimait. Il y a, d'ailleurs, des raisons au succès de M. Urbain Olivier. Il a une veine de simplicité que, chez Juste, on voudrait plus constante. Bien loin de les opposer l'un à l'autre, ce serait ici le lieu de montrer comment ils se complètent. Il faudrait les montrer aussi, déjà grisonnants, allant ensemble pêcher des truites au ruisseau, et revenant avec des rimes charmantes, avec plus de rimes que de poissons. M. Urbain Olivier n'a jamais été mieux inspiré que lorsqu'il a retracé cette idylle fraternelle, toute gracieuse[1]. On aime à les voir ainsi, la main dans la main. Néanmoins, il doit être permis de dire, sans aucune intention de critique,

---

[1] *Une voix des champs*, récits populaires, par U. Olivier, pag. 386.

que les récits de l'auteur de *l'Orphelin*, dont plusieurs sont des traités religieux autant que des nouvelles, n'ont pas la même portée littéraire — ils n'y prétendent pas — que les principaux ouvrages du poëte, son aîné. Et cependant à celui-là toutes les faveurs, à celui-ci toutes les sévérités de la fortune. Il doit y avoir pour le cadet, ainsi favorisé, matière à de longues réflexions, à la fois douces et amères, dans cette comparaison qu'il n'a pas été seul à faire et qui ne l'a point empêché d'être chéri de son frère moins heureux.

Mais, dit-on, est-il bien vrai que le canton de Vaud ait à Juste Olivier de si grandes obligations? Que restera-t-il de ses vers? Qu'en reste-t-il à l'heure où nous écrivons? M. le professeur Amiel a cité trois ou quatre morceaux décisifs, qui lui paraissent au-dessus des injures de la critique et du temps. N'y en eût-il en effet que trois ou quatre, l'obligation n'en serait pas moins considérable. Ces morceaux: *le Messager*, *les Marionnettes*, *Frère Jacques*, etc., sont les premiers de cette valeur qui aient été écrits dans le canton de Vaud; les premiers, ils ont fourni la preuve que nous pouvons avoir notre poésie. Olivier a posé la pierre de l'angle, la pierre sur laquelle bâtiront tous ceux qui viendront après lui. Mais est-il sûr que M. Amiel ait compté juste? Lui-même, sans doute, n'a pas eu l'idée de procéder à un dénombrement rigoureux. A côté des morceaux qu'il indique, j'en vois plusieurs qui n'ont rien perdu de leur nouveauté et de leur éclat. Si je n'en cite aucun, c'est pour ne pas faire tort à ceux que, forcément, j'omettrais. Et même dans les parties de l'œuvre d'Olivier qui paraissent destinées à passer, que de choses à retenir! Il faudra, sans doute, faire pour le commun des lecteurs un choix de ses poésies; mais pour l'histoire, pour notre histoire, son œuvre subsiste tout entière. Sa place est à l'origine de notre littérature,

et il n'y apparaît pas seulement comme un de ces talents précurseurs, qui ont la chance de quelque inspiration heureuse et qui indiquent le chemin, mais comme un de ces poëtes abondants, dont les ouvrages sont une source où chacun va puiser, et dont l'influence demeure féconde pour une longue suite de générations.

Voilà pourquoi nous sommes entrés dans tant de détails; voilà pourquoi nous avons pris cette étude si fort au sérieux. Nous ne croyons pas avec Olivier que le génie dont il a entendu la voix rentre pour toujours dans la solitude de sa grotte; il semble y être rentré momentanément; mais il n'est pas mort et il en sortira de nouveau. Les préoccupations matérielles ne seront pas toujours aussi absorbantes. Quand la génération présente, toute aux calculs positifs, aura jeté le premier feu de sa prosaïque ferveur, quand le dégoût succédera à l'ivresse, on reviendra aux choses littéraires, à l'art, à la poésie, et alors, peut-être, on verra se continuer la tradition inaugurée par Olivier. C'est dans cette espérance que j'ai voulu fixer dès à présent des souvenirs trop prompts à disparaître.

Cependant, il faut se le dire, de quelque faveur qu'un écrivain puisse être entouré dans un pays tel que le nôtre, il ne saurait y avoir pour lui, s'il veut être et rester national, que de très modestes succès. Ce n'est pas comme chez nos confédérés de la Suisse allemande. Berne, Bâle, Zurich — Zurich surtout — ont vue directe sur l'Allemagne. Un Gottfried Keller peut trouver autant et plus d'accueil de l'autre côté du Rhin que sur les bords de la Limmat. Pour nous, nous sommes circonscrits dans un cercle de fer. A Genève, à Neuchâtel, nous ne sommes déjà plus tout à fait chez nous; la France nous est fermée par le Jura, sans compter d'autres barrières, plus hautes encore. Il est possible à tel enfant de nos campagnes —

d'illustres exemples en font foi — de créer à son influence un plus vaste théâtre; mais à la condition de déposer le tricot de laine que portent nos vignerons, pour revêtir la robe du ministre et monter dans la chaire chrétienne, ou pour s'habiller à la moderne, se faire homme de lettres et aller demander à quelque grande ville étrangère l'hospitalité qu'on accorde au talent. Pour quiconque reste attaché de cœur à notre art national, pour quiconque veut le cultiver de préférence à tout autre, il y a lieu de sacrifier les ambitions trop vastes pour se réaliser dans de si étroites limites. Nous n'avons, littérairement, qu'une très petite patrie, l'une des plus petites qui existent au monde, si petite qu'il faut y faire son deuil de la gloire. Ce sacrifice est dur, car il n'y a pas pour le poëte d'aiguillon plus puissant. La gloire est sa récompense naturelle, c'est le rêve de sa jeunesse. Il peut la désirer sans faux amour-propre, sans égoïste vanité. Est-il jouissance plus vive, plus enivrante, plus légitime, que de sentir sa pensée retentir d'âme en âme et d'entendre sa parole répétée à l'unisson par d'innombrables échos? Mais si dur que soit le sacrifice, il n'est pas sans compensation. Il est amer, mais sain. Belle condition pour le poëte de ne plus songer au succès, de ne plus prendre conseil des hommes, mais seulement de la muse qui le visite, et de renoncer au culte de la gloire pour se vouer à celui de la vérité, en laissant à Dieu le soin du demeurant. Olivier avait-il accompli ce sacrifice dans toute son étendue? Il se disait bien que le laurier ne croît guère dans les lieux écartés, de quelque magnificence que les ait parés la main du Créateur. Mais s'était-il résigné dans le fond de son cœur, joyeusement résigné, à ne jamais le voir parer son large front, si bien fait pour en porter au moins un rameau? Ceci me rappelle des vers qui sont dans la mémoire de tous ceux qui les ont lus.

J'ai vu quelques rameaux de l'arbre de la gloire,
Poussant avec vigueur leurs jets aventureux,
Se pencher, il est vrai, sur l'onde sans mémoire
De ce Léman vaudois que domine Montreux.
Mais un souffle inconnu rassemblait les tempêtes :
D'Arvel et de Jaman l'éclair rasa les crêtes,
Les lauriers tristement inclinèrent leurs têtes,
Et le beau lac pleura sur eux [1].

Cette strophe est de la jeunesse d'Olivier, du moment où il commençait à voir les plages ingrates où s'engageait son chemin. A-t-il, plus tard, cessé de pleurer, avec le beau lac, sur les lauriers perdus. Je ne sais. Mais il passe pour avoir trop aimé le rameau vert. Plus il paraissait y tenir, plus on le lui refusait, et la petite critique jouissait de ses mécomptes. Si elle pouvait être désarmée, elle l'aurait été sûrement en voyant sa victime dans les crises d'une agonie qui semblait ne pas devoir prendre fin. La maladie d'Olivier fut longue, douloureuse, cruelle. Rien ne lui fut épargné, ni les douleurs de la chair, ni les angoisses de l'âme. Sa sensibilité, trop vive, s'irrita dans la souffrance. Il compta un à un les pas lents et sûrs que la mort faisait à sa rencontre, et dans ses nuits sans sommeil, et dans ses jours sans repos, il ne cessa de voir se dresser devant lui l'inexorable mendiante qui avait poursuivi Donald. L'ange du jugement était à coté de lui, le touchant du lis sacré et lui demandant compte de sa vie. Ce n'était pas qu'il eût à se reprocher de grandes fautes; devant un tribunal humain le compte n'eût point paru redoutable: mais pour les âmes délicates il n'y a pas de petits péchés, et puis il avait été à l'école de Vinet, et il savait ce que c'est que la loi de perfection. Il savait que l'or pur résiste seul au feu de la

[1] Voir au tome II le morceau intitulé *Pressentiment*.

justice, et il faisait le douloureux calcul de tout ce qu'il y avait eu dans son œuvre de préoccupations personnelles et d'humaines ambitions.

Je l'ai vu deux fois pendant sa maladie. La première fois, c'était à Gryon, en avril 1875. La neige blanchissait sur les pentes, autour du village; partout où elle avait disparu, quelques fleurs précoces, les anémones, les safrans, les gentianes étoilées, commençaient à sortir de terre. Olivier jouissait encore de cette première fête du printemps. Mais il ne faisait plus que de courtes promenades, lentement, appuyé sur son bâton. Il passait la plus grande partie de la journée assis dans son fauteuil; il causait comme autrefois, il s'intéressait à tout; mais ses pensées se concentraient déjà sur la seule chose nécessaire, et ses paroles eurent à plus d'une reprise le tour solennel des avertissements que ceux qui s'en vont peuvent, à la dernière heure, donner à ceux qui restent.

Je le revis en automne. Il n'était plus à Gryon, mais à Veytaux; il avait fallu le transporter dans la plaine pour l'établir plus confortablement et pour être plus à portée des secours indispensables. La maladie avait fait des progrès effrayants. Il était encore dans son fauteuil, ne pouvant supporter le lit. Mais combien changé! Ses cheveux et sa barbe avaient entièrement blanchi et la souffrance avait altéré ses traits. Nous savions que c'était la dernière fois que nous nous rencontrions en ce monde. Je lui dis quelques mots de son œuvre, qui resterait. « Ah! me dit-il, ne m'en parlez pas! Qu'est-ce que cela quand on est où j'en suis? Si vous voulez me faire du bien, priez pour moi. Ce qu'admire votre amitié n'est qu'un linge souillé. » En prononçant ces dernières paroles, il éclata en sanglots.

La maladie continua ses ravages; on le transporta à Genève, afin qu'il fût plus près de ses enfants. Dans les

derniers temps il ne voulut voir personne. « Priez pour moi, » faisait-il dire à tous ceux qui venaient frapper à sa porte. Il écartait même ceux qui lui avaient été le plus chers; il s'enfermait dans la nuit et le silence.

Ne cherchons point à pénétrer le secret de cette âme qui ne veut avoir que Dieu pour témoin de ses combats. La fin approchait. Quelques jours plus tranquilles parurent annoncer que la lutte était terminée. Puis, le 7 janvier 1876, il rendit doucement le dernier soupir ; il s'éteignit de faiblesse. Trois jours après, un très modeste cortége, presque uniquement composé d'amis, l'accompagnait, par un temps brumeux et glacial, à sa dernière demeure, au cimetière de cette jolie ville de Nyon, la plus voisine d'Eysins, à laquelle le rattachaient de précieux souvenirs, et dont il a si bien chanté la grâce rustique. Si le vœu d'un des amis qui ont parlé devant la fosse ouverte s'est accompli, les jeunes filles d'Eysins doivent chaque printemps semer des gentianes bleues sur la tombe du poëte. Pour nous, ses concitoyens, nous avons envers sa mémoire un autre devoir; nous avons à réparer l'injustice dont il a été victime et dont la responsabilité retombe sur nous; nous avons à nous emparer de son œuvre, de cette œuvre nouvelle, originale, féconde, et où il reste tant de parties excellentes, tant d'or pur, malgré ce qu'il y découvrait d'alliage en la considérant du seuil de l'éternité ; nous avons à nous l'approprier, à la reprendre et à la continuer. Il ne sera pas dit qu'Olivier ait paru dans notre histoire comme un phénomène inexpliqué. Il doit être pour nous un commencement, le commencement de notre poésie nationale. A la jeunesse vaudoise de lui créer des successeurs.

EUGÈNE RAMBERT.

SAINTE-BEUVE

SOUVENIRS

DÉDIÉS A MON AMI CLAUDIUS TURPAULT

SAINTE-BEUVE

PREMIÈRE PARTIE

SAINTE-BEUVE EN 1830

I

Une des dernières fois que je vis Sainte-Beuve, — peu de mois avant sa mort, qui me surprit bien tristement et bien inopinément pendant un séjour en Suisse, — il me dit un mot assez caractéristique, qui peut servir de début naturel à ce récit.

A la suite d'un déménagement complet, non-seulement d'habitation, mais d'habitudes et de vie, je m'étais mis à ranger mes papiers et mes lettres, depuis celles de ma première jeunesse. En me revoyant ainsi à distance et de proche en proche, dis-je à Sainte-Beuve, j'avais découvert avec étonnement combien, dans le cours d'une existence déjà longue, on reste à la fois le même qu'on y était dès l'entrée, et tout différent, du moins en appa-

rence. — « Oui, me répondit-il en pesant sur ce dernier point plus que je ne faisais, j'ai été successivement plusieurs hommes. »

C'est un ou deux de ces hommes, celui de la jeunesse surtout et de Lausanne, que je voudrais essayer de montrer, l'ayant pu voir alors et lui s'étant laissé voir à moi de plus près, je crois, que cela n'a eu lieu pour d'autres, même de ses amis.

Je fis sa connaissance à Paris, en pleine révolution littéraire et bientôt politique, car c'était en 1830 : dans cette grande année 1830, tout effervescente, toute bouillonnante d'idées, de faits et d'espérances, qui, hélas ! n'ont que bien imparfaitement abouti, si même il n'est encore plus vrai de dire que, dès lors, elles sont allées de chute en chute.

Comment, pauvre étudiant suisse, je me trouvais alors à Paris, où il n'était pas si facile de se rendre à cette époque que cela l'est devenu depuis, je le raconte ailleurs, dans des *Souvenirs de jeunesse*[1], et n'en dirai ici que ce qui est nécessaire pour montrer à quelle distance, non-seulement de talent, mais d'éducation et de préparation à la vie, j'étais de celui avec lequel j'allais pourtant nouer une liaison, devenue longtemps très intime, et toujours très réelle.

Après avoir fait, ou à peu près, mes études à l'académie de Lausanne, suivi même quelques cours de théologie, n'étant pas sans convictions religieuses, mais bien

[1] L'ouvrage auquel Olivier semble faire illusion n'a jamais été qu'ébauché, en vue d'une conférence publique.

sans vocation pour la carrière pastorale, j'y avais brusquement renoncé, et postulé, quoique encore étudiant, la chaire de littérature et d'histoire à Neuchâtel. Là comme ailleurs, on était dans le feu de la querelle des classiques et des romantiques. Le public littéraire de la ville et la commission chargée de m'examiner étaient divisés en deux camps sur cette question, alors si passionnée, maintenant si refroidie. On me la donna même pour sujet de ma thèse. Je m'en tirai en la traitant au point de vue historique, sans dissimuler toutefois que je m'étais aussi laissé prendre au *Ronsard* de Sainte-Beuve, dont je citai le « bel aubépin fleurissant, » en ayant alors la mémoire toute fraîche. Les classiques, néanmoins, votèrent pour moi. Je fus nommé. Mes cours ne devaient commencer qu'à la rentrée, mes appointements, au contraire, avec ma nomination ; mais on y mettait cette condition, d'ailleurs fort agréable, que j'irais passer ces cinq ou six mois d'intervalle à Paris, pour me former le goût. Je crois bien que c'étaient mes protecteurs classiques qui avaient eu cette bonne idée ; les romantiques devaient être plutôt pour Berlin ou Munich.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que sans me douter des longues et quelquefois terribles années que je passerais plus tard à Paris, — car, outre 1830, j'y ai vu 1848, 1852, et, en 1870, au moins les premières menaces de la tempête, — c'est ainsi, dis-je, que j'y vins déjà alors, jeune (23 ans), pauvre, et à coup sûr peu formé : encore bien naïf, jugeant bonnement des auteurs par leurs livres, timide, — au lieu que Sainte-Beuve me disait un jour parlant de lui et pour peindre son caractère : « Sauvage,

mais point timide. » Hélas ! je l'étais tous les deux à la fois, ce qui ne m'empêchait pourtant pas de sentir, déjà alors, qu'un homme ne vaut quelque chose que par lui-même ; mais je n'en étais que plus timide peut-être, et, en ce sens aussi, le moins parisien du monde, alors pourtant que j'allais à la rencontre de Paris, de Sainte-Beuve et de tant d'autres qui n'en étaient pas encore, comme moi, à rêver la vie.

Maintenant que je suis arrivé jusqu'à Sainte-Beuve, je m'efface, et vais le laisser se montrer seul et lui-même.

Pour vous le faire voir à cette époque si lointaine de 1830 et de sa jeunesse déjà célèbre, j'ai un moyen plus sûr que celui d'essayer de vous le peindre de mémoire et d'un souvenir qui pourrait être devenu incertain. Tel qu'il était alors, ou du moins tel qu'il m'apparut, j'en ai, de ce temps même, un croquis fidèle.

On dit que c'est une bonne habitude de tenir note de ce qui nous arrive : il y a du pour et du contre à cela. Quoi qu'il en soit, bonne ou mauvaise, bonne en nous rendant attentifs à notre vie, mauvaise en nous occupant trop de nous-mêmes, cette habitude n'a guère été la mienne. Je la pris cependant durant mon séjour à Paris, pour complaire à une personne qui, moins par curiosité que par intérêt pour tout ce qui me concernait, m'en avait témoigné le désir. J'écrivais donc assez régulièrement chaque soir ce qui m'avait frappé dans la journée, les choses ou les hommes. Cette espèce de *Journal*, je venais aussi de le retrouver dans mes papiers, lorsque j'exprimais à Sainte-Beuve, comme je vous l'ai dit en commençant cette étude, l'impression que m'avaient causée ces sou-

venirs successifs d'une assez longue vie. J'en détache les pages où il est question de lui, en y laissant ce qu'il me racontait alors ou ce que j'avais pu voir par moi-même de quelques-uns des noms mêlés au sien dans ce moment de renaissance et de fermentation littéraire. Au milieu de beaucoup d'autres observations sur toute sorte de sujets qui me venaient aux yeux ou à l'esprit, voici donc ces pages, extraites de mon journal, sans y rien changer. Seulement, j'abrége parfois, ou bien j'ajoute çà et là quelques explications, quelques notes qui se rapportent à un autre temps.

II

Encouragé par la bonne réception de quelques hommes de lettres, auxquels j'avais été recommande, entres autres MM. Dubois et Magnin du *Globe*, je résolus de vaincre ma timidité et de faire visite à M. Sainte-Beuve. J'arrive au Nº 19 de la rue Notre-Dame-des-Champs, où avait aussi demeuré Victor Hugo. Je demande M. Sainte-Beuve. Une vieille dame (sa mère) apparaît à une fenêtre et, après quelques difficultés, peu prononcées, il est vrai, elle crie : « Sainte-Beuve, es-tu là ? » Je vois une figure derrière une petite croisée. On m'indique l'escalier. Je heurte. Un jeune homme m'ouvre, c'était M. Sainte-Beuve. Je lui dis que je venais de la part d'un écrivain journaliste, que je lui nommai. La recommandation n'était pas très puissante : « C'est un bien bon garçon, » répondit M. Sainte-Beuve. Puis je m'acquittai

d'une commission dont on m'avait chargé pour lui, en ajoutant que j'étais Suisse, ce qui parut l'intéresser.

La conversation tomba d'abord sur les questions littéraires du jour, puis sur les Genevois ; M. Sainte-Beuve en avait connu plusieurs, au moins par leurs noms : Didier, Imbert, et surtout Gallois, dont il a beaucoup parlé. « Il avait du talent, m'a-t-il dit, mais ce n'était pas un talent complet. On aurait pu recueillir, parmi ses dernières pièces, des morceaux qui étaient bien ; mais je ne sais ce qu'elles sont devenues. Il cherchait à s'échapper à lui-même en parlant beaucoup, et était d'une curiosité insatiable. Il était venu ici, croyant percer facilement. Tant qu'on ne désire que de la bienveillance, de bonnes intentions, c'est très facile en effet ; mais lorsqu'il s'agit de services réels, d'une activité matérielle, ma foi !... Cependant on l'a aidé ; M. Jouffroy, entres autres, qui l'avait vu comme moi chez M. Charles Nodier. On lui procura quelque travail, des articles pour les journaux ; il ne les fit pas. Je n'étais pas à Paris quand il est mort. »

Nous parlâmes ensuite de Béranger, dont le plus grand supplice, dans sa prison, était d'être excédé de visites toute la journée. « D'une assez mauvaise santé, disait M. Sainte-Beuve, il n'est cependant pas morose. C'est un homme d'un grand sens, d'une grande étendue d'esprit, d'une grande intelligence. Il juge très bien les positions littéraires, ce qui mourra et ce qui survivra. C'est Victor Hugo, je crois, qu'il apprécie le plus parmi la nouvelle école. D'ailleurs Béranger, pour la forme (point pour l'idée, il est vrai), a quelque chose de romantique, et même il s'en glorifie. Mais dans tout cela il se conduit

comme les gens d'esprit qui occupent une position, il ne travaille pas beaucoup ; du reste, il a toujours travaillé lentement. Il fait une chanson tous les quinze jours, tous les mois.

» — Béranger a une croyance philosophique ? — Oui, il croit en Dieu, me répondit Sainte-Beuve en reprenant ses phrases ; il croit, comme cela (et il agitait ses mains); mais oui, il a une croyance. Du reste, il a une grande puissance de rire, il ne résiste pas à un bon mot. Cependant il sait être sérieux sur ces matières. C'est un homme de beaucoup d'esprit (outre le génie), très spirituel, fin, aimant beaucoup à plaisanter, mais sans faire de la peine. Il est très instruit, quoiqu'il se fasse toujours fort ignorant. Quelquefois il se laisse aller, et parle alors de Molière, de Corneille, de Racine, de la tragédie grecque, mais très bien, si bien, qu'il n'y a rien de mieux à faire qu'à se taire et à écouter. Il n'aime pas la partie religieuse des poésies de Lamartine ; il préfère la partie d'amour. Il n'aime pas que l'on appelle Dieu *Seigneur*, parce que cela a trop l'air d'un culte. » (Dans un autre entretien, M. Sainte-Beuve appliqua cette remarque de Béranger à lui, à ses *Consolations*, et non plus à Lamartine.) « Il ne peut pas souffrir Casimir Delavigne comme poëte. En politique, il est arrivé à considérer le système constitutionnel comme le seul possible, le seul convenable, et non la république ; mais il ne croit pas qu'il puisse aller avec les Bourbons. »

M. Sainte-Beuve n'achève pas toujours ses phrases ; je ne dirais pas qu'il les bredouille, mais il les jette, et il a l'air d'en être dégoûté et de n'y plus tenir déjà avant

qu'elles soient achevées. Cela donne à sa conversation un caractère sautillant. (Depuis, le *sautillant* devint *scintillant* et plus soutenu.) Sa voix est assez forte ; il appuie sur certaines syllabes, sur certains mots.

Quant à son extérieur, j'ajouterai, pour les personnes qui ne l'ont jamais vu, que sa taille est moyenne et sa figure peu régulière. Sa tête, pâle, ronde, est presque trop grosse pour son corps. Le nez grand, mais mal fait ; les yeux bleus, lucide et d'une grandeur variable, semblent s'ouvrir quelquefois davantage. Ses cheveux rouge blond, très abondants, sont à la fois raides et fins. En somme, M. Sainte-Beuve n'est pas beau, pas même bien ; toutefois sa figure n'a rien de désagréable et finit même par plaire.

Il était mis simplement, cependant bien. Redingote verte (c'était alors la mode), gilet de soie, pantalon d'été. Sa chambre m'a frappé. Il était derrière un paravent, dans un petit enclos qui renfermait deux tables chargées de livres, de journaux et de papiers. Son lit était à côté. Je me suis rappelé ce sonnet où il se représente couché et écoutant l'orage : « Dieu parlait dans mon cœur plus haut que dans l'orage. »

Ceux qui ont vu Sainte-Beuve pendant ses dernières années n'auront pas de peine à se représenter ce « petit enclos » de travail où il m'apparut déjà dans sa jeunesse, et qu'à travers des habitudes et des positions diverses il conserva jusqu'à la fin. Je reprends mes extraits :

On m'a dit (non pas lui) qu'un Saint-Simonien avait écrit à M. Sainte-Beuve : « Vous êtes en chemin vers les croyances religieuses, vous êtes poëte, il est temps de

consacrer votre talent à propager une noble doctrine. Venez à nous ; nous sommes fixés. Ne soyez plus errant. » Sainte-Beuve aurait répondu : « Pourquoi irais-je à vous? Vous êtes encore en marche. Vous n'êtes pas plus fixés que je ne le suis. » Mais je reviendrai à la fin, avec des détails plus précis, sur cet ordre de sujets. Je veux auparavant détacher de mon journal quelques mots sur les amis littéraires de M. Sainte-Beuve, pour le mettre un peu dans son entourage habituel de ce temps-là.

Dans ce vieux 1830, déjà si loin de nous qu'en parler c'est presque faire de l'histoire, le salon de M. Alfred de Vigny était une espèce de centre, ou, du moins, de rendez-vous pour la jeune littérature. Outre Sainte-Beuve, on y rencontrait le poëte Emile Deschamps, son frère Antony, Alfred de Musset, Gustave Planche, si célèbre plus tard comme critique. Tout ce petit monde causant, disputant avec toute la fougue et la liberté que donnent les idées nouvelles. La plupart, du reste, à ce qu'il me parut, vivant bien, ayant leurs aises. Je suis obligé de relater aussi que, de tous les romantiques qui étaient là, nul n'avait de barbe au menton. Tous, de très petits favoris ; plusieurs même n'en avaient point. Les chapeaux coniques, il est vrai, mais tout le monde en porte maintenant.

M. et Mme de Vigny recevaient très bien, dans un bel appartement décoré avec un luxe de bon goût. L'auteur d'*Eloa*, ni petit ni grand, un peu voûté, a dans toutes ses manières quelque chose de simple et de gentleman. A propos de *Manon Lescaut*, on parla de la Camargo, qui y dansa un pas de ballet. Et M. de Vigny chanta

pour ceux qui ne le connaissaient pas l'air de la Camargo, lent et gracieux. Sa voix est douce et agréable. Sa figure est plutôt jolie que belle et s'éclaire fréquemment d'un sourire aimable, gai, bienveillant. Sa politesse me donnait une idée de cette politesse de cœur dont parle La Bruyère.

Ceci me rappelle pourtant une petite histoire que je tiens d'une de nos aimables compatriotes, qui n'a pas moins d'originalité d'esprit que de caractère. Passant alors à Paris, elle dînait chez un de ses parents avec M. Alfred de Vigny. Au moment de partir, celui-ci offrit au maître de la maison de ramener cette dame chez elle dans sa propre voiture, qu'il avait gardée. Arrivés sur les boulevards, M. de Vigny demande à sa compagne: — « Prendriez-vous mauvaise opinion de la politesse française si je vous demandais la permission de descendre? On joue une pièce de moi ici près, et je voudrais bien... » — « Pas de la politesse française. répartit la dame habituée à penser tout haut, seulement de la vôtre... » M. de Vigny resta, mais renfrogné et se tenant dans son coin de la voiture.

Comme poëte, le plus grand succès d'Alfred de Vigny est la création d'*Eloa*, ange-femme (quoique les anges ne soient ni hommes ni femmes), attirée et séduite par le Tentateur universel.

Comme romancier, il a son livre de *Cinq-Mars*, dont un étranger qui se trouvait là s'est mis à improviser longuement l'éloge, ajoutant quel plaisir il avait eu à lire cet ouvrage en Suisse, à Lausanne, où il l'avait trouvé dans un petit magasin de librairie. — « Oui, on dit que

cet ouvrage est connu en Suisse, » a interjeté M. de Vigny; mais le loquace étranger ne lui a pas laissé le temps d'en dire davantage, ni encore moins à moi celui de confirmer le fait. Un beau portrait de Cinq-Mars décorait à lui seul un panneau du salon de réception.

Dans la préface de la traduction du *More de Venise*, par M. de Vigny, il y a quelques idées ingénieuses sur le progrès. « Voyez, dit-il, les aiguilles d'une pendule: la première (celle des heures), au mouvement inaperçu, représente la marche des peuples, de la masse de la société; la deuxième (celle des minutes), c'est le mouvement des gens éclairés; la troisième (celle des secondes), représente l'homme de génie, qui doit tout embrasser, tout prévoir longtemps d'avance. »

Emile Deschamps, qui vivait encore il y a quelques années, gai et goutteux, était alors très élégant. Redingote bleu clair, ruban rouge à la boutonnière, cheveux noirs, barbe noire, et encore plus classique que celle de M. de Vigny. Il le nommait souvent « mon ami » tout simplement et sans y mettre d'affectation. D'intimes qu'ils étaient alors, ils se sont fort brouillés par la suite. Emile Deschamps est un causeur très aimable, spirituel, malicieux, mais dont les œuvres écrites n'ont pas fait grande trace, quoiqu'elles aient aussi marqué et aidé dans le mouvement romantique.

Son frère Antony a publié peu de chose, mais n'oublions pas, entre autres, ce vers de lui sur notre temps, qui fait ceci, cela:

« Et des chemins de fer pour des passants d'argile. »

A l'un de ces mercredis de M. de Vigny, où j'allais

assez régulièrement, je remarquai beaucoup un très jeune homme aux cheveux blonds, à la mise très élégante et peut-être un peu outrée: redingote col velours jusqu'à la ceinture, pantalon bleu de ciel et collant. C'était Alfred de Musset. Sa figure est belle; les traits réguliers et les yeux bleus, la barbe blonde, de belles dents, le nez bien fait; mais tout cet ensemble, sans manquer d'expression, aurait pu en avoir davantage, a quelque chose d'un peu matériel, et me laisse l'impression d'une belle fleur cueillie et fanée avant le soir.

Alfred de Musset parlait beaucoup, et de plusieurs sujets, et avec esprit. C'est un jeune homme à la mode, qui était au bal du duc d'Orléans, et à qui le duc de Chartres montre ses caricatures. Il a aussi dit gaiement et sans façon quelques mots de celles qu'un de ses amis a faites sur lui et sur son « point sur un *i*. » Après avoir parlé théâtre, tableaux, statues, il est arrivé aux boissons inspiratrices. Il est de l'avis de Hoffmann: du vin de champagne pour un opéra buffa; du vin du Rhin pour un opéra sacré; du vin de France pour un opéra séria; pour un opéra comme *Don Juan*, où le comique et le tragique sont mêlés, du punch.

En général, la conversation avait un tour frivole. Ces messieurs n'ont aucune croyance; du moins ils semblent le laisser voir et le dire assez ouvertement. On parlait de la statuaire. « Que faire? disait-on: les dieux anciens? à l'adoration de qui les offrir? des saintes Vierges? personne n'y croit plus. Il n'y a plus de foi. » Et bien d'autres choses de ce genre, et plus fortes, à propos de tous les sujets. Et des anecdotes politiques et littéraires sur

les hommes du moment, sur et même contre leurs propres amis. Vous pouvez vous figurer l'effet que me causaient ces découvertes sur eux-mêmes et sur ceux dont ils parlaient si librement, à moi qui n'avais guère jusque-là que rêvé la vie au lieu de l'avoir vue, comme ils la voyaient du moins, sinon comme il faut la voir.

En leur qualité d'artistes, de sceptiques et de joyeux compagnons, même trop joyeux parfois, me semblait-il, il va sans dire que les Etats-Unis, alors dans tout leur prestige, bien diminué depuis, n'étaient aucunement leur pays de prédilection. M. de Musset racontait que son ami, M. Henri Ternaux, parti pour les Etats-Unis avec les idées les plus libérales, venait d'en arriver tout désenchanté, accoutumé à regarder les noirs comme une race inférieure, déclarant l'Amérique le pays le moins libre de la terre parce que, dès qu'on veut y vivre à sa guise, on est remarqué ou en dehors de l'ordre, dans lequel on vous fait bien vite rentrer. M. de Musset était aussi fort choqué de ce que M. Ternaux, allant faire une visite au président des Etats-Unis, fut suivi jusque dans le salon par le cocher du fiacre qui l'avait amené.

Ces conversations chez M. de Vigny tiennent beaucoup de place et reviennent souvent dans mon journal. Pour abréger, j'en réunis ici quelques traits épars, qui peuvent servir à montrer encore un peu le moment littéraire et les hommes à ce moment.

Le duc de Chartres (le fils aîné de Louis-Philippe, alors duc d'Orléans) est romantique. Il a défendu *Hernani* contre toute la famille. Il a vanté à une dame la

préface d'*Othello*. « Ah! le bon prince! l'excellent prince! » s'est écrié comiquement M. de Vigny.

On a parlé de M. de Lamartine (en ce moment à Mâcon, en sorte que je ne l'ai point vu). M. de Vigny en a vanté encore les derniers vers (les *Harmonies*). « C'est si beau! c'est si large!... peut-être trop, » a-t-il ajouté en riant, et la petite critique est venue. J'avoue qu'elle ne m'a pas fait plaisir: elle sentait un peu le confrère. Ces messieurs trouvaient *fat* le *Premier regret*, surtout l'endroit : *Ainsi quand je partis*, etc. M. de Vigny a cité ce vers : *Dans sa première larme elle noya son cœur*. « C'est joli, c'est gracieux, » disait-il. Tous critiquaient la *première étoile dans mon ciel*. « Il y a quelques vers enjambés dans ses *Harmonies*, ajoutait M. de Vigny, mais peu. Il n'ose pas encore. Il n'ose pas toujours dire les choses par leur nom: l'eau qui sort d'une *urne écumeuse*, au lieu d'une *bouillotte*. »

A les en croire, surtout M. Gustave Planche, Lamartine, ni même Hugo, n'étudient pas. « Celui-ci, disait M. Planche, croit tout savoir par intuition. Je le trouvai un jour, lui et ses amis qui lui lisent des vers, bâtissant des théories sur les fossiles. » — « Il ne peut pas y avoir d'hommes fossiles, parce que, disent-ils, il ne se peut pas qu'un corps qu'une âme a habité se pétrifie. » — « Lamartine me dit, il y a quelque temps, raconta M. de Vigny, qu'il avait acheté les tableaux de Martyns, le *Festin de Balthazar*, etc. — Quelles gravures? demandai-je: les gravures anglaises, j'espère. — Non. — Oh! bien, mon ami, on vous a volé; les autres ne valent rien. — Qu'est-ce que cela me fait? ce ne sont pas les détails

que je veux, c'est l'idée. » Et M. Gustave Planche de laisser échapper une exclamation de dédain.

« Sans doute ce n'est pas amusant, disait M. de Vigny à M. de Musset, en parlant des *Harmonies;* mais tenez! la Bible, croyez-vous que ce soit amusant! La Bible n'est point amusante, je le sais bien, moi! — Enfin, je ne sais pas, ces *Harmonies*.... tout cela ne vaut pas *Faublas*, a dit M. de Musset. »

Chez M. de Vigny, je retrouvai aussi M. Sainte-Beuve. On a parlé du théâtre, entre autres de *Hernani* et de ce qu'en devenaient les représentations, passé le premier moment d'orage et de succès. « La machine, a dit quelqu'un, ne va plus avec tous ses ressorts; plusieurs roues ont été brisées ou changées, etc. — Oui, a fait M. de Vigny, on ne reconnaît plus le *Hernani* de Victor. La dernière fois que j'y suis allé, je n'ai pas pu rester. Michelot (un des acteurs) a dit, je crois, six vers à rimes féminines de suite.... A la fin, il récitait son rôle les mains dans ses poches.... Mlle Mars a de la finesse, elle exprime admirablement bien, mais elle ne sait pas juger de la poésie. Au lieu de *face* elle voulait absolument mettre *visage*. « Face! jamais je ne dirai cela! s'écria-t-elle. » Des hommes de lettres (classiques) à qui elle donnait à dîner et qui venaient de boire son vin de champagne, étaient naturellement de son avis. « Face! mauvais, détestable! » lui répondaient-ils en chœur. — « Eh bien, c'est ce que je dis, reprenait Mlle Mars; mais ces auteurs ne veulent jamais écouter les acteurs. » Après chaque représentation, Victor Hugo allait faire mille compliments à Mlle Mars. — « Cela devait-il l'ennuyer! » s'est écrié M. de Vigny.

— « Pendant une heure environ que Mlle Mars était à se décrasser, ajouta M. Sainte-Beuve, elle n'avait pas l'air d'écouter les « Vous êtes toujours plus admirable, le public est enthousiasmé, » etc., etc. De temps en temps, elle se retournait cependant, et disait d'un air fat: Pardon! (Sans doute de se décrasser ainsi devant lui.) »

M. Sainte-Beuve nous a aussi raconté comment Firmin esquive le : *De ta suite j'en suis!* Il prononce *de ta suite*, puis il trépigne, il se démène, il court sur le théâtre, à droite, à gauche, revient, et saisit dans tout cela un moment pour prononcer clandestinement le *j'en suis*, et lève avec fierté la tête en s'applaudissant de son heureux stratagème. M. Sainte-Beuve nous a fait en quelque sorte la pantomime du procédé de Firmin, en décrivant en l'air, avec le doigt, une ligne longuement brisée en tout sens, partant d'un premier trait, *de ta suite*, pour aboutir à un dernier, *j'en suis*.

Voici encore une anecdote qui peut donner une idée de M. de Musset, à cette époque où, déjà célèbre, il y avait encore en lui de l'enfant, du gamin, tranchons le mot. Je continue à copier mon journal. Ils ont passé la journée de dimanche, lui et un de ses amis, à ce que je vais dire. Alfred de Musset a mis sur sa tête une tête de mort. Au moyen d'une cravate noire et d'une grande redingote, il a caché sa propre figure. Sur la tête de mort il a fiché un claque, et la tête et le claque se balançaient avec un petit air coquet. Dans cet équipage, il s'est promené devant sa fenêtre. Tous les gamins du voisinage se sont rassemblés dans la cour de l'hôtel; l'ami leur a jeté de mauvaises estampes, et pendant que les gamins se les

disputaient, lui et Alfred de Musset, avec une énorme seringue, les ont aspergés tellement que plusieurs semblaient sortir d'un bain. Puis, pour finir la comédie, l'ami a lancé une *seringade* dans la figure d'Alfred de Musset, qui, pour se venger, a versé un verre d'eau dans le chapeau de l'ami. On a causé longtemps encore; l'ami a oublié l'eau, et en partant il s'est bravement mis sur la tête le dit chapeau et son contenu. — « Ah ! que vous êtes bête! voilà un chapeau perdu! » Et M. de Musset de rire en racontant cela; et Alfred de Vigny de rire aussi en disant: « Voilà à quoi il passe sa vie; il vaut bien la peine d'être grand poëte. »

Tel était Alfred de Musset dans cette première fleur de jeunesse et de gloire, qui toutes deux passent si vite, et dont la première, ne lui laissant que la beauté, n'avait déjà plus chez lui tout son duvet de pêche et son coloris.

Bien différent de ce qu'il m'apparut, vingt ans après, au café de la Régence, encore beau, mais pâle, hâve, silencieux et morose devant sa chope de bière, mélangée, dit-on, de liqueurs fortes, ou faisant avec notre compatriote le peintre Gleyre sa partie d'échecs.

Jeune alors, Gustave Planche annonçait déjà ce qu'il s'est montré plus tard comme haut critique attitré de la *Revue des deux mondes:* plein de savoir et de sens, possédant plusieurs langues et gradué dans trois facultés; mais sévère, tranchant, incisif et, dans la conversation, même cynique; dégoûté de tout quoique parlant de tout avec énergie et vivacité, quelquefois avec une sorte de fureur. C'était un grand et assez beau jeune homme, au front proéminent, aux cheveux châtain clair et légère-

ment bouclés, aux grands yeux, au teint à la fois pâle et un peu échauffé. Bien différent aussi de ce que je l'ai vu souvent, longtemps après, lorsque pauvre, ayant dépensé le capital d'un assez joli héritage, il vivait maigrement de sa plume, pourtant très célèbre, et venait l'hiver, en plus que mauvaise redingote et en pantalon de coutil, se réchauffer dans l'atelier de Gleyre, qu'il avait en grande estime et amitié.

M. Sainte-Beuve m'avait aussi encouragé à aller voir Victor Hugo.

Avant d'habiter Place Royale, où la révolution de 1848 le trouva et où je l'ai entendu haranguer le peuple pour le dissuader de vouloir le drapeau rouge qu'il lui prêcha depuis, Victor Hugo avait alors son appartement rue Jean Goujon, près des Champs-Elysées. Comme il se lève très tard, à midi quelquefois, je dus attendre assez longtemps dans le salon. Je me permis d'en faire un peu l'inventaire. L'ameublement général comme partout; mais avec quelques traits qui me semblèrent devoir être assez bien dans le goût et le caractère du maître. Un canapé garni d'une étoffe rouge et, dans le cabinet attenant, des chaises en cuir de la même couleur. Des tables couvertes de papiers, de livres et de brochures entassés les uns sur les autres, mais en ordre. Une petite étagère, suspendue par des cordons et où se trouvaient quelques livres avec des signets de morceaux de papier blanc. Aux crochets qui la soutenaient, deux tire-bottes et pêle-mêle avec eux, un poignard. Parmi les tableaux, esquisses, ébauches, plusieurs (de Boulanger) d'après ses ouvrages; plusieurs portraits ou scènes d'enfants; puis aussi des

scènes de sang et de mort, la Saint-Barthélemy, par exemple, ou un chevalier qui en tue un autre dans un lieu solitaire. De la fenêtre du cabinet, vue sur des jardins, de la verdure, des arbres d'un feuillage assez épais pour que j'entendisse « bruire leurs dômes. »

Enfin, M. Hugo arriva. Il avait dû savoir, par M. Sainte-Beuve, mon désir de le voir. Il fut très aimable et très naturel. La conversation roula en partie sur la Suisse, dont la nature et les monuments paraissaient beaucoup l'intéresser. Il avait déjà vu Lausanne et Genève. « Ce lac était si beau, me dit-il; il est vrai que la journée où je l'ai vu était magnifique. Et puis vous avez à Lausanne une belle cathédrale. Je regrette beaucoup de n'avoir pu aller jusqu'à Chillon. » J'osai lui faire une petite critique sur son *Cromwell* où, au lieu des Vaudois du Piémont que Milton célèbre dans un sonnet et que Cromwell protégea contre le duc de Savoie, Victor Hugo introduisait les « bourgeois du canton de Vaud, » dans un temps où le canton de Vaud n'était pas né. Il ne prit point mal la chose, insista toutefois, disant qu'il avait lu ce trait dans les Mémoires de Ludlow, mais il l'a pourtant corrigé dans les éditions subséquentes.

Victor Hugo avait alors vingt-huit ans, l'air jeune, les cheveux brun foncé, on ne peut pas dire noirs, les yeux de la même couleur, vifs plutôt que brillants et ardents; le front grand, sans cependant être « immense, » blanc, pur et sans rides. Je lui trouvais dans le teint quelque chose de diaphane, en même temps que la peau ne m'a pas semblé très mince et très délicate. M. Sainte-Beuve y voit, lui, entre les yeux et le nez, le long des joues, des

teintes bleues et roses qui donnent une expression particulière à sa physionomie. Il était vêtu simplement : redingote et cravate noires ; point de gilet (on était au fort de l'été), une chemise à quatre ou cinq boutons noirs. Il ne portait pas de barbe. J'ai vu ses enfants et remarqué surtout une charmante petite fille, qui a de beaux cheveux noirs, secs et bouclés, une figure brûlée et expressive. — Hélas! est-ce celle qui, jeune mariée et se promenant sur la Seine en bateau, y périt avec son mari, celui-ci n'ayant pas voulu se sauver sans elle? En terminant ce croquis, sans doute bien extérieur, du Victor Hugo d'alors : il a l'air d'un homme heureux, ajoutais-je. et M. Sainte-Beuve dit qu'il l'est effectivement.

Après cette petite excursion dans l'entourage de M. Sainte-Beuve, sur lequel je ne laissais pas de le questionner aussi, revenons à lui pour finir.

III

En relisant à Paris son second recueil de vers, les *Consolations*, j'avais fait ces deux ou trois remarques, que je tire aussi de mon journal.

Dans le premier recueil, *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*, le ton toujours très absolu, et pas de foi parce qu'on a intérêt à ne pas croire. Les *Consolations* ont beaucoup perdu de ce caractère; elles sont toujours mélancoliques, mais elles ne sont plus aigres. Il y a de très beaux morceaux, mais toujours manque de foi réelle.

Un des morceaux les plus croyants est celui où l'auteur établit une sorte de vraie route à suivre entre l'incrédulité et le mysticisme, et c'est le catholicisme qui lui offre cet abri tutélaire. Mais on y sent une idée matérielle des choses de Dieu, une idée poétique, et voilà tout. Ainsi il se représente Alfred de Vigny revêtu de la lumière céleste, l'un des archanges en quelque sorte, et l'introduisant dans le ciel, lui pauvre pèlerin. Et M. de Vigny qui n'est pas croyant ! Une belle idée, opposée d'ailleurs à celle que je croyais être plutôt la sienne — sur le catholicisme (et on verra que dans un certain sens elle l'était en effet), — est celle où il répond à cette objection : Le siècle est impie. — Non, s'écrie-t-il, il n'est pas impie ;

.... Dès qu'on lui montrera
Un temple où poser l'arche, une enceinte nouvelle,
Tombant la face en terre, il se prosternera !

C'est le dernier morceau du recueil. Il est adressé à Mérimée.

Voilà l'*auteur* sur ce grave sujet. Voici maintenant l'*homme*, plus explicite, le même au fond : c'est-à-dire sceptique, mais n'acceptant pas froidement le doute, se débattant encore contre lui, et ayant au moins la curiosité de la foi ; de plus, l'homme qui, dans les choses religieuses, ne comprend bien et n'accepterait que le catholicisme, comme c'est le cas de la plupart des Français qui, ayant cessé de croire, n'en sont pas moins restés catholiques d'esprit sans le savoir.

Pour montrer qu'à cette époque M. Sainte-Beuve était

bien tel que je viens de le dire, ni moins ni plus, je vais résumer et rapprocher ce qui se rapporte à ces questions dans nos derniers entretiens, avant mon départ de Paris. On l'y verra, l'esprit, sinon bien le cœur, préoccupé de ce monde étrange de la foi, lisant sainte Thérèse, et probablement songeant déjà à Port-Royal.

Nous revenions ensemble de chez M. de Vigny. Nous tournions alors par le Pont-Royal, et dès ce moment la conversation passa de la littérature à la religion.

« — En quel état sont les croyances religieuses à Paris? lui demandai-je. Il n'y a pas de foi? — Aucune, me répondit-il. Voyez! il y a tant d'idées! Et quand on a interrogé un homme sur ce qu'il pense, ou qu'on répond à une demande pareille, on sent toujours que la réponse, dans les deux cas, n'est pas faite avec le désir que votre opinion soit partagée. On n'y tient pas assez pour cela... Lamartine lui-même en convient : « Nous n'avons qu'une » lueur, dit-il, mais c'est encore le plus sûr. » Lui, il s'est assis. Eh bien oui, je le comprends. Mais il faut pour cela vivre dans la retraite, choisir en quelque sorte les idées qui nous viennent du dehors, lire de bons livres qui soient une saine nourriture à l'esprit et au cœur, et arriver ainsi, en se donnant le change à soi-même, jusqu'à l'âge où l'on se fixe, où les idées ne varient plus. Il faut, me disait-il encore en variant seulement l'expression de la même idée, il faut tâcher d'arriver peu à peu et en se donnant des distractions à un âge où, se trouvant content de ce que l'on a, de ce que l'on croit, on se *cristallise*, pour ainsi dire, dans cet état. Voyez-vous, continua-t-il, nous autres, notre foi est toute dans nos vers, en sorte que quand

nous avons fait un volume de vers toute notre foi s'y trouve, et nous n'en avons plus pour dix ans. Chateaubriand n'est pas chrétien. Il n'a qu'une religion d'imagination. Il en est toujours à René..... Il y a des personnes ici qui ont, dit-on, de la foi, Mme de Broglie et sa société, mais il faudrait voir de près; M. Lamennais, l'abbé Gerbet qui vient de faire un très beau livre sur le catholicisme; mais ils ont trouvé moyen de vivre dans la retraite en Bretagne. Nous sommes dans une époque mortelle à l'originalité dans les arts et à la foi. Dans un salon se trouvent réunies quarante célébrités qui ont toutes leur originalité propre. Comment voulez-vous que votre quarantième d'originalité ne se dissolve pas dans la masse des trente-neuf autres? Et puis, attache-t-on du prix aux croyances? Non. Au XVIIe siècle, on se disputait sur la grâce, les jansénistes, les jésuites, etc. Au XVIIIe, dans un salon se trouvaient Diderot, Grimm et d'autres; ils dissertaient, ils discutaient, ils riaient, ils étaient heureux et contents dans ce moment-là. Eh bien, aujourd'hui, tenez, c'est Mérimée qui me faisait cette observation. Nous dînâmes un jour chez M. Duvergier de Hauranne. Il avait invité Béranger, Hugo, Chateaubriand, Mérimée, Charles Magnin, Dubois (du *Globe*), enfin des hommes qui ont tous une réputation. Croyez-vous que le dîner fut animé? on ne disait rien. On causait à peine avec son voisin. Le soir, Mérimée alla chez un de ses amis, un Italien, qui vit ici dans le plaisir....... Il le trouva triste aussi. D'où il concluait que c'était pour tout le monde la même chose.

» Non, poursuivit M. Sainte-Beuve (je ne fais toujours que vous donner des fragments textuels de mon journal,

sans m'arrêter aux réflexions, aux contrastes qui se présentent sans doute aussi à votre esprit), non! il faudrait la retraite; ou bien avoir de l'argent, de la fortune, avec laquelle on pût se procurer des distractions honnêtes, oublier ainsi que l'on vit, et aller en avant. — Avec cette manière de voir, remarquai-je, c'est donc une bien triste chose que la vie? — Ah! je vous en réponds! s'écria-t-il: on ne se tue pas, parce que c'est une absurdité de se tuer; on ne se tue pas, par charité pour les autres. Mais la vie!.... »

Quand il en parlait ainsi, il ne faut pas oublier que Sainte-Beuve avait alors vingt-cinq ans, et moi vingt-trois. C'est, comme vous le savez, le grand âge mélancolique, celui où l'on se dit vieux, mais vieux! à croire qu'on ne saurait davantage vieillir, et où l'on fait d'autant plus aisément fi de la vie qu'on est encore assez sûr de l'avoir longtemps à sa disposition. Il est tout naturel que ce soit plutôt le contraire chez ceux qui, avec l'âge, la sentent s'échapper, qu'ils le veuillent ou non.

— « Je crois, repris-je, que le catholicisme a fait du mal, parce qu'on ne voit parmi vous le christianisme que d'après lui. » Il m'interrompit brusquement. — « Non: j'aime le catholicisme; tenez! je l'aime. Il a quelque chose de plus lumineux que le protestantisme, qui ou bien est sec, rigide, ou bien est mystique. Il y a, en effet, un mouvement singulier dans le protestantisme aujourd'hui. Il n'est plus si sec; il a une tendance d'amour; il se rapproche du catholicisme. Je pense toujours que le mieux serait de se retirer à la campagne, d'aller à la messe, de faire tranquillement ses pâques, et d'avoir une croyance

aussi bien éloignée du gallicanisme que du jésuitisme. » Il me cita l'exemple de Manzoni. « Eh bien oui, il faudrait vivre comme lui. Il ne sort pas de son Italie. C'est un esprit étroit, mais élevé. Il écrit de temps en temps des lettres à ses amis. Ceux-ci, en lui répondant, ont l'attention de ne pas heurter sa manière de voir et de le ménager. Mais où trouver cela ? — M. Victor Hugo, lui demandai-je est-il convaincu? — Oh! répondit-il, Victor Hugo est un homme qui n'est pas tourmenté de ces choses-là. Il a continuellement de si grandes, de si délicates jouissances que lui procure son talent! Ce qu'il fait est si beau, si parfait! Il est si abondant. C'est un homme heureux, plein. Il vit content dans sa famille. Il est gai, peut-être trop gai. C'est un homme heureux. — Mme de Lamartine est, dit-on, une Anglaise qui a été convertie au catholicisme? — Oui, mais, fit-il, ce sont de ces conversions !....... C'est une femme très aimable, très instruite, mais une femme du monde. »

Il me parla ainsi très longtemps. Nous approchions de la rue où il demeure. — « Vous me trouvez horriblement sceptique, me dit-il. — Ah! répondis-je, oui, ce n'est pas là précisément le Sainte-Beuve des *Consolations.* » Nous riions tous les deux, lui en faisant la question, moi en y répondant ; mais ce rire ne nous plaisait, je crois bien, ni à l'un ni à l'autre. Je le quittai, en me promettant d'aller le revoir, ce que je fis déjà le surlendemain (23 juillet) pour prendre congé de lui, car il devait aller à la campagne et moi repartir prochainement pour la Suisse.

Je le trouvai qui s'habillait. Il était neuf heures. Nous

causâmes littérature, théâtre. Puis, à travers tout cela : — « Connaissez-vous cet ouvrage ? me demanda-t-il, en me tendant un gros volume in-octavo qu'il était en train de lire, une *Vie de sainte Thérèse*. C'est, continua-t-il, un ouvrage intéressant ; mais je retrouve dans le sentiment de sainte Thérèse l'amour humain. Elle croyait voir le Sauveur en personne ; ordinairement elle le voyait au jardin des Olives, dans sa *sueur*, et elle dit qu'elle avait le désir d'essuyer cette sueur. » A propos d'un livre allemand, récemment publié, sur une dame qui croyait être en relation avec le monde invisible : — « Je serais assez porté à croire, ajoutai-je, qu'il y a en nous un autre sens, lequel est endormi. — Oui, fit-il, et qui quelquefois s'éveille. Mais chez la plupart des gens il dort toujours. Chez moi, par exemple, il ne s'éveillera jamais. Je ne crois jamais rien voir de surnaturel. Je ne sais pas si cela tient à ce que j'ai étudié la médecine : une exécution, la dissection d'un cadavre ne me font rien. Je n'irai pas voir une exécution, parce que je n'aime pas ce spectacle, mais il ne me fait pourtant pas peur. La nuit, lorsque j'entendrais du bruit, eh bien, ma première pensée serait : on frappe, voyons, il y a quelqu'un. Je me lèverais, je prendrais un couteau, et j'irais voir. — Et M. Victor Hugo ne croit-il jamais avoir d'apparition ? — Oh ! oui, lui... oui. » Je mets ainsi ces deux *oui* parce que M. Sainte-Beuve ne fit qu'affirmer sans donner d'exemple, et qu'il répéta ces mots comme cela lui arrive ordinairement.

Pour être naïve, ma question sur Victor Hugo n'était pas absolument insolite, comme on a pu le voir beaucoup

plus tard, à l'époque des tables tournantes et par le volume des *Contemplations*.

— « Vous avez étudié la médecine, repris-je après d'autres sujets de nouveau littéraires, qu'est-ce qui vous l'a fait quitter ? — Oh ! je voulais voir, et quand j'ai eu vu ce que je désirais, je ne me suis pas senti le courage d'exercer ; la pratique me rebutait. — J'ai aussi renoncé, dis-je, à suivre une carrière fort honorable dans mon pays, celle du ministère ecclésiastique, mais pour laquelle je ne me sentais pas fait. — Les pasteurs, chez vous, sont cependant libres ; ils peuvent se marier. — Si les vôtres le pouvaient, est-ce que vous vous seriez fait prêtre ? — Oh ! reprit-il, c'est que je crois qu'un prêtre ne doit pas se marier. »

Là-dessus, nous parlâmes assez longtemps du célibat ecclésiastique, sur lequel M. Sainte-Beuve insistait, dans le sentiment et avec les idées catholiques à ce sujet, moi lui opposant nos missionnaires qui, avec femme et enfants, n'en dévouaient et n'en exposaient pas moins leur vie. — « Je connais dans mon pays, ajoutai-je, des pasteurs qui ne se sont pas mariés, n'ayant pu en quelque sorte y penser, tant ils avaient toujours été absorbés par les soins de leur ministère. — Ah! bien oui; mais le beau est d'y penser, d'en avoir envie et de ne pas se marier. — Oui, répondis-je à mon tour, je crois bien que tout cela est très beau, mais je ne suis pas d'avis qu'il faille en faire une règle. — Ah! d'accord.

— Vous avez plusieurs chaires de littérature en Suisse, me dit-il encore dans le cours de la conversation. — Oh! pas beaucoup. Il n'y en a que trois dans la Suisse

française. Et puis, il y en a une, française aussi, à Bâle ; elle est occupée par M. Vinet. — Oui, l'auteur d'un ouvrage sur la liberté des cultes. Il y a de belles choses dans son livre. »

Sans aucune intention de prêcher d'idée ni encore moins d'exemple (et cela était assez évident pour qu'il le reconnût et se sentît à l'aise, comme, au reste, tout ce qui précède le montre), je m'étais moi-même senti assez à l'aise pour lui dire encore : — « Mon père n'est qu'un simple campagnard, mais un esprit juste et droit. Il croit, et je crois comme lui, à une providence même spéciale pour tous les moments et toutes les crises individuelles. — Oui, me répondit-il (je continue à copier textuellement), je crois aussi à l'efficacité de la prière ; je crois qu'au moyen de causes secondes que nous ne connaissons pas, la prière, en passant par Dieu, peut modifier les événements. »

Après quelques mots encore de ce genre, et cet entretien mêlé de choses littéraires (que je supprime ou que j'ai réunies à d'autres plus haut), et de choses, comme vous voyez, assez sérieuses, dont j'ai cité les plus saillantes, je le saluai, nous nous touchâmes la main ; il me réitéra le désir qu'il avait de voir la Suisse. — « Ce doit être superbe, fit-il. — Mais venez, lui dis-je, dans la belle saison. — En hiver, reprit-il, on ne pourrait pas s'en tirer ? — Pardonnez-moi, mais vous ne pourriez pas quitter la plaine. — Ce doit être tout blanc, remarqua-t-il encore, mais beau cependant. » Il me promit de s'adresser à moi. Je le quittai.

Que ce fussent bien là les idées de Sainte-Beuve en ma-

tière religieuse à cette date de 1830, telles qu'il me les exprimait de bouche et que je les notais scrupuleusement dans mon journal, et qu'il y fût sincère, on en a la contre-épreuve écrite dans les lettres à un ami d'enfance, l'abbé Barbe, publiées depuis sa mort. Ces lettres, au nombre de dix-huit, furent écrites de Paris, et vont de 1818 au 23 mai 1865. Il y marque de distance en distance, son état d'âme, pour ainsi dire. Intéressantes et curieuses à cet égard, elles portent, en outre, déjà l'empreinte de son talent, de son tour de style et d'esprit. Je n'en citerai que deux ou trois passages, mais qui suffiront pour la comparaison que j'ai en vue, celle de ces lettres et celle de nos entretiens sur le même ordre de sujets.

Le 26 juillet 1829, après avoir publié dans l'hiver *Joseph Delorme*, il écrivait à son ami : « ....S'il s'est opéré quelque changement qui me concerne, c'est plutôt en moi qu'en dehors de moi : et, je ne dois pas hésiter à te le dire, puisque cela te fera probablement quelque plaisir ; mes idées qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme, et surtout à un certain philosophisme, celui du XVIIIe siècle, se sont beaucoup modifiées, et ont pris une tournure dont je crois déjà sentir les bons effets. Sans doute nous ne serions pas encore, sur beaucoup de points et surtout en orthodoxie, du même avis, je le crains ; pourtant nous nous entendrions mieux que jamais sur beaucoup de questions qui sont bien les plus essentielles dans la vie humaine ; et, là même où nous différerions, ce serait de ma part parce que je n'irais pas jusque-là, plutôt que parce que j'irais ailleurs et d'un autre côté.

» Au reste, je dois t'avouer que si je suis revenu avec conviction sincère et bonne volonté extrême à des idées que j'avais dépouillées avant d'en sentir toute la portée et le sens, ç'a été bien moins par une marche théologique ou même philosophique, que par le sentier de l'art et de la poésie. Mais peu importe l'échelle, pourvu qu'on s'élève et qu'on arrive.

» Je dois te dire encore que ma vie est loin d'être conforme à ce que je voudrais et ce que je croirais le bien ; mais c'est déjà quelque chose que je le sente et que je tâche d'être plus d'accord avec moi-même. »

C'est surtout le passage suivant qui est curieux à comparer avec ce qu'il me disait dans nos conversations (juin et juillet), peu de semaines après avoir écrit à son ami dans une lettre du 30 mai : « .....Après bien des excès de philosophie et des doutes, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos, ici-bas, qu'en la religion, en la religion catholique, orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. Mais, hélas ! ce n'est là encore pour moi qu'un simple résultat théorique ou d'espérance intérieure ; et je suis loin d'y conformer ma vie et toutes mes actions comme il conviendrait. L'instabilité perpétuelle de ma condition, mon manque de fortune, mes nécessités littéraires, tout cela me jette dans une manière de vivre qui n'a rien de réglé ni de fixe ; et après quelques heures de bonnes résolutions, je suis bien vite retombé en proie aux impressions du dehors, ou, ce qu'il y a de pis, au vague des passions que personne, peut-être, n'a ressenti aussi cruellement que moi. C'est ce qu'en mes moments de demi-loisir j'ai essayé de peindre dans

mes poésies (les *Consolations*), que j'ai toujours eu pudeur de te faire lire, et que je te prie de ne pas connaître avant que moi-même je ne t'aie vu et expliqué bien des choses.

» Je tiens très peu aux opinions littéraires, et les opinions littéraires ont très peu de place dans ma vie et dans mes réflexions. Ce qui m'occupe sérieusement, c'est la vie elle-même, son but, le mystère de notre propre cœur, le bonheur, la sainteté ; et parfois, quand je me sens en inspiration sincère, le désir d'exprimer ces idées et ces sentiments selon le type éloigné de l'éternelle beauté.... Par malheur, ne tenant plus à rien du dehors, et ne me rattachant pas assez activement à l'échelle du salut, je me trouve dans les régions d'entre-deux : véritable enfer des tièdes. Espérons que cela aura une fin. »

C'est là encore plutôt la veine de la foi ; mais de cette foi que l'on met dans un volume de vers, comme il venait de le faire dans les *Consolations* (publiées au mois de mars), et dont on a vu qu'il me disait : « Après, on n'en a plus pour dix ans. »

Cet état « d'entre-deux, » comme il l'appelle, de foi désirée plutôt qu'obtenue, de doute inquiet plutôt que tranquille, se prolongea longtemps. Le 1er février 1835, il écrit : « Mes sentiments, mon ami, sur les points qui nous touchent le plus et que nous traitions déjà, il y a tant d'années, le long de nos grèves, en vue de la mer (comme saint Augustin ou Minutius Félix à Ostie), mes sentiments sont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant comme des vagues, plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin. »

Le 1er octobre 1836, il est encore plus explicite : « Religieusement et spirituellement, dit-il, je souffre aussi de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle ; j'ai le sentiment de ces choses ; mais je n'ai pas ces choses mêmes, et bien des raisons s'y opposent. Je m'explique pourquoi je ne les ai pas, j'analyse tout cela : et, l'analyse faite, je suis loin de les avoir. C'est là une souffrance, et qui se redouble de la précédente. Une foi bien fondée serait une guérison à tout. Plus j'y pense, plus (à moins d'un changement divin et d'un rayon), plus donc je ne me crois capable que d'un christianisme, si je l'osais dire, éclectique ; choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme, le martinisme. Mais que faire sous ce grand nuage sans limites ; et comment s'y guider, les jours où le soleil de l'imagination ne l'éclaire pas et où tout devient brouillard ? Je sais tout ce qu'on peut m'opposer ; mais pourtant je ne me sens pas capable jusqu'ici d'aller sincèrement au delà. »

On voit par ces passages (et on en pourrait citer beaucoup d'autres) à quel point Sainte-Beuve se montra le même sur ces sujets, dans sa conversation avec un étranger, un inconnu, comme je l'étais alors pour lui, que dans ses lettres intimes à un ami d'enfance. C'est le même fonds d'agitation religieuse, de doute et de foi plus grave, plus revêtu de la forme catholique dans les lettres où, en s'adressant à l'ami, il s'adressait aussi au prêtre, plus libre et plus accentué dans la causerie, mais avec les mêmes conclusions et le même point précis dans les deux versions.

Parler de questions religieuses, s'entretenir librement

et longuement de ces sortes de sujets, n'était donc pas alors une chose insolite, même à Paris, comme cela le devint depuis. Le grand poëte polonais Mickiewicz, qui fit aussi un cours à Lausanne et avec lequel j'ai été très lié, me disait un jour (après 1850) : « A Paris, dans le monde, entre gens non-seulement bien élevés, mais sérieux et instruits, on n'ose pas même prononcer le nom de Dieu, on serait étrange, ridicule. » Plus tard, dans un de ces dîners littéraires, présidés par Sainte-Beuve, et qui ont fait du bruit, la conversation, fort libre en toutes matières, n'abordait guère ce côté, mais un soir, par hasard, y tourna cependant. On poussa même la chose, sans y mettre d'ailleurs d'importance, jusqu'à demander à chacun sa manière de voir en sujets de ce genre ou sujets avoisinants. La question fit ainsi le tour de la table. La réponse de M. Ernest Renan fut la plus sérieuse. Quand ce fut mon tour, je dis que j'allais même plus loin que M. Renan, et j'ajoutai pour me tirer d'affaire : « Jadis, à Rome, dans les canonisations de saints, je crois, il y avait un avocat du diable. Aujourd'hui, le diable n'en a pas besoin, il me paraît qu'il faudrait plutôt nommer un avocat de Dieu, et je voudrais l'être si j'en étais capable. » Il était plus facile et moins rare, on l'a vu, de parler de Dieu et des choses de Dieu en 1830.

Quoi qu'il en soit à présent, ce que j'ignore, n'habitant plus Paris, tel était alors Sainte-Beuve, et tel nous allons le retrouver à Lausanne. Ce n'est pas l'époque de sa vie la moins belle ni la moins intéressante.

DEUXIÈME PARTIE

COURS DE PORT-ROYAL. — SÉJOURS A LAUSANNE ET DANS LE PAYS DE VAUD

I

Après les journées de juillet 1830, je revins au pays, je me mariai, et restai trois ans professeur à Neuchâtel; puis je fus appelé à Lausanne pour y donner un cours d'histoire à l'académie, où il n'y en avait pas jusque alors.

A Paris, mes relations avec Sainte-Beuve n'avaient guère pu être qu'une ébauche, interrompue par tout ce qui, dans cette grande ville affairée et mobile, vient y couper toute chose à tout instant; je les avais cependant entretenues par quelque échange de lettres. Un jour, en 1837, à Aigle dans la vallée du Rhône où nous passions les vacances, je reçus de lui un billet, timbré de Lausanne. Il venait d'y arriver, m'y avait cherché et, ne me trouvant pas, m'écrivait. Je l'engageai aussitôt à venir nous rejoindre. Il s'y prêta volontiers, se montra aimable

et sans prétention, point trop parisien, et ne parut pas mécontent de la manière de vivre de l'endroit, de sa cordiale, mais à demi rustique hospitalité. La seule chose qui l'y contrariait était les dimensions énormes des gâteaux, — c'en était la saison, — énormes en effet par comparaison avec celles, si exiguës, des gâteaux parisiens; mais cela n'empêchait point nos ménagères d'en glisser vite un nouveau bloc sur son assiette, dès qu'il avait le dos tourné.

Tout ne se bornait cependant pas entre nous à des régals plus abondants que recherchés, ou à des promenades dans ce qu'on appelle les Iles du Rhône, alors et sans doute encore aujourd'hui infestées de cousins, dont en sa qualité d'étranger et avec sa peau remarquablement fine il fut outrageusement piqué. Il nous lut des vers destinés à son troisième recueil de poésies, les *Pensées d'août*. Ce volume parut dès son retour à Paris et fut assez maltraité. Balzac surtout ne s'y épargna pas : il avait pris à Sainte-Beuve le fond du roman de *Volupté* pour en faire le sujet de son *Lis dans la vallée* et, comme cela se voit souvent, il lui en voulait de ses propres torts envers lui. Le critique l'a bien rendu à Balzac par la suite, avec rigueur peut-être, mais non sans perspicacité toutefois sur les défauts du célèbre romancier.

De notre côté, nous fîmes faire à notre hôte la connaissance de quelques ouvrages de nos écrivains de la Suisse française; tout d'abord, de ceux de M. Vinet. Il fut particulièrement frappé, comme critique et historien littéraire, du morceau intitulé « Revue des prosateurs et poëtes français, » qui se trouve en tête du troisième vo-

lume de la *Chrestomathie*, et le déclara, comme tous les connaisseurs, un chef-d'œuvre. Il se mit aussitôt, sur cette impression et sur quelques notes que je lui fournis, à écrire son article de M. Vinet, qui figure dans sa galerie de *Portraits littéraires*. Il l'envoya d'Aigle à la *Revue des deux mondes*, où l'article parut déjà cette même année. Sainte-Beuve fit ensuite à Lausanne la connaissance personnelle de M. Vinet. Ils furent très charmés l'un de l'autre. Sainte-Beuve n'admirait pas seulement le penseur et l'écrivain. « Et puis, me disait-il encore, M. Vinet parle si bien! » Malgré ce qui les séparait en fait d'opinions et les aurait séparés toujours plus, Sainte-Beuve ne cessa jamais de professer pour notre compatriote, pour l'auteur et pour l'homme, une sympathie réelle; il l'a exprimée plus d'une fois dans ses écrits, et longtemps après il disait à un de nos amis communs : « Il y a beaucoup à prendre et à apprendre chez Vinet. »

J'avais aussi à Aigle un exemplaire manuscrit du poëme des *Alpes*, dont le jeune auteur, Frédéric Monneron, est peut-être la nature la plus ardemment poétique que nous ayons eue dans la Suisse française : une nature et une tête byroniennes, moins les écarts et les orages de la vie. Frédéric Monneron m'avait confié cet exemplaire pendant un séjour en Allemagne, où il finit brusquement, tristement, et trop vite pour avoir pu donner tout ce qui était en lui. Je parlai de mon jeune ami absent à notre hôte et lui fis lire quelques-uns de ses vers. Il en sentit aussitôt le souffle poétique, particulièrement dans le début du poëme :

Où va le soucieux poëte,
Les yeux éteints, le front pensif?
D'un pas chancelant et tardif,
Il s'éloigne en baissant la tête.

Puis, par degrés se ranimant,
Il vole, et monte en ce moment
Le rude sentier qui serpente
Parmi la mousse et les débris,
Dans les prés mouillés et fleuris
Qu'ombragent les bois sur la pente.

Plus haut encore il disparaît
Sous les voûtes de la forêt,
Et ses pieds, plus légers encore,
Parmi les rocs qu'il faut gravir,
Sous leur acier font rejaillir
Le feu dans cette nuit sonore.

Toujours plus rapide et vaillant,
Il sort des bois l'œil pétillant
Et, plus haut, longe sur la côte
Le torrent des monts désolés,
Qui dans les pins maigres, pelés,
Rebondit, s'écrase et ressaute...

Au chêne rampant et tordu
Voyez comme il s'est suspendu.
Et voici les rochers sublimes,
Labyrinthes où par degrés
Les sentiers moussus, colorés,
Se dévident sur les abîmes.

Il voit de là les monts neigeux
Et les hauts vallons nuageux,
Puis il entend les cornemuses
Des chevriers libres et fiers,
Perdus dans la pâleur des airs
Par-dessus les plaines confuses.

Tout ce passage, cette vue à vol d'oiseau des divers degrés d'ascension de la montagne, est ainsi d'une grâce et d'une hardiesse qui semble vous y enlever d'un coup d'aile. Cela ne veut pas dire que, pour un autre, il eût été aussi facile de produire cette impression. Je pouvais le savoir mieux que personne, car j'avais essayé quelque chose d'analogue, pour l'idée et le rhythme, dans un petit ouvrage, *l'Evocation*, déjà publié alors et qui pour moi-même a depuis longtemps disparu; mais je me rappelle distinctement que j'étais loin d'y avoir aussi bien réussi. J'aurais pu faire comme ce saint qui, chargé avec un autre de composer chacun une hymne pour l'église, quand il entendit lire celle de son concurrent, déchira silencieusement la sienne sous sa robe et la laissa tomber à terre en morceaux. A propos des étudiants de Lausanne, Sainte-Beuve cita ce début du poëme de l'un d'eux et quelques autres fragments du même poëte dans son article sur M. Vinet. Je ne suis pas certain que notre ami ait eu le temps de se voir ainsi mentionné avec éloge dans la célèbre Revue et par un tel juge, que cet éclair de gloire ait lui seulement sur sa tombe fermée ou un peu avant qu'elle le fût. Le *Charivari* nota d'un ton moqueur ces révélations d'écrivains et de poëtes inconnus, dans lesquelles, à l'entendre, se complaisait alors

l'illustre critique. On sentait qu'il lui ferait, de Frédéric Monneron en particulier, ce qu'on appelle vulgairement une *scie*. J'écrivis au malin petit journal que ce pauvre poëte, auquel il en voulait tant d'avoir pu être signalé par une telle plume, venait de mourir. Le *Charivari* eut au moins le bon goût de se taire et de laisser le tombeau tranquille. Qu'on veuille bien me passer ces souvenirs d'une vie littéraire à l'écart, à laquelle s'intéressait Sainte-Beuve : ils peuvent d'ailleurs aider à la peindre telle qu'elle était quand il allait y apporter son enseignement.

Avant de nous quitter, il nous confia son projet d'écrire une histoire de Port-Royal. Il s'y était préparé depuis longtemps, avait rassemblé une foule de livres, de documents et de notes; mais pour l'écrire avec suite, il avait besoin de s'y sentir poussé, forcé en quelque sorte. Un cours public, par exemple, lui rendrait le service de l'obliger à ce genre de travail. Déjà en 1830, il avait été question de lui à propos d'un cours à Genève, pour lequel le ministre français de l'instruction publique paraît avoir plutôt indiqué M. Fauriel. De causerie en causerie, nous arrivâmes à penser qu'un tel cours et sur ce sujet, malgré sa spécialité peu connue, pourrait bien se demander et se donner à Lausanne, quoiqu'on n'y eût guère alors l'habitude d'appeler des étrangers pour l'enseignement. J'en parlai à quelques-uns de nos hommes politiques, à mon beau-frère M. Ruchet, à M. Jaquet-de Canson, l'un de nos plus honorables magistrats, à mon ami William Espérandieu, membre de notre conseil de l'instruction publique, et à quelques autres personnes in-

fluentes. Toutes accueillirent cette idée et mirent le plus grand empressement à la faire réussir, en dépit de quelques velléités d'opposition qui se retrouvent dans les petits états comme dans les grands, surtout quand il s'agit de budget. Le cours fut donc décidé, et proposé à Sainte-Beuve qui accepta sur-le-champ. Il arriva bientôt à Lausanne, dans l'automne de cette même année 1837, suivi de toute une bibliothèque port-royaliste, si considérable qu'il fallut d'abord la déballer dans la remise de l'hôtel où il s'était logé, l'hôtel d'Angleterre, aujourd'hui, je crois, celui du Nord.

II

Son cours, — trois leçons par semaine pendant l'année scolaire de sept à huit mois, — lui était payé par l'état, 3000 fr. ancienne monnaie (4500 fr. monnaie actuelle); nos petites républiques ne sont ni riches ni prodigues et l'étaient encore moins dans ce temps-là : les professeurs réguliers n'avaient guère que les deux tiers de cette somme. Le cours n'était gratuit que pour les étudiants. De sa seule et bonne volonté, notre nouveau professeur le rendit gratuit pour tout le monde, et public, même pour les dames. Elles n'y furent pas de ses auditeurs les moins nombreux, les moins assidus, les moins intéressés et, s'il faut tout dire, les moins intéressants. Il a donné lui-même plusieurs détails très précis sur l'académie de Lausanne à ce moment-là.

Le cours avait lieu dans la grande salle de la bibliothèque et de l'académie, située, à côté de la cathédrale, sur la plus haute des trois collines où la ville est bâtie. Il fallait donc, pour y arriver, gravir ces longs « Escaliers du Marché, » reste curieux des inventions architecturales de nos pères, et dont je regretterais la destruction, quelquefois projetée, comme à Genève celle des « Dômes » fut regrettée de Victor Hugo. Il est vrai qu'on ne gravissait plus à genoux ces longs escaliers couverts, comme au temps des pèlerinages à « Notre Dame de Lausanne; » mais ils ne laissaient pas d'être assez fatigants, même en n'attaquant pas d'une façon aussi incommode leurs rampes redoublées; on y voyait cependant monter de longues files de messieurs et de dames, pour aller, comme on disait, « entendre Sainte-Beuve. »

C'était en hiver. Il arrivait, la tête enfoncée dans son vieux manteau de poëte, et montait les degrés de la chaire, je crois bien avec le même sentiment qu'une chaire m'a toujours causé pour ma faible part, à la fin comme au début d'une longue carrière enseignante, mais que j'ai vu non moins fort chez des hommes supérieurs, chez Mickiéwicz entre autres, qui me disait, le jour de sa première leçon, aussi à Lausanne : « Il me semble que je monte à l'échafaud. »

Pour Mickiéwicz, une fois en haut, il n'y paraissait nullement. C'était un feu qui, aussitôt allumé, brûlait et brillait de lui-même, éclatait, tonnait parfois, mais sans s'arrêter jamais. Chez M. Vinet, c'était au contraire une belle onde, transparente et pure, qui semblait n'avoir d'autre peine que de couler naturellement. Quant à

Sainte-Beuve, avec sa nature de critique fouilleur et ciseleur, comme aussi avec les ombres et les sinuosités de son sujet, il était forcé d'y aller avec moins d'aisance apparente, d'une manière plus ménagée, plus travaillée, mais toujours incisive, et qui avait bien aussi son genre d'éloquence et d'entraînement.

Toutes ses leçons étaient complétement écrites et rédigées d'avance, dans l'intervalle d'une séance à l'autre. Sauf quelques heures de sommeil, quelques promenades solitaires et rapides ou un peu plus prolongées le dimanche avec nous, il passait les jours et les nuits à cet énorme travail de recherches sans nombre et de rédaction. S'il y ajoutait quelque chose d'improvisé pendant la leçon même, il le notait soigneusement au retour; cela était nécessaire à son but, qui n'était pas seulement de faire un cours, mais un livre en même temps. Ceux qui avaient suivi le cours et qui lurent ensuite le livre en ont pu constater, presque à chaque page, la textuelle ressemblance. Par des notes, des appendices, des éclaircissements, par plus d'exactitude encore et de précision sur les points douteux ou délicats, l'auteur a sans cesse travaillé et retravaillé son livre, comme le professeur ses leçons, mais le fond est resté celui de son cours.

Cette méthode pouvait avoir ses inconvénients: elle ne finissait pas moins par vous gagner, vous saisir et vous prendre : excepté ceux qui, au lieu d'une œuvre forte, complète et variée par toutes sortes de détours et de jours à l'intérieur et à l'extérieur de Port-Royal, eussent préféré, avaient attendu une manière d'éloquence et d'enseignement qui ne leur eût rien appris de bien

nouveau, mais qui, leur étant plus accessible, leur eût paru plus facile et brillante. Ils reprochaient même à Sainte-Beuve son accent légèrement picard, mais d'autant plus français et mordant, et demeuraient naïvement persuadés que le nôtre était bien meilleur.

Du reste, ce n'étaient là que les petites chicanes, il y en avait de plus grandes. Outre un certain désappointement sur la forme, une partie du public en éprouvait aussi sur le fond. On aurait voulu un autre sujet, d'un intérêt plus populaire et plus général. On ignorait ou on ne se rappelait pas assez que Sainte-Beuve n'avait proposé que celui-là et point d'autre, qu'il en avait fait une condition formelle. On ne nous en reprochait pas moins de l'avoir accepté, on accusait même le public religieux — vous savez le grand mot — de l'avoir choisi et imposé tout exprès pour se complaire à lui-même, et, du même coup, faire pièce à ses adversaires. Et de plus en plus le grand mot, assaisonné comme on sait !

A nous tous qui aimions le professeur et son cours, — et nous étions pourtant en majorité, — cette opposition donna plus de contrariété et d'ennui que Sainte-Beuve, tout à son travail et mieux habitué que nous à la lutte, ne s'en est jamais bien douté. Nous lui désirions trop, d'ailleurs, le plein succès qu'il méritait pour l'avertir plus que le nécessaire. Cette opposition était pourtant fort réelle, en dehors sinon en dedans du cours, qui fut toujours très suivi : — plus de trois cents auditeurs, un peu moins sans doute à la fin lorsque vint le printemps, c'est beaucoup, on en conviendra, pour une petite ville, bien moins peuplée alors qu'aujourd'hui, pour un sujet

si sérieux, des leçons si nombreuses (quatre-vingt-une en tout) et données sans interruption pendant un si long espace de temps.

De sourde qu'elle était d'abord, cette opposition devint même déclarée un moment. Ce fut surtout à l'occasion de sujets difficiles, — Saint-Cyran, le rude et sombre théologien, la mère et la sœur Angélique, la journée du Guichet, — personnages et passages singuliers, obscurs, mais inévitables, car ils étaient à l'entrée même de Port-Royal, et on ne pouvait y bien pénétrer qu'avec eux et par là. Je vous laisse à penser si cela fut trouvé... je ne dis toujours pas le mot, puisque ce n'est qu'un mot.

Dans un des nombreux *Appendices* de la dernière édition de son livre, Sainte-Beuve a donné lui-même des détails très exacts, très précis sur l'*Académie de Lausanne* et ses professeurs *en 1837*. Il y ajoute gaiement quelques mots sur ses jeunes auditeurs. « S'il était permis, dit-il, de mêler un sourire à ces souvenirs sérieux, je dirais que la réunion fréquente (les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine), au pied de cette chaire, de la jeunesse des deux sexes, avait fini par amener de certaines rencontres, de certaines familiarités honnêtes, des railleries même comme le sexe le plus faible ne manque jamais d'en trouver le premier, quand il est en nombre, en face de l'ennemi. Plus d'un de mes élèves, dès qu'il entrait, avait du côté des dames un sobriquet tiré de Port-Royal et qui circulait tout bas : *Lancelot*, *Le Maître*, *Singlin*, etc. Je ne sus tout cela que plus tard. » Mais ce qu'il ignorait, ou sut mal et dont il ne pouvait avoir

qu'un bruit vague, c'est que tout ne se borna pas à d'innocentes plaisanteries; en dehors des leçons, elles prirent de plus gros traits.

Avant d'en donner une petite esquisse qui appartient aussi à notre sujet, du moins par les bords, je dois pourtant faire une concession aux adversaires du cours; elle explique jusqu'à un certain point leur opposition, mais n'en excuse pas, chez quelques-uns, la forme et le parti pris.

Si l'histoire de Port-Royal offre assurément un profond intérêt par le spectacle d'une grande vigueur de sentiments et d'idées, d'esprits convaincus, de cœurs dévoués, de leur lutte pour la liberté et la foi dans le cercle d'autorité qui les enfermait et où ils s'enfermaient eux-mêmes tout en s'y débattant, il faut convenir qu'au premier abord ce sujet, si particulier qu'il soit, n'a pas ce qu'on appelle l'attrait, qu'il repousse même plutôt qu'il n'attire. Il ne paraît que sombre, sévère et nu, quand, de l'entrée, on ne voit pas encore tout ce qu'il contient de grand, de beau, de curieux et de rare, tout ce que son dernier historien en a su tirer et y mettre au jour, en le rattachant à tout le mouvement du XVIIe siècle, sur lequel, par les idées et les hommes sortis de son école, Port-Royal à son heure fut en effet très influent. Mais tout cela, dis-je, ne se voit que peu à peu, et peut-être fallait-il Sainte-Beuve pour le faire voir. La plupart restent à l'entrée et autour; cette porte étroite, ces hautes murailles les effrayent et les glacent. Même entrés, l'austérité fondamentale qui reparaît toujours çà et là les rebute et les arrête. En outre, le style de Sainte-

Beuve n'avait pas encore cette souplesse qui semblait presque incompatible avec ses autres qualités de si rigoureuse analyse, mais qui plus tard, assez tard, lui est cependant venue. C'était déjà la même lame pénétrante et sûre d'acier brillant et poli, mais moins flexible. Cela nuisait aussi au cours, et peut-être nuit à l'ouvrage. J'ai vu, depuis, des hommes distingués ayant un nom dans les lettres, et amis de celui qu'ils regardaient dans la critique comme leur maître à tous, avoir cette impression, confesser leur peu de goût pour ce livre, que son auteur regardait cependant, — même longtemps après il en est convenu avec moi, — comme son œuvre capitale. On ne doit donc pas s'étonner qu'à Lausanne le cours qui servit à le préparer n'ait pas été du goût, n'ait pas été compris de tout le monde. Cela était parfaitement légitime, je le répète; mais ce qui ne l'était plus et dénotait une autre sorte de manque d'intelligence, c'était de faire à ce cours une mauvaise petite guerre au lieu de la grande, c'était de le dénigrer, de le défigurer, de le parodier, comme cela eut lieu; il est vrai que c'était là aussi un genre et une preuve de succès.

Des hommes marquants de tous les partis, aussi bien le chef du parti radical, M. Druey, que M. Vinet, le chef du parti religieux, suivaient régulièrement ce cours et en témoignaient leur vive satisfaction, tout en le jugeant, l'appréciant, faisant même au besoin leurs réserves, chacun de son point de vue. Mais ailleurs et avec d'autres, les choses ne se passaient pas ainsi, de cette façon sérieuse, franche, mais convenable. Dans l'un des princi-

paux cafés de la ville, qui à l'occasion devient une sorte de club politique, chaque soir on répétait la leçon du jour en la travestissant. Et je vous laisse à penser si la mère et la sœur Angélique et le docteur Singlin se prêtaient, rien déjà que par leurs noms, à ces travestissements! Le premier rôle y était tenu par un homme qui ne manquait pas d'esprit, mais narquois, au fond bon, humain, et que j'ai toujours cru incapable d'une méchanceté réfléchie. Seulement il aimait à rire et à faire rire. C'était une manière de géant, dont la seule supériorité sur celui qu'il parodiait était de pouvoir ainsi le regarder de très haut; s'il avait le goût de l'emploi, il n'en avait pas le physique, car il était même assez beau de proportions et de figure; mais il avait aussi cette sorte de bonhomie et de rire facile et vulgaire qu'on attribue aux géants, comme s'ils aimaient à mettre au moins leur esprit terre à terre, s'ils ne peuvent le faire de leur corps haut perché. C'est lui surtout qui répétait la leçon du jour à sa façon et à l'usage des habitués, parmi lesquels il y en avait de plus huppés que lui, mais qui n'en faisaient pas moins chorus. Il n'était, d'ailleurs, pas le seul à traduire ainsi Port-Royal en bouffonneries qui, outre leur inintelligence et leur mauvais goût, n'étaient d'un caractère ni bien généreux, ni bien hospitalier. Tout cela finit par s'évaporer comme la fumée des cigares de ceux qui applaudissaient. Mais ce genre de critiques, quoiqu'elles n'en méritassent pas le nom, quelques semblants aussi de contradictions plus sérieuses, ne laissaient pas d'être désagréables, et si elles

ne piquaient pas celui qui en était l'objet, habitué à bien d'autres moustiques que les cousins de la vallée du Rhône, elles ne laissaient pas, dis-je, de piquer ses amis.

III

J'en trouve la preuve dans un opuscule fort rare, intitulé : *Epître à M. Sainte-Beuve sur son cours de Port-Royal, par M. Delacaverne.* Il est du temps, du moment même que je viens de décrire, et sous son exagération satirique montre assez bien la réalité. Il la grossit peut-être, mais il ne la dénature ni ne l'altère. Quelques fragments de cette épître peuvent servir à peindre l'autre côté des esprits dans le mouvement intellectuel et littéraire de la Suisse française auquel Sainte-Beuve vint un moment s'associer. Mais j'avertis encore que l'auteur me paraît un peu indigné, un peu monté, dur envers son pays qu'il aime, mais parce qu'il l'aime : on peut le lui pardonner en faveur de son patriotisme et de la cause qu'il soutenait. Ses peintures ne pouvaient non plus avoir toute leur vérité que dans ce temps-là. N'en ont-elles plus aucune aujourd'hui ? On en jugera.

L'auteur met d'abord en contraste la beauté, la douceur du pays et les passions humaines qui semblent la troubler, lui faire un triste pendant, ici du reste comme ailleurs :

Toi qui nous arrivais pour chercher la retraite,
Le studieux loisir, la liberté secrète,

Que dis-tu de ce bruit, de tout ce grand émoi
Roulant au pied des monts seuls graves devant toi ?
Tu croyais, n'est-ce pas ? qu'à l'ombre de leurs ailes
Ne s'élèvent jamais ni clameurs ni querelles,
Et que, seuls à remplir les cieux de leurs échos,
Ils tiennent, au-dessous, tout le reste en repos.
Au lieu d'un peuple frère, accommodant et sage,
Dans son nid dur et froid serré contre l'orage,
Mais si le vent y pousse un oiseau passager,
Soudain lui faisant place, heureux de l'héberger,
Tu ne vois, tu n'entends qu'une troupe criarde,
Qui se dresse en tout sens et dans tout se hasarde,
D'une plume pesante et d'un vol enroidi,
Se prenant, se heurtant à son hôte étourdi,
Enfin, de cette terre ainsi haut élevée,
De ces mots imposants ridicule couvée.
Est-ce là notre image ? un autre en jurerait :
Toi, tu veux poliment nous garder le secret.
Mais le méritons-nous ? Quoi ! chacun, de sa place,
Crie au loin son avis sur qui vient ou qui passe ;
Et je ne pourrais point, à mon tour, mettre en vers
Que nous t'avons reçu d'un esprit de travers !
Ait souci qui voudra de ce mot de satire !
Dire la vérité n'est pas toujours médire.
A votre aise grondez, illustres citoyens,
Du public édifice intraitables gardiens !
Mais souffrez qu'en mon coin, d'une rue adjacente,
Je conserve à l'écho votre clameur baissante :
Tel répond un hibou, seul, lugubre et sournois,
Aux errantes tribus qui vivent sur les toits.
Vous avez bien chanté ! d'une bouche assortie
Laissez-moi maintenant faire aussi ma partie.

Ecoute cependant, et reçois nos leçons,
Toi qui fais le sujet de nos aigres chansons.

L'auteur indique ensuite les causes assurément bien superficielles, mais réelles pourtant, de l'opposition, soit politique et mondaine, soit même, chez quelques-uns, religieuse ou croyant l'être.

Chacun a son parti, chacun son exigence,
Où forte voix tient lieu de forte intelligence.
Quel crime aux yeux des uns ! racontant Port-Royal,
Tu n'as rien dit encor du pacte fédéral !...
Mais des nombreux croyants qui, dans le sanctuaire,
S'arment d'un autre esprit que l'esprit débonnaire,
Attendais-tu peut-être un plus facile accueil ?
La Foi n'a pas toujours la Charité pour œil.
On croit chercher la paix et l'on ne veut, en somme,
Sous le rideau du ciel que faire un meilleur somme.
« A quoi bon tant de cours, n'a-t-on pas les sermons ? »
Voilà ce que l'on pense, et nous nous rendormons.
Puis tous, le financier absorbé dans son lucre,
L'épicier dont le monde est un grand pain de sucre,
Tous se sont écriés, sans le moindre embarras,
Sûrs d'eux-mêmes, jasant, riant, croisant les bras :
« Les chefs-d'œuvre se font au jour, à la douzaine ;
Nous ne t'en commandons que trois chaque semaine ;
Pour nous cela suffit : il ne nous faut pas tant ;
Et l'on s'amuse au moins si l'on n'est pas content. »
Nous voilà ! mais il faut, en rimes dégagées,
Sur ce point, faire honte aux phrases ménagées
D'Olivier, qui se creuse en vains et longs efforts
Pour tirer nos aïeux du vulgaire des morts.

Nous sommes ignorants et ne le savons guères.
Supposant de grands noms à des choses vulgaires,
Nous n'avons pour le beau de la foule sorti
Que stupeur impuissante et grossier démenti.
Le trait léger nous manque, ou sa pointe menue
Ne pique même pas notre épaisseur charnue.
Au lieu de butiner la rosée et le thym,
Nous paissons largement, nous buvons de gros vin.
Ce qui nous fuit surtout, c'est la juste mesure....
Rien de fort, rien qui sache, à soi-même pareil,
De l'œuvre jusqu'au bout soutenir l'artifice,
Et modérer la flamme avant qu'elle grandisse.
« De nous, me dira-t-on, car au fond l'on s'entend,
C'est vouloir l'impossible, ici nul ne peut tant. »
Mais l'esprit en repos sur notre insuffisance,
Nous ne mettons que plus d'abandon et d'aisance
Dans les prétentions dont notre vanité
Nous dissimule un peu notre incapacité;
Et nous voulons qu'un autre, adoptant nos programmes,
Ne soit que diamants, que rayons et que flammes.
Mais nous, si par hasard nous faisons prose ou vers,
Quand nous sommes communs nous pensons être clairs....

Après cette espèce d'introduction, l'auteur revient, par une description plus directe de la beauté du pays, à ce qu'il devrait inspirer à ceux qui l'habitent.

Rien n'est aimable et doux à l'âme solitaire
Comme, au premier abord, ce petit coin de terre.
Son lac, qui vous sourit partout dans le lointain
Et qui répond de près dans un chant argentin;
Le salut cordial du vieillard qui regagne
Sa maison adossée au pied de la montagne;

De vallon en vallon un village semé,
Beaux lieux où, semble-t-il, on pourrait être aimé ;
Le soir, lorsque le Jour meurt dans toute sa gloire,
L'effort dont il repousse un instant l'ombre noire,
Les changeantes couleurs de son front pâlissant,
Pour le suprême adieu son éclat renaissant,
Et la victoire enfin de la Nuit qui s'élance
Au milieu de l'espace où glisse le Silence ;
Puis, le Rêve d'amour par le vent balancé ;
Sur les monts vaporeux le Songe du passé ;
Diane avec ses sœurs, du haut de l'empyrée,
Laissant tomber des plis de leur robe nacrée
Et, dans leurs pas que règle un divin mouvement,
Secouant sur le lac les feux du firmament :
O suprême harmonie ! ô nymphes immortelles !
O chœur d'éternité sur nous ployant ses ailes !
Oui, ce pays nous parle un langage bien doux.
BEAUTÉ ! BONTÉ ! quels mots il prononce sur nous !
Il a pour nous bénir mille biens, mille charmes,
Et le don d'attacher les cœurs avec les larmes.
Hélas ! que faisons-nous de ces présents du ciel ?
Nous mêlons à plaisir notre absinthe à ce miel.

Outre la beauté, ce pays a la liberté. Qu'en faisons-nous ? demande l'auteur, continuant ses tableaux satiriques, assurément peu flattés, mais qui apparemment ne manquaient pas d'une certaine ressemblance et, en tous cas, nous transportent dans ce milieu agité où Sainte-Beuve jetait un ferment de plus sans le savoir ni s'en bien rendre compte.

La Liberté nous est une mère facile ;
Mais, rendant orphelin son enfant indocile,

Elle ne donne un droit, tous devraient le savoir,
Qu'à la condition de remplir un devoir.....
C'est en obéissant qu'on cesse d'être esclave !
Surtout, malheur au peuple, artisan de ses maux,
Chez qui la liberté s'évapore en grands mots !
Le moindre dévoûment vaut mieux que cent paroles.
Les frivoles parleurs font les œuvres frivoles.
Les esprits impuissants sont forts en quolibets....

Qu'adviendra-t-il de là, et que faut-il faire ? Que font ceux qui font ? Ici l'auteur commence à citer des noms propres.

Quel sera donc le sort de notre république ?
Il est des citoyens d'un esprit helvétique,
Intrépides, au bien en silence voués,
Et, tout en débris même, à leur poste cloués.
Mais combien, pour un seul qui sue et se travaille,
De spectateurs glosant, jugeant, vaille que vaille !
. . . .
.... Que répondre à ces criailleries ?
Agir et laisser dire. Un jour, des galeries,
Cette foule, à son tour muette, s'en ira :
Le bruit aura passé, le travail restera.
Mais tant que d'une vie inutile et sonore
Cet essaim bourdonnant peut s'enivrer encore ;
Sur la fleur ou le fruit dont il est occupé,
Tant que le vent du soir ne l'aura pas frappé,
Qu'il s'amuse et se gonfle. Il vit d'une piqûre.
Redouter son venin, céder à son injure,
Ce serait, de dépit, robustes et poltrons,
Renoncer à l'été de peur des moucherons.....
Sans s'arrêter, les forts marchent avec audace,
Fendant le noir essaim, qui remplit tout l'espace

Et dont, malgré l'air vif soufflant du haut vallon,
Ici tu n'es pas seul à sentir l'aiguillon.
Laharpe, dans son temps, sur ces vertus civiques,
Vit aussi s'acharner un peuple de moustiques ;
Et ce grand citoyen n'aura de sûr repos
Que lorsqu'un voile noir nous cachera ses os.
Vinet nous est rendu ; mais de la calomnie
N'espérons pas toujours grâce pour son génie :
Elle est déjà peut-être, aux endroits les plus purs,
Collée et rassemblant ses poisons les plus sûrs.
Il est souffrant, modeste, et sans nulle rudesse ;
L'art sous ses mains jamais ne fleurit qu'en sagesse ;
Eh bien, qu'on a de peine à lui laisser un peu,
Sans trop l'injurier, le droit de croire en Dieu !
Et tant d'autres, Monnard dont la plume intrépide,
Dans la lutte huit ans nous a servi de guide.....
Tous ont droit à l'outrage : on sait mieux se vanter
De les prendre en défaut que de les imiter.

Toujours armé de son fouet satirique, l'auteur en cingle en passant les *Travestisseurs*, et prend même pour eux une mèche assez grosse, comme celle qui leur convenait. Je ne puis vous en montrer que quelques nœuds.

Il est une célèbre et fumeuse boutique.
C'est là qu'on a dressé la tribune bachique
Où nos plus gros parleurs, tour à tour clabaudants,
Pérorent chaque soir la pipe entre les dents.....
N'espère pas des dieux qui siégent dans cet antre,
Leur verre d'une main, l'autre main sur leur ventre,
N'espère pas un jour de recevoir le prix !
Juges des bons morceaux et non des bons écrits,

Leur goût est fin et sûr, leur génie est sans borne
Quand il s'agit de vins de La Côte ou d'Yvorne.

Je ne veux pas citer le reste de ce passage, parce qu'il y a un nom écrit en toutes lettres, celui du géant rieur, et plusieurs pseudonymes que moi-même, qui suis de ce temps-là, ne suis plus sûr de deviner sous ce masque. Comme tout s'oublie, tout s'efface! même ce qui nous a le plus occupé, saisi, animé, irrité, et que l'on croyait éternel; même l'injure et ceux de qui elle partait. Et n'est-ce pas heureux! n'est-ce pas, en nous refusant ce genre de souvenirs, une grâce que nous fait notre mémoire!

Viennent ensuite, pour encourager le professeur, les noms de ceux qui suivaient son cours sérieusement et avec sympathie.

Laisse l'orgueil stupide écumer d'impuissance.
Les sots seront toujours sots par droit de naissance.
C'est un vieux privilége, au revenu mesquin,
Que ne peut extirper le soc républicain.
Mais ceux qui t'ont compris, ceux qui de ta pensée
Ont le fil dans leur âme à la tienne enlacée
Sont autrement nombreux et font un autre poids
Que ceux dont on a vite au plus compté les voix.....
Vulliemin, chaque fois avant l'heure à sa place,
Sur toi fixe un regard sympathique et sagace.....

Et d'autres, cités plus haut, ou qui, dans le pays même, sont déjà inconnus de la génération actuelle, quoiqu'ils y fussent la fleur de la génération d'alors. La plupart ont disparu, et Sainte-Beuve aussi qui les connaissait, qui aimait à se les rappeler. Les morts *vont vite*, comme dit la ballade; mais qui sait s'ils ne pensent pas à

nous plus que nous ne pensons à eux ? Pour ne pas ajouter ici des noms où il faudrait à chacun une note, je me borne aux traits généraux, dans lesquels l'auteur caractérise, en quelques vers, le professeur, sa manière, son genre d'éloquence, le sujet du cours, et ce qui en faisait le mérite exceptionnel comme le véritable succès.

Chacun est remué bien ou mal ; on s'excite ;
On change de domaine, on étend sa limite.
J'en vois un qui, frappé par un coup décisif,
Riant avant d'entrer, s'en retourne pensif.
Tel que toi seul as pu tirer de sa chapelle
Aére son esprit sans refroidir son zèle.
Tel autre te suit mieux qu'il ne suit les sermons.....
Dans mes sauvages vers, dans mes rimes moroses.
Si je ne craignais pas d'entrelacer des roses,
Vois, te dirais-je encor, sur ces bancs disputés,
S'asseoir en triple rang tant de jeunes beautés.
Un bouclier de fleurs se rit des épigrammes.
N'a-t-on pas tout pour soi lorsque l'on a les dames ?
Jamais tels avocats ne perdent leurs procès !

. . . .

D'abord on vint à toi par curiosité,
Par mode, par ennui, beaucoup par vanité.
On ne te sut pas gré de ta modeste allure.
On te trouvait la voix peu sonore et peu sûre.
Mais la réalité de tes vivants tableaux ;
Ces morts ressuscités dans leur chair et leurs os,
Saint-Cyran, les Lemaître et Pascal et Montaigne ;
Ces combats de géants courbés sous leur montagne ;
Le disciple ignoré, mais dont tu sais encor
Par un discret sentier surprendre le trésor ;

De ce drame si vrai la puissance et la grâce
Même des plats moqueurs ont fait baisser l'audace.
« Il n'est pas orateur, disent en répliquant
» Ceux que tu t'es soumis ; mais il est éloquent. »
Le penseur, aux détours de ta marche furtive,
Sous tes chaînes de fleurs sent son âme captive ;
Et l'humble piété jette sur ton miroir
Un regard de douceur qui tremble de se voir.

Enfin l'auteur termine par des considérations générales sur le sort de la vérité dans ce monde, sur ses luttes, sur sa victoire, et ne craint pas d'exhorter Sainte-Beuve lui-même à la chercher toujours plus, toujours mieux.

Ici, plus d'un cœur t'aime et te sera fidèle.
Y puisses-tu venir souvent fermer ton aile !
Pour le bien, pour le vrai, d'ailleurs, n'espère pas
Autre chose en tout lieu que haines et combats,
Qu'imbéciles clameurs et farouches risées,
Toute la boue enfin des ignobles pensées.
Examine le monde au jour du Dieu vivant.
Tout cœur est un nuage emporté par le vent.
Tant qu'il est promené par l'humaine tempête,
Sans atteindre les cieux jamais il ne s'arrête.
Il faut pour qu'il s'attache et se repose, il faut
Que s'éloignant de terre il monte au roc d'En Haut.
C'est de là seulement que, féconde rosée,
Il versera des fruits sur la terre embrasée,
Au lieu de ces torrents de fumée et d'éclairs,
Dont, stérile nuée, il ravageait les airs.
Mais, d'en bas, on poursuit d'un œil sombre et rebelle
L'âme échappée au vent de la nuit éternelle ;

On voudrait la reprendre et, sous l'obscurité,
La revoir, dans le gouffre errante à son côté ;
On l'appelle, on l'insulte ; et le profond Orage
Saute dans son abîme et s'y gonfle de rage,
Jetant au pur Ether avec d'affreux transports,
Un peu d'écume, au moins, pour en ternir les bords....
Voyageur fatigué d'un monde de ténèbres,
Trop longtemps étourdi par ses vapeurs funèbres,
Dans les calmes hauteurs qui s'ouvrent sous tes pas,
Suis le divin sentier, et ne redescends pas.....

Sous les plis et replis de l'humaine nature,
Habile à démêler le mal et l'imposture,
Pour toi, tu n'iras plus, en simple curieux,
Ne chercher qu'un spectacle où tu peux trouver mieux.
L'âme, avec son venin qui s'enfle et qui la ronge,
Avec tous ses réseaux d'orgueil et de mensonge,
L'âme, plus que le corps rebelle à s'expliquer,
Est un cadavre aussi qu'il te faut disséquer.
Ton œil est pénétrant, ta main légère et sûre,
Et jamais ton scapel ne taille à l'aventure ;
Il s'arrête, il s'enfonce aux sensibles endroits,
Et la chair palpitante a crié sous tes doigts.
Voilà, voilà ton art ! De tous les fils de l'âme
Nul ne sait mieux que toi nous débrouiller la trame
Pour les montrer au jour lentement dévidés,
Et de bien et de mal diversement brodés.
Mais au soleil divin dans toute sa lumière,
Qu'ils découvrent leur forme et leur couleur entière,
Pénétrés, consumés par ce jour rayonnant,
Et qu'il les purifie en les illuminant !
Quand tu passes de même un doigt que rien n'effraie
Sur le secret ulcère ou la honteuse plaie,

Que dans ton autre main tu puisses nous offrir
Cette coupe où le ciel a de quoi nous guérir !
Ne cherche que le ciel quand tu creuses la terre.....

La terre vainement veut se cacher du ciel.
Il est son jour, son pôle et son maître éternel.
Elle le fuit, le craint ; mais il la cherche et l'aime,
Et lui garde sa place au sacré diadème.
Il faut qu'elle y retourne. Et nous qui, dans la nuit,
Dans la nuit de nos cœurs, voyons le ciel qui luit,
Prêterons-nous l'oreille au rire de ténèbres,
Dont la terre, égayant ses vanités funèbres,
Incessamment poursuit l'austère Vérité,
Dès qu'elle se présente à l'homme épouvanté ?
Dans le cirque sanglant de ce monde en délire,
Vérité ! Vérité ! tu fus toujours martyre,
Et, quand les spectateurs sont petits et bavards,
A défaut de lions on te jette aux renards.
Mais, lorsque sur l'arène où tu leur es livrée,
Aussi bien qu'il l'a pu chacun t'a dévorée,
Ignorant quelle flamme en toi brûle leur sang,
Ils te voient reparaître et leur percer le flanc,
T'élancer à la vie et plus jeune et plus belle,
Pour remonter aux cieux, ta patrie immortelle.
Sur le sable, à côté de tes membres épars,
Ils gisent pêle-mêle, et loups et léopards ;
Tandis que, retournant aux sphères inconnues,
Vérité ! Vérité ! tu planes sur les nues.

Cette allocution finale était certainement d'un ami, d'un homme qui voulait, qui rêvait pour Sainte-Beuve un rôle même plus haut que celui qu'il a, d'ailleurs, si brillamment soutenu.

Quant à l'épître dont je viens de vous citer les principaux passages, sinon les plus guerroyants, elle était déjà imprimée et tirée en feuilles lorsque l'auteur eut scrupule de la publier sans avoir l'agrément de celui auquel elle était adressée. Elle lui fut donc soumise. Sainte-Beuve en prit connaissance, en dit du bien, mais laissa voir clairement que la publication ne lui en serait pas agréable. Mieux que l'auteur il connaissait le public, ce que le public devait être à Lausanne comme ailleurs, et savait qu'on ne le ramène pas en le heurtant, qu'on l'excite au contraire. Peut-être craignait-il aussi davantage une lutte ouverte, surtout dans un pays étranger dont le terrain lui était mal connu, et peut-être encore ne voulait-il pas se prononcer sur le rôle qu'on lui indiquait à la fin. L'auteur renonça donc à son œuvre, toute l'édition fut supprimée, et je crois bien qu'il n'en existe pas trois exemplaires complets : avis aux collectionneurs.

Le cours, du reste, ne rencontra pas d'autre mésaventure, et affermit de plus en plus son succès. A voir le fond tout sérieux, religieux, du sujet, quelques personnes s'étaient imaginées que Sainte-Beuve avait dû prendre un secret penchant pour les croyances qu'il analysait et pénétrait avec tant de justesse et de profondeur. C'était aller trop loin. « Loin de là, rapporte l'historien de Vinet, M. Rambert : il riait sous cape et se gaudissait, dit-on, de la simplicité provinciale de ces bonnes âmes qui croyaient déjà le tenir et rêvaient la gloire de sa conversion. » Le *gaudissait* que lui attribuaient ces on-dit, je crois, est de trop, quoi qu'aient pu supposer quelques contemporains. Le fait vrai, dont Sainte-Beuve ne se

cacha jamais, c'est qu'il respectait, qu'il admirait ces fortes croyances, mais qu'alors même il ne s'y rangeait, ne s'y rendait pas.

Peut-être fut-il, à de certains moments, ébranlé, comme on croirait en surprendre la trace dans quelques-unes de ses poésies de ce temps-là :

O mon âme disais-je, ayons fidèle attente...

Pauvre orage de l'âme où donc est ta rigueur ?
Qu'as-tu fait de tes flots, orage de mon cœur ?...

O doux chemins tournants, ô verte haie en fleur,
Soyez tout mon sentier, et ramenez ma vie [1].

Ce n'étaient là, ce ne furent du moins que des *ébranlements*. Il n'était pas *pour* des croyances positives, sans être alors aussi affirmativement *contre* qu'il le fut plus tard. Mais à Lausanne déjà, c'était une illusion que de le vouloir pousser au delà de cette limite de scepticisme, parfois plus affirmatif, je le répète, que le scepticisme ne doit l'être, sous peine de n'être plus réellement. Cette illusion resta longtemps encore, à l'état d'espérance du moins, chez quelques personnes de mérite, qui, malgré tout, voulaient croire que Sainte-Beuve ne resterait pas toujours en dehors de ces doctrines qu'il avait si bien exposées et contre lesquelles au fond, suivant ces personnes, tout en les niant, il se débattait. Mais en général, sa profession de foi, ou plutôt de doute sur ces doctrines, mit entre lui et la partie catégoriquement religieuse de son public sérieux, une sorte de petite barre

[1] *Notes et sonnets*, pag. 422, 430 et 458.

invisible ou de ligne de démarcation, alors peu sensible, mais qui se manifesta davantage par la suite. A propos de ses jeunes auditeurs des deux sexes, « il y eut, a-t-il écrit plus tard dans l'*Appendice* déjà cité, l'année suivante plus d'un mariage et quelques fiançailles dont on faisait remonter l'origine à ces réguliers et innocents rendez-vous que mon cours avait procurés. » Sur le moment même il disait, en manière de jeu de mots, qu'il aurait dû terminer son cours par *ô Hymen!* et non par *Amen!* comme on aurait volontiers feint de s'y attendre dans le camp ennemi.

IV

M. Othenin d'Haussonville, dans une série d'articles publiés par la *Revue des deux mondes*, dit qu'à Lausanne Sainte-Beuve était encore « jeune et rêveur. » De quelque rêverie que l'entende M. d'Haussonville, Sainte-Beuve n'avait guère le temps de s'y livrer. « Je m'emfermai, a-t-il écrit lui-même, ne voyant jamais personne jusqu'à quatre heures du soir, les jours où je ne faisais pas cours, et jusqu'à trois heures les jours où je professais. Ma leçon était de trois à quatre heures. J'en faisais trois par semaine, et le nombre total des leçons fut de quatre-vingt-une. Tout l'ouvrage fut construit et comme bâti durant cette année scolaire. » Cette étude biographique par M. d'Haussonville est d'ailleurs intéressante et assez complète en son genre. L'auteur suit Sainte-

Beuve pas à pas, mais surtout dans ses ouvrages; il ignore les dessous et les entre-deux. Il y a là aussi une revanche de cet « état-major des salons, » avec lequel Sainte-Beuve avait fini par se brouiller. En somme, et en bien comme en mal, c'est un écrit gentilhomme, avec quelques mots çà et là, entre autres sur Lausanne, qui ne le sont pas.

Sauf de courtes promenades, comme je l'ai dit, de rares visites, la vie de Sainte-Beuve avait été toute à son cours, toute de travail et de réclusion, sans incident qu'il vaille la peine de noter. L'un pourtant l'amusa beaucoup, à cause d'une méprise de sa mère. Il avait dû essuyer une de nos fortes bises, si forte qu'elle avait emporté plusieurs cheminées. Il avait écrit le fait à sa mère. La bonne dame, au lieu de « cheminées, » lit « chemises, » et lui répond : « Mon pauvre enfant! tes chemises ont donc été emportées, et te voilà nu comme un petit saint Jean. » Sainte-Beuve riait... riait! Un trait de mœurs qui le frappait comme contraste avec les habitudes françaises, et dont il témoignait parfois un bizarre étonnement, c'est que dans notre pays on jurât si peu; il était presque pour en accuser un manque d'énergie et de caractère.

Il avait bien peu vu Lausanne et ses environs, bien peu parcouru l'infinie variété de ses sites, pendant un si assidu et si absorbant travail. Cependant nous lui en avions fait connaître une partie, et il admirait vivement cette belle, riche et grande nature, mais toujours à sa façon. Je me souviens qu'un jour, nous promenant sur les pentes qui dominent le lac, je m'écriai tout à coup :

« Quoi! vous ne dites rien! comment, devant une telle beauté, pouvez-vous rester si tranquille! — Voyez! fit-il en me montrant du doigt la chaîne des Alpes de Savoie, si purement, si parfaitement répétée par les eaux transparentes qu'on eût dit deux chaînes exactement pareilles, mais réunies et soudées, l'une se dressant dans les airs, l'autre plongeant sous les flots, de sorte qu'elles figuraient ainsi comme un clocher gigantesque tombé de quelque cathédrale, et à demi couché dans le lac. Cet effet singulier et grandiose avait échappé à mon admiration plus expansive, mais non pas à la sienne, plus curieuse et plus réfléchie. »

Un de ses points favoris de promenade était les bois de Rovéréa, au-dessus de Lausanne. Il y avait là, à l'entrée d'une prairie, un très grand et très vieil orme, qui n'y est plus aujourd'hui; mais j'en retrouve encore le souvenir dans un de ces sonnets qu'il s'amusait à rimer pour se délasser de son cours, comme le lui permettait mieux le peu d'étendue de ce genre de composition.

Etrange est la musique aux derniers soirs d'automne
Quand vers Rovéréa, solitaire, j'entends
Craquer l'orme noueux et mugir les autans
Dans le feuillage mort qui roule et tourbillonne...

C'était bien là en effet l'*orme noueux*, tel qu'il me semble le voir à sa place vide.

Un autre endroit qui lui plaisait beaucoup, c'était ce gracieux penchant tout couvert d'arbres fruitiers, qui, à l'orient de la ville, descend de la route et aujourd'hui du chemin de fer jusqu'au lac. Il y a là un petit étang

naturel, bas, circulaire et ombragé, l'étang de Chamblande, dont Sainte-Beuve était tout particulièrement charmé, je crois bien un peu à cause de son nom, dans lequel il croyait retrouver le latin *campi blandi*, ou la fontaine de *Blandusie* d'Horace. Il n'y craignait pas même, pour tout dire, les grenouilles qui, les soirs d'été, faisaient de cet étang leur salle de concert. Sans aller aussi loin que Mickiéwicz, dans son poëme de *Thaddéus*, où l'exilé polonais, soupirant après sa patrie, pousse ce cri bizarre, mais que la situation rend expressif et vrai : « Oh! que les grenouilles de mon pays chantent bien! » Sainte-Beuve mit dans un de ses sonnets :

Les reinettes en chœur de l'étang de Chamblande.

Il n'avait pas entendu ou du moins n'avait pas noté à Lausanne d'autres coassements que ceux-là.

Son cours terminé, il repartit pour Paris; mais un voyage en Italie nous le ramena, et il passa de nouveau quelques jours avec nous à Aigle et à Lausanne, où il fit la connaissance de Mickiéwicz, qu'on venait d'y appeler à la chaire de littérature latine, et de M. Melegari, plus tard professeur d'économie politique et qui, de réfugié, est devenu aujourd'hui sénateur et ministre du royaume d'Italie près la Confédération suisse. Il continua les relations qu'il avait déjà formées dans notre ville, surtout celles avec Vinet, dont lui-même a dit : « Le grand, l'incomparable profit moral que je retirai du voisinage de M. Vinet et de mon séjour dans ce bon pays de Vaud, ce fut de mieux comprendre, par des exemples vivants ou récents, ce que c'est que le christianisme in-

térieur; d'être plus à portée de me définir à moi-même ce que c'est, en toute communion, qu'un véritable chrétien, un fidèle disciple du Maître, indépendamment des formes qui séparent. *Etre de l'école de Jésus-Christ :* je sus désormais et de mieux en mieux ce que signifient ces paroles et le beau sens qu'elles renferment. » Sur ces relations dont il a toujours parlé jusqu'à la fin avec un affectueux respect, on trouvera des détails encore plus intimes et des lettres de Sainte-Beuve qui les confirment dans le livre de M. Rambert, *Alexandre Vinet, histoire de sa vie et de ses ouvrages*, le plus intéressant, et le plus complet qui ait paru sur cet esprit d'élite et ce grand homme de bien. A Genève également, il connut dès ce temps-là quelques hommes marquants de cette ville, entre autres notre excellent ami, M. Edouard Diodati-Vernet, auteur d'un ouvrage original sur le christianisme et de la traduction des discours de Chalmers sur l'astronomie. Jusqu'à la fin, quand il me demandait des nouvelles de personnes qu'il avait connues en Suisse, même de celles qui n'appartenaient point aux lettres, on les sentait gravées et bien placées dans son souvenir.

Je le conduisis chez mon père, dans notre petit village d'Eysins, dont le nom tout obscur n'en a pas moins eu l'honneur de figurer dans ses vers :

Paix et douceur des champs, simplicité sacrée !
Je ne suis que d'hier dans ce repos d'Eysins,
Et déjà des pensers plus salubres et sains
M'ont pris l'âme au réveil et me l'ont pénétrée.

Libre de soin cette fois, il y faisait des promenades et des sonnets à travers champs, et, quand il était las, se couchait tout de son long en pleine et haute fleur d'esparcette ou de sainfoin, où l'on retrouvait, profondément marquée, la trace de son *gîte*, à la grande stupéfaction, — plus qu'à la stupéfaction! — de mon père et de nos voisins campagnards, qui ne lui en témoignèrent cependant jamais rien. Lui ayant montré un chemin et un pont qui avaient été une grosse affaire, pour laquelle avait travaillé mon grand-père, alors syndic, il fut frappé de ce trait de notre vie communale, et en nota aussitôt le souvenir dans un de ses morceaux daté du village même où il l'avait appris.

On sort ; le soir avance et le soleil descend ;
Le Jura déjà monte avec son front puissant ;
On traverse vergers, plantage sans clôture,
Négligence des prés qu'enlace la culture.
On arrive au grand pont que projeta l'aïeul,
— Vainement, — que, syndic, le père acheva seul.

Puisque nous en sommes à feuilleter celles de ses poésies que lui inspirèrent les lieux et les choses de notre pays, indiquons encore sa réponse aux étudiants de Lausanne, qui, lors de son arrivée, l'avaient reçu par un « chant de bon accueil et d'hospitalité. » Sa réponse, malgré un sujet si spécial et de circonstance, renferme de belles images et de nobles pensées :

Pour répondre à vos vers, à vos chants, mes amis ;
Je voulais, plus rassis de ma prose, et remis,

Attendre au moins les hirondelles ;
Je voulais, mais voilà, de mon cœur excité,
Que le chant imprévu de lui-même a chanté
Et vers vous a trouvé des ailes.

Il a chanté, croyant dès l'hiver au printemps,
Tant la neige à vos monts, à vos pics éclatants
Rit en fraîcheurs souvent écloses ;
Tant chaque beau couchant, renouvelant ses jeux,
A tout ce blanc troupeau des hauts taureaux neigeux
Va semant étoiles et roses...

... Je les aime ces lieux ;
J'en recueille en mon cœur l'écho religieux
S'animant à vos voix chéries,
A vos mâles accords d'Helvétie et de ciel !
Car vous gardez en vous, fils de Tell, de Davel,
Le culte uni des deux patries.

Oh ! gardez-le toujours, gardez vos unions ;
Tenez l'œil au seul point où nous nous appuyons
Si nous ne voulons que tout tombe.
La mortelle patrie a besoin pour durer,
D'entrer par sa racine, et par son front d'entrer
En celle que promet la tombe...

Vers la fin, il fait allusion à la perte alors récente de ce jeune poëte, Frédéric Monneron, dont seulement quelques mois auparavant il avait cité les beaux vers.

Et si quelqu'un de vous, poëte au large espoir,
Hardi, l'éclair au front, insoucieux de choir,
S'il tombe, hélas ! au précipice,
Gardez dans votre cœur, au chantre disparu,
Plus sûr que l'autre marbre auquel on avait cru,
Un tombeau qui veille et grandisse...

Ainsi, après la petite couronne de début que Sainte-Beuve lui avait tressée dans son article sur M. Vinet, c'était déjà la dernière, celle du tombeau.

D'Aigle où dans ce grand voyage il fit un nouveau séjour, je le menai aux Agîtes, haut pâturage situé en esplanade sur le lac et, comme le préau d'un château fort, au pied des tours d'Aï. Il s'y contenta très bien du fenil d'un chalet pour son gîte et son lit. Le lendemain, je lui fis grimper les longues pentes qui aboutissent au créneau colossal formé par ces deux tours de rocher nu, et j'entrepris même de le faire arriver jusque dans leur entre-deux, d'où l'on a une magnifique vue, d'un côté sur la nappe bleue du Léman, de l'autre sur la chaîne des hautes Alpes et leurs blanches cimes. Tout au haut, la pente descendait fort droit et fort raide jusqu'à un petit lac dont l'azur verdâtre scintillait vaguement sous nos pieds dans la profondeur. Comme je m'étais un peu trompé de chemin, et cela d'autant mieux qu'il n'y en avait point de tracé, nous eûmes un moment difficile, où celui dont je m'étais institué le guide n'eut pas trop, pour franchir ce pas scabreux, de ses ongles de critique. Enfin, parvenus dans l'embrasure du créneau : « Non! s'écria-t-il en jurant et frappant du pied sur le terrain cette fois plat et solide, non, cela, ce n'est pas vivre ! » En vers, il me dit plus doucement la chose dans le sonnet qui commence ainsi :

Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace
Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas...

De là, nous descendîmes par une gorge pierreuse dans

la belle et profonde vallée des Ormonts; nous allâmes d'abord nous loger à la Comballaz, peu éloignée du charmant petit lac Lioson, tout fleuri sur ses bords et jusque dans ses ondes, semées de bouts de rocher qui y forment des îlots verts. Je voulus aussi le lui faire voir, et nous nous mîmes en route. Mais comme nous allions y arriver, voyant se redresser les pentes et se souvenant de celles de la Tour d'Aï, il ne voulut jamais faire un pas de plus, quoi que je pusse lui dire pour l'y décider. « C'est en vain, me dit-il, que vous m'*arraisonnez* si bien, je retourne à notre auberge. » Nous disputâmes ainsi assez longtemps, au bruit d'une cascatelle tombant et dégringolant sur les rochers voisins, d'où elle mêlait sa voix à la nôtre et avait l'air de prendre part à notre dispute, mais pour se moquer de nous. Enfin, je fus obligé de me soumettre, et de plus, ce qui peint assez bien sa fougue et sa ténacité de volonté, s'étant mis aussi en tête que j'avais grande envie de voir ce lac que j'avais vu plus d'une fois et où je n'allais que pour lui, il me força de pousser jusque-là, et de le laisser redescendre tout seul. Je me hâtai de revenir et le trouvai à l'auberge, un mouchoir blanc autour du front, et déjà en train de faire des vers, dans ses « humeurs *véreuses*, » comme les appelait plaisamment sa mère, qui le laissait absolument libre, même de faire des vers, mais qui, sachant la vie, estimait sans doute assez peu ce métier; je lui contai qu'en chemin j'avais été subitement pris d'amitié par une chèvre errante, comme cela est arrivé à tous ceux qui ont voyagé dans les montagnes, et que j'avais eu mille peines à m'en débarrasser. L'aventure lui plut,

il la rima sur l'heure; vous la trouverez aussi dans ses œuvres poétiques, telle que je la lui dis au moment même, et bien plus complétement, bien mieux surtout que je ne pourrais vous la rapporter.

Sa mère, dont je viens de citer le mot comiquement dédaigneux sur son occupation la plus chère, disait aussi de lui, de ce que sa vie pouvait avoir d'aventuré : « Qu'il me rapporte seulement ses deux oreilles, je ne lui demande pas plus, je serai contente. » C'était une femme déjà âgée, mais le corps et l'esprit sains, et d'un caractère original, sans aucune affectation de langage ni de pensée. Un jour, à Paris : « Venez, dit-elle à Mme Olivier qui lui faisait visite, que je vous montre quelque chose! » Elle la conduit devant un grand lit qui avait l'air complétement garni et monté. Elle soulève la couverture. Tout le cadre du lit était rempli d'une haute pile de livres bien entassée et nivelée. C'étaient ceux qu'on envoyait de toutes parts à son fils. Ne sachant où les mettre dans sa petite maison peu espacée, elle avait imaginé, dit-elle, d'en faire cette espèce de matelas, sur lequel, bien entendu, elle n'invitait personne à se coucher.

Dans le bas de la vallée des Ormonts, au Sépey, par où nous devions revenir à Aigle, je fis faire à Sainte-Beuve la connaissance d'un notaire, ce qui n'est ni rare ni difficile, mais celui-ci avait de plus la passion des vers ou du moins d'en faire. Il s'appelait Dormond, comme si ses ancêtres étaient partis en leur temps de cette vallée où leur descendant se trouvait de nouveau confiné. Il avait des traits prononcés, une assez belle tête brune et bouclée; mais il la portait malheureusement sur un corps

chétif et contrefait. C'étaient une nature et aussi une vie disgraciées. Entre autres morceaux, il nous dit en avoir un, toujours de sa composition, intitulé : *Un quart d'heure de chagrin.* « C'est long, » ajouta-t-il aussitôt. Nous le prîmes, comme il paraissait d'ailleurs l'entendre lui-même, de la longueur du morceau et non pas du chagrin, en sorte que je ne jouai pas à Sainte-Beuve le mauvais tour de l'en faire juger. Il nous disait aussi : « J'aime bien la poésie, mais item il faut vivre! » Cet *item* par lequel le notaire se retrouvait encore dans le poëte, amusa mon compagnon de voyage, qui s'en est souvenu et le cite quelque part. Le pauvre Dormond ne l'a sans doute jamais su. La visite de Sainte-Beuve avait dû être un événement dans sa vie, mais ne pouvait rien changer à sa position, qu'il n'eut pas le talent ou l'adresse d'améliorer. Seul, sans famille, n'ayant pu s'en faire une, rebuté et raillé qu'il était par les jeunes filles du village, ne sachant pas s'y prendre avec les montagnards et se vengeant sur eux de son abandon par des chansons satiriques, il finit par changer de religion et se faire moine à l'abbaye de Saint-Maurice en Valais. C'est là ou ailleurs, je ne sais, qu'il est mort. Destinée mélancolique et bizarre, dont il est curieux de retrouver une trace, si fugitive qu'elle soit, dans celle du prince de la critique, dans les mille récits de celui qu'on pourrait appeler le Plutarque de la littérature.

Tel était Sainte-Beuve, en ces temps de jeunesse encore, mais touchant déjà à une maturité qui ne s'est pourtant tout à fait révélée que bien des années après. Autant que j'ai pu le voir (et sur plus d'un point ça a été

d'une façon rapprochée et intime), tel était en lui, à cette époque, un de ces hommes divers que sous le même homme il disait avoir été successivement, suivant le mot que je vous ai rapporté de lui au commencement de cette étude.

Pour essayer d'en rassembler les traits épars, vous-même, dans ce qui précède, avez dû le voir à peu près ainsi : alerte, non-seulement d'esprit comme il le fut de plus en plus jusqu'à la fin, mais aussi de corps, quoiqu'il n'en supportât pas si bien, n'en aimât pas autant les grandes fatigues ; se livrant du moins à un certain mouvement extérieur, auquel l'intérêt de sa santé aurait dû l'empêcher de renoncer aussi complétement qu'il le fit de proche en proche ; allant, venant, marchant (la marche lui était absolument nécessaire, et c'est le seul exercice qu'il prit le plus longtemps qu'il put, mais, à la fin, seulement dans les rues) ; voyageant même, tandis que pendant ses vingt dernières années il ne quitta presque pas Paris ; laborieux, méthodique, jusqu'à écrire d'abord en prose, comme Boileau, le plan et le détail de ses poésies, pour l'une du moins je l'ai vu ; singulièrement réglé et ordonné dans son travail, faisant et observant strictement chaque jour la part du travail et des distractions, même du plaisir ; tenace, obstiné, entêté même, emporté parfois ; le front sous sa petite calotte de velours noir que plus tard il ne quittait guère, mais déjà beaucoup dégarni de cette forêt de cheveux roux que je lui avais vue en 1830 et qui existe encore dans son médaillon par le sculpteur David d'Angers ; n'en étant pas plus beau (il ne l'était, ai-je dit, ni ne prétendit jamais l'être),

mais la figure se dégageant mieux, prenant mieux son caractère définitif; les yeux très beaux, de regard surtout, quand ce regard vous y avait rendu attentif, et une grâce, une finesse, un attrait tout particuliers dans le sourire; ce sourire moins serré, moins sur ses gardes qu'il ne le devint plus tard alors même qu'il semblait se laisser aller et se livrer davantage, ayant une pointe et un son de rire moins métalliques, étant peut-être moins fréquent et moins vif, mais plus ouvert, plus facile, venant plus du dedans; enfin, si vous avez lu son *Port-Royal* et ses œuvres du même temps, vous pouvez voir Sainte-Beuve déjà alors chercheur, creuseur jusque dans sa poésie, voulant tout examiner de près, les détails, le fond, le revers et l'envers; passionné du vrai et de la réalité historique, fouillant, recueillant tout afin d'y parvenir, et pouvant dire comme le Poussin : « Je n'ai rien négligé. »

Ce n'est, du reste, pas tant l'auteur, mais plutôt l'homme que nous cherchons à saisir et à suivre. Cet homme toujours le même et toujours changeant comme nous tous, nous le retrouverons encore à d'autres égards.

TROISIÈME PARTIE

SAINTE-BEUVE CHRONIQUEUR

I

Rentré définitivement à Paris, il y reprit sa vie accoutumée. « Depuis mon retour de Lausanne en juin dernier, écrit-il à l'abbé Barbe le 13 janvier 1839, je me suis laissé reprendre aisément à la vie parisienne. » Cependant elle recommença bientôt à lui peser. Sans dire, comme dans notre première rencontre en 1830, qu'il avait Paris « en horreur, » ce Paris dont jamais pourtant il ne put se passer, « *O ubi Tempe!* nous écrivait-il. Oh! quand le calme et la vie paisible! dans l'autre vie ou dans je ne sais quel automne qui recule, passé auprès de vous! » Il regrettait Lausanne et nous l'exprimait fréquemment et avec une vivacité singulière. Il caressait même l'idée d'y revenir. « Cher Olivier, m'écrivait-il le 29 mai 1843, je suis tenté... de quoi! de retourner passer un hiver à Lausanne pour achever Port-Royal. J'ai ici des habitudes

trop prises, trop chères même, à rompre. Si je pouvais retrouver là huit mois de loisirs studieux, et revenir avec mes deux derniers volumes tout écrits.... Je demanderais ici un congé (il était alors bibliothécaire à la Mazarine), je ferais faire ma place à un sous-bibliothécaire moyennant finances, j'aurais un reste d'appointements pour vivre, peut-être le moyen de faire avec cette seconde partie de Port-Royal un bout de cours (malgré mes serments d'autrefois) ; enfin j'agite des projets qui sont sans doute des rêves. » Quelques jours après, en effet, le rêve retombait déjà..... « Ma vue baisse, comme ma poitrine, comme toute ma santé, ajoutait-il le 1er juin. Hélas ! si j'avais un peu plus de vigueur, je me donnerais peut-être encore une année auprès de vous, une année de travail et de solitude, mais mes pauvres forces ne me permettent plus de compter sur elles. »

On voit donc que, par la pensée, il se retrouvait souvent à Lausanne ; mais il y était encore plus présent, de fait, par sa collaboration, longtemps secrète, à un recueil que je dirigeais et sur laquelle je dois donner ici quelques détails ; c'est un jour peu connu sur l'activité littéraire de Sainte-Beuve.

Dans cette même année 1843, j'étais devenu propriétaire et principal rédacteur d'un recueil mensuel, la *Revue suisse*, fondé à Lausanne en 1838, et qui avait assez de peine à se soutenir. Pour le remonter et le renouveler, j'eus l'idée d'y ajouter une chronique parisienne, ce qui était aussi rare alors que cela est devenu commun aujourd'hui. Je pensais la composer d'après les journaux et ce que je savais moi-même de Paris, où je venais de faire

encore un séjour. J'y avais aussi des amis pour me renseigner au besoin, Sainte-Beuve et d'autres, en particulier un de mes jeunes compatriotes, Adolphe Lèbre, dont les articles, très remarqués dans la *Revue des deux mondes*, promettaient un penseur et un écrivain, mais que déjà l'année suivante une fin prématurée enleva dans le plein succès de son début. Ses lettres et celles de Sainte-Beuve pouvaient me tenir au courant, me fournir des détails. Je composai ainsi le premier numéro. (Janvier 1843.) L'ayant envoyé à Sainte-Beuve, il prit feu aussitôt, et, outre quelques fragments de ses lettres que j'insérai dans le numéro de février, il m'envoya dès lors, déjà en mars, une correspondance régulière pour ma chronique, qui ainsi devint plutôt la sienne, en fait de nouvelles de Paris. Il y débutait par un article développé sur les *Génies persans*, de Lamennais.

Cette collaboration écrite, et continue, dura jusqu'en juillet 1845, où, songeant à m'établir à Paris, je remis la *Revue suisse* à un éditeur de Neuchâtel, M. Wolfrath. Je continuai néanmoins d'en rédiger la chronique jusqu'en 1860, de Paris même, où je m'étais définitivement fixé avec ma famille en 1846. J'avais des renseignements par Sainte-Beuve, par mes autres amis Charles Clément (des *Débats*) et Gleyre, le grand peintre, très bon juge aussi, très au courant des hommes et des choses, et à même de les voir de près. Mais ni eux, ni Sainte-Beuve ne me fournissaient rien d'écrit. Depuis août 1845, la chronique fut entièrement rédigée par moi jusqu'à sa fin en 1860, sauf pendant quelques courts voyages en Suisse où Mme Olivier voulait bien me remplacer. Ceci pour fixer

les dates. C'est de mars 1843 à juillet 1845 que va la collaboration régulière et écrite de Sainte-Beuve, c'est-à-dire pendant vingt-neuf mois.

Durant tout cet espace de temps, elle continuait donc, en quelque sorte, son séjour intellectuel à Lausanne, mais un séjour du plus strict incognito. Il me l'avait imposé comme condition absolue, me le recommandait fréquemment dans ses lettres, et souvent dépistait lui-même les curieux en donnant mon correspondant comme un Suisse de passage à Paris ou de quelque autre façon. « Mettez ceci, me disait-il, comme rédigé par un compatriote. » Ou bien : « Voyez, mon cher Olivier, à faire de tout cela ce que vous pourrez. Donnez-le comme tiré de vous-même, tiré des journaux ; enfin, qu'il y ait un double rideau de mon côté. » Ou bien encore : « Cher Olivier, je vous dirai que je ne suis pas sans quelque souci pour cette chronique. Ma position personnelle est très bonne quand je ne vais pas dans le monde et que je boude. Alors j'ose. Quand j'y retourne, quand je suis repris, alors je deviens plus timide. Je suis dans un de ces accès. Il s'y mêle du scrupule. Je vous dis cela, sans but, et parce que cela m'inquiète quelquefois depuis quelque temps. Mêlez le plus que vous pourrez d'Allemagne. Il me semble que vous n'avez rien d'Angleterre. » Voici un trait curieux qui montre sa finesse d'invention, si je puis dire, en fait de déguisement. Retouchant sa première rédaction d'une phrase de l'article sur Jacqueline Pascal : « ..... au lieu de : amour des hommes en Jésus-Christ, mettez, me dit-il, *en Christ*, selon l'usage de là-bas qu'on n'emploie jamais ici. »

Ailleurs, en plus d'un endroit, il se rassure, en me répétant et se répétant à lui-même qu'on ne lit pas la *Revue suisse* à Paris. « Figurez-vous bien, me disait-il, qu'on ne lit pas ici la *Revue suisse*. Consultez donc votre seule conscience. » Encore moins la croyait-il possible à Paris même, si on l'y avait transportée, mais il aurait voulu la voir se développer et devenir un centre littéraire à l'étranger. Il en eut un moment l'idée très vive. Voici deux fragments de lettres où il me l'exposait, le premier à partir même de son début à la chronique.

« .... Je reviens aux affaires qui pour moi se rejoignent aux affections. Tâchez, mon cher Olivier, de fonder là-bas quelque chose, un point d'appui quelconque, un organe à la vérité; je serai tout à vous. Ici il n'y a rien, rien de possible, il faut le point d'appui ailleurs, indépendant: ce que Voltaire a fait à Ferney avec son génie et ses passions, pourquoi ne le fonderait-on pas à Lausanne avec de la probité et du concert entre trois? Pour moi, je me sens de plus en plus ici comme étranger; les *Débats* ne deviendront jamais mon nid. D'abord la politique, puis en second lieu la *goualeuse*, toutes les goualeuses présentes et à venir, voilà ce qu'on veut; Homère et les Muses n'y viennent qu'en troisième et quatrième rang comme pis-aller et tolérance. Faites-nous là-bas bien vite une patrie d'intelligence et de vérité; je vous aiderai d'ici de tout mon pouvoir, et peut-être un jour de plus près. Durez seulement. »

Le second fragment est de la fin de cette première année. Sainte-Beuve est encore plus explicite sur ce qui ne se peut et sur ce qu'il faudrait pouvoir faire :

« Ce n'est jamais à Paris qu'elle (la *Revue suisse*) trouvera ni lecteur ni abonné. Il faut partir de là. Je vous assure que c'est ma conviction intime, quand même je n'y serais pas intéressé. Un seul lecteur ici, de ces lecteurs que vous et moi nous savons, me paralyse et arrête ma plume. Mais il ne s'agit pas de cela. Vous le voudriez, que vous ne trouveriez pas de ces lecteurs, à plus forte raison d'abonnés. Ce qui vous paraît bien, paraîtrait ici ou fade, ou indiscret, ou suranné. On dit tout cela à Paris et plus encore; mais on ne l'écrit pas. Là commence l'originalité de la *Revue suisse*. Qu'elle s'y fortifie. Son public, celui auquel elle doit viser de plus en plus, c'est le dehors, c'est la Suisse et l'Allemagne: Suisse allemande et française et ce qui s'ensuit. Conquérons ce champ, s'il se peut.

» L'étranger c'est, on l'a dit, à beaucoup d'égards, une province et la dernière de toutes; oui, mais, à d'autres égards, c'est un commencement de postérité: écrivons pour ce dernier aspect.

» Si la *Revue des deux mondes* manquait (ce qui est toujours possible d'un moment à l'autre, tout tenant à Buloz), il n'y aurait pas ici un seul journal où il se pourrait faire le moindre petit bout de critique vraie, même purement littéraire. Fondons une place de sûreté là-bas. C'est aujourd'hui une féodalité d'un nouveau genre; ayons chacun notre château. Lamartine, son journal de Mâcon; Mme Sand, son journal du Berry; nous, notre *Revue suisse*. Qu'elle devienne une chose respectable. Qu'elle soit littérairement ce qu'est la *Bibliothèque uni-*

verselle de Genève scientifiquement, laquelle n'est aucunement lue ici, sachez-le bien.

» Voilà un an que dure le prospectus (car ce n'est que cela), il est bon; pourrons-nous tenir et pousser plus loin? Je n'ose rien assurer; je suis moi-même bien fragile, bien partagé. Mais si l'on était unanime, il y aurait de quoi oser.

» L'essentiel aussi serait de trouver un libraire, un *Cotta*, une cheville ouvrière, l'âme *animale* des anciens philosophes. Il faudrait un libraire sûr, sage, intelligent, complice, ayant des fonds et des relations (il n'y aurait de fonds nécessaires que les frais d'impression et les appointements du rédacteur en chef). Le reste irait de surcroît et selon le succès. M. D*** n'offre, par malheur, pas ce qu'il faudrait. Ne pourrait-on (en faisant la *Revue* à Lausanne) trouver le libraire ailleurs, à Francfort, à Leipzig, que sais-je? cela la ferait aller au cœur de l'Allemagne, et on écrirait en conséquence.

» Encore un coup, c'est là la pente, c'est là le courant possible, et aussi nécessaire que celui de l'Autriche par le Danube. Vouloir faire d'ici un centre, c'est une chimère. Laissons Paris et visons à Appenzell. La gloire au bout du compte s'y retrouverait.

» Je cause et bavarde, en condensant le plus possible. Je voudrais être plus libre que je ne suis. Si je l'étais un jour, et si cette *Revue* allait et durait, on pourrait y réaliser quelque rêve. Mais moi-même je me sens si faible, si peu sûr de l'avenir, que je ne vous envoie ces *saccades* que pour ne pas vous supprimer mes pensées sur un sujet si cher. » (Lettre du 12 décembre 1843.)

Enfin, jusque dans ce projet un moment caressé d'un second séjour à Lausanne et peut-être d'un second cours, il n'oubliait point la chronique; il ajoutait à ce qu'on a lu plus haut sur ce sujet: « Quant à notre chronique, Labitte vous écrirait, et puis il y a plusieurs façons de la faire. Et enfin je contribuerais de près à la *Revue suisse* par quelques fragments de mon livre. Vous voyez bien que je rêve. (Mai 1843.)

II

Ce recueil, auquel il demandait de « durer, » dura en effet, mais sans pouvoir tirer d'un petit pays toutes les ressources nécessaires pour le grand développement qu'il rêvait. D'ailleurs, la position de Sainte-Beuve à Paris s'améliorait et s'y fixait de plus en plus, entre autres par son élection à l'Académie en 1844. La mienne au contraire, tout obscure qu'elle était, se trouva déracinée à Lausanne, l'année suivante, par une révolution cantonale, faite au nom de masses et en masse et dont la vie littéraire était la moindre préoccupation. Jusque-là, malgré les approches de l'orage, la *Revue suisse* et sa chronique continuèrent sur le même pied, et Sainte-Beuve y fit régulièrement ses envois, mais toujours dans le plus grand secret.

Ce secret, plus ou moins soupçonné à Lausanne et dans la Suisse française, ne fut jamais avoué tant que dura la collaboration de celui qui l'avait exigé, ni de bien des années après. Vers la fin cependant de la chronique,

que je continuai, seul, de Paris, ai-je dit, jusqu'en 1860, voulant régler mes comptes avec elle, je fis entendre, et de plus en plus clairement, à qui elle avait dû cette collaboration si curieuse et unique en son genre.

Déjà en février 1854, faisant la chronique de la *Chronique* elle-même, je disais :

« J'avais bien eu le premier l'idée de cette sorte de causerie libre et désintéressée, mais non indifférente, sur les événements du mois, sur ce qu'on en savait et ce qu'on en disait à Paris, leur principal centre ; je la voulais essentiellement narrative, ni aigre ni pédante, et quand je commençai dans la *Revue suisse,* qui auparavant n'avait que sa chronique locale, j'en marquai l'esprit et le ton dans ce sens, comme j'ai tâché de le lui conserver jusqu'ici ; mais bientôt je ne fus plus le seul, ni même, il s'en fallait de beaucoup, le principal ouvrier dans cette partie nouvelle ajoutée au recueil que je dirigeais.

» Il me venait de Paris d'abondantes notes, aussi sûres que précieuses, fournies par de bons yeux, qui voyaient bien, et de près. Quelques-unes étaient de mon ami Adolphe Lèbre, si regretté de tous ceux qui l'ont connu ; le plus grand nombre, d'un autre auquel il m'avait fallu promettre le secret le plus absolu, et qui se plaisait lui-même, dans la *Chronique*, à dépister les curieux, mais qu'on a dû deviner, ne fût-ce qu'à son style. Il a un nom, et un très grand nom, dans la critique et la littérature contemporaines. C'est là une des explications que je tenais à donner une fois ou une autre, en faveur des *Saumaises* et des bibliophiles *futurs*, s'il y en a encore dans la suite des temps, et pour leur *éviter* de plus grandes *tortures*. »

Enfin, dans l'avant-dernière chronique (novembre 1860), ayant cité du *Chateaubriand* de Sainte-Beuve le curieux passage sur Chateaubriand et Lamartine, j'en profitai

pour le nommer tout à fait. Mais il faut avoir sous les yeux la fin de ce passage pour comprendre. C'était dans le salon de Mme Récamier. Elle complimentait Lamartine sur *Jocelyn.*

« Après un certain temps de conversation sur ce ton, ajoute Sainte-Beuve, elle louant, et lui (Lamartine) l'y aidant avec cette fatuité naïve, il sortit : elle l'accompagna jusque dans le second salon pour lui redoubler encore ses compliments ; mais la portière de la chambre était à peine retombée que Chateaubriand, qui jusque-là n'avait pas desserré les dents (quoique deux ou trois fois Mme Récamier se fût appuyée de son témoignage dans les éloges), éclata tout d'un coup et s'écria, comme s'il eût été seul : « Le grand dadais ! » — J'y étais et je l'ai entendu, ajoute Sainte-Beuve.

» (Quelque chose, je crois, de cette anecdote, dit-il encore entre parenthèses, a été imprimé autrefois dans une *Revue suisse*, mais cette version-ci est la bonne.) »

La bonne, certainement, et de beaucoup la meilleure par le nombre et le pittoresque des détails, mais la mienne était au fond exactement la même. Voici, en effet, ce que j'avais mis, le tenant de Sainte-Beuve, dans une note de la chronique de novembre 1847 :

« Il y a quelques années, dans une maison où les deux illustres s'étaient fortuitement trouvés en présence, Chactas, impatienté et redevenu sauvage ce jour-là, laissa échapper un mot bien étrange : « Grand dadais ! » dit-il entre ses dents. Ce mot était sans doute un véritable *a parte*, et non pas un *a parte* de théâtre ; mais quelques-uns des assistants le surprirent au passage, on se le racontait dans le temps, et il nous a paru assez curieux pour être caché ici en note. »

Mais Sainte-Beuve avait voulu encore un peu dépister, et peut-être aussi n'avoir pas l'air, avec son public parisien, d'attacher trop d'importance à « une *Revue suisse.* » Quoi qu'il en soit, j'ajoutai dans la chronique, au passage que je venais d'y citer: « C'est ainsi que M. Sainte-Beuve termine le récit de cette anecdote, par ce petit coin de parenthèse, et comme pour la dire seulement du coin de la bouche. A bon entendeur demi-mot. Pour ceux, en effet, qui voudront prendre la peine de relire notre *chronique* de la *chronique* (voir plus haut), ce demi-mot suffit. » Les lecteurs de la *Revue suisse* n'avaient qu'à chercher le renvoi indiqué: Sainte-Beuve était nommé.

Au reste, lui-même, dans ses *Nouveaux lundis*, en vint à parler ouvertement de notre chronique et, sinon avec autant de détails et de précision que j'y ai mis, très explicitement de la part qu'il y avait prise. C'est dans un article sur Matthieu Marais, lequel est de 1864.

« A mon retour, dit-il, de la Suisse française, où j'avais gardé des amis, vers 1840, je concevais un parfait journal littéraire, dont il y aurait eu un rédacteur double, l'un à Paris pour tout savoir, l'autre à Lausanne ou à Neuchâtel pour tout dire, — j'entends tout ce qui se peut dire honnêtement et avec convenance. Mais ces convenances varient et s'élargissent vite en raison même des distances. On peut, avec probité et sans manquer à rien de ce qu'on doit, bien voir à Paris sur les auteurs et les livres nouveaux ce qu'on ne peut imprimer à Paris même à bout portant, et ce qui, à quinze jours de là, s'imprimera sans inconvénient, sans inconvenance, dans la Suisse française. Je l'ai éprouvé durant les années dont je parle. (1843-1845.) J'avais en

ces pays un ami, un de ceux de qui l'on peut dire qu'ils sont unanimes avec nous, un autre moi-même, M. Juste Olivier, et nous nous sommes donné le plaisir de dire pendant deux ou trois ans des choses justes et vraies sur le courant des productions et des faits littéraires. On le peut, on le pouvait alors sans être troublé, ni même soupçonné et reconnu. J'excepte la politique, mais, pour la littérature, Paris ne s'inquiète que de ce qui s'imprime à Paris. »

Dernière preuve, enfin, de l'importance réelle et fondée qu'il donnait à cette partie presque inaperçue et en quelque sorte cachée de son long et vaste travail de critique, il a écrit, de sa main, en tête de son exemplaire de la *Revue suisse* pendant les trois années de sa collaboration :

« Les chroniques de cette *Revue suisse* depuis janvier 1843 jusqu'en juillet 1845 sont d'une même plume. A partir de cette date de juillet 1845, elles cessent d'en être, quoi qu'en dise l'avertissement publié à cette époque. Dans un intervalle de deux ans et demi, elles peuvent offrir de l'intérêt pour l'histoire littéraire. »

Comme on a déjà pu en juger par ce qui précède, cette note, vraie en gros et qui ne pouvait pas tout dire en quelques lignes, n'est pas absolument exacte. D'abord, je l'ai déjà indiqué, la collaboration réelle et soutenue de Sainte-Beuve ne commence qu'en mars 1843. Les numéros de janvier et février ne contiennent que de courts fragments tirés de ses lettres à lui, et à moi personnelles, fragments que je ne puis bien constater, n'ayant pas jusqu'ici retrouvé ces lettres. Ensuite, « ces chroniques, » même depuis sa collaboration, qui en fait certainement la

partie la plus considérable et de beaucoup le plus grand intérêt, ne sont cependant pas « d'une même plume. » Elles renferment aussi des nouvelles de Suisse, d'Angleterre et d'Allemagne qui ne venaient point de Sainte-Beuve. Puis, même dans la chronique parisienne, qui est essentiellement de lui, il y a çà et là des morceaux, mêlés aux siens, peu distincts, qui sont d'autres correspondants. Enfin, l'avertissement du nouvel éditeur de Neuchâtel, où la *Revue suisse* fut transférée en juillet, disait bien que la chronique continuerait à être rédigée par M. Olivier (ce qui était vrai), mais ne nommait point Sainte-Beuve, pas même dans la liste des collaborateurs du recueil.

Cette note autographe pouvant avoir une valeur bibliographique, j'ai dû la ramener à son point juste, ne fût-ce que pour ne pas laisser les éditeurs et les biographes de Sainte-Beuve courir le risque de lui attribuer ce qui ne serait pas digne de lui.

Son légataire et premier secrétaire, M. Troubat, songeait à tirer cette correspondance du recueil où elle parut, pour la publier en un volume à part. Mais ici se présentait plus d'une difficulté: d'abord ce triage des correspondants; puis surtout ceci : Sainte-Beuve m'écrivait le plus souvent à bâtons rompus, comme il le dit lui-même, sur les sujets qui lui venaient ou lui revenaient à l'esprit, corrigeant, complétant, adoucissant la première version. En un mot, sa correspondance ne m'arrivait pas d'un bloc, mais par plusieurs lettres successives, grandes ou petites, quelquefois un carré, une bande de papier au dernier moment. Il était rare qu'elle ne contînt ainsi bien des retouches et des repentirs. « Arrangez

tout cela, me disait-il: je vous fais mon article par bouts, au fur et à mesure, ce m'est plus commode; vous, mon cher Olivier, vous vous en tirerez comme vous pourrez. »

Je tâchais donc de m'en tirer, et ce n'était pas toujours facile. Il me fallait combiner et réunir souvent dans un autre ordre, ces diverses rédactions, les fondre ensemble, de manière à ce qu'elles fissent un tout et eussent une suite, sans cependant changer le texte, y rien ajouter et en rien retrancher d'essentiel. Sainte-Beuve voulut bien me témoigner à plusieurs reprises qu'il était satisfait de mon *arrangement.* « Très bien, cher Olivier, m'écrivait-il, vous me tirez au clair à merveille. » (Lettre du 17 juin 1843.) « Merci, cher Olivier, la chronique est très bien imprimée aux endroits délicats, et le tout est couvert aussi bien et mieux que je ne pouvais le désirer. » (27 septembre même année.) Je savais à qui j'avais affaire en fait de justesse et d'exactitude.

Peut-être donc cette correspondance, ainsi mise en ordre et au net d'après elle-même, répond-elle le mieux, encore aujourd'hui, à la pensée et au désir de son auteur, et certainement, on le voit, elle y répondait quand elle parut. Du reste, ayant conservé les originaux, que je copiais pour l'imprimerie, afin que rien ne trahît le secret, on peut aussi avoir, par là, la rédaction brute en quelque sorte, et successive.

III

Si l'on veut avoir un échantillon de sa manière et de ce qu'il a été comme *chroniqueur* sans qu'on se doutât

qu'il le fût, il en a indiqué un lui-même dans un article sur Eugène Sue, où il dit en terminant: « Ce qu'on a écrit de plus juste à mon sens sur les *Mystères de Paris* se peut voir dans la *Revue suisse*, année 1843, pages 550, 618, 666, et année 1854, page 68. » Ces bouts de chronique sont de lui. Ecrits à d'assez longs intervalles, ils se tiennent et forment un tout du même esprit et de même style, l'un et l'autre très libre, même mordants. Pour continuer l'incognito que voulait mon correspondant, voici d'abord comment, dans un petit préambule où les noms cités me venaient aussi par ses lettres, je le dissimulais, le *couvrais*, suivant une de ses expressions.

« La *Gazette d'Augsbourg* a publié dans le genre des nôtres, mais avec des détails moins particuliers, d'intéressantes esquisses des salons de Paris et des célébrités qui les fréquentent : entre autres du salon de Mme Récamier, où tout se groupe autour de M. de Chateaubriand, comme chez Mme de Castellane c'est autour de M. Molé, autour de M. Pasquier chez Mme de Boignes, de M. Guizot chez la princesse de Liéven, etc. Parmi ces portraits il en est un surtout qui jusqu'ici manque à notre petite galerie et qu'on nous permettra d'emprunter à la grande, celui de M. Sainte-Beuve, que le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* rencontre chez Mme Récamier entre Chateaubriand, Ampère et Ballanche.

» Sainte-Beuve, dit-il, le plus aimable causeur de la France
» actuelle et, dans la critique, le seul peut-être parmi nos mo-
» dernes qui réussisse à unir la fantaisie et l'individualité avec
» un jugement sain et du savoir. Comme poëte, sa muse se plaît
» dans les sujets de cœur et familiers (*in traulichen Kreisen*).
» Après une conversation avec Sainte-Beuve, un ami me disait :
» Sur le plus simple sujet, il est plein de saillies, d'*humour* et

» d'esprit, et ressemble à ces insectes de feu qui échappent vo-
» lontiers dans l'ombre à la poursuite, mais qui, à chaque coup
» d'aile, se trahissent par une étincelle. »

» Ces articles (Nos 133, 139, etc.), ajoutais-je, contiennent ainsi quelques détails pittoresques ou biographiques sur MM. Rossi, Lebrun, Hugo, sur Mmes de Rémusat, Delphine Gay, etc. Mais en voici, sur Eugène Sue et sur ses rivaux, de beaucoup plus circonstanciés, adressés à un journal étranger par un correspondant anonyme, mais fort au courant de Paris où il semble fixé, en tous cas libre et fin dans ses jugements et aussi original que bien informé. Nous lui empruntons en partie ce qui suit (c'est-à-dire ce que Sainte-Beuve m'écrivait) :

— » Le grand succès persistant et croissant est celui des *Mystères de Paris*. Il faut y voir un des phénomènes littéraires et moraux les plus curieux de notre temps. Les huit ou neuf volumes publiés ont été payés à l'auteur trente mille francs, je crois. On va en faire une édition illustrée. Il a déjà été fait des gravures isolées qui se voient dans les passages et sur les boulevards ; il y a des romances de la *Goualeuse* et on les chante au piano. Dans les cafés, on s'arrache les *Débats* le matin ; on loue chaque numéro qui a le feuilleton de Sue jusqu'à dix sous pour le temps de le lire. Quand l'auteur retarde d'un jour, les belles dames et les femmes de chambre sont en émoi, et M. Sue écrit (comme il l'a fait le mercredi 9 juillet) dans les *Débats* un petit mot sur sa santé pour rassurer le salon et l'antichambre. Que M. de Chateaubriand ait la goutte ou qu'un honnête homme de vraie littérature tremble la fièvre, nul ne s'en inquiète, mais M. Sue ! son silence par cause de rhume est devenu une calamité publique. On se demande où tout cela va. Habile et assez spirituellement hypocrite qu'il est, il a très bien compris qu'après les chapitres d'appât et de licence, il fallait se faire pardonner ce qui avait alléché : aussi s'est-il jeté aussitôt sur la philanthropie

si à la mode aujourd'hui. Il y aurait de belles et profondes considérations à faire sur ce sujet : *En quoi la philanthropie née de la corruption diffère de la charité ?...* Grâce à ce prétexte, chacun suit en conscience et sans remords M. Sue partout où il vous conduit : c'est pour le bon motif, la *fin* justifie le *lieu*. Il aura droit bientôt de mettre à une prochaine édition de ses *Mystères* cette épigraphe édifiante :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage !

Si j'étais de l'Académie, je le proposerais l'année prochaine pour le prix de vertu ou de l'ouvrage le plus utile aux mœurs. Vous rappelez-vous comme dans *Atar-Gull* il s'est moqué de ce prix de vertu ? donc qu'il l'obtienne ! Les provinces mordent surtout à belles dents et avec un surcroît de candeur. Les procureurs du roi du chef-lieu d'arrondissement et même les présidents de cour sont émus, et correspondent avec l'auteur pour lui soumettre leurs idées et discuter les siennes ; il répond dans les *Débats* très officiellement et sans rire à ces missives qui lui donnent un caractère respectable et qui servent à couvrir son jeu. Il reçoit bien aussi d'autres petites lettres un peu plus légères sur les mérites de la *Goualeuse* et de *Rigolette*, auxquelles il répond confidentiellement sur un ton plus gai ; il doit bien rire vraiment et a bien droit de mépriser un peu fort l'espèce. Sue est d'ailleurs un assez bon garçon *(good fellow)*, qui ne prend pas trop au grave sa bonne fortune de grand homme ; il ne se donne pas pour un écrivain, mais pour un homme à idées et à *combinaisons* romanesques, ce qui est vrai. Il a de l'invention à cet égard, il sait construire. C'est un mérite, mais ce n'est pas le seul, et il l'exagère...

.... » Eugène Sue a beaucoup vécu ; dans sa première jeunesse, il a été aide-chirurgien de marine. Son père, professeur assez distingué de l'Ecole de médecine à Paris, l'avait envoyé là pour se former et jeter sa *gourme :* il a su de bonne heure le *fond de*

cale, il nous en fait jouir aujourd'hui. Il rapporta de là son idée de roman maritime, par où il a débuté. Depuis lors, il s'est exercé dans bien des genres ; il vient de trouver le sien.... — Sue a été très riche ; on l'a dit un peu ruiné, mais il n'a jamais eu l'air de l'être. Il va volontiers en équipage. Les soirs dans le monde, il est très paré, mais lourdement, et y montre peu d'esprit et de vivacité de conversation ; il y parle bas et avec une sorte d'affectation de bon ton. Il se rattrape au sortir de là et se dédommage en plus libre compagnie. Il a une très jolie maison dans le faubourg élégant (rue de la Pépinière), une espèce de petit kiosque chinois, avec rochers, verres de couleurs, etc., et surtout un jardin charmant, tout à fait chinois aussi. Cette maison jouit d'une certaine célébrité, et les jeunes femmes à la mode faisaient quelquefois (il y a une couple d'étés) la partie de plaisir d'aller voir le matin la maison de M. Sue. Tous ces détails sont faits peut-être pour intéresser, se rapportant au romancier le plus en vogue du jour et qui, je le répète, a d'ailleurs le bon esprit de prendre humainement son triomphe. »

Dans une des chroniques suivantes, Sainte-Beuve ajoutait :

« La mystification des *Mystères de Paris* continue. Un jour (voir les *Débats* du 13 août), un avocat du roi invoque ce livre comme autorité. Le lendemain, Sue discute la question d'humanité relativement aux médecins dans les hôpitaux. Parti du Rétif et du de Sade, il est en voie d'aboutir au Saint-Vincent de Paule en passant par le Ducray-Duménil. — Clos sous forme de roman, les *Mystères de Paris* vont reprendre au boulevard sous forme de mélodrame : l'auteur s'occupe déjà à les tailler dans ce nouveau pli : industrie, industrie sur toutes les coutures ! »

Et plus loin encore :

« On annonce d'Eugène Sue un nouveau roman en feuille-

tons, le *Juif errant :* ce seront les mystères du monde et de tous les pays. La *Presse* et les *Débats* se disputent ce prochain roman et on est aux folles enchères.

» Eugène Sue a reçu, dit-on, à l'heure qu'il est, plus de *onze cents* lettres relatives aux *Mystères de Paris*, magistrats qui lui soumettent leurs idées, jeunes filles qui lui offrent leur cœur. Il pourra publier tout cela en appendice : ce ne sera pas le volume le moins piquant. Et voici comment parle de lui la *Ruche populaire,* revue mensuelle, rédigée et publiée par des ouvriers (numéro d'octobre 1843) :

« On sait le plaisir extraordinaire et les émotions que les ou-
» vriers éprouvent à la lecture des *Mystères de Paris*, l'un des
» ouvrages les plus neufs et les plus remarquables, sans contre-
» dit, qui soient jamais apparus sur la scène littéraire. C'est un
» poétique et hardi tableau des dangers, des guet-apens, des
» duplicités infernales et des misères affreuses qui assiégent et
» moissonnent les *prolétaires* ou travailleurs, sans ressources,
» sans providence ou protection tutélaire. La lecture en est at-
» trayante, toujours variée et saisissante : aussi chacun le vou-
» drait-il avoir en propre, et le conserver comme un des livres
» les plus chers à son cœur.

» Mais il n'est pas que les ouvriers qui soient avides de cette
» peinture attachante : outre certains magistrats qui avouent y
» trouver eux-mêmes d'utiles enseignements, nous citerons une
» dame (l'épouse de notre ami M. D.-D., horloger) qui en fit,
» durant une maladie de langueur, sa consolation spirituelle et
» sa dernière lecture ; après sa mort, on retira le sixième volume
» des *Mystères* de dessous son oreiller.... »

» L'auteur de l'article conte ensuite l'histoire d'un jeune *apprenti* qui profitait de ce que son maître l'envoyait louer les *Mystères de Paris*, pour les lire auparavant lui-même, répondant « avec aplomb » au patron impatienté que le livre n'arrivât pas :

« On m'a dit demain, monsieur... » Le jour, il le cachait entre deux pierres, dans un coin sombre de l'atelier où il se faufilait de temps en temps pour en dévorer quelques pages ; le soir, il le lisait à sa famille assemblée. Le passage, « si pathétique et si » courageusement décrit, du *Lapidaire*, fait fondre en pleurs la » mère et les cinq enfants, petites filles et petits garçons. Quant » au père, il fait le grave pour dissimuler son émotion. Quelques » instants après, la famille un peu revenue de sa surprise, se » passait la main sur les yeux en riant de son chagrin inattendu. » — Eh bien, ma foi, c'est égal, dit le père, c'est tout de même » extraordinaire ; et (poursuivit-il en regardant le ciel), quoique » EUGÈNE SUE fasse fondre les cœurs, *ce qu'on peut demander à* » *DIEU, c'est qu'il envoie souvent des hommes pareils sur la terre.* »

» On l'a dit, remarque là-dessus Sainte-Beuve, on est toujours le *Jacobin* de quelqu'un. Tout est relatif : peut-être après tout, que les *Mystères de Paris* sont un livre de morale pour les personnes de la *Cité* et de la *Rue aux fèves*. Décidément, Sue, sans le vouloir, aura touché quelque fibre vive et saignante, et elle s'est mise à vibrer. L'humanité, dès qu'il s'agit d'elle, se prend vite au sérieux : elle est toujours en train de légendes et il lui faut des saints à tout prix. Rien n'est burlesque pourtant comme ces élancements à *saint Eugène Sue*, quand on sait le dessous des cartes ! — Enfin, Béranger (grave symptôme !) est allé visiter l'auteur à la mode ; le chansonnier populaire a semblé reconnaître le romancier populaire. On ne dit pas s'ils ont bien ri. Ils auront fait les bonnes gens sérieux. Vivent les gens d'esprit pour suffire à tout ! »

Enfin, l'année suivante, à propos d'un article de M. Paulin Limayrac sur les *Mystères de Paris* dans la *Revue des deux mondes*, Sainte-Beuve donnait ainsi son jugement final sur l'ouvrage :

« La *Revue suisse* voit avec plaisir qu'elle avait frappé d'avance dans le même sens et qu'en tirant *sur le temps* elle avait atteint juste aux mêmes endroits. Cela doit nous encourager à ne pas nous croire trop provincial ni trop dupe. Et remarquez que cet article de M. Limayrac est le seul jusqu'ici qui ait traité ce livre détestable comme il convient ; si cet article n'était pas venu, il n'y en aurait eu aucun dans les journaux de Paris qui méritât de compter. Tant il n'y a plus de véritable critique organisée ! — Oui, nous le répétons aujourd'hui avec toute l'autorité de la réflexion, oui, l'inspiration essentielle des *Mystères de Paris*, c'est un fond de crapule ; l'odeur en circule partout, même quand l'auteur la masque dans de prétendus parfums. Et, chose honteuse, ce qui a fait le principal attrait, si étrange, de ce livre impur, ç'a été cette odeur même de crapule déguisée en parfums. — Heureusement ce triste épisode du carnaval littéraire est déjà une mystification de l'autre année. On dit que l'admiration dure encore en Allemagne, et qu'elle vient seulement d'atteindre son apogée à Vienne, où plus d'une belle dame appelle par gentillesse son petit enfant *Tortillard*. Nous ne le croyons pas. »

En ce moment où je recopie ces pages, il y a trente-deux ans que je les copiais, des lettres de Sainte-Beuve, pour l'imprimerie de la *Revue suisse*. Elles sont encore toutes vivantes, et lui-même y revit, à le voir et à l'entendre, pour ceux qui l'ont connu dans ce temps-là. Elles n'ont rien perdu de leur fraîcheur et de leur vérité. C'était bien de la chronique par l'actualité et le piquant des détails, et c'est aujourd'hui de l'histoire par la sûreté du coup d'œil. Le style y est aussi plus dégagé et plus libre que dans *Port-Royal* et les premiers *Portraits*. Le genre de la chronique l'a en quelque sorte forcément assoupli, et l'on y voit comme la transition, le trait d'union entre

ses deux manières bien tranchées, la première et la seconde, celle des *Lundis*.

Dans sa note manuscrite sur « les chroniques de la *Revue suisse*, » il ajoute à ce que j'ai cité plus haut: « Depuis l'époque indiquée (juillet 1845), elles offrent de l'intérêt encore et toute l'année 1848-1849 y est particulièrement traitée d'une manière véridique et piquante. » En rendant ce témoignage à son continuateur, peut-être voulait-il aussi faire entendre qu'il n'était pas pour rien dans cette continuation et l'intérêt qu'elle pouvait avoir; ce qui était vrai. Lui et d'autres, je l'ai déjà dit, me fournissaient des renseignements, des faits, des traits, des anecdotes, mais de bouche et non par écrit, la plupart du temps même sans autre but que la causerie, dont ils n'ignoraient point d'ailleurs que je faisais mon profit. En voici un exemple: dans la chronique d'avril 1848, je disais :

« ..... Ce peuple (le peuple de Paris) a tant de fibre, qu'il en est non-seulement impressionnable au plus haut degré, très mobile et très ondoyant, mais aussi tout vibrant et, malgré son intelligence si aiguisée, capable de s'exalter, de s'enthousiasmer d'amour et d'admiration jusqu'au délire. Dans ce jour critique du 25 février, Lamartine avait devant lui, comme il l'a dit dans une lettre rendue publique, *une mer de feu et de fer* ; bien plus (et ce détail nous vient d'une personne qui le tenait de lui-même) il avait sur sa poitrine les sabres et les piques d'hommes furieux. Il les calme, il les apaise, il les gagne, il en est vainqueur. Et alors ces mêmes hommes qui, s'il n'avait pas triomphé de leur aveugle emportement, l'auraient peut-être assassiné, se sentent pris d'un tel amour pour lui, qu'ils l'entourent, le pressent, le

serrent dans leurs bras, lui baisent la figure et les mains ; quelques-uns même, ajouta Lamartine, me mordaient. »

C'est de Sainte-Beuve que je tenais ce récit. Il venait un jour me voir Place Royale, où je demeurais. Dans l'une des petites rues qui entouraient alors l'Hôtel de Ville, il se trouva tout à coup en face de Lamartine qui, pour échapper à la foule, sortait par une porte dérobée. Lamartine lui raconta ainsi cette scène. Sainte-Beuve, arrivé chez moi, m'en fit part à l'instant même. Il l'a rapportée aussi quelque part, mais longtemps après. Je ne me souviens plus s'il a conservé cet énergique et pittoresque trait de la fin: « quelques-uns même me mordaient; » mais j'en suis certain, l'ayant noté sur l'heure. Il y a aussi, dans la suite de la chronique, plus d'un détail curieux et peu connu qui me venait de lui; mais comme, dans la crainte de lui déplaire, je continuais à ne pas le nommer, je ne serais plus sûr, après un si long temps, de retrouver toujours, dans le nombre, ce qui lui appartient.

Ce n'est pas, au reste, par la chronique seulement que Sainte-Beuve resta en rapport avec Lausanne, même lorsqu'il n'y vint plus, mais par les relations qu'il y avait conservées. Il dut à M. Gaullieur le manuscrit des *Lettres de Benjamin Constant à Mme de Charrière*, dont la *Revue suisse* avait publié de nombreux fragments. Il m'écrivait de son édition de ces lettres: « Elles ont ici beaucoup de succès, et la manière dont j'ai coupé et encadré le tout a réussi. Est-ce de même là-bas? M. Gaullieur est-il content? » Il admirait beaucoup les articles de

M. Vinet dans le *Semeur* et lui écrivait de temps en temps. Il s'intéressait aussi à d'autres travaux de critique de ceux qui, à Lausanne, s'occupaient de littérature. Parfois il trouvait qu'on y jugeait trop l'homme d'après le livre. Quand on en venait à dire: « une belle âme, une grande âme, » d'un auteur qui, suivant lui, ne l'était point, oh! alors il entrait en fureur. « Au diable les mystiques! m'écrivait-il. Vous voyez à quel point, cher ami, je suis critique. Nous avons ici tous les défauts et toutes les absences, mais nous avons du moins la proportion et la mesure: c'est là notre seul mérite. Gardons-le! » Et il me citait le mot sur Mme **, parisienne du grand monde, « maigre et idéale; que c'était une *âme et des cheveux*. »

Par là se continuaient ses attaches avec notre pays et son réel attachement pour lui. Même après son élection à l'Académie, il m'exprimait encore ce sentiment. « Je suis occupé de mon éloge de Delavigne, m'écrivait-il: on ne trouve plus de temps pour rien dans ce flot de monde. Oh! tout cela me mènera-t-il à quelques années d'une vie cachée et solitaire avant la mort? Je me le figure par moments, mais je ne prends guère le chemin direct. » Et plus tard (janvier 1845): « Je voudrais bien passer encore avec vous, chers amis, quelques-uns de ces jours qui appartiennent au cœur; le fait est que le cœur ici est supprimé; plus je vais, plus je le sens: il n'y a plus de vraie joie, il n'y a tout au plus que des distractions. Triste destinée! on est plus heureux dans le canton de Vaud, même quand on y souffre. » Mais il n'allait bientôt plus pouvoir dire: *O ubi Tempe!* ou il devrait le dire dans un autre sens. « Rien n'est stable, remarquait-

il, sous ce régime de la multitude, même quand c'est la multitude d'Aigle à Eysins. » Et bientôt il s'écriait: « Quel coup que cette révolution que je ne prévoyais nullement si prochaine ni dans cette forme! Croyez que je la ressens profondément; moi aussi je me dis: Mon canton de Vaud a perdu sa virginité; ma république idéale, mon *angulus ridet* vient de disparaître dans un tremblement. Enfin vous allez m'écrire, dès le lendemain de la crise, comment tout se dessine: il me semble que M. Druey est un homme éclairé, mais en pareil cas c'est la queue qui mène la tête. »

IV

Ainsi furent arrêtés net, qu'il eût pu les réaliser ou non, ces projets, ces rêves de revenir à Lausanne, d'y faire un nouveau cours, d'y affermir et d'y étendre la *Revue suisse.* Il professa une seconde fois, mais à Liége. La secousse générale, en atteignant son pays, l'avait bien autrement troublé que le nôtre. Nous avions eu, en 1845, notre petite révolution de février. La France eut la sienne, la grande, en 1848. Et encore si elle n'avait eu que celle-là!

Quant à lui, il n'en avait pas un bon espoir et, dès le début, il mit en doute qu'elle pût réussir et durer. Voici, à cet égard, une preuve remarquable de sa perspicacité. Au lendemain des journées de février, alors que tout le monde croyait à la république ou s'y résignait, nous pro-

menant un soir sur les quais : « Ce pays est monarchique, » me dit-il tout à coup et d'un ton de conviction auquel l'empire du moins allait donner un air de prophétie.

Avec cette manière de voir et le besoin d'ordre et de tranquillité qui lui venait non-seulement de l'âge, mais du caractère, on comprend que l'empire l'ait rallié, puis désillusionné en ne donnant pas ce qu'il en avait espéré. Mais son adhésion, même avec ce fonds d'indépendance native qui ne l'abandonna jamais, n'en fut pas moins un fait important, influent dans sa vie et la pente nouvelle qu'elle allait suivre.

La mort de sa mère (17 novembre 1850, à l'âge de 86 ans moins cinq jours) y avait aussi apporté un changement trop réel et qui ne fut peut-être pas non plus sans influence. Ils avaient peu de goûts communs, une existence peu mêlée; mais, comme il écrivait à l'abbé Barbe, en 1831, ils vivaient à eux deux « assez doucement. » Il la soigna, dans ses derniers moments, comme un fils et comme un garde-malade qui pense à tout et fait tout lui-même. A l'église, au service funèbre, auquel j'assistais, je lui vis, ce que je crois n'avoir jamais vu chez personne avec un caractère si particulier, de petites larmes de feu qui ne coulaient pas mais qui jaillissaient de ses yeux comme des étincelles. Sa mère était son unique lien de famille. Une tentative pour s'en donner un autre n'aboutit pas. Il resta donc dans ce genre d'attaches et, à cet égard, tout à fait seul.

Sa mère ne lui avait laissé qu'un très médiocre patrimoine, consistant surtout dans la petite maison de la rue Mont-Parnasse. Il n'avait jamais cru devenir riche. Déjà

en 1830, comme je lis encore dans mon journal: « Je ne serai jamais riche, me disait-il, et voici pourquoi je le crois. Un jour je me promenais avec une dame; nous rencontrons un pauvre. Nous n'avions point de monnaie ni l'un ni l'autre, nous ne lui donnâmes rien. Nous aurions dû, dis-je à cette dame, donner quelque chose à ce pauvre. Je voulais retourner en arrière et lui donner (il me fit entendre une grosse pièce d'argent). Etes-vous fou? me dit ma compagne. Eh bien, soyez-en sûre, lui répondis-je, vous verrez que je n'aurai jamais de fortune. »

Ce n'est certainement point dans cette idée superstitieuse — l'ayant dû bien dépouiller avec d'autres — qu'il était très charitable et donnait beaucoup en secret. Même quand il fut en mesure de gagner davantage et en épargnant, ce qui n'était guère dans son caractère, sur ses appointements de sénateur, toute son ambition, me dit-il un jour, était d'arriver à cinq ou six mille livres de rente; c'est ce qu'il a laissé en effet. Mais pour cela il fallait continuer à lutter, se livrer jusqu'au bout à un incessant labeur, et le repos qu'il avait si souvent rêvé ne lui vint jamais.

QUATRIEME PARTIE

CONCLUSION. — DERNIERS FAITS

I

Cette étude a porté essentiellement sur Sainte-Beuve à Lausanne et ce qui l'y rattache avant et depuis son cours. Elle serait incomplète si je n'y ajoutais pas quelques remarques et quelques faits encore, d'un caractère plus général, pour achever de le faire voir au moins comme je l'ai vu.

Quel était, à Lausanne d'abord, son état spirituel, si je puis dire, et non pas seulement intellectuel et littéraire? Celui-ci, j'ai essayé déjà de le caractériser. Autant que je puis l'affirmer, et peut-être ne l'eût-il pas su davantage lui-même, c'était plutôt l'observateur encore en suspens, comme en 1830, que le décidé, le déterminé sceptique. J'inclinerais aussi à croire que sa longue et patiente étude de Port-Royal avait fini par augmenter ou fortifier ses doutes. La toute vraie vérité ne se rencontrant pas même

là, il en avait encore plus désespéré ne l'ayant pas trouvée, peut-être pas cherchée dans le dernier recoin, la dernière profondeur où elle se cache. Nul assurément ne fut plus chercheur que lui; bien peu autant que lui chercheur infatigable! mais ce n'est pas tout que de chercher la vérité, il faut encore vouloir la trouver, et sur le point suprême on ne le veut pas autant qu'il le semble, autant qu'on se le figure à soi-même. Il faut la vouloir pour l'avoir, se donner à elle, lui consacrer sa vie; autrement, l'eût-on devant soi, elle vous échappe ou se voile.

Quel qu'ait été, du reste, son état personnel et intime dans la composition de *Port-Royal*, et que cet état, comme je le pense, en fût déjà plus ou moins distinct et détaché, ses doutes allèrent s'aggravant, s'enfonçant, s'enracinant avec les années, avec les luttes et les déceptions de la vie qui, cependant, ne nous en découvrent ainsi le vide et le creux que pour nous inciter à l'asseoir ailleurs.

Je ne suivais pas à cet égard la même route que lui, quoique la mienne fût aussi bien chancelante et obstruée. Il savait et acceptait ce dissentiment, que d'ailleurs je n'affectai point de marquer. Nos relations n'en furent pas altérées. Devenues très intimes, comme vous l'avez vu par les fragments de ses lettres que j'ai cités, elles restèrent à Paris, où j'étais venu m'établir avec ma famille, ce qu'elles étaient à Lausanne. Il me témoignait et professait pour moi une grande amitié. Il m'appelait « sa conscience, » quoique je fusse bien peu digne ou capable de l'être, que je n'en prisse aucunement le rôle, évitant plutôt de la laisser parler. Fort préoccupé déjà alors de

régler ses affaires littéraires, il fit deux testaments successifs, dans lesquels il me nommait, me dit-il, son exécuteur testamentaire, pour être tranquille de ce côté-là, me dit-il encore, quand je lui objectai, me fondant sur la belle santé et la longue et verte vieillesse de sa mère, que de nous deux le survivant ne serait probablement pas moi. Il insista et voulut absolument me remettre ces deux testaments, que j'ai encore non décachetés. Il me recommandait particulièrement un recueil de poésies, plus intimes, presque secrètes, qu'il avait fait imprimer, mais non publiées. Au besoin, elles devaient être transportées en Suisse, chez mon frère, pour plus de sûreté. Il en a peut-être inséré quelques-unes dans la dernière édition de ses premières poésies, mais je ne sais ce qu'est devenu le recueil lui-même. Il me montrait ses papiers, surtout un gros carnet in-quarto qu'il appelait ses « Poisons, » dans lequel il consignait toute espèce de notes, mordantes et crues, telles qu'elles lui venaient. Quelques-unes avaient déjà passé dans la *Revue suisse*. Par la suite, il en a mis plusieurs, peut-être toutes, dans ses livres, dans le *Chateaubriand* entre autres. Il y dit en effet à propos de l'anecdote sur Lamartine dans le salon de Mme Récamier: « Je me défierais de mes souvenirs d'aujourd'hui se rapportant à des choses si légères et déjà si éloignées: mais dans une espèce de registre où je retrouve d'anciennes notes, je lis celle-ci que j'écrivais avec précision dans le temps même; je ne me doutais pas en l'écrivant que j'aurais à l'imprimer un jour à titre de revanche. » Puis vient l'anecdote que j'ai rappelée. En citant ce passage dans mon avant-dernière chro-

nique (novembre 1860) j'ajoutais au bas de la page: « Attention à ce registre, il doit contenir encore bien d'autres *notes* que celles sur Chateaubriand, qui en sont tirées. »

Obligé, pour vivre à Paris et y élever ma famille, de me livrer à des travaux plus fructueux que ne le sont les travaux littéraires, à moins de succès exceptionnels et de grande renommée, je devais donner aux premiers la plus grosse part de mon temps et il ne m'en restait guère pour m'occuper activement de littérature, comme à Lausanne, d'où j'avais aussi pu écrire dans le *Semeur*, la *Revue des deux mondes* et la *Revue de Paris*. Je suivais pourtant à mon goût, dans mes rares loisirs, par la continuation de la chronique et par quelques publications particulières, romans et poésies. Mes autres amis trouvaient que Sainte-Beuve aurait dû me soutenir dans cette voie, me frayer un peu le passage, et s'étonnaient qu'il ne le fît pas. Pour moi, j'en comprenais la raison sans qu'il eût besoin, ni, bien entendu, que je le misse dans le cas de me la dire. Dans les commencements, il avait ainsi *lancé* quelques inconnus, et la presse parisienne n'avait pas bien pris ce qu'elle appelait ses « découvertes. » Aussi ne voulait-il plus « donner le coup de cloche, » comme il s'exprime quelque part, que pour ceux qui avaient eu la chance ou le talent de percer par eux-mêmes. C'était raisonné dans sa position et raisonnable, et moi-même je n'aurais voulu, à aucun prix, y être pour lui l'embarras le plus léger, la plus petite entrave. Je ne lui demandai rien, ni ne lui dis jamais un mot à ce sujet. Je lui parlais de mes autres affaires, mais jamais de celles-

là, et nous n'en continuions pas moins à être de bon accord sur les choses purement littéraires.

Il n'en était pas de même sur les questions plus graves; lui le savait aussi bien que moi; mais ni lui ni moi nous n'en parlions davantage. Quelquefois cependant cela éclatait, de sa part plutôt que de la mienne, surtout quand ses doutes se prononçant de plus en plus, sa vivacité naturelle ne les retenait pas. La discussion n'était, d'ailleurs, pas facile avec lui dans ces moments-là. On n'avait pas seulement affaire à sa supériorité d'esprit, mais à une sorte d'emportement redoublé et de verve continue qui ne vous laissait guère le temps de placer un mot. Sans être convaincu, ni en avoir l'air, ni que lui-même s'en doutât, on était pourtant de fait réduit au silence.

Un jour, comme j'étais alors correcteur d'imprimerie dans le voisinage de la maison qu'il habitait momentanément dans ce temps-là, chez un médecin de ses amis le docteur Prévost(?), il vint me prendre à mon bureau, ce qu'il faisait souvent. Dès l'entrée il me parla d'un livre qui venait de paraître, *Mme de Krudener*, par Charles Eynard, un de nos amis de Suisse, le neveu du philhellène. L'auteur par ses relations du grand monde avait eu des renseignements particuliers pour son travail. Il y relevait quelques petites erreurs de l'article de Sainte-Beuve sur cette femme célèbre. Peut-être le faisait-il un peu longuement et, par là, sans le vouloir, les mettait-il trop en saillie. Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve était très animé contre le livre et contre l'auteur. Voilà les méthodistes, me disait-il, je ne veux plus avoir affaire avec eux! Sans

trop lui tenir tête, n'ayant pas encore lu l'ouvrage qui le fâchait si fort, j'essayais pourtant de le calmer. Mais il ne me laissait guère parler et poursuivant sa fugue il l'étendit aux sujets religieux. Il m'emmena avec lui et, de rue en rue, puis à travers le jardin des Tuileries, il donna de plus en plus cours à sa mauvaise humeur, non plus contre le livre, mais contre cette assurance de foi des gens pieux qui n'était souvent que de l'hypocrisie et, dans tous les cas, ne reposait sur rien de certain. Dans son excitation d'esprit, il en vint de son côté aux affirmations contraires les plus absolues. Le ciel n'était que l'espace, il n'y avait rien au-dessus ni rien pour nous au-delà de cette vie. Je ne me rappelle pas exactement ses paroles, sinon sur le ciel, qu'il montrait d'un geste à travers les voûtes des grands marronniers, mais c'était bien le sens de ce qu'il me disait, le jetant parfois aux airs avec un éclat de voix. C'était un flot qui s'échappait. J'essayais parfois de glisser un mot, non sur le christianisme, il était en ce moment trop loin de là, mais sur une autre vie et sur l'âme, et encore seulement les idées courantes, sans qu'il me laissât le temps ni même la présence d'esprit nécessaire pour les préciser un peu. Il sentait bien pourtant que je ne pensais ni ne sentais comme lui et que je n'approuvais pas. Aussi, arrivés au milieu de la place Vendôme, toujours disputant, ou plutôt lui seul disputant, plus encore avec lui-même qu'avec moi, il me quitta là assez brusquement et, me frappant dans le creux de la main: « Je ne vous aurais pas cru si fanatique, » me dit-il textuellement. Ces mots, qu'il me déposait ainsi dans le

creux de la main, avec un adieu de la sienne du reste amical, il me semble encore les entendre. Mais « fanatique! » moi qui n'avais guère pu lui opposer que des banalités philosophiques, et qui me trouvais plutôt lâche de n'avoir pas su mieux défendre ma foi, ce que j'en conservais du moins, malgré tout, si lui n'en voulait plus avoir.

Dans une de mes rares et difficiles interruptions à cette espèce de discours saccadé, mais suivi, par lequel il s'épanchait en négations plus que je ne lui avais jamais vu faire, je lui rappelai tant de belles pages de son *Port-Royal* où il expose et apprécie si profondément la foi des pieux solitaires, celles surtout où il presse si vivement le scepticisme de Montaigne, le débusque pour ainsi dire, de cachette en cachette, et le force à se montrer. — « Mais ne voyez-vous pas, s'écria-t-il, que tout cela n'était que jeu de l'imagination et de la pensée? » C'est ce que, longtemps après, il a mis en manière d'épilogue de ses ouvrages. Pensait-il ainsi à Lausanne, en faisant son cours, dans lequel se trouvait, déjà toute rédigée, cette étude sur Montaigne? Je ne le crois pas, ni ne voudrais le croire. Ce qui est certain, c'est qu'il ne l'exprima point publiquement alors comme il venait de le faire avec moi. Mais ce qui est certain aussi, c'est que par quelque pente secrète de sa pensée et où le livre qui l'avait irrité ne fit qu'aider à l'impulsion, il commença de ce moment à marquer davantage et plus directement son désaccord avec les idées religieuses et à passer de l'autre côté. La foi, la religion étaient affaire de « tempérament, » écrivit-il dans un article qui parut, si je ne me trompe, peu après l'ouvrage dont il avait été offus-

qué. Ce mot fut très remarqué de ses amis de Suisse, appartenant presque tous au parti religieux, et leur fit beaucoup de peine. Ils avaient continué, malgré tout, d'espérer pour lui selon leur désir et leurs espérances. Ce mot, et tout ce qu'il révélait, les séparait de lui, et lui-même se sentait séparé d'eux sur ce point. Bientôt vinrent ses déclarations réitérées de n'avoir fait que traverser les partis et les croyances, de n'avoir « jamais aliéné sa volonté et son jugement dans ses traversées, » comme le rappelle et le résume très bien M. Eugène Rambert dans son livre sur Vinet, d'avoir enfin « si bien compris les choses et les gens qu'il donnait les *plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient le convertir et qui le croyaient déjà à eux. » En s'exprimant d'une façon aussi crue, peut-être s'en faisait-il accroire et jugeait-il trop à distance les autres et lui-même. Quoi qu'il en faille penser, malgré ses propres déclarations, son état intérieur a dû être en tout cas plus successif qu'il n'a pu le noter ; et puis on ne joue pas avec des choses si sérieuses et si graves. Quand on le fait, même avec l'instrument le plus fin, ce sont elles qui se retournent contre vous et vous jouent au contraire; on se figure leur avoir échappé, ce sont elles qui vous échappent; on a beau croire en avoir fini avec elles, elles n'en sont pas moins là qui vous regardent! elles ne vous fascinent plus, elles vous obsèdent. Ne fût-ce que pour les repousser, on y revient toujours.

En tout cela cependant, pour se garder de mal juger, de trop juger, il faut tenir compte aussi du caractère, surtout avec Sainte-Beuve. Exact, précis, très clair et

très net dans tout ce qu'il pensait et écrivait, bon, facile, aimable et tolérant dans la vie ordinaire, il n'en avait pas moins, comme auteur et comme homme, ses emportements d'action et d'idée. Il prenait alors parti, plus qu'il ne s'en doutait dans le moment même, quitte à s'en repentir après. L'ensemble de ses œuvres en fait foi : que de retouches à ses portraits, que de correctifs à ses critiques, que de retours sur ses jugements, pour les rendre plus doux ou plus sévères ! Sa pensée et son action toutes personnelles et en ce qui le concernait uniquement, devaient subir aussi ce genre d'influence. La vive et lumineuse clarté de son esprit n'était pas toujours calme et sereine. Tous ceux qui l'ont vu de près savent qu'il était un peu *rageur*, pour employer une expression vulgaire. Ses impressions, ses décisions s'en ressentaient, qu'elles fussent ou non momentanées. On en a vu un exemple sensible dans la scène que j'ai rapportée, où un incident tout personnel et peu important en soi avait fait partir le ressort, pour ainsi dire, et déterminé ce coup de feu contre les croyances religieuses. Ces coups subits faisaient trace en lui et, en se répétant, affermissaient le trait, creusaient la blessure, et changeaient en état fixe ce qui n'avait pas été d'abord une situation arrêtée. Qui peut dire que cette disposition n'ait pas agi plus ou moins chez lui jusqu'à la fin, et que les *retouches* et les *repentirs* ne fussent pas venus encore, s'il avait vécu plus longtemps ! Une de nos pensées isolées, ni même la dernière, ne dit pas tout, en bien comme en mal. C'est sur leur ensemble et leur résultante qu'il faudrait pouvoir juger.

En résumé, Sainte-Beuve avait voulu, plus que personne, voir et savoir la vie, celle des autres et la sienne. Comme elle n'en gardait pas moins son secret (car on sent bien qu'elle en a un), il s'emportait d'autant plus contre elle et ce qui l'a ainsi faite. Et de guerre lasse, n'y ayant pu voir davantage, il en était venu à se dire que « ce n'était qu'un jeu de l'imagination et de la pensée. » Qu'en savait-il? Et qui peut en jurer?

II

Malgré ces dissentiments d'opinion qui commençaient à percer entre nous, nous n'en étions pas moins restés bons amis, et cette amitié subsista toujours de part et d'autre. Cependant, celles de ses idées, affirmations ou négations, que je ne pouvais partager, allaient se montrant, se marquant toujours plus, et sa vie elle-même prenait un courant plus large et plus mêlé où il ne m'était pas si facile de le suivre. Quand j'allais le voir, nous évitions d'un commun accord les points sur lesquels nous ne l'étions plus. Tout cela ne refroidissait pas notre liaison, mais en diminuait l'espace. Je n'étais plus cet « ami unanime avec lui, cet autre lui-même, » comme il a dit, longtemps encore après (1864), l'avoir trouvé en moi à propos de la chronique de la *Revue suisse*. De ne pouvoir plus aborder avec lui toute espèce de sujets comme autrefois, parce qu'il se prononçait sur ceux qui me tenaient le plus au cœur de façon à m'ôter l'envie d'une

discussion inutile, me mettait mal à l'aise, même pour une simple causerie. J'y sentais des écueils, entre lesquels il m'était d'autant plus pénible de louvoyer que lui y mettait moins d'attention avec moi. Mes visites devinrent ainsi plus rares, et pour un temps assez long cessèrent même tout à fait.

Il n'en a jamais bien su ni voulu savoir la cause. Il crut un moment à un blâme sur son adhésion à l'empire. Ce n'était pas cela, mais essentiellement cet embarras d'esprit que j'éprouvais avec lui. A quoi je dois ajouter, pour tout dire à ce sujet, deux faits particuliers, dont l'un m'avait peiné, et dont l'autre n'était pas pour faciliter nos relations et m'y laisser à l'aise. On a vu qu'il avait absolument voulu me confier deux testaments successifs, dans lesquels il m'instituait son exécuteur testamentaire. Je sus par un tiers qu'il avait fait un autre testament (ce ne devait pas être le dernier). Ce changement me parut tout simple dans sa disposition d'esprit et sa situation actuelle ; mais qu'après m'avoir témoigné tant de confiance, il ne me soufflât pas un mot de ses nouvelles dispositions, j'avoue que j'en fus blessé. De plus, la personne qui dirigeait alors sa maison, et qui heureusement pour lui ne vécut pas longtemps, ne me voyait pas de bon œil, sachant notre vieille amitié. Je ne me souciais point, d'ailleurs, de me trouver en rapport avec elle, et j'avais lieu de croire qu'elle, de son côté, lui cachait mes visites quand je ne le trouvais pas. Ainsi, outre le dissentiment de pensée, la différence de vie aussi me gênait.

Du reste, ce n'était pas une brouille, mais seulement une « abstention » de ma part, comme je le lui dis dans

une lettre. Je tardai trop à le lui expliquer, ce fut mon tort, mais je souffrais de voir se détendre, sinon se dénouer, un lien si cher, quoique ce ne fût ni sa faute ni la mienne. Plus j'attendais, plus j'avais de peine à me décider à faire les premiers pas, voyant que lui n'en faisait aucun, pas plus de m'écrire que de venir me voir. Enfin, je me décidai, allant le premier à lui, et lui écrivis dans le sens que je viens de dire, sans pouvoir cependant mentionner les deux faits indiqués plus haut, ce qui n'eût été dans les convenances, ni pour lui ni pour moi.

Voici les principaux passages de ma lettre; je la donne parce qu'on verra, par la réponse, que cette interruption momentanée de notre amitié fut un point douloureux dans sa vie comme dans la mienne.

« 14 novembre 1854.

» Mon cher Sainte-Beuve.

» Ruchet (mon beau-frère, qui le connaissait déjà de Lausanne) m'a dit et je sais d'autre côté, quand je ne le saurais pas par moi-même, que notre séparation actuelle, mais uniquement extérieure pour ma part, vous semble inexplicable et vous peine, comme elle n'a cessé de m'affliger aussi. Je n'ai pas passé un seul jour sans penser à vous de la meilleure manière dont je puisse penser, surtout le soir quand je puis un peu me retrouver et me recueillir.

» Bien des fois j'ai voulu vous expliquer tout cela; mais ma défiance de moi-même m'en a empêché, avec la crainte que le moment n'en fût pas venu. L'est-il maintenant? je l'ignore : dans tous les cas, cette explication,

plus simple d'ailleurs que vous ne vous la figurez peut-être, je vous la dois.

» Et d'abord, ne croyez pas que je ne sente sincèrement, dans la mesure du moins où le cœur de l'homme peut avoir de la sincérité, que vous m'avez donné en tout temps plus que je ne méritais. Mais j'ai eu auprès de vous une place trop belle; et si peu que j'en fusse digne, quand à un moment j'ai senti bien précisément que je ne l'avais plus, je n'ai pu ni, je crois, je ne devais en accepter une autre, sans me dissimuler que bien des gens m'eussent encore envié celle-ci et avaient tout ce qu'il fallait pour la remplir mieux que moi.

» Il m'est, d'ailleurs, à peu près impossible de m'absenter de la maison aux heures que vous m'aviez fixées pour vous voir; une ou deux tentatives que je fis me prouvèrent, en outre, que j'aurais de la peine à pénétrer jusqu'à vous.

» Ajoutez à cela ma sauvagerie, dont je suis loin de me vanter, mais qui ne diminue pas avec l'âge et ne m'enhardit pas; puis le genre de vie que je mène et dont vous ne pouvez guère comprendre l'effet, à la longue, sur quelqu'un qui l'accepte, mais qui ne s'en acquitte que par un effort continuel. Je suis un petit poney des montagnes qui se trouve attelé à un omnibus. Il en fait triste mine, et sa journée finie, il se cache et va dormir ou songer à l'écart.

» Je me demande aussi si vous retrouveriez en moi ce que vous vouliez bien y trouver autrefois: car je suis devenu très morose à l'endroit des choses littéraires; je n'y ai plus le même goût ni la même foi que jadis; et il

me semble déjà, pour ce qui me concerne, les avoir traversées comme un rêve...

» Ce silence dont je viens de vous dire les véritables causes, ne l'attribuez non plus en aucune sorte à la politique, ni à rien de ce qui y touche, comme vous l'avez fait entendre à Ruchet. En politique, je ne suis rien, je ne crois à rien de possible, et je pense actuellement pouvoir m'en abstenir, lui ayant aussi payé mon tribut; mais je trouve très légitime que chacun suive en conscience ce qu'il regarde comme son chemin...

» Et maintenant, mon cher Sainte-Beuve, quelque accueil que vous fassiez à cette lettre, et d'avance je m'y soumets, vous ne pourrez pas douter du sentiment qui l'a dictée, celui d'une amitié qui n'a jamais cessé et qui, malgré tout, ne cessera pas. »

Dans sa réponse, qui m'arriva quelques jours après, il se montra non plus triste, mais plus piqué que je ne l'étais. La voici tout entière :

« 19 novembre 1854.

» Je vous remercie de votre lettre et de l'intention qui l'a dictée. Je n'entre dans aucune explication, car si détaillées que soient celles que vous prenez la peine de me donner, je ne les crois pas encore complètes. Un seul point importe à marquer : lié comme je l'étais avec vous et sans que je pense avoir d'autre tort que celui d'être depuis cinq ou six ans sous le fardeau d'un travail incessant et qui n'est pas devenu plus facile en se continuant, — travail qui m'a interdit tout entretien de relations mondaines ou amicales, et m'a forcé de laisser croître l'herbe

sur le chemin de l'amitié, — je me suis un jour aperçu tout d'un coup, et sans m'y tromper, que les ronces avaient poussé entre nous et qu'il n'y avait plus de sentier. Je ne suis pas de ceux qui disent *tout ou rien*, en amitié : aussi eussé-je accepté et agréé avec reconnaissance tout ce qui m'aurait prouvé que le passé tenait entre nous. Mais évidemment vous aviez accueilli cette idée que notre amitié pouvait entièrement cesser, et les choses, en tant qu'elles dépendaient de vous, se sont passées en conséquence. Là est pour moi la blessure. Car j'aurais admis tout le reste, diminution, ajournement, tristesse et crise à demi sombre sur le passé. Mais ce qui domine désormais mes souvenirs en ce qui vous concerne, c'est cette abdication et cette résignation volontaire et continue que vous avez faite de notre passé. Une lettre telle que celle que je reçois aujourd'hui, venue plus tôt et à temps, m'aurait certes suffi et m'aurait touché : mais, après des années révolues, comment renouer la chaîne ? Est-ce ma faute si j'ai cru que, malgré tout, et à travers les absences et les nécessités de la vie imposées à chacun de nous, il y avait quelque chose de sûr et d'essentiel, j'oserai dire d'inviolable dans notre amitié, et si je ne puis plus le croire ? Au moins qu'il reste de vous à moi une disposition égale et tristement bienveillante : c'est celle que votre lettre me paraît assez bien exprimer et qu'elle a aussi produite en moi, — une estime durable d'homme à homme. — Recevez-en ici l'assurance.

SAINTE-BEUVE.

Je fus peiné, mais non blessé par cette lettre, comme j'aurais pu l'être. Il y faisait sa part beaucoup plus que la

mienne. Je devais donc lui répondre, pour rétablir la situation vraie, et c'est ce que je fis ainsi, autant que je le pouvais, sans insister sur des faits dont l'un d'ailleurs avait disparu par la mort de la personne qui entravait nos communications :

« 25 novembre 1854.

» J'ai bien reçu votre lettre et je vous en remercie aussi, car je vous y retrouve pourtant, malgré la triste décision par laquelle vous l'avez terminée. Le point essentiel est bien celui que vous relevez, et je croyais l'avoir indiqué moi-même, n'ayant abordé d'autres explications que parce que vous en aviez parlé à mon beau-frère. Mais sur la première et la principale, pour y faire la part de chacun, je crois, en relisant votre lettre, que tous deux nous ne tenons pas assez compte des faits, et que nous les envisageons trop uniquement l'un et l'autre à notre point de vue et dans notre sentiment particulier.

» Vous avez cru que j'abandonnais notre passé, tandis que je ne l'ai pas oublié un seul jour; et moi, auparavant, j'avais cru non que vous me repoussiez, mais que, sans vous en bien rendre compte peut-être, vous ne pouviez plus me garder auprès de vous la place que vous m'aviez donnée. Forcément et indépendamment de notre volonté à tous deux, ma position auprès de vous était changée. J'ai cru que vous le compreniez. Ne le comprenant pas ou n'y pensant pas, vous avez pu être blessé, mais moi j'aurais pu l'être aussi de mon côté, la situation des deux parts étant exactement la même. Notre séparation, tout extérieure à nos yeux, a donc une égale explication de fait et pour vous et pour moi, et ainsi nous ne saurions

mutuellement nous la reprocher. Je ne me suis jamais résigné à la rupture de notre amitié, bien loin de l'avoir jamais abdiquée : je me suis *abstenu*, voilà tout, ne croyant pouvoir ou ne sachant faire mieux; et j'ai attendu et espéré. Si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, j'ai peut-être trop cédé en cela à mon caractère; mais j'ai été arrêté avant tout par des obstacles matériels, les communications directes avec vous m'étant devenues difficiles au point de me paraître presque fermées, et il me répugnait comme il me répugne encore d'en avoir par des tiers.

» Dans cette position, je n'ai point rompu la chaîne, si je me suis cru réduit à la continuer seul en silence et en me tenant à l'écart. Il y a eu certainement des moments où je vous croyais perdu pour moi, mais même alors, eussé-je dû accepter ce sacrifice, il m'était impossible de me sentir séparé de vous au fond du cœur. Je ne le suis pas même après votre lettre; c'est là un côté de mon amitié qui, si imparfait qu'il soit, en est le meilleur, et qui demeure. Je ne peux pas vous demander de vous y rattacher, puisque pour vous notre amitié est brisée. Elle ne l'est point pour moi, et si vous vous y sentiez ramené quelque jour, je crois pouvoir dire que vous m'y retrouverez encore tel que j'ai toujours été. »

Il ne me répondit pas; quelques années se passèrent; tout semblait donc fini, lorsque, me rendant aux funérailles de Mme Desborde-Valmore, notre amie commune, la première personne que je vis en entrant dans la salle où étaient réunis les invités à la triste cérémonie, ce fut lui, debout à quelques pas devant moi. J'aurais dû m'attendre à l'y trouver, mais dans ce moment je n'y pensais

pas. J'allai aussitôt à lui, et il me reçut comme s'il allait en faire autant de son côté. Dans l'instant, la glace fut brisée. Il me serra la main, me prit dans sa voiture pour suivre le convoi, et nous causâmes amicalement et sans gêne comme si de rien n'avait été. « Voilà! me dit-il, nous ne reviendrons point sur ce qui s'est passé, mais nous serons de nouveau comme les deux doigts de la main, comme cela, » fit-il en appuyant par le bout ses deux index l'un contre l'autre. Ainsi fut rescellée notre amitié. Je recommençai d'aller chez lui et d'y avoir mes entrées.

Sans qu'il y mît d'intention de me convertir, ni encore moins de me piquer, la causerie tournait bien encore quelquefois à nos points de dissidence. Par exemple, il lui échappa de dire une fois : « Oh! la conscience est une invention de la société. » Je n'eus pas la présence d'esprit de lui répondre que nous n'*inventons* rien, dans le sens strict du mot, ni par conséquent non plus la société; que nous *découvrons* seulement peu à peu et développons les germes déposés dans la nature et en nous-mêmes; que ces germes ne se montrent pas tout à coup, ni tous à la fois ce qu'ils deviendront un jour, chacun dans le temps qui leur est nécessaire et suivant les circonstances qui les favorisent ou qui les entravent; qu'il en est ainsi de la conscience encore à l'état plus ou moins latent chez l'enfant, mais qui y est, puisqu'elle apparaît tôt ou tard, et ne peut pas venir de rien. J'aurais pu ajouter que ceux qui prétendent, dans le même courant d'idées, que la conscience morale n'est pas distincte de la conscience du moi, mais la même, en essence, me sem-

blaient faire une confusion analogue à celle-là, puisque la conscience du moi ne saurait devenir morale, comme elle le devient par le fait, si elle ne renfermait pas ce germe mystérieux de moralité; que toutes deux n'étaient, si l'on veut, qu'une seule et même conscience, mais avec quelque chose de plus que le moi tout cru et matériel. Rien de tout cela ne me vint sur l'heure à l'esprit, et d'ailleurs n'aurait servi de rien. Il s'était enraciné dans ses négations et ses doutes, et, c'est le cas de la plupart des sceptiques, affirmait là où ils n'ont que le droit de douter. Du reste, je dois lui rendre cette justice : il me ménageait, et, directement, ne m'attaquait jamais.

J'étais donc plutôt moins gêné avec lui qu'avant notre rupture. Cependant, je sentais bien que le terrain n'était pas devenu plus libre; au contraire, et je devais faire attention de ne pas trop m'y aventurer. De plus, sa vie aussi était bien changée. Il avait de nouveaux amis, de nouvelles relations, non plus seulement littéraires, mais avec de hauts personnages politiques; lui-même en était un, comme sénateur, quoiqu'il ne fût pas homme à le faire sentir à personne et qu'il se montrât toujours simple et facile dans son intérieur. S'il s'y livrait parfois à quelques-unes de ses *fougues*, c'était comme dans le bon temps, et l'orage était bien vite passé. Pour rejeter un moment le fardeau d'un travail qui grandissait plutôt que de diminuer avec l'âge, il prenait des distractions qui attiraient sur lui une attention fâcheuse et du blâme. Sans vouloir les excuser, il faut dire que c'étaient bien réellement des distractions plutôt qu'autre chose: grand régulateur de son temps, il les prenait et les quittait avec la

même facilité. C'était pour lui comme pour une femme élégante une promenade en voiture avec son épagneul à ses côtés. Revenu à son travail, il y était de nouveau tout entier. On conçoit néanmoins que tout cela, et ses hautes relations et d'autres trop faciles, formaient pour moi, autour de lui, comme un nuage, un monde fermé, dans lequel je ne songeais nullement à pénétrer.

De fait, mais sans intention de sa part ou de la mienne, notre domaine commun, si je puis dire, était encore diminué; mais dans cet espace plus restreint, l'accès, la familiarité, l'intimité étaient les mêmes que par le passé, si de part et d'autre on ne pouvait plus autant se donner. Il me voulut de ces dîners du lundi, dont on a dit plus de mal qu'ils ne le méritaient, car sauf le talent et le choix des principaux convives, lui en tête, ils ressemblaient à tous les dîners littéraires, et même aux dîners entre simples particuliers. Il m'envoya sa dernière et complète édition de *Port-Royal*, avec un billet où il disait trop flatteusement, mais on ne peut plus amicalement pour moi :

« Cher Olivier,

» Je suis bien sensible à votre lettre et à votre approbation sur ces petites parties ajoutées. Je suis en retard avec vous. Il y a un paquet à votre destination, mais je n'ai pu encore le faire porter. A qui offrir ces souvenirs, sinon à vous, le premier auteur des circonstances où l'ouvrage a pu naître? (Ce 21 octobre 1867.) »

Telle est l'histoire, ou à certains égards, si l'on veut, le roman de notre amitié. On me pardonnera d'avoir dû, à la fin, m'y mettre en scène plus que je ne l'ai fait dans

le cours de cette étude, où j'ai pris soin de m'effacer toutes les fois que ma présence n'était pas nécessaire. Ici elle l'était, dans cette crise d'une relation qui a joué, on le voit, un rôle assez marqué et soutenu, quoique peu apparent, dans la vie de Sainte-Beuve. Elle peut aider à le faire mieux connaître.

III

Dans cet homme « successif, » pour rappeler encore l'expression dont il se servit en se l'appliquant, les transformations sont au fond les mêmes que dans tout autre qui se transforme en ce sens. L'étoffe est donnée, et reste plus ou moins froissée avec des plis et replis suivant qu'on s'y appuie, et qui vont se creusant. Dans ces changements d'aspects et ces métamorphoses intérieures, cet homme, à la fois différent et semblable, meurt plusieurs fois partiellement, ressuscitant, pour ainsi dire, en lui-même, avant de mourir tout à fait, pour revivre ailleurs.

Que Sainte-Beuve soit allé, comme on l'a dit quelquefois, jusqu'à l'athéisme, il s'en est toujours défendu et il en avait le droit. Nulle part, ses ouvrages ne présentent une négation si affirmative et si complète. On y voit, et je le pense par tout ce que j'ai vu personnellement de lui, qu'il ne comprenait pas ce monde sans un auteur, un ordonnateur des choses, mais vague pour lui comme pour bien d'autres, qui, s'en rendant ou ne s'en rendant pas compte, sont dans un état analogue au sien. Même sur

Jésus-Christ et sur l'Evangile, il a eu, jusque dans les dernières année de sa vie, des mots perçants et palpitants, qui allaient plus à fond, comme sentiment de la vérité humaine et historique, que la critique tout abstraite, sans corps et sans vie.

Déjà à Lausanne, Vinet, dit son historien M. Rambert, « définissait assez exactement Sainte-Beuve, lorsqu'il en parlait comme d'une âme en qui toute la vie a passé en vue. » Et je crois que jusqu'à la fin son état vrai a été plutôt ce qu'il en disait lui-même, dans une lettre de 1844 à Vinet, en l'y appelant son confesseur, et où se trouve ce passage d'une énergie si pittoresque et si douloureuse : « C'est ceci, ce dernier point qui est tout, et que le monde appelle vulgairement le cœur, qui est mort en moi. « *L'intelligence luit sur ce cimetière comme une lune morte.* »

J'aurais encore beaucoup de choses à dire, même sans vouloir, ni pouvoir tout dire, sur celui que j'ai essayé de vous montrer à la fois plus à part et plus à découvert que d'autres n'étaient en mesure de le faire. Ce que j'ai indiqué suffit à mon but. Un dernier trait seulement, qui se rattache au cadre particulier de mon sujet.

Sainte-Beuve, venu dans notre pays pour son cours de *Port-Royal* et y ayant fait deux autres séjours avant et après, le connaissait bien, l'appréciait, l'aimait, y avait trouvé, y conserva toujours des amis, et le regardait ainsi comme un pays où, en pensée du moins, il avait un pied-à-terre. Malgré quelques passagères boutades sur ce qui pouvait çà et là l'y piquer ou dont il se piquait lui-même, il lui resta bienveillant et fidèle jusqu'à la fin. Il en a donné plus d'une preuve dans ses ouvrages, et jusque

dans son dernier travail important, son étude sur le général Jomini. Elle contient, entre autres, un passage admirable sur le vrai Suisse qui, même absent de sa patrie, en a toujours le souvenir, la vue et le chant de l'âme, « un ranz éternel dans le cœur. » Ce passage est lui-même comme un chant ému. Quelques personnes à Lausanne, — par vieille rancune politique, — ont voulu regretter que l'auteur ait pris là pour type du vieux Suisse son ancien collègue à l'académie de Lausanne, M. Monnard. Cette critique ou cette chicane, comme on voudra l'appeler, critique peu gracieuse en tout cas pour répondre à des paroles bienveillantes, fit de la peine à Sainte-Beuve, qui la releva vivement, si je ne me trompe, et en parfaite connaissance de cause, dans une lettre à un ami. Mais elle fut la seule, je crois. Je lui avais aussitôt écrit pour mon compte et pour celui de toutes les personnes que j'avais pu voir, combien nous étions touchés de ce glorieux et éloquent témoignage rendu à la Suisse. Il me répondit à Gryon, au fond de ces montagnes que, dans notre commune jeunesse, je lui avais fait entrevoir et où m'ont relégué l'âge et les événements. Il se montrait vivement touché, lui aussi, de notre sympathie, et heureux de nous avoir fait ce plaisir. Peu de temps après, il partait pour ces autres cimes où, quand tout s'efface de la terre, même ses plus profondes pensées et son plus vaste savoir, heureux, seul heureux est celui qui a pour s'avancer vers ces sommets invisibles, un plus haut chant encore, un « ranz encore plus éternel dans le cœur ! »

Ne l'eut-il en aucune manière? On l'a dit de ces derniers moments, où l'on n'est jamais sûr de bien saisir une

pensée mourante et qui s'échappe à elle-même. J'aime mieux en croire ce que peu auparavant, le 23 mai 1865, il écrivait encore à l'abbé Barbe, son ami d'enfance :

« Si tu te rappelles nos longues conversations sur les remparts ou aux bords de la mer, je t'avouerai qu'après plus de quarante ans j'en suis encore là. Je comprends, j'écoute, je me laisse dire ; je réponds faiblement, plutôt par des doutes que par des arguments bien fermes ; mais enfin, je n'ai jamais pu parvenir à me former sur ce grave sujet une foi, une croyance, une conviction qui subsiste et ne s'ébranle pas le moment d'après. Ton livre sur l'*Immortalité de l'âme* me fait repasser méthodiquement par ces mêmes chemins. Je te sais gré de cette promenade élevée que te doit mon esprit, qui ne laisse pas d'être un peu fatigué et dégoûté bien souvent. J'espère te revoir encore, et renouer l'entretien d'autrefois, d'aujourd'hui et de demain : l'entretien dont le sujet est éternel. »

LE

CANTON DE VAUD

SA VIE ET SON HISTOIRE

MORCEAUX DÉTACHÉS

LE CANTON DE VAUD

SA VIE ET SON HISTOIRE

PREMIÈRE SÉRIE

LA NATURE

I

Les Alpes et le Jura.

Il y a entre les Alpes et le Jura cette différence capitale que, chez les unes, l'empire de l'homme finit promptement, ou ne dépasse pas un terme fixé ; tandis que, chez l'autre, il n'y trouve plus, pour ainsi dire, aucune borne, et l'a dès longtemps tout vaincu. Dans les Alpes, dès que l'on aborde une certaine région (et elle est très étendue), le combat fatal de l'homme et de la nature s'engage ainsi qu'aux jours primitifs du monde. Là, que l'homme s'élève de quelques pieds au-dessus du peu qu'il a pu soumettre, et il recommence à être écrasé, comme à cette heure où, entrant dans la lice, il sentit le poids de la création qui tombait sur lui. Dans le Jura, la puissance

de la nature est bien moins terrible, plus subjuguée, et passagère. Il en reste assez seulement, pour que l'homme, détourné d'une terre rebelle, soit convié par là à se replier sur lui-même, et se livre à un travail d'intérieur, sans être appelé dehors par l'espoir ni par le péril.

Le Jura n'a pas les pointes ardues des Alpes, ni leurs enfoncements fertiles : tandis qu'elles présentent les deux extrêmes, ses rigueurs et ses facilités sont très rapprochées, et lui donnent un caractère uniforme. Ce n'est pas seulement son aspect qui est peu varié, c'est encore sa vie. Il se déploie comme un grand rideau, droit et immobile. Peu de franges, peu de plis ; rien qui flotte. Sa couleur même n'a pas beaucoup de tons divers : c'est presque toujours l'azur, qui parfois, il est vrai, arrive à une grande beauté, quand la menace des cieux ou je ne sais quel tressaillement de la nature le rendent sombre et profond [1]. Il a, sous l'infini des airs qui roule à larges ondes sa rayonnante immensité, il a des poses tristes et lentes, dont les mouvements imperceptibles ébranlent le cœur et l'agitent pour longtemps. Mais ce n'est pas, ainsi qu'on le voit dans les Alpes, le prisme gigantesque des forêts ondoyantes et nuancées, des vertes pentes qui semblent tomber du ciel ; des roches nues pareilles, le soir, aux arcades, aux dômes de temples aériens qui s'animent des reflets du cuivre ou du vermeil, puis s'éteignent dans une flamme violacée ; des neiges enfin qui fleurissent comme la rose, et des glaciers rayonnants de pourpre et d'or. Il

[1] Nos anciens actes lui donnent l'épithète de *noir :* les Joux noires ; la montagne noire du Jura.

y a, disons-nous, la même différence à l'intérieur. Le Jura n'offre pas ces endroits inaccessibles, absolument interdits à la domination et même au pied de l'homme. Ses vallées, et je ne parle ni des moins considérables ni des moins opulentes, sillonnent pour ainsi dire sa crête. Les grandes vallées du Jura suivent sa chaîne : elles sont longitudinales. En sorte qu'avec elles, l'homme le gravit et le subjuge aisément jusqu'au sommet. Mais, en revanche, la plupart sont peu profondes, ouvertes aux vents qui s'y ébattent à l'aise, et souvent marécageuses. Ces circonstances leur font un climat froid, plus redoutable peut-être que celui des Alpes ; et, en général, leur nature est triste et revêche. Ainsi, le Jura se laisse vaincre facilement ; mais il donne peu. Il ne possède pas la richesse des vallées transversales ; celles qu'il perce dans cette direction ne sont que quelques gorges oubliées. Les vallées latérales des Alpes, au contraire, s'ouvrent au loin entre les monts qui les abritent ; elles y concentrent les rayons du soleil, en même temps qu'elles sont arrosées par mille fontaines ; et quelquefois l'aile impétueuse des vents ne fait que passer sur leurs têtes. Ainsi, les Alpes ne se livrent pas tout entières ; mais là où elles se donnent, elles donnent beaucoup. L'autre chaîne, tout en obéissant mieux à l'homme, ne lui fournit cependant pas assez pour qu'il se contente de la nature, et s'en tienne à cette richesse. Il cherche plus loin ; et le sol, par sa soumission première et la résistance qui la suit, contraint l'homme à se tourner d'un autre côté.

Le Jura, dirais-je s'il était permis d'appliquer à la nature le langage de l'histoire ; ce vieux Jura, que les géo-

logues font l'aîné des Alpes, est la montagne à l'état civilisé ; les Alpes sont la montagne à l'état sauvage. Il y a chez elles, oui ! sur ces fronts chauves et froids, quelque chose de jeune, de primitif, d'inaltérable et d'inaltéré. Le Jura, ce corps vieilli et couché par terre, sur lequel l'homme pose partout son pied, qui a vu la mer vaincue se retirer au loin, des continents poindre à la surface des flots, comme les écueils d'un océan alors encore sans naufrages ; ce témoin d'une création complétée seulement après lui, d'une révolution qui vint le frapper lui-même et l'humilier devant les nouveaux géants vomis par les ondes, le Jura se montre aujourd'hui en quelque sorte façonné à la vie commune ; il subit tous les changements de la nature, et, quoique peu varié, n'est immuable dans aucun de ses aspects. Ainsi que les plaines, il se couvre de neige et la perd, plaine lui-même aussi avec sa ligne uniforme et ses vallées plates où ne descend l'ombre d'aucune sommité sourcilleuse et chenue. Les Alpes, arrivées plus tard, ne vivent que par elles, ne s'accommodent avec nul autre. Elles ont monté hardiment au-dessus de la terre ; et rien n'est venu adoucir la vivacité de leurs formes, emprisonner leur allure, froisser leurs flancs, ni courber leur taille hardie. Elles montrent toujours des fronts éclatants, et d'une neige florissante. Ça et là, il se fait bien quelques remuements dans ces corps immenses et vigoureux. Mais les colosses n'en sont point ébranlés. Ils restent toujours les mêmes dans leur diversité jeune et sans tache : sublimes, fiers, sévères avec leurs têtes glacées, mais répandant l'abondance à leurs pieds.

La vie et les mœurs industrielles, voilà ce que nous

présente plutôt le Jura ; tandis que la vie et les mœurs pastorales appartiennent plutôt aux Alpes. Ces dernières ont sans doute aussi leur industrie, surtout dans les plaines qui dépendent de leur système : mais l'industrie ne caractérise pas les peuplades alpestres ; elle le fait, au contraire, pour celles du Jura. Les occupations pastorales n'y sont guère qu'une espèce d'industrie, au lieu que, dans les Alpes, elles sont la vie même.

. . . .

Ces deux régions donnent sans doute à leurs habitants cette vigueur agile, cette prudence énergique des mouvements, habitués qu'ils sont à lutter avec les éléments et la nature, à en tourner adroitement les difficultés plutôt qu'à les surmonter et à les faire disparaître. Forcés, à tout moment, de louvoyer contre les précipices, de suivre. selon le caprice réfléchi de leurs sentiers, les plus subtils détours, descendant pour montrer, et montant pour descendre, ils portent dans la vie des procédés analogues et se conduisent parmi les hommes comme parmi les rochers, par des voies mystérieuses, avec une souplesse calculée, et en n'abandonnant jamais cette finesse, cette demi-ruse, trait caractéristique des montagnards.

Mais la vie pastorale et la vie industrielle mettent déjà ici une nuance. Comptez, de plus, que le Jura n'est pas à beaucoup près autant que les Alpes le monde de la nature et de la lutte de l'homme avec elle. En sorte que dans ce domaine il y a toujours chez ces dernières un plus rude exercice, une audace plus aguerrie, une adresse corporelle plus parfaite, la nécessité enfin d'un déploiement d'énergie plus grand. De même encore il y a dans

les Alpes plus de richesses premières, et conséquemment, de la part de la nature, un attrait plus fort, une attache plus malaisée à dénouer. Une moindre opulence naturelle, ou, si l'on veut, une médiocrité qui approche de l'indigence, en rejetant l'activité du montagnard sur les matières secondes et sur l'industrie, arrache ses regards du sol borné où ils se prosternent, donne à son habileté native un champ tout nouveau, la modifie par là plus ou moins, la développe, la tourne vers de plus vastes espaces, la négocie pour ainsi dire, et fait souvent, dans le Jura, de l'habitant d'une vallée perdue, un homme dont les intérêts matériels et par conséquent la pensée, au lieu d'être arrêtés par ses montagnes, s'étendent sur le monde entier.

Entre les populations montagnardes qui ceignent l'Helvétie romane, il y a donc des traits communs; mais aussi des différences que le cours des âges a rendues profondes. Aux Alpes plutôt la vie pastorale, naturelle et primitive; au Jura plutôt la vie industrielle et de civilisation. Bien que sans doute ce contraste soit fort entremêlé, que là passent leur vie ensemble bergers et marchands, qu'ici tous les chalets n'aient pas disparu devant les ateliers; on peut, je crois, toujours reconnaître cette opposition fondamentale. Et n'en résulte-t-il pas pour chacune des deux populations un aspect moral différent? Si on le dessinait ainsi, on ne ferait pas tout connaître assurément; mais on ne s'écarterait pas trop de la vérité.

L'habitant du Jura a l'esprit plus étendu, plus entreprenant que celui des Alpes. Plus aventureux ne dirait pas encore toute la chose, mais bien, plus *aventurier*.

pourvu qu'on ne laissât à ce mot aucune acception de blâme ni d'outrage. Posté sur sa muraille en sentinelle, le montagnard du Jura voit à ses côtés les Alpes et les plaines avec les chemins qui y conduisent. Elles semblent l'inviter à venir vers elles. Il descend et s'en va partout faire sa moisson.

L'habitant des Alpes, au contraire, de ses vallons ombreux et murmurants, n'entend que la cascade qui chante dans la solitude, ne voit que les sapins inclinés ou le rocher dominateur. S'élève-t-il péniblement et comme un insecte sur le front du géant, c'est le monde glacé qui l'entoure, qui absorbe ses yeux ; les riches plaines dans le fond ne paraissent que comme un désert perdu sous la brume ou dévoré par la ferveur du jour. Ainsi se bornent ou s'émoussent ses regards. En revanche, il a l'avantage sur son frère du Jura par une énergie plus compacte et plus dure, et par je ne sais quelle sauvage grandeur.

Je ne craindrais pas de dire qu'il y a, en général, parmi les habitants des Alpes plus de dignité naturelle que parmi ceux du Jura. Chez ceux-ci, lorsqu'elle existe, elle a davantage l'air acquis. C'est la civilisation qui la donne à l'homme, lequel sent ce qu'il vaut, surtout par ce qu'il a fait. Dans les Alpes, la dignité humaine se montrera plus dégagée de ces appuis secondaires.

Pareillement, en politique, la liberté dans le Jura est chose moderne, raisonnée et spéculative. Dans les Alpes, elle est bien plus un sentiment de nature. Aussi, les temps où nous vivons étant ceux d'une politique systématisée, le Jura y entre bien mieux que les Alpes. Il a, dans cette sphère, une prépondérance qui appartint à celles-ci dans

les siècles non raisonneurs. Les généralisations, les principes, les classifications rigoureuses, les enrôlements sous la bannière absolue d'un système, trouvent les montagnards du Jura plus dociles; il y a toujours chez ceux des Alpes quelque chose de récalcitrant.

Le Jura lui-même est déjà significatif à cet égard. Les vues qu'il ouvre du haut de sa grande galerie de pierre, qui semble faite pour contempler le spectacle des Alpes, sont des vues d'ensemble, et ont quelque chose d'abstrait. Elles sont immenses, et tout y est un. Des détails sans nombre, et il semble qu'on n'ait devant les yeux qu'un seul tableau, réduit en grandes masses, simplement et clairement disposées. Le Jura voit tout, mais de loin, et d'une égale et médiocre hauteur. Les Alpes, chacune en des points différents, creusent la terre ou percent le ciel, et ne se rangent que sous une immense harmonie.

Tout ceci est en rapport avec ce que nous avons dit de l'industrie dans les deux régions. L'industrie est déjà une vie plus abstraite, plus éloignée du fait simple et premier de l'existence que les occupations pastorales. Dans celles-ci il n'y a que l'homme; dans celle-là l'individualité humaine disparaît sous les généralités sociales. Comme on l'a observé, l'industrie crée une espèce de féodalité, recrute une petite armée, coordonne et subordonne autour d'un centre commun, systématise, pour ainsi dire, en action. De même que les possesseurs de fiefs accaparèrent la société féodale, la société industrielle, qui est aujourd'hui la principale face de la société civile, n'a pour représentants que les propriétaires des manufactures ou les propriétaires de comptoirs; le commis n'étant

d'ailleurs strictement qu'un ouvrier, qu'un travailleur dans un genre plus distingué. Au moyen âge, le manoir concentrait autour de lui le sol, alors la seule richesse, absorbait les sueurs obscures qui l'avaient fertilisé. Aujourd'hui, l'atelier doit faire aussi pour son maître la part du lion.

Si les villains de la féodalité ont escaladé le haut manoir et affranchi leurs terres, les villains de l'industrie que feront-ils un jour ? Je n'ai pas à le dire ; mais seulement à remarquer que les Alpes ont beaucoup moins subi cette nouvelle organisation sociale. Voyez, en passant, combien à tout âge, en toute chose, la liberté leur est inhérente, naturelle, et en quelque sorte forcée ! Qu'elle s'y soit donc maintenue de toute antiquité, nous le pouvons déjà comprendre même par les faits contemporains, d'ailleurs si pâles et si mêlés.

C'est en effet davantage dans le Jura et ce qui dépend de lui, que vous trouvez ces populations demi-serves d'ouvriers, étagées au-dessous du seigneur fabricant, qui dispose des trois quarts de leur temps, de leur travail et souvent de leur vie. Les populations alpestres ne se sont pas autant prêtées à cette inféodation. Moins riches, moins licencieuses, elles sont en général moins abâtardies. Quelques exceptions célèbres ne sont pas une raison, d'autant qu'elles s'expliquent par l'effet de la plus pernicieuse industrie de toutes, celle qui consiste à se vendre pour les plaisirs des riches, efféminés ou oisifs ; vil commerce, produit fatal que la beauté de la nature et des races a fait naître dans les Alpes livrées aux caprices d'une civilisation effrénée. Mais, pour l'ordinaire, le sen-

timent de la dignité humaine s'y est conservé d'une manière plus naturelle et plus vraie, il s'y manifeste avec plus de calme et de grandeur. La liberté y garde un peu de son allure primitive; dans le Jura, tournant au système elle se met volontiers au pas du mouvement général. Mais on doit convenir que ce dernier parfois regagne plus du côté de la civilisation que ce qu'il a perdu du côté de la nature; et le siècle n'étant pas primitif, les Alpes risquent de se trouver en arrière.

Enfin, pour terminer ce parallèle, le Jura, c'est plutôt la prose, et les Alpes la poésie. Je ne prétends point faire par là le panégyrique des unes aux dépens de l'autre. Il ne faut point dire, ni même trop penser de mal de cette bonne et utile prose, qui régit toujours davantage le monde. Sans être personnellement et par goût un de ses *fidèles*, j'ai pour elle un respect convenable et je comprends sa puissance. La prose, d'ailleurs, c'est l'action; et n'est-il pas fort heureux que nous en ayons au moins quelque peu à notre portée, ou même parmi nous? C'est aussi la raison et la science, toutes choses qui ne sont point à dédaigner; nous n'en avons pas encore épuisé le profit.

Enfin, qu'on voie là dedans la gloire ou le défaut du Jura, son caractère de prose en opposition aux Alpes me paraît clairement tracé. Il ne s'agit pas ici des individus, ni de leurs œuvres. Les richesses, les relations étendues que procure l'industrie, sont une condition d'existence pour certains arts, et sont celles du développement de tous. Il s'agit de ce qu'est le Jura lui-même, en essence, et comparativement aux Alpes, car il est

certes plus poétique qu'une de ces plaines insipides qui lassent par leur uniformité, sans être assez immenses ni assez nues pour attirer puissamment l'âme dans l'infini.

Mais voyez les Alpes et voyez le Jura, ces deux gardiens qui veillent à nos portes. Quelle pose différente ! Les Alpes sont debout, la tête haute ; elles se dressent sur leurs pieds rapides et chevauchent au loin la terre. Auprès d'elles, le Jura semble assis, ou, s'il se lève, il marche paisiblement, sans fracas et sans bonds, pour fournir sa carrière d'une façon gracieuse et courtoise, mais sans éclat sublime. Il se présente avec simplicité, se distribue avec clarté et une sorte de prudence. Rien d'inattendu, d'exubérant, de folâtre, de magnifiquement inutile, comme celles que nous lui comparons. Au contraire, un maintien bien réglé, une austérité calme et digne, même un peu sombre ; un air morne et froid. Qu'il m'est arrivé souvent de le sentir ainsi, lorsque du haut de sa croupe arrondie, et le dos tourné aux Alpes si vives, si éveillées, je suivais à l'occident les rangs de collines uniformes, s'assemblant avec ordre et en silence. Partout des bois noirs, des pentes sévères. Et si c'était en hiver, mêlée au lugubre feuillage des sapins, la neige elle-même n'avait plus qu'un demi-sourire, triste et retenu. La blanche neige rend les Alpes joyeuses ; c'est leur manteau virginal brodé de vert et d'azur. Quand le matin pour elles a devancé le jour, elles semblent chanter gaîment leur réveil et leur jeunesse ; un hymne de lumière flotte en haut sur leurs têtes, et se répète en échos de joie et d'amour dans les cœurs des mortels. Le soir, elles fument comme l'encens, et s'inclinant sous le ciel qui se

ferme, elles offrent alors je ne sais quelle attrayante image de prière et de mélancolie. De loin, le Jura écoute, et comme un songeur qui poursuit son chemin, il s'enfonce dans les ténèbres.

Cette infériorité du Jura doit s'entendre dans un sens général; car il présente aussi des détails d'une grande beauté, nous devons le reconnaître. Que cet hommage le relève, si d'aventure nous l'avions injustement abaissé! Avec moins d'abondance que dans les Alpes, il a pourtant aussi le chuchotement confus des eaux souterraines, le sautillant murmure des ruisseaux jaseurs, et la voix redoublée des cascades bondissantes. Le calcaire de sa formation se prête singulièrement au caprice de l'onde, qui le taille, le sculpte, et le creuse à son gré. Au lieu d'un lit de cailloux, entassés pêle-mêle, elle en a un de marbre bizarrement travaillé, tantôt en couches polies et glissantes, tantôt en réduits secrets, en détours mystérieux: là c'est le bruissant dédale de minces filets d'eau; l'instant d'après, un étroit canal étouffe la voix de la nymphe captive. Ceux qui ont vu le Val-Romey en content des merveilles. Dans notre pays, où le Jura est très beau, l'Orbe, qui vient de lui, est la plus curieuse et la plus charmante des rivières. L'Aubonne, la Venoge et l'Arnon méritent d'être visités. Là où il domine Yverdon, Grandson, Bonvillars et ces plaines qui ont gardé le souvenir de la grande bataille, le Jura peut prétendre à rappeler les Alpes avec originalité. La Vallée-de-Joux, assez grande pour contenir trois lacs; le Val-Travers qui entaille si profondément les montagnes; le lac de Neuchâtel, surtout à son ouverture et dans sa partie vaudoise;

le lac de Bienne, bordé de roseaux empanachés et portant comme une corbeille au-dessus des flots son île verdoyante ; le Moutier-Grand-Val, avec ses gorges emboîtées les unes dans les autres ; le Val-Durvau, le Val où coule la Sorne, qui dans les noirs précipices du Pichoux doit s'ouvrir un si rude passage, que les forêts des deux bords continuent à s entrelacer au-dessus de ses cascades ténébreuses ; enfin, les nombreuses grottes dont les flancs du Jura sont percés et qui furent aussi la demeure des fées ; quelques-unes de ses sommités dessinées plus hardiment ; tout cela forme un beau trésor, un riche tableau.

En outre, le Jura est le spectateur des Alpes ; c'est lui qui les a vues le premier s'élancer des cavernes profondes, pour nouer en statues de neige un chœur harmonieux. Et maintenant encore, lorsque la brume lointaine se retire comme un rideau, les blanches Vierges dansent le soir devant lui. Mais dans ce spectacle, ce n'est pas au Jura qu'appartient la Muse. S'il en a une, c'est cette muse pédestre que le poëte invoque au déclin de ses jours, quand il n'a plus la force de prendre son vol vers les nues. Muse agréable et facile, qui chemine au petit pas, qui regarde autour d'elle, sait et voit beaucoup de choses, cause encore plus qu'elle ne chante, et disserte volontiers. *Carmina sermoni propriora.*

L'homme aussi a traité le Jura davantage en profane. Que lui reste-t-il de mystérieux, de sacré? Voyez, par exemple, la part qu'il a dans la langue humaine. A l'exception de son nom antique et général, comme tout ce qui le nomme est clair et évident ; encore celui-là se

retrouve-t-il dans le mot de *Joux* qui est très commun. Mais ses noms locaux, que sont-ils ordinairement? A part un bien petit nombre, ceux des propriétaires. Depuis quand datent-ils? Comme ces derniers, de hier. Dans les Alpes, au contraire, l'homme a dû presque toujours laisser intacts les noms et les choses. Le lieu n'étant pas possédé, n'est pas transmissible, ou il a si bien un caractère à lui, antérieur à ses maîtres, que leurs noms glissent sur le sien. Il reste donc ce qu'il fut: sublime et obscur, mystérieux et sonore, réveillant à demi tout un monde de vagues traditions, de souvenirs antiques et de grandes images, qui dort, comme enchanté, sous la neige et sous la pierre.

Ainsi donc, aux Alpes la poésie, l'enthousiasme, les hautes et originales pensées, la profondeur et la fixité. Au Jura, la prose, le savoir-faire, l'étendue et le changement, le progrès. J'ai déjà fait mes réserves pour les individus: je parle de l'influence, d'une manière abstraite. Ensuite, mille causes secondaires ont modifié cette nature primitive. Il faut remarquer aussi que les Alpes sont d'une si haute poésie, pèsent d'un poids si grand sur l'homme, qu'il en est d'abord écrasé, et n'apprend de ce premier coup qu'à s'incliner sous elles, ou à se glisser clandestinement à l'entour; et c'est à ce premier pas que, dans la plupart des occasions, reste naturellement la multitude. Il ne faut ni un esprit vulgaire, ni un petit effort de cet esprit, pour se redresser devant ce Génie atterrant des Alpes, pour le soumettre à sa pensée et se l'approprier.

Mais une fois qu'il s'est rendu, quels trésors merveilleux! quels vallons parfumés! quelles pentes fleuries!

quels cristaux éblouissants ! quels ombrages ! quelles fontaines ! Heureux l'enfant des Alpes qui a su en dompter le Génie ! Du haut des cimes, et pareille à une cascade au chant éternel, par mille ruisseaux, par mille murmures, sur l'ardoise et le granit, au fond des vacillants abîmes, au travers des rocs ténébreux, au bord des lacs mélancoliques, en d'intimes retraites vertes et souriantes, le long des pâturages entrelacés d'un réseau de lumière et d'ombre, dans les bois de sapins qui mugissent comme des flots, sous les thymiers, les hêtres et les cytises, la Poésie descend dans la vallée, et avec le couchant retourne en jets de flamme vers les cieux. Allez, jeunes amis ! allez puiser à cette source inconnue. Remontez les torrents, et perdez-vous dans les forêts plaintives : c'est là que le Génie des Alpes vous attend, et là sont aussi les retraites sacrées de celui de la Patrie.

II

Le plateau suisse.

Ce qu'on nomme le plateau suisse n'est qu'une partie, la partie sud-ouest et la première du grand plateau alpin, appelé par d'autres plateau de Suisse et de Bavière. Il fait partie d'un remarquable ensemble géographique, sur lequel nous allons hasarder quelques mots. Notre sujet y est intéressé.

Le Jura et les Alpes jusqu'au Léman, la Forêt-Noire

et la Forêt-de-Bohême, sont les murs principaux d'une enceinte où le sol présente un de ces renflements si nombreux à la surface du globe. C'est un de ces pays qui n'ont ni les escarpements des montagnes, ni la dépression profonde des véritables plaines qui ne voient au-dessous d'elles que la mer, et quelquefois même descendent encore plus bas.

Lorsque l'océan enveloppait la terre, comme une goutte un insecte naissant, lorsqu'il était le seul maître et se promenait seul sur l'étendue, notre sphère avait l'aspect confus des flots immenses, elle était *vague*, *informe*, et sa figure encore en germe ne présentait qu'un sens obscur, inachevé. Soudain se fendirent les ondes pour laisser passage aux têtes joyeuses des continents nouveau-nés. Des îles s'élançaient à la lumière, battaient l'air et les flots de leurs ailes rocheuses déployées au loin, envahissaient la mer diminuée, s'appelaient entre elles en se tendant comme des mains leurs rivages allongés, leurs promontoires, leurs péninsules: et, perfectionnant à chaque pas leur type, elles enfantaient des continents toujours plus complets, plus solides et plus hardis, plus puissants et plus sveltes, plus dominateurs au-dessus des flots et plus habiles à en fouiller en tous sens l'étendue, plus libres enfin et plus harmonieux. Les Intelligences qui purent contempler cette apparition sublime, virent par là se dévoiler peu à peu la figure de la terre, et le marbre et le granit, comme une inscription gigantesque, leur en exprimer le sens.

Les continents cheminent donc dans la mer, et cette dernière, par de subtils détours, se glisse jusque dans leur

sein. L'homme trouve ainsi mille voies, chaussées ou canaux, pour établir sa domination sur le globe, pour faire et pour rendre des visites de guerre ou de paix. Là c'est l'eau qui le mène ; ailleurs il suit l'étroit sentier d'une presqu'île, ou le pont de rocher d'un archipel.

Tantôt la terre concentre un peuple sur lui-même, tantôt elle le jette au loin, en tous sens. L'Europe est liée par plusieurs nœuds à l'Asie ; elle avance trois bras armés vers l'Afrique, et elle est la pointe avancée de l'ancien monde vers le nouveau. L'Océanie est à peine née : éparpillée dans l'Océan, sans consistance et sans lien, c'est un monde à fleur d'eau. L'Amérique sillonne bien la mer ; cependant elle sort peu d'elle-même. Elle a quelques membres légers, mais qui restent collés sur ses flancs : ce sont des nageoires, ce ne sont pas encore des ailes. L'Asie s'envole déjà davantage. Massive, compacte, elle est pourtant dégagée sur ses bords, comme il convient à l'Orient, cette source profonde de laquelle tout a découlé. L'Afrique a l'importance de ce qui l'entoure ; mais elle est épaisse et lourde ; c'est une presqu'île qui ne se meut pas ; elle dort au soleil. L'Europe est solide, vive et harmonieuse. Elle touche à tout, et n'appartient à personne qu'à elle-même.

Mais la combinaison de la terre et des mers ne donne pas toute la figure de notre globe. Il faut la voir aussi dans les inégalités de sa surface solide. Elle présente des hauts pays et des bas pays. Tantôt, les uns sont brusquements détachés des autres, tantôt ils placent entre eux des intermédiaires plus ou moins mêlés. Les montagnes proprement dites ne sont pas les seuls hauts pays. Il y a

encore ces renflements généraux, dont nous avons surtout à parler.

Les divers continents présentent chacun dans leur structure de grandes masses soulevées tout entières. Les unes l'ont été avec une seule chaîne, dont elles font partie, et rentrent dans les pays de montagnes. Ce sont de hautes et larges vallées, ayant plus ou moins l'aspect d'une plaine, mais entourées des sommités d'une même chaîne qui porte un ou plusieurs de ces plateaux dans son sein. Ils font ici partie du système ou massif de montagnes. C'est le cas, en Amérique, des plateaux de la Cordillère du nord et du sud.

Ailleurs, la masse de terre soulevée, ou le plateau (mais on verra que ce nom s'applique à des choses assez différentes), appartient à plusieurs systèmes de montagnes; son enceinte n'est pas formée par une seule chaîne, et sa surface est elle-même, dans ses divers points, à diverses hauteurs. Tel est l'immense plateau de l'Asie orientale, ou de la Haute-Asie. C'est aussi la forme de la Haute-Afrique. On voit donc qu'il faut compter dans le nombre des hauts pays : des systèmes ou des pays de montagnes, des plateaux qui y rentrent en ce qu'ils n'appartiennent qu'à une seule chaîne; et des renflements plus ou moins vastes, plus ou moins élevés, supportés par plusieurs chaînes d'une inégale hauteur, et quelquefois traversés eux-mêmes par des chaînes intermédiaires.

Ces diverses formes, et les autres qui les lient aux bas pays, les gradins, les terrasses, dont je n'ai pas à m'occuper, mêlent leur influence à celle de la découpure ho-

rizontale. Et toutes ensemble ont pour effet de donner aux masses continentales plus de solidité ou de légèreté, d'uniformité ou de diversité, de concentration ou de diffusion, autant de choses qui ont sur l'homme d'irrésistibles influences : les esprits réfléchis s'en sont toujours aperçus. Aux yeux des géographes, qui comprennent leur science, ce n'est pas pour rien que l'Europe occupe la première place, qu'elle est à la tête de la civilisation. Dans sa structure extérieure, ils lisent son droit à cette souveraineté. L'Eúrope, ce petit continent, qui n'est même qu'une presqu'île de l'Asie, présente un ensemble de toutes les formes géographiques, ailleurs dessinées sur une vaste échelle, et en Europe harmonieusement combinées, de manière à former un ensemble unique, plein de vie, de puissance et d'originalité.

L'Europe, en effet, n'a pas été moins bien traitée dans sa structure verticale que dans sa projection horizontale. Elle a un haut pays central fortement constitué, qui lui donne un nord et un midi, sans toutefois les rendre étrangers l'un à l'autre. Le passage du haut pays au bas pays n'est pas brusque et sans transition : il distingue les peuples, il ne les isole pas. Elle possède ces systèmes de montagnes qui tendent une chaîne nécessaire entre les nations, nourrissent les fleuves, aiguisent tous les courages, et renouvellent le continent de vigoureuses semences. Mais ce ne sont pas des contrées isolées, siége d'une barbarie menaçante, ou d'une civilisation recluse. Le pays de montagnes, formé par les Alpes, est une saillie qui serre, qui assujettit l'Europe au lieu de la diviser. Moins exposé aux agitations d'une nature mal apaisée,

il ne subit pas non plus la fatalité de résistance, l'uniformité de ces chaînes droites et inflexibles dans toute leur gigantesque stature, comme la Cordillière des Andes que l'homme préfère souvent tourner par la mer, plutôt que de se hasarder à franchir leur escarpée et imprenable muraille[1].

Ainsi donc l'Europe, avec les mêmes éléments que les autres parties du monde, est constituée tout autrement; et notre patrie montagneuse y joue par là un beau rôle. Si les Alpes ne longent pas la mer comme les Andes, c'est pour mettre le sommet de l'Europe à leur centre, c'est pour en faire une part égale, une distribution facile. Mais, quoique au centre, elles n'en sont pas moins différentes des chaînes immenses et abruptes qui enserrent la Haute-Asie. Elles ne font pas de la Haute-Europe un monde à part, inaccessible, rude et pesant. Le continent les pénètre: les rivages les plus éloignés leur envoient quelque bruit. Enfin, par ses découpures et ses ciselures habilement entrelacées, par ses lacs nombreux, où se rapprochent en s'y mirant des cimes opposées, et qui offrent un chemin facile à côté du précipice, par toute sa structure si riche, si variée et si libre, le pays de montagnes qui est le nôtre, participe à la diversité harmo-

[1] Les Alpes ne sont pas même autant une barrière pour l'Europe que les Pyrénées pour l'Espagne. Les Pyrénées, d'ailleurs membre secondaire du système européen, isolent la Péninsule, de concert avec ses chaînes et ses plateaux ; et pour l'Europe, elles ont toujours été un roc où se brisent les épées de ses plus grands capitaines.

nieuse dont l'Europe présente le type, et rien de ce qui est européen ne lui demeure longtemps étranger.

Le plateau alpin possède les mêmes avantages; ou plutôt, il est un de ces degrés qui font au pays de montagnes un abord facile. Ce n'est pas le plateau encaissé dans une chaîne, et la laissant descendre par un bond vers le bas du pays. Déroulé au pied des Alpes, il est seulement soutenu par elles, de même que par d'autres chaînes sur ses divers côtés. Ce n'est pas non plus un de ces vastes systèmes de plateaux, jetés à une élévation parfois considérable, comme de hauts et larges remparts entre les nations, qu'ils empêchent ainsi de s'atteindre; mais une plaine onduleuse, dont l'élévation n'est pas assez considérable pour la rendre inabordable, ou impropre aux divers travaux de l'homme et à la civilisation. Masse soulevée, appuyée par les monts, qui varient ses richesses, ils la protégent, mais ne l'emprisonnent pas.

L'Europe unit ainsi toutes les formes, en les perfectionnant; et notre pays de montagnes et notre plateau sont le centre, le premier accord de cette vivante harmonie. J'ai voulu du moins toucher la corde où résonne cette note sublime, afin d'ajouter un son de plus à l'hymne de la patrie essayé par ma voix.

Maintenant que nous avons vu la structure de notre pays et la place que ses diverses parties occupent dans la charpente de tout l'édifice, nous ne nous astreindrons plus aussi scrupuleusement aux distinctions géographiques dans l'étude qui nous reste à faire. C'est une description morale qu'il nous faut essayer après la description physique. La plaine a d'autres influences que la

montagne ; voilà ce dont il s'agit : et par la plaine nous entendons tout ce qui n'est pas la montagne proprement dite. La plaine, c'est le *bas*, pour employer notre parler populaire ; c'est le contraire du *haut*, du *Pays-d'Enhaut*, comme nous disons si bien encore. Ce qui suit regarde donc non-seulement le plateau, notre plaine principale, mais aussi ces pentes inférieures des monts qui touchent au plateau, dont elles font souvent la richesse la plus appréciée ; et en outre ces vallées, assez larges et assez profondes pour former comme une plaine par elles-mêmes, et en avoir, sans doute avec des traits particuliers, le caractère et la vie.

Le plateau suisse, tout en appartenant au plateau alpin, offre cependant un ensemble bien déterminé, circonscrit par les Alpes et le Jura, le Léman et le lac de Constance. Je n'ai point à étudier le système dont il est membre ; et à lui-même je ne puis consacrer des observations étendues, ni spéciales ; ce serait outrepasser toutes les bornes de notre sujet, d'autant plus que le canton de Vaud est assis sur un petit plateau particulier, dont nous aurons à nous occuper en son lieu.

Même à le considérer indépendamment des montagnes proprement dites, le plateau suisse présente encore une très grande diversité naturelle dans sa forme et dans ses produits. Et vous savez combien l'homme vient ajouter la sienne à celle-là. Collines, vallons, pentes plus ou moins rapides ; lacs, fleuves et rivières, ruisseaux dans les prés, nants sous les taillis ; sable et gravier, couches profondes, ou écorce gazonnée des grès et des cailloux, terre grise et légère, mottes lourdes d'argile bleuâtre,

cendre noire et féconde ; chênes, hêtres et sapins, toutes sortes de fruits, et plus encore de fleurs ; bien des espèces de bêtes fauves et sauvages, avant que l'homme leur prenant toute la place les eût expulsées, ce n'est là qu'un très incomplet dénombrement.

Toutefois, le plateau suisse a aussi ses traits généraux, et l'on peut dire que, dans cette diversité, il se ressemble ordinairement : elle lui est un caractère constant, parce qu'il faut à tous ces traits fort peu d'espace pour se produire et donner ainsi à un petit coin ce qui fait l'essence du tout.

Par exemple, pour en choisir d'autres que ceux que je viens d'énumérer, ce plateau n'est jamais large et ouvert. C'est toujours une forme maigre et sinueuse, couchée dans le sillon des Alpes et du Jura. L'éducation que la nature y donne à l'homme, est aussi presque partout la même. Ce n'est pas la furie qui ne sait qu'écraser ses enfants de ses tendresses ou de ses colères ; ce n'est pas non plus l'indigente qui, n'ayant rien pour nourrir ses petits, maudit la vie ou les envoie mendier à l'entour. C'est une mère qui donne à ses fils un médiocre héritage, afin que travaillant ils soient vigoureux, et que possédant ils soient libres. Ainsi, le sol est généralement fertile, et repose chaudement derrière les grands monts qui l'abritent. Mais il reçoit fréquemment la leçon sévère de la nature, par ces vents qui rompent les vieux arbres des vergers, par ces grêles qui effacent les récoltes, par ces gelées qui glacent l'espoir du cultivateur, par tous ces retours enfin d'un ciel capricieux qui, au moment où il vient de sourire, verse soudain mille maux sur la terre.

Néanmoins, c'est la plaine qui relativement aux montagnes possède la facilité et les jouissances de la vie. Les Alpes ne se laissent pas entièrement dompter; le Jura est froid et sombre: c'est en bas que mûrissent les raisins et que les champs se couronnent. De là peut-être chez les habitants du plateau une plus grande matérialité. Le montagnard vit de privations. L'industrie elle-même en exige directement une grande, puisqu'elle enchaîne le corps à la même place et, sans diminuer ses fatigues, lui enlève la jouissance du plein air et des libres mouvements. Les richesses qu'elle procure ne peuvent pas non plus empêcher que les hivers soient longs, le climat rude, et les plaisirs rares et difficiles. Le plateau est bien moins rigoureusement traité. Le corps y trouve plus aisément de quoi engraisser l'âme et sans doute l'esprit. L'existence y chemine doucement, poussée par une pente insensible, qui forme peu de détours, et n'ouvre jamais qu'un médiocre horizon.

Les mœurs agricoles aident aussi cette influence. Elles prédominent de beaucoup dans cette région. Les cantons du nord-est et surtout celui de Zurich, dont la vaste industrie a d'ailleurs pour théâtre la partie la plus montagneuse du plateau, ne sont que des exceptions qui ne peuvent pas effacer la couleur générale. Or on pourrait soutenir, je crois, qu'il y a dans l'agriculture proprement dite, j'entends l'agriculture routinière et sans science telle qu'est celle de la majorité, une plus grande prostration de l'âme vers la terre et la matière que dans le commerce et l'industrie. Avec ceux-ci du moins vous êtes éloignés d'un pas de cette terre fascinatrice, qui semble

avoir comme un filet magique pour prendre l'âme humaine et la tenir courbée sur son sein. Défions-nous de la terre! Elle nous veut dans la vie autant que dans la mort.

Jardins où se balancent les roses sur la laitue et le cerfeuil protégés de ces bonnes ménagères à la main plantureuse, au cœur fleurissant; vergers où des fruits d'or entrelacent leurs guirlandes; vignes pendues aux coteaux; vaste étendue des prés où siffle la faux qu'on aiguise; blés ondoyants dont la chaude senteur nous parle de l'été de l'âge; maisons, noyers, ruisseaux, ô village, ô travaux des campagnes, doutez-vous que je vous aime, et qui jamais vous aima mieux? Mais laissez-moi dire que si l'âme tombe avec le grain dans le sillon froid et sombre, elle n'en ressort pas comme lui en épi fécond et nourrissant.

Celui dont la fortune dépend du crédit public, de la guerre ou de la paix générales, du mouvement du monde et des affaires, intéresse son cœur et son esprit à beaucoup, à un grand espace. Celui qui n'a d'autre rêve que d'ajouter un arpent à un autre arpent court risque de se rétrécir à la mesure de son pré ou de sa vigne. L'homme qui dans un atelier tisse, peint une toile, ou dentelle un rouage de montre, partage une activité compliquée: elle le force bien plus à la réflexion, si du moins l'ouvrier n'est pas réduit à n'être que le complément d'une machine, suivant la tendance actuelle; elle éveille bien plus la pensée que le travail de cet autre qui ne consiste qu'à percer le sein de la terre, labeur presque brutal et qui peut rendre stupide, si un intérêt étranger ou la spiritualité religieuse ne donnent pas ici leur préservatif.

Mais aussi, lorsque le péril est évité, et il me semble qu'il l'est souvent chez nous, quelle plus douce et plus noble vie pour l'agriculteur que pour le reclus des fabriques! quels moindres dangers, d'ailleurs, de fatuité sotte et grossière, de licence, de corruption de l'esprit et du corps! Quelle existence calme et quelles races vigoureuses, auprès de ces populations d'ouvriers fiévreuses et maladives, sans liberté, sans air pur, et parquées dans les ateliers malsains comme des troupeaux!

L'adresse naturelle ou industrielle des montagnards ne se retrouve pas dans la plaine au même degré. L'*agir* y a besoin de moins de détours. Tout y est plus calme et plus uni. La finesse, qui n'y manque pourtant pas non plus, vous le savez bien, peut, dans la plaine, être sournoise; elle n'est pas madrée. C'est, si je puis dire, une finesse plus désintéressée. On y remarque plutôt de la raillerie, de la jovialité maligne, de la supériorité rieuse et moqueuse, que du savoir-faire ingénieux et de la ruse. Ce qu'on peut appeler habileté ou, en un sens très général *industrie*, y est moindre. Les plaines ont quelque chose de plus enfermé, de plus voilé, de moins clair ou moins subtil; et aussi, principalement au cœur du plateau, quelque chose de plus lourd. Nonobstant les apparences de leur réputation sur ce point, les montagnards ne sont pas lourds; ils sont lents, parce que lenteur est prudence: tandis que dans la lourdeur, il y a de l'imprévoyance et du laisser-aller, j'ajouterai presque une sorte de bonhomie.

Et en effet, vous rencontrez aussi dans l'esprit et le caractère des traits correspondants. Il va sans dire que je

fais ici abstraction des différences de races, de situations, d'histoire et de développement. Le Suisse des plaines manque de la vivacité qui distingue d'autres peuples, et il n'a pas cette fine pointe aiguë des montagnards. Mais la solidité compense ce défaut. Il fallait voir nos soldats à Paris dans les grandes revues : avec le même nombre d'hommes, leur front de bataille dépassait toujours celui des autres troupes. Moins élancés peut-être et moins alertes, ils offraient en revanche la saisissante image de la force calme, irrésistible et inépuisable comme le rocher. Jamais il n'y eut d'armée plus martiale ni plus imposante : elle revêtait tout son éclat au moment où elle allait disparaître. Sa beauté grave avait quelque chose à la fois d'énergique et de reposé. Une simplicité mâle inspirait ces belles figures de soldats. Leur marche était ferme, précise, et faisait trembler le sol. Ainsi se révèle le type général du Suisse, de l'Helvétien. Fermeté de la tête, carrure des épaules, inflexible vigueur, voilà pour le corps ; et pour l'esprit, les qualités analogues : droiture, stabilité, loyauté.

C'est le Suisse des plaines qui fournit les principaux traits de pareils tableaux. Son frère des montagnes peut revendiquer la justesse et la promptitude du coup d'œil, et dans les endroits glissants, la souple hardiesse du pied ; son voisin de France, l'agile entraînement. Lui, il a la force pleine et concentrée, la véhémence froide et sans bruit. Le Suisse des plaines est comme son plateau : fermement assis au pied des rocs inébranlables.

Mais il est assis. Elevé au-dessus des autres peuples, ses montagnes les lui voilent cependant ; elles lui gênent

les bras, et le tiennent à l'écart derrière la foule. Le plateau est hardiment dessiné ; il n'a rien de lâche ni de mou dans ses formes, qui sont vives, serrées et osseuses. Mais il est comme englouti entre ses deux bords : quand on le voit sur une carte bien faite, on dirait une fosse profonde, ouverte, que les monts s'apprêtent à recouvrir. Ainsi, en le contemplant, les idées de silence, d'oubli et de mort se mêlent à celles de hauteur et de vigueur. Ainsi quelquefois, l'inertie remplace la persévérance infatigable, l'inertie qui est aussi une espèce de fermeté, mais la moindre de toutes, et l'immobilité absorbe la stabilité.

Dans une autre sphère, cette torpeur ou cette pesanteur se traduisent par une disposition à la rêverie et à la contemplation. On peut s'étonner de la trouver chez un peuple, forcément laborieux et façonné dès longtemps à l'action par les mœurs républicaines. Elle existe cependant, il est vrai, plus prononcée ici qu'ailleurs. L'âme, sentant la vie s'écouler paisiblement autour d'elle, et aussi je ne sais quel poids qui l'empêche de soulever incessamment sa volonté, se livre au courant facile qui l'entoure, et s'absorbe dans ce mouvement où elle ne fait que se laisser aller. Ainsi se passe une vie, roulant perpétuellement sur elle-même, sans en avoir conscience, inactive, inconnue.

Il est d'ailleurs, par un effet contraire, sur cette solide et loyale terre helvétique, il est, vous le savez, beaucoup d'âmes qui, respirant difficilement à l'aise, s'envolent au-dessus des monts pour échapper aux étroites bornes de la vallée, et se bercer dans l'espace infini. Heureuses celles qui ne s'y endorment point, rencontrent là le ciel, et le rapportent avec elles sur la terre !

La disposition contemplative, quoique fatale à plusieurs, corrige un peu dans l'effet général cette matérialité trop dure qui vient d'être remarquée. Elle aide à tirer l'esprit de l'emprisonnement que nous lui infligeons volontiers; car nous sommes généralement très disposés à ne pas franchir le mur d'enceinte, et à croire que là finit la terre. Oubliés, il est vrai, des peuples, qui nous aiment, nous comprennent et nous prisent peu, nous ne devons compter que sur nous. Mais, en enfermant chez nous notre destin, n'y enfermons pas notre pensée!

Nous avons besoin de nous connaître, et pour cela de connaître ce qui nous entoure. Un peu captifs, si nous ignorons ou jugeons mal ce qui se passe au dehors, si nous n'avons jamais à nous comparer qu'à nous-mêmes, nous risquons beaucoup. Le monde est plus grand que notre humble réduit. Nous ne pouvons point songer à n'en rien savoir. Ne pas sortir de soi, ne voir que soi, lorsqu'on est pourtant renfermé dans d'étroites bornes; ou bien en sortir si complétement, comme le fait volontiers l'industrie, que l'étranger vous devient une seconde nature, ce sont deux voies également mauvaises. Il faut rester soi, et connaître sa place dans l'ensemble; ne pas vivre courbé contre terre, attaché à sa glèbe, mais lever quelquefois les yeux. Ainsi donc, un peu de contemplation dans l'esprit, un peu de rêverie dans le cœur, ne sont pas à toute rigueur inutiles ou dangereuses: c'est un élan, qui nous est naturel, dont nous avons besoin, et auquel il faut ouvrir une sage carrière, plutôt que de le comprimer.

Les grandes vallées qui descendent au niveau de la

plaine donnent aussi à leurs habitants, et peut-être d'une façon plus marquée encore, cette vie trop reposée, trop aisément limitée, et qui se contente à bon marché. Le sol est fertile, il se laisse ouvrir sans peine ; il étend assez au loin ses vergers, ses champs, ses prés, ses marécages qui sont une ressource contre la sécheresse ; chaque maison a l'ombrage de ses noyers ; les cerises rougissent dans le feuillage qui les cache à peine ; le raisin se dore sur les pentes rocailleuses, et dans la montagne les pâturages s'échelonnent selon les saisons. Tous ces biens sont rassemblés entre deux hautes murailles qui vous séparent du reste du monde, dans un médiocre espace que l'œil embrasse aisément, où l'on se sent chez soi : ils font une existence facile, indolente ; et les monts qui l'enserrent lui défendent de pousser trop loin son espoir :

Vitæ summa brevis spem nos vetat
Inchoare longam.

Mais plus haut, les vallées reprennent le caractère de la montagne. Au lieu de grès tendre, humide, qui sur le plateau repose sans soubresauts par couches tranquilles, c'est la roche dure : elle se dresse avec roideur, laisse couler les eaux et s'échauffe au soleil. Partout ses pointes arides percent la terre ; il faut que l'homme lui dispute le sol, en attendant que les torrents détruisent l'édifice de sa culture, et menacent même celui de sa demeure. Les hivers sont longs et terribles. La vie est une lutte, et l'homme s'aguerrit, ou cherche à fonder ailleurs sa fortune.

Les monts reprennent le caractère de la plaine dans leurs pentes inférieures, où cette dernière cultive et pos-

sède ses plus grandes richesses naturelles, surtout vers les bords des lacs.

Tous ces traits, dont je cherche à faire le tableau de la plaine, sont modifiés de mille manières par les lieux. Là il y a plus de matérialité, ici plus de solidité, ou plus d'inertie, ou plus de souplesse. Je n'ai voulu que saisir le caractère commun ; l'esquisse en devait être nécessairement assez vague, excepté lorsque, mené par notre sujet particulier, j'ai dévié çà et là du tableau général vers de plus individuelles figures.

Au reste, il faut se représenter que la plaine tient plus ou moins de la montagne dont elle est rapprochée ; tantôt des Alpes, tantôt du Jura. Au fond c'est beaucoup, dans les deux régions, le même caractère, seulement avec quelque chose de plus rassis en bas qu'en haut. La plaine est, en outre, généralement enviée des montagnards, quelque attachés que ceux-ci soient à leur lieu. Elle est pour plusieurs un des buts de leur vie, et ses populations sont sans cesse alimentées par des émigrants venus de la montagne, surtout quand elles en sont voisines. L'industrie même ne retient pas en haut tous ceux qu'elle enrichit. On fait sa fortune dans la montagne ; c'est à la plaine qu'on en vient jouir.

Ainsi, l'on sent dans cette dernière comme un vague souvenir de l'autre. Géographiquement, cela doit être ainsi : car qu'est-ce que nos plaines, sinon les rivages des monts ? Historiquement, on pourrait le voir de même, en un certain sens. Les races indigènes furent une fois refoulées sur les hauteurs, d'où elles sont redescendues. Cependant, c'est pour la plaine une situation à part. La mon-

tagne est là sans doute encore; mais elle n'y est pas seule, ni la première: tout comme aussi la plaine est par elle-même un haut pays; car sur le plateau suisse, relativement à d'autres contrées de l'Europe, nous pouvons nous dire des montagnards. Et que sont en effet chez nous les habitants des campagnes? Il en est peu qui ne soient que cultivateurs. Nos vignobles sont des pentes rocailleuses, et autrefois boisées. Nos villages et nos villes ont presque tous leurs pâturages élevés, ou leurs forêts montueuses. Lorsque le laboureur a laissé reposer sa charrue, il prend la route des montagnes, avec ses bœufs robustes, ou son cheval accoutumé comme lui à gravir les chemins escarpés et pierreux. Des haches pendent fixées à son char. Il s'enfonce dans les bois sombres, et signale bientôt à l'oreille du passant le théâtre invisible de son nouveau labeur. Mettant bas son habit grossier, le col et les bras nus, il s'attaque aux troncs des plus vieux arbres, et, tout en sueur, fait voler en éclats leur bois résineux. L'écho retentit de coups sonores. Les sapins courbent leurs tailles élancées; ils gémissent en tournoyant; et au milieu de la forêt, partout ailleurs silencieuse, un grand bruit de feuilles et de branches entrechoquées annonce seul qu'un de ces géants est couché par terre. Le bûcheron le contemple avec joie, s'assied sur celui qu'il a vaincu, fait là un frugal repas, et reprenant sa cognée, il en frappe avec un enthousiasme sauvage les arbres centenaires, qui s'éclaircissent devant lui. Alors, sa moisson faite, il les précipite par leurs sentiers, *dévaloirs* rapides où ils glissent à grands bonds, comme des flèches colossales que l'Esprit des montagnes se serait

plu à lancer vers la gorge solitaire ou l'abîme ténébreux. Ainsi, le cultivateur devient montagnard à son tour.

Enfin, pour terminer, je ne dirai pas que la plaine comparée à la montagne soit précisément un perfectionnement, un progrès; mais bien que c'est un terme. A la montagne, on est toujours comme au commencement de toutes choses : à la plaine, on peut se considérer comme à la fin. La plaine a la montagne; la montagne n'a pas de plaine. On descend de l'une, et c'est l'autre qui vous reçoit.

III

Le Jorat.

Le Jorat est cette espèce de renflement montagneux qui comble l'intervalle entre le Jura et les Alpes, dans la direction du lac Léman. La Dent de Vaulion pour le premier, celle de Jaman pour ces dernières, sont les deux hauts jalons qui signalent sa route enfoncée[1]. Il ne faut pas le considérer comme un bras de l'une ou de l'autre chaîne. Cette opinion n'est pourtant pas sans défenseurs,

[1] Le Jorat s'appuie au Jura près de la Sarraz. A l'orient, le torrent de la Veveyse paraît être sa limite. Dans son acception ordinaire, il ne comprend, du nord au sud, que ce qui est contenu entre Moudon et Lausanne. Mais géographiquement et géologiquement, il s'étend plus loin. Sur l'autorité de nombreux exemples, on n'a pas fait difficulté, dans cet ouvrage, de rapporter au Jorat tout le plateau vaudois : le lecteur démêlera aisément

car on a voulu le rattacher aux Alpes. Mais sa structure et sa figure, son caractère, sa direction, et sa formation géologique en font une nature à part.

Il n'a point les profonds escarpements intérieurs des Alpes. Coupé d'une foule de petits vallons, il ne présente pas non plus les grandes vallées longitudinales du Jura ; et malgré ces dépressions nombreuses, qui d'ailleurs sont peu marquées, il conserve dans sa construction intérieure plutôt l'aspect d'une plaine que celui d'une véritable chaîne de montagnes.

Ce n'est pas la longue ligne uniforme du Jura, sa crête mince et tranchante, mais une masse plate et ramassée ; ni l'éclat fécond et audacieux des Alpes, mais l'effort dur et lent de ce qui se fait place par-dessous. Le Jorat est concentré comme le reste du plateau suisse ; mais il en diffère aussi : il se redresse davantage, se tient par là plus à part, montre une sorte d'agilité, et se dessine clairement à l'horizon, comme le vigneron qui ne travaille pas dans l'ombre, mais que l'on voit d'en bas suspendu sur sa roche fertile.

Moins abstrait que le Jura, car, dans son humble allure, il peut suivre des mouvements très variés[1], le Jorat

---

ce qui est général de ce qu'il peut y avoir de particulier dans une esquisse de ce genre, nécessairement réduite à se contenter comme à se servir des traits les plus saillants. — Voy. Ebel ; Levade, *Dictionnaire du canton de Vaud* (Lausanne, 1835) ; Razoumowsky, *Hist. natur. du Jorat* (Lausanne, 1789) ; Rougemont, *Précis de géogr. comp.* etc.

[1] Il serait difficile de trouver, par exemple, sur une aussi petite dimension en hauteur, un sol aussi accidenté que celui de Lausanne, lequel fait partie du Jorat.

est moins pittoresque et poétique que les Alpes. Ses pentes, il est vrai, descendent parfois avec promptitude, d'un air gaillard; le soleil s'y réfléchit sur les rochers, sur les eaux; mais ailleurs, le Jorat se montre froid et renfermé. Ses formes peu saillantes et arrondies ont une certaine douceur d'humilité; mais le sapin vient leur faire prendre une teinte glacée. De grands bois sombres couronnent toutes les collines, et semblent se promener de l'une à l'autre, comme pour rappeler que le sol leur appartient. Déjà par ce voile de forêts qui n'est que déchiré, et aussi par toute sa nature, la contrée a quelque chose de couvert et de caché, d'arrêté et de triste. Vous trouverez ici non pas de l'élan, mais de la détermination; non pas l'impétuosité de passions inflammables, mais la morne fureur qui se ressouvient; non pas la puissance élégante, grandiose, mais la vigueur informe, rude et condensée; non pas la finesse déliée et gracieuse, mais une bonhomie qui sait aussi dire son mot, et dont la naïveté révèle plus d'un subtil détour; non pas enfin le jet rapide de l'âme, mais la marche lente et ferme d'un solide bon sens.

Le Jorat court entre le Jura et les Alpes, entraîné par ces deux chaînes. Cependant il suit aussi une direction propre; car sa pente escarpée n'est pas parallèle, mais plutôt perpendiculaire à la leur. Il a deux versants, qui tous deux nous appartiennent: l'un, incliné vers le Rhône; l'autre, vers l'Aar et le Rhin. C'est sur ce dernier que le caractère même du plateau se prononce davantage. Mais le versant du Léman est le plus avancé et le plus riche; il possède la capitale et ces coteaux rapides où toute la

Suisse vient chaque année faire la provision de ses celliers.

Avant de s'abaisser en se dirigeant à l'ouest, le Jorat parvient à une élévation assez considérable, avec le Mont Pélerin qui domine la plus riante de nos cités en étageant gracieusement au-dessus d'elle des vignes, des villages et des bois; avec la vieille Tour si haut perchée[1], ce refuge de Berthe, la royale fileuse, ce chancelant souvenir des temps obscurs où le Maure traversait la plaine, abandonnée pour les hauteurs plus sûres: car le Jorat porte jusque sur son front des marques de notre histoire.

Mais nous voyons aussi qu'il dit son mot sur notre caractère. Approchons-nous en davantage, il nous répondra mieux.

Son terrain géologique est le grès, mais recouvert, dans sa partie la plus montagneuse, de roches de brèches ou pouddings, ordinairement calcaires[2]. Tous les deux sont quelquefois très durs, au point même que ces derniers ont pu servir pour faire des meules de moulin; quelquefois aussi très tendres, mous, friables, comme si ce n'était que du gravier ou du sable humides. Voilà sur quoi repose notre plateau, et avec quoi le Jorat l'affermit. Voilà le sol qu'il offre aux pieds et au travail de l'homme. Ce n'est pas de la terre, et ce n'est pas un rocher.

Le plus grand de nos monuments, la Cathédrale, a été tirée de carrières sans doute admirablement choisies[3].

---

[1] La tour de Gourze, et la sommité du même nom.

[2] *Histoire naturelle du Jorat. Dictionnaire du canton de Vaud.*

[3] On les dit éteintes aujourd'hui.

Cependant elle nous montre aussi, dans quelques-unes de ses parties, surtout dans celles d'une construction moins ancienne, les deux extrêmes de ce grès, qui souvent ne mérite que trop le nom expressif par lequel on le désigne communément. Certains angles, même quelques fûts de colonnes, sont dégradés et comme rongés par l'air, d'autres sont aussi vifs ou aussi régulièrement arrondis qu'au premier jour. Parmi les petites figures qui grimacent, ou s'agenouillent et s'envolent dans l'ogive du grand portail, il en est qui ont vu le doigt du temps effacer leurs grâces et leur sourire ; d'autres ont conservé toute leur jeunesse et leur fraîcheur.

Tel le fond du sol, telle la cathédrale qui en est sortie, et tels se montreront à nos neveux les édifices que nous faisons semblant de construire pour la postérité, ces amas de pierres sans idée que nous n'osons pourtant pas appeler des monuments. Mais, monstres ou chefs-d'œuvre, tous ont la marque nationale. N'avez-vous jamais remarqué, dans nos vieilles rues, ces maisons à portes étroites et voûtées, dont les entrants et les sortants ont usé les bords ? L'air a creusé des plis sur leurs flancs : ce sont là aussi des caractères où il me parut souvent que je lisais toute notre histoire. Puis, de temps en temps j'en rencontrais une, droite, fière, bravant l'outrage des saisons : et c'était pour moi comme une parole d'espoir que m'adressait le passé.

L'homme ici plante la double pointe de son *fossoir* ou le soc de sa charrue dans un terrain qui n'est pas assez facile pour lui permettre de se relever aisément de dessus lui, pas assez difficile pour le repousser sans l'attirer

sur son sein par l'espoir de sa fécondité. Le fer qui fend la terre rencontre souvent la roche vive : mais c'est une roche qui résiste peu, mollasse vaudoise sans élasticité et sans ressort.

Toutefois, çà et là aussi, la main de l'homme trouve des places caillouteuses, et un sol profondément rude et dur. Il défriche péniblement, sous un soleil qui échauffe son front, les pentes raboteuses, qu'il faut arracher aux taillis de ronces et aux torrents. Par de rocailleux sentiers il gravit les forêts difficiles. Avec l'aube, il entend la première alouette, qui s'élève, comme une fleur mouillée, du sillon humide où son pas matinal vient de la troubler. Et le soir, il ne rentre, le front couvert de sueur, les genoux tremblants de fatigue, que lorsque le rossignol commence sa chanson d'amour sous les frênes de la rivière. Par là, le corps et l'esprit trouvent de quoi s'aguerrir. Le sol a ses endroits de rudesse et de ténacité qui excitent à la persévérance, précisent et resserrent ce qui était flottant, endurcissent ce qui était mou, et aiguisent ce qui était émoussé.

Qu'on ne nie point ces mystérieuses influences de la terre sur l'homme, ni les affinités qui les lient, ou qu'on explique comment il se fait que l'homme et la terre se ressemblent toujours.

Entre un pays et un peuple il y a parenté. Plusieurs races se suivent dans une même contrée : diverses entre elles, elles finissent toujours par être filles du sol qui leur communique sa vie. L'homme est sans doute le maître de la terre ; mais si la terre est une esclave, elle est aussi une mère dans la famille de son seigneur. Notre être ne perd

aucune de ses impressions; toutes ont concouru à former son ensemble. Comment l'homme perdrait-il donc celles que font naître en lui son labeur et sa demeure? Une à une, il ne sent pas leur effet. Ordonnateur et régulateur de chacun de ses pas, il ignore la route qu'il trace; un mouvement enchaîne l'autre: il se trouve l'avoir faite sans le savoir; il est resté libre ayant aux pieds des entraves. Une vallée, une plaine étrangères l'ont reçu. Armé du même fer pesant dont se servaient ses ancêtres en des parages qu'il ne connaît plus, il croit n'avoir frappé qu'un sol différent, durant cent années; mais il se trouve qu'il a frappé aussi sur son âme et sur son corps, et qu'il s'en est forgé d'autres avec cette enclume nouvelle; il croit n'avoir changé que d'horizon, mais il se trouve au bout des siècles que son génie a aussi changé avec les montagnes et les cieux.

Notre plateau nous tient généralement un langage de laisser-aller et de nonchalance. On dirait, dans certaines de ses parties, qu'il l'ait voulu écrire à sa surface. Dominé par les Alpes, muré par le Jura, il obéit à deux maîtres: le Rhône et le Rhin. Ici on le voit, il est vrai, se prononcer hautement pour l'un ou pour l'autre, descendre brusquement au lac, ou s'incliner de l'autre côté sans regarder en arrière. Mais ne cherchez pas ailleurs ce caractère précis et ferme: dans ces lieux que les aventuriers aux larges turbans, aux ronds cimeterres, ont marqués de leurs courses vagabondes, un ruisseau [1] vous offrira l'image de l'insouciance, en laissant couler ses eaux, comme sans

[1] Le Nozon.

volonté propre, à la fois vers la Méditerranée et vers l'Océan.

Mais il est bon aussi de n'être pas tout en pentes abruptes. Si ces dernières donnent une physionomie plus prononcée, les pentes indécises sont plus faciles, et retiennent mieux toutes choses. Quand l'industrie y fera sa demeure, comme elle semble l'essayer aujourd'hui, elle s'y trouvera plus au large, plus à portée de s'étendre à droite et à gauche, pour semer et pour recueillir.

D'ailleurs, le Jorat est toujours notre plaine élevée, celle qui nous assied aux genoux des monts. C'est de ses hauteurs que regarde et voit au loin la vieille tour appelée quelquefois l'*œil de l'Helvétie*, car elle a l'œil en effet sur les deux principales routes de la Suisse, celle du midi et celle du nord, qui se croisent à ses pieds. Le Jorat, voilà le fondement de notre patrie. C'est lui surtout qui forme le Pays de Vaud du moyen-âge, cette patrie de Vaud, comme nous aimons à redire avec nos pères. Mais il a toujours rassemblé autour de lui les rives des lacs Léman et de Neuchâtel, même lorsque Moudon était son centre politique. Maintenant qu'il s'est agrandi, en gagnant plus sur le bassin du Rhône qu'il n'a perdu sur celui du Rhin, Lausanne est sa capitale naturelle. Du haut de ses trois collines, un des plis du Jorat les plus capricieux, où elle est posée comme un nid dans la verdure, elle veille sur le lac, le Jura et les Alpes. Ainsi le Pays de Vaud épiscopal, dont le Jorat proprement dit formait le principal domaine, a absorbé, en l'étendant, le Pays de Vaud baronnial, qui l'entourait de tous côtés, et auquel il disputa constamment la prépondérance. Mais

pour cela, il a fallu que l'évêque disparût. La réforme et la domination bernoise s'aidèrent mutuellement, comme on sait, et plus qu'on ne le sait; en ruinant l'évêché, elles élevèrent à des destins nouveaux Lausanne qu'on avait si injustement traitée, et si iniquement dépouillée. Berne fit donc une œuvre qui la trompa, car elle donna forcément un centre au pays tout entier, jusque-là morcelé entre deux prétendants, l'évêque dans la partie montagneuse et la plus rehaussée, la plus fière du plateau, le baron dans le reste[1]. Mais, on le voit, ce centre nouveau, ce vrai centre, formé par un dernier et plus complet état des choses, c'est au Jorat qu'il continue d'appartenir. Le Jorat est et fut toujours le centre du pays, le lien pour nous entre le Jura et les Alpes.

IV

Paysages divers.

De la crête du Jura où nous montons avant de le quitter, la plaine paraît comme un jardin confusément chargé de maisons, d'arbres et de champs. Les grands lacs serpentent au milieu, et les petits se cachent derrière. Celui

---

[1] L'évêché avait surtout son domaine à Lausanne et à Lavaux; la baronnie dans les autres villes, situées sur les pentes inférieures des deux versants, à Moudon, et plus encore peut-être à Yverdon.

de Joux, quoique emprisonné dans sa chaîne, n'est point, comme les lacs des montagnes, silencieux et dormant ; il se promène à l'aise dans sa vallée, entre ses hautes prairies où bourdonne l'abeille, et ses villages qui se saluent entre eux au matin.

On découvre ailleurs plus de pics neigeux, lorsque le Jura voit en face les masses hardies des montagnes bernoises. Mais le nôtre a l'harmonie du Léman, les Alpes qui s'embrassent en se croisant, et qui échelonnent ensuite leurs armées. C'est là ce qui fait la beauté particulière des vues de la Dôle et de la Dent de Vaulion, ce Rigi de l'Helvétie occidentale. Et puis, si les Alpes apparaissent d'ici moins neigeuses, bien que pourtant elles soulèvent le Mont-Blanc dans toute sa grandeur, nulle part elles n'ont un aussi magnifique azur. Voyez-les seulement des premières hauteurs : elles montent, ville aérienne aux murs diaprés d'albâtre. Quel éclat scintillant et quelle fraîcheur ! Quelle pureté céleste ! O cité d'azur, blancs donjons, pyramides étoilées ! Nous voici comme des oiseaux que l'espace attire, et qui longtemps penchés sur lui, ouvrant et retenant leurs ailes, s'y précipitent enfin, hautes retraites, bleus abîmes ! Nous nous envolons vers vous.

Les gazons de la Gruyère courbent à demi leur molle épaisseur sous nos pas. *L'armailli* chante le *Ranz des vaches*, ou la *Coraula* qui danse sur ses couplets alternatifs. Des fleurs blanches précipitent avec le ruisseau leurs cascades. Les tours mélancoliques du château des comtes se dessinent sur l'éminence de la vallée, aux clartés fantastiques de la lune de juin. Leur petite capitale est dé-

serte et sombre. Plus de bourgois fermant les défilés avec ces larges espadons qu'on faisait de la taille des héros. Plus de chevaliers racontant les merveilles lointaines et les périls de la croisade. Plus de galants seigneurs menant douce vie montagnarde et guerrière. Le préau est sans hommes d'armes, et sans archers. Le lit de la belle Luza a perdu ses tapis et ses courtines aux armes du comte; l'araignée seule lui file des draps. Les Dames du Vanel et la Châtelaine d'Aigremont ne sont plus que des ombres que l'âme rêveuse croit voir assises, la nuit, sur le faîte tremblant des ruines. O pastorale Gruyère, toujours aimable et riante! où est ta gloire, où sont tes beaux jours?... Au fond de l'étroit passage, la Sarine se précipite dans la cuve ténébreuse de ses rochers. Coulez, flots rapides, flots irrités! coulez comme les souvenirs des vieux âges. Trois géants rocheux penchent leurs têtes grises sur les vertes montagnes: deux s'entretiennent à voix basse, et se racontent ce que nul se saura plus; le troisième les écoute tristement à l'écart. Et du haut des cimes jusques dans les vallons qui entrelacent leurs corbeilles, roule un reste de bruit des temps qui ont passé.

Pyramide d'albâtre, l'Audon se dresse au milieu du vaste lac de glace que les Diablerets suspendent dans les airs. Une cascade soupire comme la colombe, en s'épanouissant sur la roche bombée. La Darraz coupe la pente, et siffle, rapide flèche de l'Esprit des torrents. Sept ruisseaux descendent de l'éblouissant glacier dans le cirque du Creux des Isles. En quelques sauts légers ils franchissent cet espace épouvantable, tourbillonnent en perles irisées, ou collés à leurs rainures se replient en arc; et

tous ensemble et chacun à part, ils roulent mille choses en se jouant. Ah! si je pouvais, dit l'âme qui cherche des ailes, si je pouvais descendre la montagne comme une cascade, m'élancer, glisser, bondir et m'envoler en poussière! Erables des chalets, secouez sur l'âme agitée la fraîcheur et la paix de vos plus doux murmures. Les anges des Alpes se baisseront sur les fleurs et lui verseront la sérénité de leurs parfums.

Dans les Tours d'Aï, entre lesquelles monte une amère vallée, se cache un écho railleur. Les nuages enveloppent sa demeure; sous leur voile à demi transparent, il répète avec insolence les moqueries des bergers. Par ce créneau de montagnes souffle un vent rapide, qui s'engouffre dans les antres profonds et étroits, tandis que le Léman est couché là-bas sans bruit. Les sommités inférieures le partagent et lui font des golfes imaginaires, dont le rivage est dans les airs. Au ciel passent des nuages errants; leurs ombres courent avec eux sur les longues pentes immensément fleuries, puis ils disparaissent comme de silencieux fantômes au tournant des rochers.

L'Hongrin coule dans sa gorge boisée qui étincelle d'un éclat sombre. Sur le bord des sentiers rocailleux se montrent, encore debout, de vieux sycomores, dont les feuilles ont l'air de se soutenir toutes seules, en s'appuyant à peine sur la tour vide de leur tronc lézardé. Quelquefois ils abritent dans leurs flancs morts un alizier trapu, ou un jeune cytise qui les caresse de ses flexibles rameaux. Et près de là, un sapin à barbe grise, mais encore vert, leur jette un peu de sa grande ombre à tous les deux,

au mourant et au nouveau-né, à celui qui vient et à celui qui s'en va.

Le plus grand écrivain moderne [1] a employé mal à propos son sublime génie à dénigrer les montagnes. Lui qui a si bien peint le désert, lui dont la pensée a le désert pour rêve et pour couleur, comment dans les Alpes n'a-t-il pas su l'y voir ? Les Alpes sont le désert en hauteur. La chaleur et la lumière bouillonnent sur les pentes, qui entraînent le regard avec elles dans l'infinie profondeur d'en haut. Suivant l'élévation ou l'escarpement, pas un arbre n'interrompt leur nudité. Un gazon court et pâle grimpe seul sur la roche calcinée, et l'eau de quelques citernes, pratiquées de distance en distance, est l'unique ressource du pélerin haletant et des troupeaux voyageurs.

Mais ailleurs sont de fraîches solitudes, de verdoyants déserts. Une brise délicieuse baigne ses ailes dans l'eau profonde et bleue du lac Lioson, chef-d'œuvre des montagnes, et les parfume en jouant avec les gazons des pâturages inclinés. L'étoile rêveuse du souvenir, les anémones qu'un rien effeuille, les petites gentianes qui effacent l'indigo le plus éclatant, les myrtiles violets, les marguerites et les soucis, mille charmantes fleurs jaunes et brunes, blanches et roses, chargées de l'odeur de la vanille ou de l'oranger, celles qui unissent le velours de la pensée au modeste mais captivant sourire de la violette et à son parfum, toutes les filles des Alpes se mirent dans ces flots, assises parmi l'herbe touffue, ou trempant leurs pieds

[1] M. de Châteaubriand, *Voyage au Mont-Blanc.*

délicats dans le bassin. Le saule nain verdit les roches, et les blocs épars dans les baies se couronnent des roses du *bois gentil* des bergers. Parfaitement pure et nette, l'eau repose son azur foncé sur un lit de noirs cailloux. Des lames argentées détachent leurs écailles sur ce liquide acier : elle résonnent doucement autour des fleurs joyeuses qui s'inclinent et se balancent, comme la tête d'un enfant vers la lèvre de sa mère. Les pentes vertes, légèrement entremêlées du gris des rochers, se prolongent en ondulant vers leurs sommets aigus, semblables à des tentes qui tremblent encore au moment où on vient de les dresser pour le soir. Des mille baies gazouillant entre deux mottes fleuries sort un murmure harmonieux. Ces bruits paisibles qui, s'entrelaçant comme des clochettes sans nombre, se mêlent à celles des troupeaux paissants sur le bord; ces flots qui nous arrivent aussi purs qu'un souffle, et ces ondes suaves de la brise; toute cette amoureuse et mélodieuse vie nous tient un bien doux langage, et, pendant que nous sommes couchés à demi, les pieds pendants sur les eaux, n'est-ce pas elle qui nous dit et nous répète : ô jeunesse ! ô matin ! ô printemps ?

Sur les parois glissantes fuient les bêlants chamois. La marmotte siffle parmi les moraines du glacier, où sa voix éclate tout à coup, dure et froide comme la pierre. Accumulées pendant des siècles par les Diablerets crevassés, les neiges pendent à pic sur les profondeurs de Barmanaira. Le silence se promène seul dans ces vallons glacés. La voix du chasseur expire dans leurs aériennes solitudes ; il suffit d'un passager brouillard pour y effacer en une nuit la trace des pas de l'homme, et jusques aux gouttes

vermeilles que le chamois blessé a semées en fuyant, hélas! avant de mourir dans le précipice. Argentine sépare Cerniemin et Solalex, doux vallons! de la gaîne rocailleuse et profonde de la Varaz. Le glacier de Paneirossaz se cave une fosse immense. Celui des Martinets est dressé au fond de son amphithéâtre, d'où nos voix nous reviennent par-dessus la paroi sublime, comme des réponses lointaines et plaintives, dont le vent se plairait à étendre et à effeuiller les sons. Juché sur l'esplanade, le Pllan-Névé s'y taille un nid colossal, où le soleil à son coucher se repose longtemps au milieu des neiges; seule visite digne d'elles, seules caresses qui ne souillent pas la blancheur virginale de ces filles des airs. On monte aux Muverans par l'humide sillon de la cascade, puis par de nombreux replis autour du roc largement taillé. Le sentier des Dents de Morcles tourne longuement, à d'effrayantes hauteurs, au pied de ces tourelles bâties dans le nuage, jusqu'à ce qu'il s'élève rapide, ou bien par des assises énormes, que séparent de larges fentes où s'écoulent les eaux. L'homme tremble sur ces sommets étroits, comme une statue qui sent vaciller sa colonne. O néant! il faut qu'il se couche et s'aplatisse contre le rocher, pour ne pas crouler de lui-même dans le vague des airs. Avec quelle sublimité se montre ici la terre! Les Alpes et leurs entassements ne sont que les ondes puissantes qui rident son front majestueux. L'homme s'efface et s'anéantit devant la terre, et la terre tourbillonne écrasée sous l'immensité du noir espace et l'infini des mondes, où comme dans un filet l'attire et l'engloutit la main de Dieu.

Des cols recourbés, marchepieds des cimes, descendons vers le lit de rocs et de sables, où bondissent les torrents, qui s'engouffrent dans les forêts. Une grande voix gronde sous leurs voûtes profondes : elle appelle et confond en un même accord les parois sonores, les pâturages caverneux, les chalets accroupis comme des troupeaux, la cascade rugissant échevelée, les bois sourds, le morne glacier, l'écho des cirques sonores.

Et les vallons tremblants au vaste bruit des eaux : cri sauvage, hymne terrible et retentissant, mais qui ne manque pas d'une douceur forte et grave.

Semblable à une toile que la mère de famille étend le soir dans le verger pour la faire blanchir à la rosée du matin, le Rhône se déroule dans sa vallée, au travers des taillis d'aulnes et de saules, enlaçant des îles marécageuses dans les replis de ses longs bras. Des troncs énormes, surmontés d'un maigre feuillage, sont debout pareils à des fantômes, ou se couchent sur la terre et y dressent des pans de mur. La mélancolique verdure accompagne les détours du fleuve, et fuit tristement avec eux. Les montagnes ferment la plaine : elles l'entourent, l'enveloppent comme les piliers et les hauteurs d'un temple. Là, sombres et frangées, elles tendent un voile sur le ciel limpide où flottent leurs sommets. Ici, ce sont des toits aigus, des galeries capricieusement dentelées, des dômes de cuivre, des tours vermeilles, des flèches effilées, des clochers fantastiques, d'où s'élancent des dragons armés de cornes menaçantes. Les pentes herbues se gonflent et se plissent en draperies, et de mystérieuses chapelles s'entr'ouvrent dans leurs renfoncements obscurs.

Un souffle de recueillement passe dans la vallée, à mesure que s'éteint le jour. En haut, le Rhône déjà dans les ténèbres paraît sortir d'un gouffre d'où il vomit ses flots. Plus bas, ils descendent bercés dans les reflets du couchant, qui ondulent et s'éloignent avec eux, emportant des bruits étranges, lointains et présents, insaisissables soupirs de l'onde et du feuillage, du crépuscule et des airs.

Des vapeurs, aussi blanches que la laine d'un agneau, se lèvent des fossés où la fleur de neige du nénuphar amarre la nacelle plate et ronde de sa feuille verdâtre; elles glissent sur les basses prairies, et tournent autour des vieux saules, des chênes solitaires. Rampant et s'allongeant sur les marais, elles se perdent au bord des fertiles ombrages qui ne font qu'un seul verger d'Aigle, d'Ollon et de Bex. La lune sort avec de bizarres clartés du panache nuageux des montagnes. Le long des eaux pâlissent les tours de Villeneuve et ses murs en ruine. Le merle bleu dort sur la rive, et la grèbe, au milieu des joncs, faible haie du bord, sent son nid flottant doucement balancé par l'onde qui tremble sous le rayon nocturne.

Les vergers de Montreux courent au lac avec leurs noyers inclinés droits sur la pente. Arrondies et sveltes, gracieuses et fermes, les croupes des montagnes forment ici d'alpestres promontoires, semés de blancs chalets. Lorsque le vacher quitte sa couche de foin pour surveiller les génisses, il voit à ses pieds, dans la profondeur, le golfe noirâtre étinceler d'un reflet métallique sous les sapins, et à ce spectacle nocturne le pâtre *huche* par un long cri de salut et de joie. Le sol se replie en cent façons charmantes, entre le lac et les dernières ondulations de

Janan et de la Pleiau. Les hameaux descendent des collines au milieu de flots de feuillage qui semblent les rouler avec eux. Parmi les ceps, le maïs se balance comme un roseau. Les lauriers et leurs baies noires, le grenadier et sa fleur de corail bordent les terrasses, et le figuier mêle ses larges feuilles sombres aux grappes violettes qui pendent autour des murs.

Douce comme le regard du ciel, une lueur argentée glisse sur les flots. Un caprice des airs entraîne notre nacelle à la dérive, un autre la ramène dans les ombres où le rivage se dresse soudain devant nous. Au penchant des monts brillent des feux épars. Vevey entre avec les siens dans le golfe : on dirait une cité lumineuse qui prend des voiles, et s'apprête à voguer assise sur les flots. Puis, les terrestres clartés s'éteignent, le ciel brille seul. Une musique faible et lointaine répond aux vagues soupirantes, et la guitare accompagne le dernier refrain de la vieille romance de guerre et d'amour. O nuit suave et brillante, ô pure douceur du lac carressant, haleines embaumées, harmonieux silence où la nature et les âmes se parlent sans bruit, vous comblez nos cœurs plus satisfaits que de la réalité d'un songe ! Couchés dans le léger bateau, nous voyons les Rêves descendre les montagnes, semblables au feuillage varié dont l'automne nuance les forêts. Ils se balancent sur les ondes écailleuses, et nous soulèvent avec elles dans l'immense azur. Comme une mère qui laisse tomber son voile sur son fils endormi, la Patrie, forme impalpable au visage austère et tendre, nous enveloppe des cieux jusqu'à la terre, et de la terre jusqu'aux cieux.

L'aube a cueilli les roses qu'elle effeuille sur les pics du midi. Messager du soleil, un long rayon franchit la noire crête d'Arvel, et se pose sur les eaux, où Naye projette l'immense pyramide de son ombre. Par les échancrures des torrents, le ciel coule avec la limpidité du matin dans le lac que la grève enlace de ses gracieux replis, comme une bordure blanche à un tapis d'Orient. Les grands châtaigners baignent dans la lumière qui les inonde leur chaud feuillage, leurs formes vives, distinctes, mais arrondies moelleusement. Des habitations et des campagnes, de la plaine et des hauteurs, s'élève le bourdonnement confus du réveil. Ainsi brillent de sereines journées sous l'aile des montagnes. Ainsi passent le matin et le soir d'un peuple qui a toujours mené laborieuse vie, sans songer à sortir de son obscurité, et qui avec des mœurs et une existence originales, s'en est peu soucié, et a peu fait parler de lui.

DEUXIÈME SÉRIE

LE PEUPLE

V

Éléments divers de la nationalité vaudoise.

Dans notre nationalité persiste l'élément gallo-romain. Il est notre source la plus abondante. Le filet germanique, torrent si l'on veut, mais bientôt à sec, vint la colorer et la teindre, mais ne la put dénaturer. Ce sont les races latines qui en fournissent le principal courant : races positives, aux contours décidés, précis, corrects ; intelligences bien distribuées, que les royaumes du vague et les clairs de lune de la pensée attirent peu, qui savent rêver la passion, l'amour, ou le plaisir, mais non l'esprit. C'est encore la vieille race gauloise, telle que les anciens l'ont connue, race mobile, preste, toujours en haleine, toujours en avant, héroïque, irritable, emportée, évaporée, souple par talent plutôt que par nature, pliable

mais indocile, flexible mais irréductible, curieuse, aimant les étrangers, personnelle, réelle, toute pleine de son *moi* (il n'est nulle part plus retentissant que chez elle); hommes d'épée, de belles paroles et de bruit. Voilà la base, la matière de la nation. Vient ensuite ce que la race allemande a fourni. Ses influences générales sur l'Europe et sur le monde moderne : son impersonnalité, sa disciplinabilité, son instinct d'association, d'absorption, mais son défaut de composition. Les influences de ses tribus diverses : c'est ici le caractère bourguignon, plus rassis, plus reposé, facile, bon enfant, un peu terre à terre, assez matériel, aimant toutes les joies, indulgent pour celles du corps et n'étant pas inhabile à celles de l'esprit, plutôt gaillard qu'agile, raillard que vantard, malin que rusé, renfermé que caché, natures où l'on trouve à la fois : bonhomie, finesse; naïveté, grand sens : du calme et du trait. L'élément bourguignon semble être moindre ici que dans la Bourgogne proprement dite, et plus altéré. Mais il s'en faut bien qu'il en soit absent.

VI

Les Burgondes.

Les voilà ! regardons-les bien. Parmi eux sont quelques uns des pères de nos pères. C'est moins une armée qu'une tribu; moins une tribu qu'une horde, rudiment incertain d'un peuple à l'aventure. D'abord, les guerriers avec une

armure de cuir non tanné, et des peaux velues leur pendant sur les épaules : ils hérissent leurs blondes chevelures, roulent fixement des yeux glauques, redressent leurs corps gigantesques et pesants. Leurs armes sont la framée, l'épieu, la hache, la fronde ; et pour s'annoncer à l'ennemi, une grêle de flèches empoisonnées. Sur leurs bannières pour symbole et pour guide mystérieux, un chat ou une couleuvre aux nombreuses spirales, à la gueule affamée et béante. Le Hendin les mène au combat, chef soumis aux caprices populaires qui lui font expier les mauvaises chances de la guerre ou de la moisson. Le Sinist, au contraire, est l'être inviolable qui consulte et apaise les dieux. Sur des chariots, maisons roulantes qu'ils traînent de vallée en vallée, parmi des meubles, des lits et tout un ménage barbare butiné çà et là, sont juchés les petits enfants souriants, les vieilles hagardes, les vierges au teint pâle, à la taille haute, au cœur ferme et hardi. Ainsi passent les Burgondes, connus au loin ; avec eux errent leurs troupeaux, beuglante armée, et des coursiers dressés aux travaux de la bataille et du labour. Moins superbes que les autres barbares, ils ne dédaignent pas de travailler le fer et le bois, d'équarrir les poutres entrelacées d'un palais rustique, d'en sculpter les piliers de chêne, ni de tailler le cintre aigu des portes et des voûtes. On ne voit point qu'ils y aient perdu vaillance ni renom.

VII

Le type vaudois.

Le type, dans le canton de Vaud, semble être tantôt le Savoyard[1], tantôt le Bourguignon. Mais l'un et l'autre y est effacé, mélangé, et ne s'y montre pas autant, comme en Bourgogne et en Savoie, à son état primitif. De plus, ils ne sont pas seuls ; et au milieu de ces rapports de traits perce dans la figure de notre peuple un caractère propre qui ne paraît sortir que de lui ; soit qu'il faille en rapporter la source à des débris de races indigènes, soit, comme nous le pensons aussi, aux influences du sol, du climat et du développement social. Ce n'est ni le Germain blond et blanc, à la haute stature, au visage large, aux membres pleins et flottants ; ni le Français brun, petit ou du moins grêle, mais mobile, la tête haute, et les traits animés ; ni le Bourguignon de Suisse ou de France, de Berne ou de Dijon, grand, gros et assez facilement obèse ; ni le Franc-Comtois, long, maigre, sévère, noir et sanguin ; ni le Genevois brun, mais quelquefois un peu fade ; ni le Proven-

---

[1] Le type savoyard présente deux nuances : le doux, gai et blond, principalement dans la partie occidentale, à Chambéry et dans la vallée de l'Isère ; le doux, triste et brun, en remontant à l'orient. Ce type règne le long du Rhône jusqu'à ce que ce fleuve arrive aux races du midi. Les deux nuances se retrouvent ici. (Observation de M. Næff).

çal brun et chaudement coloré; ni le Savoyard généralement plus petit que nous, ramassé, raboteux et concassé; ni le Bas-Valaisan, beaucoup mêlé du Savoyard, mais plus sombre, plus enfoui, plus triste et plus dormant. Le Vaudois diffère de ces deux derniers qui sont pourtant ses voisins sur le Léman et le Rhône. Le Savoyard ne vit pas, il végète. Sur le Valaisan pèse d'un lourd sommeil le crétinisme, ce rocher brut d'où se dégage à peine une informe statue. Plus ouvert, et, comme je voudrais dire, moins foncé, mieux débrouillé que celui-ci, le Vaudois est peut-être moins raidement planté que celui-là, mais plus élancé en revanche; plus développé, plus à l'aise, mieux ordonné [1]. Sont encore différents de lui ses voisins même du Jorat alpin et du Jura seelandais. Le Fribourgeois est plus suisse, plus blanc, plus laiteux; le Neuchâtelois, plus prononcé dans un seul sens, mais avec moins de vigueur générale, plus un, moins divers, moins général. Le Vaudois est grand, ferme, coloré, plutôt brun que blond, tardif que lent, inactif qu'inhabile, fort plutôt que gros, bien qu'assurément l'aisance et l'habitude du vin fassent fleurir bon nombre de ces tailles rebondies où les Français trouvèrent à si bon marché le mot pour rire des Suisses et des Bourguignons.

Au surplus, il y a une très grande diversité. Dès qu'on entre dans un de nos villages, elle vous frappe: on dirait que chacun d'eux est divisé en deux camps égaux, les bruns et les blonds, le midi et le nord. Les nuances sont

---

[1] La région moyenne de la figure est très ordinairement moins allongée sur l'autre rive que sur celle-ci.

pourtant çà et là plus tranchées; et, chose singulière! dans le très petit espace de notre pays, et, dans cette enceinte si étroite, à de courtes distances, la teinte change brusquement. A La Vaux les bruns dominent, les roux sont rares, jusqu'au district de Saint-Saphorin où, surtout à Chexbres, le blond et les cheveux couleur de filasse semblent avoir été la couche primitive. Ai-je besoin de dire les yeux bleus gracieusement arqués, et les fins sourcils châtains de nos belles de Montreux? A Veytaux qui le touche, et dont la population n'a que trois tiges de familles, c'est une teinte foncée. De grands yeux noirs bien fendus, des formes pleines et rondes, tel est le plus général aspect de la population féminine dans la contrée d'Aigle; on dirait des figures du midi, mais grossies et un peu alourdies par le nord. En remontant de la plaine aux hauteurs, les races deviennent ordinairement plus petites. Nos Alpes vaudoises forment plutôt une exception à cette règle. Grands, élancés, leurs habitants le paraissent davantage encore, parce qu'ils sont osseux plutôt que musculeux, et que tout leur extérieur est saillant, fortement dessiné, mal arrondi. Du reste une teinte colorée, un nez fin, un tour de visage allongé, la jambe maigre, comme chez tous les montagnards, et ses formes étirées par le continuel effort du jarret: chez les femmes, au-dessus d'un œil souriant, *une noire cordelette de soie* (ainsi diraient les Grecs [1]), et une poitrine effacée: elles ressemblent aux Ecossaises des hautes terres [2]. Dans le Jorat, la popula-

---

[1] *Chants popul. de la Grèce moderne*, II, 203, (trad. de Fauriel).

[2] *O sweet Highland Mary*, Burns' Songs.

tion diffère singulièrement, mais non pas en beau, de celles des rivages et des montagnes, comme si d'une autre source elle s'était glissée entre ces deux dernières, ou avait été refoulée là par elles, sans que l'histoire fournisse aucun renseignement. Ce qui volontiers caractérise cette population, c'est une taille condensée, une raboteuse carrure, des cheveux aux reflets fauves, un pied lourd, quelque chose de pierreux, de rocheux, mais un rocher de grès qui n'a jamais qu'un jet médiocre ; une absence de grâce ne se rachetant ni par la grandeur, ni par l'originalité; une dureté froide, une rudesse posée, des traits pleins et petits; mais aussi quelquefois la fraîcheur vermeille du matin, le joyeux émail des blanches gelées dans les hautes terres, et l'âpreté excitante des fruits du sauvageon dans les haies et les ravins. La plaine et ce qui tend au Jura présentent des traits plus mêlés, ainsi que cela doit être ; dans les villes l'aspect est encore plus varié et plus confus. Toutefois on y sent un caractère commun. C'est la France, il est vrai, qui forme la couche principale. C'est une race française, mais tempérée d'éléments helvétiques, rehaussée d'une nature plus large et plus ferme, et colorée quelquefois par un souffle du midi. Là, comme au reste partout dans notre patrie, quoique à des degrés différents, on est frappé d'un certain mélange, d'une indéfinissable variété dans la commune ressemblance.

C'est ainsi peut-être qu'il faut commencer à expliquer ce qu'il y a d'effacé, de vague, d'insignifiant, au premier abord, dans la physionomie de notre population. Ces bonnes et souvent belles figures vaudoises sont peu mo-

biles, peu animées; on les croirait parfois doucement pétrifiés non par un volcan, mais par un lac tranquille: elles ne remuent pas, elles ne parlent pas, elles ne rient pas, elles ne pleurent pas, elles ne dissimulent pas même; elles sont là, voilà tout. Entrez dans un salon: l'originalité extérieure n'est pas ce qui seul distingue un Anglais, ni la facilité élégante un Français; mais aussi un certain air plus saillant, une vie plus soutenue, plus sentie, plus vivante enfin. A côté, les figures vaudoises paraissent détendues, si quelque chose d'imprévu ne les remonte subitement. Le mélange a pu effacer les traits distinctifs, ternir les couleurs primitives. Mais il ne faut pas tant s'en prendre à lui comme à l'âme, qui se fait sa figure, comme au souffle qui modèle la bulle expansible où il est contenu. Ici tout a sommeillé pendant des siècles; c'est le mouton qui, ayant chômé longtemps, retourne souvent à son chômage, où sa tête aura dans la foule l'ombre et le frais. Mais chômer n'est pas même un rêve, ou du moins ce n'est que le rêve du corps. Il faut compter en outre les ravages mystérieux du libertinage dans l'intelligence et dans la chair: nourri par un tempérament vigoureux et sensuel, agacé par l'accortesse naturelle de nos jeunes Vaudoises, longtemps facilité par l'asservissement du caractère national qu'on avait appris à supporter les priviléges de caste même en amour, il est malheureusement ici assez populaire, et a pour soutenir sa cause les séductions nombreuses de l'oisiveté de l'esprit. L'usage copieux du vin, si fréquent parmi nous, énerve aussi le jeu de la physionomie, en noie le coloris, en émousse le trait. L'excitation produite par l'ivresse est factice, et suivie

d'une chute d'autant plus lourde qu'elle avait déployé plus haut ses ailes tournoyantes qui jettent le trouble et le dégoût dans les cœurs : en outre, elle suspend de ses fonctions la mémoire, cette horloge de notre être, dérange sa marche vigilante, et aide ainsi la vie à s'endormir peu à peu. La manière de se nourrir s'est généralement améliorée, mais des aliments nuisibles se sont aussi introduits. Par là se détériore le caractère physique, la santé publique s'altère, la figure s'abrutit, la beauté de la race se perd. Celle des femmes de ce pays avait sa célébrité. L'influence des causes générales, la rudesse avec laquelle l'homme traite encore sa compagne, le mauvais système d'éducation et de vie féminines, ont déjà porté atteinte à cette réputation.

L'extension populaire du développement intellectuel n'a pas été non plus sans fatale influence. L'esprit ronge et troue le corps d'autant plus aisément, que celui-ci ne lui appartient pas tout entier, et n'a pas encore *passé au feu*, comme on dit. Le sommeil de l'intelligence hébète, son éveil maladroit flétrit. Si chez nous la figure a quelque chose de plus vif, chez plusieurs de nos voisins, elle a quelque chose de plus frais. Heureux encore que notre vie en plein air sauve notre sang des dangers de la réclusion, où se fanent bientôt les populations industrielles.

Quand une vie acquiert le juste développement qu'elle doit avoir, que l'existence n'est pas manquée ou faussée, le naturel dénaturé, la séve tarie à sa source, que toute l'organisation enfin n'est ni criminellement ni mesquinement asservie, alors croissent ici de belles, fortes et savoureuses natures, qui dans l'épais secret de leur feuillage, amas-

sent, après les fleurs roses et blanches, les fruits de pourpre et d'or que l'automne révélera. Dites-nous, hameaux écartés, maisonnettes isolées, racontez-nous, tout ce que peuvent donner de grandeur à une vulgaire existence, de noblesse à des traits rustiques, de poésie à un front sans éclat, la satisfaction de l'obscur devoir accompli, du journalier labeur achevé et repris sans cesse, la douceur d'une indépendance occupée, le tranquille enchaînement des jours, l'ombre sereine des affections légitimes, le calme d'une destinée active qui, cheminant à petits pas, s'écoule au travers de la nature et apprendra peut-être à se verser dans le sein de Dieu! Combien d'auréoles, fleuries ou rayonnantes, sur des fronts inclinés dans l'oubli! La vie est la grâce même: il ne faut que la laisser croître et mûrir; et pour cela elle aime volontiers les champs, car les cieux y sont plus ouverts. Les serres chaudes du monde et de la société la font éclore plus vite, et en toute saison; elles la contrastent, la soumettent à d'élégants caprices ou à de stériles monstruosités, combinent, renforcent ses parfums ou ses couleurs; mais elles ne peuvent donner à leur reine la plus brillante ce qui est le partage de la moindre églantine des buissons, un souffle de fraîcheur, l'haleine du matin.

Voyez-la donc assise à sa petite fenêtre qui regarde sur le verger, où elle entend le soir les pas de son ami. Sa joue n'a pas la blancheur de neige des filles du Nord; mais elle a, de plus qu'elles, l'incarnat velouté, cette pudique flamme du sang, cette rougeur qui s'ignore.

Ses yeux bleus de cils noirs voilent leurs étincelles,
Comme un oiseau d'azur paré de sombres ailes.

Le lac semble leur répondre et lui sourire au loin parmi les noyers. Ses cheveux ne baignent pas son col nu de leurs flots odorants; ils ne s'allongent pas en tresses immenses. Sa coiffe de taffetas ou de velours les rassemble avec soin, posée elle-même avec une apparente négligence. Divisés sur le front, ils s'y coulent et s'y gonflent en un moment, puis se recachent précipitamment sous la dentelle pour reparaître plus bas en deux grosses boucles longuement élaborées. Ainsi lachâtaigne, soulevant les pointes qui la défendent, entr'ouvre légèrement sa prison et laisse voir une mince bande d'un lustre moiré, chatoyant parmi les feuilles d'automne sur la colline où la tour de Duyn s'endort sous le lierre. Si notre belle a l'intelligence de cette parure, les blondes de sa coiffe ne se hérisseront pas tout court, mais retomberont longues et noires sur la figure ombragée à demi. Telles les portent avec un instinct de coquetterie les filles des hautes vallées. Ce petit rideau voltigeant et transparent est mieux qu'un voile; il en a la coquetterie et ne dérobe rien. C'est un limpide nuage qui folâtre sur le front et les yeux. Ainsi l'ombre frangée d'Argentine tourne en badinant sur le val de neige caché dans son sein.

La jeune fille descend l'escalier de bois de sa chambrette. Si sa tête est moins pittoresquement encadrée que celles de ses compatriotes allemandes, son corps n'est pas pyramidalement attifé comme le leur. Moins riche aussi, mais moins chargé, son corset noir dessine les formes: il ne les amoncelle pas. Ce corset de laine ou de soie, avec le chapeau à pomme et dans nos Alpes le chapeau bordé de velours, est presque le seul débris de l'ancien costume

national. Mais de jolis cheveux, soigneusement peignés, valent bien les colossales fausses tresses, qui pèsent sur la tête des jeunes Fribourgeoises, belles pourtant comme des madones, et un corset bien *collé sur la taille*, ainsi que le veut la chanson, *un fichu bien net*, *des bas propres comme un oignon* [1], ne valent-ils pas tous les costumes du monde? La beauté souriante ou pensive s'en accommode également. Dans ce pacifique attirail, elle se promène le long des prés, donnant le bras à ses moqueuses compagnes. Les garçons endimanchés les abordent avec une timide rudesse, des propos gauchement hardis et des soupirs sans art. Quand il y a danse, le *déshabillé* blanc quitte la haute armoire de noyer, ouverte à deux battants, et le collier maternel est tiré du coffret rose, jadis la richesse d'une aïeule qui n'est plus.

VIII

Mœurs vaudoises.

La vie de notre peuple présente à l'extérieur, si l'on y fait attention, un phénomène singulier : c'est un mélange

---

[1] Chanson de l'Abbaye des Vignerons :

Son galé corset
Coulâ sur sa taille,
Son motchau bèn net,
Son tçapi dé paille,
Sé bas proupro qu'on ougnon....

constant de celle des champs et des villes, de l'agriculteur et du citadin. Il n'est presque pas d'habitant de nos petites cités, excepté à Lausanne, qui n'ait son pré, sa vigne, ou au moins son jardin. Et tous les campagnards, de même, ont dans la ville de leur coin de pays, leurs relations héréditaires, leurs parents, leurs compères, leurs patrons. Sans doute, la jalousie des campagnards contre les *messieurs* se montre ici comme ailleurs ; les premiers comptent leurs principaux créanciers parmi les seconds ; ils leur reprochent d'avoir ainsi accaparé la meilleure part ; et ceux-ci, de leur côté, n'hésitent pas dans l'occasion à voir chez ceux-là des dupes à l'égard desquelles il n'y a pas à douter de leur supériorité. Mais les cités n'en restent pas moins des cités champêtres, dont les villages voisins ne sont souvent que des faubourgs.

Comme au temps de l'ancienne Helvétie, ces villes sont en beaucoup plus grand nombre que dans nul autre canton [1]. Le fait est parlant : nous n'aimons pas l'isolement, la solitude qui se suffit à elle-même ; nous aimons mieux planter notre tente au bord de la route que dans la forêt. Peu voyageur, peu coureur, notre peuple tient à trouver près de lui ce qui rend la vie complète ou approchant : le chez soi lui suffit. On ne se cousine guère plus en

[1] En mettant de côté les capitales des vingt-deux cantons, la Suisse française a environ autant de petites villes, à elle seule, que les trois autres Suisses confédérées : et sur ce nombre le canton de Vaud actuel en possède une vingtaine ; ajoutez-y les six ou sept du Pays-de-Vaud fribourgeois, il n'en demeurera guère qu'une dixaine pour le reste de l'Helvétie romane.

Ecosse qu'on ne le fait ici ; dans le Pays-d'Enhaut, certaines familles ont un surnom général qui est comme celui de leur clan. Il serait difficile de démêler l'origine de ces traits : la nature y est sans doute pour quelque chose ; mais surtout l'esprit de la race même. Le clan, s'il a laissé des traces parmi nous, reposant sur l'idée de parenté, créait des relations plus étroites et plus matérielles que la vassalité germanique, plus abstraite et plus compliquée. Celle-ci ne donnait à l'homme qu'un suzerain ; du reste, elle le laissait libre et solitaire au loin. Dans le clan, l'homme était davantage l'égal du chef, mais moins détaché de lui. De là, cette vie moins éparpillée et plus par monceaux, que l'on remarque chez les races celtiques : le monde de la cité, grec et romain, vint encore mieux accomplir cette tendance, satisfaire ce besoin. Mais regardez cependant que nous n'avons l'instinct sociable qu'à demi ; nous vivons bien plus dans les champs que dans les salons et sur la place publique : nous tenons plus à nous voir qu'à nous parler. Il nous faut des réunions, mais nous n'aimons guère que celles où chacun peut aller uniquement pour soi ; combien de personnes qui n'ont d'autre cercle de relations que celui de leur parenté, et combien d'intérieurs de familles tout disjoints et branlants ! On sent donc que sous l'effet de notre vie particulière ou d'un autre esprit, dont je ne saurais trop indiquer la source, une tendance opposée s'est mêlée à la première, et lui a pour ainsi dire fait faire volte-face en l'atteignant.

De tout cela, il nous est résulté une existence qui a pour caractère, de la tranquillité plus que de la solitude,

de la facilité plus que de la force ou de la grandeur, du laisser-aller plus que de l'entrain. Elle entend le voisiner plus que l'épanchement. Elle sait mieux regarder les passants, assise sur sa porte, que marcher à son tour. Elle a plus de liens sociaux que de liens individuels ; chacun se sépare volontiers des autres, mais dans le même cercle et pour faire la même chose et vivre exactement comme eux.

Cette vie a ainsi une sorte d'élan, mais concentré : elle se meut, mais sur elle-même : elle s'agite, mais en l'air. Nos voisins de Neuchâtel et de Genève ont chacun pour eux une admiration singulière, quoique avec des nuances ; ce qu'ils font, ils le trouvent bien fait, ils le prônent, ils le montrent, et lui donnent un bruit accéléré dont ils ont le secret. Ce n'est peut-être que de la vanité, mais on dirait de l'enthousiasme et une parfaite conviction. Placés entre deux, et ne frayant ni avec les uns ni avec les autres, nous, c'est tout au rebours. Nous sommes essentiellement *jugeurs* et dénigrants ; bien moins de ce qui nous entoure que de nous-mêmes. Le sentiment de nos forces et de notre mérite ne nous manque pas précisément ; non ! car nous nous étonnons peu : nous faisons comme les autres, aussi vite et pas plus mal quand nous voulons. Nous savons fort bien que nous pouvons réussir, mais nous l'essayons rarement : nous avons comme le sentiment mort de notre pouvoir : ce qui se passe, le réveille, et lui trouve le coup-d'œil attentif, juste et prompt, mais nous ne le ressuscitons guère pour nous. Avec bonhomie et sans amour propre, nous ne sommes point surpris de ce que l'on fait : rien ne nous met en doute

que nous n'en puissions pas autant ; mais nous n'en faisons rien, comme par une espèce de mauvaise honte et de timidité, pour ne pas nous placer en vue et nous risquer. Il est bien possible que cela soit beaucoup affaire de jeunesse et doive en partie s'en aller avec le temps, mais c'est aussi un trait profond et primitif. Si en nous quelque chose se met en mouvement, nous lui jetons aussitôt des bâtons dans les roues ; cherche à se faire écouter, nous remuons les pieds en ricanant ; à prendre le dessus, nous faisons le vide autour de lui, pour qu'il tombe. Si parfois il nous arrive de nous infatuer, ce n'est jamais, comme nos deux voisins, de nous-mêmes, ce qui a son bon et son mauvais côté, c'est de l'étranger. Nous aimons à nous faire petits. Il y a dans cette manière d'être quelque chose d'humble et de touchant qui à certains égards mérite aussi du respect, et avec plus de solidité, plus de véritable enthousiasme que celui qui se pousse mieux en avant. Nous avons du sol. *C'est le fonds qui manque le moins.* Notre vie n'est ni bruyante, ni éclatante, mais si elle est sans étalage, elle est aussi sans airs trompeurs ni guindés, elle a de la sincérité et de la vérité, de la force, du courage, de la patience, de l'abandon, du *chez-soi*, de l'individualité, une grande horreur de l'affectation, les mouvements très libres, l'instinct démocratique et populaire, de la simplicité, un son très juste, une couleur très naturelle, rien de forcé, enfin une originalité particulière quoique peu sensible, dont la civilisation n'a pu effacer le trait principal, qui est un laisser-aller tranquille et reposé.

Les détails de cette vie, qu'il faudrait esquisser main-

tenant, pourraient l'être avec intérêt dans un ouvrage d'imagination ; ici, ils manqueraient de place et de corps. Je ne dirai donc pas comme je le voudrais, la vie du laboureur, du vigneron et du montagnard, du citadin et du villageois.

De grand matin se lève le père de famille, dans sa maison isolée au milieu du verger, ou alignant capricieusement ses jardins et ses murs avec celle du voisin. Souvent l'aube n'a pas encore blanchi, qu'il rôde déjà par sa demeure, passant du *poile*[1] à la cuisine adjacente, descendant l'escalier de bois de la galerie rustique, et remuant déjà tout dans la grange et dans l'étable. Il appelle ses gens, garnit les râteliers et donne le coup d'œil du maître aux chevaux et aux bœufs. Surnuméraires de l'écurie, la chèvre et le mouton, accourent à sa rencontre, en bêlant. Accroupi auprès des vaches ruminantes, il presse du pouce replié contre les doigts, le pis gonflé. Le lait jaillit en sifflant dans le *scillon* bientôt couronné d'une tiède écume. Mais les bœufs ou les chevaux sont debout, et déjà fuit l'étoile matinière. Le lac n'est plus dans l'ombre comme le coup de pinceau dans le brouillard ; il s'azure et s'éveille au chant des oiseaux. Les charrues se préparent à partir : la vieille charrue nationale avec sa double corne et son attelage, la charrue *belge* avec sa corne mobile, son léger timon et son oreille de

---

[1] Les Suisses « sont sumptueux en poiles.... M. de Montaignei qui couchait dans un poile, s'en louait fort, eins de sentir toute la nuit une tiedeur d'air plaisante et modérée. Au moins on ne s'y brusle ny le visage ny les botes, et est on quitte des fumées de France. » Voyage de Michel de Montaigne.

fer. Les jougs reposent par terre, courroies déroulées. Voici les bœufs qui s'avancent bravement et tendant la tête ; les longues lanières de cuir s'entrelacent assujetties sur leurs fronts. Chars, herses et charrues s'en vont deçà delà par les chemins humides ou pierreux. Retournant la terre noirâtre le soc met à nu la secrète demeure du rat des champs, qui autrefois chercha vainement loin de la ville

Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité.

Dans les prés la faux se creuse à son tour de larges sillons, la rosée l'aiguise et l'échauffe ; le foin mouillé tombe par rangs circulaires, avec le cri sourd que pousse tout ce qui meurt. Les blés, en leur saison, se couchent de même sur l'andain sec et chaud. La moissonneuse le sépare en javelles égales, et deux ouvriers, se tendant les bouts opposés de la *riouta* de chêne, condensent et lient la gerbe en luttant contre elle avec leurs genoux ; non sans risquer, si leur lien leur échappe, de tomber à la renverse sous les épis émancipés, à la risée de tous les travailleurs. Le soir la poulie guinde avec effort les gerbes pesantes sur le haut *solier*. Dans les vignes, ce sont d'autres labeurs, tous bien longs, bien chanceux, bien durs ; il faut *rompre* la terre, la *reterser*, *tailler*, *effeuiller ;* une nuit un peu froide d'août ou de mai consume les bourgeons, un orage d'avril vendange les ceps. Ces dangers évités, alors l'automne voit chez nous d'heureuses journées. Tout est mouvement, rumeur, rire et chant. Les tonneaux passent lourdement, assujettis sur les chars avec des chaînes de fer, et ornés de fleurs. Jour et nuit gémissent les pressoirs. Le passant con-

temple avec avidité « ces raisins aussi doux, aussi roux que le miel » ; quelque bonne vieille au cœur encore fleurissant, lui en tendra par-dessus le mur, et le suivra longtemps des yeux jusqu'au détour où, prenant leur repas et assis, les pieds pendants sur le chemin, d'autres vendangeurs l'assailliront à l'improviste de quolibets impitoyables, qu'ils lui cornent longtemps [1].

Et durant ces divers travaux, la mère de famille est allée et venue, préparant à manger aux *hommes*, le matin levée avec eux, le soir couchée après eux. Quand le soleil jetait son premier rayon dans la cour de derrière, elle est arrivée portant quelque chose dans son tablier : à sa vue toutes les poules ont déniché pour accourir en gloussant et becqueter la riche poussière étendue sur le pavé. Tout le jour, travaille, et se fatigue, et se tourmente la mère de famille, dans la cuisine, à la laiterie, au four, au jardin, aux champs, à l'étable des porcs sans cesse affamés et grognants ; seules, ses poules ne lui coûtent aucune peine : heureuse encore si ces pillardes effarées ne lui attirent pas des plaintes et n'excitent pas de sinistres projets !

Les soirs d'automne on teille le chanvre devant les maisons. Quand l'hiver est descendu, les femmes filent, les hommes tressent la paille ou l'osier en ruches et en corbeilles ; l'âtre se réjouit d'un feu d'épine ; le poêle de molasse ou de fer entretient avec soin sa chaleur ; la

---

1 ..... durus
Vindemiator, et invictus, cui sæpe viator
Cessisset.....

HOR. L. I, sat. 7.

petite lampe d'airain est suspendue à son lustre rustique, formé de deux bâtons qui, en glissant l'un contre l'autre, s'allongent ou se raccourcissent à volonté. Et, le plus près d'elle, pendant que les jeunes causent et rient, le vieux père lit profondément quelque vieille aventure, ou les événements du mois passé.

Dans les montagnes, c'est outre ces traits généraux un hiver long, mais brillant, les *cotters* ou veillées dans les chaudes maisons de bois ; l'été une vie nomade de chalets en chalets; l'hospitalité, jadis ordonnée par nos lois et consacrée par de poétiques légendes [1]; puis en retour, une curiosité singulière et une familiarité d'interrogation qui ne se déconcerte de rien.

Les bateliers forment aussi un petit peuple à part, dont le lac est la vraie patrie. Le calme les fixe dans un des cabarets du port; un bon vent les emmène. Ce Léman, dont la douceur est parfois langoureuse, a aussi ses accès de fureur. Et de temps en temps il raconte de lamentables scènes [2], s'il n'en garde pas pour lui seul le secret.

---

[1] On est toujours reçu cordialement dans nos chalets. Souvent j'ai vu des montagnards vous inviter à entrer dans leurs maisons ; d'autres se détournant de leur travail venir d'assez loin pour vous remettre dans le chemin , et sans doute aussi pour savoir un peu qui vous êtes et où vous allez.

[2] Cet hiver, par un ouragan terrible, les plats-bords d'une barque de Vevey ayant cédé à l'effort des lames, le patron et un batelier tombèrent dans les flots : il restait trois hommes sur le pont. Le patron leur cria de ne pas songer à lui, mais à la barque, et tout en nageant leur commandait la manœuvre nécessaire. La barque s'éloigna rapidement. Le fils du patron se jeta alors dans

Les habitants des villes ont, le soir, les cercles et les cafés ; dans la journée, la cave ou le magasin ; d'autres les conseils, les bureaux ; le cabinet, les colléges et les marchés. Bien qu'en général très attachés à notre lieu, ici, dans toutes les classes, l'expatriation est forcément une des plus communes industries. — Le nombre des avocats va croissant, depuis que, mal à propos peut-être, il est possible d'achever légalement ses études de droit dans le pays : au surplus, notre peuple, lui aussi, aime les procès [1]. — On ne saurait nier que toutes ces petites villes ne nourrissent beaucoup d'oisifs et d'hommes vulgairement démoralisés. Chacun y est constamment sous l'œil de tous. Et de petites rivalités s'y font la guerre à l'aide d'un commérage qui étend partout son réseau. De ridicules distinctions sociales parviennent même à s'y éta-

---

le bateau attaché à l'arrière, pour aller au secours de son père. Mais avant qu'on pût lui tendre une seconde rame, la corde se rompit, et la barque s'échappa de nouveau. Plusieurs planches jetées à l'eau, atteignant les naufragés, les aidèrent à tenir le dessus. Le fils voyait de loin son père l'encourager, puis en même temps lui donner éventuellement des instructions sur leurs affaires de famille. Il faisait très froid, et le malheureux jeune homme, réduit à une seule rame, n'avançait que très lentement. Des deux têtes qui l'attendaient au loin, l'une s'enfonça et disparut. Mais ce fut encore son père qui lui cria de se hâter, qu'il allait le sauver. Il n'en était plus qu'à une médiocre distance, lorsque le patron, homme d'une cinquantaine d'années, robuste, mais succombant de découragement et de froid, jeta son bonnet en l'air ; ce fut son adieu à son fils.

[1] Ruchat termine ainsi son abrégé : « Heureux peuple, si seulement ils pouvaient se délivrer de la détestable fureur de plaider. »

blir; souvent il arrive qu'il y a un plus grand nombre de sociétés et de coteries que de membres dans chacune d'elles. La médiocrité prétentieuse ou moutonnière, la niaiserie élégante ou grossière s'y font mutuellement ressortir : on y voit des jeunes gens persuadés que l'honneur de la vie consiste à posséder une pipe et à ne sortir d'un café que pour passer dans un second; il en est qui mettent leur gloire à suspendre adroitement un lorgnon dans la cavité de l'œil. Les campagnes ont aussi leurs *lurons*, mais d'une espèce moins sotte et moins gâtée. Du reste, sur ce fond commun se dessinent de belles figures, de vigoureux caractères, des esprits originaux. L'un a toute la richesse, toutes les distractions et les naïves susceptibilités du génie : mais au lieu de le faire produire il l'a dissipé; l'autre l'a enfoui, de mépris ou de désespoir. Celui-là sait par cœur Homère, Cicéron, Dante, Shakespeare, Gœthe, Chateaubriand; et il tient le registre des morts de l'endroit. Celui-ci a parcouru l'Europe, a touché l'Amérique et l'Orient: et il ne voyage plus que de sa vigne à son pré. Tel qui avait occupé sa jeunesse des plus hautes méditations, ne s'inquiète plus aujourd'hui que des gelées et des grêles, du prix et de l'achat des vins. L'ancien élégant de Paris se promène au village en sabots. Enfin, beaucoup d'hommes étonnamment doués, mais qui ont manqué de sol. Fréquemment, se cachent aussi, sous un extérieur de vie tout ordinaire et effacé, des drames sourds. des scènes véhémentes, des aventures bizarres, et de longs romans passionnés qui ont commencé et fini tout entiers dans l'ombre. Les campagnes ne fourniraient pas moins que les villes leur part de ces récits. Un vil-

lage est aussi tout un monde où se choquent les plus grandes passions: il s'y fait des ligues ennemies, où passe tour à tour le pouvoir; la jalousie et l'ambition y dévorent bien des âmes; et quelques autres, la haine longuement couvée les noircit. Une vie amassée grain à grain, prudemment calculée, y peut recevoir un de ces coups qui la transpercent, la font chanceler et la brisent; il suffit parfois d'une récolte manquée ou d'un procès perdu pour faire tomber une existence en débris. Et alors se voient, dans ce petit monde, des désespoirs terribles, des lèvres amères, des fronts éteints, des cheveux rares, des yeux caves, des regards morts. Hélas! il n'y a plus rien de beau, d'aimant, de confiant, d'enthousiaste et de sincère que la jeunesse: la maturité n'apporte souvent que cendre et poison, et l'on dirait que le temps des vieillards est passé.

IX

Le patois romand.

1. *Le langage considéré comme révélation du caractère national.*

Jusqu'ici nous connaissons notre peuple dans sa patrie, dans ses origines, dans sa race et dans sa figure: écoutons maintenant son langage, sa voix, et rapportons ce qu'elle nous apprendra. La langue est le premier monument d'un peuple; c'est, après la réalisation de son être même et son apparition, la première chose qu'un peuple livre à l'histoire, la première manifestation qu'il donne

de lui. Avant de planter ses tentes dans une oasis du désert, ou d'accroupir ses huttes dans la forêt, il parlait. Avant que, du fond de la plaine, afin de laisser une trace plus durable de son passage au pied de la montagne, il escaladât de pierre en pierre, d'assise en assise, de colonne en colonne, les nuées sinon les cieux ; avant qu'il livrât des batailles ; que le bruit de sa victoire ou de sa défaite le fît connaître au loin, avant qu'il se donnât des lois, monuments de sa sagesse ou de sa barbarie ; avant qu'il prît distinctement ses croyances, ses usages, ses mœurs, son caractère, il parlait : comme lui, sa langue était plus ou moins complète et sauvage ; mais elle était là, et elle était lui. La langue d'un peuple est, à elle seule déjà, toute son histoire. Bien connue, bien appréciée, elle ne trahit pas médiocrement la nation à qui elle appartient : elle est au fond le recueil de ses idées, sa pensée-mère, son dernier mot. De tous les moyens humains d'exprimer l'âme, la parole est le plus complet, celui qui traduit le plus fidèlement la pensée parlant tout bas en dedans, et la fait le mieux résonner au dehors, celui qui la fait le plus clairement transparaître sous sa dure enveloppe. Tombant sous les sens par elle-même et par ses divers modes de transmission, figure extérieure, réalisation visible, la parole est pourtant, de toutes les manifestations de la pensée, la moins concrète, la plus subtile, la plus aérienne, la plus spirituelle. Un son est comme une sorte de milieu entre la matière et l'esprit. Le mot ou le son parlé est encore moins matériel, plus fugitif que le son musical. Dans les autres arts (car la parole est un art et c'est pour cela que nous avons tous en nous des

rudiments d'artistes) la matière est encore plus prépondérante. Or, si pour comprendre un peuple, on s'adresse avec succès à ses arts proprement dits; si les pierres mêmes que ses mains ont entassées, nous enseignent à le pénétrer intimement, nous font entrer au cœur de sa vie, pourquoi négligerait-on d'adresser la même demande à sa langue? Là, n'aura-t-il pas été encore plus clairement et plus complétement lui qu'ailleurs? Car ce n'est pas assez dire que de répéter la phrase ordinaire que le mot est le signe de l'idée, il est le corps même de l'idée qui n'a point d'existence possible pour nous sans cette transfiguration, non pas céleste, mais terrestre. L'idée et le mot sont deux en un, comme l'âme et le corps: et ils n'existent pas l'un sans l'autre. Une langue est donc comme le corps de la pensée d'un peuple. Elle le signale, l'analyse, le formule, et par cela même, car un peuple sans voix n'existerait pas même à moitié, elle le crée aussi bien qu'elle est créée par lui. Elle est le peuple même, puisqu'elle est sa pensée; elle est sa fille aînée; et par un retour mystérieux, elle le complète, le réengendre, puisqu'elle donne à son bourdonnement intérieur une issue, à son âme un écho, à son essence une nouvelle existence, à son intelligence une compréhension. Etant le verbe d'un peuple, elle en est la substance et l'esprit: la substance, dans laquelle roule l'esprit: le verbe, qui, par l'esprit, tire la substance d'elle-même, comme l'insecte le fil parti de son sein, et les manifeste en se manifestant. Mais si la parole est l'homme même, et les langues l'humanité même, là aussi on devra retrouver nécessairement, ce me semble, comme l'artiste se fait voir dans son

œuvre, l'image de celui qui est le Père de l'homme et de la parole, savoir de ce qui pour nous est Dieu. En sorte que Dieu ne pourra être pour l'homme que ce qu'est la parole (l'homme ne peut concevoir plus loin) et il devra être cela, substance et esprit d'abord, essence incomplète, encore dans l'enfance, et qui ne se peut suffire que pour un temps ; puis verbe créateur, complément nécessaire, l'être, l'âme et le corps, en un mot, la Parole. Cette observation mal ébauchée peut du moins servir à faire voir quelle importante place la parole et les langues méritent de prendre dans l'histoire de l'humanité et des diverses nations.

2. Caractère du patois romand.

Notre romand (il serait impossible de ne pas l'admettre) a une cadence plus prononcée que la langue qui le remplace, un caractère plus musical. J'en atteste les souvenirs de ceux qui ont assisté à notre grande fête nationale, celle de l'abbaye des vignerons ! Au milieu de ce concours immense de citoyens et d'étrangers, sur cette vaste place si magnifiquement encadrée par le Mont-Pèlerin, le Léman, les Alpes et le ciel, dans les rues sablées et fourmillantes, ce qui montait avec le plus de force et d'harmonie aux amphithéâtres bourdonnants, aux balcons, aux fenêtres couronnées de dames et de fleurs, ce n'étaient pas les chants français, leurs paroles maigres, sèches, aiguës, toutes d'une pièce et d'un son, trop légères pour supporter un si grand spectacle et un si grand bruit, évaporées dans l'air trop vaste, ou retombant étouffées dans la foule et sous les pieds des danseurs. C'était

notre patois, c'étaient nos vieux Ranz et nos vieilles Coraules, qui résonnaient jusqu'aux derniers gradins avec leur voix pleine et forte, aux larges ondes, aux sons fermes et ouverts, seuls accoutumés à franchir le torrent ou le précipice, à soupirer le poids de l'âme et du jour sur les collines escarpées, à réveiller les échos ennemis des cimes tonnantes, ou à lutter dans les hauts pâturages et les vallées profondes avec l'éternel roulement de la cascade et les beuglements interrompus des troupeaux. Si l'on tirait de ce caractère de notre romand quelques conséquences favorables, quant à son emploi musical, pour celui qui, rompu à ce langage, se serait pourtant relevé de ce qu'il y a de défectueux dans l'état imparfait où il est resté, on ne pourrait pas les rejeter toutes. Mais il présente encore d'autres caractères marqués, qui ne sont pas toujours des qualités désirables.

Il a généralement quelque chose d'un peu lent, d'appesanti, de lourd. Il ne passe légèrement sur rien. Il est traînant : ce caractère sera plus prononcé ici qu'ailleurs ; mais il se retrouve partout. Energique et empreint même d'une rudesse qui ne lui va pas mal, son défaut c'est une allure toujours un peu pesante. Il se montre susceptible d'être parlé avec une singulière rapidité, et se prête aux mouvements véhéments de l'âme ; mais le rocher qui descend de la montagne, bien qu'il se précipite comme la foudre, ne perd rien de son poids et en laisse derrière lui des marques. Notre romand n'est pas englué ; la colère ou la passion le décrochent fort bien ; mais il conserve toujours quelque chose de gros et d'épais : avec lui, les paroles ne volent pas ; elles sautent. Cette obser-

vation se vérifie surtout par l'ensemble d'un discours patois. Mais certains faits particuliers de ce langage la font vivement ressortir. Le romand affectionne constamment les contours dans la parole : il a dans ses formes, et il donne au français, chez nous, une défectivité fréquente, qui retarde, en forçant à réunir plusieurs autres mots, au lieu d'aller tout droit avec un seul [1]. De même on pourrait citer, à l'appui de cette tendance générale à étendre le son, certains mots français, bien circonscrits par la prononciation de leur langue, et que les mauvaises habitudes données par le patois nous font allonger mal à propos [2]. Mais, d'où vient, dirai-je encore, dans un idiôme d'ailleurs assez pauvre, cette singulière profusion de termes pour reprocher la lenteur, l'inertie? tous mots ignobles où la nonchalance est exprimée avec une effrayante vérité, et semble en quelque sorte avoir été profondément sentie [3].

Mais le défaut qui, à mon sens, caractérise le mieux notre romand, ou qui lui fait le plus de tort, c'est je ne sais quoi d'effacé, d'inachevé, de tronqué, quelque chose à la fois de plein et de vague, de large et de mou, de sonore et d'interrompu, de haut et de tombant. Voyez tous ces mots qui ayant perdu leur vive consonne de la fin semblent privés de leur pointe : tous ces substantifs en *â*, et

[1] Dans plusieurs temps simples, et surtout aux personnes du pluriel, il hésite, il prend l'auxiliaire avec la préposition *à*, ou quelque autre tournure.

[2] Ex : *fils*, où nous sifflons longuement l'*s*, quand même ce mot est dans le corps de la phrase ; *avis*, et d'autres.

[3] *Baban*, *tcéropa*, *dadou*, *talala*, (osé-je poursuivre ?) *gnagnou*.

tous les verbes de trois conjugaisons en *â*, *ei*, et *î*[1]. La voyelle qui est le son brut, sans forme et sans couleur, termine seule le mot, et c'est la voyelle longue : nouvelle cause de ralentissement que j'aurais pu indiquer plus haut. Dans bien des cas même, étant longue elle n'est pas précédée d'une autre syllabe où la voix s'élève et donne, par l'accent, à défaut de la consonne, une physionomie au mot *(amâ*, *pllantâ* , et non *amar*, *pllanntâ).* Je sais bien qu'on ne doit pas dire non plus *aimer'* ni *plann'ter' ;* mais le français n'excuse pas le patois ; et d'ailleurs, le défaut, chez celui-ci, est bien plus général. Partout il a perdu le *t* final de la langue d'oc, dont il conserve l'*a*, qui est plus sonore, mais aussi plus vague que l'*a* du français, où d'ailleurs il revient quelquefois, avec une sorte d'*a* muet au féminin[2]. On serait porté à croire que c'est l'introduction et la prépondérance de cette dernière langue qui a ainsi retranché au patois ses finales aiguës, par la suppression desquelles un mot est comme un soldat sans épée et sans bannière. Mais je ne le pense pas : on voit que cet instinct, qui au reste se retrouve chez d'autres dialectes romands, est encore plus celui de notre patois que celui du français. L'analogie de toute notre vie et de toute notre histoire en est la meilleure preuve à mon gré ; mais on en pourrait citer de plus évidemment parlantes, quoique pas plus sûres, sur-

---

[1] Substantifs : *veretâ*, *vanitâ*. Verbes : *portâ*, *fossbérâ: avei*, *povei; vegnî, tegnî.*

[2] *Ama*, *amaie* , prov. *amat* , *amada ; renovala*, *aie*, prov. *renovellat*, *ada ; vegnu*, *vegnûa*, prov. *vengut*, *venguda.*

tout la suivante : c'est que notre patois a donné ce défaut à notre français. Les classes d'une éducation inférieure, et même nous autres sans nous en apercevoir, retranchons fréquemment cette dernière consonne pittoresque. Est-ce qu'un de nos chanteurs de rue sortant du cabaret s'aviserait jamais de prononcer l'*r* dans le nom de l'*amour (l'amou')* qu'il célèbre d'une voix avinée ? S'il vous rencontre et qu'il vous prenne en une de ces amitiés subites qu'engendre le vin, il vous dira *bonjou!* et non *bonjour!* à moins qu'il ne prononce triplement l'*r* pour se donner un air farouche et faire peur aux enfants qui viennent former un cortége à sa gloire. Et de même de *bonheur*, de *sentir*, de *finir*, etc. Ne vous étonnez pas non plus qu'en d'autres mots notre français retranche l'accent aigu, petite aigrette qui redresse le son muet de l'*e;* et qu'il dise *sauve* (qu'on en fasse l'altération de *sauf* ou de *sauvé*, c'est le même procédé, qui tient au même vice), *use* au lieu d'*usé*, *trempe* au lieu de *trempé*, et d'autres corruptions et prononciations analogues, dont la cause est dans notre accent à moitié méridional et encore moins chantant que plaintif. Tout cela ne dit-il rien ? et ne sont-ce pas encore ces angles rongés dont je vous parlais quelque part ?

Maintenant que nous avons assez médit de notre voix romande, nous voulons en dire aussi du bien, car nous en pensons beaucoup, et nous l'avons déjà laissé entrevoir.

Notre romand a une sorte de largeur, qui lorsqu'elle ne s'étend pas trop, le rend sonore, et y asseoit bien la pensée. J'en donnerais pour preuves ces diphthongues fré-

quentes et surtout cet *a* partout répété. Des articulations douces ou fortes, dont plusieurs nous sont très particulières, varient, adoucissent cette largeur ou cette sonorité, et lui font prendre de la couleur. C'est d'abord le fréquent emploi de lettres isolées, placées euphoniquement pour éviter l'hiatus, que nous redoutons peut-être à l'excès[1]. Ensuite, c'est une multitude de sons mouillés ou stridents, de lettres roulées ensemble dont notre langue est très riche, et que nous marquons difficilement avec les combinaisons ordinaires de l'alphabet. Les deux *ll* simples ou compliquées d'autres sons, du son *k* par exemple, se mouillent ou se redoublent en se heurtant; nous avons l'*n* mouillée des Espagnols, qu'il serait peut-être nécessaire d'écrire comme eux. Plusieurs autres consonnes, gutturales ou liquides, l'*h* elle-même, peuvent s'accidenter ainsi. Ajoutez à ces agréables cascatelles, à ces petites fontaines rafraîchissantes, je ne sais quel doux susurrement interjeté par le son *z* ou *ç* fréquemment mélangé avec le *d*, le *t*, le *j*; accord qui ressemble à un gazouillis des ruisseaux dans les herbes ou du vent dans les feuilles. Aimable caractère d'une langue pastorale et rustique! la nature champêtre soupire doucement par cette voix de notre premier langage. Dans ces vers:

Oû-to dessu stè brèntze
Coumèn pllau sèn botçi!

---

[1] Le patois ne peut pas dire *a eu*, comme le français; il lui faut le *z*: l'a-*z*-u. D'autres fois c'est le *t*. Par là il renforce l'habitude des fausses liaisons. A la campagne, il n'est pas rare d'entendre jouter mal à propos, mais non sans grâce, un *n* pour l'euphonie.

Le teim è nai co l'èntze ;
Coumènce d'ènlutzi [1],

n'avez-vous pas entendu les premières gouttes de pluie tinter sur les plus hautes branches, et vu scintiller le premier éclair ? Dans cet autre, ne sent-on pas comme l'épaisseur et la *vastitude* des grands ombrages ?

Dèzò quôque fohì que seit prau vàsto et sòmbro [2].

Ebranlez les mots grondants et sourds que je vais vous dire, et le tonnerre qui s'approche, roulera derrière la forêt.

On oû dja lo tenèrre
Ronnâ derrei lo bou [3].

Les torrents gonflés emportent leurs ponts de troncs d'arbres recouverts de branchages et vainement assujettis par une couche de gravier. Devant les fondrières comblées reculent les génisses.

---

[1] *La càrra dè pllodje.*

Entends-tu sur ces branches
Comme il pleut sans cesser !
Le temps est noir comme l'encre :
(Il) commence à *éclairer*.

[2] *Bucolicos* dè Virjile, traduitès in vers héroïcos et dialecte Gruvèren. — Frubouarg 1788. — III.

Sous quelque hêtre qui soit assez vaste et sombre.

[3] *La càrra dè pllodje.*

On entend déjà le tonnerre
Gronder derrière le bois.

No ne seim pas mô inrèmbllâ [1] !

disent les vachers qui voulaient passer de la basse à la haute montagne. Mais enfin l'ondée cesse. Un ciel tranquille et chaud étend son pavillon sur les cimes.

. . . . Ora te veis la vâtçe cutchìa a l'ômbro
Et le linzert catchì dèzò l'arbùsto sòmbro [2] ;

puis ces deux chevreaux là-bas,

L'oun et l'ôtro de blanc à la pîl tatçollàs [3].

On a reconstruit les ponts et raffermi les hauts sentiers, où les vaches s'avancent fièrement. Quel poëte, quel peintre nous a jamais si bien fait voir et entendre un troupeau !

Blantz' et neìre,
Rotz' et motaìle,
Dzjoùven' et ôtro ...
Les sonaillìre
Van lez premìre,
Les tòte neire
Van lez derreire... [4]

---

[1] *Ranz des vaches.*

Nous ne sommes pas mal embourbés.

[2] *Bucolicos*, etc., II.

. . . . Maintenant tu vois la vache couchée à l'ombre
Et le lézard caché sous l'arbuste sombre.

[3] *Ibid.*

L'un et l'autre de blanc, à la peau tachetée.

[4] *Ranz des vaches.*

Blanches et noires,
Rouges et étoilées,
Jeunes et autres ...
Les sonnaillères
Vont les premières,
Les toutes noires
Vont les dernières.

Hau ! hau ! llauba ! llauba ! crie la voix des bergers, mêlée aux battements des campanes et des clochettes, au chant métallique des hautes cascades, et au profond murmure des noirs sapins. Hau ! llauba ! voici l'érable, et le tremble, et le chalet.

Vinidez tòte
Dèzò on pllâno
Yô voz àrio,
Dèzò on trèmbllo
Yoië trèntço... [1]

Dans la plaine, d'où monte le soir, toute la famille rentre des champs ; mais elle poursuit encore sa laborieuse journée. Les garçons dirigent l'eau des étangs dans le grand verger. Comme elle coule joyeusement de rigole en rigole et irrigue bien la prairie !

Fau allâ au prâ,
Por y mèttre l'aidye,
    L'aidye ;
Fau allâ au prâ,
Por bèn l'arrozhâ [2].

---

[1] *Ranz des vaches.*

Venez toutes
Sous un érable
Où (je) vous trais,
Sous un tremble
Où je tranche (le lait).

[2] *Vieille chanson.*

(Il) faut aller au pré
Pour y mettre l'eau,
    L'eau ;
(Il) faut aller au pré,
Pour bien l'arroser.

Leur sœur, Luisa, est au jardin. C'est à son rosier qu'elle consacre ses dernières fatigues : rosier de printemps, tout souriant et beau ; il semble être là devant vous, dans ces vers si simples, mais si frais et si embaumés d'haleine matinale :

Le premi dzor d'Avri
Dze pllanti on rozji... [1]

Mais ces belles couleurs qui brillént sur ta joue, ô Luisa !

On geouar paut les hlaipir, quemèn hlaipe les hlôrs [2].

Le lendemain, on la voit passer agile et matinale, avec ce vers si preste et si leste, courant et sautant.

Le sè leive matin, le sè vit' è s'in va [3].

Faut-il peindre les tourments qu'elle fait endurer ? Ecoutez le poëte inconnu qui a dit :

L'isez qu'è sur la brantçe,
Que tzànte per li làntçe
N'a pas-tan dè tormaen
Quiè mè en voz amaen [4].

---

[1] *Autre chanson de ronde.*

Le premier jour d'avril
Je plantai un rosier.

[2] *Bucolicos,* II, autre version.

Un jour peut les flétrir, comme (il) flétrit les fleurs.

[3] *Lo Cônto dau Craizù.*

Elle se lève matin, elle s'habille et s'en va.

[4] *Chanson ormonnenche.*

L'oiseau qui est sur la branche,
Qui chante par les ravins du bois,
N'a pas tant de tourment
Que moi en vous aimant.

Quelle naturelle image de l'inquiétude de l'amour ? et pour moduler cette plainte chérie, quels sons aussi doux que plaintifs ! Mais la tristesse contenue et brûlante éclate dans ce beau vers où respire comme une harmonie enflammée :

Fournidez, sombros geouars d'oùna pidaùsa y'a [1] !

vers d'une attitude héroïque, soleillant, coulé en or, et que l'on croirait tiré de l'espagnol. Voici un rustique festin dont les détails, au lieu d'être déguisés par une sorte de mauvaise foi prétendue poétique, gardent toute leur pittoresque naïveté :

. . . . Ne crayâ ty que serrei on mariàdzo,
Yô ne manquèreit pan, ne bùro, ne fremàdzo [2].

Prêtez l'oreille aux malins propos des campagnards attablés ; voyez si, tout en devisant, mais assurément sans le vouloir ! ils ne sanglent pas avec art leurs ennemis naturels, les hommes d'affaires comme on dit, eux qui ne sont que les hommes de travail.

. . . . Dzèns de bàntçe et de pllòmma
Què fordzî ti l'ardzèn sen marté nè enclomma [3].

---

[1] *Bucolicos,* II, autre version.

Terminez-vous, sombres jours d'une piteuse vie !

[2] *Lo Cònto dau Craizù.*

. . . . Nous croyons tous que (ce) serait un mariage
Où (il) ne manquerait ni pain, ni beurre, ni fromage.

[3] *Lo Cònto dau Craizù.*

. . . . Gens de banque et de plume,
Qui forgez tout l'argent sans marteau ni enclume.

Enfin, pour que la fête soit complète et que cette épopée villageoise reçoive son dernier trait, vous aurez l'aveugle payant l'hospitalité avec son violon :

Noutro vezin avei aberdzì ouna né
On certain noviyèn qu'étei bon violâre :
Lai se rassembllan ty, lez fellie avouè les mâre [1].

Et tout ce tableau de mœurs antiques, le vieux musicien, l'harmonieux compagnon de sa pauvre vie et de sa course errante, l'hospitalière maison, les voisins rassemblés, les filles avec les mères, tout cela en trois vers où le parfait naturel de la description est rehaussé par la simplicité d'une langue jeune encore. et qui a conservé quelque chose de primitif.

3. *Développement historique du patois romand.*

Où en est de son développement historique cette langue romande ? A quelle âge en est-elle de sa vie ? Vous savez qu'elle va mourir. Et cependant, en soi, elle est très jeune. Quoiqu'elle ait vu de longs jours, elle est tout au commencement de sa vie. La vie, chez elle, est à peine formée. Elle en est à son premier aubier, comme un arbre qu'un cercle de granit aurait forcé de rester avec

---

[1] Notre voisin avait hébergé une nuit
Un certain aveugle qui était bon joueur de violon.
Là (on) se rassemble tous, les filles avec les mères.

Remarquez l'expression antique de *noviyèn*, littéralement *non-voyant*. On dit encore *à noveyon*, pour signifier : *Sans y voir une goutte.*

un corps jeune sous le poids des années, si la nature permettait cette tyrannie. Vous sentez dans ce patois un mode d'être non accompli toujours resté à son commencement. Car il en faut retrancher les nombreux mots que le français lui fournit et qui ne sont que patoisés. C'est ainsi que celui de *chasteté* lui manque, bien qu'il puisse l'employer en lui donnant, comme à d'autres dans le même cas, la terminaison romande (â). Absence caractéristique chez une race qui, en effet, n'a jamais été bien sévère dans ses mœurs. Toutefois je ne sais s'il faut tirer de ce fait toute la conséquence qui se présente au premier abord ; en ces sortes de matières, connaître n'est pas absolument plus glorieux qu'ignorer. On voit bien, d'ailleurs, que tous les peuples, sur ce dont il s'agit ici, ont au commencement de leur vie une pensée et une parole plus libres qu'à la fin. Ils ne font pas seulement l'éducation de leurs idées, mais encore celle de leurs sentiments : ils développent ceux-ci, les améliorent, les délicatisent, et, cela fait, les mots dont ils les exprimaient, leur paraissent trop généraux ou trop grossiers, déchoient de leur rang et se détachent en quelque sorte de la notion première à laquelle ils étaient fixés. C'est ainsi que la langue française, pour signifier la *pudeur*, importation latine due, suivant la tradition, au poëte Desportes, n'a eu pendant longtemps que le mot romand *vergogne* (verecundia), qui est le seul encore que notre patois possède aujourd'hui.

Au surplus, il n'est pas besoin de considérer le nombre des mots appartenant en propre à notre patois, pour se convaincre qu'il en est souvent encore à son premier âge.

Ce nombre est petit, et prouve un développement d'idées qui ne fait que de prendre pied, une éducation peu avancée et plus matérielle que morale. Mais nos observations précédentes peuvent continuer à nous suffire. Ce caractère rustique, dont nous sentons si bien tous le charme, que nous ne voudrions pas le lui retrancher, témoigne déjà de cet âge primitif? La profusion de l'*a*, si largement répandu dans notre patois, nous donne aussi à son égard le même renseignement. Plus d'un esprit imagine encore des systèmes philosophiques et historiques sur chaque lettre de l'alphabet; depuis M. Jourdain, cela n'est guère permis en France; mais on peut bien avouer que l'*a* donne un son plus jeune, plus grave et plus vague, un son primitif, puisque c'est celui que les enfants balbutient le premier; un son moins recherché que l'*o* ou l'*i*, par exemple, dont l'harmonie est certainement plus sonore et plus choisie. Rappelons-nous aussi ces formes défectives si fréquentes dans notre patois. Le procédé qui les remplace par le détour d'un ou de plusieurs mots, par une décomposition de l'abstrait, est essentiellement un procédé jeune, antique, et part d'une organisation peu développée, qui n'a pas fini tous ses tâtonnements. Enfin, le vague et la jeunesse se montrent encore dans l'inconstance et dans la variété qui ne sont que faiblement marquées par ce qu'on appelle les dialectes dans le romand suisse; car ce ne sont pas seulement les contrées différentes qui le modifient; ce sont les villages, et non-seulement les villages, mais les quartiers d'un même endroit, les habitations isolées, les familles et les personnes. On ne pourrait pas dire que ce soit un chaos, le chaos d'une langue, l'histoire peut

difficilement le saisir ; mais ce n'est pas un moment bien éloigné du chaos. L'indispensable est rangé et fixé ; tout le reste court à l'aventure, lève la tête lorsqu'on le croyait perdu, pâlit, s'éclaire et se métamorphose de mille façons. Ce ne sont pas uniquement les voyelles, partie mobile du mot, qui changent selon le caprice des lieux ; ce sont de nombreuses variétés pour la même consonnance, variétés, il est vrai, qui tiennent à un type commun. Des changements réguliers de consonnes. Des accentuations contraires. Des verbes qui sont de plusieurs conjugaisons. Tel dialecte offrirait au philologue passionné de magnifiques études sur la métathèse ; tel autre a pris l'habitude d'une sorte de *digamma éolique* à la mode des Grecs.

Vous le voyez, c'est une masse bouillonnante comme au premier jour et qui ne s'éteindra que bouillonnante encore ; une vie où la corruption du déclin se mêle à celle de la barbarie primitive : et précisément, en cela, c'est un patois et non une langue littéraire. S'il en était différemment, au lieu d'un *patois*, au lieu de la *langue des pères*, amoncellement confus de tout ce qui constitue la vie, ce serait un corps développé, ayant sa complète existence ; ce serait la langue des fils.

Elle ne l'est plus ! Il disparaît cet idiome que parlèrent une fois nos ancêtres, mais en un temps où il est difficile à l'histoire de remonter. On nous raconte que naguère encore le patois était usité, concurremment avec le français, même dans les hautes classes de la Suisse romande, surtout dans sa partie orientale où il sert de langue courante encore aujourd'hui ; comme dans leurs provinces, les patois provençaux et languedociens. Mais cela n'em-

pêche pas que notre romand ne fût mort dès longtemps, en sa qualité de langue civile et sociale. A-t-il même jamais existé ainsi? Au XVIe, au XVe siècle, il est vrai, on raconte quelques traits qui montrent non-seulement que le patois était de fait, sinon de droit, la langue principale du pays (ce qui ne souffre aucune objection), qui constatent non-seulement la popularité de cette langue, mais de plus, à ce qu'il semble, sa nationalité et sa légalité chez certaines peuplades. De temps en temps il est question de députés savoyards qui s'expriment en leur patois. En 1489, les *cries* ou publications, même celles du bailli de Vaud, se faisaient chez nous en romand. Au milieu de ce siècle, l'industrieuse et riche commune de Fribourg, pour qui cette époque fut un temps de crise, emploie dans ses documents politiques, dans les missives qu'elle adresse à ses ennemis ou à ses combourgeois du Pays-de-Vaud, et surtout dans ses actes civils, dans ses règlements de police et dans ses comptes, un français très romand. Elle s'appelle elle-même *Frîbor* et les *Friborgeix*, ce qui est le nom patois encore usité autour d'elle. Mais dans cette contrée classique de notre langue romande, le français prévalait aussi; et dans le pays de Vaud davantage encore, la nombreuse noblesse de ce petit état ayant plus de relations avec les cours voisines, de Savoie, de Bourgogne et de France, où elle prenait des habitudes d'élégance, et menait une vie plus chevaleresque que républicaine. Il est certain que le parler et le nom français étaient au XVe siècle, une distinction sociale complétement adoptée chez nous. Du XIVe siècle et de la seconde moitié du XIIIe, nous avons même divers actes tant gé-

néraux que particuliers, qui prouvent que le roman d'oïl était à cette époque la langue écrite et légale. Le défi de Gérard d'Estavayer et d'Othon de Grandson est en français. On a de ce dernier, et dans la même langue, des attestations de service données à un chevalier vaudois. Plusieurs chartes de Loys le vaillant, Sire et Baron de Waut, sont en français. Des transactions du XIII[e] siècle et où les témoins sont tenus de s'expliquer èn langue romande, fournissent la même observation. Enfin, il paraîtrait aussi qu'il existe une charte française du comte Pierre, avec lequel le Pays-de-Vaud entra sous la domination de la maison de Savoie : ce document est de l'an 1250 ; et le style, malgré de récentes copies toujours plus ou moins altérées, présente des particularités non méconnaissables de la langue d'oïl du XIII[e] siècle. Est-ce avec la maison de Savoie que le français s'est intronisé chez nous, comme il le fit en langue d'oc à peu près à la même époque avec la maison de France ? Cette supposition n'a rien d'invraisemblable, et plusieurs analogies viennent l'appuyer. Le XIII[e] siècle vit précisément la gloire de la langue d'oïl et la décadence de la langue d'oc ; celle-ci, après avoir *flori* au XII[e] siècle (et c'est bien le mot qui convient à cette belle langue, morte si jeune, quand on la croyait si pleine d'avenir !), tomba sous l'effort de sa rapide croissance et de la sanglante destinée que lui firent les ennemis du nom provençal. La croisade contre les insurgés religieux de la Gaule méridionale anéantit sa gloire et son indépendance ; la France propre, ou du nord, fit peser sur le midi son épée, son sceptre et sa voix. L'unité littéraire de la langue d'oc fut brisée, son exis-

tence sociale proscrite, à cause de son influence dans les attaques satiriques ou théologiques qui tentèrent d'ébranler l'édifice de Grégoire VII et d'Innocent III. Les classes élevées, tournées de gré ou de force vers le nouveau soleil, abandonnèrent la langue des troubadours à la merci du peuple. Et lorsque par tout cela on la dépouillait de son franc parler et de son rang, le français peu à peu dégagé de son enveloppe, l'italien qui naissait tout formé dans la bouche de Dante, lui enlevaient la prééminence qu'elle avait eue jusqu'alors parmi les langues de l'Europe latine. C'est dans ces circonstances que la suzeraineté de la Savoie vint fixer notre pays pour ainsi dire sur lui-même et le tenir en équilibre entre l'Allemagne et la Provence, entre le Midi et le Nord: terrain analogue à celui où avait été planté le français et où il s'était plu. D'ailleurs, l'Allemagne nous avait déjà tirés à elle pendant le XIIe, le XIe siècle, et même depuis les temps de Berthe, de l'empereur Othon et du roi Conrad. La langue écrite et légale du saint-empire romain, auquel la Transjurane fut annexée (1032), était, comme celle du saint-Siége, le latin; comme aussi celle des rois rudolphiens. Avec eux et les carlovingiens, dont ces derniers avaient aidé à partager les dépouilles (888), nous assistons à la fin de la lutte inégale entre l'idiome des conquérants et ceux des peuples vaincus, à l'agonie, au dernier soupir de celui-là, et à la métamorphose de ceux-ci. Déjà sous Charlemagne, ils prenaient le dessus. Le développement rapide des royaumes de Provence et de Bourgogne bientôt réunis (933) est justement regardé comme une des causes qui expliquent la précocité de la langue d'oc. Elle

et notre romand durent ainsi marcher un moment côte à côte. Mais cette liaison continua-t-elle, et jusques à quand? Le provençal fut-il la langue littéraire de notre romand, comme il a été incontestablement celle des patois de la Haute-Italie?

Quel était cet *Olivier de Lausana* mentionné par un troubadour du XIII[e] siècle comme un personnage connu et honoré, puisqu'il le met dans le paradis, *au lieu le meilleur*, à côté de Charlemagne et de Roland? Parlait-il la même langue que celui qui l'a chanté? Faut-il se dire que notre patois a été primitivement patois, et qu'il ne fut jamais que cela? Il est à croire, comme je l'ai déjà insinué, d'un côté qu'il a dû plus ou moins se former de lui-même, parce qu'il est encore à cette heure très empreint d'un cachet particulier; et, de l'autre, qu'il fut un jour plus provençal et moins français qu'aujourd'hui. Certainement aussi, il eut des chances de développement et de vie plus brillante dans ces jours où la Transjurane, devenue le centre d'un nouvel état, sortit de la nuit des temps, eut des héros, des gloires, et une cour pour enrichir et façonner celle des langues nouvelles de toutes parts surgissantes qui lui était destinée. Mais tout cela est revêtu d'un voile d'ombres qui ne sera peut-être jamais soulevé. Cet âge n'a laissé aucun monument de sa langue vulgaire. Rien que çà et là quelques noms isolés, les uns allemands les autres romands; ou les railleries des italiens (mais ils parlaient en vaincus!) sur la voix rauque et tonnante des compagnons de Rodulfe. Les largesses de Berthe et de sa famille, agenouillées avec tout le monde chrétien devant l'an 1000 qui approchait, firent des moines trans-

jurains et bourguignons des défricheurs du sol plutôt que de l'esprit. La langue latine ne transmettait au souvenir des hommes que les enrichissements des églises ou des seigneurs, les vicissitudes de la propriété ; et la langue romande, vivant au jour le jour, croissait pour l'oubli.

Nous avons ainsi devancé, dès longtemps, notre idiome national, et il nous a fallu en prendre un second, n'étant pas assez forts pour soulever le nôtre avec nous et le faire accepter au monde. Ceci n'entraîne point de déshonneur pour un petit peuple, pour une tribu que nous sommes. Tant de grandes nations et qui avaient cultivé leurs langues, au lieu que nous n'avons point demandé de fruits à la nôtre, les ont bien vues périr, sans pouvoir malgré leurs efforts arrêter cet anéantissement, assurément le signe le plus terrible de la loi de mort qui pèse sur l'homme et sur la nature. Puis, nous avons le français, et n'est-ce pas un magnifique héritage ? Le français, la langue européenne, la langue politique et révolutionnaire de la civilisation : idiome étonnant par ce qu'il peut et ce qu'il a su faire avec si peu de corps et une âme si gênée. Mais c'est en se réglant qu'il s'est donné la force, c'est en assurant ses pas, qu'il a posé sur sa tête la couronne que rien ne lui enlèvera plus. Précision de la marche et clarté du son ; à défaut d'un chant plus mélodieux ou d'une plus savante harmonie, fermeté de la tête et légèreté des pieds, voilà ce qui assure au français son rang supérieur, et le fait l'égal des langues classiques de l'humanité. Son principal domaine est sans doute la prose : et quelle est la littérature qui surpasse ou même qui égale la sienne à cet égard ? Mais telle est d'ailleurs la sou-

plesse qu'il s'est acquise à force de difficultés, que nulle poésie ne lui est inaccessible. Les Anglais, parmi les peuples modernes, ont la poésie la plus individuelle, comme ils sont la plus individuelle des nations ; les Allemands, la poésie la plus pensée et la plus rêveuse ; les peuples du Midi la poésie la plus musicale, la plus accentuée, la plus chaude et la plus sensuelle. Mais la poésie que l'on pourrait appeler sociale, la poésie générale de l'humanité dans les formes populaires qu'elle a jusqu'ici revêtues, cette poésie-là appartient aux Français. Langue d'avant-garde et de domination, le français a une histoire très belle, très claire, très une et très complète, de grandes origines, une vaste et féconde antiquité, ainsi qu'une physionomie prononcée qui, dans tous les temps, a frappé les hommes, et se fait aisément reconnaître depuis son premier jour jusqu'à celui-ci. Par tout cela, cette langue donne aux peuples qui la parlent, non-seulement un magnifique trésor, mais encore un droit. Nul doute que nous-mêmes, petite peuplade égarée sur ses bords, nous ne lui devions beaucoup. Elle est chez nous, comme ailleurs, la langue de la civilisation ; elle forme le terrain de notre pensée, respire et aspire notre vie, suit nos mouvements, et recueille nos progrès.

Mais n'aurons-nous pas un regard pour notre vieux idiome national, pas un salut de rappel ou d'adieu pour notre romand qui s'en va ? Ah ! laisserions-nous ainsi s'envoler l'âme de nos pères, sans faire un seul effort pour la retenir ? Ils sont morts : effacerons-nous l'épitaphe de leurs tombes ? Leur langage, humble et pauvre comme eux, ne peut plus être le nôtre sans partage. Mais don-

nons-lui un petit coin à côté de ce qui l'a remplacé : il y a droit ! qu'il cède la place d'honneur au nouveau maître, mais qu'il ne soit point chassé de la maison : il ne demande pas plus ! C'est un ancien serviteur, devenu l'hôte de la famille, où il met toute sa gloire et cache tous ses souvenirs : que sa voix se fasse encore entendre à la table commune ! elle réjouira les enfants. En lui toute chaleur et toute vie ne sont pas éteintes : il serait facile de les ranimer, de les entretenir, et d'en tirer une dernière flamme épurée. Notre romand, j'en suis convaincu, est susceptible d'être cultivé avec succès. Il possède encore de grandes richesses, il a des mots et des tournures d'une puissante énergie, la naïveté des vieux langages, de l'aisance dans ce qui lui est propre, de la facilité dans ses emprunts, et, dans les sons, de l'harmonie et de la couleur. La grossièreté ou la vulgarité qui peuvent le déparer encore tomberont d'elles-mêmes, à mesure que sa popularité décroîtra ; comme aussi ce qui lui manque, il l'acquerrait par un maniement plus soigné, et par la réunion de toutes ses forces égarées ou sans liens. Fondre en une langue littéraire et non plus seulement usuelle les dialectes particuliers, donner quelque régularité à cet ensemble qui, au lieu de faire perdre à notre romand de sa variété, la ferait davantage saillir ; le consacrer, ainsi refait et accompli, à exprimer certains faits de notre histoire ou de notre vie qui auraient besoin de lui pour revêtir, avec leur couleur véritable, leur véritable esprit ; se garder par là un petit bien à soi, à côté de celui qu'il faut partager avec tout le monde, ne serait une entreprise ni vaine ni folle à tenter. Donné-je trop à notre romand ? Et ce que je lui voudrais,

n'est-il pourtant rien ? Il serait comme la langue de notre nationalité la plus intime, notre petite voix, à nous, à côté de la grande, où le murmure que nous y joignons n'est guère entendu. Est-ce à dire que, chevaliers du passé, pourfendeurs du présent, nous voulions rêver l'un, et fermer les yeux aux réalités de l'autre ? Non, mais que notre romand continue de nous appartenir, qu'il occupe au milieu de nous la seule place qu'il puisse désormais y prendre, qu'il continue à faire partie de notre être, qu'il y puisse avoir bruit de poésie et de réalité, que nous le gardions, nous en servions, l'admirions, le chantions, l'aimions, comme nous faisons de tout ce qui est nous et à nous, hommes et choses ; qu'il soit ce que sont pour nous le bleu Léman, le Jura sombre, la cathédrale, Aï, Jaman, Chillon, les Muverans, Morcles, les Diablerets, notre poétique rivage, notre monument national, notre cime sacrée !

X

Poésie populaire.

Nos anciennes poésies populaires étaient chantées, et plusieurs mêmes se dansaient : on les appelait alors des *rionds ; riondâ*, c'était danser en chantant. Et le chant, les vers et la danse étaient organisés de manière à former deux chœurs, qui se reprennent toujours une partie de l'air et des paroles en se répondant. De là le nom de *coraula* donné en plusieurs endroits à ces chants alternés,

dont les strophes s'appellent *'na coblla*, comme chez les Provençaux. On les chante encore ainsi dans la partie occidentale de la Suisse romane ; on ne les danse plus que très rarement [1]. Naguère, aux clairs de lune d'été, ils entraînaient, mêlée dans la ronde, toute la population plébéienne et patricienne de l'endroit [2]. Les chansons se répondaient de village en village au milieu de l'écouteur silence ; et la mère de famille, assidue en sa maison, endormait son nouveau-né des souvenirs de sa jeunesse que lui rendait le chant lointain. On n'allait pas non plus, la bouche froide et close, à la conquête de la vendange ou de la moisson. Que pensons-nous maintenant de nos plaisirs guindés, de nos récréations pesantes ? Il n'y a plus que les petits enfants qui sachent encore *danser aux chansons :* aimables et frêles gardiens des joies naïves du passé !

Les plus gracieux de ces poëmes ont un caractère rustique, champêtre et doux ; la nature agricole ou pastorale [3] y est toujours présente, tantôt dans sa douceur joyeuse

---

[1] L'usage s'en est encore un peu conservé à Estavayer.

[2] Chanson de ronde :

Allez-vous-en, ceux qui regardent,
Ou bien venez danser.

[3] A-t-on bien assez dit quel chef-d'œuvre nous possédons dans le Ranz des *Armaillis des Colombettez ?* Comment quelque grand peintre ne s'est-il pas fait l'interprète de cette succession de scènes si variées, et si vivement marquées par les deux vers de chaque couplet, qui sont comme la légende d'un tableau invisiblement tracé au-dessus ? D'abord le lever matinal des pâtres frais et robustes, les humides roses de l'aurore, l'appel et le dénombrement des vaches ; — puis la fondrière et le torrent, la halte tumul-

tantôt dans sa dure réalité. C'est un jardin, des fleurs, et un air de printemps ; *le romarin, le jasmin et la rose aussi*, l'oranger, la violette avec le *ransignolet* qui *chante sur le rond du vert bois*. Mais souvent ces images de la nature semblent cacher un sens secret, que l'on serait honteux et fâché de découvrir : il y a dans plusieurs de ces chants quelque chose de sensuel en même temps que de fleuri. Mais ce qu'on y voit percer de toutes parts, c'est le sentiment de la réalité, de ses difficultés et de ses moqueries. Peu de larmes, mais un rire habituellement froid et en dessous ; une sorte de désenchantement sans souci ; la vie du cru. C'est la mal-épousée qui ne trouvera que la pauvreté dans la maison de son époux ; mais elle aura du bon temps : ils n'ont rien à filer, elle ne veillera donc pas cette nuit ; ils n'ont point de pré, elle n'ira donc jamais faner ; ils regarderont manger les autres, et quand ceux-là riront, eux pleureront. Ailleurs, un mari regrette de ne plus être *valet* (garçon) ; il voit ses anciens camarades s'asseoir à l'ombre avec les jeunes filles, qui lui

---

tueuse du troupeau, la grave consultation des bergers allant aux voix, et la sentence du plus vieux ; — l'arrivée du messager : le voilà qui heurte à la porte, à la porte du curé ; — la conversation avec *l'habile* pasteur et sa lutte de malice entre lui et le beau berger goguenard, que la servante, jolie et *trop* courtoise, écoute et regarde à l'écart ; — le retour de Pierre et son résultat merveilleux ; la chaudière sur son lit de flammes ; ce moment dramatique où les bergers voient qu'elle est pleine et qu'ils n'ont pourtant pas encore trait la moitié du troupeau. Enfin tous ces tableaux si neufs et si naïfs, si accentués et si simples, dominés par celui de la grande nature des montagnes que ramène chaque refrain.

crient à lui : Va vers ta femme ! celle-ci vient l'appeler ; rentré dans sa chambre, il entend pleurer ses enfants : voilà comment il s'amuse, lui ! enfin, *prenant le bon parti*, il se fait apporter une bouteille de vin, et *tout cela fut fini*. Cette acceptation de la réalité de la vie comprend celle de l'immoralité. Il s'en faut que l'amour soit toujours délicat dans ces chansons ; assurément la naïveté populaire, le libre élan du cœur, la brusquerie de la passion l'y font parler quelquefois avec une vérité de tendresse qui saisit ; le tour d'esprit badin lui donne aussi un naturel vif et gai ; ou bien ils doivent à une sorte de malice calculée, de raillerie sans pointe, qui est leur secret, l'effet profond d'une tristesse sans pleurs et d'un jeu sans sourire [1]. Mais souvent l'amour s'y montre grossièrement charnel : on l'y traite en plaisanterie, qui descend parfois, dans l'entraînement d'une forte nature, jusqu'à la brutalité [2]. On chante moins sa douceur innocente qu'on ne raille ses déceptions ou ses larcins. Tel est le souvenir le plus habituel que le peuple ait conservé de ses amours, et pour se venger il en a fait retomber le crime sur les hautes classes dont il a dû tour à tour subir l'immoralité : les curés d'abord, puis les seigneurs et les hommes d'affaires, les avocats [3]. Ce sentiment de la réa-

---

[1] Voyez la chanson : *Hôlas, l'ami, en ai bèn vu lo temps*. Olivier la cite dans les *Eclaircissements*, tom. II, pag. LIV.

[2] Une pauvre fille avait donné rendez-vous à son ami, en lui promettant tout secret. Il est cependant aperçu : « Tu en as bien menti, lui reproche ce galant farouche qui la frappe au visage ; et tiens ! voilà pour t'apprendre à dire la vérité. »

[3] Le premier je rencontre,
Le fils d'un avocat,

lité se montre aussi dans les scènes mêmes qui sont les sujets de ces chants : une coutume, un simple fait de tous les jours, l'occupation la plus vulgaire, les jeunes filles qui doivent bien « balayer la maison, » travaux des prés, des champs et des montagnes, vendanges et moissons, alpages et fenaisons, toute l'existence de notre peuple s'y trouve reproduite avec un à-propos, une vérité, une fidélité, qui n'est pas de la couleur locale, car c'est la nature même en chair et en os. Avec notre caractère et notre histoire qui se font peu remarquer, il nous est difficile à nous-mêmes, dans une œuvre réfléchie, d'exprimer ce que nous sommes : nos anciens chants nationaux le font spontanément, pour ce qui regarde le peuple du moins : ils n'ont pas besoin de nous l'analyser en tâtonnant, du premier coup ils vous le font voir. Non-seulement ils sont, comme tous les chants populaires, le peuple en pensée et en esprit ; mais ils sont le peuple en spectacle. Je ne crois pas que nul peuple, dans sa poésie, se soit reproduit plus exactement, plus réellement que celui-ci. C'est qu'il ne visait ni à l'effet grandiose, ni à l'effet pittoresque, ni même à l'effet d'esprit : il ne visait qu'à être lui tout bonnement. C'est que nul en vérité, et la chose est à la fois malheureuse et heureuse, ne songe moins à faire effet. Retiré sur lui-même il abhore de se mettre en avant plus qu'il ne l'est, de se poser et de se hisser. Tout ce qui se dit autre que soi, fût-ce un gain, il le déteste,

---

— Que portez-vous, la belle,
Dans ce panier au bras ? — etc.

Dans le Ranz des vaches, c'est le curé qui est mis en scène.

par paresse peut-être, mais de plus par bon sens. Et en même temps donc qu'il se *laisse être*, il voit admirablement bien ce que les autres voudraient être, et ce qu'ils ne sont pas. Il en reste froidement à lui-même, et il est impitoyable pour ceux qui veulent être plus. Il fait un retour sur sa pauvre vie, assez bonne, mais peu grande, et il la traite sans façon, sans étalage, avec une familière amitié. L'existence s'est déchargée un moment, mais l'air pèse encore ; les choses sont loin, mais il faut s'attendre à les revoir : alors on les accueillera avec un demi-sourire qui les bravera sans les vaincre ; avec un regard détourné qui revient par derrière plutôt qu'il ne se cache et s'enfuit. De là cette moquerie calme, patiente, et parfois rusée, dont nous avons déjà parlé. C'est une manière de prendre la vie avec une sorte de ricanement. Ce caractère se mêle à tous nos anciens chants populaires : il est pour eux comme une espèce d'idéal au milieu de leur perpétuelle réalité : il constitue leur genre et leur type. La vie, émoussée, se rebouche contre ces froides nécessités ; mais elle a néanmoins ceci de bon, c'est qu'on en peut rire ; elle est belle parce qu'elle vaut tant, et qu'elle sert à gloser.

Cette constance de moquerie et de bon sens railleur n'est point, comme on pourrait le croire, incompatible avec l'imagination. Notre peuple est loin d'en être dépourvu ; seulement il la tourne à sa manière, et l'applique à ce qui le touche de plus près. La façade de sa maison blanche n'est pas toujours du côté de la plus belle vue : mais c'est que vivant en plein air il aura toujours celle-ci à sa portée. Penché vers la terre, son monde à

lui est à ses pieds : il regarde peu au loin. Son verger couronné d'arbres, son *plantage* au sol noir et cendreux, son champ qu'un seul noyer réunirait sous son dôme, sa vigne où le menu feuillage du pêcher n'étend qu'une ombre à jour toute percée du soleil, voilà son domaine, son enceinte, son horizon. Le reste est un lointain paysage, sur lequel il lève rarement les yeux ; il n'y pense pas, il a trop à faire du sien : aussi croirait-il volontiers qu'il n'y a rien de plus au monde, et qu'il n'est personne qui ignore ce que lui sait si bien par cœur [1]. Il ne peut vous dire comment s'appelle ces pics merveilleux qui se dressent quelquefois dans les brumes éloignées ; mais il a donné des noms aux moindres fragments de son petit territoire. Et parmi ces derniers, tous très anciens et la plupart antérieurs au français, il en est qui font preuve d'une imagination riante et champêtre. C'est un chêne, un orme, ou un plane ; un nant, un oiseau, une riche famille éteinte, une chapelle en poussière qui personnifient ces lieux paisibles, où l'âme repose au bord des champs de blé, au coin des forêts, sous les feuillées qui gazouillent entre elles, à l'approche du soir [2]. Quelquefois à ces riantes images

---

[1] Qui, demandant son chemin, n'a pas reçu des réponses dont la formule générale revient à celle-ci : *Vous tirerez à droite, quand vous serez vers la maison à Jean-Pierre ;* comme si la maison à Jean-Pierre était sûrement connue de l'univers entier !

[2] *Es Planes*, *Es Vernes*, *Es Noyers*, *Es Buissonnets*, *Derrey l'Epenaz, Sur l'Ormet*, au *Tremblloz,* à la *Geneivriaz*, — au *Laviau*, au *Lanciau*, — au *Bois-au-Moinoz*, à la *Bannerettaz*, *Vers-le-Bois-de-Savoie*, à la *Collombaire*, au *Pré-au-Bœuf*, en *Montchevry*, — *les Riettes* (rio ruisseau), le *Nant-du-Merle*, le *Nant de Coquestrabloz,* le *Nant de l'Ayzelet,* — le *ès Semorailles*, — la Roche *dou bec*

s'en mêlent d'autres, charnelles et grossières, par un besoin de raillerie qui se retrouve ici comme dans les chansons. Mais elle y peut prendre de même un caractère de bizarrerie énergique ou pittoresque. Le mot de *Bramafan* ne peint-il pas avec force ces endroits éloignés ou difficiles où la faim presse les travailleurs ? et trouvez-vous qu'il n'y ait aucune originalité à dire du soleil à son coucher, que Jean-le-Roux va se *musser* dans la montagne [1]. On pourrait citer une foule d'expressions qui té-

---

à l'eigle, — Champ-dolent ; — Champblande (*campi blandi ;* voir au sonnet de Sainte-Beuve), etc. — Voyez la *Feuille des avis officiels* et les plans des communes.

Les noms de famille sont moins anciens, et appartiennent à un âge où notre langue romande n'était déjà plus qu'un patois. A côté d'un grand nombre, tout secs ou tout pâles de réalité, il en est cependant quelques-uns d'une physionomie antique, ou d'un sens original dans sa crudité : *Amaudruz* qui semble être, avec une terminaison romande, le même que Amauri ; *Herminjat* (Hermingard, Ermangaud) ; *Fauquez* (Folquet, Foulques) ; *De la Cuisine*, *De-bonne-lance ; Robesprit ; Denorréaz* (de-la-noyerée, c'est le même que Nogaret ou Desnoyers), etc.

Certaines plantes, certains animaux ont des noms particuliers, et même consacrés, qui montreraient aussi l'imagination soulevant un coin du voile : le rhododendron, ce nom lourd et obscur, barbare en français à force d'y être grec, s'appelle chez les bergers le *Dzentellet* (gentillet) ; les automnales colchiques, des *veillées*, parce qu'elles annoncent la saison des longues soirées. Les vaches reçoivent les noms de *Motaila* (qui a une étoile au front), *Meriau* (miroir) ; les bœufs de labour, ceux de *Moutai* (étoilé), *Dzaillet* (tacheté), *Fllori* (fleuri), *Froment*, etc. L'écureuil, en certains endroits, *Verdzasse* (qui vit dans la verdure).

[1] *Dian-Rosset va se moëssi*. — *Bramafan* (territoire d'Orbe) : c'est le même nom que celui de la tour ruinée de la cité d'Aoste, dans le *Lépreux* de M. de Maistre.

moignent d'une imagination vive et juste, mais qui parfois tournent aussi à un rire mécontent. Quand il est tombé beaucoup de neige, *c'est une année blanche;* et quand il pleut sur le foin coupé et séché, on a fané pour *faire le lit de la pluie:* la première image n'est que vaste et pittoresque ; la seconde, à une idée originale, mêle un reproche tristement railleur.

Mais les chansons populaires présentent de bien plus singuliers exemples de cette imagination dans la moquerie, de cette raillerie fantastique qui est peut-être le trait principal de la poésie de notre peuple. Tantôt c'est un détail de mœurs locales ou d'actualité brusquement transporté dans un impossible extravagant[1]. Ou bien, c'est surtout une accumulation d'hyperboles qui grossissent de plus en plus, jusqu'à ce que le trait éclate, ou s'envole et se perde[2]. L'imagination et la moquerie se soutenant l'une l'autre, prennent alors quelque chose de gigantesque

---

[1] « Adam, le premier homme — Se mit à fossoyer, — Se mit à fossoyer, planter des fêves; — Et il gagnait du bien, et il faisait des épargnes. — Il avait pour famille — Trois beaux charmants garçons, — Trois beaux charmants garçons, qui portaient vendre — Le lait, je ne sais où, n'ai pu l'apprendre. » Ancienne chanson romande de l'Abbaye des Vignerons.

[2] Une vieille veuve fait la cour à un jeune homme : elle l'épouse. Le samedi, les noces ; le dimanche, l'enterrement. On lui regarda dans la bouche : il n'y avait plus que trois dents. On lui regarda dans l'oreille : la mousse croissait dedans. — Une jeune fille est recherchée en mariage par un tailleur. « Il n'a que l'aiguille et le dé, dit-elle, encore assure-t-on qu'il les a volés. Aussi veut-on l'envoyer à la potence. De cette hauteur il verrait bien le soleil se lever ; la lune se renouveler, et les poissons sautiller dans la mer. »

et de surnaturel. C'est même parfois un rapprochement bizarre de non-sens et de contradictions [1]. On voit donc que le jardin de l'Helvétie a aussi ses inspirations rabelaisiennes, comme celui de la France. Enfin l'imagination ne s'y borne pas toujours à grossir et accumuler les traits : elle invente une espèce de féerie plus positive [2]; tantôt par un besoin de fiction et de merveilleux [3], tantôt par une sorte d'engouement folâtre et pour ainsi dire enfantin [4].

Ce profond sentiment de la réalité, naturel à toutes les

---

[1] Derrière chez nous, il y a un pommier doux, — Qui est tout chargé de raves. — J'y jetai mon bâton : — Il en tombait des châtaignes, etc. — (Chanson romande extrêmement répandue dans tout le pays.)

[2] Le besoin, l'instinct du merveilleux est profondément empreint dans nos annales : elles sont remplies de procès de sorcellerie, à un point dont on ne se fait nulle idée. Mais c'est un merveilleux positif, et si je puis dire, une superstition qui a l'air sensée : ce sont des visionnaires à froid, par conséquent d'autant plus sincères et plus tenaces.

[3] « Les garçons de Port-Alban — Ont fait faire une barque ; — Leur barque était de verre — Et les rames étaient d'argent. » (Chanson romande du Vully). — Trois chevaliers reviennent de la guerre. Le plus jeune porte une rose dans sa main. A la fenêtre est la fille du roi : elle veut avoir la rose. Mais le chevalier la garde pour sa femme. Et il se moque du roi qui lui refuse sa fille : « J'ai trois vaisseaux dessus la Mer-Jolie, lui dit-il. L'un est plein d'or, l'autre de marchandises, et le dernier pour embarquer ma mie. » (Chanson française.)

[4] « Mon frère a fait bâtir maison. Petit bonnet, blanc bonnet, petit bonnet tout rond. — (Il) l'a fait bâtir sur trois *carrons*. Petit bonnet... — Sur trois carrons qui d'argent sont. Petit bonnet.... » (Chanson française.)

peuplades suisses, avec la disposition railleuse qui nous est propre à nous autres Romands, pourrait, je crois, devenir la source d'une poésie originale et grande, bien loin de lui être essentiellement contraire. Cette sorte de froideur railleuse n'est que de l'enthousiasme retourné. Nous venons de voir combien l'imagination est accessible : la sensibilité n'éclate pas moins par ce dur chemin du rocher nu de la vie, que par la vapeur enflammée qui la voile sous d'autres cieux. Et l'homme doit bien savoir qu'il y a quelque chose de plus saisissant que les larmes, de plus vrai que la gaîté, de plus attachant que l'esprit, et de plus triste que la plainte, c'est la raillerie qui ne rit pas. Seulement il ne faut point confondre l'absence des illusions avec la plate satisfaction qu'on ne les ait jamais connues. Il est des hommes qui ne rêvent ni ne veillent ; ils dorment dans la réalité sans la voir ni la sentir ; paix à leurs mânes, car ils n'ont pas vécu !

Notre histoire fournirait des scènes à cette poésie ; notre nature, agricole et pastorale, ses magiques tableaux. La nature n'est aussi que la réalité ; mais grandiose, toujours debout, sublime, tendre et divine ! Nous sommes avant tout un peuple de bergers et d'agriculteurs. Et rien n'a tant manqué à la poésie française que la vie primitive, la vie en plein air, la vie des champs. Notre histoire vaudoise a été bien peu influente, bien peu historique ; nous l'avons beaucoup faite entre nous : c'est une histoire d'intérieur. Aussi est-elle pleine de romans ; les grandes scènes y sont rares, mais elle fourmille de tableaux de genre. L'histoire héroïque de la Suisse est aussi devenue notre patrimoine. Et quoi qu'il en semble, il y a de

l'enthousiasme et de la fécondité dans la liberté moderne. Nous aurons donc une poésie originale si nous le voulons. Il faut prendre garde à deux écueils : ne pas adopter servilement une inspiration générale ou étrangère ; mais aussi ne pas nous copier nous-mêmes avec une exactitude servile. La poésie ne consiste pas dans un calque matériel ; mais elle consiste à voir, à sentir, à chanter et à peindre. D'autre part l'acceptation complète d'un type convenu arrête toute inspiration, ou du moins laisse la vôtre sans caractère. C'est ce qui fait l'ordinaire défaut des poésies de la Suisse française depuis la fin du seizième siècle. Le loisir et la paix en produisirent un grand nombre, d'accord avec les circonstances qui firent de nos contrées un asile pour les proscrits et une retraite pour le génie. Il en est quelques-uns que leur inspiration propre a soutenues [1]. Les autres sont mortes avec celles qu'elles avaient empruntées [2]. L'esprit peut bien être quelquefois de la poésie ; mais ce n'en est qu'une étincelle. De la fin

---

[1] Voyez le charmant poëme intitulé *Vue d'Anet*, qui est du milieu du XVIIIe.

[1] On ne saurait croire à quel point toute couleur locale était soigneusement effacée dans une foule de vers qui ont la volumineuse collection du *Journal helvétique* et du *Mercure suisse* pour tombeau. Le XVIe tome de ce dernier, No de juillet, pag. 33 sq. contient un voyage semi-poétique dans les *montagnes occidentales* du Pays de Vaud, en 1736. L'auteur, M. S***, de Lausanne, n'a pas osé nommer une seule fois par leur nom les lieux qu'il visite : il se contente de les glisser honteusement en note au bas de la page. Puis la vue des forêts lui ayant rappelé

« Ces ifs dont le ciseau fait cent objets divers, »

il termine par la réflexion suivante : « Un peu d'imagination nous représentait tous ces arbres tel qu'un jardinier sait les former. Il

du dernier siècle jusqu'à nos jours, il y a eu réaction de l'inspiration nationale étouffée. Pour commencer, elle se contenta de redonner une place aux faits de notre nature et de notre histoire, en attendant de démêler leur poésie de la réalité. Aujourd'hui, la littérature n'accepte pour règle et pour légitimité aucun type local ou temporaire, elle n'en veut point d'autre que celui de la nature et de l'humanité ; par cette révolution, les diversités nationales peuvent mieux se faire jour à travers ce libre ensemble de toutes les réalités gravitant vers la poésie chacune dans sa sphère. Si la nôtre peut valoir quelque chose, on l'acceptera tout aussi bien qu'une autre. Les sources d'inspiration existent ; presque personne n'y a puisé. Bien des poëtes français se tournent vers nos Alpes ; mais ils ne pourront jamais si bien les aimer ni les comprendre que nous qui sommes leurs fils [1]. Le mouvement romantique, s'il a fait parmi nous quelques ravages, nous aura été utile en nous aidant à nous dégager de nous-mêmes et à rendre plus libre le champ commun [2].

---

n'y manquait qu'un peu de façon et d'arrangement, pour en faire des berceaux ou des voûtes majestueuses. Nous admirions l'art qui sait en tirer tant de beautés. »

[1] L'épisode de *Jocelyn*, d'ailleurs d'une si riche et si coulante poésie, renferme dans ses descriptions alpestres plus d'une invraisemblance et d'une impossibilité qui ne seraient rien sans doute si elles n'étaient pas un ton absolument faux.

[2] En relation constante avec la nouvelle génération, je puis dire qu'il y a parmi elle des jeunes gens d'une grande espérance et qui, j'en ai la persuasion, si rien ne bronche, montreront un jour combien cette patrie est aimée, et comment elle peut être servie par tous.

XI

Mythologie et légendes populaires.

Le christianisme traîne avec lui un cortége d'autres croyances, qui sont sorties de son sein, ou y ont trouvé entrée. L'imagination populaire a secrètement réagi sur les êtres surnaturels, dont la Bible indique l'existence plutôt qu'elle ne la raconte. A côté de ceux-là sont restés les anciens possesseurs du sol, affublés tant bien que mal d'une robe infernale, et montrant sous ce costume moderne des traits plus malicieux que méchants, et une singulière préoccupation des destinées de l'homme. Ils semblent exister pour lui et pour la terre qui lui est donnée, bien plus que pour cet autre monde, en vue duquel les mauvais esprits de l'Evangile travaillent à nous perdre. Satan, lui-même, en passant au travers de nos traditions, perd quelque chose de sa méchanceté solennelle et profonde, et dans divers noms qu'il reçoit de notre patois romand se dessine avec un caractère plus matériel, plus ironique, plus terrestre que ne le comporte l'idée pure du principe spirituel du mal. C'est *lo Grabbi* (l'avare), la *Bîta crotze* (bête à griffe), le *Niton* (rusé), *lo Tannai* (habitant des cavernes), *l'Ozé* (l'oiseau) ; aussi bien que *lo Maffi* ou le malin [1].

---

[1] Ces noms du diable, dont le catalogue n'est pas un des moins curieux chapitres de notre patois, sont tirés du *Glossaire romand* inédit de M. le doyen Bridel. J'en citerai encore un, bien expressif : *lo To-frou* (qui est *toujours dehors* et va partout rôdant).

Nos lutins ou démons subalternes s'éloignent encore davantage du type biblique de ces esprits de l'air, incessamment occupés à gonfler dans notre âme toute mauvaise pensée, espions et séducteurs, incapables de vouloir ou de faire autre chose que le mal ; anges de ténèbres, en un mot. Nos lutins sont un peuple dont les formes fantastiques, l'humeur changeante, les habitudes régulières forment les traits généraux derrière lesquels chaque individu a son histoire et sa personnalité déterminées. Le Servant [1], par exemple, génie familier d'une maison, y promène pendant des siècles son inquiète activité et ses bourrasques nocturnes. Dévoué seulement au maître, dont il paye l'hospitalité par la surveillance la plus infatigable et souvent la plus incommode pour les autres habitants du logis, il ne demande en retour que la première portion de lait ou de potage, les égards dus à un hôte utile, le silence sur sa personne et l'abri du toit qu'il aime. Malheur au serviteur infidèle, à l'enfant désobéissant, à l'épouse négligente ! malheur surtout à la servante qui a parlé mal à propos, ou négligé le repas du Servant ! non-seulement elle ne trouvera point à son réveil les chambres balayées, le bois et l'eau apportés, la moitié de sa tâche faite par l'aide diligent qui s'en amuse avant l'aube ; mais son sommeil sera troublé par des bruits épouvantables, par des grognements de colère, ou par des vengeances qui, pour être mesquines, n'en paraissent

[1] Tel est le nom le plus populaire de l'esprit familier. Mais il en reçoit d'autres non moins caractéristiques : quand il se cache dans un fouillis d'arbres, c'est le *Nion-neloû* (nul-ne-l'entend) ; quand il bondit sur les maisons et sur les bois, c'est le *Shautéret*.

pas moins redoutables, exercées par un être invisible et qu'on suppose tout-puissant. Vindicatif autant que serviable, le Servant ne pardonne jamais. Si le maître lui-même se montre insoucieux de ménager le gardien susceptible de son foyer domestique, l'esprit en courroux luttera longtemps avant d'abandonner sa demeure chérie. Il troublera longtemps le repos des nuits de ses hurlements, et l'arrangement du ménage de ses expéditions rancuneuses ; puis enfin, il disparaîtra pour toujours. Est-ce dans le néant qu'il va ? ou serait-ce lui qu'on retrouve dans les chalets, ami des troupeaux qu'il soigne, friand du lait qu'il vole, guerroyant avec les bergers, qui l'apaisent par une goutte de crême jetée en son honneur sous la table ? Se réfugie-t-il dans les ruines, dans les maisons presque abandonnées, où de pauvres et passagers locataires entendent gémir dans les corridors, sauter quatre à quatre les escaliers, remuer toutes les arches du grenier, un Servant, invisible et muet pour tous, sans communication avec aucun des fils de la race humaine. La naissance de ces solitaires esprits est presque aussi mystérieux que leur fin. Cependant on a des secrets pour les faire éclore de je ne sais quel œuf, magiquement couvé. Les lutins d'Ecosse, dont l'idéal Trilby nous offre une si gracieuse image, sont à peu près la même idée, mais avec des manifestations différentes.

Avec les fées *(fatha)*, nous sortons tout à fait du christianisme. Aussi semblent-elles appartenir surtout au passé. C'est plutôt dans le souvenir et sur le sol qu'elles ont laissé des traditions et des noms. La foi à leur existence n'a rien d'actuel. Le montagnard qui vous montre sur

l'herbe des pentes ou de la clairière le cercle jauni qu'a laissé leur *riola* nocturne, vous regarderait d'un œil aussi défiant que surpris, si vous lui demandiez quand il a vu cette danse. L'histoire vient des pères de son père, il la croit ainsi et pas autrement ; mais si vous doutez, il aura l'air de douter avec vous ; son ton demi-moqueur se changera en ironie complète, car bien convaincu au fond et vous jugeant du haut de sa croyance, il ne veut pas vous la livrer, il ne veut pas non plus lutter pour elle ; il emploiera plutôt sa finesse inventive à détourner votre attention de son âme qui vous est fermée. Les fées, dont l'origine paraît celtique, ont hanté la plupart de nos grottes ou barmes et quelques-uns de nos rochers. Un peu fantasques et moqueuses, mais redoutables seulement aux méchants, elles se montraient, en général, amies de l'homme et de sa moralité. On fait même quelques récits touchants de leur fidélité dévouée aux devoirs de leur choix. Avaient-elles élu un protégé ? l'ingratitude elle-même ne les rebutait pas toujours. Susceptibles de passions humaines, elles en subissaient les douleurs : elles allaient même jusqu'à épouser l'homme qui leur plaisait et à devenir pour lui de simples et bonnes ménagères. Dans la vallée de la Grand'Eau, on connaît sous le nom de Fahï une petite maisonnette délicieusement située, qui passe pour avoir été le théâtre d'un de ces drames domestiques et fantastiques à la fois. Une fée jeune et naïve y était devenue la femme d'un paysan. Elle avait ajouté aux charmes naturels de cette solitude tous ceux dont son origine surnaturelle lui permettait de disposer. Elle avait tout mis dans son amour. Mais l'époux volage l'o-

bligeant à force de mépris, d'outrageantes infidélités, à reprendre sa libre existence de fille de l'air, elle borna sa vengeance à la destruction de ses propres enchantements et ne laissa d'elle d'autre trace qu'un nom. Dans les lais bretons, où l'on trouve des récits pareils, les chevaliers remplacent le paysan, mais ne s'en tirent pas toujours aussi bien que lui.

Un géant, vigneron sans doute, a versé une hottée de terre entre la montagne et le riant village de Bex ; c'est le *Montet* conique et arrondi.

Les nains, d'origine plutôt scandinave ou germanique, les gnomes, les dragons, sont venus garder les trésors enfouis sous nos rochers, et les secrets merveilleux de notre riche nature. Ils se querellent dans les entrailles des Diablerets pour savoir de quel côté tombera le pic dont leur malice a résolu la destruction. Le parti valaisan succombe, et l'éboulement couvre de ses débris infertiles les pâturages du midi. Au Rubli, sous le nom de *gommes*, qui déguise à peine celui de gnomes, ils gardent une mine souterraine et se font voir parfois sous la forme de météores, quand ils vont visiter leurs camarades des autres monts. La Dent de Vaulion cache aussi de l'or, surveillé par le *Grobehl-lou*, esprit qui traverse la vallée du lac de Joux, toutes les veilles de Noël, avec une petite escorte montée sur des sangliers dont la queue sert de bride. La *Vuivre* est un serpent ailé long et gros comme une *presse* de char, avec une couronne d'or et pour œil un diamant lumineux[1].

[1] Le bœuf des pâturages de Bulle était une superstition analogue. Là on rencontrait sur le soir un bœuf gigantesque avec

Après les dieux et demi-dieux de cette mythologie, voyons ses héros, c'est-à-dire ses sorciers. Ce n'est point le magicien oriental, d'origine parfois surhumaine et menant sa vie à part, au-dessus de toutes les autres. Le nôtre, vous le trouverez dans chaque village, dans la meilleure ou dans la plus pauvre maison, on vous le nommera; c'est votre voisin, c'est peut-être vous-même, si vous avez acquis du bien en peu de temps, ou qu'un enfant soit tombé malade après une de vos caresses. Aussi ne vous étonnez pas, étranger, de voir la mère retirer de vos mains la petite main ronde et chère, pour la porter sur votre épaule. Toucher quelqu'un plus haut qu'il ne vous a touché n'est qu'une précaution pour renvoyer sur lui les maléfices qu'il a pu vouloir exécuter. Les sorciers sont en communication directe ou indirecte avec les puissances infernales, et inspirent beaucoup plus d'effroi que celles-ci, sans doute à cause de leur présence, de leurs passions et de leurs intérêts d'hommes. On en agit avec eux à peu près comme certains sauvages avec le diable, auquel ils sacrifient, parce que, disent-ils, il faut avoir des amis partout. La peur absorbe le mépris. D'ailleurs on a besoin de l'un pour réparer le mal que l'autre a fait, pour détruire les sorts jetés sur le bétail, pour désensorceler une étable en y découvrant les paquets de simples qui l'empoisonnent, pour chasser les fantômes qui rendent un lieu inhabitable, pour conjurer un revenant, âme tourmentée qui a laissé derrière elle beaucoup de mal à ré-

---

des yeux énormes et flamboyants. Kuenlin, *Dictionn. du canton de Fribourg*. — Les traditions de la Suisse sont remplies d'histoires de dragons et de serpents fabuleux.

parer ou quelque secret à révéler ; pour délivrer les vivants eux-mêmes d'une possession infernale, soit par la prière, soit par la magie, pour guérir les malades, surtout celui qui a été *ènherbâ* (maléficié par un jus d'herbes), ou bien *ourâ* (frappé de l'haleine d'un esprit qui fait enfler), ou *tchermâ* (charmé d'une manière quelconque). — Les sorciers des deux sexes savent aussi attirer chez eux tout ce que contiennent le tonneau ou la cuisine de leurs voisins ; ils aspirent le vin d'autrui avec un chalumeau de paille ; ils traient les vaches sans sortir de chez eux, ou les pièces de monnaie avec lesquelles ils ont payé quelque chose retournent escortées d'autant de compagnes qu'elles en ont trouvé dans la bourse de celui qui les a reçues. Malheur à qui a fait des affaires avec ces avides engloutisseurs de tant de bien ; malheur surtout à qui les offense ! innombrables sont leurs moyens de vous atteindre ; inépuisables leurs ruses, et pourtant chétifs leurs résultats, et assez misérable leur vie. Mais l'amour du merveilleux fait passer sur bien d'autres contradictions. Le chat noir qui court sur les toits du village, a beau demeurer pitoyablement maigre ; ce n'en est pas moins le puissant démon qui entraîne son maître au sabbat. Nos habitudes campagnardes rendant l'heure de minuit incommode pour tout le monde, même pour le sorcier, c'est assez souvent au tomber du jour, ou peu après, que se tient dans les champs cette *chetta* dont les clameurs chassent bien vite le laboureur et l'enfant attardés. Là dansent les *Vaudai* (sorciers), les *Porta-bocna* (feux-follets), la *Tçauce-villha* avec son cheval aveugle (cauchemar sous la forme d'une vieille), les *Nortze* (Nornes ?

ènnortzhî, *denortzî*), le Diable-bouc, les lutins et les revenants de toute espèce.

L'homme activement mêlé aux puissances surnaturelles par le moyen de sa volonté est donc l'une des principales figures de ce monde intermédiaire dont la superstition, besoin de foi transformé, place l'influence entre Dieu et nous. Mais pour le compléter en quelque sorte, la fatalité devait y trouver aussi sa place ; c'est elle qui marque au front d'infortunés enfants nés à certains jours pour voir ce que nul ne voit qu'eux : des ombres sortant de l'église en aussi grand nombre que les fidèles qui y entrent, des fantômes suivant les convois funèbres, d'innombrables spectres peuplant la bleue étendue des airs. Pauvres hommes dont le regard a peine à supporter le poids de cet univers mystérieux qui les accable et les poursuit ! Leur vie tout entière est ainsi comme flétrie par un mal secret qu'ils n'avouent pas. — Pour des raisons inconnues, d'autres personnes ont un mauvais œil, leur regard est mortel à la longue et toujours nuisible ; ou bien un mauvais souffle, qui donne des rhumatismes et le *décroît ;* ou bien seulement un mauvais désir, qui les rend redoutables même aux animaux.

Si, comme ailleurs, ces croyances superstitieuses recueillent aussi les vagues souvenirs d'un meilleur état, les forces merveilleuses de la nature et les relations de l'homme avec elles, l'avenir, les communications fantastiques du visible et de l'invisible, tout cela s'empreint pourtant du caractère du peuple et du pays, caractère surtout agricole et pastoral. Ainsi, par exemple, l'âge d'or c'est le temps où des pâturages immensément fer-

tiles nourrissaient des troupeaux si grands que les bergers jouaient aux palets avec des fromages, et qu'on trayait les vaches dans des étangs. Aux abords d'une ride cachée entre les pics déchirés de la chaîne des Muverans se découvre encore tous les sept ans, dit-on, le pavé d'un pont qui menait à l'un de ces riches alpages, maintenant devenu le glacier de Pllan-Névé. Une pauvre vieille ayant vainement sollicité, de la pitié des vachers endurcis par la richesse, un peu de ce lait qu'ils avaient pourtant à profusion, prononça sur leur montagne orgueilleuse cet oracle aussitôt accompli :

Pllan-Nèvé ! Pllan-Nèvé ! djamés
Te ne tè reterrènnèrés [1].

Dans les Pyrénées, on attribue à une cause à peu près pareille la désolation de la Maladetta. — Nous avons aussi cette Main-de-gloire, bien connue ailleurs, que certains mécréants avares cachent dans leurs caves, au péril de leur âme, pour trouver un écu dans le linge blanc dont il faut avoir soin de l'envelopper chaque jour. Chez nous, comme en Bretagne, on annonce expressément aux abeilles la mort de leur maître, et on met un crêpe à la ruche ; on jette toute l'eau qui est dans la maison. — Il y a sans doute encore beaucoup de ces fraternités superstitieuses, et leur intérêt paraît grand ; mais nous ne saurions nous y arrêter, non plus qu'aux conjectures qu'elles soulèvent. A peine pouvons-nous indiquer encore quelques

[1] *Jamais tu ne redeviendras terrain.*

traits particuliers de nos croyances populaires. Nous n'avons pas choisi, et malgré cela ils ont tous la même tendance morale, la même couleur extérieure : ils convergent autour d'un centre qui les a faits ce qu'ils sont : et quelque jugement que l'on doive porter sur le déplacement de cette crainte et de cet espoir d'en haut, il n'en reste pas moins vrai qu'un ensemble aussi fortement constitué témoigne de la puissante individualité d'un peuple, tout comme la variété et la prodigalité des inventions montre son imagination, là plus évidemment poétique qu'elle ne le paraît ailleurs.

Reprenons les deux caractères généraux. La tendance morale a de l'unité. C'est la lutte de la vie, l'appréciation froide et railleuse de ses écueils, de ses dérisions. Ecoutez plutôt la charmante mythologie du rossignol et de la vigne : elle s'éveille à ses chants printaniers, et les fait taire lorsqu'elle se met à filer des lacets verts pour saisir au passage l'oiseau craintif, qui s'abaisse au-dessus d'elle en allant d'un grand chêne à l'autre. Le rossignol lui-même semble avoir des piéges à redouter ! L'homme est aussi tour à tour pâtissant et impuissant ; coupable et puni ; précautionneux et exaucé ; toujours en garde contre le monde invisible ; et participant à ses fêtes, et disposé à implorer ses ressources. Ainsi la montagne peut s'ébouler sur sa tête ou sa terre, au gré d'un démon de mauvaise humeur ; sa maison, son chalet appartiennent peut-être à un lutin méticuleux ; un sorcier vit à sa porte ; et le tout petit enfant lui-même a besoin de trouver dans le lit blanc où il va se coucher trois anges pour lui dire

de bien dormir, de n'avoir peur ni de feu, ni de flamme, ni du petit lutin à queue retroussée [1]. — Ainsi, tenté par sa convoitise, si quelqu'un a remué la limite de son champ, il devient après sa mort un *Porta-boëna* (porte-borne), un feu-follet errant et maudit ; si l'avarice ou l'usure ont enserré son âme dans leurs tenailles crochues, elle restera tourmentée au lieu où fut son trésor, pour le voir dans les mains d'autrui et pour épouvanter les vivants de ses apparitions sinistres. — Une femme, une jeune fille, qui a détruit son enfant, ou dont les amours ont été sanglantes, reparaît aux rayons de la lune qui la voit de nouveau cacher et consommer son crime sous des draperies blanches ou sous des voiles de deuil. Que d'endroits évités, que de toits et de jardins mal famés parce qu'on *y aperçoit*, expression naïve et consacrée pour parler de ce qui nous arrive de l'invisible [2]. — Ainsi enfin des grains de blé jetés sur la tête de l'épouse par une vieille femme qui reçoit pour cet office le nom de *la Bernada*, assurent l'abondance dans la maison et la fécondité. Voir fleurir la fougère à minuit fait trouver un trésor dans l'année. La

---

[1] *Conserv. suisse*, VIII, 239 :

Dèn mon bllan lli me cautçi
Treis andze li trovi...

[2] Les morts se rassemblent quelquefois en foule sur les landes désertes, pour danser la *coquille*, cette danse nationale qui ramasse dans sa chaîne sinueuse tous ceux qu'elle rencontre. Le hasardeux spectateur de cette ronde funèbre y voit figurer, comme acteur principal, le spectre du vivant qui doit mourir bientôt ; et souvent c'est lui-même — il se reconnaît avec horreur — que la coquille entraîne dans les pâles rangs des morts.

femme qui n'achève pas son ouvrage pour Noël, notamment sa quenouille, sera visitée, dans son sommeil, par la *Tçauce-villhe*, qui la foulera aux pieds. C'est dans cette nuit-là qu'on entend célébrer par un cantique merveilleux la naissance du Sauveur. Cette nuit-là encore, on peut, au moyen de divers charmes préparés durant le son des cloches de la bonne fête, voir en songe sa destinée future, surtout s'il s'agit de mariage. Les *chandelettes* (feux-follets) viennent danser aux yeux des mourants. La prière, non point celle qui s'élance du cœur sans parole, mais une prière composée de mots souvent bizarres, et dont le possesseur fait un secret, la prière guérit de tout, et principalement des hémorragies ; on l'emploie beaucoup pour les bestiaux.

La couleur extérieure est, on le comprend, celle du pays, quelquefois même encore plus locale. Un esprit des montagnes règne dans leurs solitudes glacées. On connaît les prophéties écrites sur leurs contours. La moisson doit se faire, lorsque la fonte des neiges a découpé sur un rocher l'énorme faucille qui reste blanche. Une clepsydre gigantesque, formée par quelque éboulement sur le flanc de l'alpe valaisanne, est pour le paysan narquois une source de plaisanteries toujours nouvelles ; il menace la villageoise difficile, en lui montrant la *Pàla* (pelle) de Muraz qui se roidit dans son aridité, enfer destiné à toutes les vieilles filles qui doivent remonter éternellement jusqu'en haut du sable toujours croulant. Cette vallée du Rhône, si habile à lire toutes choses sur ses parois de montagnes, garde pourtant d'autres mystères le long de son fleuve impétueux. Là dorment au sommeil de non-

chalantes rives, sablonneuses et ombreuses, coupées de marais et de canaux aux ondes presque stagnantes, sur lesquelles de petits ponts continuent la trace verdâtre ou grise des sentiers. Ceux-ci, parfois encombrés d'une poussière argentée, s'enfoncent aussi sous de longues voûtes, dont la lumière pénètre à peine le dôme vert et frais. Çà et là des clairières fantastiques. De vieux troncs de saules bizarrement noués, plus bizarrement couronnés, tantôt de lianes, tantôt de jeunes arbrisseaux qui ont escaladé leur cime, tantôt de leurs propres branches contournées et pliées. Des chênes immenses, aimés par les couples voyageurs du ramier sauvage qui émeut la solitude de ses roucoulements plaintifs. De jeunes aulnes innombrables et serrés de telle sorte que les génisses se fraient à grand'peine des passages entre leurs troncs lisses et pareils. En un mot, une forêt qu'entrecoupent des marécages, des sables, de jaunâtres prairies, où l'eau roule son murmure, le désert sa solennité, l'infini son mystère, l'inconnu son prestige. Voilà ce que sont ces bords du Rhône qu'on appelle des Isles, mieux semble-t-il à cause de leur caractère d'isolement que de leur situation. Parfois d'étranges bruissements franchissent les chalets inhabités, la plaine de joncs, et viennent épouvanter le passant jusque dans les champs voisins ; c'est la voix de la *Fennetta* des Isles (*petite femme* des îles du Rhône) qui mugit tantôt comme la bise dans les arbres, tantôt comme les veaux du pâturage, et semble courir sur l'eau ridée du fossé. Si la clameur s'approche, le pêcheur ramasse sa ligne, en détournant la tête ; car il sait que lorsqu'on a vu venir à soi, sous une forme quelconque, l'être fan-

tastique qui hurle ainsi dans les bois sombres, on n'a pas grand'chose à attendre de la vie.

XII

Les fêtes nationales.

Dans les fêtes nationales, l'art est à son plus grand point de popularité. Elles mettent en action l'enthousiasme de tout un peuple. Ce n'est pas seulement la manifestation idéale de son caractère et de sa vie; c'est le peuple lui-même, monté à un ton d'enthousiasme et d'inspiration. C'est le patrimoine de joie et de poésie que se transmettent de siècle en siècle les générations qui s'appellent et se répondent ainsi par des chants du haut des sommets du passé jusqu'à nous. Les fêtes sont à un peuple ce que sont à un homme ses moments de jeunesse et d'enchantement. Moments trop courts, mais pour lesquels nous nous sentons faits! Couleurs, harmonies de l'existence, frémissement de la vie et du jour, plénitude du cœur, libre essor dans l'espace, quel est le barbare qui nous les ôtera? quel est le sceptique qui osera nous dire qu'ils ne sont rien et n'auraient pas dû être? Au contraire ils sont tout, et la vie ne tiendrait pas un moment sans eux: ils la consacrent en la faisant du moins effleurer de temps en temps le bonheur, et reprendre sol sur ce divin fondement. Un peuple qui n'aurait point de fêtes serait un peuple bien stupide, ou bien vulgaire et

bien plat. Quand elles s'en vont, c'est qu'il se transforme ou succombe. Mais les plus grands peuples ont toujours mis leurs fêtes religieuses et nationales au nombre des secrets de leur grandeur. Et telles les fêtes, telle la destinée.

Le XVIe siècle et celui-ci nous ont enlevé plusieurs de nos fêtes nationales. Mais il est peu de peuples à qui il en reste encore autant qu'à nous, et d'aussi particulières. Certaines fêtes, qui avaient dégénéré en licence, disparurent ou devinrent plus rares depuis la Réformation, qui a certainement beaucoup contribué à donner du ton à nos mœurs. Un peuple vinicole et railleur avait dû se créer dans ses moments de bouffonnerie et de grosse gaîté des divertissements analogues: il avait ses farces, *ses abbayes de la jeunesse*, dont le retour annuel était proclamé dans les rues par la lecture d'une grotesque patente, ses *benechons* (bénédictions, fêtes du saint de la paroisse) restées en usage dans le canton de Fribourg, où des musiciens bouffons représentent les divers villages, et se renvoient réciproquement la satire et la louange : il était passé maître dans l'art des charivaris, que, dans l'occasion, il pratique à merveille encore aujourd'hui ; comme aussi parfois il se souvient d'enterrer l'année sous la figure du bonhomme *Sylvestre*, mort à force de boire, et que ne réveille pas ce refrain chanté sur un air vraiment satanique: *Mort! mort! t'en iras-tu sans boire, mort?* — D'autres fêtes, avant et après la Réformation, furent réprimées ou interdites, plutôt à cause de leurs dangers que de leurs excès immoraux. Ainsi cette fête de la *Laonnerie* [1] ou

[1] *Laon, lon*, subsiste encore dans l'expression souvent usitée *scieur de lons*, que l'on écrit mal à propos avec un *g*; c'est un vieux

du Château-d'Amour, forteresse de planches de sapin, assiégée et défendue le premier dimanche de mai par des jeunes gens portant bouquet de rose à leur chapeau. Je donnerais volontiers quelques regrets à la fête des Brandons qui, ayant déchu peu à peu de sa gloire, s'éteint aujourd'hui tout à fait. Nos ancêtres l'avaient reçue d'un passé très lointain, et s'y complurent longtemps. Le dimanche des Brandons, ou le premier du carême, à l'heure où toutes les collines avaient leurs feux de joie et des danses alentour, la population de Lausanne se répandait dans les rues bruyantes; les uns tenant des flambeaux aromatiques, les autres assis au frais du soir devant le seuil de leur porte, où ils donnaient à leurs amis un de ces festins splendides dont s'était indignée l'austérité de saint Bernard. Là circulait le bon vin du Désaley ou de la vallée de Lutry, avec des corbeilles de beignets sucrés (appelés *pisa benata*) que l'on allait aussi offrir aux passants. Gare aux doigts avides tombant sur celle des pâtisseries qui, la mieux dorée, cachait des étoupes en revanche pour fatiguer sans fin le palais du gourmand. Dans le XVe siècle, ces dépenses étaient devenues trop considérables, et Lausanne était d'ailleurs en décadence. On restreignit le luxe des repas ou des *comparailles* (compérages) comme on les appelait; un quartier de mouton, trois chapons, ou quelque chose d'analogue,

---

mot qui signifie *planche*. Voyez sur cette fête, interdite en 1543, mais qui a reparu de temps en temps jusqu'à nos jours, le *Conserv. suisse*, V, 425. — Il ne sera pas sans intérêt de remarquer que c'est une fête absolument semblable qui devint l'occasion de la révolution des lazzaronis dont Mazaniello fut le héros.

pour les mets, il était défendu d'aller au delà ; et pour les convives, frères, sœurs et germains, compères et commères, voilà quelle était la limite des invitations. Quant au fameux dimanche des Brandons, en place de festins et de torches odoriférantes, il fut seulement permis de présenter gracieusement, ce jour-là, devant sa maison, un plat de *pisa benata* à ses parents et à ses voisins: coutume charmante qu'on ne voulait pas abolir [1]. Elle s'en est allée, et des feux sur les collines, il n'en reste plus que quelques-uns entretenus par des mains fidèles aux vieux temps et aux vieux usages. On les voit encore çà et là sur la rive savoyarde du Léman, et sur la rive fribourgeoise et vaudoise du lac de Neuchâtel ; c'est un spectacle qui n'est pas sans grandeur et sans rêverie que tous ces feux allumés par des inconnus, mais se répondant sur la rive et sur les montagnes un beau soir de printemps [2].

Ces fêtes perdues, dont plusieurs tenaient à d'anciennes croyances religieuses, ont été remplacées par des fêtes

---

[1] Manuel de Lausanne, a. 1455, pag. 387 et 388. Statut de la grande cour séculière, sous l'épiscopat de Georges de Saluces ; voyez en outre *Conserv. suisse*, X, 166, sq. — Comment expliquer *pisa ?* quant à *benata* est-ce *benaita* (corbeille) ou *benata*, benoîte, bénie ? — Les pâtisseries au sucre étaient devenues une fureur en Italie dès la fin du quatorzième siècle. Voyez le curieux extrait de la Chron. de Plaisance, inséré par Muratori dans ses *Dissert.*, II, 318-322.

[2] La bataille de Grandson se donna le samedi (3 mars 1476), veille des Brandons, qui vinrent ainsi fêter tout à coup la grande victoire des confédérés. Voyez Chron. du Chapitre de Neuchâtel, et une autre chron. msc., restée sur les lieux en souvenir de la guerre de Bourgogne, et dont j'ai dû la communication à M. Duvoisin, pasteur de Grandson.

politiques et militaires, soit fédérales, soit cantonales ; anciennement il y avait aussi, dans divers cantons, plusieurs fêtes politiques, mais il est significatif de voir à quel point elles ont disparu [1]. Nous-mêmes, nous avons fait à la bonne harmonie le sacrifice de notre fête historique bien que récente, celle de notre émancipation, ou du Quatorze-Avril, dont les fleurs ont couronné notre jeunesse d'un parfum qui se ranimera sur nos vieux ans. Les grandes réunions des sociétés créées de nos jours par les sciences, les partis, l'amitié et les arts, absorbent toutes les sympathies. Aussitôt qu'une de ces fêtes est proclamée, le tireur prend sa carabine, le botaniste sa boîte de fer blanc, le musicien sa flûte et son haut-bois, et ils s'en vont, le pied léger, le cœur joyeux, de vallée en vallée par les cols de montagnes et par les lacs, au lieu du rendez-vous, où ils sont reçus avec des acclamations, des harangues, des chants, et aux saluts frémissants des drapeaux de leurs frères. Une nation peut changer de fêtes : il lui est impossible de s'en passer.

Au reste, ce qui, là où doivent se borner nos récits, nous appartient en propre et nous distingue originalement, ce sont nos fêtes agricoles et pastorales. L'après-dîner de Pâques, garçons et filles jouaient autrefois aux palets avec des ceps de vigne élastiques et tortus. Au printemps, les Maïanches, petites filles habillées de rose

---

[1] Neuchâtel a pourtant gardé sa curieuse fête des *Armourins*, fondée sur une tradition obscure : des jeunes gens armés en chevaliers, éclairés par des flambeaux, et précédés de fifres qui jouent un très vieil air, se rendent de l'Hôtel-de-ville au château pour y faire la harangue d'usage.

et de blanc, s'en viennent encore quelquefois de porte en porte, oiseaux fleuris, chanter le *Joli mois de mai* dont elles portent le nom. Et alors aussi les petits bouviers *(boveirons)* se mettaient en fête; rassemblés autour de l'un d'entre eux, lequel couvert d'un masque, coiffé d'un haut bonnet de papier et de ruban, portait des sonnettes en sautoir, un grand sabre d'une main et une boursette de cuir de l'autre, ils arrêtaient les passants dont les plus jeunes n'osaient soutenir leur bruyante apparition au détour de la haie et du chemin. Ils récoltaient ainsi quelque petit argent, des œufs; et une longue perche garnie de saucisses les suivait fidèlement dans toutes leurs évolutions. Malheur si, vers le soir, deux villages rivaux voyaient se rencontrer leurs deux bandes sonnantes; des blessés, et même des morts, disent les annales, tombèrent souvent sur le champ de bataille. Les moissons se terminent par un banquet ou *ressat;* jadis moissonneurs et moissonneuses, montés sur les échelles d'un char à blé, dont l'*échelette* était empanachée de fleurs, terminaient la journée par une promenade à grand fracas. Aujourd'hui, on se contente pour l'ordinaire de la partie essentielle du vieil usage, le festin, qui *rassasie* une bonne fois les travailleurs. Le lac lui-même a ses fêtes. Une grande barque, pavoisée de banderolles et de feuillages, se promène sur les eaux bleues doucement émues par la brise d'été, tandis que des nacelles, fourmillant alentour, tâchent d'attraper quelques miettes de la joie, de la musique, des harangues et des chansons. Et cependant les raisins mûrissent : de lointaines bouffées de siroco[1] don-

[1] Ce vent est sensible à Aigle et à Montreux.

nent le dernier coup de feu aux grappes dorées. Les vendanges, quoique fort rembrunies depuis ce siècle, ressemblent encore beaucoup à une fête, surtout si une ronde nationale, entonnée sur la rive et dans les hauteurs, vient à se répéter de bande en bande, comme cela arrivait autrefois, des faubourgs de Lausanne au pont de Vevey. A moitié subsiste encore la jolie petite fête des noix[1], bien que les noyers, détrônés par les navets, subissent aussi leur révolution. La perche pliante, fouettant dans l'arbre, a fait tomber, au soleil d'automne, une grêle verte sur le gazon. Puis, étalées dans le voisinage des pommes, des tas de blé, des raisins, et des grosses tresses de chanvre qui attendent le cardeur, les noix sèches ont subi assez longtemps les attaques des hôtes du grenier qui exécutèrent maintes fois, sur ce roulant théâtre, leurs scabreuses danses nocturnes, éveillant en sursaut la maison. Les hommes s'arment de marteaux de fer. La tablée est nombreuse; voisins et voisines, maîtres et serviteurs y sont rangés; les noix épluchées amoncellent leur dune jaunâtre; on dit les chansons nouvelles et les vieilles histoires; et parfois sous des jeux baroques se cachent de graves émotions. La *Saint-Denis* est un autre événement capital dans notre vie rustique; on appelle ainsi la descente des troupeaux, de l'époque où elle a lieu (9 octobre). La troupe mugissante, cédant le pas, non sans dispute, aux vaches couronnées, suit les pierreux chemins, rompant son ordre de bataille et divisant son

[1] M. Roux, pasteur à Meyriez, a fait pour elle une jolie chanson : *Les casseurs de noix*.

armée à tous les embranchements des sentiers qui répartissent à chaque village le troupeau qui lui revient. Au premier bruit des sonnailles, chacun est sur sa porte, guettant de l'œil si ses génisses lui sont ramenées engraissées ou maigries; et l'enfant enchanté court avec son père à l'étable en reconnaître un à un tous les habitants. Dans les Ormonts, la même époque voit une autre fête encore[1]; cette vallée, qui serpente et se cache, a une espèce de *conseil secret* dans la garde qui fait la police locale, et dont les membres restent inconnus pendant toute la durée de leurs fonctions annuelles. Le matin, des devises, des compliments bouffons déposés dans le trou de la serrure, témoignent des passages nocturnes de la ronde, d'ailleurs costumée et masquée pour plus de mystère. En automne, les filles et les veuves trouvent sur le seuil ou sur leurs fenêtres, ornées par les mêmes mains, des bouquets où le genévrier dresse ses piquants d'un vert pâle à côté des grappes rouges du thymier. Le pasteur a aussi le sien, mais moins champêtre et rehaussé de papiers de couleur. Quand les troupeaux descendent des montagnes, les *messelliers* secrets, cédant leur place à d'autres, se font connaître de porte en porte, au son de la basse et du violon.

La *mi-tçautein*, ou la mi-été, est la fête générale des montagnes. Vers le milieu de la saison des alpages, les vachers reçoivent la visite de leurs familles, de leurs patrons ou de leurs connaissances, chargées de toutes sortes de biens qu'on ne trouve qu'en bas. Des tonneaux même

[1] Communiqué par M. F. Dormond, notaire au Sépey.

ont gravi péniblement les abords escarpés des pâturages sur des chars à deux roues, qui liment de rocaille en rocaille le bout de leurs brancards. Le chasseur les a suivis, ainsi que le musicien renommé ; et voici les danseuses, avec leurs jupes bleues bordées d'une raie rouge. C'est quelque chose de grave, mais cependant d'un ton vrai malgré le contraste, que cette joie tout ordinaire au milieu d'une si étonnante nature ; que cette danse qui ne fait aucun bruit (car, sur la montagne, tout le son de l'homme n'est rien), et que l'on voit pourtant de loin, tourner, sauter et se croiser sur l'herbe courte et fine, au pied des blocs immobiles devant ce spectacle étrange qu'ils semblent contempler en silence.

Ce ne sont là que des fêtes naïves ou nées de mœurs locales. En voici qui revêtent, en outre, un sens plus moral et plus profond. La fête de l'été des montagnes, aux chalets d'Aï, s'appelle la *Bernausa* ; ce jour-là, les pauvres, en l'honneur desquels elle est instituée, y reçoivent, ainsi que les autres visiteurs, une ample hospitalité de crème et de *sèré*. Lutry avait de même, le jour de Pentecôte, sa *Donna* ou distribution de fromage aux indigents. On trouve, dans notre hospitalière antiquité, plusieurs institutions de ce genre ; et, entre autres, il arrivait quelquefois, dans les noces opulentes, de donner trois repas successifs, le premier jour aux vieilles gens de la parenté, le second aux jeunes, le troisième aux pauvres, servis par l'époux et l'épouse, avec d'aussi bons vins et des plats aussi bien chargés[1].

---

[1] *Cons. suisse*, VI, 298 ; XII, 109. Levade, art. Lutry.

L'Abbaye des vignerons est le résumé de tous ces divertissements rustiques et notre grande fête nationale. Probablement plus ancienne que les moines de Haut-Crêt, dont elle porte encore la devise sur sa bannière (*ora et labora*), puis retravaillée par l'esprit moderne, son cachet principal est pourtant celui du moyen âge. On y sent ce même génie, à la fois populaire et possédé du besoin de l'infini, qui voulait donner à tout une réalisation visible, et faire mouvoir dans chacune de ses œuvres le monde entier. Elle ressemble, en effet, à un de ces drames qu'on appelait mystères; mais c'est un mystère dont le sujet est l'existence de tout un peuple, et c'est ce peuple lui-même qui le joue, comme à Küssnacht on jouait le drame de la liberté. C'est, dirai-je encore, une rose de cathédrale en action; et qui a saisi l'idée et la suite de ce monde allégorique peint sur les vitraux et sculpté sur le bois ou la pierre, ne sera pas choqué de la comparaison. Quand l'immense procession déploie son orbe éclatante et diaprée au milieu des murs serrés de la foule, vous croiriez voir une rose aux proportions mille fois gigantesques, aux feuilles humaines et frémissantes, qui roulent dans leur calice bourdonnant, comme les autres dans le silence de la pierre, et les saisons et les mois et les jours, et les labeurs et les joies des hommes, et le passé, et la terre et les cieux. D'abord, simple réjouissance de vendangeurs, l'Abbaye des vignerons y joignit successivement les divers travaux des champs et des montagnes, laboureurs, jardiniers, faneurs, moissonneurs, tonneliers, bergers, les divers états et les diverses scènes dont se compose la vie, l'histoire biblique et my-

thologique, et les grands souvenirs des aïeux. Le moyen âge avait beaucoup de fêtes de ce genre, mais le sujet de la nôtre nous appartient. S'il devait se trouver quelque part une véritable fête populaire de l'agriculture, c'était chez nous; aussi n'en existe-t-il pas ailleurs qui ait ce caractère complet et patriotique. Dans son genre et considérée comme fait de notre histoire, elle vaut une bataille gagnée ou tel autre événement glorieux; c'est une vie bien déclarée; c'est notre renom, notre création propre, notre chef-d'œuvre national. Quel dommage donc de laisser se perdre une chose qu'on peut appeler inestimable à bien des égards! quel sacrifice (c'est le mot) de la laisser périr sous l'effet de la stérilité de ses inventions nouvelles, ou des préjugés de ceux qui l'attaquent avec une étroite, une aveugle austérité! Et lorsque rien n'empêcherait, suivant la coutume des temps précédents, de donner à cette fête les développements et les modifications convenables, de la débarrasser de ces oripeaux classiques, adjonctions modernes pour la plupart et qui n'ont plus de sens ni de charme aujourd'hui; de lui ouvrir un champ plus vaste, et par elle à bien des idées qui en attendent un; de la rendre enfin plus morale et d'un enseignement populaire plus relevé, plus utile, plus poétique et plus vrai! Que les dépositaires de ce joyau nous le gardent donc bien! Une fête qui reproduise ainsi tout un aspect de la vie et qui réponde à tout un peuple; qui soit capable, suivant la vertu des arts, de l'élever et de l'unir, ne se commande pas; c'est une trouvaille qu'on ne fait que très à la longue, et qu'on ne pourrait guère espérer de faire deux fois.

NOTE SUR LES NOMS DE LIEUX DANS LE JURA

ET DANS LES ALPES *

La plupart des montagnes et pâturages dans le Jura portent le nom des communes ou des particuliers qui en sont propriétaires. Ainsi dans le Jura vaudois, la *Gingine,* la *Givrine*, la *Barillette,* la *Ville de Nyon,* la *Grandsonnaz*, etc. ; dans le Jura neuchâtelois, le *Cernil-Jacot (cierne, cernil*, forêt défrichée), le *Cernil-Briod*, le *Cernil-Girard*, etc. ; de là, le *Cerneux-Pecquignot.*

Dans les Alpes, au contraire, l'alpage aussi bien que la cime, le *plan*, le *cret*, la *montagne*, le *mazot*, ont un nom à eux, d'un sens vague ou perdu. Déjà ainsi les Alpes vous parlent davantage de mystère et de poésie. En outre, les noms alpestres sont, pour l'ordinaire, plus pittoresques ou plus sonores et harmonieux que ceux du Jura.

Parmi ces derniers, la *Dolaz* (l'*Adolaz*, Adule ?), la forêt de *Wuillebrande*, le *Mont-Tendre*, et le *Chasseral*, ont assurément une grâce flottante ou rapide, *Montaubert*, *Prévondavau*, quelque chose de sombre et de profond. Mais dans ce genre de poésie, les Alpes sont infiniment plus riches à tous égards. Voici une liste de quelques-uns de leurs plus beaux noms pour ceux qui veulent s'y amuser avec moi.

On s'est beaucoup récrié sur la rudesse et l'étrangeté des sons qui servaient à désigner les principales cimes des Alpes dans la

---

* Cette note figure parmi les *Eclaircissements*, à la fin du tome II du *Canton de Vaud*, pag. XXII.

Suisse allemande. Mais il faut savoir comprendre leur magnifique harmonie, et ne pas la vouloir faire entrer dans une autre langue que la sienne. Quoi de plus charmant, de plus matinal et de plus frais que le nom de la *Blumlisalp*, si maladroitement changé en celui de *Wilde Frau*. Quoi de plus sombre que celui du *Wetterhorn*, de plus solide que celui du *Stockhorn*, de plus incomparable que celui de la *Jungfrau*, de plus aérien et de plus blanc que celui du *Titlis*, de plus superbe et de mieux sonné que celui du *Kamor*, de plus étincelant et de plus élancé que celui du *Silberhorn*, de plus terrible enfin que celui du *Finsteraarhorn* qui tombe et retentit comme une avalanche.

Les Alpes romansches nous offriraient des mots rares et exquis, plus en harmonie avec notre langue, le *Crispalt* éclatant, le *Septimer* et le *Lukmanier*, qui ont le son d'une épée, et l'*Umbrail* que l'on prendrait pour le nom d'un pavillon céleste.

Mais passons à nos Alpes romandes. Le Valais renferme une quantité de noms pittoresques ou bizarres ; les communes d'*Evolena, Mazembroz*, de *Zabloz* et le village d'*Iserabloz*, dont le nom ressemble à un ombrage vert : les noms pastoraux de la vallée d'*Armenzi*, du *Triolet* (le trèfle), des chalets des *Herbagères ;* les noms sautillants ou serpentants de la cascade de *Lévantia*, du lac de *Derborentze* replié dans l'éboulis, de la forêt de *Livonnaire*, retraite des dragons ; les noms mélancoliques du *Mauvoisin* et du *Mont-Pleureur;* le *Vélan*, large et léger ; le *Cervin* droit et rapide ; le *Combin* aux immenses abîmes de neige ; le *Mont-Rose*, par son nom aussi, plus beau peut-être que le *Mont-Blanc ;* et enfin ce nom montagneux, plein d'échos, de pâturages et de rochers : *Tchermontannaz.*

Notre poésie n'a pas davantage à craindre les Alpes vaudoises et fribourgeoises. Le mot fait voir la masse ronde et plantureuse de ce *Moléson* que les bergers de Gruyère ont tant chanté. La *Dent de Lis*, le *Rubli* ne présentent-ils pas, déjà dans leurs noms, des formes sveltes, blanches et gracieuses ? *Aï* dresse-

t-il assez hardiment sa tour dans les airs ? *Jaman*, sa tente de pierre découpée sur l'azur ? *Nervau* ne dit-il pas bien ces sombres lacs verts dormant sous les roches ? *Lioson* est-il assez aquatique et gazouillant ? *Ayernaz*, *Arniaulaz*, *Taveyannaz*, *Brettaïe* ne sont-ils pas le tintement même des clochettes et des eaux ? Quoi de plus alpestre, de plus bucolique et pastoral que *Doronnaz*, *Javernaz*, *Œusannaz*, *Bovonnaz !* On croit entendre les huchées des pâtres et leur longue cadence, les échos des parois et les puissantes bramées des vaches qui, en broutant l'herbe fleurie, balancent les lourdes sonnailles pendues à leur cou. *Tompez*, c'est une *Tempé* plus grasse et transportée dans les hautes montagnes. *Chamosaire* a la légèreté du chamois ainsi que sa corne vivement recourbée. *Argentine* scintille au soleil. La *Cape-au-Moine* glisse comme un nuage grisâtre. *Arvel* se tient debout, inaccessible. *Morcle* se fend et se roidit. Les *Diablerets* ne roulent-ils pas comme il faut les rochers dans l'abîme, tandis que les *Muverans* leur renvoient le mugissement des cascades et des troupeaux ? La *Pleyau*, nom joyeux. La *Verdaz*, *Follyi*, *Fullyi*, *Folliau*, noms verdoyants et feuillés. La *Floriettaz*, *Prellouri*, noms printaniers et fleuris. Le *Scex que pllau*, le *Fairtho d'eigryn*, noms tout distillants comme les grottes humides. *Javroz*, le son roide et fort du torrent, sa douce explosion persistante. *Solady*, *Soladyès*, *Solalé*, *Sodoleuvroz*, ô douces images de vie à l'écart, d'ombrage et de silence ! *Saxiema* ou *Sazima*, l'herbeuse esplanade où la région des pâturages vient finir. *Paneirossaz*, le fracas soudain du glacier dans les hauteurs solitaires. *Pennclais* entasse les pics à vos yeux, et *Plan-Névé* les neiges. *Isenod* voltige comme une plume verte de l'aile des montagnes. *Filizima* semble dérobé à une églogue de Virgile, *Anzeindaz*, nom vibrant qui, avec le vallon fleuri, se perd dans les nues.

TROISIÈME SÉRIE

ÉPISODES HISTORIQUES, MONUMENTS

XIII

Le roi Conrad et la reine Berthe.

Avant le milieu du dixième siècle, les Sarrazins, ayant pénétré par toutes les gorges des Alpes, en Dauphiné, dans le Piémont, le Montferrat, les vallées de Suze, de Maurienne et de Tarantaise, étaient descendus dans le Valais et le Pays-de-Vaud. Saint-Maurice fut pour eux un de ces postes de rapines, qu'ils allaient élevant de défilés en défilés, quand ils n'y trouvaient pas déjà une forteresse à leur convenance. Lorsqu'ils eurent l'hospice du Saint-Bernard, ils commandèrent définitivement dans les Alpes, et des sources du Rhône gagnant aisément celles du Rhin, ils pillèrent l'abbaye de Dissentis. Tous les passages leur appartenaient. Ils se firent montagnards ! d'ailleurs plus d'un parmi eux, avant de quitter sa patrie, s'était comme essayé aux Alpes dans les vallées de l'Atlas.

Avec l'aplomb léger du chamois, ils se dirigeaient donc sur ces roches pendantes où nous n'allons chercher aujourd'hui que les émotions de la nature, là si puissante qu'elle étouffe de son seul poids tout souvenir des hommes. Les pèlerins, même en ces temps de détresse, ne pouvant se passer de Rome, essayaient de se glisser par les montagnes sans être aperçus des noirs démons qui en avaient fait leur demeure; mais ils les voyaient soudain apparaître aux pas dangereux, en grand nombre et postés sur l'escarpement, bandant leurs arcs et roulant des pierres. Ceux qui ne succombaient pas, étaient enfermés dans des cavernes, jusqu'à ce qu'ils eussent fourni une rançon. Enfin, ce fut chose reçue que de traiter avec eux pour obtenir de passer. Rien n'était plus terrible que leur nom: la poésie chargeait d'imprécations le Grand-Saint-Bernard qui les avait reçus: « Quoi! lui disait-elle, tu fais périr de saints hommes inhabitués à tes sentiers, et tu conserves les méchants, ces Maures sanguinaires et rapaces. Ah! puisses-tu, consumé par la foudre, n'être à jamais que débris et chaos. » Dans le Pays-de-Vaud, on se fortifiait. Quelques-unes de leurs bandes s'étaient avancées jusqu'au Léman, et du lac vers le Jura. Le Jorat offrait encore un refuge au milieu de la plaine: la tour de Gourze y fut construite sur sa colline arrondie où l'on ne cesse de monter qu'arrivé au pied même de ce vieux fort, circonstance qui donnait jusqu'au dernier pas l'avantage à ses défenseurs. Berthe en compagnie d'un évêque et de quelques chevaliers, se retira dans la tour, alors solitaire, qui domine Neuchâtel. De nouveaux fugitifs allèrent grossir les populations du Pays-d'Enhaut. D'un autre côté,

plusieurs Sarrazins, abandonnant les hauteurs, et annonçant leur dessein de s'établir pour toujours dans les plaines, prirent des femmes du pays, et se mirent à cultiver une vallée d'une grande fertilité, pour laquelle ils payaient un léger tribut. On voit ainsi, par quelques traits, qu'ils avaient des raisons de ne pas douter qu'on ne finît par s'accoutumer à eux. Mais c'était une nécessité trop forcée pour qu'on ne la rejetât pas à la première occasion. Dans nos contrées, cette occasion fut-elle vraiment celle que raconte un chroniqueur ? On devrait le croire bien informé, puisqu'il demeurait dans le voisinage de la Transjurane, au couvent de Saint-Gall. Il y avait un nom plus terrible encore que celui des Sarrazins : c'était celui des Hongrois ou, dans leur langue, des Madjjares, qu'un grand remuement de l'Asie nomade avait poussés en avant, comme autrefois les Huns, dont ils rappelaient le souvenir par leur âme et par leur figure. De l'Oural aux Karpathes, et de ces montagnes jusqu'aux Alpes occidentales, ils avaient ravagé. Il paraît que ce sont eux qui, ayant fait prisonnier l'évêque de Lausanne nommé Bozon, comme il visitait son diocèse, le tuèrent à Ressudens près de Payerne. Et toute l'Helvétie se ressentit de leurs pillages et de leurs massacres. Le second Rudolf était mort, n'ayant, à ce qu'il semble, rapporté des guerres de sa jeunesse, qu'un grand désir de repos que les Sarrazins et les Hongrois ne lui permirent pas toujours de satisfaire. Nommé par les Etats et couronné à Lausanne dans l'église de Saint-Maire, Conrad, son fils et son successeur, bien que dans la fleur de l'âge, était encore plus désireux de vivre en paix et de jouir. Or,

voici maintenant ce que rapporte le chroniqueur. Le roi Conrad, « usant d'une noble astuce, » députa aux Sarrazins des hommes qui leur dirent : « Voici, les Hongrois, ces pillards fugitifs, me fatiguent de messages pour me demander que je les laisse, en paix avec moi, vous chasser, vous, de cette terre de fertilité. Mais si vous êtes des hommes, vous irez au plus vite à leur rencontre, et moi, vous aidant, pendant que vous les attaquerez en face, je volerai sur leurs flancs. Ainsi, j'en ai la confiance, nous les battrons et les exterminerons tous. » Il envoya de même vers les Hongrois : « Pourquoi, leur dit-il, ô les plus vaillants des hommes, voulez-vous en venir aux mains avec moi ? Il nous sera bien plus avantageux de vivre en païx. Suivez-moi donc, effaçons de cette riche terre ces ennemis qui sont les miens, et prenez leur place. » Des deux parts on consentit. Les Sarrazins s'élancent de leur vallée, en grande multitude, au lieu et au jour indiqués. Le chroniqueur ne le dit pas, mais nous savons aujourd'hui que ces Orientaux avaient adopté une partie des armes et des coutumes d'Europe, plus appropriées que les leurs aux climats et aux guerres de l'Occident. C'étaient le bouclier, la cuirasse et la longue lance, les épées de Bordeaux, les tuniques d'écarlate, les drapeaux et les selles à l'européenne. Ils remplaçaient même le turban par le bonnet indien. Mais ils conservaient aussi une partie de leur équipement national : un arc leur pendait sur l'épaule : et ceux qui vivaient dans les Alpes, gardant l'usage de la massue que leurs ancêtres portaient aux combats appuyée sur le cheval, se servaient sans doute avec succès, dans les défilés, de cette arme favorite

des montagnards. Enfin, à leur teint olivâtre, à leurs grands yeux ardents, à leurs paroles gutturales, dont quelques-unes faisaient aux Occidentaux l'effet d'un jappement, on reconnaissait toujours les fils du désert. Les Hongrois, laissant femmes et enfants dans des chariots, leur patrie errante, arrivèrent sur de petits chevaux, avec des arcs et des flèches, et tenant en réserve dans leurs carquois une de ces fuites perfides par lesquelles ils remportaient souvent la victoire. Mais Conrad était là, rangeant son armée en bataille, de façon à ce que l'une et l'autre des deux hordes crût qu'il viendrait à son secours. « Qu'aujourd'hui lances et glaives soient bien aiguisés, mes compagnons vaillants, disait-il aux siens. Quel parti de ces démons l'emportera, que personne n'en ait cure. Aussitôt qu'il y aura des vainqueurs, élancez-vous sur eux en jetant vos boucliers, et que le fer en vos mains ne fasse aucune différence entre Sarrazins et Hongrois. » Soldats et fils de Satan se précipitent donc l'un sur l'autre, à la vue de Conrad qui dominait la bataille. Nul ne cède ; ils s'égorgent. Enfin, le roi, craignant la retraite de l'un des deux ennemis, donne le signal, s'approche par degrés comme auxiliaire, et les entourant tous, il les accable sans leur laisser le temps ni le moyen de fuir. Ceux qu'on ne tua pas furent envoyés à Arles pour y être vendus. Conrad, n'ayant perdu que peu de monde, rendit grâces à Dieu et à saint Maurice, par l'épée et la lance duquel il avait si bien combattu.

L'auteur ajoute à ce récit les réflexions suivantes qui l'amènent à parler de la reine Berthe :

Telle est l'aventure des Sarrazins et du roi Conrad. Je l'ai racontée tout au long, parce qu'elle m'a semblé épique dans son ton et dans ses détails où je ne regrette pas, je l'avoue, ce qu'ils ont d'obscur ou de fabuleux. J'y trouve aussi je ne sais quoi qui me parle de la race romande et de nos pères, dans ce *bon tour* joué aux ennemis, dans ce roi *pacifique* qui ne demandait pas mieux que de n'être point dérangé par les visiteurs, mais qui poussé à bout leur en *donne à garder*, comme on dit trivialement. L'âge héroïque, n'étant que gros de l'âge chevaleresque, tombait en décadence depuis Charlemagne : l'expulsion des Sarrazins le releva, ainsi que la résistance des seigneurs à l'autorité impériale avilie ; événement qui, souvent mêlé à cet autre, laissa un prodigieux souvenir dans l'imagination populaire. Les deux Rudolf et un moment Conrad, le premier Rudolf surtout, vrai roi des montagnes, et l'abbé Hughbert qui leur montra la voie, dominent notre histoire du haut de son sommet vaporeux, blocs encore bruts, tels que la réalité les présente, mais où l'on sent que se cachent de grandes statues : leur temps est pour nous la matière historique, si je puis dire, de notre épopée primitive, que peut-être alors des voix inconnues bégayèrent déjà pour l'écho des Alpes, qui ne s'en est pas souvenu. La belle et touchante figure de notre Berthe prend place au milieu de celles des héros : *Bertha humilis regina*, *Berthe, humble reine:* ils représentent la guerre et les aventures, le côté violent de la vie ; elle, son côté paisible, l'ordre, la simplicité, le travail et la résignation. Elle fonde des couvents et des églises, fortifie les lieux de refuge, répare les chemins, et s'en va sur sa haquenée,

qui ne la porte jamais sans sa quenouille, de monts en monts, de vaux en vaux, devisant et filant. Comme une fois elle traversait un pâturage, elle y vit une jeune fille qui filait en gardant quelques brebis. La bonne reine, fileuse elle-même, lui donna un riche présent pour récompenser sa diligence. Le lendemain plusieurs nobles dames parurent à la cour avec un fuseau. Berthe se contenta de dire : « La paysanne est venue la première ; comme Jacob elle a emporté ma bénédiction, et n'a rien laissé pour Esaü. » Type naïf et rustique, vénérable et doux, notre Berthe est le souvenir le plus beau et le plus populaire que jamais reine ait laissé.

XIV

Othon de Grandson.

Un mystère étrange planera toujours sur la destinée du chevalier aux mains coupées, qui dort sous les voûtes les plus anciennes de la cathédrale. Etait-il coupable ? et de quoi ? Avait-il conjuré la mort de son suzerain ? L'amant heureux de Catherine d'Estavayer dut-il sa victoire à sa renommée, à son esprit, à la tendresse et aux violences de son amour ? Dans sa patrie, avant sa fin tragique, on ne mettait pas en doute qu'il ne fût criminel : une haine furieuse, qui grossissait chaque jour, s'y était élevée contre lui. Les villes envoyaient à Moudon, pour délibérer sur ce sujet funeste ; le résultat ne fut pas en sa faveur ; elles se co-

tisèrent pour aider Gérard d'Estavayer à soutenir son appel. Parmi les seigneurs, Othon de Grandson avait contre lui les noms les plus nationaux après le sien : les Bussy, voisins d'Estavayer, les Bonvillars, voisins de Grandson, les de Prés, les de Moudon, les Billens, les Wuisternens, les Blonay, et surtout les d'Illens, dont la grande tour carrée se penche encore sur la Sarine, vis-à-vis d'Arconciel : tous, vieilles souches vaudoises. Othon présentait pour lui les Colombier, les Lasarraz, les Cossonex, les Rougemont, mais aussi beaucoup de familles étrangères. Faut-il voir dans cette circonstance le signe de l'impopularité qui s'attache à une fortune grandie au dehors, dont les petits, restés en place, se figurent aisément qu'on les veut écraser ? Quoi qu'il en soit, ceux qui, pour signe de ralliement, firent un nœud de rubans au bout de leurs souliers pointus étaient inférieurs en nombre, dans le Pays-de-Vaud, à ceux qui portaient sur l'épaule un petit râteau brodé : symbole rustique choisi par ces derniers, comme, il le semble, pour dire à Grandson, qu'ils allaient ramasser ce qui était trop longtemps resté en arrière dans sa vie. En doit-on croire cette haine et cette foule d'ennemis ! Ah ! croyons-en plutôt Grandson lui-même, ses nobles paroles et son éloquente indignation. « Tu mens, s'écria-t-il à l'ouïe de l'accusation de Gérard, tu mens et as menti autant de fois comme tu l'as dit : j'en prends à témoin Dieu, sainte Anne et sa benoîte lignée. Mais va ! je me défendrai, et en ferai si avant que mon honneur sera très bien et très grandement gardé. Et tu en demeureras menteur. » Alors sa pensée se tournant vers sa patrie et l'animosité dont il y était

l'objet : « Du moins, continua-t-il, j'en serai cru hors du Pays-de-Vaud, où, à ce que j'entends, ils me tiennent pour leur ennemi, dont fortement me grève ; et c'est à leur grand tort, car ni moi ni mes devanciers ne leur fîmes oncques chose dont eux me dussent tenir pour tel. » Alors messire Othon, ayant fait le signe de la croix, jeta son gage de bataille. Puis, en vieux et en expert chevalier (il avait soixante ans et s'était fait un nom dans les combats), il se mit à exposer les traditions et les coutumes du duel juridique, selon qu'il en avait ouï parler à plusieurs anciens chevaliers de France, d'Angleterre et de l'empire. Dans un cas pareil au sien, observait-il, l'appelant doit être prêt à soutenir son accusation sans remise et sur l'heure ; mais le defendant peut demander et obtenir un délai de quarante jours. Lui, Othon, se pourrait donc « excuser de la bataille, » d'autant qu'il montrerait aisément son innocence, par les témoignages qu'en avaient rendus le roi de France, qui « est le plus grand et le plus noble roi des chrétiens, » les ducs de Berry, d'Orléans, de Bourbon et le duc de Bourgogne, prince si entendu ; celui-ci, devant le roi d'Angleterre et toute sa cour, avait déclaré Othon de Grandson aussi net que lui-même. « Et croira-t-on jamais, dit, en éclatant de nouveau, le vénérable accusé, que tant de vaillants prud'hommes, chevaliers et écuyers, qui se trouvent dans le comté de Savoie, hommes-liges ou du lignage de notre prince, et avancés par ses ancêtres, s'ils avaient donné foi à mon crime, eussent laissé le soin de m'en punir à messire Gérard d'Estavayer ? Non ! la chose leur appartenait de plus près ; et ils auraient su la mieux mettre en avant. Mais

les vaillants prud'hommes, chevaliers et écuyers de ce pays redoutent Dieu, aiment leur honneur, et ne voudraient prendre nulle fausse querelle sur le peuple chrétien du monde. Quant aux autres qui ont arrangé de me la faire, je n'en puis rien dire, sinon de ces deux voies l'une : ou ils s'imaginent la querelle bonne, juste et vraie, et, en ce cas, ils se montrent faillis de cœur et couards de ne la prendre pour eux-mêmes ; ou ils savent bien qu'elle est fausse et mauvaise, et alors ils se damnent et se déshonorent, quand ils engagent un chrétien à faire chose où l'on peut perdre l'âme, l'honneur et la vie. Toutefois, il semble qu'ils ont bien trouvé soulier à leur pied en messire Gérard, qu'ils savaient nécessiteux, plein de convoitise, et faiblement advisé : car c'est le bruit commun et la voix du pays qu'ils se sont chargés des frais et lui ont promis une somme d'argent. Mais ce sera tant pis pour lui et tant mieux pour moi, s'il plaît à Dieu ! » Puis, faisant abstraction de lui-même, et s'abandonnant aux réflexions que lui suggérait son intérêt pour ce jeune prince qu'on l'accusait d'avoir rendu orphelin, et devant lequel il se trouvait à cette heure solennelle, il reprit après un moment : « J'ai considéré toutes choses et les ai pesées à la volonté de Notre-Seigneur, pour faire le plus de bien et le moins de mal. J'ai regardé le temps passé, les malheurs et les meurtres dont furent déjà cause ce Gérard et ses mensonges. J'ai regardé le temps présent, votre âge tendre, ô vous qui êtes mon souverain ! le besoin de repos et d'union, pour vous aider à passer le temps jusqu'à l'âge d'homme. J'ai regardé l'avenir, les maux qui pourraient arriver de cette malheureuse dissension, maux si

grands que messire Gérard ni moi ne les pourrions amender. Pour ce, malgré mon droit des quarante jours, je vous signifie qu'à la merci de Dieu, je n'ai besoin de délai. Ma querelle est bonne et vraie. Et, touchant ma conscience et mes péchés, je suis en la miséricorde de celui qui est plus plein de merci que je ne puis être péchable, et me fie en lui de cettui fait, car il me sera vrai juge. Je sens mon corps et mes membres en santé et en haleine ; je suis pourvu d'harnois, d'armes et de chevaux en cette ville. Je ne requiers point de délai ; et Dieu le sait ! non par orgueil, ni par envie que j'aie de tollir la vie de nul chrétien ; mais aussi suis-je contraint de défendre ma vie et mon honneur, et l'état auquel Dieu m'a convoqué. Je m'offre de me défendre à toute heure qu'il vous plaira, aujourd'hui ou demain, ou quelque jour que vous voudrez. » Et les fermes paroles qu'il avait prononcées en commençant, il les répète, et les attache comme le sceau de ce discours fier et grave. « J'en ferai si avant et par telle manière que mon honneur sera très bien et très grandement gardé. Et messire Gérard en demeurera menteur. » La lance d'Estavayer, en frappant à mort son rival, sembla chargée un instant de porter un autre arrêt ; mais la postérité s'est refusée à y souscrire. Et à voir la grâce de ce tombeau si touchant qu'il ressemble à un sourire en pleurs, on dirait que l'intérêt populaire attaché dès lors au souvenir d'Othon de Grandson ait commencé par un remords. Celui que sa patrie avait cessé d'aimer, qui l'avait cru si mal disposé à son égard qu'il ne lui convenait pas même d'y venir chercher la mort qu'elle lui infligeait, y fut rapporté en triomphe, et sa dépouille héroïque déposée à la

place la plus sainte et la plus belle, dans le grand monument national.

XV

La Dispute à Lausanne.

L'entière réformation du pays suivit de près la conquête et en fit l'accomplissement. L'année n'était pas finie que, pour hâter une solution, un décret vint ouvrir à Lausanne une dispute publique, une de ces disputes de religion que l'église attaquée redoutait tant: elle sentait bien qu'elle avait négligé de se mettre en mesure: et, il faut le dire, cet appel aux convictions individuelles répugnait à son principe même, l'autorité et l'unité. Une dispute, à ses yeux, usurpait les fonctions d'un concile. Elle veut ignorer qu'au-dessus de tous les conciles, et le seul vraiment œcuménique, il y a celui des consciences face à face avec la charité qui recueille les voix. Farel composa dix thèses, en latin et en français; elles furent imprimées et bientôt on les lut affichées, avec le décret, aux portes de toutes les églises paroissiales, sous ce titre: *Les conclusions qui doivent estre disputées à Lausanne, nouvelle province de Berne.* Prêtres, moines, députés des paroisses durent s'acheminer vers Lausanne pour le 1er octobre. Les ministres et prêcheurs vinrent de leur côté, bien accompagnés de peur de mauvaise rencontre. Dès le matin, la foule montait de toutes parts à la cathédrale, dépouillée en partie de ses ornements; le peuple

remplit les échafauds dressés pour la dispute et les longues et hautes galeries: ordinairement vides aujourd'hui, elles n'étaient pas de trop pour donner en spectacle à tous l'humiliation d'une église dont elles n'avaient eu longtemps à contempler que les pompes et la grandeur. Les tenants de la dispute étaient dans le fond, au milieu: les catholiques, peu fermes, peu habiles, peu accoutumés surtout à traiter d'égal à égal dans ces sortes de cas; les réformés, déjà triomphants. On se montrait, parmi les premiers, un médecin, personnage fort singulier; des régents et des curés du pays; quelques canonistes, quelques seigneurs, ce Fernand Loys entre autres, qui de la folle charge d'abbé de la jeunesse parvint à celle de bourgmestre de Lausanne et fut un des soutiens les plus actifs des calvinistes français; un dominicain qui, en se retirant, avait plus l'air de résister à l'envie de disputer que d'en avoir la crainte, et enfin les chanoines, songeant encore à protester quand il ne s'agissait plus que de mourir ou de se bien défendre. De l'autre côté, paraissaient tous ces hardis prêcheurs que Lausanne entendait batailler autour d'elle depuis huit ans sans leur ouvrir ses portes, et qui maintenant venaient s'asseoir en pleine cathédrale aux yeux des vieux croyants consternés: c'étaient Le Comte (il poursuivait l'œuvre de la réforme à Grandson et dans cette contrée), Caroli, docteur de Sorbonne et converti d'avance au parti qui servirait le mieux sa fortune et sa vanité, mais surtout Viret, Farel et Calvin. Ce dernier ne faisait que d'arriver à Genève; mais son livre de l'*Institution chrétienne* l'avait déjà mis tout de suite à son rang. La Réforme recevait en lui un nouveau chef, fort de

toutes les victoires du premier, et plus libre et plus sévère. C'est maintenant le Français qui prend la parole après l'Allemand; après le prophète vient le législateur, l'organisateur; après l'apôtre, le grand écrivain qui rédige la pensée nouvelle, qui l'épure et l'étend, qui la formule dans son entier, la consigne dans une œuvre méditée, travaillée avec soin, et en achève ainsi l'enfantetement. Calvin, dans cette circonstance, parla peu et se tint volontiers en arrière, n'avançant que pour aider à porter les grands coups. Il était jeune, encore peu connu des masses, qu'il s'agissait surtout d'ébranler. Le caractère dialectique, bref et dur de son éloquence, la vigueur franche mais froide de sa pensée devaient avoir moins de prise sur le commun des esprits que la véhémence, les éclats de Farel toujours tonnant, ou que la ferme douceur et l'onction pénétrante de notre aimable Viret, des trois l'orateur le plus accompli et le plus populaire.

La Dispute prit sept jours, depuis le matin du lundi 2 octobre jusqu'au dimanche après midi. Les dix thèses y furent examinées successivement; mais elle se rangea d'elle-même autour de deux points capitaux dont la solution des autres dépendait. C'étaient l'autorité de la Sainte-Ecriture et la doctrine de la justification par la foi en Jésus-Christ. Le premier avait été supposé plutôt que proposé: il forme pourtant et il est devenu dès lors le grand article de controverse entre l'église romaine et nos églises. Le dominicain qui se trouvait là, interpellé vivement, sembla montrer que, s'il n'entrait pas dans la discussion, ce n'était point faute de savoir où la placer avantageusement pour lui. Qui reçoit l'Ecriture? demandait-

il : qui la reconnaît et la donne pour authentique ? C'est l'Eglise. Et il ajouta même avec une brutalité de logique extraordinaire : « L'Eglise est au-dessus de l'Ecriture, tellement que l'Ecriture n'aurait point d'autorité si elle n'était approuvée de l'Eglise. » Et sur ce qu'on lui répliqua « qu'il blasphémait grandement, » car cela revenait à dire « que Dieu ne serait pas véritable s'il n'était approuvé des hommes, » il demanda qui donc jugerait au besoin du sens de cette parole de Dieu, que les deux partis s'accordaient à tenir pour la vérité même ? Son adversaire (c'était Viret) dut reconnaître qu'il « touchait un point fort bon et bien nécessaire à savoir. » Puis il établit aussitôt que la seule manière possible et vraie de se décider était de comparer entre eux les divers passages selon l'analogie de la foi et les doctrines par leurs fruits, en jugeant s'ils étaient ou non des fruits de charité et si les croyances tendaient ou non à la gloire de Dieu. Avec l'abondance et la facilité qui faisaient le caractère de son talent, il avait promptement tourné le sujet en exemples tirés de l'église romaine, et montré qu'elle n'y pouvait soutenir l'application de ses principes, sur la force desquels il en appelait sans crainte au bon sens et à la conscience de chacun. La difficulté se trouvait ainsi résolue, non pas théologiquement, mais de fait. Le dominicain interrompait brusquement et au hasard son antagoniste, comme un homme qui n'écoute pas même, parce qu'on s'écarte de la question. Mais il avait beau s'écrier que ce n'était point là le satisfaire ni lever la difficulté, l'assentiment populaire ne pouvait être pour lui. Malgré la sécheresse théologique dont toutes les discussions sont alors

pénétrées, le débat finissait en dernière analyse par se formuler en cette question souveraine : Où est le mal ? où est le bien ? Où est l'égoïsme ? où est le dévouement ? Aux yeux de la masse, il s'agissait de ce qu'il fallait croire bien plus que de reconnaître le point de départ de la foi. Aujourd'hui que tout est à recommencer, c'est de ceci au contraire que l'on se préoccupe dans cette controverse. Viret aurait pu répondre que la foi religieuse n'est et ne peut être, au fond, qu'une affaire entre chaque homme tout entier et Dieu ; que toutes les paroles, que toutes les décisions d'autrui, que les miracles même n'y font rien, parce que chacun ne peut d'abord croire qu'en soi pour son bien ou pour son mal, que faire intervenir l'Eglise, c'était donc reculer inutilement la difficulté, et qu'il s'agissait bien moins de rechercher sur quoi la foi repose, car la foi repose sur la foi, que de savoir ce qu'elle doit être et ce qu'il faut croire. Au reste, il n'avait pas besoin d'en venir à cette dernière position, qui est inexpugnable, mais où plus tard les réformés ne surent pas toujours s'établir lorsqu'on les poussa de ce côté. C'est ce qui arrivait peu alors. Il y avait une foi positive et générale au fait du christianisme, à la chrétienté : on partait de là sans remonter plus haut : l'Ecriture-Sainte, qu'on la voulût seule ou avec les décisions de l'Eglise, était toujours le commencement ; et les thèses avaient été habilement composées dans ce sens. L'opinion publique demandait donc la décision des livres sacrés. Les gouvernements lui faisaient probablement peu de violence, en établissant, comme ce fut le cas ici, que tout se jugerait d'après la parole de Dieu. Aussi le chancelier de Berne,

l'un des présidents de la Dispute, ne paraît-il pas avoir excité de réclamations, lorsque mettant fin à ce premier débat, il invita le dominicain à entrer dans la discussion des thèses proprement dites. Cela nous fait aujourd'hui l'effet d'une ironie et d'une perfidie; alors il n'en fut point jugé ainsi. On ne comprit pas que c'était interdire aux catholiques la première de leurs positions et la meilleure. Le dominicain lui-même ne le sentait peut-être que fort vaguement. Se bornant à répondre qu'il ne voulait point opposer *devant des juges suspects* (il aurait dû dire : « à des conditions où l'attaque ni la défense ne lui étaient plus possibles »). il se retira. Les catholiques répétèrent que la Dispute n'avait pas été libre, mais la plupart en ignoraient la vraie raison. Depuis ce moment, elle fut donc renfermée dans le cercle décrit par les thèses, qui aboutissaient toutes à l'Ecriture-Sainte. Des deux points importants, il n'en resta plus qu'un, celui de la justification par la foi, déjà perdu à moitié pour les adversaires de la Réforme par leur abandon du premier ; et le catholicisme, privé du seul champion qui avait paru le comprendre, ne fit plus avec ceux qui lui restaient qu'une contenance médiocre ou ridicule.

Foi et œuvre ne sont en réalité qu'une même chose vue sous deux faces qui s'entrerépondent, comme droit et devoir. Toute œuvre appartient à une foi, et il n'est point de foi qui ne produise ses œuvres. Ceux qui admettent la justification par la foi en Jésus-Christ ne peuvent absolument pas nier la justification par les œuvres en Jésus-Christ : ces deux propositions sont identiques. Mais au temps de la Réforme, ses adversaires ne se faisaient

plus une idée juste de cette foi ni par conséquent des œuvres qui en sont le fruit. Partout, et ce fut le cas, à Lausanne comme ailleurs, on leur démontrait l'Evangile à la main, souvent aussi par le témoignage des Pères, que nous sommes incapables de faire nous-mêmes ce qu'il faut pour être sauvés, mais qu'aussi Dieu, en consédération du sacrifice de son fils, nous tient pour *justes*, et nous traite comme tels ou nous *justifie*, pourvu. du moins, que nous voulions consentir à recevoir cette grâce, c'est-à-dire y avoir *foi*. Tel est, leur disait-on, tout le mystère de l'Evangile. Cette doctrine n'était pas nouvelle pour l'église catholique ; mais elle l'était pour la plupart des catholiques de ces temps. Quelques-uns des passages qu'on leur alléguait sont tellement explicites, et ils en avaient si peu ouï parler, qu'ils en demeuraient frappés de stupeur. Ils ne voulaient pas croire à l'exactitude de la citation; mais quand on leur ouvrait la Bible et qu'on leur montrait l'endroit, c'était pour eux un coup décisif qui les désarçonnait. Ils n'avaient pas toujours le temps ni l'audace de se relever par une autre controverse. on voit cependant que quelques-uns auraient voulu l'essayer en établissant la relation nécessaire de l'œuvre et de la foi; mais elle était peu claire à leurs yeux ; ils l'entendaient d'une façon toute matérielle et grossière ; et surtout la pratique de leur église les mettait mal à l'aise par sa prédication exclusive d'œuvres dont elle n'assignait pas ou dont elle dénaturait la foi. Les apparences étaient trop grandes pour qu'il fût possible de les sauver. Ils acceptaient donc la difficulté plutôt que de chercher à l'esquiver, et. comme s'ils espéraient encore s'en tirer

en la forçant au lieu de la résoudre, plus d'à moitié vaincus ils essayaient de petits coups d'état théologiques tout à fait impuissants. Ils avaient à faire à trop forte partie. S'ils invoquaient l'autorité de l'Eglise, sa perpétuité et sa concordance, on la leur faisait voir schismatique, depuis le concile de Bâle, par sa propre sentence. S'ils en appelaient à son histoire, à ses arrêtés, les réformateurs n'avaient pas de peine à leur remontrer leur ignorance des conciles, des canons et des décrets. Les Pères semblaient n'avoir écrit que pour ces nouveaux docteurs qui niaient leur autorité, mais qui s'en aidaient bien plus qu'ils ne les combattaient. Quant à l'hébreu, quant aux auteurs classiques, ces derniers seuls pouvaient y toucher sans peur. Enfin, il n'y avait pas jusqu'aux arguments de l'école qui ne leur fussent familiers : et au besoin, la scholastique leur fournissait quelque bonne et vieille lame qui ne tremblait point dans leurs mains. Le docteur Blancherose, médecin établi à Lausanne, peut-être originaire de ce pays, comptait bien que cette dispute ne nuirait pas à sa réputation et caressait en idée, sinon le triomphe impossible de son parti, du moins pour lui, athlète invaincu, les applaudissements certains du vainqueur. Il avait fondé son espoir sur une théologie de la nature et de l'histoire dont il s'était fait un système mystique à son usage d'après ses propres observations et encore plus, il faut le dire, d'après ses propres divagations. Mais sa vanité ne se tira pas si bien d'affaire qu'elle l'avait cru. Le docteur trouva aisément ses maîtres dans ces modestes prédicants qui ne faisaient profession que de l'Evangile, ne voulaient rien apprendre que de lui, mais n'en savaient pas

moins tout le reste. Viret particulièrement, qui aimait l'étude de la nature et de l'histoire, aurait pu l'embarrasser plus sérieusement qu'on ne le fit pour ne pas sortir des limites propres et obligées de la discussion. Il dut y avoir plus d'un rire sourd dans l'assemblée, quand le bon docteur se mit à prouver la transsubstantiation par l'exemple d'un œuf : « L'œuf, dit-il avec triomphe, n'est-il pas converti en poussin, et le poussin, mangé par un homme, n'est-il pas converti en la substance de cet homme ! Eh bien ! tout de même Dieu peut convertir le pain et le transsubstantier au corps du Sauveur. » — « De ce qu'une chose peut être il ne s'en suit pas qu'elle soit, » lui répliqua Viret, qui ajouta en riant que, dans ce cas, il faudrait au moins une similitude parfaite, par exemple « que les prêtres couvassent, comme les poules font de leurs œufs, pour les convertir en poussins. » On ne s'en tint pourtant pas à ces plaisanteries sur le dogme de la présence réelle. C'était un point très important, les réformés eux-mêmes y étant divisés. Viret fut chargé de la conduite principale de cette thèse épineuse ; il exposa la doctrine de son église et discuta les arguments un à un. Le régent de l'école de Vevey, maître Jean Mimard, dans la dévotion naturelle à sa profession pour les vieilles idées, pour la vieille science, se leva résolument et, prenant l'offensive, tança les prédicants sur leur outrecuidance. Farel le prit sur le même ton et, avec plus de hauteur encore, lui rendit accusation pour accusation. Mimard était déjà bien décontenancé lorsque se leva Calvin, demandant pour la première fois la parole sur un point où la discussion le touchait lui plus particulièrement. Le grand

réformateur entra donc dans la lice contre le pauvre maître d'école de Vevey. Ce fut bientôt fait de ce dernier.

Blancherose était le plus actif des opposants s'il ne se montrait pas le plus habile; on le retrouvait partout, combattant pour son propre compte, aidant à chacun, ne disparaissant que pour reparaître bientôt, et harcelant l'ennemi tantôt en face tantôt sur les flancs. Il défendit le pape, disant que Céphas était un mot grec qui signifiait *tête* ou *chef;* Viret lui répondit doucement que c'était un mot syriaque qui signifiait *pierre*. Il insista sur l'excellence du célibat, attestant l'expérience de tous les jours, la déclaration de saint Paul, l'exemple de Socrate et de sa femme, pour prouver quelle source de sollicitudes et de distractions est le mariage. Il établit que, le jeûne étant reconnu nécessaire, le temps du carême était bien choisi, parce qu'au printemps la nature se réveille, que le sang s'échauffe et porte au plaisir. Il parla en faveur des images comme étant propres à inciter les hommes à l'exemple des saints qu'elles représentent. Il soutint le purgatoire, en établissant la nécessité d'une pénitence à subir dans l'autre monde par ceux qui, ayant été criminels dans celui-ci, étaient pourtant morts en la foi. A tout cela on lui répondit, ou que ces choses étaient bonnes mais qu'il ne fallait pas les imposer comme un esclavage de la loi contraire à l'alliance de grâce, ou que l'église romaine les avaient tournées en dissolution, ou qu'il ne les prouvait pas par l'Ecriture mais par des raisonnements humains, par des types et des symboles inventés à plaisir. Le docteur tenait tout particulièrement à ses idées sur ce qu'il appelait les *Trois Monarchies;* celle

du Père déjà remplacée par celle du Fils, après laquelle devait venir à son tour le règne ou l'empire du Saint-Esprit : rêverie déjà vieille en ces temps. C'était là, pour tout dire, le nœud et la partie vitale de la foi du docteur, beaucoup plus que l'église romaine et que le pape. Il se faisait là-dessus, quoique fantastiquement, des idées plus nettes et plus hardies qu'il n'osa le dire ou qu'on ne le lui permit. Maintes fois il revint à la charge avec ce système, si c'en est un. Mais, pour sa déconvenue, il prêta le flanc en laissant entrevoir que cette troisième monarchie pourrait bien être celle du règne des médecins, entendant par là, je m'imagine, le règne des sciences positives succédant à celui de la théologie et du clergé. « La monarchie des médecins ! lui répondit malicieusement Farel : mais il y a beau temps qu'elle existe. Pline déjà ne disait-il pas : *Il est des médecins qui ont le droit de tuer impunément ?* On ne peut donc nier qu'en cela ils ne ressemblent aux rois et aux monarques. » Le docteur, tant de fois battu, se consolait en répétant : *Ne Hercules quidem contra duos*, « Hercule même ne peut rien contre deux, » faisant allusion à ces deux vaillants athlètes, Farel et Viret. Puis il finit par prendre congé de l'assemblée, non sans lui avoir fait de petites confidences sur l'avarice et la lâcheté des prêtres, lesquels s'étaient rendus en grand nombre à Lausanne, mais au lieu de se défendre en public, ils se bornaient, dit Blancherose, à murmurer par derrière, et leur plus grand souci était de voir la longueur de la dispute augmenter les frais de leur séjour. L'un d'entre eux, mais il se conduisait autrement, dom Jacques Drogy, vicaire de Morges, tout en prenant

une part active à la discussion, sentait le rouge lui monter au visage à chacun de ces traits mordants que la défense ou l'attaque faisaient pleuvoir sur ceux de son ordre et de son état. A la fin, emporté par la colère et la honte, s'avançant vivement : « Eh bien ! s'écria-t-il avec feu, oui, les prêtres sont ignorants, mais c'est une raison d'en avoir compassion, au lieu de les *dauber* impitoyablement comme vous l'avez fait, leur rendant cent injures pour une, ce qui est contre l'Evangile. Que ne leur donnez-vous du temps pour étudier, au lieu de les entraîner à la dépourvue dans une dispute où on les écrase sous de longs discours ! La belle gloire pour les ministres d'avoir vaincu de tels ennemis ! » Et comme on lui dit qu'il donnait mal à propos le nom d'injures à de *charitables admonitions :* « Oui, la belle charité, fit-il brusquement, que la charité qui injurie ! On m'a dit que je serais excommunié si je parlais et disputais avec vous : cela ne m'en a pas empêché. Vous me recevez amèrement ; je reviens gracieusement à vous. De quel côté est la charité ? » La ferme douceur de Viret mit un peu de baume sur ce cœur blessé ! Quant à l'esprit qui animait les prêtres, on savait bien qu'ils ne se contentaient pas de quelques paroles plus ou moins dures envers les ministres réformés, et la personne même de Viret, ses traits souffrants, son air maladif étaient là pour répondre. Il eut soin, tout en maintenant ce qui avait été dit des prêtres en général, d'en exclure toute application personnelle au vicaire irrité : celui-ci se calma peu à peu et, convaincu au fond, ne tarda pas à devenir un des confrères de ceux qu'il avait non savamment mais

énergiquement combattus. Cette petite scène assez dramatique termina la discussion, d'ailleurs ordinairement froide et gênée, excepté quand les imaginations du docteur Blancherose l'étaient venues égayer.

« On se ferait de la Dispute une fausse idée si on se la représentait renfermée sous les arceaux de la grande cathédrale. Quand elle avait fini dans le temple, c'était pour se montrer sous de nouvelles formes dans les places, dans les carrefours, à tous les foyers, dans tous les lieux de réunion et d'entretien. » (Vulliemin.) Les simples auditeurs, les pauvres gens des campagnes qui avaient entendu bien des paroles hardies proférées à leur intention, les députés des paroisses, les ministres qui ne s'étaient point hasardés à prendre la parole en public, par leurs récits et leurs commentaires étendirent cette discussion à toute la contrée, à tous les esprits, avec l'impression bonne ou mauvaise qu'ils avaient pu en recevoir. Plusieurs étaient convaincus ; mais la raison a beau être entraînée, le cœur ne suit pas toujours. Sur un grand nombre aussi le meilleur raisonnement s'émousse et tombe à terre ; n'étant qu'ineptes ou entêtés ceux-là parlaient de leur constance. D'autres doutaient. D'autres plaisantaient. Le sentiment le plus général de satisfaction sérieuse devait être celui d'avoir fait connaissance les uns avec les autres et d'une manière qui donnait à cette entrevue (car ce n'était guère davantage) un caractère national. Ici, ce n'est plus, comme précédemment, le baron, la noblesse et le haut clergé, l'évêque, les abbés et prieurs, les chanoines, qui dominent ; ils sont au contraire absents ou dans l'ombre : c'est le petit clergé, les maitres d'école,

les pauvres prédicants, et, pour juges, les députés des communes et des paroisses, en un mot l'élément bourgeois et véritablement national du pays. On y sent la patrie de Vaud tout entière bien plus que dans ce qui nous est resté des délibérations des Etats. Placée par la dernière guerre entre le vendeur, que démoralisait la perspective de sa ruine, et l'acheteur, fort aise de précipiter celle-ci pour y trouver mieux son compte, elle n'avait pu qu'assister froidement à sa destinée, qui la pressait de tout côté et ne lui laissait ni issue ni point d'appui. De part et d'autre on s'était arrangé à l'envi pour l'écarter de la révolution politique : maintenant la force des choses lui donne accès dans la révolution religieuse, où elle ne lui fait, de mauvaise grâce, qu'une petite place, peu sûre, mais où on est pourtant bien forcé de la subir. Foulée aux pieds, elle venait de se rencontrer elle-même contre terre, et y prolongeait, en les rassemblant, ses membres dispersés. Sans doute, dans ces thèses et leur discussion, il n'est pas le moins du monde question de notre nationalité : ce n'est pas elle qui est en cause : mais c'est elle qui parle. Jamais auparavant dans notre histoire nous ne voyons notre peuple se dessiner aussi franchement tel que nous le connaissons, tel que nous sentons qu'il a toujours été. Sa tenue est modeste, résignée, mais droite et ferme, avec je ne sais quels *a parte* railleurs. Il est là : on ne lui ouvre que l'arène religieuse, mais c'est lui qui la remplit. Pour nous donc, il ne s'agit pas seulement de ce que l'éloquent et célèbre Viret avança en faveur de la réforme, ni de ce que le pauvre régent ou l'irascible vicaire lui répondit ; mais voici l'intérêt tout particulier que

nous avons à les entendre : c'est que la plupart de ceux qui parlent et qui traitent les questions sont d'Orbe, de Vevey, de Morges ou de Lausanne, qu'ils prennent rang dans les affaires à l'instant où l'on espérait le mieux les en chasser, et qu'ils s'y présentent avec des traits où, malgré la distance, il est facile de nous reconnaître, tant nous retrouvons les mêmes physionomies de nos jours. Chacun de nous ne pourrait-il pas nommer un Mimard, un Drogy, un Blancherose? et d'entre nos concitoyens les mieux vénérés n'en vois-je pas qui rappellent par plus d'un côté ce Viret si aimable et si cordial, si naturel, si bon enfant, d'un savoir si consciencieux, d'une érudition si vaste et si peu pédante, d'une éloquence si persuasive, infatigable valétudinaire, toujours travaillant, toujours souffrant, d'ailleurs si modeste qu'il n'obtint, qu'il ne réclama jamais de la première place que la peine et les dangers?

XVI

Viret écrivain.

De tous les réformateurs, le nôtre est un de ceux qui ont le plus écrit. Dépourvu d'ambition littéraire et se croyant très inférieur à d'autres par qui il lui aurait été facile de ne point se laisser obscurcir, il ne voulait qu'avoir une tâche dans l'œuvre commune : pour faire un livre, ou plutôt pour y parler, il se contentait donc de l'éloquence et de l'onction qui lui étaient naturelles; plus

de souci, de soin des détails aurait peut-être mieux servi sa gloire qu'avancé le seul résultat qu'il cherchait, celui d'enseigner aux menus esprits la science éternelle et de pouvoir les y ramener souvent. D'ailleurs il était dans son talent de se produire ainsi ; l'abondance et la fécondité, voilà surtout ce qui le caractérise : c'est une source pure et profonde de pensées, d'images et de faits, toujours épanchée et toujours pleine, non lente mais sinueuse, d'un mouvement irrésistible et doux, s'écoulant en quelque sorte dans l'oubli d'elle-même, sans avoir ni l'emportement qui s'enlève, ni la marche sévère, la distribution savante qui ne perdent aucun flot. Du reste, nul n'était plus empressé que Viret à critiquer les plis et les détours de son style, à l'effet duquel ils sont cependant loin de nuire toujours : leur grâce errante et leur aimable abandon, il l'appelait prolixité ; mais il en prenait son parti : travaillant pour le grand nombre, ce n'était pas trop, pensait-il, de dire la même chose deux fois. En effet, la science et l'érudition s'allient chez lui à un génie populaire. Aussi dut-il renoncer à écrire habituellement en latin ; et il fit volontiers ce sacrifice, au risque de se voir dédaigné de ses pairs. N'ignorant pas, d'ailleurs, qu'on n'écrit vraiment bien que dans sa langue maternelle, il aimait sa bonne langue française aussi jeune chez lui, pour ne pas dire plus, que chez maint écrivain purement littéraire de ce temps-là. Son grand désir d'être compris de tous lui faisait même affronter « le rude style du pays où il était. » Il prenait beaucoup de peine à rendre, dans leur force et leur grâce, les auteurs païens dont, à l'exemple des pères de l'Eglise, il croyait convenable d'orner et de

fortifier ses propres enseignements : c'était se donner ainsi une érudition à la portée de tout le monde et suivre le goût du siècle sans tomber dans sa pédanterie. Il traduit grandement les prophètes, les philosophes et les prosateurs. Pour les poëtes, il recourait aux imitations qu'en avaient faites ses contemporains ou, à défaut de cette ressource , leur essayait humblement ses propres rimes. Mais, chose remarquable et qui s'explique chez lui par l'absence de cette préoccupation des mots où s'égare parfois le plus véritable talent, malgré son habitude et son amour des sources grecques et latines, il n'y altéra jamais celles de la langue française, comme tant d'autres y mettaient alors leur gloire et y employaient leurs efforts. Sa connaissance de l'antiquité ne le rendait point non plus aveugle au présent, où il trouvait des choses encore, dit-il, plus dignes de mémoire que celles des temps passés. Enfin, il ne croyait point devoir se faire dans ses écrits un visage sévère et constamment ridé. Il aimait la bonne plaisanterie et s'y connaissait. Le dessein avoué de plusieurs de ses ouvrages, des meilleurs à notre gré, fut même de donner à la polémique religieuse un tour enjoué qui lui facilitât l'accès. Quelques-uns l'en blamèrent : il n'en tint compte, s'appuyant sur l'exemple des docteurs de l'Eglise et sur celui de la parole de Dieu. Mais pour être d'un sentiment différent de ceux qui ne « peuvent seulement endurer un petit mot joyeux, » il n'en détestait que plus franchement les livres alors nombreux et lus de tous , dans lesquels l'auteur se bornait à *lucianiser*, à *pantagrueliser*, et n'avait en vue que d'amuser ses lecteurs par les moyens souvent les plus honteux et les plus

condamnables. Tel se montre à nous Pierre Viret dans une classe nombreuse de ses écrits. Ce sont ordinairement des dialogues entre divers personnages représentant chacun une opinion ou une situation d'âme dans la grande affaire du temps. Ils se rencontrent chez un ami commun; d'abord on se regarde de travers et sans mot dire: puis la vue de la table fait peu à peu desserrer les lèvres: on escarmouche avant le repas, on livre bataille après. Ou bien les interlocuteurs sont réunis dans un jardin; et là, les intervalles de la causerie, qui roule sur l'homme et sur tout ce qu'il a gâté, sont remplis par la contemplation des merveilles de Dieu. Cette forme de dialogue, si affectionnée des anciens dans les matières philosophiques, par sa souplesse et sa variété, par l'espèce de chatoiement que la conversation donne aux idées en les présentant sous plusieurs points de vue à la fois, répondait à merveille au talent et au but de notre réformateur. Nous osons dire que ce genre d'ouvrages lui aurait sûrement acquis une réputation littéraire si, outre sa qualité d'étranger, que les Français pardonnent assez mal, il n'avait pas eu contre lui un titre auquel il tenait plus qu'à une vaine couronne du monde, son titre de chrétien.

XVII

La Réforme.

La Réforme fut une chose manquée. Son œuvre avait deux parties comme toute révolution: elle réussit dans la

première et faillit dans la seconde. S'élevant contre un pouvoir illégitime et niant l'autorité d'interprète sur laquelle il s'appuyait, elle le renversa partout où elle put l'atteindre. Mais croyant d'ailleurs au présent et à l'avenir avec les idées du présent, elle voulait, de plus, fonder un nouvel ordre de choses; former ou plutôt reformer des églises chrétiennes selon l'esprit des livres saints: et c'est là, comme notre histoire en fournit un exemple, que la Réforme ne se réalisa pas; il serait donc injuste de la juger sur ce qu'on fit d'elle contre son gré. Dans son point de vue insurrectionnel ou protestant, comme on disait alors, elle invitait chacun à consulter la révélation évangélique, n'admettant d'ailleurs sur cette dernière aucun doute capital, car c'est seulement dans un état donné, dans sa position particulière vis-à-vis l'église romaine, que la Réforme était le libre examen: et dès l'origine elle prit franchement cette position révolutionnaire en récusant tout autre juge que la Bible. Mais, dans ce même principe, elle avait aussi son point de vue constituant (pour parler la langue raide mais brève de notre siècle tranchant), son affirmation en même temps que sa négation. Elle affirmait le christianisme comme une révélation dont les vérités mères portent avec elles leur évidence, parce qu'elles sont la parole de Dieu, c'est-à-dire l'expression divine de l'homme, le bilan exact de notre devoir et de notre avoir, avec leur terrible balance. D'un côté donc, elle enseignait la doctrine qui veut qu'aimant Dieu de tout son cœur et son prochain à l'égal de soi-même, chaque homme se dévoue complétement à ses semblables ainsi qu'à des frères, en s'appuyant sur le Père commun. De l'autre,

persuadée que Rome avait altéré ou obscurci ces vérités dans l'Eglise, elle voulait réformer cette dernière et ne prétendait rien de plus. Elle ne voulait ni faire absolument une église nouvelle, estimant qu'il n'y en avait et qu'il n'y en aurait jamais qu'une, celle du corps de Christ; ni laisser chacun agir à part et pour lui seul: c'eût été en effet le comble de l'absurde, puisqu'elle professait avec l'Evangile que les chrétiens sont liés entre eux par une même chaîne dont le premier et dernier anneau sont au ciel. Mais qu'arriva-t-il et qu'est-ce qui fit que la Réformation fut en partie manquée là même où elle put vaincre? Il arriva en grand, dans presque tous les états, ce que nous avons vu dans celui de Berne en petit; c'est que les gouvernements ou la masse du peuple se bornèrent à se séparer de Rome sans réformer en eux ce qui avait besoin de l'être. Il en résulta qu'au lieu de chercher à être l'église chrétienne, uniquement, ils furent des églises anti-romaines, voilà tout. D'ailleurs, sous l'effet d'un goût théologique alors très répandu, la foi tendait à devenir toujours plus une discussion et toujours moins une action. Ainsi faisant, quel espoir d'unité, l'unité n'existant que par la charité? De tant d'efforts, il ne demeurerait donc qu'une œuvre d'égoïsme; les souverains et les peuples, agissant en hommes inconvertis, choisirent surtout de la Réforme ce qui allait à leurs intérêts individuels, savoir l'insurrection, par où elle avait dû débuter: ils ne furent que protestants; c'était risquer sur bien des points de n'être ni véritablement réformés, ni chrétiens. A qui la faute? Au principe de la Réforme? autant vaudrait condamner l'Evangile, toutes les fois qu'il est mal

compris ou que, restant sur les lèvres, il ne descend pas dans le cœur. Il y a des préjugés protestants : ils sont étroits ; mais il y a des préjugés romains et papistes : ils sont hautains. Pour qui rejette et les uns et les autres, le vrai réformé sera vrai catholique, parce qu'on le verra se placer au-dessus de toute unité matérielle et factice, ne vouloir pas plus de la secte d'une nation, d'un empire, ni même d'un monde social passager, que de la secte d'un individu, et bien loin de faire bande à part n'aspirer au contraire qu'à agir avec tous. Mais les princes de l'empire, mais Henri VIII, mais Zurich et Berne, mais Luther et les Réformateurs quand ils ont erré, la Réforme les abandonne à ses accusateurs, qui ne peuvent dire que ce qu'elle dit avant eux, c'est qu'elle a besoin d'être reprise et continuée.

XVIII

La Cathédrale.

Par un singulier rapport de caractère avec nous, la cathédrale vaut mieux à l'intérieur qu'à l'extérieur ; surtout là où l'évêque Aymon de Montfaucon a placardé de son ambitieuse devise des innovations maladroites ou de mesquines adjonctions [1]. Dans ces derniers temps une détestable galerie de bois est venue tronquer le grand

[1] Et encore ne s'y était-il résolu qu'avec beaucoup de peine, bien qu'il possédât un revenu de 5000 ducats d'or. Il avait promis de décorer la cathédrale d'ouvrages dans le goût moderne

arceau qui doit terminer la nef du côté opposé au chœur ; tandis que celui-ci, privé de son jubé, déshabillé sans mystère, reste effrontément dans cette nudité, qu'une grille de fer enchaîne mais ne dérobe pas. Malgré ces défauts, et ils sont plutôt nos fautes [1], il est peu d'intérieurs de cathédrales qui puissent l'emporter sur celui-ci. C'est la richesse et l'harmonie, la variété gracieuse et sans confusion, la simplicité dans l'innombrable et l'infini. Oui! il y a dans cette œuvre de nos pères une sublimité cordiale dont la seule pensée, jetée dans ces lignes, m'a fait tressaillir. Les doubles galeries s'avancent le long de la nef avec un charme inexprimable, légèrement, mais

---

de son époque, ou dans le style de la Renaissance ; mais depuis quinze ans qu'il s'y était engagé, il n'en avait rien fait, et s'était borné à la démolition d'une porte et de quelques autres constructions en marbre. La pluie et les vents pénétraient dans l'église, éteignaient les luminaires, et y balayaient de sales débris. Nul souci n'en prenait l'évêque Aymon, qui ne songeait qu'à augmonter le nombre de ses châteaux et de ses terres. L'an 1513, un bref de Léon X, lequel se trouve aussi avoir protégé les arts à Lausanne, força l'évêque à faire les réparations et constructions encore aujourd'hui jalousement signées des armoiries des Montfaucon, et de la devise : *Si qua fata sinant*. Voy. ce bref dans le *Cons. suisse*, XI, 28.

[1] Nous aimons tous la cathédrale, elle ne trouve guère d'indifférents parmi nous, c'est une justice à nous rendre. Mais il est permis de croire, même en tenant compte de la difficulté et pourtant de la nécessité de réparer un tel édifice, que nous sommes coupables à cet égard de plusieurs restaurations mal entendues. Le jubé de marbre noir, œuvre plus riche que belle, cernait le chœur d'une bande trop lourde et trop sombre, c'est vrai ; mais sa disparition n'a fait que remplacer un défaut par un autre. Dans l'idée de ces grands édifices religieux, le chœur, sans être invi-

sans audace ambitieuse, sans brusquerie, sans effort; tout aimablement: serrant, en bas, leur colonnade, mais sans la presser ni l'écraser; sous la voûte, gonflant et déployant leurs ogives comme des feuilles à qui il ne faut qu'un souffle pour se dérouler et s'entr'ouvrir; jusqu'à ce que toujours plus épanouies elles enlacent le chœur en voltigeant, et montent avec lui, sans se heurter, sans s'agiter, dans une ferveur douce et profonde. Toute l'architecture de cette partie de l'église est belle et grande. Le sanctuaire aspire l'air et l'esprit par ces deux vastes trèfles vides à quatre feuilles; la lumière par cette rose qui volatilise les colonnes dans les vapeurs rouges et bleues de son arc-en-ciel. A l'extérieur, elle est dominée par une galerie dont les colonnettes basses, mais assez minces pour n'en pas moins être légères, ont reçu de la main des hommes une grâce achevée, et du souffle du temps, sur les tons gris-vert ou bleu de la *pierre de Lausanne*, des ombres foncées qui, sans les rendre dures, leur donnent

---

sible, devait pourtant être séparé de la nef, comme l'âme du fidèle doit être séparée de la terre par ses désirs, mais y vivre par la charité. Au lieu de le pénétrer d'un coup d'œil, le regard ne s'y avançait que peu à peu, et se cachant pour ainsi dire d'autel en autel, de colonne en colonne. Cela est si frappant que la plupart des cathédrales présentent, en remontant du porche au chœur, une légère déviation qui paraît, ce me semble, aussi dans la nôtre. Evidemment cherchée, cette disposition n'est pas seulement, comme on l'explique, destinée à présenter l'image de l'Homme-Dieu inclinant sa tête dans l'agonie, tandis qu'il étend ses bras sur ceux de la nef et ses pieds vers le portail, vers cet occident où ils se mettront en marche à leur sortie du tombeau; c'est encore un effet d'art qui déroute les calculs du coup d'œil, et fait en quelque sorte rayonner les colonnes dans ce chœur

une douceur plus grave [1]. La broderie de la tour de l'est continue avec un jeu plus vif et plus dégagé les colonnades et les galeries du dedans. Mais la flèche moderne qui a remplacé la précédente, foudroyée il y a onze ans,

lointain, où le regard ne flotte qu'en tremblant d'amour et de crainte. Au reste, il ne faut peut-être plus envisager les cathédrales que comme des monuments, et non comme des temples, dont le catholicisme a perdu le sens autant que le protestantisme. On peut se consoler ainsi de leur voir enlever certains détails qui ne tiennent plus à rien, pourvu que l'on ne gâte pas le reste, et si cette lacune sert à mieux placer dans son jour l'édifice, considéré uniquement comme *morceau d'art*.

[1] En général la couleur de l'édifice est très belle; et, après le massif élégant qui forme le chœur, elle est peut-être ce que l'extérieur offre de plus distingué. Quel dommage si on le badigeonnait, comme on a pu avoir des raisons de le faire dans l'intérieur! J'ai vu des artistes compter assez sur quelques vœux positifs exprimés de temps à autre à ce sujet, et sur le vague instinct de la commune sottise, pour prédire avec désespoir qu'un jour on en viendrait là. Effacer d'un seul coup la peine de cinq ou six siècles, ce serait en effet bien joué.... Les rebords et petits toits de pierre des basses tourelles et des contre-forts s'étaient conservés, sous leur vieillesse foncée, aussi nets, aussi vifs qu'au premier jour : maintenant les conduits des gouttières les entaillent sans pitié; les mêmes lances de plomb empalent un petit ange bouffi et accroupi qui avait cru pourtant se bien cacher dans un recoin des murs. Le Grand Conseil vient de dépenser onze mille francs pour le badigeonnage de l'intérieur, et d'en voter seize cents pour les restaurations de l'extérieur. Nous sommes incapables de restaurer (voyez dans le clocher d'horribles imitations de chapitaux gothiques); c'est à peine si nous pouvons dignement soutenir. En quoi que ce soit donc, on ne devrait toucher à la cathédrale, comme aux autres monuments, mais à la cathédrale du moins, qu'après mûr examen d'hommes experts, et non sur la déclaration instantanée de quelque commission législative que l'on ne peut forcer d'avoir la science infuse.

est lourde, roide, et se dessine par angles sans flexuosités. Le portail sud, ou la porte des apôtres, est moins ancien que les parties les plus belles de l'édifice ; mais dans sa recherche il y a du charme et de l'originalité. Au lieu de ce mauvais bonnet de tuiles jeté par compassion à la tour du clocher, elle avait jadis[1] une aiguille dentelée qui, en s'effilant, étirait et allégeait le reste. On critique en effet le clocher, peu élevé depuis que les désastres qui poursuivirent cette église l'ont réduit à deux étages. Il est peu svelte et a quelque chose de joufflu. Mais il faut dire qu'il lui manque aussi l'entourage nécessaire, l'harmonie de forme et de couleur du Vieil-Evêché, remplacé presque entièrement par un bâtiment moderne, et la rue, toute en escaliers découverts, autrefois réservée aux cérémonies religieuses et aux pèlerins dont elle amenait les genoux devant le portail. Et puis, de certains endroits, de la place Saint-Laurent, par exemple, comme ce clocher se redresse fièrement ! Ailleurs il aura un aspect de solidité et de force. Il n'a pas été fait pour une plaine, mais déjà pour la montagne, où il tient sa place à l'horizon. C'est un gros roc planté sur ses bords. Contemplez-le, quand passent les sombres nuages ! assis à ses pieds et suivant de l'œil la mousseuse prairie qui grimpe sur ses flancs, il vous semblera grandir au milieu des violentes nuées qu'il déchire à leur passage, et qui le laissent inébranlé. Vous pourrez vous croire dans quelque vallée alpestre, surmontée d'un pic solitaire, autour duquel s'amassent les brouillards

[1] Comme on peut le voir dans un recueil de gravures du XVIIe siècle, représentant les principales villes de la Suisse.

chassés par les vents. Il faut le voir aussi avec sa ceinture de marronniers en fleur, au-dessus des toits violets où flotte un couchant d'orage; ou bien, massif et pourtant ouvert au jour, s'entourer de l'auréole bleue du lac et des montagnes, puis se reposer avec une gracieuse énergie sur le fonds d'or où l'encadrent le ciel et les eaux qui reflètent le ciel.

XIX

Chillon.

La connais-tu, la vague d'un bleu sombre,
Qui de Chillon baigne l'antique mur?

Quelle perfection! quelle pureté de lignes et quelle suavité d'harmonie! Ah! disons tout: quelle beauté bien-aimée! Dans ce golfe que l'on dirait échappé du lac comme une pensée d'amour, dans ce manoir éclos du sein des ondes avec ses tours dentelées, feuilles épanouies d'une noble fleur, dans cet embrassement des montagnes et ces aiguilles blanches ou roses qui les tiennent enlacées, il y a quelque chose qui vous arrête, vous ravit à soi, et pour achever l'enchantement, vous force à l'aimer. Ce beau lieu garde aussi de grands ou de pittoresques souvenirs. Vers cette fenêtre s'est assis le *Petit Charlemagne*, le vaillant comte Pierre, malade et regardant tristement les ondes joyeuses, remémorant avec un soucieux plaisir ses guerres, ses voyages, les tournois et les fêtes passées. Ici, le seigneur Aymon, son frère, d'un lit de parade haut et vaste, aux courtines de soie armoriées et entourées de cierges, a entendu les récits lugubres ou

comiques des pauvres pèlerins qu'il hébergeait au passage de son castel. Voici la chambre de la comtesse, boudoir colossal dont l'élégante petite cheminée humilierait celle du plus vaste de nos salons. Voici la cuisine féodale avec son gros pilier de bois et son plafond de marqueterie, si bien enfumés qu'il semble que ce soit de hier qu'un bœuf rôtissait tout entier dans l'âtre où brûlait le tronc d'un chêne ; que ce soit de hier qu'elle a reçu les hommes d'armes et leur a vu boire le vin des moines de Haut-Crêt. Cette cour étroite, où rampent avec peine quelques ronces qui suffisent cependant pour la recouvrir, c'est le cimetière : une jeune princesse y repose le jour avec ses bijoux et ses parures qu'elle déterre pendant la nuit. Par cette porte est entré une victime à qui la gloire a donné le meilleur de ce qu'elle peut offrir ; un grand nom, Bonnivard, une histoire suffisamment voilée, et les chants des poëtes. Le souterrain est aussi le plus beau morceau d'architecture de tout l'édifice. Ces grosses colonnes, massives sans lourdeur, fermes et si assurées de la force de celui qui pouvait les faire servir à sa vengeance ; ces voûtes qui s'enfoncent dans l'obscurité avec une hardiesse souriante et une grâce qui fait trembler ; ces murs qui sont des rocs et ces rocs qui sont des murs ; ces soupiraux par où se jouent en tremblant quelques filets de lumière, visions amies que l'écume des vagues éteint dans un funèbre soir d'orage : il n'est pas de monument où l'art et la nature se soient mieux compris, où ils aient donné à la terreur tant de charme avec tant de puissance.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

JUSTE OLIVIER

SAINTE-BEUVE

SOUVENIRS DÉDIÉS A MON AMI CLAUDIUS TURPAULT

LE CANTON DE VAUD

SA VIE ET SON HISTOIRE

